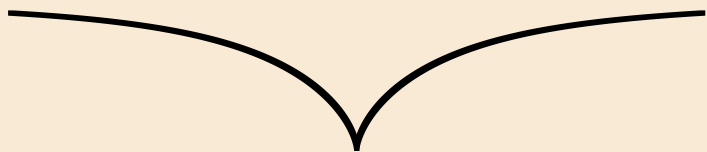


Alexandre Vinet

MÉDITATIONS
ÉVANGÉLIQUES



THÉOTEX

LICENCE D'UTILISATION — ÉDITIONS THÉOT_EX

Ce fichier PDF, ou livre numérique, reste sous la responsabilité de ThéoT_EX.

Vous êtes autorisé :

- à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

- vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
- modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.
- placer le livre numérique en téléchargement sur un serveur internet, sans en avoir premièrement obtenu l'autorisation auprès de THÉOT_EX.

Éditions THÉOT_EX

site internet : theotex.org

courriel : theotex@gmail.com

ISBN : 978-2-36260-021-0

MÉDITATIONS
ÉVANGÉLIQUES

PAR

Alexandre VINET
1833 - 1847



Soleil d'Orient

— 2005 —

L'Intelligence humaine jugée par saint Paul

« Il n'y a personne qui ait de l'intelligence ;
il n'y en a point qui cherche Dieu. »

(Romains 3.11)

L'apôtre ne fait ici que confirmer, en les répétant, des paroles du roi-prophète. C'est donc le témoignage réuni de David et de saint Paul que nous vous apportons aujourd'hui. Ou, pour parler plus exactement, c'est celui du Saint-Esprit, se reproduisant en termes précisément pareils sous l'ancienne et sous la nouvelle économie. C'est le Saint-Esprit qui déclare dans ces deux temps et pour tous les temps, que l'homme naturel est destitué d'intelligence. Et par le mot *d'intelligence*, il faut entendre ici, conformément à la valeur du terme original, non une conception facile et vive des choses, mais la justesse des vues, le bon sens, la sagesse pratique. Voilà ce qui, selon l'Écriture Sainte, manque à l'homme, et à tout homme.

Mille faits, au premier coup d'œil, s'élèvent contre cette proposition. Mais avant de tirer de ces faits une conclusion favorable à l'intelligence humaine, qu'on laisse l'apôtre expliquer sa pensée, et qu'on réponde d'abord à cette question, que nous croyons pouvoir mettre dans sa bouche : Un homme qui conduit avec discernement et qui mène à bien des affaires d'un

intérêt frivole, une fête, un divertissement, mais qui, sur ce qui lui importe le plus, procède constamment de la manière la plus contraire à son intérêt, peut-il passer pour un homme sage ? N'est-on pas en droit de lui refuser ce titre, puisque la première condition de la sagesse pratique est de savoir discerner nos véritables intérêts, et de les apprécier selon leur importance ? – Oui, sans doute. Eh bien ! dit l'apôtre, c'est le cas de tous les hommes ; ils s'appliquent avec succès à mille choses, mais ils négligent celle au prix de laquelle toutes les autres sont frivoles : ils ne cherchent point Dieu.

Chercher Dieu, trouver Dieu, c'est donc, dans la pensée de l'apôtre, un intérêt si majeur pour chacun de nous, que quiconque le néglige est par là même atteint et convaincu de folie. Nous entreprenons de le prouver, mais non sans confusion. Pourquoi faut-il prouver une telle chose ? Pourquoi le seul nom de Dieu ne dit-il pas tout à tous ? Nom adorable, nom saint, ne devrait-il pas suffire de te prononcer pour pénétrer tous les cœurs de vénération et d'amour ? et notre prédication ne devrait-elle pas se borner à remplir de toi seul le solennel silence des temples, à dire à nos frères assemblés : Dieu, c'est Dieu ! concluez vous-mêmes, c'est-à-dire prosternez-vous et adorez ! Plaise à Dieu que nos développements soient superflus ; mais notre cœur nous dit trop bien que les développements et les preuves ne sont pas de trop en un tel sujet ; nous allons donc nous y livrer ; et d'abord nous aurons à déterminer la vraie signification de ces mots : *chercher Dieu*.

Chercher Dieu, ce n'est pas, dans le sens de l'apôtre, chercher à nous assurer que Dieu existe. Qu'il soit raisonnable ou non de nous livrer à cette recherche, toujours est-il vrai que la nature nous en a dispensés. La croyance à l'existence de Dieu est une des propriétés distinctives de l'espèce humaine. Nous la partageons, nous, peuples civilisés, avec les peuples sauvages ; et faut-il vous rappeler que, selon la déclaration de l'Écriture, nous la partageons avec les démons ? Mais cette croyance, infiniment précieuse, puisqu'elle est la base de nos rapports avec Dieu, n'est

précieuse que par là. Croire que Dieu existe ne nous sert de rien si, ensuite, nous ne cherchons pas Dieu. Le chercher, c'est faire ce qui dépend de nous pour le connaître, et pour nous mettre en communication avec lui. Quand nous aurons atteint ce but, alors nous pourrions dire que nous avons trouvé Dieu.

Or, à cet égard, que nous dit l'intelligence ou le bon sens ?

Supposons premièrement l'existence humaine libre de toute misère, de toutes ténèbres et de tout désordre ; que dans l'homme et autour de l'homme tout soit santé, régularité, équilibre, harmonie ; dans une telle situation, la raison lui prescrit-elle ou le dispense-t-elle de chercher Dieu ? Je dis que la question ne sera pas même posée. Car il est impossible d'admettre un seul instant que l'homme possède tous ces biens et que Dieu lui manque. On ne peut avoir tous ces biens sans avoir Dieu lui-même, tout comme on ne peut avoir Dieu sans avoir tous ces biens ou tout ce qui les remplace. En effet, Dieu est le souverain bien. Qui a trouvé Dieu a donc trouvé le souverain bien ; et qui aspire encore à ce bien doit nécessairement et uniquement chercher Dieu, lequel sans doute il n'a point encore trouvé.

Or, quelle est notre situation présente ? Sachons-le bien, afin de savoir, non pas si nous devons chercher Dieu ou ne le point chercher, (la question ne peut jamais se poser en ces termes), mais si nous avons trouvé Dieu, ou si nous avons encore à le trouver.

Jetez les yeux sur l'ensemble de la condition humaine. Embrassez d'un coup d'œil toute l'histoire, toute la société, tous les siècles, toutes les destinées. La masse et l'immense variété des maux sous lesquels gémit l'humanité, est pour l'homme un problème désespérant ; et si l'on en saisissait à la fois tous les détails, et si l'on ressentait à la fois toute la pitié que toutes ces infortunes réclament, je pense qu'on en mourrait. Maux infligés par la nature, maux que l'homme doit à ses semblables, calamités natio-

nales et malheurs individuels, maladies de l'âme et du corps, tourments du cœur et de l'esprit. . . aucune nomenclature scientifique n'est aussi riche que celle de nos misères. Leur nombre, leur gravité, leur perpétuel retour n'ont laissé de choix aux esprits méditatifs qu'entre deux suppositions terribles : ou le monde est disputé par un bon et un mauvais génie, ou il doit y avoir au fond de notre histoire un épouvantable mystère. – Impression douloureuse qui s'aggrave, pour chaque homme, du poids de ses infortunes personnelles. Chacun de nous est soumis à la loi générale, et paye un tribut plus ou moins onéreux à la douleur. Il y a, pour chacun de nous, des peines sans compensation, des pertes dont rien ne console. Le temps, qu'on a appelé le grand consolateur, ne console point ; il émousse les douleurs en émoussant les affections ; on oublie ! et cet oubli lui-même est une de nos misères. Les impressions du malheur s'effacent une à une, l'une par l'autre, comme un flot est effacé par un autre flot ; mais ce qui reste, après tout, c'est l'impression générale d'une vie toute livrée aux caprices de la fortune, et toute sillonnée de profondes cicatrices. Voilà ce qui demeure sans consolation, et ce qui nourrit dans l'âme un aveugle et confus ressentiment contre la destinée.

Il faut voir, dira-t-on, les choses dans leur ensemble ; les lois générales de l'univers ont fait de la vie humaine un mélange, une alternative de biens et de maux ; les individus, il est vrai, sont très inégalement partagés ; de l'un à l'autre la différence est souvent énorme ; tout semble sourire aux uns, aux autres tout est contraire ; mais en passant des individus à l'humanité, et en considérant l'humanité elle-même comme un membre du grand tout, vous verrez les nuages se dissiper, et le bien absolu régner. Nous doutons que cette belle statistique console jamais un seul infortuné. Non pas, certes, que le sacrifice de la partie au tout n'ait en lui-même sa nécessité, son charme et sa récompense. L'héroïsme le plus généreux n'est jamais en perte ; ôtez-lui la gloire, vous ne sauriez lui-même l'enlever à lui-même ; l'amour suffit à l'amour ; le dévouement se paye magnifiquement de ses

propres mains ; mais l'amour, le dévouement, à tout le moins, veulent un digne objet, un digne motif : et quel être voudrait s'annuler en faveur d'un je ne sais quoi que vous appelez l'ensemble des choses ? – Vous parlez de l'humanité ! nous vous permettons de l'individualiser et de l'interroger. Croyez-vous qu'elle accepterait la destinée que vous imaginez de lui faire ? Ses prétentions vont plus haut que cet équilibre ; et elle ne peut envisager sa condition présente que comme un état imparfait, transitoire, et au-dessous des plans définitifs de l'Être qui n'est en lui-même que vie, béatitude et amour.

Que dis-je ? la vie ne nous apportât-elle aucun malheur positif, nous aurions encore de la peine à pardonner à la vie. Qu'est-elle en effet qu'une attente perpétuelle, un chemin trompeur où le but sans cesse aperçu s'éloigne sans cesse ; où l'on marche, à ce qu'il semble, pour marcher et non pour arriver ; où il est plus facile de dépasser le but que de l'atteindre ; où le poursuivre, bien souvent c'est le fuir ? N'ai-je décrit ici que les vies agitées et tumultueuses ? La même inquiétude ronge intérieurement tous les hommes ; tous, les yeux bandés, sont en route vers le bonheur ; tous ignorant qu'il a son siège dans l'âme ; tous ignorant du moins comment on peut l'y fixer. – Ainsi les années s'écoulent, se détachent de nous, nous réduisant à notre avenir, qui nous délaissera de même. Cet avenir s'appauvrit de plus en plus ; le passé, c'est-à-dire le néant, s'enrichit de plus en plus ; il a bientôt tout dévoré ; il ne reste plus d'espace que pour la catastrophe, il reste le temps de mourir. – J'attends ici ceux qui auraient cru pouvoir contester, pour ce qui les concerne, ce que j'ai dit de la vie humaine. Après la vie la plus heureuse, comme au terme de la plus infortunée, il est affreux de mourir. Que personne ne se vante : on peut éluder plus ou moins la pensée de la mort, on peut ruser avec elle ; mais que prouvent ces efforts mêmes, ces pénibles artifices, sinon que la mort fait horreur, et qu'elle est de tous les malheurs le plus grand et le plus redouté ? Qu'est-ce qu'un événement dont la pensée, si elle était habituelle, empêcherait de vivre ?

Qu'est-ce qu'une industrie qui réussit tout au plus à éloigner nos terreurs, mais qui ne saurait en éloigner l'objet ?

On dira tant qu'on voudra que le monde est ainsi fait, qu'on n'y peut rien, qu'il faut subir la loi commune. Raisons frivoles, dont chacun se laisse payer, et qui ne satisfont personne ; elles n'entament point le mystère ; il demeure tout entier, également accablant pour l'esprit et pour le cœur.

Mais, ô âme humaine, sont-ce là tes seules angoisses, ou plutôt sont-ce là tes vraies angoisses ? Parle, ouvre-toi sans réserve, et dis-nous ce qui véritablement te fait baisser les yeux devant la pensée de la mort ! N'as-tu peur que d'une seule chose, de ne pas revivre ? Ne vois-tu dans la mort qu'un grand voile jeté sur la question de ta perpétuité ? Si tu es sincère, tu nous diras que tu crains à la fois et de ne pas revivre et de revivre, et de ne pas te retrouver au delà du tombeau et de t'y retrouver ; tu redoutes la mort et tu redoutes le jugement. La voix de la conscience dit bien à l'homme qu'il a besoin de pardon ; n'en croyez pas les airs indifférents et superbes de certains gens ; ils vous taisent leurs angoisses ; leur lit de mort vous les dira peut-être ; mais fussent-ils parvenus à s'affranchir des terreurs du vulgaire, encore leur a-t-il fallu s'en affranchir ; et comment ? en évitant d'y penser ; ils n'ont pas peur de ce qui vous effraye, croyez-vous ; mais ils ont peur d'avoir peur ; c'est bien la même chose ; et lorsque, en dépit de leur surveillance, un de leurs regards s'échappe vers l'éternité, ce qu'ils entrevoient dans cet abîme les glace d'horreur ; le mot seul d'éternité retentit dans leurs oreilles comme un tonnerre. C'est que ce mot *d'éternité*. ne signifierait rien s'il ne signifiait pas rétribution, jugement, vengeance ; c'est qu'en effet il a pour eux cette signification. Aussi voit-on en général que ceux qui veulent réduire leur morale à la mesure de leur force individuelle ou la transformer à l'image de leurs inclinations ne manquent pas d'écarter ou, s'ils l'osent, de nier cette redoutable éternité ; et réciproquement on reconnaîtra que ceux qui, en spéculation, rejettent l'immortalité de l'âme dans la région des doutes et des chimères,

professent une morale bien moins sévère et moins complète que ceux qui croient sérieusement à la perpétuité de l'être moral. Rien ne désarme la conscience comme la négation du grand avenir. Quand la préoccupation d'un jugement futur est mise de côté, quand on a cessé de se figurer vivement une économie où l'homme, séparé de tout ce qui, en ce monde, le séparait de sa conscience, sera livré sans défense, sans relâche et sans diversion aux cruelles vengeances de ce juge insulté ; quand on ne voit plus des yeux de la foi cette solitude éternelle et profonde où le remords, assidu, infatigable, sera la seule société et l'unique pensée de l'âme infidèle, où le pécheur subira le plus grand des supplices, celui de rester éternellement seul avec lui-même, alors la conscience peut être impunément rudoyée, et l'homme, sans la renier expressément, n'admet plus de toutes ses exigences que les moins sévères, les plus proportionnées à sa faiblesse ou à son orgueil ; et s'il parle encore de principes et de devoirs, c'est des principes qu'il s'est faits et des devoirs qu'il a choisis. Telle est la suite naturelle de la disparition d'un dogme aussi nécessaire à notre nature morale, aussi précieux lorsqu'il menace que lorsqu'il console ; et par là s'explique le soin que l'on met à le faire disparaître ou à le perdre de vue ; et voilà pourquoi le mot *d'éternité* fait peur ; mais cette peur elle-même, qu'est-elle qu'un hommage involontaire aux principes dont l'éternité est la sanction puissante ? et qui ne voit que la crainte de la condamnation et le besoin de pardon sont constatés par l'empressement même qu'on apporte à écarter l'idée qui rend la condamnation imminente et le pardon indispensable ? Ainsi, de toutes les manières, soit qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, la grande et triste vérité est pourtant avouée ; et quand vous voyez la masse du genre humain jouer à la vie comme à un jeu terrible où elle s'apporte elle-même pour enjeu ; quand vous la voyez se précipiter vers l'avenir au milieu d'un tumulte effrayant de clameurs, de rires ou de pleurs, mais sans réflexion, à ce qu'il vous semble, sans prévision et sans pensée, comptez pourtant que, cette pensée même qu'elle croit avoir étouffée, elle la traîne avec elle vers l'abîme, sous la forme d'une sourde angoisse qu'elle ne peut

remplacer que par l'étourdisse-ment et le délire.

Mais il est encore dans l'âme humaine un besoin qui demande impérieusement à être satisfait. C'est celui de l'ordre et de la perfection. Ce besoin, démêlé et reconnu chez les uns, qui lui donnent son véritable nom, est confus et sans nom chez les autres, mais il existe chez tous ; et, chez tous, demeurant sans satisfaction, entretient dans l'âme un incurable malaise. Aussi longtemps qu'elle n'est pas réunie à son centre, l'âme se sent égarée ; aussi longtemps qu'elle n'est pas remplie de son véritable objet, l'âme se sent vide ; aussi longtemps qu'elle n'accomplit pas sa destination, l'âme est malheureuse. Tel est le secret de l'agitation qui nous est comme attachée, et qui nous pousse à travers les affaires, les embarras et même les périls ; nous aurions tout obtenu que nous nous agiterions encore, car nous avons à nous fuir. Nous ne voulons pas d'une rencontre qui nous mettrait face à face de notre misère. Et cependant cette misère, nous la connaissons ! La peine même que nous prenons pour en éviter la vue, montre que nous la connaissons ! Mais le même homme qui, jeté dans des embarras de fortune, en voudrait absolument mesurer l'étendue, ou qui, atteint d'un mal sérieux, insisterait pour en connaître la gravité, ou qui, jaloux de son perfectionnement intellectuel, provoquerait une critique sévère des productions de son esprit, ce même homme ne peut se résoudre à voir de près le désordre de son âme, encore moins à en sonder les causes, peut-être moins encore à en chercher le remède ! – Ce n'est pas qu'il soit dégoûté de la perfection ; vous le verrez la poursuivre encore, non pas en lui-même (il semble pour son compte y avoir renoncé), mais dans la société humaine ; comme si la société était autre chose que l'individu multiplié ; comme si ce qui ne se trouve pas dans l'individu pouvait se rencontrer dans la société ; et comme si une société composée d'individus qui ne cherchent point la perfection, était en état de la chercher elle-même ! – Amoureux d'une erreur volontaire, on laboure le sable comme si le sable pouvait produire ; on s'obstine à fouiller dans une mine épuisée ; on at-

tend impatientement le dernier mot de l'humanité ; on sourit d'avance au magnifique développement de ses destinées ; et, ne doutant point que le monde ne porte dans son sein la vérité, on se prépare à saisir le premier cri de ce glorieux nouveau-né, duquel, depuis six mille ans, les générations abusées se lèguent en soupirant l'infatigable espérance. Et la société, sourde à tant de vœux, renouvelle mille fois ses dehors sans changer ses bases ; reproduisant incessamment, sous une grande variété de formes, les mêmes éléments de misère morale, fascinant les yeux de la multitude par quelques aspects nouveaux, mais fatiguant les yeux plus clairvoyants du retour perpétuel des mêmes passions, et de la perspective d'un avenir qui ne sera que la réimpression du passé. Chaque illusion s'évanouit à son tour, mais pour faire place à quelque autre illusion, excepté pour quelques-uns pourtant, dont l'esprit, ennuyé d'espérer toujours, finit par s'endormir avec une apathique résignation sur les débris de toutes ses chimères.

Je n'ai rien dit jusqu'ici que ne confirment et l'expérience et la conscience de tous les hommes sérieux. Je dois convenir toutefois que le désespoir serait la conclusion naturelle d'un pareil tableau, et que tous les hommes ne sont pas livrés au désespoir. C'est que la nature et la vie offrent à l'âme des diversions puissantes ; c'est que le talent de ne voir que ce qu'on veut voir est aussi commun qu'il est merveilleux ; c'est qu'il y a aussi dans bien des âmes un triste courage, celui d'aller, les yeux ouverts, à la rencontre d'un immense danger ; c'est qu'il y a chez plusieurs une orgueilleuse philosophie, laquelle, nous disent-ils, prescrit à l'homme d'être son unique appui ; c'est qu'il y a une fausse humilité, un faux désintéressement, qui se plaisent à répéter que l'individu n'est rien et que ses destinées sont accomplies par les destinées de la société ; c'est qu'il y a enfin un art malheureux d'enfermer nos regards dans l'horizon de cette vie, de faire complètement et continuellement abstraction de tout ce qui est au delà, de comprimer avec une cruelle sévérité l'essor instinctif d'une âme immortelle, de refouler l'homme de l'éternité dans l'homme du temps, de recoucher l'enfant du

ciel dans son berceau de poudre. Toutefois ce qui est, *est* ; ni les dangers, ni les difficultés, ni les problèmes ne cessent d'exister parce qu'on cesse de les voir ; et la nécessité de prévenir les uns et de résoudre les autres subsiste en dépit de tous nos efforts pour la méconnaître.

Faudra-t-il maintenant démontrer que celui pour qui tous ces maux demeurent incurables et tous ces problèmes insolubles, n'a point encore trouvé Dieu, et que son suprême intérêt est de le chercher ? L'instinct qui nous dit que nos ténèbres et nos misères sont un même mal ne nous dit-il pas d'appeler à Dieu des unes et des autres, puisque le souverain bien suppose la souveraine lumière, et réciproquement, et tous deux ensemble la souveraine bonté ? Toutefois abordons le détail. Toute vie est tributaire du malheur et de la mort. Eh bien ! si sur ce mystère Dieu est demeuré muet, faisons de notre mieux ; arrangeons habilement notre vie ; tirons-en le meilleur parti possible ; à mesure que la tempête déchire nos voiles, appliquons-nous à en recoudre les déplorables lambeaux ; payons-nous sur le présent de ce que l'avenir nous enlèvera ; du reste, fermons les yeux et oublions. Une telle vie sera mutilée, misérable, indigne de tout ce que nous portons en nous de sublimes besoins et d'ambition infinie ; elle sera moins raisonnable encore que ne le serait une recherche toujours trompée, mais sainte dans son objet, noble martyre qui remplirait mieux l'existence et l'âme que toutes les voluptés ! Toutefois il y aura dans ce choix l'apparence d'un raisonnement, le caractère d'un grossier bon sens. Mais, avant de nous être assurés si Dieu n'a pas parlé, si Dieu ne pourrait point parler, nous jeter dans ce parti ou dans le désespoir ; ne point nous informer s'il a quelque part expliqué cette énigme, s'il a ménagé quelque part une consolation à nos douleurs, une indemnité à nos pertes, une espérance à notre mort. . .c'est manquer, vous le reconnaîtrez, aux notions les plus communes et aux règles premières de la raison. – En second lieu, l'homme est accusé par la voix intérieure de tromper sa destination morale ou de l'avoir mal remplie ; et cette sentence de son cœur renferme la sentence d'un juge

plus grand que son cœur. Or s'il y a un abri contre la condamnation, s'il y a un moyen de salut, qui le sait si ce n'est Dieu ? A qui le demander si ce n'est à Dieu ? et comment, à moins d'être insensé, peut-on prendre du repos avant de s'être pourvu en grâce auprès de lui ? – Enfin, toute terreur mise à part, l'homme porte en lui un incorruptible besoin d'ordre et de perfection. Mais si, demandant à l'homme ces biens, à l'homme qui ne les a pas, il ne les demande pas à Dieu qui en est la source et la plénitude, si des efforts continuellement trompés, des désabusements sans cesse renouvelés, ne tournent pas enfin vers l'Orient d'en haut ses regards suppliants et ses vœux, certes, il est insensé autant qu'on le peut être ; et en réunissant ce trait de folie au précédent, on peut être embarrassé, comme l'était un sage, de trouver des termes pour qualifier une aussi extravagante créature.

Je me demande en effet ce qui pourrait manquer à une telle folie pour être parfaite. Quoi donc ? de taxer de folie ceux qui sont dans leur bon sens et qui en usent ? Eh bien ! cela même ne lui manquera pas. De tout temps les enfants du siècle ont traité de fous ceux qui, à différents égards, ont fait usage de leur bon sens. Un homme qui consacre toute sa vie et tout son cœur à l'acquisition de quelque avantage temporel, n'est jamais tenu pour insensé dans le monde ; c'est bien plutôt un homme solide, positif, sérieux. Mais qu'un pauvre cœur, touché de componction et du noble désir de la perfection morale, s'informe de Dieu, le cherche, s'efforce de faire sa paix avec lui, s'exerce à l'aimer et à lui obéir, que de voix aussitôt vous apprennent que cet homme a perdu la raison ! En effet, un homme qui met l'esprit au-dessus de la matière, l'éternité au-dessus du temps, le salut au-dessus de ces joies mondaines dont nous-mêmes tous les jours nous proclamons la vanité, un tel homme a certainement l'esprit égaré ! Il n'y a que ceux qui vivent au hasard, sans Dieu et sans espérance dans le monde, qui puissent passer à bon droit pour sensés et judicieux ! – Quelques personnes même vont plus loin à l'égard de ces prétendus fous ; tout en les traitant

de fous, elles les haïssent. Haïr un fou ! quelle contradiction étrange ! Car s'il est fou, vous ne devez point le haïr, et si vous le haïssez, il n'est point fou. C'est que probablement à vos yeux il ne l'est pas ; c'est que, tout au contraire, vous le tenez intérieurement pour sage et prudent ; c'est que vous reconnaissez en lui la paix qui vous manque ; et c'est pour cela que vous le haïssez.

Que dirons-nous maintenant ? Y a-t-il de l'intelligence parmi les hommes ? Oui, certes, si vous faites abstraction de l'éternité. A la vérité, cette intelligence est répartie en très inégales mesures. Les uns ont à peine le bon sens, les autres ont le génie, et les nuances se pressent en foule entre ces deux limites. Mais dans le domaine des choses spirituelles, ces distinctions s'évanouissent ; ici plus de différence entre les circonspects et les téméraires, tous sont téméraires ; ni entre les solides et les frivoles, tous sont frivoles ; ni entre les intelligents et les stupides, tous sont stupides ; ni entre les sages et les insensés, tous sont insensés. Chacun, au fait de la religion, perd son caractère et son empreinte ; tout s'enveloppe et s'égalise en d'uniformes ténèbres ; la sagesse de l'un, l'extravagance de l'autre, se rapprochent, se touchent, et se confondent dans une même folie.

Il le faut avouer : ce contraste n'est pas dans la nature. Intelligents jusqu'à un certain point, stupides à partir de là ! l'esprit ne supporte pas cette contradiction. Elle serait concevable, si l'on disait que l'intelligence la plus élevée ne l'est pourtant pas assez pour *trouver* Dieu ; mais nous ne parlons encore que de le *chercher* ; et voilà qui est étrange, qu'on soit même incapable de le chercher. Cela ne peut s'expliquer que de deux manières : ou bien on n'espère pas le trouver, ou bien on craint de le trouver.

A quoi bon, disent les uns, à quoi bon chercher Dieu ? on ne saurait trouver Dieu ! Mais l'avez-vous cherché ? Oseriez-vous bien l'affirmer ? Et faites-vous autre chose ici que répéter les déclamations de quelques sages du monde, qui, ayant le plus grand intérêt à ce qu'on ne trouve point Dieu, se sont mis à crier sur les toits qu'on ne le trouve point et qu'on ne saurait

le trouver ? Et devez-vous moins de confiance à ceux qui disent qu'on le trouve, qui assurent l'avoir trouvé, et qui nous en donnent pour preuve la paix dont ils jouissent, et le changement qui s'est opéré dans la direction de leurs pensées et de leur vie ? Mais au fait, pourquoi ne le chercheriez-vous pas vous-mêmes ? Qui vous dit que cette recherche soit le privilège de quelques-uns ? Qui vous a dit qu'il faille être philosophe pour trouver Dieu ? Le but d'une telle recherche ne vaut-il pas la peine d'un essai ? Quant à moi, si je vous voyais chercher Dieu, je croirais déjà en quelque sorte que vous l'avez trouvé ; tant il me paraît impossible que Dieu ne se laisse pas trouver à ceux qui le cherchent.

Mais vous insistez, et vous dites : Non ; nous avons cherché Dieu, et nous ne l'avons point trouvé. Mais dites-nous dans quel esprit vous l'avez cherché ? Etais-ce pour satisfaire la curiosité de votre raison ? Alors, vous avez cherché une notion, une idée ; et vous l'avez trouvée en effet, vague, obscure, incertaine, inutile ; mais vous ne cherchiez point Dieu ; et aussi ne l'avez-vous point trouvé. Etais-ce pour remplir votre imagination ? Alors, vous avez cherché des images, de la poésie ; mais vous n'avez point cherché Dieu, et aussi ne l'avez-vous point trouvé. Encore une fois, il faut chercher Dieu comme un être réel, vivant, de qui l'on s'approche, non pour analyser curieusement son essence, non pour faire son portrait, mais pour connaître son caractère, ses desseins, sa volonté, pour communiquer avec lui, pour recevoir de lui ce que lui seul peut donner. Qui le cherche de cette manière, le trouvera sans doute ; car l'Eternel se communique à ceux qui ont le cœur droit, c'est-à-dire à ceux qui le cherchent sincèrement, à ceux qui pensent avoir besoin de lui, à ceux qui confessent ingénument ce besoin, aux cœurs humbles, aux cœurs soumis. Est-ce ainsi que vous l'avez cherché ?

« Mais enfin, où le trouver ce Dieu, direz-vous encore ? Jusqu'à présent, qu'avons-nous de lui que son nom ? et qu'est-ce que chercher, qu'est-ce qu'invoquer un nom ? » Ah ! laissez, laissez s'échapper de votre bouche ce

nom ! laissez s'échapper de votre âme une sérieuse, une instante prière, un vœu, que dirai-je ? un soupir ! Ce soupir, âmes alarmées, saura bien trouver son chemin. Il ne se perdra pas dans l'immensité de l'espace ; il arrivera à son but invisible. Ce soupir sans nom après un être à peine nommé, arrivera vers celui qui a nom le seul Bon, le Dieu qui console ; et Dieu appellera ce soupir *prière*, et cette prière *puissance* ; et la puissance de Dieu, si je l'ose dire, fléchira devant la puissance qu'il a mise dans un soupir. Et pourquoi non ? Ce soupir, c'était lui-même ! Il est obligé, ce Dieu souverain, de s'aimer lui-même ; il ne peut pas repousser ce qui vient de lui ; il ne peut pas se refuser ce qu'il s'est demandé à lui-même ; et c'est pourquoi aucune recherche dont il est l'objet n'est vaine ; et il sera fait à chacun de vous dans la mesure de votre foi et de votre désir ; car cette mesure est exactement celle de l'éternelle volonté de Dieu.

Oh ! soyez vrais enfin ; avouez que vous avez moins désespéré de trouver Dieu, que vous n'avez craint de le trouver. Avouez-le, sinon pour excuser votre folie (car elle n'en est pas moins grande), du moins pour l'expliquer ; car alors on pourra la comprendre : est-il un faux calcul qui nous puisse étonner de la part des passions humaines ? Vous avez craint de le trouver, parce que trouver Dieu, c'est trouver son maître, c'est trouver sa règle, c'est engager sa liberté, c'est abdiquer son indépendance, c'est se détronner soi-même dans son cœur ; c'est accepter un joug et un fardeau, avant d'avoir appris combien ce joug peut devenir aisé et ce fardeau léger ; c'est en un mot une série de renoncements et de sacrifices, que l'amour rend délicieux, mais dont, avant que d'aimer, on ne peut connaître la douceur. Il y a dans l'homme naturel, je dis dans le plus distingué, une répugnance profonde pour toutes ces choses ; et voilà pourquoi l'on ne cherche pas Dieu ; et voilà pourquoi on ne le trouve pas.

Vous donc qui prétendez n'avoir pu trouver Dieu, sachez que vous l'eussiez trouvé si vous l'eussiez voulu, et d'autant plus sûrement qu'il vous cherchait lui-même. Ceux qui l'ont trouvé vous diront tous qu'il leur

a tendu les mains, et cela de deux manières, qu'il nous reste à expliquer.

Aux uns il a ménagé les occasions, il a facilité les moyens de se connaître. Ils sont descendus au fond de leur conscience, et y ont trouvé ce que chacun pourrait trouver dans la sienne, la loi du devoir indignement trahie, la soif de la perfection indignement trompée, une affreuse indigence sous le splendide amas des talents humains et de la gloire humaine, un désespoir caché au fond de toutes leurs joies, une misère sans nom par-dessous toutes les misères qui en ont un ; une ignorance terrible sur le but de la vie et sur l'énigme du malheur ; une ignorance plus terrible encore sur leur sort à venir ; et quand il les a ainsi abreuvés du fiel de leurs pensées, quand ils ont savouré toute leur misère, quand il a fait parvenir à maturité l'angoisse de leur conscience, quand l'humiliation a eu le temps d'enfanter le repentir : alors il vient ; ou plutôt, au lieu de se présenter à eux dans la splendeur de sa justice, il se retire en quelque sorte derrière sa gloire, et envoie au-devant d'eux l'homme de douleur, celui qui a été livré pour leurs offenses, le Dieu doux et humble de cœur, en qui toute âme trouve son repos. En d'autres termes, il les amène à l'Évangile, il leur ouvre cette divine révélation, il la leur explique, il la leur prouve, il la leur fait recevoir ; et dès lors toutes les questions sont résolues. Plus d'inquiétudes sur le salut : le péché est pardonné, Dieu est apaisé, la cité de la paix est ouverte à quiconque accepte le pardon de Dieu. Plus de désespoir sur les maux de la vie : la consolation est au bout, ou plutôt elle est répandue sur tout le cours de la vie. C'est un père qui châtie ; ses châtiments sont le chemin de la gloire ; et ce qui peut rester d'obscur dans ses dispensations se perd dans la lumière que répand sur ses intentions paternelles le don inespéré d'un Sauveur. Enfin, l'ordre est rentré dans l'âme ; car elle aime Dieu. Elle l'aime, comme on aime le bonheur, la vie, la gloire, l'immortalité ; car il est pour elle toutes ces choses ensemble. Unie à lui par le cœur, elle aime tout ce qu'il aime, elle se détourne de tout ce qu'il hait. Cherchée, recueillie par le Dieu saint au fond de son indignité, elle apprend à aimer,

comme chrétienne, ceux que, comme mondaine, elle eût jugés indignes de son affection. En un mot, elle a trouvé en Dieu la satisfaction de ces trois grands besoins qui commandent impérieusement à toute âme de chercher Dieu.

Avec d'autres Dieu suit une marche inverse. Avant que leur cœur ait été convaincu de sa misère, il les adresse directement à l'Évangile. Dix-huit siècles d'existence, les respects des peuples, d'immortels et nobles souvenirs, que sais-je ? un parfum de sainteté, de sagesse et de paix les attirent vers ce divin livre. Ils le lisent ; ils en sont frappés. Les preuves diverses de la vérité évangélique subjuguent leur incrédulité. Ils croient dès lors. Mais comme, dans le premier cas, la connaissance de l'homme avait mené à la connaissance de Dieu, ici la connaissance de Dieu produit la connaissance de l'homme. Par les mesures de Dieu à leur égard, ils apprécient leurs propres besoins ; par le remède, ils jugent du mal ; la croix leur révèle toute leur misère. Ils se connaissent enfin ; et cette connaissance reportant leurs yeux sur l'Évangile même, il leur semble se convaincre une seconde fois de la vérité de ce livre ; ils l'admirent tout de nouveau ; ils se l'approprient ; ils s'en nourrissent ; ils l'appliquent à leur âme ; ils s'approchent de Dieu de plus en plus ; et ce commerce, toujours plus intime, devient pour eux la source intarissable de grâces toujours plus précieuses.

Tel est le succès de celui qui a cherché Dieu ; nous pourrions dire de celui qui s'est laissé chercher par ce Dieu tout bon, et s'est laissé trouver par lui.

Y a-t-il donc quelqu'un qui veuille chercher Dieu ? je dis Dieu et non l'idée, l'image, le mot de Dieu. Eh bien ! il le trouvera ; mais il le trouvera tel que je viens de le dire et non autre. Il n'y a point, pour l'âme, de Dieu véritable et vivant hors des conditions que nous venons d'exprimer. Celui qui ne le reçoit point avec ces caractères, c'est-à-dire, quiconque ne le reçoit point tel qu'il est révélé dans l'Évangile, c'est-à-dire encore, quiconque ne reçoit point Dieu réconciliant le monde avec lui par Jésus-Christ, ne re-

çoit point Dieu, ne le connaît point, ne le possède point. Nous le disons avec une pleine assurance : hors de l'Évangile, vous trouverez, sous le nom de Dieu, une idée, le monde entier, la nature, vous-mêmes peut-être, mais vous ne trouverez point Dieu. Ce n'est qu'en Jésus-Christ que vous trouverez tout à la fois le Dieu qui est dans la nature et le Dieu qui est au-dessus de la nature, le Dieu de l'univers et le Dieu de votre âme, le Dieu souverainement saint qui ne pardonne rien, et le Dieu souverainement bon qui pardonne tout, le Dieu qui donne la première et la nouvelle naissance, le Dieu qu'il vous faut, Dieu tout entier. Ainsi donc, en résumé, ou ne cherchez point Dieu, ou résolvez-vous à le recevoir tel qu'il est donné par l'Évangile ; continuez à recevoir les leçons de la chair et du sang, ou recevez celles de Jésus-Christ ; soyez athées ou soyez chrétiens ; il n'y a vraiment pas de milieu. Choisir entre le christianisme et ce qui ne l'est pas, c'est choisir entre la sagesse et la folie ¹.

Heureux qui aura été intelligent et aura choisi Jésus-Christ ! Il aura choisi le plus doux des maîtres et le meilleur des amis. Ce Christ, la Parole faite chair, cette sagesse des hommes et des anges, ce soleil spirituel de la terre et des cieux, ce majestueux prince de toute la création morale, est plus tendre à l'âme qui vient à lui qu'une mère au fruit de ses entrailles. Et comment l'aimerait-il moins ? Lui aussi l'a enfantée dans la douleur. Il a gémi, pleuré, prié, souffert, expiré pour elle. Toute la tendresse qui peut se rassembler dans le cœur d'une mère n'égale point l'amour de Jésus-Christ pour le pécheur qui le rebute, pour l'orgueilleux qui le renie, pour l'infidèle qui l'outrage. Il porte sur son cœur tous ses ennemis. Que sera-ce de ses amis ? Et quelles douceurs n'ont point à attendre de son amour ceux qui seront venus se ranger, humiliés et attendris, sous sa houlette pastorale !

Vous donc, qui que vous soyez, qui ne l'avez point encore cherché, soyez intelligents et allez à lui. Que tardez-vous ? Que calculez-vous en-

1. Voyez la remarque à la fin de cette méditation.

core ? Qu'avez-vous à perdre, en le suivant, qu'il ne fallût haïr si vous étiez sages, ou dont il ne faille vous séparer tôt ou tard ? Et, dans la vérité, que veut-il vous enlever ? Des peines, des soucis, des tourments d'esprit, des péchés qui vous rendent malheureux. Et quoi encore ? Le pouvoir de faire du bien ? Vous en ferez davantage, et vous le ferez mieux. L'estime des hommes ? Mais si un jour il vous fallait la perdre, il vous tient en réserve la gloire qui vient de Dieu. L'intelligence peut-être ? Chose étrange, que vous dussiez juger moins bien des choses de la terre pour mieux apprécier celles du ciel, et qu'une si douce lumière dût vous aveugler, ou une si pure sagesse vous rendre stupides ! Non, il vous laissera l'intelligence qui sert pour le monde, et vous donnera, par-dessus, l'intelligence qui sert pour l'éternité. Il ne veut vous dépouiller que de la mort et du malheur ; toute son œuvre à votre égard n'est que libéralité, grâce et charité. Puisse donc son bienfaisant appel être entendu ! Et puisse, bénie par lui, la méditation de ce jour avoir convaincu quelques âmes que la véritable intelligence est de chercher Dieu, et qu'il ne se trouve qu'en Jésus-Christ !

REMARQUE :

On ne verra pas, je pense, de contradiction entre ce paragraphe et celui qui commence par ces mots : « Mais, enfin, où le trouver, ce Dieu ?... » – Il est très vrai que « hors de Jésus-Christ nous ne pouvons rien faire ; qu'il est le chemin, la vérité et la vie, et que nul ne vient au Père que par lui ». Il est également vrai que l'accès auprès du Père ne fut jamais à un autre prix ; mais ce prix, toujours le même, a pu porter différents noms, plus ou moins précis, suivant le plus ou moins de lumière des temps. Pour nous, ce nom ne peut être que celui de la croix ; pour les fidèles de l'ancienne alliance, j'oserai ajouter, pour les fidèles du monde païen, le mot, l'image, la vue distincte du fait n'existaient pas ; mais pour eux comme pour nous, le salut vient de la foi : de la foi, dis-je, en Dieu et non en nous, de la foi qui attend tout de Dieu et non de l'homme ; de la foi qui accepte la grâce pour unique ressource ; de la foi qui met sous ses pieds tout mérite humain, et

se dépouille de toute justice et de toute capacité propres, pour se revêtir de Dieu seul. C'est de cette foi qu'ont vécu les saints de tous les âges, à partir de Melchisédec, à continuer par le centurion de Césarée, à terminer par Wilberforce. Et n'est-ce pas, peut-être, la même impulsion qui poussait, à travers les déserts, ces Indiens du Nord de l'Amérique vers les demeures des blancs, dans le seul but de s'enquérir de Dieu, la même impulsion qui a fait descendre de leurs montagnes ces hommes de l'empire Birman à la rencontre des missionnaires chrétiens, porteurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un Dieu inconnu ? L'Esprit de Dieu siège dans l'Évangile comme dans son trône ; mais cet Esprit n'est pas lié ; il ne l'a jamais été ; il est l'auteur de tous les soupirs qui, de cette terre profanée, ont cherché dans les cieux un Dieu saint et sanctifiant, de tous les efforts tentés par des âmes sincères pour approprier à leur faiblesse la force divine, de tous ces élans vers un Évangile inconnu, vers un Christ sans nom, vers une sainteté sans type, qui depuis la grande catastrophe de notre nature morale se sont, de loin à loin, et plus souvent qu'on ne croit peut-être, élevés en témoignage pour la vérité, ensevelie sous les ruines de notre innocence. Approchez l'Évangile d'une de ces âmes à qui l'Esprit céleste a enseigné les rudiments de la foi, vous verrez, à la manière dont elle s'en emparera, qu'elle y croyait d'avance, que d'avance elle était chrétienne. Tâchons, nous qui vivons dans l'abondance du sanctuaire, de lui faire autant rapporter qu'ont su faire produire à leur indigence ces fidèles anticipés.

Ajoutons une remarque importante. Dans la route de l'ignorance vers la foi et dans celle de la foi vers la perfection, tout est assuré à la persévérance, mais rien n'est promis qu'à elle. Sans doute un soupir est compté, aussi bien qu'un verre d'eau ; mais un soupir n'obtient pas tout à la fois, et il est vain s'il ne se répète. Il suffit à la gloire de la fidélité de Dieu que ce soupir ait eu sa récompense. Sur la foi de ce premier salaire, toujours magnifique, l'homme doit marcher en avant ; s'il ne marche pas, c'est lui qui aura été infidèle. Aussi peut-on dire que la persévérance n'est au fond

qu'une juste gratitude et une juste confiance ; si elle était autre chose, elle serait trop difficile. Dans l'état malheureux de notre nature, nous n'irions pas loin dans une route trop longtemps sombre ; la poursuite d'un bien immatériel, invisible, se lasse plus vite que tout autre, et a, plus que tout autre, besoin d'être encouragée. Il faut que, dans cette route, chacun de nos pas soit payé comptant ; du moins ce n'est qu'aux forts, aux hommes faits que les refus ou plutôt les délais sont réservés, par une sagesse toujours miséricordieuse, par une bonté toujours prudente.

Les Enfants de Dieu

« Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu. C'est pour cela que le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne l'a point connu. Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que, quand il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie soi-même, comme lui-même est pur. »

(1Jean 3.1-3)

PREMIER DISCOURS

Une idée triste me saisit à l'entrée de mon sujet, et c'est la première aussi sur laquelle je dois arrêter votre pensée. A qui l'apôtre s'adresse-t-il ? Qui sont ceux qu'il salue du beau titre d'enfants de Dieu, et qu'il invite à contempler l'amour ineffable du Père ? A en juger par la suscription de cette épître, c'est l'humanité tout entière ; car l'épître est *catholique* ou universelle. Mais aucun de vous ne s'y trompera : l'univers dont il s'agit ici, c'est l'univers chrétien ; c'était, à l'époque où cette épître fut composée, une imperceptible minorité, perdue dans la population païenne de quelques villes de la Syrie, de l'Asie mineure, de la Grèce et de l'Italie ;

c'étaient, çà et là, quelques sectaires obscurs, jusqu'alors enveloppés de mépris, et qu'à peine alors le monde commençait à honorer d'un peu de haine ; et encore dans cette poignée d'insensés, les nobles, les riches, les savants, étaient le petit nombre ; cette maladie, semblable à quelques autres fléaux, n'avait en général sévi que parmi les pauvres. Tel était alors le monde chrétien, ou, pour nous rattacher aux expressions de notre texte, telle était alors la famille de Dieu sur la terre. Nous osons croire qu'elle s'est multipliée depuis ; une grande partie de l'humanité se dit chrétienne ; et les diverses religions des peuples viennent s'absorber les unes après les autres dans le vaste sein de la religion de Jésus-Christ. Mais si, en fait de religion, le nom, la profession extérieure n'est rien, si d'une famille spirituelle on n'est membre que par le cœur, sont-ils de vrais enfants de Dieu, tous ceux qui se disent chrétiens ? La réponse à cette question est prête depuis longtemps dans la conscience de tous ceux qui m'écoutent ; et peut-être, à l'ouïe du passage de l'apôtre, la tristesse de plusieurs a prévenu la mienne.

Tristesse bien naturelle ; utile, mais dure épreuve de notre foi. Comment voir, sans un serrement de cœur douloureux, tant d'êtres immortels, de la même origine que nous, vendre leur droit d'aïnesse pour un aliment périssable ? Peut-être même un sentiment moins pur agit en nous à notre insu. Ce titre d'enfants de Dieu a pu quelquefois, de la part de ceux qui se l'appliquent avec une emphase indiscrete, trahir une prétention à la fois téméraire et injurieuse. Mais ces impressions toutes personnelles n'enlèvent rien à la vérité des faits, et ne sauraient prévaloir contre le langage de l'Écriture. Il est positif que ce n'est point à tous les hommes indistinctement qu'elle donne le titre *d'enfants de Dieu*, ni à tous les hommes, en effet, que ce titre peut convenir. Toutefois, faisons avant tout, avec l'Écriture elle-même, une importante réserve. Dieu est le père des esprits ; il est le père de tous les êtres en qui réside un esprit immortel ; il en était le père avant même qu'ils fussent créés, et lorsqu'ils n'existaient encore que dans

le secret de sa volonté ; de toute éternité il les portait tous dans son sein ; il les connaissait dans leurs personnes ; il les nommait par leurs noms ; il les aimait comme ses enfants ; et lorsque, de cette existence cachée, mystérieuse, dont lui seul avait le secret, il les appela à cette existence positive connue d'eux et de tous, son amour qui avait été pressé de se donner un objet à chaque point de l'univers, son amour qui les avait créés, ne cessa pas de les entourer, et ne leur retira pas ce titre *d'enfants* qu'ils avaient porté dans son éternelle pensée. Pour tout ce qui appartient à l'intention de Dieu, nous fûmes ses enfants, nous le sommes encore. Mais ce titre, embrassé dans toute l'étendue et conçu dans toute la force de sa signification, emporte nécessairement une pleine réciprocité d'intention et de sentiment. Dieu est esprit ; nous sommes des esprits ; il n'est *père* que de nos *esprits* ; c'est donc par notre nature spirituelle que nous sommes ses enfants ; le fait extérieur de notre origine n'est rien si le fait intérieur n'y répond et ne le confirme ; et Dieu lui-même, si nous cessons d'être unis à sa volonté par la nôtre, ne peut plus nous reconnaître ; lorsque, par le cœur, nous ne sommes plus ses enfants, lui-même n'est plus notre père ; j'ose dire que sa nature, qui est toute sainte, le lui défend ; rien n'est impossible à Dieu, sinon de n'être plus Dieu ; et il ne le serait plus, s'il pouvait prostituer le titre d'enfants à des êtres dont la vie entière, en niant ses droits, le nie lui-même, et dont *toutes les pensées*, selon l'expression de la Bible, *reviennent à celle-ci : qu'il n'y a point de Dieu*¹.

Ce titre *d'enfants de Dieu*, ce n'est pas Dieu qui nous l'a ravi ; nous le portions pour l'éternité dans les profondeurs de son amour ; c'est nous qui nous en sommes dépouillés ; c'est nous qui sommes ravisseurs ; car c'est nous qui avons ravi à Dieu sa paternité. Le péché, qui est la négation de Dieu, la renonciation à nos droits comme à nos devoirs, l'abandon de notre état légitime, le péché a effacé d'un trait notre lettre d'origine et de cité ; du chef d'Adam, nous ne sommes plus que la postérité d'un pécheur ;

1. Psaume 10.4.

pécheurs nous-mêmes, et librement pécheurs, puisque notre conscience ne souscrit jamais à ce désordre, nous venons, les uns après les autres, signer cette abdication insensée ; il n'y a plus, dans le point de vue de notre état naturel, et à nous prendre tels que nous ont faits la naissance et la vie, il n'y a plus d'enfants de Dieu ; aux yeux du père des esprits, la terre est déserte ; elle continue à se peupler selon les lois de la nature, mais elle ne se peuple que d'êtres dégradés et ne réserve pas un seul habitant aux solitudes du Paradis.

Si cette parole est dure, elle est certaine du moins ; elle est à la base de l'Évangile, qu'on rejette tout entier si on la rejette. Là-dessus il faut prendre son parti ; l'accepter avec l'Évangile, ou repousser l'Évangile avec elle ; car, de moyen terme, il n'y en a pas. Si elle indignifie notre orgueil, c'est que notre conscience n'a pas encore parlé ; c'est que nous ne nous connaissons pas ; c'est que nous ne connaissons pas Dieu ; c'est que nous ne nous sommes pas examinés et jugés en face de sa loi. Que ceux à qui cette vérité serait nouvelle, et par conséquent révoltante, commencent par s'assurer qu'elle est dans l'Évangile ; qu'ensuite ils la cherchent dans leur cœur, où elle est profondément enracinée ; il leur faudra du temps pour cela, précisément le temps qu'il faut à chacun, selon son état particulier, pour devenir chrétien ; mais qu'ils ne laissent pas, avant d'avoir accompli cette tâche, d'écouter les développements que nous donnerons aux paroles de saint Jean ; qu'ils les écoutent, du moins, comme l'exposition d'un système tiré du plus respectable des livres ; qu'ils se supposent, s'il leur est possible, au point de vue de l'ensemble de nos auditeurs, à qui nous n'avons plus (c'est notre ferme confiance) à démontrer cette vérité fondamentale ; peut-être, en marchant avec nous dans un chemin qui ne paraît point le leur, auront-ils fait une partie de la route que nous venons de leur proposer.

Ce que nous sommes dans le cœur de Dieu après notre malheureuse défection, le titre qu'il nous conserve ou qu'il nous inflige dans le double secret de sa justice et de sa bonté, c'est ce que je n'essayerai pas de vous

dire. J'aime mieux vous rappeler ces solennelles et touchantes déclarations de la Parole inspirée : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie*². *Dieu veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité, par un seul rédempteur, savoir Jésus-Christ*³. *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle*⁴. *Jésus-Christ est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout le monde*⁵. Si ces paroles n'effacent point d'autres paroles bibliques, d'une signification mystérieuse et redoutable, et dans lesquelles la réhabilitation, préparée pour tous, ne s'applique en résultat qu'à un petit nombre, ces dernières paroles, à leur tour, n'effacent point les premières ; autrement il faudrait, à défaut de ce que nous lisons, que ce que nous voyons les eût déjà effacées ; en effet, tous les jours nous voyons les grâces de Dieu volontairement, ouvertement rejetées, la main paternelle tendue en vain vers des enfants rebelles, et la prière (ô prodigieux renversement !) la prière venant de Dieu, allant aux hommes et par eux repoussée. Tout cela nous empêche-t-il de reconnaître que Dieu *veut* la conversion des pécheurs et leur vie, que Dieu *veut* que tous les hommes soient sauvés ?

Quiconque répond à cet appel de grâce, quiconque souscrit aux conditions de ce traité de paix, et veut bien tout devoir, dans le temps et hors du temps, à la pure gratuité de Dieu, quiconque, en un mot, s'en remet sans réserve à l'arbitrage et à la médiation de Jésus-Christ, a cessé par là même d'être orphelin, et rentre en possession de son état perdu et du glorieux titre d'enfant de Dieu⁶. Ce titre lui appartient dès le moment qu'il le réclame, ou qu'il consent à le porter. Ce consentement, qui n'est autre chose que la foi chrétienne, si c'est le cœur qui l'a donné, si l'homme tout entier s'en est porté garant, s'il s'est enregistré en silence dans la profondeur

2. Ezéchiel 18.23.

3. 1Timothée 2.4.

4. Jean 3.16.

5. 1Jean 2.2.

6. Galates 3.26.

de l'âme, fait passer, sans intermédiaire, l'esclave à l'état de fils ; entre ces deux conditions, point de vague milieu, point de situation mixte ; point de nom entre ces deux noms ; servitude ou liberté, étranger ou enfant, un maître ou un père, c'est entre ces deux termes seulement que l'homme est appelé à choisir ; et sa volonté ne peut qu'une de ces deux choses, ou le faire enfant, s'il ne veut plus être esclave, ou le retenir esclave s'il ne veut pas être enfant.

Remarquez : quoique dans tous les cas, ce soit la volonté de Dieu qui fasse l'enfant de Dieu, cependant, lorsque nous avons considéré l'enfant de Dieu dans sa première époque, c'est-à-dire avant toute déchéance et toute réhabilitation, c'est par son état moral que nous l'avons caractérisé, c'est à ses sentiments que nous l'avons reconnu. Ici au contraire cette qualité semble précéder les caractères qui, pourtant, lui sont essentiels ; l'enfant de Dieu, sous l'Évangile, l'est tout d'abord parce qu'il consent à l'être ; sa volonté fait son droit.

L'enfant de Dieu, sous l'Évangile, paraît l'être uniquement parce qu'il consent à l'être ; mais n'y soyons point trompés : cette volonté toute nue est déjà un fait moral, suppose ou plutôt constate un certain état de l'âme ; elle est du moins le germe ou le principe de tout un état subséquent ; elle renferme tout le chrétien futur ; et quoique ce fait unique soit d'une telle simplicité qu'il ne se laisse ni décomposer ni décrire, il est, dans son essence, d'une telle énergie, il sort d'une source tellement profonde, il résulte de la combinaison de tant de forces, il résume tellement tout l'homme, qu'on peut avant tous ses développements et toutes ses conséquences, l'apprécier comme la manifestation d'une nouvelle vie morale, comme la création d'une nouvelle nature, et décerner, sans anticipation, à celui chez qui il s'est consommé, le titre d'enfant de Dieu.

Mais toujours c'est la volonté de Dieu qui est en première ligne ; nous portons ce titre parce qu'il nous l'a décerné. . .(nous l'avons accepté, mais il l'a offert ; ce titre, au moment où nous l'acceptons, est tout ce qu'il peut

être, et nous ne sommes rien encore ; avant de consentir à être enfants de Dieu, et au moment même d'y consentir, nous ne sommes point enfants de Dieu ; nous le sommes seulement dans la volonté de Dieu ; nous le sommes en Dieu.

A partir de ce moment, la qualité d'enfants de Dieu deviendra une réalité dans le cœur, une vérité de sentiment, un fait de conscience ; mais cette vérité a commencé, si je puis m'exprimer ainsi, par exister hors de nous ; elle était en Dieu avant d'être en nous ; cette qualité, nous ne la ravissons pas, nous ne la créons pas ; nous la recevons de la volonté de Dieu par le ministère de sa Parole.) C'est Lui qui nous l'offre avec le sang de Jésus-Christ ; c'est Lui qui nous invite à la revêtir ; c'est Lui qui nous presse de nous en prévaloir ; c'est sur sa parole, avant tout, que nous osons nous en emparer ; et sans cette parole, aucune expérience ne pourrait nous l'assurer, ou plutôt nous ne ferions jamais d'expérience. Pesons bien les expressions de l'apôtre : *Voyez, dit-il, quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu.* Nous ne nous appelons pas nous-mêmes, nous *sommes appelés* ; avant que nous ayons éprouvé tous les sentiments et fait toutes les expériences qui nous donneront la qualité de notre titre, nous avons le titre de notre qualité ; nous devons l'accepter, tout indignes que nous en sommes, au même temps que nous acceptons le bénéfice de la médiation de Jésus-Christ ; nous devons l'accepter quoiqu'il nous confonde ; nous devons l'accepter comme un don avant de le posséder comme un caractère ; il nous faut nous en décorer avec larmes, avec componction, avec joie et douleur tout ensemble, et surtout avec une profonde reconnaissance ; il nous faut, non pas l'étaler, mais le serrer religieusement dans nos trésors, ou plutôt en faire notre unique trésor ; mais, encore une fois, il faut l'accepter avec un empressement respectueux, avec une sainte avidité ; hésiter, ce serait être insensé ; refuser, ce serait être ingrat.

Quand, dans l'œuvre de notre salut, tout ce que nous pouvons faire est d'accepter, quand notre éternité dépend de cette acceptation, quand

la possession de Dieu même y est attachée, qu'est-ce qui pourrait, sinon quelque présage secret d'incrédulité et d'ingratitude, nous empêcher d'accepter ?

En acceptant ce titre, craignez-vous d'être présomptueux ? Mais il vous est offert, il vous est même imposé. Craignez-vous d'insulter vos semblables en vous appliquant un nom qu'ils se refusent ? Mais vous l'avez reçu comme une aumône ; vous l'avez recueilli comme le témoignage d'un amour tout gratuit ; d'autres n'y avaient ni moins ni plus de droits que vous-mêmes ; ils pouvaient, ils peuvent encore le recueillir et s'en couronner comme vous ; il ne s'agit, ô condescendance du Père céleste ! il ne s'agit que de prendre ; est enfant de Dieu qui veut l'être ; nul n'est privé de cet honneur que celui qui le dédaigne ; si sa possession est un privilège, c'est la faute de ceux qui n'en veulent pas ; vous ne vous en êtes point parés contre eux, mais pour vous ; vous ne les en privez pas, vous ne le leur contestez pas ; ce sont eux qui se le refusent ; vous les pressez de s'en décorer, ils le repoussent ; refuserez-vous de le porter parce qu'ils n'en veulent point ? et parce qu'ils sont insensés, voulez-vous être ingrats ?

Ah ! sans doute ; malheur à celui qui jouit d'un bien nécessaire sans plaindre ceux qui en sont privés ou ceux qui s'en privent ! trois fois malheur à celui dont le bonheur est fait de l'infortune d'autrui, et qui n'aime d'un avantage que ce qu'il a d'exclusif ! malheur à celui qui insulte ses frères de sa félicité supposée ! Quiconque jouit ainsi du titre d'enfant de Dieu, ne l'est pas et ne l'a jamais été ; plus à plaindre lui-même que ceux qu'il n'a pas su plaindre, son illusion est plus grossière, plus funeste que toutes leurs erreurs ; sous ce nom vaste et catholique de chrétien, il n'est en effet qu'un sectaire ; et la condition est meilleure de ceux qui refusent un nom que de ceux qui s'en emparent pour le déshonorer.

Ces vérités établies, il nous reste à signaler les principaux traits de l'attribut nouveau dont la bonté de Dieu revêt l'homme selon son cœur. L'apôtre nous y invite lorsqu'il s'écrie : *Voyez quel amour le Père nous a té-*

moigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu. Cherchons dans ce titre les traces de cet amour.

A parler vrai, le titre seul en dit assez ; il dit tout. Ce titre est le plus grand, le plus doux, le plus tendre, qui jamais eût pu nous être donné. Il ne laisse en dehors de lui rien de ce que tous les autres renferment de magnifique et de réjouissant. Nous sommes, en tant que chrétiens, un sacerdoce royal, une nation sainte ; mais l'enfant de Dieu n'est-il pas, comme tel, prêtre du Dieu vivant et membre de l'immortelle cité ? Jamais et nulle part, même dans le Ciel, nous ne saurions être plus qu'enfants de Dieu ; ce titre comprend tout, absorbe tout. Il est le sceau de notre entière réhabilitation ; il est le vrai nom de la grâce divine ; il en est la substance même ; il signifie à la fois l'homme rendu à Dieu, et Dieu rendu à l'homme ; il résume l'Évangile, il révèle le Ciel.

Tout le monde le comprend ; mais pour le bien sentir, il faut s'attacher un moment à la signification de ce mot *d'enfants*, et emprunter à la terre, comme Dieu l'a fait dans sa Parole, la mesure des choses du ciel. Il faut ramasser tout ce que ce nom d'enfant répand autour de lui d'idées tendres, intimes et douces. Il faut contempler par la pensée ce commerce respectueux, confiant et familier d'un fils avec son père et surtout avec sa mère. Il faut voir, d'un côté, l'inépuisable sollicitude, la vigilance toujours debout, les conseils, les leçons, le sérieux des réprimandes, le charme des encouragements, la douceur des caresses ; il faut voir, de l'autre, la confiance aveugle, l'abandon, les interrogations multipliées, les longs entretiens, les hommages respectueux et naïfs, l'honneur rendu au nom d'un père et d'une mère bien-aimés, plus tard à leur mémoire, et leur souvenir servant de guide à toute une vie. Il faut voir tout cela, puis il faut se dire que tout cela n'est qu'une imparfaite image des rapports qui s'établissent entre l'enfant de Dieu et son père céleste. Il faut ajouter à chacun de ces traits tout ce qui le rend parfait, et à l'ensemble tout ce qui le rend incomparable ; et alors on comprendra tout ce qu'emporte, soit en Dieu, soit

en l'homme, la relation nouvelle fondée par Jésus-Christ et signalée dans notre texte.

Je le répète encore : nous sommes enfants de Dieu du fait même de Dieu et par cela seul qu'il veut que nous le soyons. Toutefois cette qualité ne serait qu'un nom, et l'adoption qui nous la communique un non-sens, si ce qui est vrai en Dieu ne devenait pas réel en nous⁷. Cette circonstance retranchée, rien ne resterait de la *grâce de Dieu salutaire à tous les hommes*, rien ne resterait du salut. Car le salut n'est pas un fait matériel, extérieur ; le salut n'est pas hors de nous, mais en nous ; c'est une œuvre dont le vrai lieu est notre cœur ; le salut est un état de notre âme ; et, par cela même, toute œuvre de grâce à laquelle notre âme demeure étrangère, ne saurait être l'œuvre de notre salut.

Qu'importe que dans une autre vie, qu'importe que dès ici-bas, la miséricorde de Dieu nous déclare amnistiés, absous, si d'ailleurs nos rapports avec lui ne changent pas, et si notre juge ne devient pas notre père ? Qu'est-ce qu'un bonheur qui n'a pas son siège dans le cœur ? Chacun, même les plus légers, a le sentiment que le vrai bonheur ne peut être que dans le cœur. Chacun ayant pu entrevoir, en certains moments de sa vie, qu'un sentiment vif de bonheur peut se rencontrer avec des douleurs corporelles ou d'amers chagrins, et qu'un vif sentiment d'infortune peut surmonter les éléments de la plus entière prospérité, chacun, dans ces moments, a eu le pressentiment ou la vision d'un bonheur moral qui doit être celui du ciel, et d'une infortune morale qui doit être celle de l'enfer ; disons mieux : d'un bonheur qui doit être le Ciel, et d'un malheur qui doit être l'Enfer.

Or, notre cœur étant le vrai lieu de notre bonheur et de notre malheur, le salut peut commencer sur la terre, aussi bien que, de fait, la condamnation y a commencé. Et si, dès cette vie, nous sommes enfants de Dieu, dès cette vie nous devons reconnaître les gages de notre salut dans les privilèges de notre adoption. Et si nous ne les trouvons pas, si nous ne goûtons

7. « Ce qui est vrai en lui et en vous. » (1Jean 2.8.)

pas les prémices du bonheur moral, si nos relations avec Celui qui se proclame notre Père ne deviennent pas des relations filiales, si toute la grâce qu'il nous fait consiste, pour ainsi parler, dans la nue-propriété du salut, d'un salut vide et sans substance, d'un salut qui ne renferme pas le bonheur et ne le fait pas pressentir, je dis que cette grâce est illusoire, je dis que nous ne sommes pas sauvés, que Dieu n'est pas notre père et que nous ne sommes pas ses enfants. Lorsque David accorda aux prières d'un serviteur affectionné la grâce d'Absalom, il permit à ce fils repentant de revenir dans Jérusalem, mais il refusa de le voir. Absalom tint-il cette grâce pour une grâce ? Il s'écria, le cœur navré : *Que ne me laissait-on dans la terre de Gueschur ? Il aurait mieux valu que j'y fusse demeuré !*⁸ C'est que Jérusalem, dépouillé de ce qui lui avait fait aimer cette cité, n'était plus pour lui Jérusalem ; ce qu'avait demandé son cœur, c'était un cœur, non un certain lieu et de certains murs ; les bras paternels étaient sa véritable patrie ; et loin de la vue de son père, le ciel de la sainte cité était pour lui un ciel étranger, et la terre natale un triste lieu d'exil.

Telle serait l'image de l'enfant de Dieu, si la présence vivifiante et les embrassements de son père lui manquaient. Il chercherait en vain le salut promis ; il en verrait le nom, les symboles partout, la réalité nulle part ; et, pour tout fruit de son retour dans les domaines paternels, désenchanté du monde qui amusait du moins son incurable tristesse, il s'écrierait comme Absalom : *Que ne me laissait-on dans Gueschur ? Il aurait mieux valu que j'y fusse demeuré !*

Heureusement cela n'est pas, et cela ne peut pas être. L'œuvre de Dieu est complète. Sa grâce annonce le salut ; elle fait plus : elle le met dans le cœur. Elle l'y met en y mettant l'amour, qui est un autre nom, le vrai nom du salut. L'œuvre de Dieu dans l'Évangile est fondée sur un calcul sublime. Il a été pourvu à ce que la même dispensation qui portait la joie dans le cœur de l'homme, du même coup et par un même effet y portât

8. 2Samuel 14.32

l'amour. Une divine violence a été faite à ce cœur qui ne pouvait être gagné que par violence. L'homme avait renversé tous ses rapports avec Dieu : Dieu, à son tour, a renversé tous ses rapports avec l'homme. L'homme s'était fait Dieu, Dieu s'est fait homme. L'homme avait tout refusé à Dieu, Dieu s'est donné lui-même à l'homme dans la personne de Jésus-Christ. La croix élevée sur Golgotha a montré à l'humanité dans un gage de réconciliation un prodige de charité. Le Saint et le Juste, le digne objet des dilections de l'Éternel, acceptant tout de notre condition, la vie et la mort, et dans la vie ce qu'elle a de plus dur, et dans la mort ce qu'elle a de plus amer, acceptant tout, vous dis-je, excepté le péché, le Fils de Dieu, ramassant en sa personne, avec toutes les douleurs de l'humanité, d'intimes et d'ineffables douleurs que l'humanité n'a jamais connues, voilà ce dernier effort de charité auquel l'homme ne s'attendait pas, et qui devait briser la dureté de son orgueil ou la déclarer incurable ; voilà le signe qui devait manifester et rallier les élus ; voilà l'enfantement qui devait reformer sur la terre une famille de Dieu. Or, telle est la nature de ce fait, que dans les cœurs où il produit quelque chose, c'est nécessairement l'amour qu'il produit ; s'il n'y meurt pas comme un germe égaré dans la poudre, il y devient le principe fécond et incessamment actif d'une nouvelle vie ; la reconnaissance et la joie, de concert, avertissent, éveillent toutes les forces de l'âme ; aucune ne demeure oisive ; toutes accourent ; l'enfant de Dieu s'épanouit ; ses caractères se prononcent ; il laisse apercevoir et compter les éléments dont il se compose ; le fait extérieur devient un fait intime ; ce qui était vrai en Dieu devient vrai en l'homme ; et ainsi que dans les jours de gloire qui suivirent la première création, aujourd'hui encore c'est par ses sentiments, par son état moral, par ses œuvres, que l'enfant de Dieu se caractérise et se décrit. Le salut n'est plus seulement annoncé aux croyants, il est réalisé, il se rend sensible en eux. Ce n'est plus seulement la Parole écrite, c'est l'Esprit même de Dieu, qui rend témoignage à leur esprit qu'ils sont enfants de

Dieu⁹.

Car dans ces bras où ils se sont jetés, sur ce cœur paternel où il leur a été permis de s'appuyer, ils ont puisé comme à un foyer divin, la chaleur de la vie ; cette vie, qui ne peut se confondre avec nulle autre, leur donne l'invincible conscience d'être dans la vérité ; ils se sentent remis dans l'ordre, rendus à leur principe, réunis à leur père ; chaque jour, quelque nouveau don de sa main leur confirme sa paternité, et renouvelle le sceau de leur adoption : la Parole leur avait dit : *Nul ne vous ravira de sa main*¹⁰, un profond écho répond du fond de leur âme à cette bienheureuse parole ; ils aiment ; cela ne suffit-il pas ? L'amour n'est-il pas la vie ? L'amour n'est-il pas immortel ? Et chacune des œuvres, chacun des sacrifices de cet amour, l'augmentant de tout ce qu'il enlève à l'égoïsme et à la nature, chaque œuvre et chaque sacrifice accroît le sentiment de leur union avec leur Père, non comme un mérite qui le fait descendre vers eux, mais comme un élan qui les rapproche de lui.

Mais ce qui les unit à Dieu les sépare du monde dans la même proportion ; ils y demeurent mêlés, mais non confondus ; compagnons par la charité, étrangers par le principe de cette charité même, je veux dire par leur foi et leur espérance. Ils ne cessent pas pour cela de le comprendre : loin de là, ils le pénètrent mieux que jamais ; ils connaissent le monde bien mieux qu'il ne se connaît lui-même ; ils connaissent le monde parce qu'ils ne sont plus du monde ; car, dit l'apôtre, *l'homme spirituel juge de toutes choses* ; mais selon le même apôtre, *l'homme spirituel n'est jugé par personne*¹¹ ; et en effet *le monde ne les connaît point*, dit saint Jean dans mon texte ; c'est-à-dire que le monde, ne concevant rien à la nouvelle vie des enfants de Dieu, ne pouvant se rendre compte du principe qui détermine leur conduite, cesse de les reconnaître pour siens, et s'éloigne d'eux beaucoup plus encore qu'ils ne s'éloignent de lui.

9. Romains 8.16

10. Jean 10.28

11. 1Corinthiens 2.15

Ce manque d'intelligence, d'un côté du moins, cette espèce de confusion de langues, née cette fois, non autour d'une seconde Babel, mais autour du monument sanglant de la charité divine, est devenue au sein de la chrétienté, un sujet permanent de scandale. Le renouvellement du cœur, chez les enfants de Dieu, partage l'humanité en deux tribus, dont l'une n'entend pas le langage de l'autre.

A toutes ses hauteurs le christianisme est surhumain ; car les incrédules décidés ne comprennent aucune des nuances, aucun des degrés de la foi ; et le plus vulgaire parmi les croyants de tradition leur est aussi inconcevable que le véritable enfant de Dieu. Et c'est de ce fait même que je prétends me servir pour faire ressortir la vérité des paroles de l'apôtre. Le chrétien le moins avancé, le chrétien d'opinion, si je puis le nommer ainsi, est lui-même une énigme pour les hommes que le monde a retenus tout entiers. Placé par sa conviction à un point de vue où ceux-ci ne sont point montés, il est orienté tout différemment ; il juge tout autrement de la vie, de la mort, et de Dieu ; il a, sur la valeur des actions, il a, sur le devoir et sur le droit, de tout autres notions ; et, si peu élevé qu'il soit, il l'est assez pour regarder en pitié ceux qui n'ont jamais envisagé les choses humaines à la lumière du christianisme. Mais si, tout mondain qu'il est encore par les inclinations de son cœur, il ne laisse pas d'être, par ses opinions au moins, inconcevable à tous ceux qui ne les partagent pas, à quel point ne devront pas l'être, par toute la substance de leur vie, ceux que l'Écriture appelle les enfants de Dieu ? Lui-même, ce chrétien d'opinion dont je viens de vous parler, lui-même ne les comprend pas. Une vallée le sépare des incrédules, un abîme le sépare des enfants de Dieu. Partageant, jusqu'à un certain point, leurs convictions, il n'a point de part à leur vie, parce que sa foi n'a pas encore passé de son intelligence dans son cœur. Vous pourriez croire qu'il ne lui faudra, pour les comprendre, que raisonner un peu et raisonner juste ; car il a les principes dont ils ont tiré les conséquences ; et ces conséquences, un esprit droit semble devoir les tirer sans peine des prin-

cipes où elles sont enfermées ; mais il n'en va guère ainsi ; rarement, en ces matières, on a l'esprit droit quand on n'a point le cœur simple ; le même obstacle qui nous a empêchés de vivre conformément à nos convictions, nous empêche aussi de conclure d'une manière conséquente à nos principes ; notre pensée fait fausse route aussi bien que notre vie ; notre esprit n'arrive point où notre cœur n'est point arrivé ; ou si, par un bénéfice particulier, notre raison se sent condamnée à suivre jusqu'au terme ceux que notre cœur n'a pas voulu suivre, si nous comprenons que leur état doit être en effet ce qu'il est, comme nous n'en avons pas le sentiment, nous n'en restons pas moins éloignés d'eux de toute la distance qui sépare le néant de l'être, et la mort de la vie. Cet état n'en est pas moins pour nous une énigme, un mystère ; tout, de cet état singulier, nous est inattendu, étrange ; tout nous surprend et nous choque ; pour comprendre cette vie il faudrait l'aimer ; pour l'aimer il faut en vivre soi-même ; la vie explique la vie ; et les morts, du fond de leur tombe, n'entendent pas les secrets des vivants.

Sur deux lignes parallèles, mais en sens inverse, marchent sans se toucher et sans s'unir, deux races, deux humanités. Qu'est-il donc survenu entre ces deux branches d'une même famille ? Quelqu'un des caractères primitifs de l'homme a-t-il été enlevé à l'une des branches ? Quelque caractère absolument nouveau a-t-il été ajouté à l'autre ? Des deux côtés, j'entends des cris, des soupirs, des mots d'ordre pareils ; ce sont, à ce qu'il semble d'abord, les mêmes expressions, la même langue ; on parle, sur les deux rives, de devoir, d'amour, d'espérance, et même de Dieu ; mais sous des termes communs, ce sont des idées différentes, et je vois bientôt qu'il n'est question, entre ces deux races, ni des mêmes devoirs, ni du même amour, ni des mêmes espérances, ni surtout du même Dieu. Encore une fois, ce sont deux humanités ; il faut qu'il y ait ici deux origines, deux naissances ; et en effet, il y en a deux ; *ce qui est né de la chair est chair, ce qui est*

*né de l'esprit est esprit*¹² ; or, l'esprit connaît bien la chair, mais la chair ne connaît pas l'esprit.

Le monde, dit saint Jean, parlant ici au nom des enfants de Dieu, *le monde ne nous connaît point parce qu'il n'a point connu Dieu*. Raison aussi simple que sublime, et qui rentre tout à fait dans celle que nous avons donnée. Pour comprendre les enfants de Dieu, il faut l'être soi-même ; et on ne l'est qu'après avoir connu Dieu, c'est-à-dire après avoir compris ses desseins envers l'homme et sa bonté. Qui n'a pas voulu de Dieu pour père, ne reconnaîtra pas pour frères ses enfants. Et celui à qui la Rédemption est demeurée un scandale, sera-t-il moins scandalisé de la foi même à ce mystère, des sentiments qui naissent de cette foi, de la vie qui correspond à ces sentiments et qui leur donne à la fois une substance et une confirmation ?

Résumons-nous : la qualité d'enfants de Dieu est tout ensemble la plus belle de toutes, et la plus mystérieuse pour quiconque n'en est pas revêtu. Elle nous place dans l'ordre aux yeux du Créateur, et dans le désordre à l'égard de la créature. Elle résout, à nos propres yeux, l'énigme de notre vie, et nous fait devenir nous-mêmes une énigme aux yeux du monde. Elle nous rend honorables devant les anges de Dieu, et nous rend, devant la multitude, méprisables ou ridicules. Elle nous élève et nous abaisse. Elle nous rend, d'un côté, plus propres à la société humaine et à la vie, et d'une autre part, elle nous y rend inhabiles et étrangers. L'enfant de Dieu est plus qu'un homme dans un certain point de vue, moins qu'un homme dans un autre sens. J'insiste sur ces oppositions, non pour le vain plaisir de créer des contrastes, mais pour faire mieux ressortir aux yeux des chrétiens la double obligation qui résulte de leur double état, ou, pour leur signaler, si vous l'aimez mieux, deux pièges attachés à leurs deux situations.

Enfants de Dieu ! enfants au milieu des étrangers, libres au milieu des esclaves, rois parmi la multitude ! Quel motif d'humble et profonde reconnaissance ! mais aussi quel sujet d'orgueil ! Or il faut opter : il faut précipi-

12. Jean 3.6

ter l'orgueil dans l'abîme de la reconnaissance ou la reconnaissance dans l'abîme de l'orgueil. Si vous ne voyez dans le titre qui vous a été donné qu'une délivrance inespérée, qu'un don immérité, le témoignage accablant d'un amour entièrement gratuit, si vous vous accoutumez à n'envisager que par ce côté la qualité que vous avez acquise, alors vous garderez l'humilité, et avec elle toutes les grâces dont elle est le lien et le gage. Humbles, vous bénirez, vous prierez, vous aimerez ; la bénédiction, la prière et l'amour ne germent que dans le cœur des pauvres en esprit ; à eux seuls, a dit le Maître, appartiennent le royaume de Dieu et ses trésors. Humbles, vous aurez la réalité de votre titre ; vous serez vraiment enfants de Dieu ; votre Père vous reconnaîtra, et le sentiment de sa présence et de son amour ne vous manquera jamais. Humbles, vous ne douterez pas ; et la fermeté de votre assurance sera proportionnée à votre petitesse volontaire. L'humble seul, parce qu'il ne présume jamais, a droit d'espérer toujours. Mais si dans ce titre, hélas ! dans ce privilège d'enfants de Dieu, c'est le privilège que vous aimez ; si c'est la distinction qui vous touche ; si vous êtes heureux surtout de vous sentir l'objet d'une exception ; si vous n'avez pas besoin d'un effort, d'un acte de foi, pour vous résigner à voir tant d'enfants de Dieu (je crois pouvoir parler ainsi) répudier ce titre sublime ; si leur infortune, au lieu d'attrister votre joie, peut-être à votre insu la relève ; si vous arborez ce titre comme le drapeau d'un parti ; si vous rehaussez gratuitement les barrières visibles qui vous séparent des autres hommes ; si, dans vos discours, vous insistez moins sur les engagements de votre état que sur cet état lui-même ; et si vous ne vous appliquez pas, dix fois contre une, les titres qui vous humilient et vous confondent avec le reste des hommes, de préférence à celui qui vous élève et vous distingue ; en un mot, si votre joie est de l'orgueil et votre pitié de l'insulte. . .écoutez. Vous étiez dans l'erreur ; vous vous flattiez grossièrement ; vous jouissiez en usurpateurs d'un titre qui ne vous appartient pas. Enfants de Dieu ! non, vous ne l'êtes point, vous ne le fûtes jamais. L'orgueil, principe de la chute première, vous reporte et vous laisse gisants au point même où Dieu

vous a pris, ou plutôt où il avait voulu vous prendre. L'orgueil est mauvais gardien, dépositaire infidèle des trésors qui durent vous être confiés ; il les dévore à mesure ; il consume, dans leur première fleur, la reconnaissance, l'amour et la prière ; il arrive même jusqu'à cette joie qui fut le premier fruit de votre foi nouvelle ; il la ronge incessamment par le doute ; car l'orgueil est aussi plein d'anxiété que l'humilité est pleine d'assurance ; l'orgueil n'est pas fait pour espérer, mais pour craindre ; il apprend à l'âme à trembler, en lui persuadant de quitter son véritable appui pour s'appuyer sur elle-même ; il lui donne, par intervalles, d'affreux moments d'obscurité, et finit quelquefois par l'envelopper tout entière dans la nuit du désespoir.

Mais, d'un autre côté, les enfants de Dieu ! étrangers au milieu du monde ! étrangers souvent parmi leurs proches ! vivant d'une vie qui offense parce qu'elle étonne ! isolés dans la société, solitaires parmi la foule ! offrant à tous un cœur que chacun refuse, si même on ne va jusqu'à leur supposer des sentiments hostiles parce qu'ils ont des principes contraires ! estimés peut-être, honorés d'une froide confiance, mais n'étant ni recherchés, ni accueillis, ni prévenus, ni aimés, eux qui aiment, eux chez qui Jésus a fortifié en les épurant toutes les affections aimantes ! Quel autre piège ! quelle autre tentation ! Position doublement difficile : car il faut se résigner à cette épreuve, et il faut la sentir toujours. Malheur à celui qui la sent trop vivement, malheur à celui qui cesse de la sentir ! Trop de sensibilité à cet état d'isolement, à cette répulsion générale et continuelle, entame le courage chrétien, expose la fidélité ; naturellement la haine, l'indifférence fatiguent ; on se lasse de ces regards méprisants ou seulement froids ; on a besoin de rentrer dans la communion humaine ; on recule devant des scènes pénibles, auxquelles nous expose la profession, même la plus humble, de notre espérance (on est tenté de cacher, pour l'amour d'une fausse paix, cette décoration dont la vue effarouche) ; on fait mystère d'une espérance qui pourrait se communiquer, et d'une joie qui pourrait faire envie ; on entre au milieu des hommes, dépouillé de ces glorieux

insignes qui doivent reluire sur toute la personne et sur toute la vie du chrétien ; on est bien loin maintenant d'étaler son privilège, c'est à peine si on l'avoue ; et pour résultat de ces concessions qui ne procurent que rarement la paix parce qu'elles sont rarement accueillies par la confiance, on a retenu la vérité captive, on lui a interdit le chemin des âmes, on l'a affaiblie en soi-même ; et pour n'avoir pas voulu paraître enfant de Dieu, peut-être, hélas ! on a cessé de l'être.

Et toutefois, nous le répétons, malheur à celui qui a cessé de sentir l'aiguillon de cette épreuve, et qui s'accoutume trop complètement à cette solitude contre nature au milieu de la famille humaine ! Non, je veux que cette douleur soit vive, et je veux qu'elle dure. Votre Père la guérira dans le ciel ; mais, ici-bas, que cette plaie reste ouverte. Résignez-vous par soumission ; ne vous accommodez pas par indifférence. Quand est-ce que votre Maître a cessé d'avoir besoin de l'universelle sympathie ? Quand est-ce que son regard a cessé, même au milieu de la foule ennemie, de chercher un regard ami ? Quand est-ce qu'il a cessé d'être populaire, populaire à la façon d'un Dieu, prévenant, insinuant, suppliant même, et avec tous ? Quand est-ce que vous le voyez, fièrement isolé de la foule, fièrement enveloppé dans sa qualité, qui valait bien, apparemment, la vôtre ? Etait-ce au dernier moment, lorsque, gravissant la montagne du sacrifice, et alors, certes, violemment isolé de son peuple, il s'unissait aux larmes des filles de Jérusalem, et en détournait le cours de dessus lui-même sur elles et sur leurs enfants ? Etait-ce lorsque, pour divines représailles, il comparait ses bourreaux à de faibles poussins dont il avait été, et dont, à ce dernier moment, il était encore la mère ? Jusqu'au dernier moment, ne consentez jamais à l'isolement où l'on vous condamne ; qu'il ne soit jamais votre fait ; soyez exilés, mais ne vous exilez pas ; ne vous renfermez pas dans une égoïste paix ; descendez de votre gloire sans y renoncer ni la désavouer ; pécheurs, mêlez-vous aux pécheurs sans vous associer au péché ; que votre sûreté ne vous rende jamais durs ; que le christianisme ne

vous sorte pas de l'humanité ; soyez, au contraire, d'autant plus hommes que vous êtes plus chrétiens. Vous ne serez jamais entièrement compris et connus ; l'apôtre l'a dit, la raison l'enseigne, l'expérience l'a prouvé ; consentez-y. Mais ne soyez pas plus obscurs, plus inconcevables qu'il ne convient à des chrétiens de l'être ; n'ajoutez pas une folie de votre choix à la sainte folie de l'Évangile ; restez intelligibles, accessibles, par tous les côtés qui peuvent l'être ; entretenez toutes les relations qui peuvent être entretenues ; demeurez en rapport avec vos frères selon l'humanité ; ne permettez pas qu'une longue interruption vous ôte le besoin de leur commerce et de leur contact ; craignez qu'isolés par votre faute sur les sommets de votre dignité nouvelle, l'orgueil ne vienne vous trouver dans votre solitude, et ne vous précipite de ces hauteurs, non pas dans les rangs de cette multitude que vous avez trop désavouée, mais beaucoup plus bas. Que faire au milieu de ces dangers, dont l'un vous rejette dans l'autre ? Que faire, sinon vous mettre en état de supplication permanente, et appeler incessamment le secours contre des tentations qui renaissent incessamment ? L'enfant de Dieu a de grands privilèges ; mais le plus grand est celui de savoir supplier ; et sans ce don, que seraient tous les autres ? Priez donc que la grâce de Dieu ne vous tourne pas en piège ; priez qu'une nouvelle grâce continue la première, la confirme à chaque instant, la rende inébranlable et perpétuelle. Priez pour obtenir d'être de véritables enfants de Dieu, confiants avec humilité, fidèles avec charité, vous faisant petits sous la main qui vous élève, vous mettant dans la poussière, non seulement avec les moindres des croyants, mais avec les pires des infidèles, en un mot, miroirs naïfs de ce Fils de Dieu, qui, « possédant en lui-même la vie » que vous n'avez que par grâce, certain de son titre à qui nul titre ne se compare, n'en fut pas moins doux et humble de cœur, et se serait fait pardonner sa sainteté à force d'amour, si la sainteté était une chose à quoi le monde pût pardonner !

SECOND DISCOURS

Dès à présent, dit l'apôtre, nous sommes enfants de Dieu. C'est-à-dire que, dès à présent, nous sommes essentiellement tout ce que nous devons être. Quelque chose de plus qu'enfants de Dieu, nous ne le serons jamais ni sur la terre ni dans le ciel. Nous portons en nous, comme tels, les gages et le sentiment de notre éternelle adoption : et notre vie est déjà, quant à ses principes et à sa direction générale, la vie du ciel.

Toutefois, si notre destinée était absolument consommée par l'état moral que nous avons décrit, il ressortirait de ce fait deux objections que vous prévoyez sans peine. La première, c'est qu'il n'y aurait dans un tel salut pas assez de bonheur parce qu'il n'y aurait pas assez de sainteté ; car, ne l'oublions pas, le bonheur est proportionné à la sainteté, le bonheur n'est lui-même que la sainteté ; et tout ce qui manque à la sainteté, c'est-à-dire à l'obéissance et à l'amour, est autant de pris sur le bonheur, autant de retranché du salut. Je ne méconnais pas que tout d'abord le salut est hors de nous, antérieur à notre renouvellement moral, indépendant de nos œuvres, et que, dans un sens, il n'admet point de degrés ; on est sauvé ou on ne l'est pas. Mais précisément celui qui se connaît sauvé, sauvé par grâce et irrévocablement, celui-là éprouve le besoin de la perfection, qui est, sous un autre nom, la soif du véritable bonheur ; et comme, malgré tous ses progrès, il se voit toujours loin du but, comme les circonstances extérieures, les liens de la chair, les douleurs de la vie, la lutte des affections naturelles avec les affections d'un autre ordre, entretiennent sans cesse autour de son âme un reste d'obscurité et de souillure, il aurait lieu de se demander, dans le cas où l'avenir ne devrait rien ajouter au présent : Est-ce donc là le ciel ? est-ce donc là le salut ? est-ce donc là tout le partage des enfants de Dieu ?

Ceci vous mène directement à la seconde objection. L'homme, tant qu'il

sera homme, et il le sera éternellement, aura besoin d'avenir et vivra d'espérance. Le mouvement, le progrès sont essentiels à sa nature ; et tout, dans la création, correspond à ce besoin. Le monde physique paraît inépuisable, le monde moral ne l'est certes pas moins. On peut toujours connaître mieux, agir mieux, mieux aimer ; et l'on doit s'en fier à Dieu du soin d'occuper notre activité et de dilater notre être au delà de toutes les limites accessibles à notre pensée. Or cette perspective si nécessaire à notre âme lui manquerait s'il fallait prendre dans un sens absolu ces paroles de l'apôtre : *Dès à présent nous sommes enfants de Dieu.*

Aussi, ajoute-t-il aussitôt, comme pour prévenir une question et peut-être une plainte : *Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté*, donnant ainsi une forme nouvelle et plus précise à cette pensée de saint Paul : *Nous ne sommes sauvés qu'en espérance*¹³ ; ce qui voulait dire sans doute : nous avons déjà la pleine assurance, mais non encore la pleine jouissance du salut. Il reste donc quelque chose à manifester ; l'enfant de Dieu a un avenir ; et comment, sans la prévision de cet avenir, pourrait-il avoir une joie vive et un véritable amour ? La terre, qui n'accomplit aucun des besoins de l'homme naturel, ne satisfait pas davantage, et bien moins encore, ceux de l'homme renouvelé. Mais quel est cet avenir ?

A-t-il une époque distincte ? est-ce une ère nouvelle dans la vie de l'enfant de Dieu ? On peut répondre oui et non à cette question. Il y a pour le fidèle deux avenir : l'un qui part du présent, et le continue immédiatement, l'autre qui a pour date un moment unique et solennel. L'apôtre parle de tous les deux, mais d'abord de celui-ci. Suivons le même ordre.

Nous savons, dit saint Jean, que, quand il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Voilà notre avenir : devenir semblables à Dieu ; voici la date de cet avenir : quand il paraîtra ; voici le gage de cet avenir : nous le verrons tel qu'il est. Ne séparons point ces idées. Nous rendre semblables à Dieu, rétablir en nous son image, c'est tout l'objet de l'Evan-

13. Romains 8.24

gile, c'est l'œuvre même du salut ; et cette œuvre commence chez l'enfant de Dieu dès l'instant où ce titre lui est accordé. Il devient semblable à Dieu, et il le devient à la même condition indiquée pour l'avenir : c'est de *voir Dieu tel qu'il est*. Cet indispensable moyen a été mis en œuvre pour l'enfantement de la nouvelle créature. Dieu s'est montré aux hommes tel qu'il est ; et, je puis même dire, tellement en face, tellement en plein, qu'il ne semble pas que, sous ce rapport, il lui reste rien à faire, et qu'aucune manifestation soit réservée à l'avenir.

Je ne vous dirai pas que *ce qu'on peut connaître de Dieu a été manifesté parmi les hommes, Dieu le leur ayant manifesté par la création du monde, qui fait voir comme à l'œil ses perfections invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité*¹⁴. Bien qu'ils soient inexcusables de n'avoir point connu Dieu dans les œuvres de la création, on peut dire d'un autre côté que leur état de péché obscurcissait pour eux ce miroir si clair, qu'ils étaient incapables, et que nous le sommes pareillement, de trouver dans ses œuvres Dieu tel qu'il est, et que, vu l'état où nous sommes, le monde avec toutes ses merveilles ne nous révèle pas Dieu tout entier. Ce qui est inexcusable en nous, c'est donc moins de ne pas voir, que de nous être mis hors d'état de voir ; mais, quoi qu'il en soit, Dieu, dans la création, n'apparaît pas à l'homme pécheur tel qu'il est, tel qu'il veut être pour lui ; au delà du Dieu créateur, du Dieu conservateur de notre existence temporelle, un voile s'élève ; qu'y a-t-il derrière ce voile ? un juge ou un père ? nous avons un intime besoin de le savoir, et la nature ne nous le dit pas.

Je ne vous dirai pas non plus que Dieu s'est montré tel qu'il est au peuple de Moïse. Si ce Dieu qui parle au milieu des éclairs et de la tempête, du haut d'une montagne où *tout ce qui paraissait était si terrible que Moïse même s'écria : Je suis effrayé et tout tremblant*¹⁵, si c'est là Dieu tel qu'il est, nous ne concevons pas comment la vue de ce Dieu peut lui amener

14. Romains 1.19-20

15. Hébreux 12.21

des enfants, ni comment on pourrait nous proposer de lui ressembler, ou enfin comment cette ressemblance accomplirait notre régénération. La justice incorruptible est digne de Dieu, et il ne nous est pas permis de lui prêter, par supposition, un attribut par lequel elle serait dégradée ; mais comment une telle justice nous conviendrait-elle ? comment, à elle seule, accomplirait-elle notre destinée ? à moins que nous ne commençassions à l'exercer envers nous ; mais, exercée dans toute sa plénitude, elle nous anéantirait.

Ce que je vous dirai et ce que déjà vous vous êtes dit, c'est que Christ a paru, et qu'en lui Dieu a paru tel qu'il est. Tel qu'il est, c'est-à-dire tout à la fois juge incorruptible et miséricordieux sauveur. Non seulement tel qu'il est, mais tel qu'il doit être pour nous offrir un modèle ; car à quoi nous servirait d'apprendre de lui la justice, si nous n'en apprenions l'amour ? Tel qu'il devait être pour que nous pussions le contempler ; car comment, s'il ne s'était fait homme, aurions-nous pu le voir d'assez près, appliquer les exemples d'un Dieu à la condition humaine, et nous persuader par un fait irrécusable que la perfection est notre but et que notre nature et notre état renferment tous les éléments et toutes les conditions d'une vie sainte ? Nous avons vu, si j'ose parler ainsi, tout ce que Dieu serait, tout ce que Dieu ferait si Dieu était homme ; tel est le secret, telle est l'efficace de la mystérieuse incarnation de Jésus-Christ.

Nous lui deviendrons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. Que la simple vue d'un être puisse nous rendre semblables à lui, nous communiquer ses caractères et sa nature, c'est là, au premier coup d'œil, une idée toute mystique, une chimère. Mais je dis que le préjugé opposé ne peut venir que d'une ignorance grossière des lois de la nature humaine et de la puissance de la vérité. Un peu de réflexion nous ramènera, sur ce point, à la pensée de l'apôtre. Réunissez les traits que nous avons successivement présentés ; figurez-vous la sainteté parfaite apparaissant pour la première fois à l'humanité sous la forme de l'humanité même, la sainteté appliquée

à toutes les relations principales de la vie, la sainteté, enfin, écartant tout ce qui peut causer de l'effroi, apportant tout ce qui commande l'amour, la sainteté sous les traits du bonheur, effaçant comme des fantômes toutes les autres images de la félicité, et se mettant à leur place à titre de félicité suprême et seule véritable : croyez-vous que cette vue puisse être vainement présentée à une âme qui sent un égal besoin de sainteté et de bonheur, et qui, les voyant réunis en un même point, n'a plus à se diviser pour s'approprier ce double trésor ? La sainteté, une fois dépouillée de tout ce qui effraye, une fois parée de tout ce qui rassure, belle de sa beauté propre et belle de ses promesses, la sainteté doit avoir un puissant attrait, ou plutôt elle doit retrouver et exercer tout celui dont elle fut primitivement revêtue ; l'âme, qui fut faite pour la sainteté, doit la reconnaître pour son vrai bien, pour son unique objet, pour sa fin suprême ; elle doit s'y unir par amour comme l'œil à la lumière, comme tout l'homme à la vie ; elle doit, à mesure qu'elle la contemple, se l'approprier, s'en pénétrer, échanger pour ainsi dire sa propre substance contre cette substance divine ; il lui suffit de la vue ; car l'union existe d'avance et dans l'intention ; la volonté est déjà sainte ; elle aspire la sainteté comme la poitrine aspire l'air ; il ne s'agit plus pour elle que de connaître ce qu'elle aime, et c'est pourquoi la contemplation toute seule la transforme ; regarder, c'est acquérir ; voir, c'est vivre.

Or, puisqu'il est vrai que *celui qui a vu Jésus-Christ a vu le Père*¹⁶, il est vrai aussi que *celui qui contemple le Fils a la vie éternelle*¹⁷, c'est-à-dire devient semblable à Dieu, ce qui est avoir la vie, et la vie éternelle. C'est cette contemplation de Dieu en Jésus-Christ qui renouvelle sur la terre la race éteinte des enfants de Dieu. Mais si, en Jésus-Christ, Dieu a paru tel qu'il est, que reste-t-il pour un autre avenir, qu'est-ce que le monde futur nous tient en réserve, et que signifient ces paroles de l'apôtre : *Quand il paraîtra, nous lui deviendrons semblables, parce que nous le verrons alors tel qu'il est ?* N'a-t-il donc pas déjà paru, et ne l'avons-nous pas vu tel qu'il est ?

16. Jean 14.9

17. Jean 6.40

Ce n'est pas l'objet qui a manqué, c'est le regard. Un œil malade ou offusqué ne saurait bien voir. Grâce à Dieu, cet œil en a pu voir assez pour communiquer à l'âme une joie inexprimable et les éléments immortels d'une nouvelle vie. Mais que d'obstacles, que d'objets entre le regard et son objet, et que de causes se réunissent pour nous empêcher de voir à la fois, et continuellement, et distinctement, Jésus tout entier, c'est-à-dire Dieu tout entier ! Que de causes, par conséquent, se réunissent pour nous empêcher de lui ressembler, puisque une ressemblance exacte dépend d'une vue parfaite !

Ah ! la divine condescendance a tout fait pour que l'enfant de Dieu pût jouir de la vue de son Père, tout, hormis une seule chose : elle l'a laissé détenu dans les liens de la chair et dans les soucis de la vie. Contempler Dieu à toute heure, sans distraction, sans nuage, ne fut jamais le partage d'un enfant de la terre. Ceux-mêmes qui, ne consentant pas à leur condition mortelle, ont voulu pénétrer par la pensée dans les dernières profondeurs de Dieu, ont mieux montré que tous les autres combien à cet égard notre puissance est limitée ; et leurs mystiques extases ne leur ont pas tant profité que ne profite à l'humble fidèle son humble regard. Saint Paul l'a bien dit : *Nous ne voyons à présent que confusément et comme à travers un miroir ; nous ne connaissons rien*, a-t-il dit encore, *que par fragments*¹⁸ ; toute vue d'ensemble, toute vue continue nous est refusée ; à plus forte raison, la vue de Dieu et des choses divines ; je l'ai déjà dit : entre Dieu et nous, deux obstacles s'interposent, et brisent pour ainsi dire notre regard : la chair et la vie.

La chair, c'est-à-dire tout ce qu'il y a dans l'homme, et tout ce qu'il reste dans l'enfant de Dieu lui-même, d'affections simplement humaines, et surtout ce qu'elle garde encore des inclinations de péché. Lorsque ces éléments s'élèvent devant nos yeux comme une vapeur impure, alors nous cessons de voir Dieu ; son image s'affaiblit, se confond, s'efface ; nous ne

18. 1Corinthiens 13.12

la voyons plus qu'à l'horizon, vague, triste et peut-être menaçante, dépouillée de tout ce qui nous la faisait aimer, de tout ce qui nous unissait à elle et peu à peu nous y rendait conformes. On peut même dire que, par l'effet constant de ces vapeurs grossières, la divine image, du plus au moins, est constamment troublée, et que jamais elle ne nous apparaît avec une pureté parfaite ; en sorte que toujours quelque chose, ou du Dieu de notre imagination mondaine, ou du Dieu de l'ancienne loi, se mêle, pour la dénaturer, à l'image du Dieu véritable, achevée et révélée par l'Évangile.

J'ai dit encore : la vie, cause plus innocente de l'imperfection de notre vue, si la chair n'y mêlait ses influences mauvaises ; mais cause bien réelle, et suffisante à elle seule pour obscurcir la glorieuse vision qui fait notre joie et notre salut ; la vie, qui doit, sans doute, de tous les points de sa circonférence, converger vers le centre divin ; la vie, qui, telle que la nature la donne, et dans tous ses détails, doit se convertir en un culte perpétuel ; mais enfin une vie terrestre, provisoire, engagée, pour chacun de nous, dans mille autres vies, liée à la société, à des nécessités matérielles, à de périssables intérêts, et tellement diverse et morcelée qu'il faut une espèce d'art pieux pour lui donner un sens unique et lui imprimer une direction inflexible. Qui pourrait se flatter de n'être jamais distrait par la vie, de regarder invariablement à Dieu dans chacune de ces occupations dont l'objet immédiat est terrestre, et que nous devons, l'une après l'autre, attentivement marquer de son sceau ? Qui pourrait espérer de ne perdre jamais de vue cet objet adorable, et même pour des temps plus ou moins longs, pendant lesquels l'enfant de Dieu redevient, de fait, enfant de la terre ?

Et enfin, si vous rassemblez par la pensée toutes ces causes d'obscurité, si vous y ajoutez les discours des hommes, jamais plus téméraires qu'au fait de la religion, si vous tenez compte des embarras que jette dans les esprits une contentieuse théologie, si vous avez observé tout ce que prennent sur la contemplation de Dieu des discussions sans terme sur le culte qui doit lui être offert, en un mot, si vous savez tout ce qu'une prétendue re-

ligion enlève à la religion, vous ne vous étonnerez que d'une chose, c'est que la vue de Dieu soit encore si vive et si habituelle chez quelques enfants de Dieu, et qu'elle y ait distinctement reformé les principaux traits de l'image divine ; et vous bénirez le Père d'avoir laissé percer tant de rayons au travers de tant de nuages.

Béni soit donc, béni soit ce joiu lumineux où nous verrons Dieu face à face, et où nous ne verrons que lui ! où notre pensée, s'emparant librement de ce digne objet, n'en aura désormais point d'autre, et, dans toutes les merveilles du monde nouveau qui lui sera alors dévoilé, retrouvera immédiatement, non la trace seulement, ni le nom seulement, mais la présence vivante du Père ! Car Dieu alors remplira tout ; il n'y aura que lui sous mille et mille aspects ; il sera aussi impossible de ne le point voir qu'à l'œil ouvert de ne point voir la lumière, qu'à l'esprit de ne point penser. Que dis-je ? l'œil alors sera tout lumière ; l'âme verra, pour ainsi dire sans regarder ; la vérité, qu'elle avait si longtemps poursuivie, si souvent perdue, pour la retrouver et pour la perdre encore, la vérité résidera en elle ; et cependant l'union de l'âme et de la vérité, bien que perpétuelle et sans interruption, aura toujours le charme d'une rencontre toujours nouvelle ; soustrait à la peine de l'ignorance et aux tourments du doute, l'esprit n'en connaîtra pas moins la vive joie d'apprendre et de découvrir ; mais le glorieux privilège de ce nouvel état, c'est que l'homme, transplanté dans sa nouvelle patrie, voyant Dieu enfin tel qu'il est, lui deviendra de plus en plus semblable, sentira son cœur se remplir de tout ce qui abonde dans le cœur de Dieu, verra tout son intérieur devenir justice, amour, sainteté, et se réjouira à jamais de servir les desseins adorables de son Père, comme le Dieu bienheureux se réjouit lui-même, d'une manière toute divine et ineffable, de les concevoir et de les accomplir.

Maintenant l'apôtre revient sur ses pas, et, se reportant avec chaque fidèle au moment même de cette naissance spirituelle qui en a fait un enfant de Dieu, il lui annonce et lui décrit un avenir plus prochain, enfermé dans

les limites de cette vie terrestre. Mais remarquez-le : cet avenir découle de la pensée du céleste avenir.

Quiconque, dit-il, a cette espérance (l'espérance de voir un jour Dieu tel qu'il est), se purifie comme Dieu lui-même est pur.

Se purifie. Plus timide, plus circonspect, l'écrivain aurait dit : doit se purifier. Mais reconnaissez ici ce même esprit d'inflexible conséquence qui lui fait dire un peu plus loin : *Quiconque demeure en Christ ne pèche point.* – Et qui est-ce, ô apôtre de Jésus-Christ, qui est-ce qui ne pèche point ? – Le vrai chrétien. – Un tel être n'existe donc point ; et Christ est seul de son parti, et Christ accomplit seul la loi qu'il a donnée. Il est trop vrai ; et de même que nous ne connaissons qu'imparfaitement, nous n'obéissons aussi qu'imparfaitement. Vous deviez donc, ô disciple bien-aimé, dire seulement : que celui qui demeure en Jésus-Christ renonce par là même au péché, et que celui qui a la grande espérance dont vous avez parlé, s'occupe à se purifier. Mais nous vous rendons grâce d'avoir donné à la vérité sa forme la plus absolue, la plus tranchante, et la plus propre à châtier notre infidélité ; vous avez été inexorable ; c'est, en matière pareille, un des caractères de la charité.

Quiconque a cette espérance se purifie. Qu'est-ce que se purifier ; qu'est-ce qu'emporte cette pureté ? Tout ce qu'elle emporte en Dieu même ; car l'apôtre ajoute : comme Dieu lui-même est pur ; et son Maître avait dit avant lui : *Soyez parfaits comme votre Père est parfait.*¹⁹ Voilà pour ce qui concerne l'étendue de cette pureté : elle n'a point de limites. Mais quant à son essence même, il importe de faire une observation. On a coutume d'attacher au mot de *pureté* je ne sais quelle idée toute négative et toute vide ; d'après la commune interprétation du mot, ce serait une simple exemption de souillures, l'absence d'un défaut plutôt que la présence d'une qualité ; mais, en morale, la pureté ne gît pas plus là dedans que le bonheur ne consiste dans l'exemption des peines ; de même qu'on n'est positivement

19. Matthieu 5.48

heureux qu'autant que les peines sont remplacées par des plaisirs, on n'est réellement pur qu'autant que les défauts ont fait place à des qualités. Et prenez garde que je ne dis point seulement qu'il en *doit* être ainsi ; je dis qu'il en *est* ainsi ; je dis que cet état négatif n'existe pas et ne se conçoit pas même ; que le vide n'a pas plus lieu dans l'âme que dans la nature physique ; et qu'un défaut ne peut jamais y être remplacé que par une qualité, un vice que par une vertu. Que, s'il en est autrement, j'affirme que le défaut a été remplacé par un défaut et le vice par un vice. Si vous avez à cœur quelque chose de plus que de polir une surface et d'embellir des dehors, le fait même de votre réforme suppose, entraîne plus qu'une réforme ; car ce qui a expulsé un principe de mort était un principe de vie ; vous ne retranchez pas seulement, vous ajoutez ; et comme le premier pas hors de la pauvreté est le premier pas vers la richesse, le premier effort sérieux pour l'extirpation d'un mal est autant de fait pour l'acquisition d'un bien. Aucune place ne peut rester vacante dans l'âme ; et le trône qu'un ange n'a pas occupé, un démon, soyez-en sûrs, viendra s'y asseoir. (Et, pour ne laisser aucune équivoque en ce sujet : c'est déjà beaucoup, a-t-on dit, que de ne point haïr. C'est confondre deux amours : car il y en a bien deux ici, mais différents, et même si vous voulez, inégaux. L'homme qui ne m'a jamais nui, qui m'a fait du bien, qui m'est aimable par ses qualités, conforme par ses goûts, frère par ses convictions et par ses espérances, je l'aime d'un amour de préférence également fondé en raison et en religion ; celui, au contraire, qui m'a blessé et me blesse encore dans les parties les plus sensibles de mon être, je ne puis pas l'aimer comme j'aime l'autre ; mais enfin, avec le secours de Dieu, je puis cesser de le haïr, et si je ne le hais plus, il faut que je l'aime ; le milieu ne se conçoit pas ; la nature humaine ne le fournit pas ; et tout au moins a-t-il fallu, pour cesser de le haïr, que j'aime Celui qui n'a haï que la haine, Celui qui est amour, Celui qui, depuis le jour de Golgotha, est, vis-à-vis de moi, le représentant, non seulement des pauvres, des faibles, mais de tout ce que repousse l'homme naturel, et par conséquent, en un sens particulier, le représentant de mes

ennemis. Or, qui pourrait aimer Jésus-Christ sans avoir quelque amour, de compassion du moins, pour ceux que Jésus-Christ représente, et qu'il ne représente que parce qu'il les aime ? Ceci n'est point affaire de raisonnement et de logique ; la logique ne donne pas un nouveau cœur ; c'est, si j'osais le dire, affaire de nature ; le grand mystère, lorsque nous aimons Jésus-Christ, n'est pas assurément d'aimer ceux qu'il aime ; le grand mystère, la grande difficulté (ô douleur !) c'est d'abord d'aimer Jésus-Christ ; cet amour, en entrant dans le cœur, y amène toutes les saintes et bonnes affections ; car cette première affection est, à proprement parler, toute une renaissance du cœur, qui le dispose à la fois à tout ce qui est bon.)

Quiconque, dit l'apôtre, a cette espérance en lui, se purifie comme lui-même est pur. Ici les mêmes paroles expriment à la fois la règle et le motif. Il faut être pur comme Dieu ; il faut être pur parce qu'il est pur. Il est vrai que sans *cette espérance* dont parle l'apôtre, le motif ne s'adresserait qu'à la raison ; et ce serait trop peu pour la réforme du cœur et de la vie. Mais, appuyé sur *cette espérance*, le motif a toute la puissance dont notre faible volonté réclame le secours. L'espérance de voir Dieu tel qu'il est, espérance qui embrasse tout, doit donner à toutes les vérités toute la force et l'influence dont elles peuvent être armées. Une telle espérance place l'homme, par la pensée, en présence et à proximité de ce Dieu pur, c'est-à-dire de ce Dieu saint, parfait en pensées comme en œuvres, à la contemplation duquel il doit être admis un jour. L'homme, dès cette heure, vit sous ses regards, dans sa maison, à ses pieds ; introduit par l'espérance dans la demeure même de la sainteté, ayant spirituellement pour compagnie les anges, les saints glorifiés, les saints encore engagés comme lui dans le combat de la vie, tout le sollicite d'être pur pour être digne de cette communion invisible et néanmoins sentie ; tout lui communique un saint zèle, une sainte jalousie ; tout lui inspire un profond dégoût pour tout ce qui n'est pas pur de la pureté de Dieu ; tout élève, ennoblit ses inclinations ; tout exerce la délicatesse de son goût moral et la finesse de son tact spirituel ; tout le

cultive dans le sens de sa céleste vocation, et remplace incessamment, sur le haut de cet arbre transplanté, une cime flétrie à jamais, par un feuillage immortel.

Maintenant, laissez-moi un moment sortir de mon texte ; je ne sortirai pas pour cela de l'Évangile. Saint Jean vous a proposé, pour vous purifier, un noble et puissant motif ; permettez-moi de vous en proposer un autre. Enfants de Dieu, vous ne jouissez pas en possesseurs égoïstes et jaloux de ce privilège qui, par cela seul, cesserait de vous appartenir ; vous gémissiez plutôt (et c'est à ce signe que j'aime à vous reconnaître), vous gémissiez de ce que c'est un privilège ; vous voudriez le communiquer, le partager, le répandre ; Dieu même a mis dans votre cœur ce noble besoin, qui, avant tout, était dans son cœur. Eh bien ! pour le satisfaire, une voie vous est ouverte : purifiez-vous !

Je parle ici, vous le savez, avec l'Évangile, avec Jésus-Christ lui-même, qui vous a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel*²⁰. Je parle avec Jésus-Christ, qui vous l'a dit tant de fois, sous tant de formes et avec tant d'instances ; et cette autorité peut suffire. Mais, du texte même que nous venons de développer, une objection semble s'élever contre l'injonction du Sauveur ; et il y a toute sorte d'intérêt à la relever.

Comment, dira-t-on, nous purifier au profit des autres, comment les attirer par nos œuvres, et augmenter ainsi la famille de Dieu ? N'est-il pas dit que le monde, le monde dont ils font partie, ne nous connaît point, c'est-à-dire ne nous comprend point ? Le rappel de ces âmes appartient donc immédiatement à Dieu, à la prédication de sa parole, à nos prières peut-être, mais à nos exemples nullement.

C'est ici le lieu de faire une distinction aussi simple qu'elle est profonde, et qui, à notre vif regret, échappe à trop de chrétiens. Ce que le

20. Matthieu 5.16

monde ne connaît pas, ne comprend point chez l'enfant de Dieu, ce sont les principes qui dirigent sa vie, c'est tout cet ensemble de sentiments qui lui ont composé, en quelque sorte, une nouvelle âme. Ce qu'il ne comprend pas, ce sont encore certains actes, certaines démarches qui dérivent immédiatement de cet état moral, et qui joignent de trop près leur source pour ne pas se confondre avec elle, pour n'être pas obscures comme elle. Mais si vous exceptez ces deux choses, les principes mêmes, et certains actes qui, de loin en loin, dénoncent l'homme nouveau, il reste un ensemble de vie et de mœurs parfaitement clair à tout le monde. Je me trompe, cet ensemble même, comme ensemble, est extraordinaire et inintelligible ; cette unité sévère, quoique aimable dans tout ce qui la compose, est aussi un effet propre à cette même cause qui fait l'homme nouveau ; l'effet ne se conçoit pas mieux que la cause ; mais enfin tous les éléments dont la réunion forme la vertu chrétienne, sont ce que le monde lui-même appelle des vertus ; elles ne diffèrent de celles qu'il connaît et qu'il révère que par la sainteté de leur principe et la perfection de leur caractère ; ce sont, dans un plus haut degré, les mêmes dispositions, les mêmes habitudes qui rendent un homme estimable, la société sûre et douce, la vie tranquille et heureuse ; ce sont les mêmes qualités qu'on se félicite de rencontrer dans les jours d'épreuve et de malheur ; ce sont les mêmes forces qui poussent l'humanité dans les voies de la vraie civilisation et du solide progrès ; c'est la même beauté morale qui, révélant à l'homme la dignité de sa nature, lui commande le respect de soi-même, et quelquefois l'invite à chercher au-dessus de lui un plus digne objet de respect ; c'est, en un mot, pour emprunter les paroles de saint Paul, *tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne réputation, tout ce qui est vertu*²¹. Il est vrai que, dans le langage de l'Évangile et du chrétien, plusieurs de ces choses ont emprunté du principe distinctif qui leur a donné naissance, tel ou tel nom particulier,

21. Philippiens 4.8

qui n'en recommande pas l'idée à l'homme du monde ; mais leur caractère propre, leur substance n'en est point changée, et dans la réalité elles n'en sont pas moins aimables. La *charité*, qui est suspecte sous ce nom, n'est autre chose dans ses actes que la *bonté*, qui est aimée ; l'*humilité*, qu'on repousse, c'est la *modestie*, qui est aimée ; la *miséricorde*, dont le mot fait peur, c'est l'*indulgence*, qui est aimée. Le principe pourrait être haï, mais à la longue l'effet ne peut pas l'être. Tout cela, quand il est véritable, quand il est soutenu, quand il est simple et naturel, quand il paraît spontané, finit par se concilier l'estime et l'affection ; le vrai chrétien finit par paraître aimable et le plus aimable des hommes ; l'opprobre qui l'enveloppait tout entier se resserre autour de ses convictions : l'honneur environne sa vie ; et j'ai souvent pensé qu'il pourrait tomber d'un danger dans l'autre, des pièges de l'opprobre dans les pièges de la gloire, tant la considération qui entoure la vertu chrétienne éprouvée, est universelle et profonde. Que cet hommage soit involontaire et en quelque sorte arraché, que cette confiance n'ait pas les caractères de la sympathie, cela peut être vrai dans certains cas pour un temps, et dans plusieurs pour toujours. Cependant le parfum de la vie chrétienne est bien pénétrant ; il n'est substance si dure qui ne s'en imprègne plus ou moins ; on ne peut pas résister longtemps à un attrait si doux ; on est gagné quelquefois avant de se croire atteint ; et de même que c'est la vue de la sainteté sans tache, réalisée en Jésus, qui fait les chrétiens, c'est aussi la vue d'une sainteté bien inférieure, mais réelle, qui les prépare, en les disposant peu à peu à regarder à Jésus. Vous voyez donc, ô bienheureux disciples de ce Jésus, que, quoique isolés dans le monde, vous avez prise sur le monde ; et que, comme saint Paul, vous êtes à la fois *inconnus et très bien connus, pauvres au jugement du monde, et cependant en enrichissant plusieurs*²². Vous voyez que rien ne vous empêche et par conséquent ne vous dispense de vous purifier en vue de vos semblables, qui doivent devenir, avec la grâce de Dieu, les disciples de vos œuvres.

22. 2Corinthiens 6.9-10

Cet intérêt doit s'ajouter comme un motif pressant à tous ceux qui vous commandent de vous purifier ; et je ne doute pas que, s'il était méconnu, l'œuvre de votre purification n'en fût ralentie ou sensiblement compromise. Vous avez besoin de ce motif, non pas certes, plus élevé, mais plus prochain, plus immédiatement sensible que celui que saint Jean vous a présenté dans mon texte ; et saint Jean lui-même vous en est garant, lui qui a dit : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit point ?*²³

Mais voici un autre garant, bien plus élevé au-dessus de saint Jean que saint Jean lui-même ne l'est au-dessus de vous. Jésus-Christ a dit, en parlant de ses disciples : *Je me sanctifie moi-même pour eux*²⁴. Pesez cette parole ; dites-vous bien que celui qui l'a prononcée était le Saint et le Juste ; et, en le voyant se sanctifier pour ses disciples, osez dire que vous n'êtes pas appelés à vous sanctifier pour les vôtres ; pour vos disciples, je le dis encore ; car tout enfant du monde est disciple-né de l'enfant de Dieu qu'il approche ; et tout chrétien est apôtre par cela même qu'il est chrétien.

Malheur, a dit la voix divine, *malheur à qui scandalise !*²⁵ Mais si ce que nous avons dit sur le néant des œuvres négatives est conforme à la vérité, ne devons-nous pas traduire ainsi ces paroles : « Malheur à qui n'édifie pas ? » Car qu'est-ce, en morale, que ne pas édifier, sinon détruire ? et, en tout cas, comment un cœur chrétien pourrait-il se dire de sang-froid : Mon affaire est de ne point *faire* périr, mais je *laisserai* périr ? Il y a du meurtre dans cette seule pensée ; il y a du Caïn dans un chrétien de cette trempe ; et qu'il ne s'étonne pas si, un jour, la voix de l'Éternel lui crie : *Qu'as-tu fait de ton frère ?*²⁶

Répondra-t-il avec plus d'assurance et plus de droit que l'ancien meurtrier : *Suis-je donc, moi, le gardien de mon frère ?* Oui, sans doute, vous l'étiez ;

23. 1Jean 4.20

24. Jean 17.19

25. Matthieu 18.7

26. Genèse 4.9-10

oui, sans doute, chacun est le gardien de son frère. Qu'il est beau ce ministère, cet universel apostolat, et qu'il est simple en même temps ! De quoi s'agit-il pour chacun de nous, sinon de faire pour l'amour des hommes, ce que déjà nous devrions faire pour l'amour de Dieu, pour le seul amour de nous-mêmes ? De quoi s'agit-il sinon de nous donner un nouveau motif d'avancer notre propre bien ? Car, prenez-y bien garde, ce qu'on vous propose, ce n'est pas de vous observer vis-à-vis de vos frères, de leur cacher vos côtés faibles, de mettre en évidence votre force ; non, soyez à leurs yeux tout ce que vous êtes ; laissez-vous transpercer par leurs regards ; qu'ils n'aient pas la ressource d'opposer à votre homme extérieur je ne sais quel homme caché et suspect ; mais aussi soyez en réalité tout ce que vous devez être ; efforcez-vous de le devenir ; ces efforts sont déjà des effets ; un désir sérieux est déjà une réalité ; et qui veut être saint dans sa vie l'est déjà dans son cœur en quelque mesure. Le don de la parole, le talent de l'enseignement, est le privilège de quelques-uns ; mais l'apostolat par les œuvres appartient à tout le monde ; remplissez-le généreusement ; sanctifiez-vous pour les autres ; exercez-vous dans la charité par charité même ; aimez, bénissez, suppliez, afin d'apprendre aux autres l'amour, la bénédiction et la prière ; ayez faim et soif du salut de vos frères ; soyez avides de leurs âmes pour Dieu ; embrassez-les par le cœur dans le cercle de cette famille de Dieu où la grâce vous a fait entrer ; élargissez ce cercle ; agrandissez cette famille ; et, accomplissant en un sens spirituel et sublime le commandement de celui qui est à la fois le Créateur des corps et le Père des esprits : *croissez et multipliez !* Afin qu'un jour, au pied du trône de la charité, vous puissiez paraître accompagnés d'un cortège d'âmes fraternelles, et dire à votre commun Père, non seulement comme pères vous-mêmes, ou comme parents et amis, ou comme pasteurs, mais simplement comme hommes : *Me voici, Seigneur, avec ceux que tu m'as donnés !*²⁷

27. Hébreux 2.13

Soyez toujours joyeux

« Soyez toujours joyeux ! »

(1Thessaloniens 5.16)

Ces trois mots sont de nature à produire des impressions très diverses. Ils sont trop remarquables en eux-mêmes pour être lus avec une complète indifférence ; car c'est une chose frappante que cette exhortation, je dirais volontiers cette sommation à la joie, sortant de la bouche d'un apôtre, mêlée aux préceptes les plus positifs de la morale, et prononcée au nom de la religion la plus austère et la plus sainte. Mais ces mots doivent surtout faire une vive impression sur les âmes heureuses et sur les âmes blessées. Qu'ils doivent délicieusement toucher les premières et faire douloureusement tressaillir les secondes ! Qu'ils réveillent soudainement de joies chez les unes, et chez les autres de douleurs ! Ne sont-ils peut-être écrits que pour les unes, et faut-il les supprimer pour les autres ? Il faut les adresser à tous. Cette Eglise de Thessalonique à qui saint Paul écrivait, renfermait sans doute et des âmes heureuses et des cœurs en deuil. Saint Paul ne les distingue pas dans son exhortation. Sous les couleurs opposées du bonheur et de l'infortune, l'apôtre ne voit que des chrétiens. Il sait que la joie est essentielle à la profession sincère du chrétien ; il sait que la qualité de chrétien domine toutes les autres, domine toutes les formes de la vie, tous les accidents de la fortune ; que si elle n'efface et n'absorbe toutes choses,

la moindre chose est faite pour l'effacer et pour l'absorber. C'est pourquoi, ne voulant rien voir en des chrétiens que leur qualité de chrétiens, il ne convient pas que rien au monde puisse la restreindre, bien moins encore l'annuler ; il dit hardiment à tous les membres de ce troupeau nécessairement divers : *Soyez toujours joyeux !*

Nous entrons dans son esprit, et sans faire aucune distinction entre des lecteurs que la profession du christianisme met, à l'égard des paroles de l'apôtre, dans une même position, à notre tour nous leur disons à tous : *Soyez toujours joyeux !* Il serait bien étrange que saint Paul adressât cette exhortation à des hommes du monde ; car, en supposant même qu'ils pussent être constamment joyeux, serait-il permis de leur recommander une joie telle que leur joie ? Le christianisme est la religion de la joie ; mais pourrait-il recommander, sanctionner une joie toute contraire aux vérités qu'il enseigne et à la morale qu'il prêche ? Comment une joie prise hors de Dieu pourrait-elle être agréable à Dieu et recommandée en son nom ? Toute joie est une offense envers Dieu si elle ne présente pas les caractères suivants : elle doit être *pure*, c'est-à-dire ne rien devoir à la chair, n'avoir rien de commun avec le péché, ne point nous disposer au mal, mais au contraire nous inspirer pour le mal de l'aversion et du dégoût, en un mot nous sanctifier à mesure qu'elle nous réjouit. Il faut encore qu'elle soit *calme*, c'est-à-dire que, bien loin de porter aucun désordre dans notre âme et dans notre vie, elle apaise nos agitations, elle tempère tous nos sentiments, et imprime à toute notre conduite un caractère de tranquillité, d'uniformité et de mesure. Son troisième caractère est le *sérieux* ; elle ne dissipe point notre esprit, elle le recueille ; elle n'a point pour condition l'oubli de nous-mêmes, au contraire elle se fortifie par la réflexion : elle gagne à s'examiner, à se rendre raison d'elle-même, à retourner incessamment vers son principe. La joie terrestre se laisse facilement infecter d'orgueil ; le bonheur du monde est accompagné d'une sorte d'insolence ; la prospérité enfle le cœur ; tout paraît mérité, tout semble possible et facile au favori de la for-

tune : la vraie joie est *humble* ; elle n'excite pas les bouillonnements de la vanité et ne fait pas déborder le cœur comme un vase trop plein ; elle retient, elle remet l'homme à sa place ; elle ne le fait pas Dieu à la place de Dieu. En le ramenant sans cesse à la source de son bonheur, elle lui fait sentir et savourer sa dépendance ; il ne se réjouit même qu'avec tremblement, sachant bien que sa félicité n'est pas à lui, qu'elle eût pu fort bien ne lui appartenir jamais, et que l'humilité et la reconnaissance donnent à la joie sa véritable saveur et toute sa pureté. Enfin la joie n'est selon Dieu, c'est-à-dire selon la vérité, qu'autant qu'elle ne ferme pas, mais qu'elle ouvre au contraire le cœur à l'amour. La joie est un mensonge, une suggestion de l'ennemi, une usurpation, un larcin, quand elle nous inspire d'aimer moins, quand elle ne nous porte pas à aimer davantage. Il est bien difficile à la raison de se représenter la charité sans joie, mais il est bien plus difficile à la conscience d'admettre comme légitime ou seulement comme possible, à la longue, une joie sans charité.

Puisque ce sont là les principaux caractères de la joie, qu'on juge si saint Paul a pu la recommander, a pu la permettre à d'autres que des chrétiens. C'eût été de sa part une méchante ironie, une dérision cruelle. Il savait bien que la joie n'a tous ces caractères que dans un cœur chrétien. Il savait bien encore, et c'est par ce trait que nous voulons finir, que des moments de joie sont possibles dans le monde, mais qu'une joie habituelle, constante, suivant la vie dans tout son cours, et en composant pour ainsi dire le fond et la substance, est tellement hors de la portée de l'homme naturel, que personne ne se fait l'illusion de la croire possible. Il n'a donc pu recommander la joie, une joie permanente, qu'à des chrétiens et dans le point de vue chrétien, mais il a dû le faire ; et nous, de notre part, nous devons considérer l'exhortation de saint Paul comme un précepte formel, et la joie comme une de nos obligations positives.

Mais ici j'entends une objection. « Assurément, dit-on, saint Paul n'a pu adresser cette exhortation qu'à des chrétiens ; mais à quoi bon l'adres-

ser même à des chrétiens ? S'il est déraisonnable de recommander la joie à ceux qui n'en possèdent pas l'unique condition, il est superflu d'en faire une loi à ceux qui ont en eux les sujets de la vraie joie, et que tout y porte irrésistiblement. La joie n'est-elle pas la première conséquence, et une partie même de la foi ? n'est-elle pas comprise dans l'idée même de la foi, en sorte que refuser son cœur à la joie, c'est renier sa foi et se démentir soi-même ? Est-il possible que vous vouliez nous recommander comme un devoir évangélique de raisonner juste et de bien conclure ? Donnez-nous, si nous ne croyons pas, des raisons de croire : mais quand vous nous aurez persuadé que Dieu nous a aimés en son Fils ; quand vous aurez fait retentir à nos oreilles les paroles de la vie éternelle ; quand vous aurez mis entre nos mains les arrhes de la réconciliation, laissez-nous le soin du reste, ou plutôt laissez la vérité faire son œuvre dans nos cœurs et y produire, entre autres fruits bénis, celui d'une sainte joie. »

Cette objection s'adresse à saint Paul comme à nous ; mais quand cette réponse suffirait, nous ne voudrions pas nous en contenter. Nous en avons d'autres. La première nous est fournie par l'Évangile tout entier. Les mêmes choses que vous appelez et qu'il appelle les fruits, les conséquences de la foi, il les appelle encore des devoirs, et les recommande en même temps qu'il les inspire.

Étudiez l'homme, étudiez-vous vous-mêmes, et admirez la sagesse de l'Évangile. Sans doute que la foi n'a pas été destinée en vain à produire la joie : sans doute qu'elle y est propre, qu'elle en est l'unique moyen, et que toute vraie joie naît de la foi ; mais l'homme n'est pas tel que la vérité puisse faire en lui tout son chemin et le remplir dans tous les sens aussi aisément qu'un liquide prend la forme du vase où on l'a renfermé. La vérité est conséquente, l'homme l'est beaucoup moins ; sans doute on n'obtiendra de lui rien de réel en morale, à moins de le lui inspirer ; mais en même temps il faut tout lui commander, même le bonheur ; il faut, non pas une fois pour toutes, mais à chaque instant, créer en lui l'homme nouveau ; il

faut, non pas seulement lui indiquer la route, mais l'y suivre des yeux, et de pas en pas l'avertir qu'il ne prenne pas les chemins de traverse pour son vrai chemin ; il faut, en un mot, lui indiquer les principales conséquences de la vérité qu'il a embrassée, l'aider à les pressentir, à les pratiquer, à les accomplir. Conseils inutiles, sans doute, si d'abord il n'avait été entouré pour jamais de la grande lumière qui illumine toute la route et qui permet d'avancer ; secours inutiles s'il n'était que poussé, porté, et s'il ne marchait pas de lui-même en vertu de la force divine que la foi a mise dans son cœur ; mais pourtant conseils et secours nécessaires qu'il n'est permis à personne de dédaigner, et dont ceux-là surtout rendent grâces à Dieu qui sembleraient le mieux pouvoir s'en passer, parce qu'ils semblent approvisionnés au delà du nécessaire pour toute la durée et toutes les chances de leur vie morale.

Humilions-nous donc avec reconnaissance devant la sagesse infiniment diverse de notre Dieu, et consentons qu'après nous avoir donné tant de motifs à la joie, il nous la recommande encore. Reconnaissons que, même avec une foi sincère, bien des circonstances du dehors et du dedans peuvent tenter une âme à la tristesse ; que sa joie est sans cesse menacée ; qu'elle peut à notre insu défaillir progressivement et s'éteindre tout à fait ; et que nous pouvons avec notre lampe encore entière, c'est-à-dire avec une foi intacte, nous trouver dans les ténèbres avant de nous être aperçus que la lumière s'affaiblissait.

Tenez donc votre lampe allumée, entretenez votre joie, telle est l'exhortation de l'apôtre ; en voici les principaux motifs :

Le premier est tiré de notre obligation envers Dieu. Une foi sans joie est un autel sans parfums. La joie est le signe et l'ornement de la reconnaissance. La joie doit couronner tous nos sentiments envers Dieu et tous nos actes de religion ; même quand nous jeûnons, nous devons oindre notre tête et laver notre visage. Comment prétendrions-nous que parmi la foule des hommes Dieu reconnaisse ses rachetés à la pâleur de leur visage et à

l'expression morne de leur regard ? Et comment ne cesserait pas dans les cieux l'hymne d'allégresse des anges sur le pécheur dont le salut les a plus réjouis que la fidélité de quatre-vingt-dix-neuf justes, lorsque lui-même ne se réjouit pas de son salut ? C'est notre joie et non notre tristesse qui peut honorer Dieu. Assurément, notre Dieu est un Dieu bienheureux dont rien de notre part ne saurait altérer l'inaltérable paix. Mais toutes choses pourtant ne sont pas égales à ses yeux ; et si nous croyons qu'il a les yeux trop purs pour voir le mal, nous devons croire aussi qu'il les a trop miséricordieux pour voir la douleur. La douleur offense sa charité, de même que le péché offense sa pureté. Il n'est qu'une douleur agréable à ses yeux, c'est celle qui prépare la joie, et il est très vrai dans ce sens qu'un cœur froissé et brisé est le sacrifice qu'il aime ; mais toute douleur qui n'aboutit pas à la joie est un désordre aux yeux de Celui qui n'a pas créé la douleur, et qui, alors même qu'il l'inflige à ses créatures comme un châtiment, ne la tire point de son propre fonds, mais de ce même fonds d'où est sorti, avec toutes ses conséquences, le vrai mal, c'est-à-dire le péché. Mais où sa grâce est intervenue, où sa grâce a abondé, il veut, et cela est bien juste, que la joie abonde aussi ; et de même que la douleur était le tribut forcé de l'âme pénitente, la joie devient le libre hommage de l'âme réconciliée.

Ce motif en fait naître un second. La joie n'est pas seulement le signe ou le parfum de notre reconnaissance, elle est encore un moyen de la déployer. Sans la joie, notre foi demeure stérile et inefficace, ou ne produit que des fruits rares et sans saveur. Les bonnes œuvres, pour lesquelles nous avons été créés en Jésus-Christ, sont représentées par l'Évangile comme des fruits de la foi ; mais de même que ce n'est point immédiatement sur le tronc de l'arbre, mais sur ses rameaux que croissent les fruits, ce n'est pas immédiatement de la foi, mais de son rameau, c'est-à-dire de la joie, que sortent les bonnes œuvres. Une foi absolument sans joie ne produirait que des œuvres sans grâce ; et partout où s'accomplit au nom de Christ quelque œuvre véritablement chrétienne, il y a eu, n'en dou-

tez pas, quelque mouvement de joie chrétienne. L'auteur de cette œuvre s'est peut-être à peine aperçu de ce qui se passait en lui, parce que ce mouvement peut-être a été faible et timide ; néanmoins s'il cherche à se rendre compte de ce moment de vie, il le verra sûrement correspondre à un moment de joie. Il y a eu un moment, du moins, où il a senti la douce étreinte de l'amour du Père, un moment où la chaleur de cet amour a pénétré son âme engourdie, un moment d'aise sinon d'allégresse, un moment de bonheur intérieur qui a quelque peu attendri et dilaté son cœur, qui, sans le faire déborder, au moins l'a répandu, et lui a fait chercher avec intérêt ou saisir avec empressement l'occasion de communiquer son bonheur et de témoigner sa reconnaissance. Car c'est là le propre d'une joie sainte : elle dispose, elle ouvre le cœur à tout bien ; une âme heureuse en Dieu est dans la même disposition (mais combien plus vive et plus excellente) qu'une âme heureuse de quelque bonheur de ce monde ; celle-ci puise dans son bonheur un principe d'action, une impulsion qui double sa force et sa vie : l'autre, l'âme heureuse en Dieu, éprouve le même besoin de se développer et d'agir ; mais sa direction est déterminée par le principe même de son bonheur ; et si la joie mondaine porte l'âme avec vivacité vers des buts mondains, la joie chrétienne l'entraîne vers son vrai centre, vers Dieu et vers tout ce que Dieu aime : nouvelle raison d'entretenir la joie en nous, comme la source d'un perfectionnement indéfini, comme un trésor d'œuvres chrétiennes. Enfin, si vous n'avez point de joie, comment en montrerez-vous ? ou si vous en avez peu, comment en montrerez-vous beaucoup ? et si le monde voit peu joyeux, peu contents ceux qui professent avoir le plus grand sujet de l'être ; s'il les voit, et cela n'est arrivé que trop souvent, plus sombres et plus mornes qu'avant leur conversion ; s'il est conduit à joindre inséparablement l'idée de christianisme et celle d'austérité chagrine, que voulez-vous qu'il en conclue au sujet du christianisme ? La joie est une partie de cette lumière que vous êtes appelés à faire luire devant les hommes, et dont la vue doit les porter à glorifier votre Père qui est dans les cieux. Les meilleures œuvres accomplies exactement,

mais tristement, ne les édifieraient pas suffisamment. Ils y pourraient voir et peut-être admirer les effets de l'obéissance, et n'être pas pour cela tentés à l'imitation. La vertu chrétienne n'a toute sa vérité et n'exerce tout son attrait que lorsque, sortant de l'âme sans effort, elle semble en faire partie, ou du moins être devenue la plus intime et la plus douce de nos affections. Je dis *la vertu* ; je ne parle pas de tel ou tel acte vertueux qui peut coûter un sacrifice ; mais à travers la douleur du sacrifice, une joie sévère peut luire et n'en brille que davantage ; elle brille par-dessus toute la vie qu'elle éclaire de sa lumière uniforme et douce ; elle donne aux plus mauvais jours une sérénité qui étonne les témoins les moins attentifs ; elle embellit les jours les plus beaux ; joie céleste, elle s'associe aux joies terrestres sans rien perdre de sa pureté, sans leur ôter rien de leur naïveté. Le chrétien, parce qu'il est plus près du ciel, sait mieux jouir de la terre : les jouissances de la nature, de l'art, de la société, semblent lui avoir confié leur plus intime secret ; et plus sa joie est sérieuse et calme, plus on est certain qu'elle est vraie ; plus on l'envie, plus on voudrait en connaître la source. Ainsi le bonheur du chrétien fait des prosélytes au christianisme. Mais comment montrer ce bonheur s'il ne le ressent pas ? Il faut donc qu'il soit joyeux ; non toutefois par accès, par élans rares et courts, mais d'une joie habituelle et constante. Saint Paul n'a pas dit seulement : *Soyez joyeux* ; il a dit : *Soyez toujours joyeux*.

Ce caractère essentiel de la vraie joie est un de ceux qu'on peut le moins imiter. La joie constante, ou, pour mieux dire, la gaieté constante n'est, dans le monde, qu'un effet du tempérament et nullement de la réflexion. On a mille fois signalé la réflexion comme l'ennemie de la joie ; et combien d'hommes qui ne se maintiennent, je ne dirai pas joyeux, mais à moitié contents, qu'à condition de ne point penser ! Une joie qui subsiste avec la pensée, une joie que la réflexion entretient et augmente, et qui se retrempe incessamment où la joie des autres hommes s'abîme et se perd, une telle joie à la fois sérieuse et permanente suppose un état que la foi chrétienne

a pu seule créer. Elle suppose la connaissance certaine d'un fait capable de surmonter d'avance toutes les impressions qui peuvent se rattacher aux souvenirs du passé, aux circonstances du présent, aux perspectives de l'avenir. Elle suppose un bonheur qui suffit à toute la vie, qui la pénètre tout entière, qui n'y laisse aucune place pour le malheur. Elle suppose que l'aspect de notre destinée est entièrement, irrévocablement changé. Elle suppose un secret principe dont la puissance toujours active ramène toute la vie à un même caractère, et convertit en une même substance, je veux dire en félicité, tous ses éléments, et jusqu'à ceux de la plus amère infortune.

Voilà l'unique joie ! voilà le vrai bonheur ! voilà celui dont il faut mettre les gages entre les mains des hommes pour oser ensuite leur dire : *Soyez toujours joyeux !* Mais aussi c'est à des chrétiens que saint Paul adressait cette parole ; et s'il eût cru devoir la justifier dans leurs esprits, que n'aurait-il pas pu leur dire ! Essayons de le dire à sa place, ou plutôt disons-le d'après lui ; car nous n'avons guère ici qu'à rapprocher ses paroles éparses. Pourquoi ne seriez-vous pas toujours joyeux, semble dire l'apôtre à ses disciples ; n'avez-vous pas toujours sujet de l'être ? Ce qui vous réjouit comme chrétiens, sont-ce quelques éclairs dans une longue nuit, quelques moments sans liaison, des heures de relâche et de répit sans conséquence ni gage pour votre avenir ? Est-ce un bonheur sans racines, qu'il n'est pas en votre pouvoir de faire recroître par la pensée et d'enfermer pour jamais dans votre cœur ? Est-ce un élément de bonheur qui, par sa nature, appartient au temps, et que le temps emporte comme tout ce qu'il produit ? Est-ce un bonheur, en un mot, qui se consomme à mesure qu'on le goûte, ou au contraire un bonheur qui s'accroît à mesure qu'on y puise ? Vous le savez vous-mêmes et vous pouvez répondre. Il n'y a pas un moment où ce bonheur ne soit réel et présent ; pas un moment où il ait moins de valeur que dans un autre moment ; pas une profondeur de l'âme où il ne puisse atteindre ; pas une âme qui soit trop haute ou trop basse pour le connaître.

C'est le bonheur de tous vos bonheurs ; c'est la vérité de toutes les joies. On l'a ou on ne l'a pas, mais si on l'a, on l'a tout entier, de même que s'il nous possède, il nous possède tout entiers ; ce bonheur ne s'empare pas d'une partie de l'âme, ni l'âme d'une partie de ce bonheur ; il s'unit à nous comme notre âme est unie à notre corps, il nous est identifié ; il fait partie de nous-mêmes ; et si on pouvait nous l'enlever, ce serait tout entier ; il n'en resterait rien d'attaché à aucun moment de notre vie.

Gracié, réconcilié, sauvé, uni à Dieu de qui les dons sont sans repentance et la bonté irrévocable, tel est le nom de ce bonheur. A-t-il une date ? peut-il avoir des moments ? N'a-t-il pas d'avance et d'un coup marqué toute notre vie de son sceau ? N'est-il pas comme un chemin de lumière dans lequel il n'y a pas un recoin pour nos ténèbres ? Et ne serait-ce pas méconnaître sa nature, effacer sa notion, nier sa réalité, que de prétendre qu'il y ait un moment, un seul moment où il pourrait ne pas être ? Mais ne restons pas dans ces généralités, descendons à des détails plus propres à nous familiariser avec un fait si merveilleux, et cherchons à montrer par des applications, qu'il a sa place partout, ou plutôt que toute place dans la vie est à lui.

Il est des joies qui ne se passent point du secours de la société, que la société réveille et attise, dont elle est au moins l'unique occasion. L'âme s'épanouit, l'esprit étincelle, la pensée s'anime ; puis la solitude vient, comme une nuit, où cette joie replie ses ailes et s'endort. La joie chrétienne ne fuit pas le commerce des hommes, mais elle a moins peur encore de la solitude ; elle s'y fortifie au contraire, car elle y trouve mieux qu'ailleurs sa source incessamment coulante, la prière et la contemplation ; elle refléurit où d'autres joies se flétrissent, elle redouble où d'autres expirent.

Elle se plaît sans doute aux lieux où son divin auteur est célébré ; elle aime à psalmodier du cœur au Seigneur dans l'assemblée des fidèles ; là tout lui rappelle son origine, là tout l'excite, l'anime et l'exalte ; elle fait des sabbats ses délices, et de la maison de Dieu sa propre demeure. Mais,

ailleurs, elle trouve encore des cantiques ; son cœur lui est un temple ; dans les tumultes de la vie, elle retrouve la solennité, la pieuse tranquillité du sanctuaire ; et les détails arides, les soins matériels d'une profession, d'une industrie, n'interrompent pas l'alléluia secret mais profond que, du milieu d'un monde profane, elle envoie au prince de son salut.

La joie humaine n'a guère de manifestation que la gaieté ; elle affecte, sans y songer, les apparences de la légèreté ; la plus sérieuse a besoin de se déguiser ; il semble que le sérieux et la joie ne peuvent, dans notre condition naturelle, se toucher un moment que pour se fuir ; le voisinage de toute idée grave paraît dangereux pour cette joie ; aussi recherche-t-elle dans sa manifestation un aspect familier et badin, comme si elle voulait se moquer d'elle-même ; elle a besoin d'un appareil frivole, de circonstances familières ; hors de là elle est comme suspendue, elle s'interrompt, elle s'ajourne. La joie chrétienne ne se retire point devant des soins et des occupations graves ; sérieuse elle-même, elle s'allie à tout ce qui est sérieux ; il y a plus, elle s'y complaît ; elle ne redoute pas même le voisinage du deuil ; et tout en pleurant avec ceux qui pleurent, elle puise dans la vue de ces objets funèbres une nouvelle occasion de bénir Dieu ; la mort l'entretient de l'immortalité ; le sépulcre lui rappelle celui qui a vaincu le sépulcre ; et l'heure des funérailles, cette heure amère de dépouillement, lui parle du moment glorieux où l'enfant de Dieu verra tout ce qu'il y eut de mortel en lui à jamais absorbé par la vie.

Mais la joie ne devra-t-elle pas se retirer devant des épreuves personnelles ? Peut-elle subsister au milieu de tout ce qui déchire le cœur ? Subsister ? dites-vous. Mais c'est pour ces moments-là qu'elle est faite ; elle les attend pour prouver sa réalité ; si elle ne les surmonte, elle n'est pas, je ne dis point trop faible, elle n'est pas vraie ; si elle ne grandit pas alors, c'est qu'elle manquait de racines. Il est aisé d'être joyeux, et même de se croire saintement joyeux, tant que la vie est heureuse et tranquille. L'aise qu'on éprouve, et dont le principe est essentiellement mondain, est mise

fort aisément sur le compte du christianisme. Sous la lueur douce de la prospérité, la religion paraît belle ; on est heureux auprès d'elle ; il est facile de se croire heureux par elle. On croit lui devoir toutes les impressions agréables qu'on n'a fait qu'associer à son idée. Et comme il est naturel que son idée embellisse tout ce qu'elle accompagne, et que la prospérité reçoive un plus beau reflet des perspectives sereines de la foi, quelque chose de vrai se mêle à notre erreur et la rend plus inévitable. Aussi ne sommes-nous sûrs du principe et de la nature de notre joie que lorsque les éléments de la joie mondaine s'évanouissent et nous laissent face à face de cette religion que nous avons regardée jusqu'alors comme la vraie cause de notre contentement.

La faiblesse de la nature, je le sais bien, recule devant une vérité si douce et qui paraît dure dans des moments douloureux. Le cœur en deuil se révolte contre la joie, il en hait jusqu'au nom ; et dans l'offre de cette joie, il voit presque une insulte. Il prétend qu'alors au moins il soit permis à la joie de se suspendre ; il la retrouvera plus tard, mais qu'on lui en fasse grâce jusque-là. Nous faire grâce de la joie ! Où sommes-nous donc ? Quel fait étrange a pu créer cette étrange situation, cet étrange débat, où l'on voit d'un côté la joie imposée à l'âme, et l'âme de son côté se défendant contre la joie ? Encore une fois où sommes-nous ? Nous sommes sur le terrain du christianisme, sur le terrain du grand conflit entre l'Évangile et la nature. Nous touchons à l'un de ces scandales dont le christianisme abonde ; car si chacun des éléments qui le caractérisent, qui le font être ce qu'il est, devient un scandale ou une pierre d'achoppement pour l'homme naturel, la joie chrétienne, qui est un des éléments du christianisme, doit scandaliser aussi. Laissons cet effet se produire, et disons à ceux qui l'éprouvent, que leur reproche serait fondé si c'était à eux que nous eussions parlé ; que, dans cette supposition, bien loin d'en trop dire, ils n'en ont pas dit assez ; qu'ils ne doivent point parler de suspendre leur joie pour la reprendre plus tard ; que ni l'un ni l'autre ne les regarde, puis-

qu'ils n'ont pas même le principe de cette joie ; que c'est à la connaître et à l'acquérir qu'ils doivent songer, et non à s'en dispenser ; qu'ils se font illusion s'ils prennent pour la vraie joie cette vague satisfaction qu'ils ont pu trouver, en des temps paisibles, à se sentir et à se dire chrétiens ; que, si ce contentement eût été la joie chrétienne, il ne serait pas suspendu ; que le deuil lui donnerait une nouvelle vivacité, qu'ils n'en sentiraient que mieux la réalité et la profondeur de leur joie, et qu'un cantique nouveau éclaterait du milieu de leurs sanglots. Suspendre leur joie ! et pourquoi ? Est-ce que le principe en est suspendu ? Est-ce que la bonté de Dieu est suspendue ? N'est-il pas encore le même qui a promis que toutes choses concourront au bien de celui qui l'aime ? n'est-il pas le même qui a déclaré qu'il châtie ceux qu'il aime ? N'est-ce pas lui qui balance incessamment pour eux la légère affliction du temps présent par le poids éternel d'une joie infiniment excellente ? lui dont les bontés nous apprennent à proclamer que ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses visibles, ni les invisibles, ne peuvent nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ ?

Telle fut la joie d'un saint Paul, à qui ne fut refusée aucune affliction ni aucune joie, et à qui chaque affliction servait pour ainsi dire de signal et d'éveil à une nouvelle joie. Si quelque chose à travers cette longue vie, ces nombreux écrits, cet ensemble de vertus, ressort de toutes parts et se fait jour par toutes les issues, on peut dire que c'est la joie. Joie sérieuse comme lui-même, comme ses convictions, comme son ministère, mais aussi vraie, aussi naïve dans son caractère, que peut l'être dans le sien celle d'un enfant heureux. Otez de la vie de Paul une seule chose, la divinité de sa mission, la sainteté de son but ; laissez-y tout le reste, fatigue, dévouement, persécution, le danger toujours présent, la mort toujours prochaine ; ajoutez-y les mépris du monde, l'ingratitude des siens, son autorité tout à tour servie et niée, d'autres entrant dans son travail et recueillant sa moisson, . . . puis, au milieu de tout cela, cherchez une place pour la joie. Elle éclate partout,

elle déborde l'enseignement, les reproches, les plaintes ; partout, dis-je, elle abonde avec la charité dont elle est inséparable et sans laquelle on ne la concevrait pas.

La charité ? dira-t-on ; mais la charité n'est-elle pas une source de douleurs ? Oui, mais les douleurs de la charité valent mille fois les joies de l'égoïsme ; aimer est la récompense d'aimer, aimer est la consolation d'aimer ; toujours souffrir, mais toujours aimer, ce serait le paradis en comparaison de toujours prospérer et de haïr toujours. La joie tarit avec l'amour, mais tant que l'amour jaillit, la joie coule avec l'amour. Au reste, ne nous faisons point de la vie humaine et de la joie chrétienne, une image fantastique. Quiconque, sous ce mot de *joie* que nous avons tant répété, n'aurait vu chaque fois qu'un état d'extase et de ravissement, se serait mépris. Nous marchons par la foi dans une vallée de larmes, et la joie incessante nous a été donnée comme arme contre d'incessantes douleurs. N'eussions-nous que les douleurs de la charité, nous aurions déjà une vie mélancolique ; car, dans un monde tel que celui-ci, la douleur se multiplie avec l'amour. Nous ne pourrions, comme saint Paul, voir près de nous aucun affligé sans nous affliger avec lui ; ministres ou simples fidèles, nous dirions avec lui : Rachetons le temps, car les jours sont mauvais ; nous sentirions avec lui les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ fût formé en ceux que nous aimons ; enfin, nous serions souvent *abattus* comme lui, et comme lui nous aurions besoin d'être consolés. La joie chrétienne n'est pas, il s'en faut bien, un gage d'insensibilité ; elle ne change pas les conditions de la vie ; elle ne détruit pas la mort. Cette joie, aussi, ne passe point le niveau sur les diversités de tempérament ; elle est, suivant les caractères, austère ou enjouée, tranquille ou ravie, riante ou mélancolique ; mais à travers ces différences elle est toujours la joie, et toujours elle se montre. On la voit, on la sent, on la respire chez ceux à qui Dieu l'a donnée ; elle rayonne doucement autour d'eux ; elle les rend lumineux ; elle peut ne pas frapper d'abord, mais elle attire et peu à peu attache les regards, et c'est peut-être

sous sa forme la moins éclatante, sous l'aspect uniforme de la paix, qu'elle exerce le plus sûrement son heureux empire.

Elle est donc permanente, et les douleurs de la vie l'exercent et ne la suspendent pas. Il n'y a qu'une douleur qui la puisse interrompre, et dans laquelle pour un temps plus ou moins long, elle s'abîme et disparaît : c'est la douleur du péché. Comment peut-on pécher encore après avoir reçu les gages de cette joie, et dans cette joie l'avant-goût du ciel ? Et, d'un autre côté, cette joie, toute pure et toute sainte, comment la conserver dans le péché, après le péché ? Ici le précepte de la joie semble rigoureux à force de miséricorde, inexorable à force de compassion. Il y a plus : il semble contradictoire avec la sainteté de Dieu. La joie dans le péché ! La joie succédant immédiatement au péché, sans difficulté, sans combat ! Convenons-en, le peu que nous avons en nous de sainteté se révolte à cette pensée ; mais aussi n'est-ce pas la pensée de saint Paul et l'esprit de Dieu. Sans aucun doute, la joie de la foi s'interrompt dans le péché, et le retour à la joie après le péché, est une épreuve, une difficile épreuve de la foi ; néanmoins la joie est un devoir encore. Quel devoir ! en est-il un plus difficile ? Certes, il vous fut malaisé, lorsque, tout chargés du fardeau du vieil homme, vous vous approchâtes pour la première fois de l'Évangile de grâce, il vous fut malaisé d'accepter, d'accueillir dans votre cœur la joie de votre salut. Votre justice en quelque sorte se soulevait contre sa miséricorde, et vous étiez incrédules à force de remords. Dieu, qui vous offrait la grâce, vous donna la foi par-dessus ; il vainquit vos scrupules ; il vous donna le courage d'accepter tout son amour ; il sut peu à peu familiariser vos yeux avec ce miracle de charité ; il humilia votre esprit devant le mystère d'un Dieu homme et d'un Dieu mourant ; vous pûtes croire à cette œuvre, vous approcher, quoique pécheurs, de Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, l'appeler votre père et l'ami de vos âmes, vous asseoir à sa table, et goûter, comme ses enfants, les délices de sa maison. Mais quand cette épreuve recommence ; quand il faut, après avoir manqué de fidélité, croire encore à la

fidélité du père, croire à la constance de son amour dans l'inconstance du nôtre ; quand il faut se ressaisir, comme de son bien, d'une grâce qu'on a mille fois démeritée ; quand la même céleste voix semble nous commander à la fois la douleur et la joie, une douleur plus profonde, une joie plus vive que jamais... quelle épreuve ! quelle tâche ! et qui suffirait à ces choses ? Et combien d'hommes dans cette situation, enchaînés par le regret, séduits par le remords même, languissent auprès de leurs péchés, ajournent l'acceptation de la grâce qui leur est offerte, vivent à demi des restes de leur foi, vivent ce qu'il faut pour ne pas mourir, ou plutôt meurent tous les jours un peu plus dans une tristesse qui les abat et qui les affaiblit, dans la privation de cette joie selon le Saint-Esprit qui est une partie essentielle du royaume de Dieu¹, c'est-à-dire de la vie et de la réalité chrétiennes ! Il faut donc qu'ils aient une seconde fois le courage qui leur fut donné une première, celui d'espérer contre toute espérance et d'être joyeux hors de tout sujet de joie ! Il faut que, d'un œil humble, mais confiant, ils regardent à ce même Dieu à qui, dans le principe, ils n'offrirent rien parce qu'ils n'avaient rien, et qu'aujourd'hui ils ne peuvent, pas mieux qu'alors, satisfaire ni apaiser. Il faut qu'aujourd'hui comme alors ils croient à Celui qui justifie le pécheur, qui ne trouve d'agréable en nous que ce qu'il y met lui-même, à qui nous ne pouvons rien apporter que notre foi, et à qui nous devons apporter tout ce que nous avons, notre foi, notre confiance, notre abandon total aux volontés de sa grâce. Or, qu'est-ce qu'une foi sans joie ? Que présentons-nous à Dieu, quand nous lui présentons une foi sans joie ? Quelle obéissance, quel service lui promet une foi sans joie ? Comment peuvent orner son sanctuaire et concourir à la gloire de son nom des âmes sans joie ? En quoi l'honore, en quoi peut avancer ses desseins, réjouir son cœur, répandre ici-bas sa lumière, l'homme que la tristesse apesantit et endort ? Il faut donc, ô chrétiens abattus, il faut reconquérir la joie de votre salut, pour reconquérir avec elle le mouvement, l'activité, le

1. Romains 15.17.

zèle, la vie, l'amour enfin qui est toutes ces choses à la fois, qui est l'accomplissement de votre destinée, le bonheur dans le bonheur même, le paradis sur la terre, le ciel dans le ciel. Redemandez donc à Dieu votre couronne tombée ; priez qu'un rayon de sa bonté pénètre dans votre nouvelle nuit et l'éclairé de sa splendeur ; réclamez, du fond de votre misère, la gloire et l'allégresse du premier amour ; réclamez hardiment ; votre prière est attendue ; on n'attend que votre prière pour vous redonner votre ancien privilège, et pour vous conduire par un chemin de lumière à de nouveaux progrès, à des œuvres plus grandes et plus pures que toutes celles de vos meilleurs jours !

Si donc il en est parmi vous qui aient reçu du Dieu de l'Évangile, avec la vie de la foi, la semence et le principe de la joie, qu'ils invoquent leur souverain bienfaiteur dans l'esprit de la recommandation de saint Paul, et que chacun d'eux se prosterne et lui dise :

« O Dieu de notre salut ! exerce-moi donc à la joie ; fais-moi, tous les jours de nouveau, recommencer le compte de tes bienfaits, et que mon âme n'en oublie aucun. Que ma mémoire cherche tes traces dans ce passé où tu veillas sur mon cœur qui ne veillait point sur lui-même ; qu'elle repasse avec émotion par toutes ces voies mystérieuses où je marchai, les yeux bandés, vers le but à jamais béni que toi seul connaissais ; que je me rappelle tout ce que tu fis pour m'éclairer, pour m'encourager à travers les tentations et les doutes ; que je me représente quelle paix, au terme de l'épreuve, je trouvai au fond de mon cœur, et quelle harmonie entre toutes les parties de mon être ! Que je t'adore dans la continuité de tes grâces, dans la multitude des moyens que tu m'as fournis pour demeurer en toi, dans ces rencontres inespérées, dans ces saintes amitiés, dans ces commerces salutaires, dans cet Évangile toujours ouvert, dans l'accès toujours libre de ta maison, dans ces dispensations diverses dont le but seul était toujours le même, dans ces succès et dans ces revers, dans ces deuils et dans ces jouissances, qui m'enlacèrent de toutes parts comme

des cordages de miséricorde ! Que j'aïlle sur les pas du genre humain, sur les traces profondes de tant de siècles, de tant de rois et de nations, au pied de ce mont sanglant, au pied de ce trône d'ignominie où ton bien-aimé voulut être élevé pour attirer de là tous les hommes à lui ! Que je contemple nuit et jour, que j'approfondisse avec le nouveau cœur que tu m'auras donné, l'abîme de cette bonté ; que mon âme s'égaye en mon Sauveur ; qu'elle prenne sa part de cet amour qui, en se partageant à toute l'humanité, demeure entier et immense pour chaque âme ; que tes perfections, ô Dieu, que les vertus divines de ton Fils, soient le sujet où mon âme se complaise ; qu'elle ne sorte pas de cet horizon de gloire, qu'elle vive dans cette lumière, que tout ce qui est en elle, autour d'elle, se teigne de cette gloire, s'illumine de ses clartés ; qu'elle ne voie plus rien, ni la vie, ni la mort, ni le bonheur, ni l'infortune, rien, pas même le péché, qu'à travers toi-même, ô sainte et réjouissante Lumière, vrai jour de l'âme, vérité de toutes nos pensées, vérité de toute vie ! et qu'elle devienne ainsi lumière elle-même, lumière dans la joie, dans l'amour et dans la sainteté qui sont un dans l'âme heureuse, comme elles sont un en toi, Dieu saint et bienheureux, source de son bonheur ! »

Le Principe de l'Égalité humaine

« Dieu les a tous renfermés dans la rébellion, afin de faire miséricorde à tous. »

(Romains 11.32)

Nous nous représentons avec raison la vie des justes dans le monde à venir comme une vie parfaitement heureuse. Nous savons que toute larme sera essuyée de leurs yeux ; qu'il n'y aura pour eux, dans ce séjour paisible, ni deuil, ni cri, ni travail, et que la bonté de Dieu leur réserve des rassasiements de joie à sa droite pour jamais. Mais il y a dans leur félicité une circonstance à laquelle nous pensons moins, et qui devrait, ce semble, nous intéresser beaucoup : c'est la vie des justes entre eux, c'est la beauté et la douceur de la société qu'ils formeront ensemble, et son immense supériorité sur la société des hommes dans cette vie de passage et d'épreuve qui se termine à la mort. L'espérance d'une société si parfaite, exempte de tous les troubles qui affligent notre société terrestre, une telle espérance devrait nous faire tressaillir, et suffire toute seule à former dans notre cœur cette exclamation du prophète : *Quand entrerais-je, et me présenterais-je devant la face de Dieu ?*¹ En effet, cette société d'ici-bas, hors de laquelle nous ne pouvons pas vivre, sans qui nous ne pourrions subsister, et à laquelle sans doute nous devons beaucoup de biens, elle est pour nous aussi la source

1. Psaume 42.3.

de beaucoup de maux ; il semble quelquefois qu'on n'y saurait durer ; on est tenté de la fuir ; on n'y reste, ce semble, que par nécessité. Il est vrai que, quand nous nous demandons pourquoi la société civile n'est pas ce que nous voudrions qu'elle fût, nous trouvons que c'est uniquement parce que nous ne sommes pas ce que nous devrions être ; car enfin, cette société, c'est nous-mêmes, et elle ne peut être que ce que nous sommes. Mais nous ne faisons pas à l'ordinaire cette réflexion, et quand nous la ferions, elle ne nous consolerait pas. Ainsi nous continuons à nous plaindre ; nous disons que le monde est bien méchant, qu'on ne sait à qui se fier, et qu'autant presque vaudrait vivre au désert que parmi les hommes.

Qui n'a pas, une fois du moins, tenu ce langage ? Qui n'a pas, une fois du moins, trouvé que cette chaîne était bien pesante ? Or, que les hommes perdus de mœurs et couverts de crimes maudissent la société, eux qui sont les ennemis de toute subordination et de toute loi, rien de plus naturel ; mais les plus honnêtes gens parlent quelquefois ainsi, et quelquefois précisément parce qu'ils sont plus honnêtes. Ce n'est pas contre toute société qu'ils protestent, mais contre la société telle qu'elle est. Ils ne la voudraient pas abolie ; ils la voudraient seulement meilleure. Et entre autres choses qui les choquent, il en est une dont ils se plaignent plus vivement : c'est qu'il n'y a point d'égalité entre les hommes, et que le principe même de cette égalité n'est ni reconnu ni respecté. D'autres, qui ne sont pas moins honnêtes, se plaignent de voir toute espèce de supériorité devenir un objet d'envie et de haine, celui qui possède menacé incessamment par celui qui ne possède pas, et les droits les mieux acquis contestés et insultés au nom même du droit.

Pour savoir jusqu'à quel point ces idées ont troublé et troublent encore la société humaine, il ne faut que de la mémoire et des yeux. Que d'agitations, que de déchirements, que de sang répandu, que de ruines entassées pour la défense des inégalités, pour le triomphe de l'égalité ! Vous étonnerez-vous si des hommes de paix, dont la *conversation*, comme dit

l'Apôtre², *est déjà dans le ciel*, tournent vers le ciel des yeux suppliants, et soupirent après cette société des élus, pleine de paix et d'harmonie ? Mais quoi ! n'y aura-t-il plus lieu dans le ciel à des comparaisons d'homme à homme ? plus d'inégalités ? point de degrés de bonheur et de gloire ? Ils ne le prétendent pas ; mais ils savent que le sentiment que ces inégalités produisent ici-bas n'existera pas dans le ciel ; ils savent qu'un même vœu, un même amour remplissant tous les cœurs, Dieu étant le suprême objet de toutes les pensées, sa gloire, la seule gloire désirée, il n'y aura plus lieu, dans la société des élus, ni à l'ambition ni à l'envie. Ils savent que, bien loin d'aspirer entre eux à des distinctions, ou de se souhaiter mutuellement des humiliations, le mouvement unanime des élus, leur disposition habituelle est de jeter leurs couronnes (car c'est un peuple de rois) devant le trône de Dieu et de l'Agneau. Ils savent que, tous rois, tous heureux, tous égaux, puisqu'ils sont tous sauvés, le bonheur des uns ne gêne et ne limite en rien le bonheur des autres, et que la joie inexprimable et inépuisable du salut, sans cesse entretenue, sans cesse augmentée par la vue immédiate de leur Dieu, ne laisse dans leur cœur aucune place pour le chagrin et surtout pour la haine. Ils forment une société, oui, sans doute ; non pas pour se partager, après se l'être disputée, quelque proie mondaine, mais pour s'entretenir des perfections de Dieu et de la beauté de son sanctuaire, pour s'encourager à le louer et à le servir, pour s'aider les uns les autres à exécuter les œuvres qu'il leur confie, pour nourrir dans le cœur les uns des autres, par de saintes effusions, la flamme d'un amour qui ne peut qu'augmenter sans cesse. Voilà quels sont les rapports, voilà quelle est la société des élus. Comment ne serait-elle pas l'objet de notre envie ? et comment nos regards, fatigués des scènes d'une société que le péché a corrompue, ne se porteraient-ils pas avec toute la vivacité du désir, vers cette colonie du ciel, vers cette immortelle cité, *dont les murailles s'appellent salut et les portes louange !*³

2. Philippiens 3.20

3. Esaïe 60.18

Il faut néanmoins, il faut que nos regards redescendent sur la terre, et s'abaissent de la société des élus vers la société des hommes mortels. Il nous faut connaître notre mal. Mais n'allons pas nous y tromper et le chercher où il n'est pas. Notre mal, ce n'est pas qu'il y ait dans le monde des supérieurs et des inférieurs, des maîtres et des serviteurs, des riches et des pauvres, des grands et des petits, en un mot, des inégalités. Ces inégalités sont l'œuvre de Dieu, soit qu'il les ait voulues de tout temps, soit qu'il les ait ordonnées depuis la chute de nos premiers parents. Ce que je veux dire et ce que vous reconnaîtrez sans doute, c'est que le péché qui les rend funestes, je l'avoue, et qui peut-être les exagère, n'en est pourtant pas le *principe*. Dès qu'un homme naît avec plus de talents ou dans des circonstances plus favorables qu'un autre (et ceci dépend de la volonté de Dieu), cet homme a les moyens de devancer ou de surpasser les autres. De là des inégalités de tout genre. Puisqu'elles sont l'œuvre de Dieu, il ne nous appartient pas de les blâmer, et il est impossible qu'elles soient mauvaises. Elles peuvent à la vérité le devenir, mais de notre fait, non du fait de Dieu ; de notre fait, parce que nous y faisons entrer ce qui n'y était pas, l'amertume et le venin du péché. Car, prenons ces inégalités telles que Dieu les a faites, et ôtons-en le péché : que restera-t-il ? Pour les plus heureux (si vous voulez les appeler ainsi), une occasion d'exercer la bienfaisance et l'humilité ; pour les moins heureux, un sujet de résignation et de confiance ; pour tous ensemble, des liens plus étroits que si, tous étant égaux, ils n'avaient nul besoin les uns des autres ; enfin pour la société, un moyen de se développer et de se perfectionner ; car si rien n'obligeait personne à faire une chose plutôt qu'une autre, tout le monde, j'en conviens, se suffirait à soi-même ; mais la plupart et les meilleures de nos facultés, restant sans emploi, s'engourdiraient, et nous les aurions reçues en vain, ce qu'il n'est pas permis de supposer. Au lieu que, de la façon dont il a plu à Dieu d'arranger les choses, le riche, le grand est le tuteur naturel, la providence visible du pauvre et du petit, et celui-ci, dirigé et soutenu par le premier, devient pour la société une force dont rien n'est perdu ou mal appliqué. La so-

ciété tout entière est comme une armée qui a ses capitaines, ses officiers et ses soldats. Il y a moins encore inégalité que diversité de fonctions et partage de travail. Tous attachés à la même œuvre, tous soumis au même chef, concourent au même résultat, mais chacun à sa manière et selon ses forces. Chacun fait ce qu'il peut, et change de place à mesure que son pouvoir augmente ou diminue. Les premiers quelquefois deviennent les derniers, et les derniers prennent la place des premiers. Une roue sans cesse en mouvement élève au sommet, puis redescend, puis remonte encore les diverses familles des enfants des hommes. Ainsi s'accomplit doucement et sans secousse la loi de la Providence ; ou, plutôt, ainsi s'accomplirait-elle, si les passions des hommes pouvaient être d'accord avec les vues de Celui en qui rien n'est passion, en qui tout est sagesse.

Je viens de dire ce qui se passerait dans une société réglée selon les vues de Dieu. Mais dire ce qui s'y passerait, n'est-ce pas dire tout d'un temps ce qu'on y penserait, ce qu'on y sentirait ? Ai-je besoin d'ajouter que l'égalité y serait sincèrement respectée ; que les supérieurs respecteraient dans les inférieurs leurs égaux et leurs frères ; et que, sans cesse, en leur communiquant leurs richesses, leurs lumières, en se communiquant eux-mêmes par un commerce plein d'affabilité, ils les élèveraient jusqu'à eux autant que cela peut se faire ? Ai-je besoin de dire que l'inférieur, sentant sa dignité comme homme et comme responsable à Dieu, ne pourrait avoir dans sa conduite et dans ses sentiments rien d'abject et de rampant, mais que, d'un autre côté, soumis à la Providence de Dieu, il consentirait de bon cœur à la supériorité des autres, et ne ressentirait jamais les avilissantes douleurs de l'envie ? Ainsi tout se trouverait concilié ; ainsi l'ordre et la vie naîtraient de la distribution des talents et des travaux ; ainsi la bienveillance mutuelle se fortifierait du besoin que tous ont de tous ; ainsi chacun étant nécessaire à tous, obligé envers tous, il y aurait, d'homme à homme, un respect mutuel ; ainsi l'égalité triompherait dans l'inégalité même ; ainsi Dieu serait le médiateur entre les conditions diverses, et le

vrai lien de la société.

Mais que fais-je en cet instant ? je remonte, sans m'en apercevoir, au point d'où je suis parti ; je décris une seconde fois la société des justes ; je transporte sur la terre l'ordre et l'économie du ciel ! Mais pourquoi non ? Et comment ne le ferais-je pas ? Me direz-vous que tout cela est bon pour le ciel ? Mais sachez-le : cet ordre de choses, cette société ne serait pas possible dans le ciel si elle n'était pas, jusqu'à un certain point, possible sur la terre. Ces justes, dont nous parlons, n'auront-ils commencé d'être justes que dans l'autre monde ? Ne l'étaient-ils pas dans celui-ci ? Et n'est-ce pas parce qu'ils formaient une heureuse société sur la terre, qu'ils en forment une plus heureuse dans le ciel ? Qu'est-ce donc que ce système qui ajournerait à l'autre monde tous les caractères de la véritable vie ? Qu'est-ce que cette erreur grossière qui ne verrait pas que si la véritable vie ne commence pas dès ici-bas sur la terre, elle ne commencera jamais, et que ne vouloir point de ciel sur la terre, c'est ne vouloir également point de ciel dans le ciel ?

Mais soyons justes et vrais : il y a si loin de ce que l'on voit communément sur la terre à ce que nous avons décrit, que vous avez pu croire que nous retournions, sans y prendre garde, à nos premiers tableaux, à la description de la société du ciel. S'il y a sur la terre une société pareille à celle que nous avons décrite, elle se cache bien. La supériorité sans orgueil et sans égoïsme, l'infériorité sans envie et sans abjection, en un mot, le triomphe, comme nous le disions tout à l'heure, de l'égalité dans l'inégalité même, où le trouver, où le montrer ? Il aurait peu réfléchi, il aurait mal observé celui qui m'interromprait ici pour me dire : « Vous cherchez l'égalité ? Mais êtes-vous aveugle ? êtes-vous sourd ? Quand est-ce que ce principe a été plus hautement reconnu et proclamé par plus de bouches ? Quand est-ce que les hommes et les lois ont fait plus de grandes choses en faveur de l'égalité ? Quand est-ce, en un mot, que ce principe a été plus près de son triomphe ? » Je ne voudrais pas, lui répondrais-je, troubler

votre joie. Au fait, elle n'est pas sans fondement ; moi-même je la partage, et je me réjouis avec vous de voir tomber devant la raison publique certaines barrières qui arrêtaient l'essor de certaines classes de la société. Si vous bénissez la Providence, qui, à travers les siècles, a conduit l'humanité vers ce résultat, en forçant tout le monde, amis et adversaires, à y concourir avec elle, je me joins à vous de bon cœur pour bénir la Providence. Mais c'est elle seule que je veux bénir, c'est de sa seule bonté que je veux me réjouir ; quant aux hommes, s'ils trouvent à propos de se bénir eux-mêmes et de se glorifier, je les laisserai faire. Restons ensemble en présence de Dieu et au point de vue de l'éternité. A ce point de vue, ce qu'il importe de savoir, ce n'est pas si l'égalité triomphe dans l'opinion et dans les lois, mais si elle triomphe dans les cœurs ; si elle est aimée pour sa vérité et pour sa sainteté ; si elle est aimée d'un amour religieux et pur. Voilà, mon cher auditeur, le progrès dont je voudrais avoir des nouvelles. Ou, si vous voulez (car tout peut se renfermer en deux mots), croit-on à l'égalité, et l'aime-t-on ? Vous-même, mon cher frère, y croyez-vous et l'aimez-vous ?

Comment n'y croirais-je pas ? dites-vous. Au milieu de mille inégalités superficielles, quelle profonde égalité entre les hommes ! Tous pourvus des mêmes organes, tous bornés par les mêmes limites, tous sujets aux mêmes douleurs, tous dépendants de la fortune, tous ignorants de l'avenir, tous soumis à la nécessité de mourir, et finalement confondus dans la même poussière, qui peut s'empêcher de reconnaître qu'à les prendre au fond et dans l'essentiel, tous les hommes sont égaux ?

C'est fort bien ; mais cela n'empêche pas ces hommes pourvus des mêmes facultés d'en faire un usage très inégal ; ces hommes arrêtés par les mêmes limites d'en approcher, les uns beaucoup plus, et les autres beaucoup moins ; ces hommes sujets aux mêmes vicissitudes, d'en subir plus ou moins l'empire ; ces hommes, égaux dans la mort, d'être inégaux dans la vie ; en sorte que, s'ils se ressemblent tous par une condition générale, à laquelle on fait fort peu d'attention, ils se distinguent les uns des autres

par des circonstances qui frappent tout le monde, qui imposent à tout le monde, et auprès desquelles tout le reste semble sans intérêt.

Vous aurez beau faire, l'homme éclairé n'est pas l'égal du sauvage, ni l'honnête homme l'égal du fourbe. Le puissant, tant qu'il est puissant, vous inspirera du respect, encore qu'à tout moment vous vous répétiez que cet homme puissant est mortel. A ces inégalités qui frappent votre vue, qui vous touchent par les endroits les plus sensibles, vous opposez je ne sais quelle idée d'égalité qui parle bien moins vivement à votre esprit que la vue de l'inégalité qui est dans le monde ne parle à vos yeux ; et quant à la mort, comme vous ne pourriez penser à celle d'autrui sans penser à la vôtre, et que c'est, de toutes les pensées, celle que vous écartez avec le plus de soin, il n'est pas probable qu'elle soit d'un grand secours pour entretenir toujours présente dans votre esprit l'idée de l'égalité.

Et quand vous l'auriez, cette idée, qu'auriez-vous ? Peu de chose. De savoir qu'il y a au-dessus de nous une force quelconque plus forte que chacun, plus forte que tous, et qui nous fait passer indistinctement sous le même joug, à quoi cela sert-il ? qu'est-ce que notre âme y peut gagner ? de quoi sommes-nous plus riches quand nous savons cela ? Cela peut consoler l'orgueil humilié, et pour un moment égayer l'envie ; mais il n'y a rien là qui ait la force d'un motif rien qui règle la vie, rien qui rende meilleur. Jointe à d'autres considérations, celle-ci peut avoir de l'utilité ; toute seule, c'est du poison. Elevons-nous donc plus haut et cherchons une base plus morale à l'égalité humaine. Vous produisez celle du *droit*. Vous dites : Tout homme a pour le moins le droit d'être homme ; et en cela tout homme est l'égal d'un autre ; si l'on ne reconnaissait pas ce droit, il n'y aurait point de droit ; et les grands et les riches ne pourraient en invoquer aucun en faveur de leur richesse et de leur grandeur ; en sorte que la base de l'inégalité tombe avec celle de l'égalité.

Voilà, je vous l'avoue, une raison faite pour toucher. Mais qui touchera-t-elle véritablement ? ceux pour qui le droit est un objet de respect. J'en-

tends, non pas leur droit à eux, mais le droit en général, le droit d'autrui comme le leur. Or, pour être touché du droit d'autrui comme du mien, il est nécessaire que je sois pénétré du respect pour la loi qui a établi l'un et l'autre, pour la loi du juste ; il faut que je sois au moins aussi touché de mon devoir envers les autres que de leur devoir envers moi ; il faut que j'aime l'égalité dans leur intérêt comme dans le mien. C'est sans doute quelque chose que d'avoir reconnu l'égalité comme un droit, quand même d'abord je n'aurais pensé qu'à *mon* droit ; car je ne puis pas en faire mon droit sans en faire aussi le droit de tous les autres hommes. C'est quelque chose, c'est beaucoup ; et puis, peut-être, si vous y regardez de près, ce n'est rien. Ce n'est rien, si cette vérité que ma conscience et ma raison n'ont pas pu s'empêcher de reconnaître, n'a pas pénétré dans mon cœur. Ce n'est rien si je ne l'aime pas. Ce n'est rien, moins que rien, si je n'aime de cette vérité que ce qui flatte mon égoïsme et mon orgueil. Ce n'est rien, moins que rien, si, toujours prêt à l'invoquer contre les autres, je ne l'invoque jamais contre moi-même. Il y a deux manières si différentes de recevoir la doctrine de l'égalité, que selon l'une, c'est bien l'égalité que vous voulez et que vous cherchez, et que selon l'autre, c'est au contraire l'inégalité. Ainsi, quand vous parlez de l'égalité comme d'un droit, vous dites bien ; mais, au fond, tout le monde dit de même ; tout le monde a toujours pensé comme vous : et qu'est-ce que l'égalité a gagné à cet accord universel ?

C'est ici qu'il faut écarter toute illusion. Aimons-nous l'égalité comme notre droit seulement, ou aussi comme le droit d'autrui ? Toute la question est là : car si nous ne l'aimons que de la première façon, il est très certain que nous ne l'aimons point. Or, qu'il y ait des hommes qui l'aiment dans ses deux applications, pour eux et contre eux, et qui soient attachés, non à leur droit seulement, mais à la loi suprême et impartiale qui l'établit pour tous, je ne veux pas le nier ; mais ces hommes font exception. La masse de ceux qui proclament l'égalité a de tout autres dispositions et de tout autres vues. L'égalité est trop généralement le cri de l'infériorité humiliée

et de l'ambition refoulée. C'est un cri puissant, parce qu'il retentit dans toutes les consciences ; il peut même d'abord être parti de la conscience ; mais ce sont les passions, c'est l'égoïsme qui le répètent et qui lui donnent le vaste et redoutable écho qui frappe vos oreilles. Vous aimeriez à croire le contraire ? Eh bien ! supposons un moment le contraire. Cette multitude qui proclame l'égalité, ce peuple qui l'inscrit dans ses lois, c'est l'amour du principe, c'est une affection morale qui l'anime. S'il en est ainsi, nous allons retrouver ce principe dans la vie de ce peuple, il se fera jour dans tous les détails de son existence, il percera à travers toutes les inégalités, et non pas, je l'espère, l'inégalité à travers toutes les égalités.

Je veux bien que le savant recherche le savant, l'homme d'esprit son semblable, l'homme de loisir celui qui a du loisir ; je veux bien que des intérêts et des occupations communes rapprochent certains individus et forment des classes. Egalité n'est pas confusion. Mais il n'y aura, n'est-il pas vrai, aucune barrière insurmontable entre une classe et une autre ? mais à la plus grande distance de culture ou de fortune, on se souviendra qu'on est homme, et que c'est là la plus profonde des ressemblances ? mais le riche ne prétendra pas au respect des pauvres pour son or, pour son champ, pour sa vigne, pour son équipage ? mais on ne rougira pas d'être vu en compagnie de telle ou telle personne, pourvu qu'elle soit honnête ? mais on n'aura pas honte d'un parent sans culture ou d'un ami d'enfance au langage et à l'habit grossiers ? mais on ne sera pas, avec les honnêtes gens de bas étage, affable seulement et condescendant, mais civil et affectueux ? mais on n'abusera pas de sa supériorité d'esprit pour flétrir et ridiculiser la simplicité, ni de son éloquence pour la déconcerter ? mais on ne regardera pas comme gens qui ne comptent pas ceux qui ont le désavantage de penser peu, ou le malheur de raisonner mal ? mais on ne sera pas tyran dans sa maison et avec ses entours après avoir proscrit la tyrannie dans l'Etat ? mais on aura plus volontiers de la pitié que du mépris pour ceux qui ont failli ? mais la qualité d'homme l'emportera sur toutes

les autres, et assurera toujours à celui qui en est revêtu un accueil cordial ou compatissant ? Que vous dirai-je ? on sera toujours disposé, toujours prêt à se faire pauvre en esprit, à devenir simplement homme avec ceux qui ne sont guère que cela, à respecter en eux cette qualité d'homme qui est si grande et dont rien n'a pu les dépouiller, à *rendre*, en un mot, selon la recommandation de saint Pierre, *l'honneur à tout le monde*⁴.

C'est à vous à nous dire si, sous tous ces rapports, nos cœurs ont gagné autant que nos lois. Nommez-nous une constitution qui déracine l'orgueil ; prouvez-nous que, dans l'ordre social dont vous vous félicitez, il y a moins de place pour l'orgueil ; prouvez-nous qu'il y a dans les institutions quelque moyen de rendre l'orgueil plus traitable et moins avide de victimes ; en un mot, prouvez-nous qu'une révolution politique peut donner à l'homme un autre cœur, et que, pour chacun des individus qui la subissent, elle renferme la régénération ; alors vous aurez raison, et nous, qu'aurons-nous à faire que d'enfermer dans une arche, sous l'aile étendue des chérubins, ces tables nouvelles, plus précieuses et plus puissantes que les tables de Sinäi ? Non, non, la reconnaissance involontaire du droit ici ne suffit pas. Le respect de l'égalité veut être rattaché plus haut.

Vous voulez que, dans l'homme, je respecte l'homme créé du même sang que moi-même, animé du même souffle de vie par le même Créateur, formé comme moi à l'image de Dieu. Mais comment voulez-vous que j'honore dans un autre une image que je n'honore pas en moi ? comment voulez-vous même que je la reconnaisse, cette image, lorsqu'elle est effacée en moi ? Je dois, dites-vous, respecter la créature immortelle. Ah ! vous avez raison ; mais avant tout, il faudrait me souvenir que je suis immortel. Je dois respecter la créature de Dieu : sans doute par suite et en vertu de mon respect pour Dieu ? Mais si malheureusement j'ai cessé de respecter Dieu, à quel titre voulez-vous que je respecte sa créature ? Il me faudrait le craindre beaucoup pour rendre seulement un peu d'honneur à

4. 1Pierre 1.17

son ouvrage ; et voici que vous m'ordonnez d'honorer beaucoup l'ouvrage à cause de l'ouvrier que j'honore très peu ! Si vous voulez que la dignité humaine me soit chère et sacrée, rendez-moi d'abord cher et sacré Celui de qui elle procède ; mais tant que Dieu n'est pas respecté, il est injuste d'exiger que l'homme respecte l'homme, et cette exigence même est un outrage à Dieu.

Dans l'absence ou dans le mépris de la religion, il ne reste, pour protéger la dignité humaine et le principe de l'égalité, qu'un instinct trop vague et un sentiment trop faible pour tenir tête à un orgueil qui devient féroce lorsqu'il n'est pas dominé. Si vous vous examinez vous-mêmes, vous trouverez que vous avez mille fois plus d'inclination à vous élever qu'à vous abaisser ; vous vous rappellerez mille occasions où le sentiment de votre supériorité réelle ou prétendue vous a tentés au dédain et à l'insolence ; vous ne trouverez pas que cette grande qualité d'homme vous ait beaucoup imposé dans les faibles et dans les chétifs ; vous vous rappellerez que bien souvent vous ne vous êtes senti avec eux aucune communauté qui vous les rendît respectables. Et d'une autre part (car vous avez des supérieurs comme vous avez des subordonnés, et il n'y a guère, en toute société, qu'un homme qui n'ait personne au-dessus de soi, et qu'un homme qui n'ait point d'inférieur), d'une autre part, vous n'avez guère, dans vos rapports avec de plus grands et de plus puissants, respecté en vous-mêmes cette dignité d'homme ; du même fond d'orgueil dont vous vous élevez, vous vous êtes abaissés pour plaire et pour parvenir, et souvent même, chose étonnante ! sans but et sans intérêt. Si quelque chose vous a préservés de cet avilissement, c'est encore l'orgueil agissant dans un autre sens, et non pas le respect auquel vous vous sentiez obligés envers l'image de Dieu que vous portez en vous. Peu d'hommes tiennent le milieu entre ces deux extrêmes ; les uns ne respectent pas leurs semblables, les autres ne se respectent pas eux-mêmes : peu d'hommes du moins dans un esprit religieux ; et combien d'hommes qui n'ont de respect ni pour les autres ni

pour eux-mêmes !

Tel est l'effet qu'aura partout et malgré tous les efforts l'affaiblissement de la religion, l'abolition de la présence de Dieu dans les cœurs. Le sentiment de l'égalité humaine est toujours dans une exacte proportion avec le sentiment de la présence de Dieu ; parce qu'il faut une base au respect de l'homme pour l'homme, et que cette base ne peut être que Dieu ; et parce qu'il n'est pas possible, parce qu'il n'est pas juste de continuer à respecter l'homme quand on a cessé de respecter Dieu. Or, comme Dieu ne peut être révélé au cœur de l'homme que par Dieu même, c'est de lui aussi que procèdent toutes les vérités qui dépendent de la première des vérités, et tous les sentiments qui dépendent du plus juste des sentiments. C'est à Dieu qu'il appartient de restaurer dans l'âme humaine le principe et l'amour de l'égalité humaine.

Aussitôt que Dieu se communiquera directement à l'âme, il lui dira cela avec tout le reste ; et c'est pourquoi tout homme, en devenant chrétien, ne peut manquer de rendre hommage au principe de l'égalité. Mais je ne puis m'empêcher de tourner votre attention sur une des plus intéressantes merveilles de l'Évangile, et de vous montrer comment, d'une manière toute particulière, l'Évangile a prêché l'égalité.

L'égalité, avons-nous vu, c'est le respect de l'homme pour l'homme. Mais ce qui nous empêche de respecter l'homme, c'est que nous ne le voyons pas. Ce qui nous le cache et ce que nous voyons, ce sont mille accessoires de force ou de faiblesse, de richesse ou de pauvreté, de savoir ou d'ignorance, de petitesse ou de grandeur, qui l'entourent et que nous prenons pour lui. Parce que nous sommes vains et charnels, nous voyons l'homme riche ou pauvre, l'homme instruit ou ignorant, l'homme d'esprit ou l'homme borné, et jamais l'homme. Et même quand nous le considérons sous un point de vue plus élevé, celui de la moralité, nous ne voyons encore dans la vertu de l'homme vertueux qu'un don qu'il s'est fait à lui-même, non une chose que Dieu a mise en lui ; en sorte qu'ici encore ce qui

obtient notre respect, c'est tel ou tel homme et non l'homme.

Il semble que le moyen de rétablir le principe de l'égalité et de le faire triompher, c'était de revêtir tous les hommes à la fois d'une telle dignité qu'elle fît disparaître toutes les distinctions, et d'une gloire qui engloutît toutes les gloires. Mais je vous demande à quel titre l'homme pécheur eût obtenu, en tant qu'homme, l'éclatante faveur que nous supposons. Un autre moyen restait. Ah ! ce n'était pas un moyen ; c'était d'abord l'inévitable accomplissement des menaces de la loi ; c'était d'abord le juste salaire de notre iniquité ; mais enfin, à ne considérer que le sujet qui nous occupe, nous pouvons l'appeler moyen : ce moyen, c'était, non de nous revêtir tous, mais de nous dépouiller tous ; de nous dépouiller, non comme individus, mais comme hommes ; de nous dépouiller intérieurement ; de nous dépouiller tellement à fond que tout ce qui pouvait nous rester en fait de distinctions et de décorations temporelles, que cette pourpre, que cette renommée, que cette puissance, que cette sagesse, que cette vertu même dont nous nous attribuons le mérite, ne parût plus autour de notre personne, autour de l'homme, que comme de sales et misérables haillons. Le moyen, c'était de nous déclarer tous ensemble, et au même titre, au même degré, condamnés et perdus ; c'était de nous envelopper tous ensemble dans la rébellion !

Quand le prince de la paix, tout plein d'une gloire intérieure, et salué du haut des cieux par l'alléluia des anges, sortit du prétoire, couvert d'un manteau d'ignominie, abandonné de tous et de ses disciples mêmes, un mot de Pilate le désigna à la multitude : Voilà l'homme !¹ Et nous, après avoir vraiment cherché l'homme sous tant de déguisements divers, l'homme véritable, l'homme seulement homme, nous l'avons trouvé, dépouillé de toute gloire intérieure, haïssable à Dieu, haïssable à lui-même, un objet de pitié pour les anges et d'effroi pour la création. A notre tour nous disons : *Voilà l'homme !* oui, *voilà l'homme*⁵ ; mais vous voilà vous-

5. Jean 19.5

même aussi, homme ébloui de votre propre éclat ou de l'éclat d'autrui ; vous voilà tous, ô hommes ! jugez s'il y a parmi vous un être dont vous puissiez faire votre idole ; jugez s'il en est un dont vous puissiez faire votre adorateur !

Une si profonde infortune, subie en commun, rétablit sans doute, d'une manière redoutable, la primitive égalité. Toutes les distinctions, toutes les gloires s'abîment dans cet opprobre. La mort elle-même ne nous égalise pas si bien, car elle laisse à la vanité humaine le temps de jouir de ses avantages ; elle les enlève, elle ne les nie pas. On a beau se représenter un cadavre sur ce trône, un squelette sous cette pourpre. Jeux funèbres et vains de l'imagination : la vie est plus forte. La mort est plus loin, très loin. On s'applique à vivre avant de mourir. On se prolonge dans l'avenir par mille ingénieuses précautions. On ajoute à sa vie la vie de ses descendants. Mais la conviction du péché est une mort avant la mort, une mort suprême. Elle éteint par avance le flambeau de la vie. Elle ne permet aucune compensation. On peut donner le change à la mort, à elle jamais. Tout s'efface, tout se décolore, toute prétention devient ridicule, toute gloire semble une parodie ; et l'âme qu'avait soutenue jusqu'alors la fièvre de l'ambition ou l'ivresse du succès, s'affaisse en elle-même et s'ensevelit dans son deuil.

Mais je ne vois sortir de cette mort que des fruits de mort. Surtout je ne la vois pas introduire dans les âmes et dans le monde le principe que nous cherchons. Je veux croire que l'homme qui se sent frappé au cœur par la sentence du Dieu juste, songe peu, dans son angoisse, à jouir de la confusion de ses compagnons d'infortune, et de les voir précipités de leur gloire imaginaire ; mais c'est un bien petit effet d'une bien grande cause. Allons plus loin ; sortons de ces ténèbres, connaissons toute la vérité, et réjouissons-nous à sa lumière.

Il les a tous enfermés dans la rébellion pour faire miséricorde à tous. Voilà la vérité, voilà la vie. Nous ne considérons pas aujourd'hui cette vérité par ses plus grands côtés, qui sont la bonté et la justice de Dieu, le salut

du pécheur, sa naissance à une nouvelle vie, sa sanctification progressive ; nous ne voulons voir cette vérité que dans son rapport avec notre sujet. Avons-nous, cette fois, trouvé le grand principe de l'égalité ?

Nous pourrions ici invoquer à la fois le témoignage de l'incrédule et celui du croyant, et appeler à la raison du premier comme à l'expérience du second. La raison du premier lui dira que la doctrine que nous prêchons ne peut manquer de créer, chez ceux qui l'acceptent, un vif sentiment de l'égalité humaine. Mais nous aimons mieux laisser parler l'expérience du second. Peut-être que dans son cœur il nous a déjà prévenus, pour nous dire : « Vous me faites l'égal des autres hommes : c'est à peine si j'ose accepter ce titre ; car je me sens, en rentrant en moi-même, le premier des pécheurs. Je ne puis me figurer qu'aucun autre ait abusé autant que moi de la bonté de Dieu. Jugez si j'ai lieu de demander ma place au-dessus d'aucun autre. Quant aux distinctions de ce monde, comment pourraient-elles m'empêcher de voir dans les hommes autre chose que des égaux ? Mes supérieurs ? leur état de condamnation les abaisse jusqu'à moi ; mes inférieurs ? la grâce qu'ils ont reçue les élève jusqu'à moi. Tous enfermés dans la même rébellion, nous avons tous été embrassés par la même miséricorde. L'heure solennelle approche où toute distinction s'effacera dans une communauté de paix et de gloire : qu'importe qu'en attendant l'un de nous porte un manteau de pourpre et l'autre un manteau de bure, que l'un commande et que l'autre obéisse, que l'un soit compté pour rien dans le monde et l'autre pour quelque chose ? Nous serons tous à la fois dépouillés et revêtus à jamais. Dès ici-bas, que le frère qui est dans la bassesse se glorifie dans son élévation, que le riche s'humilie dans sa bassesse, et que tous deux se réjouissent de leur salut. Je les honorerai tous deux puisque Dieu les a tous deux honorés ; et quant à l'inégalité extérieure qui est entre eux, j'y consentirai comme à une volonté de Dieu, toujours sage et toujours bonne. Dieu veut qu'il y ait des pauvres et des riches : je le veux avec lui ; mais je sais aussi, grâce à lui, que le pauvre et le riche s'entre-rencontrent

sur la terre et dans le ciel, et que c'est Lui qui les a faits. »

Tels sont les sentiments du chrétien, parce qu'il juge toutes choses au point de vue de l'éternité, et parce que le bonheur dont il jouit le met au-dessus de toutes les vicissitudes, et lui fait voir du même œil les situations les plus diverses. Il consent à l'inégalité, mais l'égalité lui est sacrée. Il va plus loin, dans ce sens, que n'irait l'homme du monde le plus zélé pour l'égalité. Car s'il honore dans ceux qui ont reçu plus de grâces que lui des monuments remarquables de la puissance de Dieu, il s'humilie vis-à-vis de ceux qu'il a devancés, en se disant : *Qu'ai-je donc que je ne l'aie reçu, et si je l'ai reçu, pourquoi m'en glorifier comme si je ne l'avais pas reçu ?* Il ne se croit volontiers au-dessus de personne ; il trouve dans les moins avancés, dans les plus faibles, de quoi s'humilier en lui-même. Sachant ce qu'il eût pu devenir, si la main de Dieu se fût retirée de lui, il ne méprise personne ; il se garde de briser le roseau froissé ; il a le sentiment de l'égalité à l'égard même de ceux que la justice humaine a flétris ; sa justice, plus délicate et toute spirituelle, les replace dans la communauté humaine, et il tarde à sa charité de les voir introduits dans la communauté chrétienne.

Jugez si l'égalité peut recevoir des atteintes dans une société où chacun, regardant les autres par humilité comme plus excellents que lui-même, ne se croit digne que de la dernière place, et la réclame, comme dans la société mondaine on réclame la première. Car c'est là, vous le savez, l'esprit de l'Évangile, et l'objet le plus fréquent des recommandations du Sauveur et de ses apôtres. On n'est pas chrétien, on n'a pas compris le christianisme, si l'on est dans d'autres dispositions ; car on oublie que Jésus-Christ est venu dans le monde pour servir et non pour être servi ; qu'il a lavé les pieds de ses disciples, et qu'il a voulu que nous fissions tous de même. L'Évangile est tellement plein de ces idées, tout son contenu est tellement opposé aux prétentions de la vanité, il nous oblige tellement à ne point aspirer aux choses élevées, mais à marcher avec les humbles ; en un mot, il est tellement à l'extrême opposé de notre orgueil, qu'il n'a pas même songé à nous

dire que nous sommes égaux les uns des autres ; si bien qu'en prêchant aujourd'hui sur l'égalité, je prêche sur un sujet que l'Évangile n'a point indiqué. C'est que, du premier coup et d'un seul élan, il va bien au delà. Il passe, sans y regarder, à côté du dogme de l'égalité pour arriver à celui de la fraternité. Sa méthode est d'absorber le médiocre dans l'excellent, et l'humain dans le divin. Nulle part, il ne nous dit que les hommes sont égaux ; vérité que sans doute il ne nie pas, mais qu'il ignore pour ainsi dire, tant elle est au-dessous du point de vue et de l'esprit de Jésus-Christ. Mais il nous dit que nous sommes membres d'un même corps, tous acceptés, tous nécessaires, tous subordonnés au même chef en qui se trouve le principe de notre vie à tous. Nous sommes membres les uns des autres, tellement unis que la souffrance ou la santé d'un membre devient la souffrance ou la santé de tous les autres. Nous sommes frères, en un mot ; et qui va songer, entre des frères, entre les enfants d'un même père et d'une même mère, à chercher des inégalités ? Ces frères, du moins, ne se regardent pas comme inégaux entre eux, ils en sont si loin qu'ils ne s'avisent pas même de remarquer qu'ils sont égaux ; leur fraternité ne leur permet pas même cette pensée. Pareillement les chrétiens ne sont pas égaux d'abord, puis frères ensuite ; ils sont frères d'abord, et parce qu'ils sont frères, ils sont égaux. Dès lors, toutes les différences que la naissance, la fortune, l'éducation peuvent avoir mises entre eux, ces différences, visibles pour leurs yeux, sont invisibles pour les cœurs ; la qualité de frères efface tout ; elle égalise les conditions sans les effacer ; elle élève doucement le pauvre vers le riche, abaisse doucement le riche vers le pauvre ; elle fait de leurs inégalités mêmes des moyens de rapprochement, des liens ; elle tourne au profit de leur union ce qui semblait devoir être une cause d'éloignement et de séparation ; et elle s'applaudit d'une inégalité de partage sans laquelle les frères auraient moins d'occasions de se chercher et de se toucher.

Que le christianisme fasse des hommes autant de membres les uns des autres, autant de frères, c'est ce que le chrétien seul peut bien comprendre,

parce que lui seul aussi comprend bien que Dieu puisse être appelé Père. Il n'est pas seul cependant à employer ces expressions, qui sont devenues usuelles dans la chrétienté. Mais quel autre que lui en sent la force, la douceur, la vérité ? Ce n'est pas le raisonnement, c'est l'expérience qui lui en a donné le secret. Il ne sait pas seulement, il sent que les hommes sont ses frères. Il ne peut pas lui venir à la pensée de les voir sous un autre aspect. Il croirait faire injure à l'Évangile et à la croix de son Sauveur ; et, du moment qu'il sentirait s'affaiblir dans son cœur la fraternité humaine, il saurait et s'apercevrait que la paternité de Dieu, que l'esprit d'adoption a souffert dans son cœur dans la même mesure. Faut-il, après cela, vous dire qu'il regarde ses frères comme ses égaux ? que l'égalité humaine n'a pas d'asile plus assuré que le cœur du chrétien ? que personne ne peut rendre à ce principe un hommage plus entier, plus absolu ? que les doctrines et les inclinations les plus libérales n'approchent point, à cet égard, des sentiments d'un vrai chrétien ? que la société chrétienne, je dis la société des deux premiers venus d'entre les chrétiens, est, sous ce rapport, le modèle et l'idéal de la société civile ? et enfin que la société civile n'approchera de son but, ou de ses différents buts, ordre et liberté, égalité et paix, qu'à proportion qu'elle sera chrétienne ?

Ah ! mes frères, je crois que vous en êtes convaincus, et que vous le désirez. Hâtez donc ce progrès par vos vœux, par vos prières, par vos efforts ; soyez chrétiens, pour que la société soit chrétienne ; enseignez l'égalité par la fraternité ; montrez dans le racheté de Jésus-Christ l'image et le modèle du bon citoyen ; faites voir que toutes les vertus civiques découlent de cette même source, et que l'union des âmes en Dieu est le seul gage du bon ordre de la société ; transportez à votre patrie terrestre et passagère les caractères de votre patrie céleste et immortelle ; obtenez de Dieu, par de constantes prières, d'être, selon la parole de son Fils, une ville bâtie sur une montagne, que tous voient, que tous envient, et dont toutes les cités soient jalouses de réfléchir la gloire et de reproduire la félicité.

La Solitude recommandée au pasteur

« Mais il se tenait retiré dans les
déserts, et il priait. »

(Luc 5.16)

Il n'est pas, dans l'histoire des jours du Fils de l'homme, un seul détail indifférent ; toutes ses actions nous instruisent comme toutes ses paroles ; et souvent d'une circonstance qui ne semblait destinée qu'à lier entre eux les faits dont le récit se compose, ressort, pour le lecteur attentif, quelque enseignement d'une haute importance. Ce n'est pas sans dessein que l'Esprit de Dieu qui a conduit la plume des évangélistes, leur a fait tenir note des différentes retraites de notre Seigneur sur la montagne et dans le désert. En voyant celui dont l'âme sainte était dans une communion essentielle et constante avec le Dieu de toute sainteté, se séparer de la foule pour converser avec son Père, en voyant celui qui était la vérité même s'éloigner du bruit du monde pour entendre de plus près la voix de l'Esprit, on ne peut pas douter que le chrétien n'ait besoin de la retraite et du silence dont son maître lui-même a senti le besoin ; et nous en particulier, nous ne pouvons pas douter que, si le souverain pasteur a aimé et cherché la solitude, nous, pasteurs, en son nom, de l'Eglise qu'il a rassemblée, nous ne devons, comme lui, aimer et chercher la solitude.

Bien que son exemple suffise, il ne peut pas être inutile, disons mieux, il est nécessaire de nous rendre compte des raisons qui, indépendamment de l'autorité d'un tel exemple, recommandent la solitude à un ministre de Jésus-Christ. C'est ce que nous allons essayer ; et nous pouvons bien dire que les temps où nous sommes, la forme actuelle de la vie humaine et celle de notre ministère, augmentent pour nous l'intérêt d'un sujet intéressant d'ailleurs dans tous les temps et dans toutes les Eglises. Celui qui vient vous en parler, et qui, sur ce sujet comme sur tout autre, a beaucoup plus à apprendre de vous qu'il ne peut vous apprendre, se sent bien faible pour le traiter convenablement ; puisse-t-il le faire d'une manière utile ! et pour cela, demandez à Dieu avec lui de surveiller les pensées de son cœur et les paroles de sa bouche. Ainsi soit-il.

Nous pourrions nous en tenir aux considérations les plus générales, certains qu'elle iraient s'appliquer d'elles-mêmes à notre sainte profession. La solitude est favorable au recueillement, et ce n'est qu'à condition de se recueillir, c'est-à-dire de rentrer en soi-même, et de s'isoler de tous les objets hormis un seul, que l'homme est capable de déployer une certaine puissance de pensée et de volonté. Toute vie forte est une vie profonde. Or ce recueillement est d'autant plus difficile que plus d'objets sollicitent notre attention, et que plus d'impressions différentes se disputent notre âme. Tout ce qui nous dissipe nous affaiblit. La solitude, qui nous sépare de ces objets, qui nous soustrait à ces impressions, qui réduit au plus petit nombre possible les causes extérieures de distraction, est donc utile, plus ou moins, à tous les hommes ; les plus forts d'entre eux en ont reconnu le prix, en ont recherché l'occasion ; l'abus même qu'on en a fait témoigne de son utilité, puisque les excès qui en ont été la suite ont tous pour caractère la tyrannie d'une pensée unique, devenue peu à peu maîtresse absolue de l'imagination, de l'âme et de la vie. Ces exemples conduisent à penser que deux situations opposées, la société et la solitude, concourent ensemble à la pleine formation de l'homme, la première donnant l'éveil à ses pensées

et un objet à sa volonté, la seconde achevant ce que la première a ébauché, et l'élevant à l'état de conviction proprement dite et de ferme vouloir.

Si la solitude est nécessaire plus ou moins à tous les hommes, elle a une importance particulière pour l'homme religieux. La religion, en effet, ne s'accomplit pas tout entière dans la consommation de certains actes extérieurs, soit de culte, soit de morale. Ces actes ne sont eux-mêmes qu'une conséquence ou une manifestation d'une vie plus intérieure, qui est le commerce de l'âme avec l'Être invisible. Or les choses visibles, qui avaient été destinées par le Créateur à nous servir, en quelque sorte, d'escalier vers les invisibles, le monde extérieur dont tous les objets, toutes les scènes devaient nous entretenir de Dieu, a perdu cette vertu dans nos âmes, que le péché a rendues aveugles et sourdes ; il exerce dès lors sur nous une influence toute contraire ; il détourne de Dieu nos pensées et notre affection ; il les incline vers la matière et vers la vanité ; il détrône dans notre cœur l'infini et l'immortel ; il finit par nous ôter le goût et le sentiment des vrais biens, en sorte que, livrés aux impressions du dehors, nous cessons bientôt de recevoir celles de la vérité, et qu'à moins d'une vie intérieure très forte et soigneusement entretenue, l'âme, légère et gonflée de vanité, s'envole à tous les vents de la convoitise, de l'amour-propre et de la curiosité. Combien donc la religion, dont le principal effort est de nous soustraire aux impressions du monde visible, ne doit-elle pas nous conseiller la retraite et la solitude !

*Il n'est pas bon, même sous le point de vue religieux, que l'homme soit seul.*¹ Mais il lui serait encore moins bon de n'être jamais seul. A force de se mêler avec les hommes, on perd son empreinte ; on échange son propre caractère contre le caractère général ; on pense avec l'esprit des autres ; on cesse d'être soi-même. Or, pour pouvoir devenir chrétien, il faut d'abord être soi-même ; il faut s'appartenir pour se donner à Dieu. Si nous venions à perdre dans le commerce du monde cette forme native de notre être qui

1. Genèse 2.18

fait que nous sommes nous-mêmes, la vérité, en nous abordant, chercherait en vain où se prendre ; et nous, qui aurions peu à peu laissé l'âme de tous se substituer à la nôtre, nous n'aurions plus de quoi sentir la vérité, la reconnaître et l'accueillir. Jamais ce danger ne fut plus grand qu'aujourd'hui ; nous le rencontrons partout, dans l'Eglise comme dans le monde ; tout conspire, même sous les plus saintes apparences, à nous enlever à nous-mêmes ; et nous risquons à tout moment de prendre la voix du siècle pour la voix de l'Esprit de Dieu. Je ne sais quelle âme insipide et quelle vie factice menacent incessamment de prendre la place de notre âme et de notre vie. Je ne sais quelle force magique nous fait recueillir comme la naïve inspiration de notre conscience, et défendre avec la chaleur de la conviction, des systèmes et des formules qui sont nés hors de nous du conflit des idées et du cours des événements. On observe, on imite, on répète, et l'on croit expérimenter. Jamais le vœu du prophète-roi n'a dû trouver de l'écho dans plus de cœurs : *Oh ! qui me donnerait les ailes de la colombe ! je m'en irais, et je me poserais en quelque lieu !*² Que ce vœu soit le nôtre ! posons-nous en quelque lieu ; loin des bruits et de la poussière du monde, loin de ses souvenirs, s'il était possible, allons à la recherche de nous-mêmes ; retrouvons cet homme premier, cet homme vrai, sous la couche épaisse des opinions de secte et de l'esprit du siècle ; éveillons la voix intérieure ; recueillons religieusement les rapports, longtemps suspendus, de notre conscience : oui, religieusement ; car, dans ce silence du monde, c'est Dieu lui-même que nous entendrons, c'est Dieu qui parlera par la voix intérieure. *Quand je l'aurai attiré au désert, dit Dieu dans le prophète, je parlerai à son cœur*³.

Nous ne croyons pas exagérer en disant que ceux qui n'aiment pas la solitude n'aiment pas la vérité. Au moins est-il certain que ceux qui n'aiment pas la vérité n'aiment pas non plus la solitude. Pourquoi ? parce que la solitude les oblige plus ou moins à rentrer en eux-mêmes, et que

2. Psaume 55.7

3. Osée 2.16

tout leur effort est d'en sortir pour n'y pas rencontrer la vérité. Car il est certain que tout ce qui nous rend à nous-mêmes nous rend à la vérité et à Dieu, parce qu'il y a au-dedans de nous, dans notre dernier fond, quelque chose qui rend perpétuellement témoignage à la vérité et à Dieu, quelque chose qui pleure et qui adore, quelque chose qui s'unit à l'invisible et à l'immortel, quelque chose qui consent à l'Évangile, quelque chose qui, d'avance et malgré nous-mêmes, est chrétien. Nous l'avons éprouvé dans ces moments remarquables où, tous les bruits du monde étant morts, et nos relations avec lui soudainement interrompues, nous nous trouvons tout à coup face à face de nous-mêmes ; ainsi le matin, lorsque nous commençons, comme à nouveaux frais, à vivre et à penser ; la nuit, quand nous nous réveillons, et que, selon l'expression du prophète, *nos pensées nous instruisent*⁴ dans le silence du dehors, la voix intérieure parvient enfin à se faire entendre ; c'est ce son doux et subtil, mais plus pénétrant que le bruit du tonnerre ; c'est ce petit souffle qui, après l'ouragan, passe devant les lèvres du prophète, et fait hérissier tout le poil de sa face. Un bandeau tombe de nos yeux ; notre ivresse est dissipée ; toutes choses ont pris un aspect nouveau dans un jour plus pur ; nous nous étonnons de nos rêves de la veille, nous rougissons jusqu'au fond de l'âme de nos enthousiasmes et de nos colères, de nos craintes et de nos vœux ; dans ce moment, hélas ! trop rapide, et que nous abrégeons encore, rien ne s'interpose entre la vérité et nous ; et si nous voulions le prolonger, le multiplier dans notre vie, nul doute qu'elle ne prît peu à peu une autre forme ou une autre teneur. Mais, au contraire, nous haïssons ces moments, pour la lumière même qu'ils nous apportent sur notre état spirituel ; et parce que nous les haïssons, nous fuyons la solitude qui les multiplie ; nous nous jetons en proie aux affaires et aux hommes ; nous les laissons se disputer et s'arracher les misérables lambeaux de nous-mêmes ; et nous goûtons le triste bonheur de nous être dérobés à Dieu en nous dérochant à nous-mêmes.

4. Psaume 16.7

Au reste, nous n'avons garde de l'oublier : c'est dans le monde que nous sommes appelés à exercer notre religion ; c'est dans le monde, et par les dangers que nous y rencontrons, qu'elle se fortifie et se développe ; la solitude, si elle était prolongée, nuirait à notre religion aussi bien que le commerce avec le monde extérieur ; il serait juste qu'elle nous portât dommage, puisqu'elle serait contraire aux intentions et à l'ordre de Dieu ; il ne bénirait pas notre désobéissance ; et sa justice attacherait à notre lâcheté, vainement déguisée sous le nom de prudence, des suites plus funestes encore que toutes celles que peut avoir une vie agitée et sans repos. Si les démons infestent le monde, ils poursuivent dans le désert celui que l'obéissance et la charité devaient retenir dans le monde ; si le monde est le rendez-vous des illusions, la solitude égoïste est le pays des fantômes ; l'illusion des illusions, l'erreur première est de se croire en sûreté dans l'oubli des devoirs les plus immédiats. Au reste, le Seigneur a prononcé ; il a dit à son Père : *Je ne te prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal*⁵. Oserions-nous bien prononcer une autre prière, former un autre vœu, suivre d'autres maximes ? Non, prions seulement d'être préservés du mal ; mais apprenons à retremper dans la solitude, c'est-à-dire dans le recueillement, dans la méditation et dans la prière, les forces que nous devons employer contre le monde, mais dans le monde.

Or, si la solitude convient à l'homme en général et plus particulièrement au chrétien, il est trop évident qu'elle convient au pasteur, qui est l'homme et le chrétien dans le sens le plus énergique et le plus complet que puissent avoir ces deux mots. L'œuvre du pasteur, bien conçue, est la première des œuvres humaines, dans son principe, dans ses moyens et dans ses résultats. Dans son principe, puisque c'est une œuvre de religion, et que la religion donne à la vie humaine sa plus haute et sa dernière signification. Dans ses moyens, puisque c'est par la meilleure partie de nous-mêmes que nous agissons sur la meilleure partie d'autrui. Dans ses

5. Jean 17.15

résultats, puisque la conversion d'une seule âme est comme une résurrection d'entre les morts, et que ce glorieux effet, étendu aussi loin qu'il peut s'étendre, serait la résurrection de l'humanité. Cette œuvre est la plus difficile comme la plus belle, la plus compliquée dans un sens comme elle est la plus simple dans un autre ; si elle s'accomplit souvent dans une grande infirmité de moyens humains, afin que toute gloire soit rendue à Dieu, elle n'en réclame pas moins tout ce qu'il peut y avoir en nous de courage, de patience, de persévérance, de savoir et de génie ; tout lui est bon, à cette œuvre, parce qu'elle a Dieu pour appui, mais aussi rien ne lui est trop bon, parce qu'elle a Dieu pour objet ; et à prendre à leur plus grande hauteur respective le génie des œuvres humaines d'une part, et de l'autre le génie de l'apostolat, on reconnaîtra que, sous tous les rapports, le second l'emporte sur le premier. L'œuvre du pasteur est donc, parmi les œuvres humaines, l'œuvre suprême, et le pasteur est l'homme par excellence. Si donc la solitude a de grands avantages pour tout homme, dans la double sphère de la pensée et de l'action, elle en aura de très grands pour le pasteur, comme homme de pensée et d'action.

Mais surtout le pasteur est le chrétien par excellence, c'est-à-dire qu'il doit l'être. Ces termes, si l'on y prend garde, renferment toute la définition du ministère évangélique. Le pasteur, en effet, qu'est-il autre chose qu'un chrétien spécial, un chrétien d'office, engagé, comme nous le sommes tous, à *annoncer les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière*⁶ ? Si vous séparez de son office l'administration du culte, qui n'est que la forme de son office, que reste-t-il sinon un devoir que tous les chrétiens sont appelés à remplir dans la mesure de leurs moyens et sous la forme que leur position comporte ? Quel est le chrétien qui ne doive pas, autant qu'il le peut, instruire, exhorter, consoler, rendre témoignage, *faire luire sa lumière devant les hommes*⁷, être le sel de la terre⁸, contribuer pour

6. 2Pierre 2.9

7. Matthieu 5.16

8. Matthieu 5.13

sa part à l'édification de ce temple vivant, qui est l'Eglise du Seigneur ? Si tout chrétien est ministre, combien plus et dans quel sens excellent, tout ministre n'est-il pas chrétien ? Combien cet *homme de Dieu* ne doit-il pas se rendre *propre à toute bonne œuvre*⁹ ? Combien ne doit-il pas *prendre garde à soi*¹⁰ comme à l'instruction, afin que sa vie même et son caractère deviennent une instruction ? Combien ne doit-il pas être en toutes choses *le modèle du troupeau*¹¹ ? Il est davantage encore : il est l'enseigne, l'étendard du christianisme au milieu du monde. Si le monde juge la religion d'après ses sectateurs, combien plus d'après ses ministres ! Ministres de l'Évangile, vous personnifiez l'Évangile ; on ne remonte pas plus haut ; on s'en tient à vous : un bon pasteur peut faire naître quelque prévention favorable à l'Évangile ; mais beaucoup plus sûrement un mauvais pasteur en inspire de fâcheuses, et ce qu'un bon pasteur a de mauvais efface aisément tout ce qu'il a de bon ; la sévérité du monde envers vous est inexorable, ses exigences infinies ; il sait, à un atome près, tout ce que vous devez être, tout ce que vous devez faire. Cela est bien redoutable ; mais cela est bon, cela est juste ; vous pouvez en trembler, vous ne pouvez vous en plaindre. Cessez d'être ministres, ou soyez à la rigueur ce qu'on exige de vous, des chrétiens modèles. Dites-vous tous les jours que c'est là ce que vous devez être ; et sentez alors que si le chrétien ordinaire est intéressé à se ménager, au milieu des affaires de la vie, des moments de retraite auprès de son Dieu, vous, non seulement comme ministres, mais aussi et tout premièrement comme chrétiens, vous devez aimer et chercher la solitude.

Mais enfin, il est temps de le dire, vous êtes pasteurs ; vous avez des fonctions et des devoirs particuliers ; la solitude n'a-t-elle pas pour le pasteur, en tant que pasteur, une importance particulière ?

Le pasteur, plus qu'un autre, est appelé à *rechercher ses voies et à les*

9. 2Timothée 3.17

10. 1Timothée 4.16

11. 1Pierre 5.3

*sonder*¹². Dans le chemin qu'il suit il entraîne avec lui beaucoup d'âmes. Or, chaque route n'est pas évidemment bonne ou évidemment mauvaise. *Telle voie paraît droite qui conduit à la mort*¹³. On peut se tromper sur les moyens sans errer sur le but, et les meilleures intentions peuvent aboutir à des résultats déplorables. Sur le vrai fondement, on peut élever *un édifice de bois et de paille, qui sera consumé, ou un édifice de marbre et d'or qui demeurera*. Dans l'incendie du premier, l'architecte pourra se *sauver comme à travers le feu*¹⁴; mais quelle désolation, quelle douloureuse épreuve de la foi que de contempler ces lamentables débris, d'assister actuellement, et plus tard par le souvenir, à la ruine de tant d'âmes précieuses, et de penser qu'on ne sera suivi d'aucune d'elles devant le trône du Père ! Ah ! ce divin Père connaît le secret de consoler dans le cœur d'un ministre fidèle une si amère douleur ; mais quelle douleur, jusqu'à ce qu'elle soit absorbée dans l'incompréhensible félicité du ciel ! et quel souvenir à traîner jusques au tombeau ! D'ailleurs, l'intention même n'est pas toujours droite ; on peut se croire sincère, fidèle, et ne l'être pas ; et pour ne s'en pas douter, pour l'ignorer toujours, il ne faut que marcher toujours, sans jamais prendre haleine, sans regarder jamais en arrière. Le ministre prudent et consciencieux craint l'étourdissement d'une activité sans relâche ; il a besoin de s'interroger sur ses motifs ; il se défie de la chaleur même de son zèle ; et plus il se sent uni à son œuvre, plus il se demande avec inquiétude s'il aime son œuvre pour elle-même, ou si c'est lui-même qu'il aime dans son œuvre. Les courtes réflexions qu'il entremêle à ses travaux ne s'achevant presque jamais, et ne laissant dans son esprit que des empreintes incertaines et tremblantes, il n'ose se fier à des aperçus si fugitifs ; et quelle que soit la froideur de sa tête et la sûreté ordinaire de son bon sens dans les choses de la vie, il ne s'y repose pas entièrement, sachant que dans des intérêts aussi graves et dans des questions aussi délicates, les garanties ordinaires ne suf-

12. Lamentations 3.40

13. Proverbes 14.12

14. 1Corinthiens 3.12, 15

fisent pas, et que le bon sens naturel ne préserve pas toujours d'énormes erreurs. Or, cet examen de ses voies, ce contrôle sévère de ses moyens et de ses motifs, cette critique sérieuse de toute son œuvre, combien n'aura-t-il pas de peine à s'en acquitter, s'il se refuse quelques moments de solitude !

On parle de l'expérience comme d'un grand avantage, et l'on a raison ; car la pensée, qui fait pressentir beaucoup de choses, ne fait pas tout deviner. Mais on a tort de faire consister l'expérience dans les faits mêmes auxquels on a pris part ou assisté, et de la mesurer au nombre des années. L'âge tout seul ne fait pas l'expérience, et l'on peut avoir longtemps vécu sans avoir beaucoup vécu. Tout le monde a vu, tout le monde n'a pas regardé. L'expérience n'est pas seulement un fait, c'est une action. Ce sont les faits de notre vie éclairés par la réflexion, ou, si vous l'aimez mieux, c'est la réflexion se joignant aux faits pour leur donner leur signification et leur attacher leurs conséquences. On n'a beaucoup expérimenté que quand on a beaucoup réfléchi. Comment donc douter que l'expérience, commencée pour ainsi dire dans le monde extérieur, ne s'achève et ne se consume dans la solitude ? Que de germes que fournissait la vie, dissipés et perdus faute d'un moment pour les recueillir ! que de germes conservés et fécondés, que d'avenir, dans une seule heure consacrée à la méditation d'un seul fait !

La Parole de Dieu est l'herbe savoureuse et douce dont vous avez à nourrir votre troupeau ; mais votre force, comme pasteurs, est de vous en nourrir vous-mêmes, car votre santé est la vie du troupeau. Mais il serait fâcheux, croyez-le bien, de ne lire le plus souvent cette Parole qu'en présence ou en vue de votre troupeau. Il reste toujours, je veux le croire, quelque chose pour nous d'une étude que nous avons faite pour notre Eglise ; mais jamais rien de si intime que d'une étude faite pour nous immédiatement. Notre salut, il faut bien nous le dire, ne se fait pas tout d'un temps avec celui des autres ; notre salut ne se prélève pas sur le leur ; nous sommes les pasteurs de nos propres âmes ; nous faisons partie de notre

propre paroisse ; et c'est à nous que sont dus nos premiers soins. Chercher toujours dans la Bible des sujets de méditation et des textes de sermons, n'est point assez pour nous, ni même pour notre troupeau, qui ne peut que perdre à ce que nous perdons nous-mêmes. Il faut que nous apprenions, oui, que nous *apprenions*, à lire la Bible non en prédicateurs, mais en simples fidèles. Et quel rafraîchissement pour le ministre de la lire ainsi, sans y attacher toujours l'idée de tâche et d'office, de la lire à longs traits, de se promener librement à travers ces riches et fécondes plaines, de les parcourir dans tous les sens, d'en sonder tous les recoins, d'en embrasser l'ensemble ! Il faut donc chercher, à part des heures de travail proprement dit, des moments du moins pour ce repas spirituel ; il faut de temps en temps descendre de cette chaire où notre préoccupation pastorale nous retient continuellement, et nous asseoir, en disciples, aux pieds de Jésus-Christ, confondus et cachés dans les rangs du peuple qui l'écoute.

Il y aurait beaucoup à dire sur un autre emploi de nos heures solitaires, sur l'étude scientifique, recommandable à tant d'égards, et nécessaire surtout pour corriger ce qu'une vie toute pratique, toute composée de faits particuliers et accidentels, peut faire contracter d'étroitesse et d'obstination aux meilleurs esprits. Mais une question délicate ne pouvant être traitée avec sûreté qu'au moyen de quelques développements, permettez que je me contente de l'avoir indiquée, et que je me hâte avec vous vers les parties les plus hautes de mon sujet, vers le meilleur emploi de la solitude, vers celui de qui tous les autres reçoivent leur utilité et leur bénédiction. *Jésus se tenait retiré dans les déserts, et il priait.* A qui d'entre vous ne rappelé-je pas, par ce peu de paroles, le souvenir des plus intimes et des plus chères consolations de son ministère ? Ah ! si le ministère n'avait que des joies, encore faudrait-il, pour les goûter, les déposer sur l'autel ; encore faudrait-il les avoir sanctifiées par la reconnaissance, par une profonde humiliation ; les prémices et la dîme de nos succès appartiennent à l'auteur de nos succès ; après cela seulement nous en pouvons prendre

notre part. Quoi de plus naturel, alors, que de chercher la retraite et le silence, pour que toute notre joie, pour que tout notre cœur s'élève à lui, pour que rien ne s'en dissipe au vent du siècle et du jour ! Mais le ministère, ce combat perpétuel contre les puissances du mal et de l'erreur, a d'autres confidences à faire à Dieu que celles de ses victoires. A qui donc cet homme de Dieu, mais cet homme pourtant, dira-t-il sans réserve le secret de ces doutes, de ces faiblesses, de ces lâchetés, de ces scandales intérieurs, qu'un ministère difficile et entravé fait naître si souvent dans l'âme la plus pastorale ? Aux pieds de qui, après ses défaites, viendra-t-il tomber, épuisé, sanglant et baigné de larmes ? Les commerces les plus saints, d'homme à homme, de pasteur à pasteur, si précieux qu'ils soient, ne remplacent pas le commerce plus intime de l'âme avec le Seigneur. Il est des choses qui ne se disent qu'à Dieu, et qu'on ne pense même que devant Dieu. Lui seul, tout redoutable et tout grand qu'il est, sait encourager nos dernières et nos plus difficiles confidences, et tirer du secret de notre cœur ce que nous n'aurions jamais pu dire ni aux autres ni à nous-mêmes. A qui le ministre demandera-t-il conseil quand les meilleurs conseils échouent faute de cette inspiration intérieure qui est le premier des conseils ? A qui demandera-t-il, comme son pain quotidien, le don des miracles, puisque tout est miracle d'un bout à l'autre de cette œuvre que la conversion couronne ? A qui, dans les détresses de sa charité, viendra-t-il confier ces âmes qu'il a vainement suppliées de se réconcilier avec Dieu, et qu'il voit descendre à grands pas vers l'abîme avec une effroyable insouciance ? A qui demandera-t-il pour son amour-propre humilié, pour sa sensibilité froissée, un baume à la fois pur et doux, une consolation sanctifiante ? A quel astre dans les cieux regardera-t-il pour tenir un chemin sûr à travers cet océan de la vie où la main de l'homme n'a point tracé de chemin ?

Mais ne regardons pas la prière uniquement comme un privilège : elle est un devoir pour le chrétien, elle est un office pour le pasteur. Un office, disons-nous ; et combien cette pensée n'est-elle pas consolante pour

le ministre, lorsqu'il est contraint de reconnaître le peu d'énergie et le peu d'effet de son ministère extérieur ! Qu'il lui est précieux alors de pouvoir se ressaisir de la meilleure partie de cet office du prêtre dont les anciens attributs ont disparu dans la loi nouvelle ! Qu'il se sent heureux, lorsqu'il a vainement adressé aux hommes ses supplications, de les élever à Dieu, en qui il est toujours sûr de trouver un auditeur attentif et bien disposé ! Pécheur humilié, il entre, le front baissé, dans le lieu saint, mais il y entre pourtant ; il y porte avec lui les infinis mérites de Jésus-Christ, et les gages, pour ainsi dire, qu'il a reçus de Dieu même ; et, comme le pontife des anciens jours, il intercède pour son peuple auprès de l'Éternel. Oui, la prière pour vos troupeaux est une des fonctions de votre ministère, comme elle fut une des fonctions du souverain pasteur, et certainement l'un des principaux emplois de ses heures solitaires. *Satan a demandé à vous cribler comme on crible le blé*, dit le Seigneur à Simon ; *mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point* ¹⁵. Il ne dit pas : *Je prie*, quoique, à cette heure même, il priât sans doute ; non, Jésus annonce qu'il *a prié*. Ne le voyez-vous pas consacrant à l'intercession, d'une manière spéciale, certains moments de cette sainte vie qui fut tout entière une intercession ? Tu sais maintenant, fils de Jonas, tu entrevois du moins quel intérêt préoccupait l'âme de ton maître lorsqu'il *montait sur la montagne, pour être à part, afin de prier* ¹⁶. Et vous, successeurs du fils de Jonas, vous comprenez qu'il faut aussi accomplir sur la montagne, et à part, une partie de votre ministère, et combattre avec vos larmes, quand votre prédication est restée sans effet, ou pour qu'elle ait un effet. C'est sur la montagne, c'est dans l'air du ciel, s'il était possible, qu'il vous faut monter ; c'est à part du monde qu'il faut vous retirer ; ce sont des moments particuliers qu'il faut réserver à ce ministère. Aimez-vous les âmes qui vous sont confiées ? priez beaucoup pour elles. Les aimez-vous peu encore ? priez beaucoup pour elles, afin d'apprendre à les aimer ; priez avec soin ; priez avec une intention directe et précise ; ayez des moments

15. Luc 22.31-32

16. Matthieu 14.23

pour cette prière spéciale, l'intercession ; ayez donc aussi des heures de retraite : ne vous croyez pas au-dessus des disciples immédiats du Sauveur, des premiers pasteurs de son Eglise, qui demandaient d'être déchargés de quelques soins extérieurs, respectables cependant, pour pouvoir, disaient-ils, *vaquer à la prière*¹⁷. La prière, en effet, est une chose à laquelle il faut vaquer ; et tout premièrement la prière du pasteur ; et quand nous n'aurions que cette raison de chercher la solitude, sans doute, mes frères, cette raison suffirait¹⁸.

Ces usages divers de la solitude correspondent aux divers offices du ministère évangélique ; faisons de ces détails un ensemble, envisageons d'une manière générale l'esprit du ministère évangélique, et reprenons, sous cette nouvelle forme, la question dont nous sommes occupés. Il y a un esprit, un don du ministère pour tous ceux qu'une véritable vocation a fait entrer dans cette sainte milice. Mais ce don, comme tous ceux de la grâce, a besoin, pour ne pas s'éteindre, d'être incessamment rallumé. Nous n'en saurions douter après avoir lu ces paroles de saint Paul à son disciple Timothée : *Je t'avertis de rallumer le don de Dieu qui est en toi, et que tu as reçu par l'imposition de mes mains*¹⁹. Est-ce Timothée simple chrétien, ou Timothée pasteur, que saint Paul exhorte dans ces paroles ? C'est le second des deux évidemment. Or, s'il avait suffi de l'exercice du ministère pour entretenir ou pour rallumer le don du ministère, l'exhortation était inutile, ou se retrouvait dans toutes les exhortations générales à l'obéissance, au zèle et à la fidélité, que l'apôtre avait déjà adressées à son disciple bien-aimé. Il ne suppose pas que cette flamme que Timothée porte dans ses mains à travers le monde, puisse s'entretenir et grandir par le seul mouvement de sa course. Il semble croire bien plutôt que, malgré ce mouvement, malgré cette activité tout évangélique et toute pastorale, cette flamme s'éteint naturellement, et qu'elle est constamment sur le point de

17. Actes 6.4

18. Voir une *note* à la fin du discours.

19. 2Timothée 1.6

s'éteindre. Ainsi l'exercice du ministère ne suffit pas pour renouveler incessamment en nous l'esprit du ministère ; il y faut des précautions et des moyens pris en dehors du ministère. Qu'est-ce donc, si ce n'est une action de l'âme sur elle-même, un travail intérieur, à qui sans doute l'exercice extérieur peut profiter, mais qui tout d'abord profite à l'exercice extérieur ? Or, si ce travail intérieur est nécessaire, qui peut douter que la solitude, qui nous y livre tout entiers, et qui nous permet d'y consacrer toutes nos forces, ne nous aide très efficacement à rallumer en nous le don que nous avons reçu ?

Il faut bien aller plus loin ; il faut avouer que notre activité extérieure, loin de suffire à entretenir en nous la flamme sacrée, menace de l'éteindre. Qui ne connaît, pour l'avoir éprouvé, l'inévitable effet de l'habitude ? L'habitude peut nous rendre chers et nécessaires toutes sortes d'objets ; mais elle ne nous apprend pas à les respecter ; son effet le plus essentiel est même d'user le respect. Elle ne détruit pas, elle ne peut pas détruire dans un objet les caractères qui lui donnent des droits au respect ; il reste bien le même, mais c'est nous qui changeons. La crainte et l'étonnement, qui sont des éléments du respect, s'effacent peu à peu avec la nouveauté ; et si quelque devoir, quelque position particulière nous oblige à des rapports fréquents avec un être, avec une idée, avec un nom, l'effet dont nous parlons s'accomplit avec une effrayante rapidité. C'est que toute impression s'affaiblit quand ce n'est qu'une, impression, un *état* et non une *action* de l'âme ; c'est que, quand on se borne à laisser les objets agir sur elle, bientôt ils n'agissent plus. Le danger est plus grand dans notre profession que dans toute autre. Les instruments les plus délicats sont ceux qui s'émoussent le plus vite. Il est dangereux pour un sentiment de devenir une fonction ; et il est bien à craindre que, quand la charité est érigée en profession, la profession ne dégénère en métier. La loi qui nous ordonne d'exercer notre ministère *en temps et hors de temps*²⁰, est aussi redoutable

20. 2Timothée 4.2

qu'elle est juste. Avoir de la piété, de la foi, du zèle, non à notre heure et pour nous-mêmes, mais pour autrui et à son heure, être toujours prêts, toujours disposés ; toujours avoir, parce que toujours il faut pouvoir donner ; enfin, parler à toute heure de Jésus-Christ, et n'en parler cependant qu'autant qu'on l'a dans le cœur, quelle tâche, mes frères, quelle responsabilité, et *qui est suffisant à ces choses !*²¹ Heureux, bien heureux entre un grand nombre, le ministre qui ne se souvient pas d'avoir jamais, soit dans la chaire, soit dans les entretiens, soit dans les prières, prononcé le nom de Dieu en vain ! Heureux qui n'est pas revenu d'un office pastoral, d'une visite de charité, la conscience chargée du sentiment d'une profanation ! Que dis-je ? heureux qui l'a eu, ce sentiment, heureux qui en a souffert, et qui n'a pas pris l'habitude de répandre les idées saintes et les noms saints aussi involontairement, aussi indifféremment, que la source au haut des monts laisse écouler les trésors de son onde !

Il ne faut donc pas trop compter sur notre ministère lui-même pour entretenir en nous l'esprit du ministère. Sans doute il y a une vertu sanctifiante dans un ministère saint ; mais cette vertu peut s'affaiblir et s'éteindre ; et lorsqu'elle est éteinte, alors ce même ministère, de sanctifiant qu'il était, devient corrupteur, et nous fait autant de mal qu'il devait nous faire de bien. La responsabilité se proportionne aux avantages, les dangers aux grâces, et l'attrait ne peut s'évanouir que pour faire place au dégoût. Rien n'est pire, a dit un observateur profond, que la corruption de l'excellent. Rien ne descend plus bas que ce qui tombe de plus haut. Rien, par conséquent, n'est au-dessous du ministre, quand il a perdu l'esprit et le goût de son état ; et comme l'exercice même de son état l'expose à ce danger, il faut que quelque chose le reporte chaque jour à son point de départ ; il faut que sa vocation se confirme chaque jour, que chaque jour sa consécration lui soit de nouveau conférée. Il faut qu'il s'effraye et s'humilie du ministère qui fait sa joie et sa gloire. Il faut que, bien loin de s'imaginer que le mi-

21. 2Corinthiens 2.16

nistère fait le ministre, il se dise bien que le ministre fait le ministère ; et qu'il ne sente jamais mieux le besoin de s'approcher de Dieu que lorsque ses fonctions toutes seules semblent l'en approcher. Il faut qu'il suive la règle donnée par François de Sales, « de faire continuellement des retours d'esprit à Dieu, même parmi les actions qui ont Dieu pour objet. » Est-il nécessaire de dire que toutes ces considérations nous doivent rendre la solitude précieuse et chère ?

D'ailleurs tout n'est pas spirituel, ni même ecclésiastique, dans les fonctions qui nous sont confiées. Beaucoup de nos fonctions sont des affaires, et des affaires matérielles. Quelque part qu'y puisse avoir la charité, qui ennoblit et embellit tout, ce sont pourtant des *affaires*. Il en est même dont le rapport avec le but essentiel du ministère est bien difficile à apercevoir. Cet inconvénient ne tient qu'en partie au régime sous lequel nous vivons. Aucune constitution ecclésiastique ne le fera disparaître, parce qu'aucune ne pourra faire que le pasteur ne soit pas essentiellement ce qu'il est parmi nous, l'avocat et le conseiller des pauvres, le consolateur naturel de toutes les douleurs, l'âme de l'instruction primaire, l'intermédiaire de presque tout bien, le premier des juges de paix, et le membre sans cesse actif d'une magistrature morale dont la société ne se passera jamais. Telle est notre condition ; il faut l'accepter, mais avec crainte et tremblement, mais en nous disant que la multitude et la diversité de nos offices nous condamnent à une vie qui, sauf son objet et son but, a tous les caractères de la dissipation.

« Mais, dira-t-on, si les affaires de notre ministère sont si multipliées, comment cultiver la solitude ? Ce qui la rend nécessaire est précisément ce qui la rend difficile. » Jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle est entièrement impossible, nous nous croirons en droit de retourner les termes de l'objection, et de dire : Ce qui rend la solitude difficile est précisément ce qui la rend nécessaire. Moins vous avez de moments à donner à la retraite, plus vous devez, à mesure qu'ils se présentent, être empressés de les lui

donner. Et franchement, si rares qu'ils soient, ces moments sont-ils si peu nombreux que vous le dites ? les avez-vous bien comptés ? êtes-vous bien sûrs d'avoir donné au devoir tous les moments que vous avez refusés à la solitude ? les longs entretiens, la curiosité, les complications inutiles, les formalités vaines, les bienséances frivoles, ne sont-elles donc pour rien dans la gêne que vous éprouvez, et dans la précipitation étourdissante avec laquelle vous vous plaignez de vivre ? Ah ! je suis moins en peine des dissipations de la charité ; si elle multiplie indéfiniment nos travaux et nos soucis, d'un autre côté elle nous rend sacrées toutes nos heures ; elle est avare en même temps que prodigue ; elle prend sur le monde pour donner à Dieu ; elle sait trouver du temps pour tout. Reposez-vous sur elle ; ne craignez pas de vous abandonner à ses inspirations ; elle saura bien vous indemniser : quand elle vous adresse un de ses appels, levez-vous et suivez-la ; interrompez, pour la suivre, la méditation, la lecture, la prière commencée ; continuez votre prière dans la rue ; allez, vous avez entre les mains des arrhes bien sûres. Dieu est votre débiteur ; et il saura bien vous rendre cette heure de solitude que vous venez de perdre pour lui.

Ce n'est donc pas contre la charité qu'il faut nous mettre en défense, c'est contre le monde, contre les indiscretes exigences de ses usages, contre la séduction de ses aspects multipliés et changeants, contre la complication toujours croissante de la vie humaine, contre cette forme actuelle de la société qui en mêle tous les éléments et en confond toutes les sphères. Mais enfin, s'il était vrai que, même en refusant tout au monde, comme monde, la vie du pasteur fût pleine jusqu'aux bords, ne resterait-il rien de la recommandation que nous lui avons faite ? Elle resterait tout entière : car ce n'est pas tant *la solitude* qui importe, que *l'amour et l'esprit de la solitude*.

Remarquez que, sans cet amour et cet esprit de la solitude, il n'y a pas de solitude véritable. La solitude véritable est dans le cœur ; et celui qui ne saurait pas l'y trouver ne la trouverait pas ailleurs ; on rencontre ordinairement le monde dans le cabinet quand on l'y porte avec soi. Hélas ! nous

n'y sommes pas longtemps seuls. La difficulté de supporter un redoutable tête-à-tête avec notre conscience, nous rejette bientôt vers toutes les choses dont nous avons cru être séparés. Que dis-je ! c'est alors que des passions et des pensées mauvaises, que l'activité extérieure avait éloignées, demandent et obtiennent audience. Nous nous recueillons, oui, mais dans le mal ; et notre seconde condition est pire que la première. Il ne faut donc pas considérer la solitude comme un état, mais comme une action, comme un exercice ; il faut, pour pouvoir se continuer dans la retraite, qu'elle ait commencé dans le cœur ; il faudrait même qu'elle pût s'y consommer ; qu'elle fût plus ou moins indépendante des circonstances extérieures, en sorte que, même dans l'agitation de l'action et dans le bruit du monde, nous pussions jouir de ses bienfaits, et dire, comme le saint évêque dont j'ai déjà parlé : « Je suis environné de gens, mais mon cœur est pourtant solitaire. »

Or, le cœur est solitaire, quand le monde a disparu, et le monde, qui nous entoure, qui nous enveloppe, ne peut disparaître pour nous qu'autant que quelque chose s'interpose entre nous et lui. La douleur, une douleur profonde, produit quelquefois cet effet, et c'est bien à cela que Dieu la destine ; mais cet effet même n'est atteint que lorsque la douleur amène avec elle la pensée de Dieu ; autrement, chose déplorable ! nous nous rattachons au monde par la douleur même qui devait nous en détacher. Un cœur vraiment solitaire, c'est celui où Dieu est présent ; la présence de Dieu, qui est le but de la solitude, en est aussi le moyen. C'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse effacer le monde ; tout ce qui n'est pas Dieu n'y suffit pas, parce que tout ce qui n'est pas Dieu, c'est encore le monde. Oui, c'est le monde encore, ce travail sérieux de la pensée ; c'est le monde encore, cette étude laborieuse et concentrée ; c'est le monde encore, cette observation attentive de vous-mêmes : rentrer en soi-même, sous une autre conduite que celle de Dieu, c'est rentrer dans le monde ; un cœur d'où Dieu est absent est tumultueux, bruyant et dissipé comme la place publique ; et en effet

c'est une place publique, un carrefour, où tout ce qui s'appelle monde débouche et afflue de tous les côtés. La véritable, la bonne solitude, est tout entière dans le sentiment de la présence de Dieu.

Chaque homme a son Dieu ; la passion de chaque homme est son Dieu, en la présence duquel il s'efforce de vivre ; et lorsque cette passion n'a pas pour objet la matière, lorsque c'est, si l'on peut ainsi parler, une passion de l'esprit, elle prend aisément les apparences d'une religion. Combien d'hommes n'ont pas voué un culte à une idée ! combien d'hommes, pour se l'approprier ou pour la féconder, se sont arrachés au monde extérieur, en ont oublié jusqu'aux bienséances les plus ordinaires, jusqu'aux nécessités les plus impérieuses, et ont vécu de longues années, seul à seul, avec une pensée abstraite ou une espérance lointaine ! Que dis-je ? plusieurs n'ont pas eu besoin d'une espérance positive, d'un but cherché hors d'eux-mêmes ; leur volonté semble s'être prise à leur volonté même ; et ils sont parvenus, avec un admirable succès, à vivre perpétuellement en présence de leur Dieu. Notre Dieu est-il moins Dieu que le leur ? Celui qui est amour, celui qui s'est fait homme pour nous, pauvre pour nous, anathème pour nous, le Dieu bon, le Dieu sauveur, ne pourrait-il donc pas habiter en nous, comme leur Dieu habite en eux ? N'avons-nous aucun moyen de le fixer dans ce temple vivant qu'il préfère à tous les temples ? Ne peut-il pas tellement se communiquer à nous qu'il s'unisse à toutes nos situations, à tous nos actes, comme notre respiration s'unit à tous les mouvements de notre corps ? Ne pourrions-nous pas porter partout ce Dieu avec nous comme le mondain porte partout son idole ? lui rapporter tout comme le mondain rapporte tout à sa pensée favorite ou à sa passion dominante ? Eh quoi ! m'est-il permis de dire que cela ne se peut pas, lorsque je vois des âmes qui se recueillent au milieu des affaires, et que les affaires elles-mêmes semblent recueillir, parce qu'à mesure qu'elles se sentent pressées par les hommes et par les choses, elles se retirent au-dedans d'elles-mêmes, et cherchent avec plus d'amour les regards et le

commerce de leur Dieu ? Oui, il est des âmes qui vous diraient en gémissant, mais qui pourraient vous dire, dans quels rares moments elles ont senti qu'elles vivaient hors de Dieu. Sans aspirer à un privilège si haut, tout chrétien ne peut-il demander que Dieu lui soit tour à tour une solitude au milieu de la foule, et une société dans le désert ?

Tout ce que nous avons dit des avantages de la solitude extérieure, nous le maintenons et nous désirons que chacun de nous la regarde comme un moyen qu'il doit saisir avec empressement. Il est du devoir du chrétien, il est dans l'esprit du christianisme de saisir tous les moyens avec autant d'empressement que s'ils étaient indispensables, et puis, quand les moyens manquent, de faire comme s'ils étaient inutiles, et de s'abandonner purement à ce Dieu qui nous a dit lui-même : *Ma grâce vous suffit*. Car c'est la grâce de Dieu qui donne les moyens, et c'est elle qui les remplace. C'est donc elle qui vous donnera, parmi les affaires, une solitude plus excellente que celle que vous cherchiez dans votre cabinet. Quand vous vivrez de cette secrète et seconde vie, alors partout vous serez seuls ; seuls dans la chaire, au milieu de cet auditoire qui vous observe et qui vous juge ; seuls dans vos visites de charité, où les tracasseries vous attendent et vous assaillent ; seuls dans ces entretiens d'affaires où la matière et le temps semblent vous réclamer tout entiers. La grâce de Dieu transforme tout ; la présence de Dieu sanctifie tout ; les obstacles deviennent des moyens ; et ces mêmes travaux, ces mêmes soins qui semblaient devoir être une pente vers le monde, deviennent pour nous comme les marches de l'autel. Tel est le secret de ces vies pastorales dont, grâce à Dieu, les exemples ne manquent pas parmi nous, de ces vies non-seulement fraîches et vives toujours, mais toujours plus fraîches et plus vives, et qui se seraient flétries dans leur activité et par leur activité même, si elles n'avaient pas su où se retremper et se rajeunir incessamment. Or cette grâce nécessaire, vous savez de qui on l'obtient, et comment on l'obtient ; vous savez à qui Dieu se communique ; vous savez dans quelle lutte il se plaît à être

vaincu. Demandez-lui, comme chrétiens et comme pasteurs, le sentiment de sa présence ; demandez-lui le besoin de sa présence ; quelque peu que vous obteniez d'abord, ce sera toujours plus que vous n'avez désiré ; et si vous n'êtes pas infidèles à une première grâce, une seconde viendra ; et un seul soupir élevé à Dieu dans un de vos rares moments de recueillement, les prolongera, les multipliera, les liera les uns aux autres, les étendra sur toute votre vie ; et vous aurez trouvé ainsi tour à tour la solitude en Dieu et Dieu dans la solitude. Ainsi soit-il.

NOTE

Nous n'avions point à combattre, dans une telle assemblée, les illusions de cette fausse spiritualité qui a tant de fois servi de sauf-conduit au relâchement et à l'esprit d'indépendance. Autrement nous eussions rappelé que ce n'est pas seulement une condamnation du pharisaïsme, mais une direction positive de prudence chrétienne, qu'il faut chercher dans les paroles de notre maître : *Pour toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet.*²² Cette recommandation, à laquelle donnent tant de poids l'exemple des saints apôtres et celui de Jésus-Christ lui-même, a été dictée par une bien juste connaissance de notre nature et de nos besoins. En vain dirait-on qu'il faut prier sans cesse ; que la prière est moins un acte qu'une tendance habituelle, une aspiration de l'âme vers la source adorable de son être et de tous ses biens ; qu'elle s'unit à tous les moments de notre existence comme la respiration à tous les mouvements de notre corps ; que la vie du chrétien est une prière. Nous n'avons garde de le nier ; mais n'est-il pas également vrai que tous les jours du chrétien sont des sabbats ? et cependant nous avons un sabbat particulier ; n'est-il pas vrai que tous les chrétiens sont des ministres ? et cependant nous avons mis, sous ce nom, à la tête de l'Eglise, des hommes spéciaux ; tout l'univers est le temple de Dieu, et nous avons des temples. De même la prière, qui a droit sur toute notre vie, n'en réclame pas moins un lieu à part et des heures consacrées. Cet acte

22. Matthieu 6.6

de la prière, qu'on n'aura pas voulu concentrer, se tournera en émotion superficielle, en vague rêverie ; la pensée, la réflexion, sans lesquelles aucun acte sérieux ne s'accomplit, auront cessé d'en faire partie, et la prière, qui devait être un exercice, un travail de l'âme, n'en sera plus (Dieu nous le pardonne !) qu'une sorte d'amusement. Il y a presque toujours, dans le mépris des moyens vulgaires, une présomption dangereuse ; il y a dans l'usage fidèle de ces moyens un exercice salutaire de soumission et d'humilité ; la négligence des moyens de grâce est plus près qu'on ne croit du mépris de la grâce ; ce dédain de la forme extérieure pourrait, de proche en proche, aller si loin, que l'objet même auquel appartient cette forme se fondrait et disparaîtrait ; et il est fort à craindre que celui qui dédaigne d'entrer dans son cabinet pour prier, ne finisse, et plus tôt qu'on ne pense, par ne prier nulle part. Que dis-je ? ce ne serait là qu'une conséquence logique du principe qu'on aurait posé. On méprise les moyens : mais la prière est aussi un moyen ; et si l'on trouve indigne de soi de lui réserver certaines heures, on peut aussi trouver indigne de soi de prier. Ce que je dis n'est pas une pure supposition ; ce que je dis s'est vu, se voit encore : il y a des mystiques qui s'interdisent la prière ; et cette extravagance, toute rare qu'elle est, doit effrayer, puisqu'elle découle de ce même dédain des moyens que nous combattons ici. Faibles créatures, connaissons donc une fois notre faiblesse ; n'allons pas, en haine du formalisme, bien haïssable, je l'avoue, rejeter follement les appuis que Dieu offre à notre faiblesse ; ne brisons pas les marches de l'escalier, dans le chimérique et dangereux espoir de faire de plus grands pas ; aimons les moyens pour le souvenir même qu'ils nous donnent de notre dépendance et pour l'humiliation qu'ils nous apportent ; et enfin, puisque la solitude est favorable à la prière, cultivons, autant que nous le pourrons, la solitude.

Les Eaux de Siloé et les eaux du grand fleuve

« Et l'Éternel continua encore de me parler, et me dit : Parce que ce peuple a méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement, et qu'il s'est réjoui de Retsin, et du fils de Rémalia ; à cause de cela, voici, le Seigneur va faire venir sur eux les fortes et grosses eaux du fleuve, savoir le roi d'Assyrie et toute sa gloire ; ce fleuve s'élèvera au-dessus de son lit, et se répandra par-dessus tous ses bords. Et il traversera jusqu'en Juda, et il se débordera ; il passera tellement qu'il montera jusqu'au cou, et il étendra ses ailes, qui rempliront toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel ! »

(Esaïe 8.5-8.)

Quelle longue et déplorable histoire que celle des désobéissances du peuple élu ! Quelle longue et touchante histoire que celle de la patience de Dieu ! L'Ancien Testament n'est que le récit de cette lutte obstinée entre l'homme qui cherche sans cesse à échapper à Dieu, et Dieu sans cesse occupé à le retenir ou à le ramener. Aurions-nous jamais, de nous-mêmes, attribué un tel caractère et une telle conduite à ce *Dieu caché, qui habite une lumière inaccessible*¹, et pour qui, non seulement les individus, mais les nations entières, sont *comme une goutte qui tombe d'un seau, et comme la menue*

1. Esaïe 45.15 ; 1Timothée 6.16

*poussière qui s'attache aune balance*²? Aurions-nous cru que cette poussière pût faire pencher cette balance? Et cependant il en est ainsi; oui, cette poussière pèse dans cette balance; oui, ces créatures qui ont tant de raison de redire, après le prophète : *Qu'est-ce que de l'homme mortel que tu en prennes soin, et du fils de l'homme, que tu le visites?*³ Dieu, qui les a formées à son image, en fait aussi l'objet de sa sollicitude; il s'en occupe assidûment, il veille sur elles, il prend garde à toutes leurs démarches, il tient compte de toutes les actions et de toutes les pensées de chacune d'elles; chacune d'elles vaut à ses yeux tout un monde, que dis-je? chacune d'elles, en tant que responsable et immortelle, vaut à ses yeux tous ces mondes dont l'immensité nous accable, quoique notre âme soit plus grande par ses désirs, par ses besoins, par sa capacité, que chacun d'eux et que tous ensemble. Dieu peut faire, d'une seule parole, éclore de nouveaux cieux aux limites mêmes des cieux; mais la naissance secrète et obscure d'une seule âme d'homme à la véritable vie, est un événement plus considérable que la création d'un nouvel univers dans les déserts de l'espace, si l'espace a des déserts. Dieu peut d'un souffle de sa bouche, balayer le firmament, anéantir ces planètes et ces soleils, parmi lesquels le globe où s'agite la multitude humaine n'est que comme un grain de sable dans les grèves de l'Océan, ou comme une goutte d'eau dans l'Océan lui-même; mais cette épouvantable catastrophe ne serait qu'un accident vulgaire au prix de la destruction finale d'une seule de ces âmes que Dieu a faites capables de l'adorer, de le comprendre et de le réfléchir. Cessons donc de nous étonner de tous les soins, de toutes les attentions, de toutes les délicatesses du divin amour; comprenons, en particulier, que l'attention que Dieu ne refuse pas aux individus, il l'accorde aux nations; aimons à reconnaître, dans sa conduite avec le peuple d'Israël, son caractère et les rapports qu'il a voulu former avec l'humanité; car Dieu n'a rien fait, n'a rien été pour ce peuple, qu'il ne fasse et qu'il ne veuille être pour tous les peuples et pour tous

2. Esaïe 40.15

3. Psaume 8.5

les hommes ; seulement il a agi avec Israël à découvert et par une providence miraculeuse, afin que nous sachions le reconnaître là même où sa providence agit par les causes secondes et par les lois de la nature ; lois qui suffisent toujours à ses desseins, et qui lui auraient pleinement suffi même avec le peuple d'Israël, s'il n'avait pas fallu, afin de constater une fois pour toutes à nos esprits charnels la continuelle présence et la continuelle action de Dieu sur la terre, que le Créateur sortît pour ainsi dire de la création, et que l'Auteur de la nature se montrât indépendant et distinct de la nature. Mais une fois que ce voile est tombé, ne nous étonnons de rien ; ne nous étonnons pas qu'un père agisse en père ; qu'il ait, dans sa sphère divine, toutes les sollicitudes et les tendresses d'un père, qu'il ait même celles d'une mère ; que la charité infinie ait d'infinies condescendances ; qu'elle humilie sans mesure son langage pour exprimer un amour sans mesure ; que ce Dieu puissant et souverain soit *en détresse dans toutes nos détresses*⁴ ; que son Esprit soit *contristé par nos rébellions*⁵ ; que ce même Esprit *conduise tout doucement les hommes, comme on conduit une bête qui descend dans la plaine*⁶, et que, se représentant à ses enfants comme une nourrice tendre et attentive, il leur annonce, par le prophète, *qu'ils seront portés sur le côté, et qu'on les caressera sur les genoux*⁷.

Étudions donc avec soin l'histoire du peuple d'Israël : c'est notre histoire ; étudions, si j'ose le dire, le Dieu d'Israël : c'est notre Dieu. Que cet Ancien Testament, trop négligé, si nécessaire, devienne notre conseiller et notre moniteur ; appliquons-nous toutes les exhortations, tous les reproches, toutes les menaces que Dieu adressait à son peuple par la voix des prophètes ; sachons bien que cette voix des siècles passés a parlé pour tous les siècles et pour tous les hommes ; que, sous ce rapport, l'Ancien Testament n'est pas ancien, ne le sera jamais ; et qu'il y aura toujours un

4. Esaïe 63.9

5. 63.10

6. Esaïe 63.14

7. Esaïe 66.10

peuple d'Israël pour lire le livre d'Israël.

Mais les réflexions que notre sujet nous a suggérées ne doivent pas nous retenir trop longtemps loin de notre sujet. Elles nous ont indiqué dans quel esprit nous devons aborder le texte d'Ésaïe ; abordons-le sans plus tarder, et rappelons d'abord à quelle occasion ces paroles furent prononcées.

Au milieu d'une prospérité dont il n'avait point rendu grâces à Dieu, le peuple de Juda se vit menacé du plus grand des dangers. Les rois d'Israël et de Damas, ligüés contre lui, étaient prêts à dévorer ce petit et faible royaume, lorsque le roi d'Assyrie, dont Achaz avait réclamé le secours, se jeta sur les envahisseurs, et sous prétexte d'empêcher une injuste conquête, dépouilla de leurs états les deux princes qui avaient voulu dépouiller des siens le roi de Jérusalem.

Mais cet heureux événement, au lieu de toucher le cœur de ce peuple, n'ayant fait que l'enfler d'orgueil, Dieu, qui l'avait successivement attiré par le bienfait d'une existence tranquille et par une délivrance inespérée, passa des bienfaits aux châtiments ; mais toujours patient, il annonça longtemps à l'avance les coups qu'il réservait à ces enfants rebelles, leur donnant ainsi le temps de réfléchir, de revenir à lui et de conjurer encore les malheurs qui les menaçaient. Avertissement inutile, et pourtant dont les Juifs avaient obligation à Dieu comme s'ils en avaient profité, puisque rien, sinon leur témérité et leur endurcissement, ne les empêcha d'en profiter. Dieu, toujours fidèle en ses promesses, ne l'est pas moins en ses menaces. Au temps qu'il avait fixé, sous le règne d'un roi pieux, dont le sage, gouvernement et les saints exemples semblaient enfin promettre à l'Éternel un peuple selon son cœur, la tardive mais infaillible justice de Dieu se manifesta. Déjà le royaume de Juda en avait eu comme un avant-goût. Pour n'avoir pas voulu, dans son danger, se reposer sur l'Éternel, dont le secours lui avait toujours suffi, il avait fait l'expérience que les peuples, comme les individus, en se donnant des protecteurs, se donnent

des maîtres. Il était devenu tributaire, c'est-à-dire vassal du roi d'Assyrie ; mais ce n'était point assez. Sous le règne d'Ezéchias, le roi d'Assyrie, déjà maître de Damas et du royaume des dix tribus, voulut ajouter Juda à ses précédentes conquêtes. Ses troupes inondèrent, *comme les grosses et fortes eaux d'un fleuve*, le petit état dont Jérusalem était la capitale ; toutes les villes fortes furent prises ; toutes les calamités qui accompagnent une guerre barbare, désolèrent cette terre sacrée que le prophète, dans une sainte extase, appelle ici *la terre d'Emmanuel* ; et la soumission de Jérusalem allait achever la destruction politique du royaume de Juda, lorsque, dans le secret de son conseil, l'Eternel dit : « C'est assez ! » et, brisant l'instrument de ses vengeances, promenant, pendant la nuit, dans le camp des Assyriens un glaive silencieux, fit voir aux Juifs, aux premiers rayons de l'aurore, la terre jonchée de cent quatre-vingt mille cadavres ennemis, et les rendit épouvantés de leur délivrance même. Néanmoins de grands maux comme de grandes terreurs avaient dû précéder cette délivrance miraculeuse. De combien de ses enfants, durant cette terrible invasion, la terre de Juda n'avait-elle pas bu le sang et recouvert les os ! Ah ! sans doute, devant les débris fumants de leurs demeures, et près des tombes toutes fraîches de leurs époux et de leurs fils massacrés, les femmes de Juda comprirent que le prophète avait été trop bien inspiré lorsqu'il s'était écrié, de la part de son Dieu, et comme épouvanté de sa propre vision : *Le Seigneur va faire venir les fortes et grosses eaux du fleuve, savoir le roi d'Assyrie et toute sa gloire ; ce fleuve s'élèvera au-dessus de son lit, et se répandra par-dessus tous ses bords ; il traversera jusqu'en Juda, et il se débordera ; il passera tellement qu'il montera jusqu'au cou ; et il étendra ses ailes, qui rempliront toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel !*

Laissons le châtement, et voyons le crime. C'est le double crime de la prospérité : l'ingratitude et l'insolence ; la première, figurée par ces mots : *Vous avez méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement* ; la seconde, indiquée par les mots qui suivent : *Vous vous êtes réjouis de Retsin et du fils de*

Rémalia, c'est-à-dire de la ruine du roi de Damas et de celle du roi d'Israël.

Le peuple avait méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement. C'est-à-dire que, quand sa vie coulait comme celle d'un pur et tranquille ruisseau, qui n'a à lutter ni contre ses rives, ni contre aucun obstacle jeté dans son cours, il n'avait pas admiré, il n'avait pas béni la bonté de ce Dieu qui veillait à ses frontières, qui gardait ses cités, qui le laissait vivre sous la protection des lois de ses pères, recueillir en sécurité le fruit de ses travaux, et se *reposer* avec ses enfants *sous sa vigne et sous son figuier*⁸. Cette existence tranquille et prospère, tandis que tant d'autres peuples gémissaient sous la verge de l'opresseur, ou soutenaient, contre des conquérants barbares, une lutte désespérée, n'avait point élevé son cœur vers le Dieu de qui lui venaient tous ces biens. S'il étendait ses regards sur les misères des peuples voisins, ce n'était pas pour les reporter ensuite sur sa propre félicité et pour en remercier l'auteur ; c'était apparemment pour satisfaire cette avidité de spectacle et de bruit, ce besoin d'émotions tragiques, cette imagination turbulente qui nous fait aimer, aussi longtemps que nous n'en sommes pas menacés, les scènes de désordre et de malheur. Mais sa prospérité, sa paix, lui paraissaient simplement dans l'ordre : c'était, à ses yeux, un de ces biens légitimes dont on ne peut pas être privé sans injustice ; quelque chose de si naturel et de si nécessaire que ce n'est pas la peine d'y songer, moins encore de s'en étonner. Il se laissait, sans réflexion, porter par le doux fleuve de sa vie, sans s'aviser même que sa vie pût avoir un autre cours ; sans penser que son bonheur était un don, une grâce, et que jouir sans reconnaissance, c'est positivement dérober son bonheur. Il méprisait les eaux de Siloé qui coulaient doucement, et il les méprisait parce qu'elles coulaient doucement ; plus agitées, plus tumultueuses, elles eussent excité son admiration en même temps que son effroi ; leur bruit orageux lui eût parlé de leur source voisine du ciel, et il eût reconnu que ce fleuve était un fleuve de Dieu.

8. 1Rois 4.25

Ce peuple s'était réjoui au sujet de Retsin et du fils de Rémalia. Second reproche que Dieu lui adresse par le prophète. C'est-à-dire que l'insolence avait été, chez le peuple d'Israël, la compagne de l'ingratitude. Il ne s'était pas seulement réjoui, il avait triomphé avec orgueil. Il avait sans doute insulté ses ennemis, comme on les insulte si volontiers quand on n'a eu ni le courage de les affronter, ni la peine de les vaincre. Il n'avait pas reconnu, dans ce danger si subitement apparu, si heureusement écarté, mais par une intervention étrangère, et en tout cas par la permission de Dieu, que son sort n'était pas entre ses mains, qu'il n'était nullement le maître des événements, que le danger pouvait renaître de cette délivrance même, et que toute confiance absolue de l'homme dans ses propres forces et dans sa propre sagesse, est proprement un démenti donné à la souveraineté de Dieu, et une rébellion contre cet arbitre suprême de toutes les destinées. Il s'était réjoui, dit le prophète, au sujet de Retsin et du fils de Rémalia, Dieu défend-il de se réjouir ? Non, il nous dit lui-même : *Réjouissez-vous* ; mais il ajoute : *avec tremblement*⁹. Le tremblement, c'est-à-dire un profond respect, un sentiment et un aveu de dépendance, une humiliation d'autant plus profonde que la joie est plus vive, voilà ce qui doit, non diminuer, mais sanctifier la joie dans le cœur de tout homme qui croit en Dieu, et qui sait que lui-même ne peut rien, qu'il ne possède rien qu'à titre de concession temporaire et toujours révoquant, et qu'il n'y a ni force, ni sagesse, ni prudence pour résister à l'Éternel.

Le peuple de Juda avait-il mérité les reproches que l'Éternel lui adresse dans notre texte ? Nous ne le savons d'une manière positive que par ces reproches eux-mêmes, qui ne peuvent être injustes sortant d'une bouche prophétique, et auxquels d'ailleurs l'accomplissement des menaces de l'Éternel donne une redoutable confirmation. Mais un trait, rapporté au second livre des Rois, peut nous faire entrevoir combien les prospérités temporelles les plus soutenues et les délivrances les plus éclatantes étaient loin

9. Psaume 2.11

d'avoir disposé les cœurs de ce peuple à la reconnaissance et à l'humilité. A peine Achaz, roi de Juda, qui était allé à Damas pour rendre hommage au roi d'Assyrie son libérateur, eut-il vu, dans un temple de la cité conquise, un autel consacré au culte des faux dieux, qu'il en fit prendre le modèle pour en élever un tout pareil dans le temple du vrai Dieu à Jérusalem. Le grand-prêtre Urie, à qui ce modèle fut envoyé, reçut et exécuta l'ordre de substituer un autel de cette forme à l'ancien et seul légitime autel, qui fut transporté ailleurs et mis en quelque sorte au rebut. Si l'on considère que ce nouvel autel était emprunté à un culte idolâtre, si l'on se rappelle que rien, dans le culte des Hébreux, n'était arbitraire ou d'invention humaine, mais que tout, jusqu'au moindre détail, avait été réglé par Dieu, et que le culte était si intimement uni à la religion, qu'on peut dire qu'il faisait partie de la doctrine et de la foi nationales, on reconnaîtra qu'immédiatement après des témoignages signalés de la clémence de Dieu, la religion nationale, la religion que la nation tenait de Dieu même, fut altérée par un prêtre, au commandement d'un roi, le peuple les regardant faire. Et si nous en rendons le peuple responsable, ce n'est pas sans raison ; car jamais une tentative semblable ou n'aurait pu réussir ou même n'aurait été hasardée au milieu d'un peuple attaché à sa religion, et par conséquent mettant sa religion au-dessus de tout¹⁰. Si l'on en croit la tradition, Achaz put aussi, sans résistance, supprimer les écoles où les enfants de ses sujets étaient instruits dans la loi de Dieu. Ce nouvel attentat reste à la charge d'Achaz ; mais aurait-il osé le commettre, s'il ne s'y était senti comme autorisé par cette indifférence et cette apathie générales, qui sont, pour un méchant prince, l'encouragement le plus puissant et la plus dangereuse complicité ? Il semble qu'on peut juger d'après des faits semblables si la nation avait puisé dans les bienfaits de Dieu des leçons de

10. Suivant le deuxième livre des Chroniques (chapitre 28), l'impiété d'Achaz ne s'en tint pas là. Il sacrifia ouvertement aux dieux étrangers, il dépouilla le sanctuaire, il brisa les vases saints, il ferma les portes de la maison de l'Eternel, et dans tous les coins de Jérusalem, c'est-à-dire à la face du peuple ou complice ou épouvanté, il éleva des autels aux faux dieux.

reconnaissance et d'humilité, ou si le prophète était fondé à lui reprocher d'avoir *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement, et de s'être réjouie avec indiscretion et avec insolence de la ruine de Retsin et du fils de Rémalia.*

Il ne faut pas nous étonner que le peuple d'Israël nous soit présenté, dans l'Écriture sainte, comme un miroir où chacun de nous peut se reconnaître. Rien n'est plus propre qu'un *peuple* à représenter *l'homme naturel*, avec tous les caractères essentiels qu'il a dans chaque membre de l'espèce. Aucun *individu* ne conviendrait aussi bien à ce dessein. Il y aurait toujours quelque chose à ajouter, ou quelque chose à retrancher. Dans un peuple, pris en masse, les traits individuels, ceux qui distinguent une personne entre toutes les autres, et qui empêchent qu'elle ne puisse représenter l'humanité, ces traits disparaissent, pour ne laisser subsister que ce qui est commun à tous les hommes dans tous les temps. Et peut-être le peuple d'Israël, chez qui tous les traits de l'homme naturel se prononcent avec une énergie particulière, était plus propre qu'un autre à l'usage dont nous parlons. En lisant l'histoire d'Israël, il n'est personne qui ne soit à chaque instant contraint de s'écrier : « Voilà l'homme ! » Il n'en est pas, au reste, de l'homme nouveau, ou du second Adam, comme de l'homme naturel. Si celui-ci n'a pu trouver son type¹¹ x que dans un peuple, l'autre, je veux dire l'homme nouveau, devait le trouver dans un homme. Ce n'est pas l'humanité qui pouvait fournir à l'humanité elle-même l'image de la nouvelle créature ; il fallait que cette nouvelle créature fût réalisée dans un individu, si jamais elle devait l'être ; car, quand on pourrait, en ramassant tous les plus beaux traits que peut fournir l'histoire du genre humain, composer de ces mille traits épars l'idée de l'homme nouveau, encore ne serait-ce qu'une *idée* ; mais cette idée même, l'humanité ne la fournira jamais ; on ne pourra jamais trouver, ni dans un homme à part, ni dans tous ensemble, de quoi se former l'idée de l'homme nouveau, parce que le principe qui crée cet homme-là n'existe ni dans tel ou tel homme, ni dans tous

11. Modèle, échantillon parfait, individu qui présente, sans mélange et dans leur plus grande vérité, tous les caractères de l'espèce.

ensemble. La réalité de la nouvelle créature ne pouvait donc nous être offerte que dans une nouvelle créature, dans un nouvel Adam, dans un nouveau chef de l'humanité, dans un être qui pût s'appeler à bon droit le « Premier-Né d'entre les créatures. » Et c'est seulement en présence d'un tel homme que l'humanité, étonnée, ravie, et se prosternant pour adorer, pouvait s'écrier : « Voilà l'homme ! »

Puisque le peuple de Juda est la parfaite image d'un homme, à plus forte raison le trouverons-nous propre à représenter une nation ; toute nation peut retrouver, plus ou moins, son histoire dans l'histoire de Juda : qui nous empêcherait donc, mes chers auditeurs, de vous prendre comme nation, et de vous appliquer, dans ce sens, les paroles de notre texte ? Qui nous empêcherait de rechercher si le peuple dont vous faites partie n'a jamais *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement, s'il ne s'est jamais réjoui au sujet de Retsin et du fils de Rémalia*, et, dans ce cas, de faire gronder à ses oreilles *ces grosses et fortes eaux* qui s'amoncellent sous l'œil de Dieu pour submerger un peuple dédaigneux et, on le croirait, ennuyé de sa prospérité ? Il y a quelque chose d'effrayant dans un bonheur trop prolongé et trop complet, à moins que ce bonheur ne soit humble, sérieux et reconnaissant ; et ce n'est pas sans quelque raison qu'un roi, célèbre par la constance inouïe de sa prospérité, jeta dans l'Océan, pour conjurer par un petit malheur de plus grandes calamités, un précieux joyau que l'Océan lui renvoya dans les entrailles d'un poisson. Peuple vaudois, tu n'as rien jeté dans l'Océan, et il ne te servirait de rien d'y jeter quoi que ce soit, à moins que ce ne fussent ton orgueilleuse tranquillité et ta paisible ingratitude. Que n'aurions-nous pas à te dire, en des temps comme ceux-ci, en t'appliquant les paroles d'un texte qui s'adresse proprement à une nation ! Et n'est-ce pas là le premier usage que nous en devrions faire ? Mais ce sujet, ou plutôt ce côté du sujet, a occupé toutes nos chaires il y a bien peu de temps ; et d'ailleurs, en appliquant notre texte aux individus et aux familles, ne l'adressons-nous pas à la nation, qui ne peut prospérer et souffrir

que dans les individus et dans les familles dont elle se compose ?

Revenons, mes frères ; le peuple juif est l'image, je dirais volontiers l'image authentique et officielle, de l'homme naturel. Et chacun de nous, en tant qu'homme naturel, ou pour ce qui lui reste de l'homme naturel, trouve dans l'histoire du peuple juif sa propre histoire anticipée. Tout ce qu'a fait ce peuple, soit en bien, soit en mal, nous l'avons fait ou nous le ferons. C'est donc nous aussi à qui Dieu reproche, dans le prophète, d'avoir *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement*, et de nous être *réjouis à cause de Retsin et du fils de Rémalia*.

Eh ! qui de nous ne doit s'accuser d'avoir méprisé ou de mépriser encore les eaux de Siloé qui coulent doucement ? Qui de nous n'a méprisé ou ne méprise le bonheur ? Quoi ! le bonheur ? Oui, mes frères, le bonheur. Il n'y a rien qu'on méprise davantage. Non pas assurément qu'on ne veuille être heureux, et qu'on ne fût très fâché de cesser de l'être. Mais on méprise le bonheur, dans ce sens au moins, qu'on ne le sent pas, et on ne le sent pas, parce qu'on ne réfléchit pas que le bonheur ne nous est point dû, qu'il est un simple don, et l'effet d'une pure grâce ; que Celui qui nous le donne eût pu nous le refuser ; que nous ne continuons à en jouir que parce que sa bonté nous le confirme tous les jours ; et que, bien loin que notre bonheur soit seul dans l'ordre, bien loin que le bonheur soit notre état naturel, il serait tout aussi conforme à l'ordre et tout aussi naturel, que nous fussions malheureux ; qu'à tout prendre, notre malheur serait plus facile à comprendre que notre bonheur ; et que notre bonheur n'est dans l'ordre qu'autant que c'est la volonté de Dieu de nous le donner ou de nous le conserver. Nous ne devrions le considérer que comme un *sursis*, comme un délai miséricordieux, comme un effet de la patience divine, ne le recevoir tous les jours que comme une faveur inattendue, et de la même manière qu'un coupable reçoit une grâce sur laquelle il ne devait point compter. Mais que nous sommes loin de là ! On dirait que, jouissant de notre prospérité comme d'un droit, nous ne daignons pas en savoir gré à Celui qui

en est la source ; nous le traitons (qu'il nous le pardonne !) comme il traitera lui-même l'ouvrier inutile, à qui l'on ne doit rien, parce qu'il n'a fait que ce qu'il était obligé de faire ; nous avons l'air de l'estimer faible aussi longtemps qu'il est bon, de regarder notre bonheur comme une chose qui ne dépend pas de lui, qui ne vient pas de lui, et qui ne témoigne pas de sa puissance ; il semble que nous ne ferons cas de cette puissance, que nous ne saurons la reconnaître, que du moment qu'elle s'exercera contre nous et à notre dommage. Hélas ! l'homme s'est toujours montré tel ; toutes les religions qu'il s'est faites en rendent témoignage ; toutes, plus ou moins, portent l'empreinte de la terreur ; toutes semblent inspirées par le désir de conjurer loin de lui les calamités de la nature ; la reconnaissance s'y montre beaucoup moins que l'intérêt ; il n'y a que trop de raisons de croire que s'il n'eût pas connu le malheur et la mort, il n'eût donné que peu de pensées et peu d'intérêt à la religion ; les temps d'une tranquille prospérité sont, presque toujours, dans la vie des hommes et des nations, des temps de tiédeur et d'indifférence ; partout les individus comme les nations, les nations comme les individus, ont *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement*.

Mais si une prospérité constante et uniforme devait avoir ce déplorable effet, il semble que des dispensations qui, en raffermissant un bonheur ébranlé, nous montrent que ce bonheur ne nous appartient pas et qu'à toute heure il peut nous échapper, il semble qu'un Dieu qui menace et qui, par bonté, suspend l'effet de sa menace, doive ramener notre cœur à la vérité et à Dieu. Que d'occasions pour ce bienheureux retour ! Que de dangers dissipés, et qui n'ont duré que le temps nécessaire pour que nous puissions les apercevoir et les mesurer ! Que de fois nous avons vu l'édifice de notre bonheur terrestre prêt à crouler ! Que de fois nous avons cru voir la mort marquer du doigt un membre de notre famille, les intempéries de l'air menacer nos récoltes, une crise commerciale se préparer à engloutir notre fortune, l'incendie étinceler sous notre toit et s'évanouir, ou le nuage de la calomnie envelopper et obscurcir notre réputation ! N'y

a-t-il pas eu dans la carrière de chacun de nous un bon nombre de ces moments où la vie semble suspendue à une seule crainte, où le cœur bat à coups pressés dans la poitrine resserrée, où notre destinée chancelant au bord d'un abîme cherche, en se balançant, son équilibre perdu ? Oh ! qui nous eût pris dans le moment de notre effroi, quels regrets, quel repentir n'eût-il pas surpris dans notre âme ! Quelle estime de ces eaux de Siloé que nous méprisions tout à l'heure ! Quelle appréciation de notre bonheur au moment même où il nous échappe ! Quelle humble reconnaissance ! Quel aveu de notre dépendance et des droits du Seigneur ! Quel vif sentiment de la vérité ! Que de prières enfin, que de vœux, que de projets ! et comment ne pas espérer beaucoup pour notre cœur d'une délivrance si ardemment souhaitée, et demandée avec tant d'instances !

La délivrance est venue, et avec elle l'ancien homme, les anciens mépris, l'ancienne insensibilité. Il n'y a eu, dans ce cœur, de place que pour la joie, aucune pour la reconnaissance. La prière commencée a subitement tari sur ces lèvres encore tremblantes d'émotion et d'effroi. Sentiment de la dépendance, regret de l'avoir méconnue, résolutions humbles et pieuses, tout a disparu comme un rêve. Si l'on y pense encore, c'est pour s'étonner d'avoir craint ; on a honte de s'être exagéré le péril ; on le voit aussi petit qu'on l'avait vu grand ; on fait le brave contre le danger disparu ; on le défie, on l'insulte comme un ennemi fugitif. On se réjouit au sujet de Retsin et du fils de Rémalia, mais de cette joie orgueilleuse qui allumait la colère de Dieu et armait de malédiction la parole du prophète. Ainsi, la délivrance qui devait subjuguier notre ingratitude, n'a fait, si l'on peut parler ainsi, que la couronner d'insolence ; et de même qu'une prospérité continue nous avait fait oublier la souveraineté de Dieu, il semblerait que la délivrance qu'il vient de nous accorder l'ait convaincu d'impuissance, et nous ait appris seulement que nous pouvons nous passer de lui. Ces dangers évités les uns après les autres nous inspirent une aveugle confiance en ce je ne sais quoi qu'on nomme *la fortune*, fantôme auquel notre impiété

donne un corps, et que, dans notre cœur, si ce n'est dans nos discours, nous substituons à la Providence. On a dit souvent que l'insolence est le propre des grandes fortunes et la compagne des succès éclatants. Hélas ! tout bonheur est insolent, fût-ce le plus obscur et le plus vulgaire. Oui, l'habitude d'avoir, durant des années, trouvé un toit pour couvrir notre tête, un lit pour y étendre notre corps fatigué, des aliments à l'heure de la faim, cette seule habitude a les mêmes effets que peuvent avoir les conquêtes sur un grand capitaine et d'heureuses spéculations sur un habile marchand. Tout bonheur qui ne nous rend pas reconnaissants nous rend insolents. Ne pas remercier Dieu de son secours, c'est en nier la nécessité ; ne pas rendre hommage à Dieu, c'est le défier. On le défie aussi longtemps qu'on ne se confesse pas dépendant de lui, que l'on compte sur le lendemain sans lui, et qu'on ne reçoit pas de lui chaque nouveau jour comme une nouvelle vie, et chaque bienfait comme une aumône.

Je me suis exprimé d'une manière absolue, et comme s'il n'y avait pas d'exception. Il y en a, sans doute ; et j'espère même qu'il se trouve dans cet auditoire plus d'une personne qui pourrait nous dire que les bienfaits célestes, comme une tiède rosée, ont amolli son cœur, qu'elle s'est senti conviée à la repentance par la bonté de Dieu, que la comparaison de tant de patience et d'un amour si prévenant avec tant de désobéissance et tant d'ingratitude l'ont châtiée intérieurement, et plus sévèrement châtiée, il le lui semble du moins, que n'eussent pu faire les plus rudes épreuves. Il en est aussi parmi vous, j'aime à le croire, qui n'ont pas vu s'évanouir dans la joie de la délivrance tout ce que le danger avait fait éclore de bon et de salutaire dans leur cœur humilié ; il en est que la tranquillité n'a pas subitement dépouillés de toutes les bénédictions de l'angoisse. Croyez-vous pourtant que si tous ceux d'entre nous que la prospérité a humiliés et que les délivrances ont rendus à Dieu, sortaient à la fois de cette enceinte, cette enceinte resterait vide ? Croyez-vous seulement que notre auditoire en fût sensiblement diminué ? Non, vous ne le croyez pas ; et votre opinion à cet

égard vous oblige à rendre pleine justice à la conduite de Dieu, conduite qui, sans cela, devrait vous paraître inconcevable.

En effet, si les aveugles et les ingrats faisaient l'exception, pourquoi les épreuves feraient-elles la règle ? Pourquoi un train de guerre serait-il ordonné à tout homme sur la terre ? Pourquoi chaque homme, à son tour, serait-il appelé à passer dans la fournaise ? Pourquoi, de cette balance de notre destinée, le bassin où se pèse notre bonheur peu à peu se détache-t-il du sol, peu à peu se trouve-t-il de niveau avec l'autre, peu à peu s'élève-t-il, jusqu'à ce que le bassin du malheur ait à son tour atteint le sol, où son poids funeste le fixe et l'enfonce ? A moins que vous ne supposiez en Dieu du caprice ou de l'indifférence, ou du plaisir à voir souffrir sa créature, c'est-à-dire, pour abrégé, qu'il n'y ait d'autre Dieu que le hasard, il faut que vous admettiez que les châtiments sont un moyen principal d'éducation pour l'homme, et que les bienfaits, dont Dieu est d'ailleurs si libéral, ne suffisent qu'à un petit nombre pour être convertis, et à personne pour être sanctifié.

C'est par le bien que Dieu commence, c'est par le mal qu'il continue et qu'il achève l'éducation de chaque individu. Ses voies d'ailleurs sont fort diverses. Il est des hommes sur lesquels, dès l'entrée de leur carrière, ou de plusieurs côtés à la fois, il imprime le cachet brûlant de l'adversité. Mais la plupart reçoivent en partage une existence où les biens l'emportent sensiblement sur les maux, quelques-uns même une existence enrichie de toutes sortes de félicités, en sorte qu'on dirait que Dieu a voulu d'abord essayer sur eux toute sa bonté, et les tenter à la reconnaissance. Mais par des motifs différents, quoique tous aboutissant à un seul motif, Dieu, ou plus tôt ou plus tard, trouble cette félicité. Il est, pour tous ces paralytiques du péché, une heure de la journée où l'ange descend dans le réservoir de Béthesda, et en agite l'eau pour la troubler, afin que ceux qui y descendront alors soient guéris.

Ce n'est pas l'ange de la colère. La colère s'est épuisée en Golgotha ; et

au fond de la coupe il n'est resté que l'amour, mais un amour sérieux, un saint amour, qui ne se refusera jamais à lui-même de nous affliger pour nous sauver. Et si vous voyez les châtiments de Dieu tomber même sur ceux que leur conscience a déjà châtiés, et qui, soumis par la grâce, ont accepté la discipline de l'Esprit de Dieu, c'est qu'ils en ont toujours besoin, pour renoncer sans cesse à eux-mêmes et au monde, qui ne renonce jamais à eux ; c'est que, sans la souffrance, ils manqueraient d'occasion pour quelques-unes des plus belles vertus qui font le cortège de la foi ; c'est qu'en particulier l'épreuve de leur foi doit produire la patience, un des meilleurs fruits qui puissent croître sur l'arbre de la régénération, et l'une des plus pures offrandes que nous puissions offrir à Dieu, parce que la propre volonté et la force propre y trouvent peu de place ; c'est que leur Maître, qui est venu pour condamner le monde dans sa chair, n'est pas venu pour glorifier le monde dans la leur ; c'est que les serviteurs ne sont pas plus que le maître ; c'est qu'on ne s'unit pas sans souffrir à Celui qui a souffert. Au reste, pourquoi justifions-nous les dispensations de Dieu à leur égard ? songent-ils à s'en plaindre ? en sont-ils étonnés ? avons-nous, là-dessus, quelque chose à leur apprendre ? sommes-nous digne de leur servir d'interprète ? et quant à ceux que la grâce de Dieu n'a pas encore élevés à ce point de vue d'où l'on embrasse toutes les situations les plus diverses avec une religieuse indifférence ou du moins avec une haute sérénité, et d'où l'on s'écrie avec saint Paul : *Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu* Romains 8.28¹², comment leur faire comprendre par des paroles ou par des raisonnements ce que les faits seuls peuvent faire concevoir, et pourquoi ne pas laisser à la grâce de Dieu le soin de s'expliquer elle-même ?

Notre texte, d'ailleurs, nous adresse particulièrement à vous, à qui l'Évangile est encore étranger, bien que vous le connaissiez peut-être et que vous le confessiez ; étranger, dis-je, parce que vous ne vous en êtes ni appliqué

12.

les promesses ni approprié l'esprit. Mettons-nous tous dans cette classe, et ceux en qui le vieil homme domine encore sans partage, et ceux en qui l'homme nouveau a déjà triomphé, et ceux chez qui on le voit se débattre encore dans les étreintes du vieil homme. Mettons-nous tous ensemble dans une même classe ; personne n'y perdra rien, chacun y trouvera quelque chose à son usage : car quel homme parmi nous est tellement renouvelé qu'il n'ait rien à prendre pour soi de ce qui s'adresse à l'homme qui ne l'est pas ?

A quoi donc servent les malheurs de la vie à l'homme qui, ne connaissant encore que les inspirations de la nature et de la chair, *méprise les eaux de Siloé qui coulent doucement*, c'est-à-dire n'apprécie pas son bonheur, à l'homme qui *se réjouit au sujet de Retsin et du fils de Rémalia*, c'est-à-dire qui s'abandonne à une confiance téméraire dans la fortune, au lieu de remettre son sort entre les mains de Dieu ?

Nous ne cherchons pas à quoi ces épreuves doivent servir, nous cherchons à quoi elles servent en effet. Ce sont des expériences, vos expériences peut-être, que nous allons vous raconter.

Il arrive pour chaque homme une époque de solennelle visitation. La vie jusqu'alors avait coulé comme les eaux de Siloé ; non pas exempte de contrariétés, de craintes, ni même de douleurs, mais tranquille à tout prendre et heureuse, telle, en un mot, que tout homme l'accepterait volontiers, à moins que des besoins plus élevés et quelque pressentiment de Dieu et de la vérité, la dépouillant pour lui de tout son charme, ne l'aient contraint de s'écrier, au milieu de tous les biens d'ici-bas : *Mon âme est ennuyée de ma vie !*¹³ Mais le moment des grands coups arrive tôt ou tard. Ce n'est pas toujours à grand bruit, c'est sourdement aussi qu'ils tombent sur la vie. Vous ne savez pas toujours pourquoi ce front s'abaisse, ce visage pâlit, ces cheveux blanchissent ; quel affront, quelle déception, quelle découverte funeste a flétri cette vie naguère encore florissante, *comment*

13. Job 10.1

*cette vigueur s'est changée en une sécheresse d'été*¹⁴. Ces symptômes eux-mêmes peuvent manquer aux plus grandes infortunes. Le front serein, l'œil brillant, l'air fier déguisent quelquefois des tourments intérieurs auprès desquels les plus grandes misères que peut rassembler un hôpital ne sont rien, et qu'on n'apaise qu'en les étourdissant. Qu'est-ce qui a produit cette calamité intérieure, dont le sentiment va quelquefois jusqu'à rendre la vie insupportable ? Qui le sait ? Qui pourrait le croire ? La cause apparente en est quelquefois si petite qu'à peine est-elle digne d'un nom. Mais une aiguille peut faire mourir comme un poignard quand, cette aiguille est empoisonnée. D'autres malheurs ont une forme plus distincte et un nom connu. C'est la maladie qui enlève à un homme les moyens de pourvoir à l'entretien de sa famille et le rend dépendant de la pitié d'autrui, ou bien qui, affaiblissant ses facultés sans les lui ôter entièrement, le réduit tout à coup et pour longtemps peut-être à une inaction pénible et humiliante. C'est le crédit, ou la considération, ou même la simple estime, ce strict nécessaire de l'amour-propre, qui se retirent de lui, emportés par la calomnie ou dissipés par des fautes personnelles. C'est le scandale et le déshonneur introduits dans sa famille par l'inconduite d'un enfant mal né ou mal élevé, fléau d'une famille dont son enfance aimable avait été l'espoir et l'orgueil. Ou bien enfin, c'est la mort qui vient frapper à sa porte, et lui demander un, deux, peut-être plusieurs de ces êtres pour lesquels il vivait uniquement, et sans lesquels la vie n'a pour lui ni intérêt, ni sens, ni but. Peut-être, tandis qu'ils vivaient, les a-t-il négligés, méconnus, dirai-je tout ? maltraités et rendus malheureux. Son amour se réveille pour eux empoisonné de remords. Il les apprécie, il leur rend justice lorsqu'il n'est plus temps. Il se consume d'inutiles regrets sur cette tombe sourde et silencieuse, d'où ne sortira jamais, non plus que de son cœur, une douce voix de pardon. Et quoi qu'il en soit, ils sont morts ; son œil ne rencontrera plus, dans cette maison qui lui semble à présent si vaste, leurs vi-

14. Psaume 32.4

sages affectueux ; leur voix, dont un seul accent ferait fondre son cœur de tendresse et de joie, leur voix qui remplissait et égayait sa demeure, il lui semble toujours qu'il va l'entendre, et il ne l'entend jamais. Il a tout enseveli dans cette mort, excepté lui-même. Ses espérances, ses illusions, ses goûts les plus chers sont dans ce tombeau. La scène du monde est changée à ses yeux ; cette nature est en deuil, cette foule est un désert. Il peut encore obéir à des devoirs, il peut encore se livrer à la pensée ; hélas ! il peut encore obéir à des passions ; c'est des uns ou des autres de ces éléments que la vie humaine se compose ; mais il a cessé de croire à la vie ; elle ne lui suffit plus ; tous ses biens, tous ses intérêts le laissent vide et affamé ; ce prestige de la vie, dont nous sommes presque tous atteints, est dissipé sans retour : aussitôt que l'Eternel nous châtie, il consume comme la teigne ce que nous aimons le plus ; il ne laisse rien subsister de ce qui en faisait le prix ou le charme ; et l'on serait tenté d'appliquer à cette situation étrange la célèbre parole du Sauveur : *Le sel a perdu sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ?*¹⁵ Quelquefois les calamités se pressent ; le malheur semble jaloux de regagner le temps perdu ; un abîme appelle un autre abîme ; une pierre détachée de l'édifice entraîne, une à une, toutes les autres ; et, au moment même où nous admirions, avec une envie mêlée de je ne sais quel effroi, quelque prospérité bien complète et merveilleusement constante, voilà que la maladie, puis la honte, puis la ruine, puis la mort, arrivent coup sur coup, et font de l'objet de notre envie l'objet de notre pitié. Ainsi s'accomplit à son égard la prédiction d'Esaië : *Voici, le Seigneur va faire venir les fortes et grosses eaux du fleuve, savoir, le roi d'Assyrie et toute sa gloire ; ce fleuve s'élèvera au-dessus de son lit, et se répandra par-dessus tous ses bords. Et il traversera jusqu'en Juda, et il se débordera ; il passera tellement qu'il montera jusqu'au cou, et il étendra ses ailes, qui rempliront toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel !*

Ah ! plus malheureux celui que le malheur n'atteindrait jamais, plus

15. Matthieu 5.13

malheureux celui qui n'aurait pas ses maux dans le monde, et que l'Éducateur divin aurait exclu de sa mystérieuse école ! On se demanderait avec raison, à la vue d'une si effrayante félicité : Qu'a-t-il donc fait pour qu'on l'oublie ? Est-il trop pur pour passer au creuset, ou trop mauvais, trop désespéré, pour valoir la peine d'une épreuve ?

Mais Dieu n'oublie personne ; il *visite* tout le monde. Ce n'est pas nous qui inventons cette expression, c'est l'Écriture qui nous la fournit. Ce n'est pas ordinairement aux biens qu'elle l'applique, comme il semblerait naturel, mais aux maux. Un homme n'est visité de Dieu que quand Dieu le frappe ; et tant que le malheur l'épargne, il n'a point reçu la visite de Dieu. Qu'est-ce à dire, sinon que Dieu nous est moins visible, que Dieu nous est caché, que nous ne reconnaissons distinctement sa présence et son action que lorsque, sortant de sa bonté comme d'un nuage, il se révèle dans la lumière de sa justice ? C'est là, en effet, pour les hommes du monde, le premier effet de ces calamités qui bouleversent l'âme entière. Dieu sort pour eux de sa retraite et de son silence. Son nom se présente à leur pensée, son nom se forme sur leurs lèvres, qui ne l'avaient peut-être jusqu'alors prononcé que pour le profaner. L'effroi, la douleur, le désespoir, élancent de leur cœur un cri vers ce Dieu terrible. Ce cri est l'aveu de leur dépendance, un commencement de soumission, et, chose merveilleuse, un commencement d'amour.

Car, à l'instant même où il les frappe, ils songent que jusqu'alors il les a bénis. Ce châtement qui marque la limite de sa patience, en mesure aussi l'étendue. Jusqu'au moment où sa justice éclate, ils avaient été supportés. Tout jusqu'alors avait donc été, de la part de Dieu, douceur, prévenance et longue attente. La colère fait ressortir l'amour ; le Dieu juste leur révèle le Dieu bon, ce Dieu qu'ils n'eussent jamais connu, jamais béni, s'il n'avait jamais été pour eux que le Dieu bon ! *Car qui est aveugle, sinon celui qui a été comblé de bienfaits ?*¹⁶ Ils connaissent son amour au moment où il semble

16. Esaïe 42.19

fini ; ils s'assurent de sa bonté quand, pour la première fois, il leur donne lieu d'en douter. C'est une chose constante et reconnue, soit que vous preniez les gens du monde ou les personnes de piété, qu'il s'élève plus d'accents d'amour de la bouche des infortunés que de celle des heureux, et que le malheur est en général plus reconnaissant que la prospérité. Les anciennes histoires nous disent qu'un peuple d'esclaves affranchis promit la royauté au premier d'entre eux qui verrait le soleil levant. Tous se tournèrent vers l'Orient, un seul vers l'Occident, et celui-ci emporta le prix ; car, tandis qu'une blancheur pâle éclaircissait à peine l'Orient, le soleil, encore invisible, frappait déjà de ses rayons les dernières cimes des montagnes de l'Occident ; et pour l'esclave qui regardait de ce côté, le soleil en effet se levait à l'Occident. Pour nous comme pour cet homme, c'est à l'Occident que le soleil se lève. C'est dans l'ombre du deuil que Dieu se révèle, et notre douleur, au même temps qu'elle nous rappelle sa justice, nous remémore sa bonté.

Justes pour la première fois envers Dieu (qu'est-ce en effet que reconnaissance, sinon justice ?) nous devenons justes envers notre destinée, envers notre bonheur évanoui, envers ces eaux de Siloé que nous méprisions naguère. Ceci est encore un reflet du soleil levant dans les nuages de l'Occident. Le trouble fait valoir la paix comme la maladie fait sentir le prix de la santé. Nous ne trouvons plus ennuyeuse, comme autrefois, la paisible uniformité du bonheur. Nous aimons la monotone régularité de cette félicité évanouie. Nos regrets agrandissent tous ces petits bonheurs de toutes les heures dont la succession non interrompue n'était autre chose, à vrai dire, que le fond même de notre vie. Nous nous étonnons d'avoir pu méconnaître tant de grâces et mépriser tant de bonté ; nous nous demandons compte avec amertume de tout ce chemin parcouru les yeux fermés au milieu des magnificences de Dieu qu'il ne tenait qu'à nous de contempler et, pour ainsi dire, de serrer dans notre cœur. Nous nous trouvons ingrats de n'avoir pas joui, c'est-à-dire, dans le fond, de n'avoir pas été heureux,

puisque nous l'avons été sans le sentir et sans nous en douter. A présent, par exemple, que notre œil cherche en vain dans notre cercle domestique un visage chéri qui y reparaisait régulièrement à chacune des heures qui rassemblaient la famille, de quel prix ne payerions-nous pas une seule de ces heures qui revenaient sans être remarquées, et un de ces regards que les nôtres rencontraient sans émotion et avec l'espèce d'indifférence que donnent trop souvent l'habitude et la sécurité ! Combien tout, jusqu'aux détails les plus répétés et les plus vulgaires, nous paraît précieux et regrettable dans ce passé qui ne peut plus revenir ! que nous portons envie à ceux qui savourent leur bonheur ! que nous trouvons insensés ceux qui, sous nos yeux et comme nous, méprisant les eaux de Siloé qui coulent doucement, laissent misérablement se perdre une félicité dont la source tarira pour eux comme elle a tari pour nous.

Il y a là déjà du remords. Mais ce n'est pas sur un seul point qu'il s'éveille. Car c'est un des effets du malheur, de porter l'alarme dans toute l'étendue de la conscience. Effet bien naturel ; la conscience, qui devrait parler en tout temps avec la même force, parle moins haut et moins distinctement dans ces temps de prospérité et de paix où les châtiments de Dieu ne nous parlent pas de sa justice et ne nous rappellent pas ses immuables droits. La conscience est paresseuse ; elle s'endort aisément, elle s'éveille avec peine ; il ne faut pas moins, pour la tirer de son sommeil, que le bruit des fortes et grosses eaux de la colère divine. Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas incontinent, parce que quelquefois même elle tarde longtemps, le cœur de l'homme se remplit à la fois et de l'envie et du courage de mal faire. Il cherche, pour s'autoriser et se fonder dans le mal, *beaucoup de discours*, et il les trouve ; et tant que sa vie est heureuse, ces discours ou ces raisonnements lui paraissent admirables et sans réplique. Mais les *discours* du malheur ont bien une autre force, et réfutent vigoureusement les sophismes du péché. Tous ces beaux raisonnements, toutes ces distinctions subtiles, toutes ces maximes relâchées

qui composent la morale des passions, tombent au premier son de cette auguste voix qui se fait reconnaître dans le tonnerre des grosses eaux. La conscience n'a plus que des inspirations vraies, plus que des paroles fortes et précises ; elle arrache le voile dont nous avons couvert nos méchantes actions ; elle met à nu devant nous tout notre passé ; elle appelle en témoignage contre nous mille et mille souvenirs endormis ; tous nos péchés, convoqués par sa voix, se lèvent et se rangent en bataille ; notre état nous est désormais connu ; et le juge vers qui s'élèvent nos regards humiliés ne saurait nous condamner plus absolument que nous nous condamnons nous-mêmes. Qui a fait tout cela ? Qui nous a si soudainement replacés au centre même du vrai ? Un nuage passant sur notre soleil ; une maladie, une mort, un désastre tombant dans notre vie. L'ivresse du péché est comme celle du vin ; la douleur seule, soit extérieure, soit intérieure, peut arracher l'homme ivre à son étourdissement et le faire revenir à lui.

Le malheur enfin obscurcit pour nous le monde visible, et ouvre en nous cet œil intérieur avec lequel on voit l'invisible. Dans la prospérité, les apparences seules étaient pour nous des réalités, et les réalités n'étaient que des apparences. J'appelle apparences tout ce que nous connaissons par le moyen des sens, tout ce qui flatte chez l'homme la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ; j'appelle réalités tout ce que nous connaissons par le moyen de la conscience, tout ce qui n'a de prix qu'aux yeux de la charité, tout ce qui doit subsister après que l'univers aura passé, tout ce qui, dès ici-bas, nous unit à Dieu. Or, la prospérité temporelle a pour effet de nous faire prendre pour une réalité et pour l'unique réalité le monde des apparences, et pour une apparence, pour une simple idée, le monde des réalités. C'est dans le premier de ces mondes que nous croyons vivre, dans l'autre nous croyons rêver. Le monde des formes, des couleurs, des saveurs et des sons, c'est pour nous le monde de la vie ; le monde du juste, du bon, de l'amour et de Dieu, c'est pour nous le monde des rêves. Dans l'un, pour nous, est le corps vrai, dans l'autre seulement

l'ombre. Ô aveuglement ! ô folie ! ô renversement de l'ordre primitif et éternel ! ô profond avilissement de notre âme immortelle ! *Est-ce donc là, pourrait nous dire encore le Seigneur Jésus, est-ce donc là ce que vous regardez ? Il n'en sera laissé pierre sur pierre*¹⁷. Le malheur, au moins pour un temps, remet chaque chose à sa place, rend invisible, en quelque sorte, ce qui était visible, et visible ce qui était invisible. On sent que ce monde, toujours prêt à fondre et à s'abîmer sous nos pieds, et dont il ne nous restera rien, quand il aura passé, qu'un souvenir inutile et peut-être odieux, ne saurait être le véritable objet de l'âme humaine ; que cet objet est ailleurs, loin, bien loin de la portée de nos regards, ou plutôt qu'il est plus près de nous, puisqu'il est en nous, et qu'en rentrant en nous-mêmes, c'est-à-dire dans notre conscience, nous sommes sûrs de le trouver. Et quel est cet objet si ce n'est Dieu ?

C'est ici qu'il faut nous arrêter ; nous n'avons voulu décrire que les effets les plus immédiats, les usages les plus prochains des châtiments de Dieu. Ces grâces sont les préparations de la grâce. Tout n'est pas accompli, ni pour nous ni en nous, lorsque le malheur a réveillé en nous le souvenir de Dieu, l'idée de sa justice et de sa bonté, la reconnaissance pour le bonheur dont nous jouissions à notre insu, la conscience de notre infidélité, et enfin le sentiment de la réalité du monde invisible. Tout n'est pas accompli, mais tout est préparé ; c'est sur ces bases que la charité de Dieu se dispose à élever l'édifice de notre salut ; une âme dans cette situation est plus propre à recevoir Jésus-Christ ; ses douleurs sont la semence de sa joie ; et si l'affligé serre précieusement ces choses dans son cœur, le temps n'est pas loin où, selon la promesse de Dieu, *la lumière se lèvera pour lui dans les ténèbres*¹⁸, où *le lieu désert et le lieu aride se réjouiront, où la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme la rose*¹⁹.

Et cependant je ne puis m'empêcher de me dire : Pourquoi donc at-

17. Matthieu 24.2

18. Psaume 112.4

19. Esaïe 35.1

tendre, cœurs ingrats, que la douleur nous traîne, sanglants et désespérés, aux pieds de notre bon Dieu ? Et pourquoi sa bonté toute seule ne nous convierait-elle pas à la repentance ? Quoi ! n'aurait-elle jamais cet usage ? Quoi ! ne pourrions-nous, à l'exemple de saint Paul, vous presser de lui donner cet usage ? Quoi ! faudrait-il vous dire plutôt (car ce serait dire cela que de ne pas dire le contraire) : Jouissez en ingrats, ou, pour mieux dire, ne jouissez pas. Méprisez, à votre aise, les eaux de Siloé qui coulent doucement ; applaudissez-vous avec orgueil de la chute de vos ennemis et de l'évanouissement de vos dangers ; ne veuillez rien devoir à Dieu ; fuyez devant sa bonté qui vous poursuit ; fuyez jusqu'à ce qu'elle vous atteigne ; elle vous atteindra sans doute, non pas, il est vrai, sous sa forme la plus aimable, mais sous la forme de la maladie, de la honte, de la mort et du deuil. Il faut bien qu'elle prenne cette forme ; car ce ne sera jamais que sous les traits du Dieu terrible que vous reconnaîtrez le Dieu bon.

Il a donc tort, ce Dieu toujours sage, il a donc tort d'essayer la bonté, puisque la bonté est toujours inutile ! Il se trompe en attendant quelques effets de ce doux soleil, il ne devrait compter que sur la foudre, et la faire éclater sur vous dès les premiers pas de votre carrière ! A Dieu ne plaise que nous lui fassions cette injure, et, s'il faut tout dire, que nous vous la fassions à vous-mêmes ! Non, ce n'est pas pour rien, ce n'est pas sans sagesse qu'il commence par les bienfaits, et qu'il y persévère longtemps ; et nous ne risquons pas de nous écarter de ses intentions et de faillir à notre ministère, en faisant appel à votre reconnaissance, avant que l'adversité vienne lui faire un autre appel, qui peut sans doute être efficace, mais qui peut aussi ne l'être pas, et qui, selon les dispositions où il vous trouvera, pourrait vous arriver trop tard. Non, je ne puis croire que les bienfaits n'aient pas une voix, un langage, et que le cœur de l'homme y soit absolument sourd. Je ne puis croire qu'il soit toujours inutile, à quelque degré de la vie spirituelle qu'on le prenne, de l'exhorter à faire, avec le compte de ses voies, le compte des bienfaits de l'Eternel, et, s'il se peut, à n'en oublier au-

cun. C'est un exercice que je vous propose ; et je le propose à tous ; à ceux qui connaissent tout l'amour de Dieu parce qu'ils connaissent l'Évangile, et à ceux qui ne connaissent encore cet amour que dans la nature et dans la vie extérieure. Je propose à tous de compter tous les bienfaits dont ils ont fait l'expérience ; et par conséquent je propose aux plus avancés, c'est-à-dire aux plus bénis, de descendre, avec les autres, du domaine de la grâce dans celui de la nature, et de joindre à la contemplation des faveurs spirituelles dont ils jouissent celle des faveurs temporelles qui leur ont été accordées *par-dessus*²⁰. Quel exercice, quelle délicieuse occupation, et comme elle remplirait bien quelques-uns des moments que nous pouvons consacrer au recueillement, le matin, le soir, et au milieu de notre travail ! Qu'il serait doux, qu'il serait bon d'épier cette bonté de Dieu dans chacune des fleurs qu'elle fait éclore dans notre vie ! de la saluer, par exemple, dans cette aurore qu'elle fait briller à nos yeux après la restauration que nous a procurée un sommeil tranquille ; de la bénir dans ces forces qu'elle nous rend pour le travail du jour ; dans l'emploi salutaire qu'elle donne à nos facultés ; dans les aliments, quelque simples qu'ils puissent être, qu'elle offre à notre faim ; de nous en réjouir dans toutes nos joies, qui toutes viennent d'elle, dans ces innocents plaisirs du toit domestique, dans la santé, dans les progrès de nos enfants, dans leurs plaisirs, qui nous sont plus chers que les nôtres, dans l'affection de nos proches et de nos amis, dans ces entretiens où des amis sages nous font part de leur sagesse, dans ces épanchements familiers où des amis confiants versent leur cœur dans le nôtre ; dans ces rencontres heureuses où nous découvrons chez un inconnu, chez un étranger, un ami qu'à notre insu Dieu nous avait préparé ; dans la satisfaction de nos goûts et de nos curiosités innocentes ; dans la culture de notre esprit et de nos talents ; dans la douceur, enfin, de cet air natal, dans la beauté du bon pays que Dieu nous a donné ; dans la magnificence de cette nature dont il renouvelle chaque jour les scènes pour l'enchantement

20. Matthieu 6.33

de nos yeux et de notre cœur. Voilà ce qui s'appelle jouir ; voilà ce qui s'appelle tirer parti de son bonheur ; c'est la reconnaissance qui le multiplie, c'est d'elle bien souvent qu'il reçoit sa saveur, c'est elle qui nous donne le sentiment que nous sommes heureux, et qui arrête pour ainsi dire nos félicités devant nous afin que nous ayons le temps de les comprendre et de les goûter. C'est un si pauvre bonheur qu'un bonheur ingrat, qu'il faudrait être reconnaissant ne fût-ce que par intérêt, et pour savoir qu'on a été heureux ; car est-on vraiment heureux quand on ne croit pas l'être ? Et quelle différence entre un bonheur qui nous vient du hasard et un bonheur qui nous tombe du ciel ? entre un bonheur qui nous est abandonné et un bonheur qui nous est donné ? entre celui que nous dérobons et celui que nous recevons ? entre la prospérité qui a un auteur et celle qui n'a que des causes ? entre des plaisirs qui nous disent que nous sommes aimés, et des plaisirs qui ne nous le disent pas ? Comment pourrait-on hésiter ? comment ne pas préférer le plus petit bonheur qui nous révèle une intention bienfaisante, à la plus éclatante prospérité où cette intention n'aurait été pour rien ? Que l'ingratitude est donc insensée, et qu'elle est bien l'ennemie de notre félicité ! Mais elle est surtout l'ennemie de notre âme ; car la reconnaissance est comme le sel spirituel sans lequel toute félicité se gâte et devient infecte. Il n'y a pas de milieu : si le bonheur ne fait pas du bien à notre âme, il lui fait du mal ; s'il ne nous sanctifie pas, il nous corrompt. Il faut, à mesure que nous sommes heureux, trembler davantage, prier davantage. Hélas ! nous ne dirons jamais, et même nous ne devons pas dire : *Seigneur ! s'il était possible que cette coupe, la coupe de la félicité, passât loin de moi !*²¹ mais il ne faudrait l'approcher de nos lèvres qu'après avoir béni et en bénissant ; il faudrait la recevoir à genoux et des mains de Dieu ; il faudrait mêler à la liqueur qu'elle contient, liqueur jamais assez pure, les larmes de l'humilité et de la gratitude. Songez-y bien, ô vous dans le cœur desquels bouillonne et déborde quelqu'une de ces joies qui ravissent tout

21. Matthieu 26.39

le cœur ; songez-y, vous qui, portés pour ainsi dire sur toutes les mains, entrez triomphalement dans une carrière de gloire et de plaisirs, et qui semblez avoir fait un pacte avec la fortune, mais non pas, comme Job, *un pacte avec vos yeux*²² ; ne laissez pas vos yeux s'égarer vers les causes secondes de votre bonheur ; élevez-les vers la cause première ; tenez-les arrêtés sur ce bon Dieu qui vous rassasie de biens, sur ce Dieu, votre vrai bien, et sans lequel tous les autres seraient apparents et trompeurs, des maux plutôt que des biens ; que l'orgueil, que l'enivrement, que tous les dangers de la prospérité se perdent dans la reconnaissance ; que cette reconnaissance prenne les devants sur la douleur pour faire naître en vous l'humiliation et la pénitence ; enfin, que votre bonheur vous profite ; qu'il devienne, de bonheur temporel qu'il était, un bonheur spirituel ; qu'il ne soit pas seulement un bonheur, mais une grâce. Tout bonheur est destiné à devenir une grâce, comme toute grâce, à son tour, doit devenir un bonheur :

Des biens que sur vos pas sème la Providence
Jouissez, mais surtout jouissez par le cœur ;
Le plus doux des plaisirs est la reconnaissance,
Et lui seul ne connaît ni remords, ni langueur.

Seul, contre le venin des plaisirs de la terre
Ce plaisir saint et pur nous défend à jamais ;
Mêlée avec l'amour, la joie est salutaire,
Et qui jouit en Dieu, peut seul jouir en paix.

22. Job 31.1

Les Juifs consultant Jérémie

(Jérémie 42.1 à 43.4)

Après avoir longtemps averti, longtemps conjuré, longtemps menacé, l'Éternel avait enfin frappé. La Judée envahie, Jérusalem prise et dévastée, la famille royale massacrée, le roi lui-même privé de la lumière et emmené par les vainqueurs sur les rives de l'Euphrate avec une multitude de ses sujets captifs comme lui, tels avaient été les jugements de Dieu sur un peuple rebelle. Un petit nombre de Juifs avaient été laissés dans la Judée, colons pour ainsi dire dans leur terre natale, fermiers du monarque d'Assyrie, étrangers dans les mêmes lieux où ils avaient été citoyens. Ils n'obéissaient plus à des autorités nationales ; un officier du roi de Babylone les gouvernait au nom de son prince. Toutefois, dans ce profond abaissement, et dans une servitude universelle qui confondait tous les rangs, un homme, un Juif était resté, qui gouvernait, au moins par la parole et dans une sphère plus élevée que celle de la politique, cette nation vaincue et malheureuse. Un homme était resté, en qui l'ancienne dignité et la première gloire du peuple juif se conservaient tout entières, et vers qui tous avec respect, et plusieurs avec espérance, élevaient un regard timide. Cet homme était Jérémie, depuis longtemps habitué au martyre, victime depuis longtemps de l'ingratitude de ses concitoyens, et néanmoins l'objet

de leur vénération involontaire. Non moins respecté des vainqueurs eux-mêmes, il avait été libre de les suivre à Babylone, où la considération publique et les honneurs l'attendaient. Il eût mené là, libre parmi des captifs, une vie tranquille, et plus heureuse, humainement parlant, que celle que lui avaient faite ses ingrats concitoyens dans leur commune patrie et dans le temps de leur prospérité. Maître de choisir entre Babylone et son pays, il choisit son pays : c'était presque choisir l'exil. Il ne se demanda pas où il se trouverait mieux, mais où il serait plus utile, où il était le plus nécessaire, et il n'hésita pas. Bientôt en effet l'occasion d'exercer son ministère se présenta de nouveau à Jérémie dans cette contrée désolée. Une conspiration sans portée et presque sans but vint aggraver la position de ces misérables Juifs, esclaves dans leur propre pays. Sans prévoir, sans calculer aucune conséquence, obéissant à une colère aveugle, ils tuèrent l'homme qui les gouvernait au nom du roi d'Assyrie ; et son sang était à peine versé qu'ils connurent l'imprudence de leur crime et le danger de leur situation. Incapables de profiter de la mort du gouverneur pour recouvrer l'indépendance, ils cherchèrent seulement comment ils pourraient échapper à la colère du roi de Babylone ; et alors, comme à l'ordinaire, leurs yeux se tournèrent vers l'Égypte. Toutefois, avant de se mettre en marche vers ce pays, ancien témoin de l'esclavage de leurs pères, et d'où l'Éternel les avait tirés à main forte et à bras étendu, ils consultèrent le prophète que Dieu avait laissé au milieu d'eux ; et cette consultation est le sujet du chapitre que vous venez de lire. Elle fera aussi le sujet des réflexions que nous allons vous présenter. Étudions d'abord cette histoire en elle-même, et voyons ensuite si elle est sans application à l'homme de tous les temps et à nous-mêmes tels que nous nous connaissons.

Que veulent savoir les enfants de Juda ? Que demandent-ils à Jérémie ? Ils attendent que Dieu leur déclare par son moyen le chemin qu'ils doivent prendre, et ce qu'ils ont à faire. Mais pourquoi le demandent-ils ? Ne le savent-ils pas ? Avait-elle cessé de retentir à leurs oreilles, la malédiction

que, moins d'un siècle auparavant, Esaïe dénonçait à leurs pères dans ces mémorables paroles : *Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour avoir du secours*¹. Et quand ils l'auraient oubliée, ne savaient-ils pas que ce refuge leur était interdit, et que le seul qui leur fût permis, c'étaient les bras et le sein de l'Éternel lui-même ? Telle était l'alliance qu'il avait conclue avec eux. Son secours leur était assuré, mais ils n'en devaient chercher aucun autre. Après avoir, pour eux, en tant d'occasions, interrompu les lois de la nature et remué la terre et les cieus, l'Éternel avait droit, de leur part, à un entier abandon. Il pouvait, sans une ombre d'injustice, leur interdire ce que, dans des conditions différentes, il n'interdit à aucun peuple, la liberté de chercher un appui auprès des peuples étrangers. En les bénissant d'une manière extraordinaire, en faisant pour eux ce qu'il n'a fait pour aucune autre nation, il se réservait d'exiger d'eux ce qu'il n'a exigé aussi d'aucune autre nation. Ils avaient accepté les bénéfices inouïs de cette alliance, ils en devaient accepter les charges. Le motif de ces dispensations sans exemple leur était d'ailleurs bien connu, et les leur devait rendre non seulement respectables, mais sacrées. C'est à ces conditions qu'au milieu d'un monde idolâtre, ils étaient, dans toute la force du terme, le peuple de Dieu. C'était en faisant exception, pour eux, à la loi générale d'association qui s'applique aux nations entre elles comme aux individus entre eux, c'était en les isolant au milieu de tous les peuples, que Dieu les voulait soustraire à l'universelle contagion de cette impiété qui, se déguisant en religion, avait, chez tous les peuples, substitué au culte du vrai Dieu ou les forces de la nature, ou des hommes, ou des démons. Juda savait par expérience combien cet isolement était nécessaire ; car, dans l'irrésistible force d'erreur qui livrait l'humanité tout entière au culte des idoles, le moindre contact, les relations les plus passagères avec l'étranger, n'avaient jamais manqué de l'entraîner dans la commune infidélité. Sa sûreté, ses privilèges, sa gloire, son éternel intérêt dépendaient donc de cette soli-

1. Esaïe 31.1

tude sévère au milieu de l'humanité égarée ; à cette condition seulement il accomplissait les desseins de Dieu, et conservait à sa postérité, à l'univers entier, le dépôt de la première des vérités ; à cette condition il était le terrain fort et lentement préparé où l'arbre du christianisme devait être planté et d'où il devait étendre sur toute la terre son ombre bénie.

Le peuple savait donc que, quels que fussent ses dangers, il ne devait point aller en Egypte. C'était pour lui une question de foi et d'obéissance depuis longtemps résolue. Les chefs qui, en son nom, consultaient Jérémie, le savaient sans doute ; et plusieurs peut-être se représentaient ces maximes célèbres de l'ancien prophète : *Votre force est dans le repos ; votre force est d'attendre en repos la délivrance de l'Eternel*². Et c'est peut-être parce qu'ils le savaient trop bien, et parce qu'ils savaient que Jérémie s'en souvenait mieux encore, que le nom de *l'Egypte* ne paraît point dans leur requête. Ils le suppriment avec un soin, dirai-je avec une affectation ? qui ne fait pénétrer que mieux au fond de leur pensée. Peut-être espèrent-ils, par cette réticence, rendre service à Jérémie, s'assurer sa complicité s'il est infidèle de cœur comme eux, et le mettre en état, par le vague de leur question, de leur faire une de ces réponses vagues auxquelles celui qui les donne est libre, après l'événement, d'attacher le sens qu'il lui plaît. Quoi qu'il en soit, ils se bornent à demander au prophète : Quel chemin devons-nous prendre ? ou de quel côté devons-nous diriger nos pas ?

Mais pourquoi donc consulter le prophète ? N'était-il pas plus simple et plus court, une fois leur parti pris, de le suivre sans demander conseil ? La démarche n'est-elle pas étrange ? Elle serait plus étrange si c'était le peuple qui la fit. Mais ce n'est pas le peuple, ce sont ses chefs qui consultent Jérémie. Et leur dessein sans doute est de s'autoriser auprès du peuple de la réponse du prophète, réponse qu'ils ont peut-être quelque espoir d'obtenir favorable à leur dessein. Forts du consentement d'un homme aussi vénéré, que le peuple, tout en le maltraitant, n'a cessé de considérer comme le pro-

2. Esaïe 30.15 ; Lamentations 3.26

phète du Très-Haut, ils entraîneront où ils voudront ce reste malheureux de la nation. Mais quand même ce serait le peuple lui-même, le peuple entier, qui consulterait Jérémie (et dans le fait il est présent à la consultation), il ne faudrait pas s'étonner. Si vous dites : Mais qui donc ce peuple veut-il tromper ? nous répondrons : Ce peuple veut se tromper lui-même. Ce peuple qui voudrait se passer de Dieu et qui ne le peut, ce peuple accoutumé à *trouver sa volonté jusque dans ses sabbats*, c'est-à-dire dans ses actes mêmes d'obéissance et de religion, ne saurait ni agir selon Dieu, ni agir sans Dieu ; il a besoin à la fois de suivre sa propre pensée et de s'imaginer qu'il suit la pensée divine ; et il ne sera tranquille et content que lorsqu'il sera parvenu, tant bien que mal, à se faire illusion là-dessus. Peu lui importe que le consentement du prophète lui soit extorqué ou résulte d'une méprise, peu lui importe que la réponse soit douteuse ; on n'a pas de peine à être trompé quand on veut l'être ; et la plus grossière apparence suffit à la passion bien décidée et bien obstinée ; mais il lui faut cette apparence ; il lui faut une parole, un mot. La conscience du peuple juif ne demande pas davantage, mais elle ne demande pas moins. Il faut que le prophète parle : on ne partira pas qu'il n'ait parlé ; mais quoi qu'il dise, on partira.

Avez-vous remarqué dans quels termes les chefs du peuple abordent ce même Jérémie, que peu de temps auparavant ils avaient fait jeter dans une fosse pleine de boue, pour le punir de leur avoir dit la vérité ? *Reçois favorablement notre prière*. Cette humilité, si nouvelle de leur part, était peu nécessaire. Si l'Eternel devait être consulté, il n'était pas besoin de supplier Jérémie de s'adresser à lui de la part du peuple. C'était sa charge, c'était son devoir. Mais on ne voit en lui qu'un homme faible. Il faut d'abord apaiser cet homme qu'on a si gravement offensé ; il faut ensuite le gagner par des louanges et par des hommages ; il faut, en feignant de s'en remettre à son jugement, ou plutôt au jugement de Dieu, le mettre sur la voie du conseil qu'on désire, et lui dicter l'oracle qu'on attend de lui ; on le lui inspire tout au moins ; on parle déjà d'un chemin qu'il faut prendre ; on

laisse entrevoir la pensée d'une expatriation ; on cherche à l'émouvoir (et certes cela n'était que trop aisé !) sur *ce reste*, sur ce dernier reste d'un grand peuple ; *car, dit-on, nous sommes restés peu de beaucoup que nous étions, comme tu le vois de tes yeux*. On a tout fait pour obtenir la réponse désirée ; aller plus loin, ce serait manquer le but ; Jérémie ne pourrait feindre de n'avoir pas compris ; et à force d'avoir été clair, on le forcerait lui-même de l'être.

Le discours des chefs du peuple fut assez clair pour Jérémie. Il connaissait son peuple, il connaissait l'homme. *Je vous ai entendus*, dit-il. Non seulement vos paroles, mais votre pensée. Je vous ai entendus, mieux que vous ne vous entendez vous-mêmes. Je sais ce que vous attendez de moi ; mais sachez à votre tour, sachez bien ce que vous devez attendre. Je vous prends à vos paroles ; je m'y tiens ; je me soucie peu de votre secret désir, et je ne veux rien comprendre à vos insinuations. *Voici, je vais faire requête à l'Eternel votre Dieu, comme vous l'avez dit ; car ce Dieu, que vous appelez mon Dieu, est aussi le vôtre ; et je vous déclarerai tout ce que l'Eternel vous répondra ; car sachez qu'en me consultant, c'est lui que vous avez consulté ; et je ne vous cacherai pas un mot.* – Comprend-on qu'après ces paroles, prononcées sans doute avec gravité, et graves en tout cas dans la bouche d'un martyr, ces hommes aient osé répondre à Jérémie : *L'Eternel soit témoin véritable et fidèle entre nous, si nous ne faisons ce que l'Eternel ton Dieu nous aura fait dire en t'envoyant vers nous. Soit bien, soit mal (c'est-à-dire, soit que ton conseil nous plaise ou nous contrarie), nous obéirons à la voix de l'Eternel notre Dieu vers lequel nous t'envoyons ; afin qu'il nous arrive du bien quand nous aurons obéi à la voix de l'Eternel notre Dieu*. On voudrait pour ne pas voir dans ces paroles le témoignage d'une hypocrisie qui va jusqu'au blasphème, on voudrait supposer que la voix, que la vue du prophète avait fait rentrer ces hommes en eux-mêmes, et que, dans ce moment du moins, ils étaient de bonne foi ; mais le peut-on, quand on lit avec quelque attention la suite de ce chapitre, et particulièrement ces paroles : *Vous avez usé de fraude contre vous-mêmes, quand vous m'avez envoyé vers l'Eternel votre Dieu, en me disant :*

Fais requête envers l'Éternel notre Dieu pour nous, et nous déclare tout ce que l'Éternel notre Dieu te dira pour nous, et nous le ferons ? Le peut-on ? Nous vous en laissons juges.

Dix jours s'écoulèrent depuis ce moment à celui où Jérémie apporta au peuple la réponse de l'Éternel. Comment se passèrent ces dix jours ? A quoi furent-ils employés par le peuple et par le prophète ? Nous l'ignorons ; mais on peut l'imaginer. Peut-être le peuple, à qui Jérémie reproche si expressément, si hautement, d'avoir affecté la soumission quand il était décidé à n'obéir qu'à soi-même, avait-il, dans cet intervalle, fourni au prophète des armes contre lui, en essayant de le corrompre ou de l'intimider. Quant à Jérémie lui-même, qui peut douter qu'il n'ait passé dans la retraite, dans la prière et dans les larmes cet intervalle bien mal employé par les chefs de sa déplorable nation ? Il s'agissait pour lui de conjurer loin de cette nation une grande infidélité et un immense péril. Il s'agissait de recueillir de la bouche même de Dieu les paroles que le peuple devait entendre. Car, d'ailleurs, le prophète savait d'avance la volonté de Dieu ; cette volonté n'était pas un ordre nouveau, un règlement pour le cas particulier : c'était une loi générale pour tous les cas semblables, une loi antique et fondamentale, une règle qu'on ne pouvait ignorer sans ignorer en même temps l'ensemble et l'esprit de toute l'économie sous laquelle cette nation vivait depuis des siècles ; et si Jérémie eût pu ne pas connaître d'avance la volonté de Dieu dans cette occasion, comment reprocherions-nous au peuple de l'avoir ignorée ou méconnue ? Il est vrai que Jérémie ne leur adresse point ce reproche, et qu'il se borne à leur déclarer que s'ils demeurent dans leur patrie, ils y seront maintenus et affermis, malgré tous les dangers auxquels ils semblent s'exposer en y demeurant ; tandis que, s'ils se rendent en Egypte, ils y trouveront tous les maux qu'ils ont voulu éviter, et d'autres plus grands encore. Mais n'est-il pas visible que ces promesses et ces menaces n'étaient que l'application, dans un cas particulier, et la sanction prochaine, de cette loi antique, immuable et connue de tous,

qui leur défendait de recourir, même dans les plus extrêmes dangers, aux secours d'un peuple infidèle ? Mais, quoi qu'il en soit, et c'est là ce qui doit fixer notre attention, il résulte du discours de Jérémie, et mieux encore de ce qui suivit, que si le peuple avait cru, sur une question si simple et résolue d'avance, avoir besoin de consulter, toujours avait-il consulté sans sincérité, puisque, après avoir déclaré qu'il ferait la volonté de Dieu, il répondit au prophète qui la lui faisait connaître : *Tu mens ! l'Eternel notre Dieu ne t'a point envoyé pour dire : N'entrez point en Egypte pour y demeurer. Mais c'est Baruc, fils de Nérija, qui t'incite, afin de nous livrer entre les mains des Chaldéens, pour nous faire mourir, et pour nous faire transporter à Babylone.* Ainsi cet homme à qui on avait protesté solennellement qu'on croirait à tout ce qu'il déclarerait de la part de Dieu, on lui dit : Tu mens ! Ainsi cet homme que peut-être on a essayé, mais vainement, de corrompre, on l'accuse de n'avoir pas résisté à la corruption, et d'avoir vendu l'autorité de sa voix prophétique à ceux qui pouvaient mieux la payer ! Ainsi ce vieux martyr, cet homme qui, préférant l'opprobre du Jourdain aux délices de l'Euphrate, avait consacré à ses frères malheureux les restes d'une vie qui n'était nulle part aussi menacée que parmi eux, on l'accusait de les avoir livrés à leurs ennemis, et d'avoir vendu à des conquérants barbares les misérables restes de sa misérable nation ! Mais à ceux qui se faisaient un jeu du nom même de Dieu, et qui l'insultaient par un hommage dérisoire d'obéissance, devait-il en coûter beaucoup de calomnier un homme, fût-ce même un prophète, fût-ce même un bienfaiteur ?

Ah ! ne soyons pourtant pas trop sévères envers ce malheureux peuple. Plaignons-le d'avoir manqué de foi et de sincérité ; mais quand notre bouche s'ouvre à des paroles d'indignation et de mépris, mettons la main sur notre bouche. Ces outrages à un homme, ces outrages à Dieu, ces injustices, cette infidélité, tout était compris d'avance dans ce manque de foi aux promesses du Dieu dont Israël avait mille fois éprouvé la puissance et la miséricorde. Mais, à la place d'Israël, aurions-nous eu plus de foi ? Et quand

même, portés pour ainsi dire sur les ailes de Dieu, nous serions parvenus, triomphants, dans l'heureux pays que nous habitons, quand même des prodiges incessamment renouvelés seraient venus nous rappeler chaque jour la présence et la bonté de Dieu, quand même nous aurions marché durant des années, durant des siècles, par la vue et non par la foi, est-ce que, à l'approche d'un danger tel que celui qui menaçait d'écraser les restes de Juda, notre foi aurait mieux résisté que la sienne ? Aurions-nous, avec moins d'empressement et moins d'obstination que lui, tourné nos regards vers l'Égypte ? Aurions-nous accepté sans objection, sans murmure, la déclaration du prophète ? Serions-nous, sans hésiter, demeurés sur un sol tout prêt à nous engloutir ? N'aurions-nous éprouvé aucune tentation de nous mentir à nous-mêmes, et de dire à la vérité : *Tu mens* ? Vous le savez, vous pouvez le savoir : car si ce n'est pas un prodige que votre longue paix et votre longue félicité, ce sont au moins des bienfaits, ce sont des témoignages de la patience de Dieu, ce sont des titres qu'il a acquis à votre confiance et à votre dévouement ; et faites-vous pour lui, en proportion, ce que vous trouvez qu'auraient dû faire les Israélites, dans leur position et dans la mesure des bienfaits reçus ? Si vous dites : *Non*, vous nous dispensez de le dire ; si vous dites : *Oui*, nous n'avons rien à dire non plus : la conscience aura son jour, et nous voulons bien l'attendre.

Le peuple consumma son iniquité, et Dieu sa justice. Les restes de Juda descendirent en Égypte. Un abîme appelle un autre abîme. Dans cette terre d'idolâtrie, ils redevinrent idolâtres. Ils brûlèrent de l'encens sur les autels de ces dieux impurs à l'adoration desquels Moïse avait arraché leurs pères. La famine, l'épée, la mortalité les suivirent dans cet asile perfide, et les forcèrent de croire à la fidélité de Dieu. Il ne demeura plus qu'un *reste* de ce *reste* malheureux qui avait cru, en fuyant loin de son vainqueur, échapper à l'anéantissement. Le vainqueur les sut trouver dans ce pays de sûreté ; car il n'y a point de pays de sûreté pour ceux que Dieu abandonne. Le roi qui devait les protéger eut lui-même besoin de protection, et

n'en trouva point. Il succomba sous les coups de ce Nébucadnetsar, pour un temps *le fléau de Dieu*. Et que faisait cependant Jérémie ? S'était-il éteint loin de son peuple dans la vieillesse et dans le deuil ? Achevait-il, près des ruines de Jérusalem, des jours usés par le dévouement et par la douleur ? Non ; inséparable compagnon du malheur, attaché à son peuple comme la branche au tronc dont elle est née, n'ayant pu retenir ses compatriotes dans leur pays, il voulut les suivre en Egypte. Ces infortunés, pensa-t-il, ne tarderaient pas à payer la peine de leur infidélité ; ils seraient infailliblement exposés à en commettre de nouvelles ; d'autres crimes, comme d'autres misères, les attendaient en Egypte ; ils auraient besoin d'exhortations, d'encouragements, de consolations, que dis-je ? de menaces nouvelles au milieu du terrible accomplissement des anciennes menaces : ils auraient besoin de ce Jérémie, si dédaigné, si outragé. Jérémie, disciple par avance de Celui qui devait venir au monde pour servir et non pour être servi, Jérémie chargea sa croix et suivit son peuple. Sans doute, il savait ce qu'il en coûte, surtout au déclin de l'âge, pour quitter la terre de ses aïeux, lui qui s'écriait jadis avec un accent si pénétrant d'amour et de douleur : *Ne pleurez pas sur celui qui meurt, et ne faites point de condoléance ; mais pleurez amèrement sur celui qui s'en va en exil ; car il ne retournera plus, et il ne reverra plus le pays de sa naissance*³. Mais Jérémie, qui eût voulu mourir près des tombeaux paternels, ne sacrifia pas aux restes inanimés de ses aïeux les restes vivants de cette nation dont Dieu lui avait confié la garde et la défense ; là où était son peuple, là était son pays. Ce profond attachement pour son peuple, même ingrat, est un trait qu'il eut de commun avec tous ceux qui, comme lui, furent auprès d'Israël les organes de la sagesse de Dieu. Ces prophètes étaient de grands citoyens ; ces serviteurs de Dieu étaient d'excellents patriotes.

L'histoire que nous venons de raconter est susceptible de plusieurs applications : nous en avons indiqué quelques-unes ; nous nous arrêterons

3. Jérémie 22.10

sur une seule.

Nous n'avons pas besoin de vous prouver que la consultation des Juifs manquait de sincérité. La question qu'ils avaient adressée à Jérémie revenait évidemment à ceci : Devons-nous aller en Egypte ? Et d'avance ils se soumettaient à l'ordre qu'ils recevraient du prophète, c'est-à-dire de Dieu même, consulté par lui dans cette affaire. Mais parce que sa réponse est contraire à leur désir ou secret ou avoué, ils lui disent : Tu prononces des mensonges ! et ils prennent le funeste parti d'aller chercher un asile dans la terre de la servitude et de l'idolâtrie.

Le prophète pouvait s'y attendre et il s'y était attendu, lorsqu'il s'était vu consulté par eux sur une question qui n'en était pas une, et qui, de tout temps, était résolue dans leur conscience. S'ils eussent été décidés en tout cas à faire la volonté de Dieu, ils n'eussent pas consulté ; car cette volonté, ils la connaissaient. Le premier symptôme de la mauvaise foi, le premier présage de la désobéissance, c'est de consulter lorsqu'on sait déjà ce que l'on doit faire.

Mais pourquoi consulter ? Pourquoi se lier quand on veut être libre ? Pourquoi s'exposer à fouler aux pieds deux autorités, et celle qu'on trouvait au dedans de soi, et celle que, volontairement, on est allé chercher hors de soi ? Cette conduite, singulière en apparence, est fort naturelle.

Nous avons besoin de nous tromper, même grossièrement, et de nous imaginer, quand nous agissons mal, que nous agissons bien. Et lorsque, livrés à nous-mêmes, tête à tête avec notre raison ou notre conscience, nous n'y parvenons pas, nous cherchons autour de nous quelque chose ou quelqu'un qui nous aide à nous tromper. Nous ne croyons pas nous tromper quand quelqu'un se trompe avec nous ; nous croyons pécher moins quand quelqu'un veut bien pécher avec nous. La raison d'autrui, même de l'homme qui nous inspire à l'ordinaire peu de confiance, nous paraît respectable et pleine d'autorité, aussitôt qu'elle parle comme notre passion.

Les signes les plus équivoques nous paraissent clairs pour peu que nous puissions leur donner un sens conforme à nos désirs. Le plus faible appui est assez fort quand nous voulons pécher. Quelque attachés que nous soyons à notre propre sens, nous devenons modestes et pleins de déférence pour les opinions qui nous plaisent. Nous nous exagérons à plaisir la gravité du personnage qui nous conseille, ou l'importance de l'indice qui nous détermine. Il ne nous faut pas davantage, mais il ne nous faut pas moins. S'il est difficile de se résoudre à bien faire tout seul, il ne l'est pas moins de se résoudre à mal agir tout seul. On veut avoir un homme, une raison, une preuve, un signe pour soi. Et parce qu'au bout du compte, rien n'est plus facile à trouver, on consulte, quoique la conscience ait assez clairement parlé, ou quoique la passion ait déjà pris son parti.

Quelquefois, il est vrai, on rencontre mal, c'est-à-dire trop bien. C'est le cas des Juifs consultant Jérémie. L'homme ou le livre à qui nous demandons conseil s'avise de parler comme notre conscience ; il se fait son allié contre nous, au lieu de se liguer avec nous contre elle. Moment critique et grave ! Se soumettra-t-on ? ou bien, comme les Juifs, dira-t-on à cet importun Jérémie : *Tu mens ?* Hélas ! il est bien probable que, quand on n'a cherché des conseils étrangers que pour échapper à ceux de la conscience, on ne les écouterait pas mieux qu'on ne l'a écoutée, et qu'à la voix du dehors comme à celle du dedans, on dira sans hésiter : *Tu mens !*

Sans doute il faut distinguer. Le principe de ces consultations inutiles est quelquefois une sorte de paresse spirituelle beaucoup trop commune, une peur de la responsabilité, un besoin de servitude, qui nous porte à nous décharger de notre conscience sur la conscience d'autrui, ou qui nous fait chercher nos inspirations tout ailleurs que dans notre raison éclairée par la Parole de Dieu, ou dans la Parole de Dieu appliquée par notre raison. Une autre fois, nous combattons cette paresse, qui prend en vain toutes sortes de noms et de formes. Aujourd'hui c'est à un autre ennemi que nous avons affaire. Ce n'était pas la paresse, ce n'était pas une sorte

de servilité de la conscience, qui inspirait les malheureux Juifs : c'était un ennemi plus habile et plus subtil, qui ne rencontre pas les doutes, mais qui les crée et les grossit. La conscience qui n'est que paresseuse pourra bien se soumettre à la vérité, si elle a le bonheur de rencontrer la vérité ; la conscience séduite par la passion ne se soumettra pas si aisément, et trouvera bien quelque raison, quelque moyen de résister à la voix de la vérité qui lui résiste en face, et de lui dire, comme les Juifs à Jérémie : *Tu mens !*

Or, nous ne venons pas à notre tour lui dire : *Tu mens !* Nous lui laisserons le soin de se le dire à elle-même quand le moment sera venu. Ce que nous avons à cœur aujourd'hui, c'est de vous signaler cette inclination que nous avons tous à consulter autrui pour éviter de nous consulter nous-mêmes. Et comme le rempart derrière lequel se réfugient les âmes qui répugnent à s'interroger, c'est le grand nombre de cas difficiles et douteux dans lesquels peut se rencontrer la conscience, nous nous attacherons à montrer qu'il n'en est pas ainsi, et que c'est nous qui multiplions ces prétendus cas de conscience. Il est clair, d'ailleurs, que ce que nous allons dire s'adresse, d'un même temps, aux consciences paresseuses dont nous avons parlé.

Vous ne supposerez pas que nous ayons la pensée de nier qu'il puisse se présenter, même aux plus sincères, des questions de conscience difficiles, épineuses, ni que, pour les résoudre, il soit légitime de s'entourer de conseils.

Des cas difficiles ! il y en a sans doute ; et chacun en a rencontré de pareils. Mais à quoi cela tient-il ? première question. Cela tient-il à la nature de la morale elle-même et à l'insuffisance de celle de nos facultés qu'on pourrait appeler la raison morale, et qu'on est convenu d'appeler la conscience ? On conçoit très bien que Dieu ait semé de difficultés les différents champs où s'exerce notre activité ; qu'il nous ait rendu difficiles et le triomphe sur la nature, et l'explication des lois qui la régissent ; qu'il ait hérissé d'obstacles le chemin qui mène à la science comme celui qui

mène à la fortune ; qu'il nous ait condamnés à manger à la sueur de notre front le pain qui nourrit l'intelligence, le pain qui nourrit le corps. On peut concevoir encore qu'il ait rendu l'accomplissement du devoir plus difficile aux uns, plus facile aux autres, quoique, à y regarder de plus près, l'égalité reparaisse, Dieu exigeant davantage de celui à qui il a donné davantage. Il est des natures plus heureuses, mieux douées, à qui la vertu coûte moins, et en qui, s'il est permis de parler ainsi, elle est déjà commencée. Reste à savoir, et Dieu seul le sait, de combien ces âmes privilégiées doivent devancer et surpasser les autres pour les égaler seulement. Mais la lumière de la conscience est la même pour tous ; pour tous le chemin du devoir est facile à discerner. La loi morale est une chose simple ; elle entre dans les yeux de l'âme comme la lumière du soleil dans les yeux du corps ; et il ne faut pas, pour ouvrir les uns, plus d'effort que pour ouvrir les autres. Cela devait être ; une seule chose était absolument nécessaire, c'était d'obéir ; le reste, en comparaison, importait peu ; il importait peu que nous fussions riches, savants, honorés : il importait, au delà de toute expression, que nous fussions vertueux. Cela importait à tous également ; pas plus, pas moins au pauvre qu'au riche, à l'artisan qu'au philosophe. Il fallait donc, pour atteindre ce but suprême de la vie, non pas que nous fussions exempts de tout travail ; aussi y a-t-il un travail de la conscience ; aussi chacun, dans l'intérêt de son salut, est-il invité à penser ; et bien penser est, selon la judicieuse remarque d'un grand homme, le principe de la morale ; mais ce qu'il fallait, c'est que chacun pût faire ce travail, pût penser ses actions ; ce qu'il fallait, c'est que chacun, quelle que fût sa condition, pût se promettre, au terme de ce travail, de rencontrer la vérité, je veux dire la vérité sur ses devoirs. Nous sentons tous qu'il y a là justice, nécessité, et à moins de renverser les idées que nous nous faisons de Dieu, nous ne saurions nous représenter qu'il ait fait de la vertu, ou de la vérité pratique, le privilège du grand loisir ou de la subtilité d'esprit. Tout le monde a assez de loisir pour être vertueux, assez d'esprit pour se sauver.

Que ferions-nous, au milieu des difficultés de la vie extérieure, au milieu des obscurités et des incertitudes que la raison ne peut pas toujours dissiper et que souvent elle multiplie, que ferions-nous sans cette boussole divine, qui, quelque position que prenne notre navire, et de quelques flots qu'il soit agité, s'obstine constamment à nous montrer le pôle ? Si la morale était une chose aussi peu simple que tout le reste, ou si elle était le moins du monde subordonnée à tout le reste, que ferions-nous pour nous décider ? qui consulterions-nous ? Le hasard, ou l'intérêt. Du premier de ces conseillers, nous n'avons rien à dire : il a suffi de le nommer. Et quant à l'intérêt, sans compter que l'admettre comme arbitre, c'est le proclamer souverain, et d'un même coup, une fois pour toutes, détrôner le devoir, c'est, dans la plupart des cas, une pauvre boussole que l'intérêt. Ce n'est pas tout de chercher notre avantage, notre plus grand avantage, un avantage qui ne puisse jamais devenir une perte, il faut le discerner ; et pour le discerner, que de connaissances, que de recherches, que de travail souvent ne faut-il pas ! Et puis, comment s'imaginer, si Dieu existe, et si la justice est la nécessité suprême, par conséquent le suprême intérêt, comment s'imaginer qu'en ne cherchant que l'intérêt, on le trouvera ? comment ne pas être certain, au contraire, qu'on le manque par cela seul qu'on n'a cherché que lui ? Comment croire que cette boussole conduise au port, et que le ciel, promis à ceux qui se sont dépouillés d'eux-mêmes pour se revêtir de Dieu, soit également ouvert à ceux qui se sont dépouillés de Dieu pour se revêtir d'eux-mêmes ? Or, le ciel, n'est-ce pas le nom de notre universel, de notre suprême, de notre unique intérêt ? La conscience est donc l'arbitre naturel, nécessaire, dans tous les cas où la raison et l'intérêt ne nous éclairent pas suffisamment ; le bien, le plus grand bien possible, c'est-à-dire ce qui est conforme et le plus conforme à la volonté de Dieu, voilà l'astre qui se lève pour nous montrer notre route quand tous les autres sont obscurcis. Il faut donc que ce soit le seul que tous les yeux puissent voir, et dont aucun nuage ne puisse intercepter les rayons. Il faut que ce qui est destiné à tout simplifier, soit simple.

Nous parlons ici comme si l'Évangile n'existait pas, et nous disons ce que le bon sens eût pu dire sans l'Évangile et a dit effectivement avant lui. A présent, croyez-vous que l'Évangile ait, sous ce rapport, empiré notre condition ou qu'il l'ait améliorée ? Sa morale est-elle moins simple, moins évidente, et peut-on dire qu'il ait, sur ce point et d'une manière quelconque, émoussé le tranchant de la conscience ? Vous ne le pensez pas.

L'Évangile, bien loin d'ajouter aux complications dont l'homme, comme nous le dirons bientôt, avait embarrassé la morale, l'a, au contraire, simplifiée, en la renouant à son seul principe, loin duquel, cessant de former une gerbe unique et serrée, elle se décompose, et retombe de côté et d'autre en mille tiges fragiles. L'Évangile a simplifié la morale, en lui donnant pour centre, en donnant pour objet à tous les devoirs, pour but à toute la vie, la volonté d'un Dieu dont il nous a révélé tout le caractère, et qu'il nous a fait aimer en nous le faisant connaître. L'Évangile a simplifié l'œil de notre âme, c'est-à-dire qu'il a donné au regard de cet œil une direction constante, fixe et unique ; le chrétien, s'il nous est permis de suivre cette image, ne voit pas double ; le devoir se présente à lui dans sa simplicité ; il a renoncé à *chercher beaucoup de discours*⁴ ; à travers tous ces discours, à travers tous les raisonnements de la passion, et tous les prestiges du langage, il va droit au but, et son amour pour Dieu est une ligne droite qui, ne tenant compte du chemin tortueux de la passion, arrive au terme à travers les mille et les mille sinuosités qu'il va coupant sans cesse. Pour le chrétien, en un mot, toutes les questions sont plus simples, la lumière qui les éclaire est plus vive ; l'Évangile a, en quelque sorte, popularisé la morale, et tout ce qu'il y a de plus haut et de plus délicat dans la morale.

Vous insistez néanmoins et vous dites : Il y a pourtant des questions de pratique difficiles, et ce qu'on appelle des *cas de conscience* embarrassants. Y en aurait-il autant, y en aurait-il beaucoup si nous ne cherchions pas beaucoup de discours ? N'est-ce pas nous, le plus souvent, qui créons les

4. Ecclésiaste 7.29.

difficultés, et qui serrons le nœud qui nous coûte tant de peine à dénouer ? Je ne veux que rappeler à chacun de vous un souvenir. C'est celui du lendemain de telle action que vous avez faite dans l'intérêt de quelqu'une de vos passions, vanité, vengeance, avarice, égoïsme, sensualité. L'acte consommé, votre passion assouvie, des écailles tombent de vos yeux ; vous regardez l'action que vous avez commise, et du premier coup d'œil vous reconnaissez que vous avez péché. Je dis du premier coup d'œil : vous n'avez pas examiné, discuté de nouveau : il a suffi de regarder. Que s'est-il donc passé ? La passion s'est calmée en s'assouvissant ; et avec elle sont tombés en un clin d'œil tous ces brouillards qu'elle avait soulevés autour de votre conscience. Ces raisonnements, ces apparences, ces analogies auxquels vos désirs donnaient tant de force, tout cela s'est évanoui ; et vous ne concevez plus même comment tout cela a pu vous en imposer. Or, ce que vous jugez vrai dans l'absence de la passion, n'est-il pas la vérité ? Et si la passion avait été tenue à l'écart lorsque vous délibérez, n'auriez-vous pas conclu tout autrement que vous n'avez fait ? La question, pour un cœur simple, n'était-elle pas simple ? Si elle a manqué de simplicité, n'est-ce pas essentiellement parce que votre cœur en manquait ? Cherchez si, dans les cas où votre passion n'a pas été en jeu, cherchez encore si, lorsqu'il est question d'autrui, il se présente à vous tant et de si difficiles questions. Nous osons vous assurer que celui qui veut sérieusement arriver au but risque peu de manquer le chemin, qu'il n'hésitera même que rarement, et que la conscience, à l'ordinaire, parle assez distinctement à quiconque veut l'écouter.

Que si, pour les plus sincères et pour les plus calmes, il est, dans la vie morale, de pénibles moments d'incertitude et de perplexité, nous avons bien lieu de croire que tout comme la passion, dans tel ou tel cas particulier, aveugle ou éblouit la conscience, l'habitude de prêter l'oreille à la passion, l'influence des maximes d'un monde corrompu, les préjugés d'une mauvaise éducation, exercent sur la conscience une influence que l'affai-

blit, et la rend peu propre à nous déterminer d'une manière prompte et nette, même dans les cas où nous ne sommes pas sous l'empire de quelque passion. Chez tous les hommes, la conscience est plus ou moins obscurcie ; tous, créés droits, cherchent beaucoup de discours ; tous ont l'esprit partagé parce qu'ils ont le cœur partagé : pour tous la morale se hérissé de questions difficiles dont la semence épineuse est dans les replis d'un cœur sans droiture. Le bon, le vrai, le juste, ont perdu leur évidence ; on ne voit plus, on ne connaît plus avec l'âme ; tout finit par faire question ; et l'homme simple ne saurait s'imaginer tout ce qui, dans un certain monde, devient, entre les gens d'esprit, l'objet de discussions en forme. C'est à mesure que pénètre dans le cœur l'Esprit du Dieu de l'Évangile, c'est à mesure qu'on l'aime et qu'on le préfère à tout, que toutes les pensées éparses reviennent pour ainsi dire au logis, que tous les ruisseaux retournent au fleuve, et le fleuve à la mer, c'est-à-dire, que toute la vie se subordonne à un même principe et se laisse gouverner par lui. C'est alors, et de jour en jour davantage, que la vérité sur nos devoirs nous devient plus claire et plus évidente ; la lumière se lève sur le chemin du juste, et grandit sans cesse jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. Sans témérité, sans obstination, avec humilité au contraire et avec déférence, le chrétien marche d'un pas ferme et sur une ligne invariable, au milieu d'un monde qui ne se décide jamais. Il peut être indécis tour à tour sur mille choses, il ne l'est jamais longtemps sur le devoir. Son chemin est rude peut-être, escarpé, mais direct. Il aime mieux, en route vers l'éternité, se blesser que s'égarer. Peu importe qu'il arrive brisé, sanglant, pourvu qu'il arrive. Et chacun de ses pas, tracé dans la même ligne que le précédent, l'approche du but.

Ne croyez pas à je ne sais quelle inspiration surnaturelle, à je ne sais quel instinct mystérieux qui exclurait la réflexion. Il est vrai qu'à mesure que le chrétien devient plus chrétien, les vérités qui autrefois étaient hors et loin de lui s'approchent de lui, s'unissent à lui, deviennent une partie de lui-même, et que du premier mouvement il fait beaucoup de choses

qui lui coûtaient naguère de longues réflexions, ou que même, après de longues réflexions, souvent il ne faisait point. Il se forme une pente vers le bien comme il s'en était formé une vers le mal. La régénération est le don d'une seconde nature ; et le chrétien, dans un sens glorieux, est aussi un *homme naturel*. Dieu soit loué de nous donner par sa grâce un cœur net et un esprit droit, à qui la vérité convient comme un air pur convient à notre poitrine ! Mais nous n'avons point dit que l'homme régénéré, qui, bien que régénéré, n'est point dans la même condition que l'homme avant sa chute, se conduise, en chaque occasion, par une vue intérieure et involontaire de la vérité, et par un entraînement dont il ne peut se rendre compte. Penser est pour lui, même en morale, le moyen de connaître ; et si ce n'est pas celui qui pense le plus qui agit le mieux, c'est du moins celui qui pense le mieux. Le chrétien est, dans un sens excellent, un homme de pensée, mais de cette pensée simple, naturelle, voisine de l'âme, qui occupe l'esprit sans le fatiguer et sans dévorer le temps. Quand nous ne serions pas dans le cas de penser pour éviter le mal, il faudrait penser pour accomplir le bien. Il faudrait tous les jours examiner, et sans doute *examiner* avec soin, *ce qui est agréable au Seigneur*⁵. Doux et digne emploi de l'intelligence que le Seigneur nous a donnée ! Noble exercice, aussi propre à développer les facultés de notre esprit que celles de notre cœur ! Et enfin, nous ne prétendons pas nier que l'homme ne soit plus ou moins souvent appelé à délibérer sur des cas de conscience, c'est-à-dire sur des questions que la conscience se pose et qu'elle ne résout pas du premier coup. Or, que les difficultés qui se présentent viennent de nous ou des choses mêmes, que nous en soyons innocents de toute manière, ou que nous devions attribuer notre état de doute au peu de soin que nous avons eu de vivre en présence de Dieu, et de nous rendre familières les vérités de sa Parole, il n'importe : c'est sans doute notre devoir d'examiner, de nous déterminer, de conclure. Que ferons-nous dans ces occasions ?

5. Ephésiens 5.10

Nous avons tâché de montrer que les cas de conscience vraiment embarrassants sont beaucoup plus rares qu'on ne prétend ; mais enfin, quand il s'en présentera de pareils, faudra-t-il s'interdire de consulter ceux de qui, raisonnablement, on peut attendre des lumières ? Qui pourrait le penser ? Quoi ! enlever aux relations chrétiennes leur objet le plus pur et leur plus grand intérêt ? Tout permettre à la charité, excepté l'un des plus grands services qu'elle puisse rendre, et tout prétendre de l'amour fraternel, excepté le plus précieux et le plus irrécusable de ses témoignages ? Ordonner aux chrétiens d'être, les uns envers les autres, prodiges de tout, excepté de lumière et de vérité ? Condamner ces chaires, fermer ces temples, puisque enfin ceux qui vous y parlent ne font autre chose que conseiller votre conscience ? Que fais-je en ce moment moi-même que d'associer ma faiblesse à votre faiblesse, et, sous l'invocation de Dieu, qui est notre force commune, d'essayer si je ne pourrai pas jeter quelque lumière sur la route, encore obscure, de quelques-uns du moins d'entre vous ? Non, nous devons tous nous exhorter, nous exciter au bien ; n'est-ce pas dire, en d'autres termes, que chacun, avec sa conscience, doit venir en aide à la conscience de son prochain ? Une conscience a donc quelque chose à apprendre à une autre conscience. Toutes, également capables de s'éclairer, ne sont pas également éclairées ; et, dans cette sphère comme dans toute autre, celui qui sait moins est appelé à demander conseil à celui qui sait davantage.

Ces derniers mots renferment la première règle que vous avez à suivre dans vos consultations. Que celui qui sait moins consulte celui qui sait davantage ; qu'il aille vers le plus éclairé, vers le plus désintéressé, vers le plus consciencieux, vers le plus sévère. Certes, on n'a pas grande envie d'être éclairé, on cherche moins un conseiller qu'un complice, on use, comme dit le prophète, *de fraude contre soi-même*, quand on consulte au hasard, et surtout lorsqu'on s'adresse de préférence à ceux qui, ayant besoin d'être ménagés, ont quelque intérêt à nous ménager aussi. On ne consulte, au dehors, un prétendu Jérémie, un prétendu prophète, que pour voir si

L'on ne pourra point échapper au prophète du dedans, à ce Jérémie invisible, qui gémit, qui proteste dans le cœur de chaque homme. De même, on agit inconsidérément ou sans bonne foi, quand, avant d'avoir épuisé tous les autres moyens, et sondé son cœur devant Dieu, on consulte ces oracles muets qui, ne disant rien, disent tout, et à qui, par conséquent, on fait dire tout ce qu'on veut. Je compte dans le nombre ces signes, ces rencontres, ces prétendus appels, ces impressions vagues que nous appelons des voix intérieures, et dans lesquelles, si des mondains nous les alléguaient en des cas analogues au nôtre, nous ne verrions que des sympathies ou des antipathies naturelles, indignes d'être prises en considération ; j'y comprends encore, sans hésiter, cette Parole de Dieu consultée au moyen du sort, et qui n'est plus alors la Parole de Dieu, mais une parole humaine, trouvée par nous ou plutôt mise par nous dans le volume de la Bible. Eh quoi ! pourrions-nous vous dire avec le prophète, *aller aux morts pour les vivants*⁶ ! s'en rapporter à des signes arbitraires ou équivoques plutôt qu'à notre conscience ! quoi de plus contraire à cette *loi parfaite de liberté*⁷, à cette *stature d'hommes faits*⁸, à ce caractère d'*enfants* et non plus d'*esclaves*⁹, d'enfants, dis-je, admis dans la confiance de leur Père, et toujours libres de l'entretenir et de l'interroger ? Quoi de plus contraire à la confiance due à la promesse qu'il nous a faite de nous assister en tout temps par son Esprit ? Avons-nous foi à cette promesse quand nous demandons conseil à la matière et au hasard ? Consultons-nous plus sérieusement quand nous consultons des hommes de qui nous n'avons à attendre aucune lumière ? Ah ! qu'il est bien plus probable, si nous agissons de la sorte, que ce que nous désirons véritablement, ce n'est pas de connaître la volonté de Dieu, mais de l'ignorer ! Aussi, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'après avoir consulté, avec un grand air de confiance, quelque ami qui a pris notre requête plus au sérieux que nous ne le souhaitions, nous le combattons

6. Esaïe 8.19

7. Jacques 1.25

8. Ephésiens 4.13

9. Galates 4.7

comme s'il nous eût attaqués, nous lui déclarons que, nonobstant les avis qu'il a bien voulu nous donner, nous persistons dans le nôtre, en un mot, nous lui disons, non pas comme les Juifs à Jérémie : *Tu mens !* mais, avec cette politesse qui a fait de grands progrès depuis Jérémie : Vous n'avez pas compris mon affaire et vous vous trompez !

Consulter ceux qui sont les plus capables de nous comprendre et de nous diriger, premier signe de sérieux et de bonne foi dans nos consultations. Le second, qui est une suite naturelle du premier, c'est d'exposer avec une entière franchise le cas de conscience dont il s'agit. On manque trop souvent, et même sans s'en douter, à cette règle essentielle. On prétend avoir tout dit, on se le persuade ; et l'on a tout dit en effet hors un mot qui, changeant toute la question, changerait aussi toute la réponse. L'a-t-on omis par pure distraction ? Mais, dans des questions graves, et qui engagent à la fois notre responsabilité et celle d'autrui, la distraction est-elle permise ? est-elle excusable ? Avouons qu'elle n'est pas même probable. Peut-être que le mot qu'il fallait dire, le détail qu'il fallait donner, a refusé de sortir de nos lèvres ou de couler de notre plume, non parce qu'il avait trop peu d'importance, mais parce qu'il en avait trop. Un instinct prudent, si ce n'est une intention expresse, l'a retenu en chemin ; il s'était bien présenté à notre pensée, mais nous l'avons écarté sans faire semblant de le voir. Si nous avions été parfaitement sincères, nous n'en aurions pas moins répugné sans doute à dire ce mot, à donner ce détail ; mais cette répugnance ne nous aurait pas échappé ; nous aurions voulu en avoir raison ; nous en aurions sondé les motifs ; et peut-être cette recherche, apportant dans la question qui nous occupe une lumière inattendue, nous aurait fait renoncer à chercher ailleurs des conseils désormais inutiles.

Mais tout cela ne suffit pas encore : ce n'est pas tout d'avoir bien choisi notre conseiller, et de lui avoir exposé le véritable état de la question, sans lui faire mystère de certaines circonstances. Nous ne devons à personne une confiance aveugle, et nous ne devons céder qu'à la conviction. C'est

donc avec notre conscience que nous devons consulter la conscience d'autrui ; c'est avec notre conscience que nous devons écouter la conscience d'autrui ; c'est notre conscience qui doit apprécier les conseils qu'on nous donne et prononcer en dernier ressort. C'est un droit, ou plutôt c'est un dépôt dont nous ne pouvons jamais nous dessaisir en faveur d'aucun homme ; c'est un pouvoir que nous ne pourrions abdiquer qu'entre les mains de Dieu même lorsqu'il nous aurait distinctement fait entendre sa voix ; et ce serait encore un acte de conscience que cet abandon de notre conscience. Les conseils d'autrui peuvent nous aider à réduire à des termes simples une question compliquée ; ils peuvent encore rétablir dans leur première clarté des principes de conscience que la passion a obscurcis au dedans de nous ; ils peuvent nous faire rentrer en nous-mêmes ; mais remarquez cette expression, que je n'invente pas, et que vous employez tous les jours ; si c'est revenir au vrai que de *rentrer en nous-mêmes*¹⁰, c'est que nous avons en nous-mêmes un témoin et un juge du vrai, et qu'il suffit de nous remettre en sa présence et de nous obliger à soutenir de près son regard, pour nous remettre dans la voie de la vérité et de la justice.

A moins donc que Dieu ne vous ait dit de tel ou tel de nos semblables : « Tout ce qu'il vous dira, vous le croirez ; tout ce qu'il ne vous aura pas dit, vous l'ignorerez, » vous ne pouvez rejeter sur aucun homme la responsabilité de vos déterminations ; elle retombe et repose sur vous ; c'est à vous, nous le répétons, que votre âme sera redemandée. Et soit que vous ayez purement et simplement emprunté la conscience d'autrui pour vous décharger de l'embarras de recourir à la vôtre, soit que, pressentant de la part de votre conscience de sévères conseils, vous ayez tenté d'en extorquer de plus doux à la conscience d'autrui, vous êtes hors des conditions de l'alliance de Dieu, qui, partout, honorant en vous la liberté qu'il vous a donnée, vous oblige, en dépit de votre paresse ou de votre manque de droiture, à vous faire juges entre vous et lui, à vous prononcer vous-

10. Luc 15.17

mêmes, et nettement, entre vous et lui. Vous ne pouvez pas alléguer ici la modestie, ni l'humilité ; ce serait une fausse humilité, une absurde modestie, que celles qui vous feraient manquer à votre qualité d'hommes et à la loi de Dieu ; tout le monde est capable d'obéir ; et presque toujours obéir, c'est choisir.

La règle que nous vous proposons est celle que vous proposeront, s'ils sont vraiment chrétiens, les amis mêmes que vous consulterez. Ils vous diront, comme saint Paul : *Jugez vous-mêmes si ce que nous vous disons est raisonnable*¹¹. Bien loin de se poser comme arbitres entre Dieu et vous, ils érigeront Dieu en arbitre entre vous et eux. Suivez le premier conseil qu'ils vous donnent, de ne vous conformer à leurs autres conseils que de l'aveu de votre conscience, et de ne pas rejeter sur eux une responsabilité qui doit, quoi qu'il arrive, peser tout entière sur vous. N'allez pas croire que votre faute, si vous en commettez une d'après leur avis, s'impute par moitié à eux et à vous ; croyez plutôt que, si la conscience n'a guidé ni eux ni vous, votre faute pèsera tout entière sur eux, et tout entière sur vous.

En vous engageant à vous consulter vous-mêmes avant de consulter autrui, à vous consulter encore après avoir consulté autrui, prétendons-nous dire que vous ne vous tromperez jamais ? prétendons-nous que vous arriverez toujours à une entière certitude sur le parti que vous devez prendre ? Nous n'osons pas vous en répondre ; mais pour qui seront de préférence la lumière et la paix, pour qui, en tout cas, l'approbation de Dieu et sa bénédiction ? est-ce pour celui qui aura fait de ses facultés, jusqu'à la fin, l'usage qu'il en devait faire, pour celui qui, jusqu'au bout, se sera conduit en homme et en chrétien, ou pour celui qui se sera déchargé sur autrui du fardeau de sa liberté, comme si la conscience était un de ces héritages qui peuvent se substituer ? Si toutes nos facultés se fortifient par l'exercice, pourquoi donc l'exercice ne profiterait-il pas à la conscience ? Pourquoi ne deviendrait-elle pas toujours plus sensible, plus délicate et plus sûre ?

11. 1Corinthiens 10.15

Comment la lumière, selon la promesse même de Dieu, ne grandirait-elle pas sur le chemin du juste ? Après tout, soit qu'il plaise à Dieu ou qu'il ne lui plaise pas d'éclairer complètement notre route, il faut toujours compter sur la fidélité de Dieu.

Ah ! de quelque manière que ce soit, il se fait trouver de ceux qui le cherchent ; il n'abandonne pas à une éternelle perplexité les cœurs sincères, et il les en affranchit tantôt en répondant à la question qu'ils lui adressent, tantôt en la faisant disparaître. Souvent sa providence tranche les nœuds que nous n'avions pu dénouer ; il enlève inopinément le sujet de notre trouble. Quoi qu'il en soit, nous pouvons toujours être tranquilles sur les résultats d'une recherche sincère ; c'est avoir trouvé la volonté de Dieu que de l'avoir cherchée, et à celui qui a tout fait pour s'éclairer, l'erreur est imputée comme vérité.

Ne pas consulter sans nécessité, ne pas consulter aveuglément, voilà, en résumé, le conseil que nous vous donnons aujourd'hui. Mais quand nous vous aurions indiqué la marche à suivre dans chacun des cas difficiles qui peuvent se rencontrer, qu'aurions-nous gagné si, avant tout, vous n'étiez décidés d'une manière générale à préférer la volonté de Dieu à la vôtre ? Et si nous pouvions former dans votre cœur cette résolution générale, combien ne serions-nous pas rassuré sur votre conduite dans tous les cas particuliers ! Voilà l'essentiel en effet : la volonté générale de Dieu vous est clairement révélée dans sa Parole ; son Esprit, invoqué, l'interprète à votre conscience ; et bien vouloir, une fois pour toutes, ce que Dieu veut, donner la volonté de Dieu pour but et pour inspiration à toute notre vie, subordonner toutes nos démarches à cette unique pensée, voilà de quoi éclairer à mesure toutes les obscurités de notre route ; voilà de quoi résoudre d'avance presque tous les problèmes qui pourront se poser devant nous ; voilà de quoi remplacer et annuler la science des casuistes. Heureux celui qui ne veut qu'une seule chose, et qui la connaît bien ! Or, vous n'en doutez pas, la vie humaine, l'homme lui-même est une unité,

ou bien la vie et l'homme ne seraient pas l'ouvrage de Dieu : l'homme qui veut plus d'une chose n'a pas l'Esprit de Dieu ; on ne peut pas servir deux maîtres ; et pour quelque maître que nous nous prononcions, que ce soit le Dieu du ciel, que ce soit le dieu de ce siècle, il nous réclame tout entiers. Heureux donc qui n'aura, en général, d'autre volonté que celle de Dieu ! Or, *la volonté de Dieu, c'est notre sanctificatio*¹². Voilà ce que Dieu veut avant tout, absolument, et toujours. Voilà ce que nous pouvons toujours vouloir sans hésitation et sans crainte. Voilà une volonté qui n'empêchera aucun bien, qui servira à tout bien, puisqu'elle est elle-même le bien universel, suprême et absolu. Voilà notre bien, le bien de nos enfants, le bien de nos frères, le bien du présent, le bien de l'avenir, le bien de notre patrie, le bien de l'humanité. Voilà ce qui convient à tous les intérêts, ce qui ne blesse aucun droit, voilà ce qui a une valeur en soi, voilà ce qui, bon dans le temps, sera bon aussi dans l'éternité. La sanctification ! si dans ce mot seul ne se trouve pas d'abord la solution de chacun de nos doutes, et s'il y faut joindre, dans chaque cas particulier, la réflexion et l'examen, c'est du moins la lumière sous les rayons de laquelle nous examinerons chacun de ces cas particuliers, la seule lumière dans laquelle tous les objets nous apparaîtront dans leur vraie forme, dans leur vraie grandeur et dans leurs vrais rapports.

Tenons-nous dans cette lumière. Nos doutes et nos perplexités viennent, la plupart, de nous tenir dans un jour moins pur. Tenons-nous dans cette lumière. Enveloppons-nous, par la prière, par une recherche habituelle de la présence et de l'entretien de Dieu, d'une atmosphère lumineuse et pure, où ne puissent pénétrer nulle illusion, nul fantôme. *Si votre œil est simple, a dit le Sauveur, tout votre corps sera éclairé*¹³. Or, nous aurons cet œil simple, à qui rien n'apparaît ni double, ni confus, si nous voyons toujours et en toutes choses Dieu seul, si nous ne voyons toutes choses qu'en Dieu. Nous trouverons bien moins de questions difficiles, quand la loi de Dieu, au lieu

12. 1Thessaloniens 4.3

13. Matthieu 6.22

d'être au dehors de nous, sera, selon l'expression du prophète, *au dedans de nos entrailles*¹⁴, que nous en posséderons, non la lettre seulement, mais l'esprit, que nous aimerons son Auteur, que nous vivrons habituellement en communion avec lui. Il sera lui-même, selon sa promesse, *la lumière par laquelle nous serons éclairés*¹⁵. Il nous parlera de dehors par les saintes Ecritures, de dedans par son Esprit. Enseignement doux, uniforme et continu, jour pur également répandu sur toute la vie, vérité qui s'écoulera de nous en s'écoulant de lui, union intime de la vérité avec notre conscience, habitude du vrai, instinct du bon, goût de pure lumière, quels fantômes pourraient s'élever devant nous, quels fantômes, s'ils s'élèvent, pourraient subsister, se fixer dans notre esprit, et y prendre à la longue la place de la vérité ! O Seigneur ! donne-nous cet œil simple ; rends-le plus simple de jour en jour ; lave-le, purifie-le chaque matin ; consacre-nous chaque matin à toi ; *enseigne-nous* dans chaque occasion à *faire ta volonté*¹⁶ ; mais surtout inspire-nous et entretiens en nous le désir de faire ta volonté dans chaque nouvelle occasion ; fais-nous aimer ta volonté avant même de la connaître. Nous ne te demandons pas des inspirations surnaturelles, ni de nous révéler, heure par heure, ce que nous devons faire, ni de nous exempter d'employer, à ta gloire, les facultés de notre raison et les lumières de notre conscience ; nous te demandons de nous mettre en présence de notre raison, de notre conscience et de ta Parole, et de nous donner le besoin et l'intention ferme d'écouter notre raison, notre conscience et ta Parole ; de faire taire en nous la voix de la chair et du sang, de faire que nous restions seul à seul avec la vérité. O Dieu, nous sommes nés pour le combat, et nous ne prions pas d'être dispensés ni des fatigues ni des dangers de cette guerre sainte ; mais rends-toi présent et sensible à notre cœur tandis que nous combattons ; fortifie-nous par le combat même ; rends notre direction toujours plus décidée, notre marche toujours plus ferme, notre

14. Ezéchiél 3.3

15. Psaume 36.10

16. Psaume 143.10

bras toujours plus fort, jusqu'à ce qu'enfin les doutes, les illusions, les tentations, les fantômes de la passion et du monde, tous nos ennemis, sans nous attendre, s'enfuient de devant nous, ou plutôt de devant toi, ô Dieu, notre allié, notre sûreté et notre victoire ! Ainsi soit-il !

Le Jeûne auquel Dieu n'a point d'égard

« Pourquoi avons-nous jeûné, et tu n'y as point eu d'égard ? Pourquoi avons-nous affligé nos âmes, et tu ne t'en es point soucié ? Voici, dans le jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté, et vous exigez ce qui vous est dû, en tourmentant les autres. Voici, vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et pour frapper du poing avec méchanceté ; vous ne jeûnez point comme ce jour le requerrait, pour faire que votre voix soit exaucée d'en haut. Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, que l'homme afflige son âme un jour ? Est-ce en courbant sa tête comme un jonc, et en étendant le sac et la cendre ? Appelleras-tu cela un jeûne et un jour agréable à l'Eternel ? N'est-ce pas plutôt ici le jeûne que j'ai choisi, que tu dénoues les liens de la méchanceté, que tu délies les liens du joug, que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés, et que vous brisiez tout joug ? N'est-ce pas que tu rompes de ton pain à celui qui a faim, et que tu fasses venir dans ta maison les affligés qui vont errant ; que quand tu vois celui qui est nu, tu le couvres, et que tu ne te caches point de ta propre chair ? Alors ta lumière éclora comme l'aube du jour, et ta guérison germera incontinent ; ta justice ira devant toi, et la gloire de l'Eternel sera ton arrière-garde. Alors tu invoqueras, et l'Eternel t'exaucera ; tu crieras, et il dira : Me voici. »

(Esaïe 58.3-9.)

A la suite d'un jeûne qu'ils ont célébré, les Juifs s'étonnent de n'avoir pas reçu quelque témoignage particulier de la faveur de Dieu. *Pourquoi,*

disent-ils, avons-nous jeûné et tu n'y as point eu d'égard ? pourquoi avons-nous affligé nos âmes et tu ne t'en es point soucié ?

Pour nous qui avons célébré il y a peu de jours un jeûne national, on n'entend point les mêmes plaintes sortir de notre bouche, parce que nous n'avons point attendu, comme récompense de notre jeûne, quelque délivrance particulière ou quelque témoignage éclatant de la bienveillance divine. Mais la réponse que met le Seigneur dans la bouche d'Esaië ne s'adresse pas moins à nous. Ce n'est pas sans but et sans espérance que nous avons jeûné. Nous nous flattons de n'avoir pas jeûné sans profit. Nous aimons à croire tout au moins que notre jeûne a été agréable à Dieu. Or, il importe de ne pas être dans l'illusion à ce sujet. Il importe, pour nous bien juger quant au passé, et pour nous bien régler quant à l'avenir, de savoir quels sont les défauts qui empêchent nos jeûnes d'être agréables à Dieu, et à quelles conditions nos jeûnes lui sont agréables. Où l'apprendrons-nous mieux que dans les graves reproches qu'Esaië adresse au peuple juif de la part de l'Eternel ?

Voici, leur dit-il, dans le jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté, et vous exigez ce qui vous est dû en tourmentant les autres. C'est un grand malheur que de trouver sa volonté dans les actes mêmes ou l'on devrait la perdre. Perdre notre volonté, c'est-à-dire la subordonner à celle de Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut, devrait être le but constant de nos efforts, et ce n'est pas quelquefois, c'est toujours, que nous sommes coupables en trouvant notre volonté. Et c'est parce que nous retombons sans cesse dans cette recherche de nous-mêmes, qu'il a été nécessaire d'employer certains jours à perdre notre volonté, en faisant d'une manière plus directe et plus exclusive la volonté de Dieu. Le jour du jeûne est un de ces jours consacrés. Nous l'enlevons, ainsi que le dimanche, aux affaires du monde pour le donner au culte, qui est tout d'abord une déclaration solennelle de soumission et de dépendance ; et de plus, nous écartons scrupuleusement toutes les distractions, nous faisons taire les bruits du monde, pour ne voir, s'il

est possible, et n'entendre que Dieu seul ; nous étendons sur notre vie un voile de tristesse, en signe de la douleur que nous éprouvons d'avoir cherché notre volonté plutôt que celle de Dieu ; enfin, nous nous privons de quelque une des jouissances que Dieu nous a permises, soit afin de témoigner que nous sommes indignes de ses faveurs même les plus ordinaires, soit pour nous avertir que rien de ce qui est à nous n'est vraiment à nous, et que nous n'en jouissons que par un effet de la divine miséricorde. En un mot tout annonce, tout proclame que nous n'aspérons point, en ce jour solennel, à trouver notre volonté, à nous trouver nous-mêmes, mais au contraire à perdre notre volonté, à nous perdre nous-mêmes dans le sein de notre Dieu.

Quel malheur donc si, dans le jour de notre jeûne, nous trouvons notre volonté ! car alors cette solennité, consacrée à honorer Dieu, n'a été qu'une occasion de l'offenser solennellement, et le jour destiné à déplorer nos péchés n'a été dans notre vie qu'un péché de plus. Or, quand est-ce que nous trouvons notre volonté dans le jour de notre jeûne ? C'est lorsque, notre corps étant prosterné, notre orgueil reste debout ; c'est lorsque, la tristesse étant sur notre front et dans notre contenance, la satisfaction de nous-mêmes est au fond de notre cœur ; c'est lorsque, refusant à notre chair quelque peu de sa nourriture accoutumée, nous repaissons notre âme de toutes les pensées qui flattent l'homme naturel ; c'est lorsque nous donnons à Dieu les dehors de la soumission, nous réservant d'ailleurs toute notre indépendance. Voilà ce que c'est que trouver notre volonté. Est-il impossible de trouver notre volonté dans le jour même de notre jeûne ? Vous n'en doutez pas et il n'est peut-être pas un de vous qui, plus ou moins, n'en ait fait l'expérience. N'est-il pas possible encore de trouver sa volonté au moyen de ce jour du jeûne, et d'abriter nos passions sous nos sacrifices mêmes ? Au premier moment on en voudrait douter ; mais la chose n'est que trop certaine, et c'est bien ici qu'il faut reconnaître avec Jérémie que

*le cœur de l'homme est désespérément malin*¹. Tous les actes de la religion, la religion elle-même, qu'est-ce pour plusieurs qu'une espèce de compromis dans lequel on sacrifie les choses auxquelles on tient moins, pour s'assurer la tranquille jouissance de celles auxquelles on tient davantage ? une rançon payée une fois pour toutes en échange d'une liberté limitée, il est vrai, mais sûre désormais et inattaquable ? et, pour tout dire en un mot, le fond sauvé aux dépens de la forme ? Car la religion, pour plusieurs, n'est en effet qu'une forme. Et nous ne parlons point ici, sachez-le bien, de quelques observances cérémonielles ; ce que nous appelons *forme* va beaucoup plus loin, si loin, que les yeux mal exercés le prennent pour le fond même ; si loin, que les auteurs de cette adroite substitution en sont les premières dupes, s'imaginant avoir donné à Dieu le fond quand ils ne lui ont donné que la forme. La forme, c'est tout l'extérieur de la vie, et, en apparence, toute la vie. La forme, ce sont toutes nos habitudes, toutes nos relations, toutes nos amitiés, toute notre position dans le monde : c'est tout, excepté notre esprit qui reste le même. Je ne dis pas que le sacrifice de cette forme ne coûte rien, il peut coûter beaucoup ; mais c'est toujours peu au prix de ce que nous nous réservons ; car ce que nous nous réservons, c'est nous-mêmes, et plus nous avons sacrifié le dehors, mieux nous appartient le dedans, que nous avons racheté, que nous avons payé comptant. N'avez-vous jamais entendu les gens du grand monde se moquer du commérage et des caquets de la société bourgeoise ? comme s'il y en avait moins dans la leur, et comme si la méchanceté, pour s'exercer sur de plus hauts personnages et s'exprimer en meilleurs termes, en était moins méchante ! Eh bien ! il y a de même un christianisme qui n'est à vrai dire qu'un mondanisme retourné ; il y a un *monde chrétien*, qui est monde dans toute la force du terme, et où l'on a porté tout l'esprit de l'autre, ainsi que d'une maison qui menace ruine on déménage dans un nouveau logis tout ce qu'on a pu emporter. Il est vrai que les meubles de la vieille

1. Jérémie 17.9

maison ne paraissent pas faits pour la maison nouvelle, et s'y assortissent fort mal ; mais il y a toujours moyen de s'arranger, et au bout d'un certain temps la maison et l'ameublement semblent avoir été faits l'un pour l'autre. Parmi ces meubles, il y en a eu de trop gros, qui n'ont pas pu entrer ; il a fallu les laisser dehors ; mais ce qui reste suffit, et tout compté, on se sent bien chez soi. De même certains péchés, certains travers n'ont pas pu entrer dans l'arrangement chrétien de la vie ; mais, après tout, la porte s'est trouvée assez large pour les choses les plus indispensables, j'entends pour celles dont, en aucun cas, l'homme naturel ne consent à se dessaisir. Faut-il le dire ? de même que, pour les gens d'un certain monde, être de bonne société, c'est faire poliment tout le mal qui se fait grossièrement ailleurs, pour une espèce de chrétiens, être chrétien, c'est être médisant, égoïste, sensuel avec de certaines gens, avec de certaines formes, avec un certain langage ; c'est, sous le même chef, endosser un autre uniforme ; c'est chanter sur un autre air la même chanson ; c'est caresser avec sécurité les mêmes faiblesses, les mêmes passions qu'on ne caressait autrefois qu'en tremblant ; c'est avoir sacrifié une partie de ses goûts pour sauver l'autre. On souffre à dire d'aussi pénibles vérités ; mais que servirait de les nier ? Or, si tout le christianisme de plusieurs chrétiens n'est qu'un moyen, non de perdre leur volonté, mais de la trouver plus sûrement, comment plusieurs ne l'auraient-ils pas trouvée dans le jour de leur jeûne, ou dans le jour de leur sabbat, comme le prophète le dit un peu plus loin² ? Et comment ce jeûne, ce sabbat, ce christianisme où nous avons trouvé notre volonté, pourraient-ils être bénis ?

Au reste, tout est compris dans cette seule chose : *trouver sa volonté*. Celui qui a trouvé sa propre volonté au lieu de celle de Dieu, a trouvé le mal, et le principe de tout mal ; car le principe de tout mal, c'est d'avoir une volonté à nous. Comprenez-nous bien, mes chers auditeurs. Le christianisme ne consiste pas à ne point vouloir, tout au contraire ; le christianisme pré-

2. Esaïe 58.13

tend seulement nous donner une volonté conforme à celle de Dieu, et la fortifier de plus en plus dans cette direction. Ce qu'il condamne, et ce que le prophète condamne dans notre texte, ce n'est pas d'avoir une volonté, mais de ne pas appliquer notre volonté à vouloir uniquement ce que Dieu veut. Or, c'est là ce que nous appelons le principe de tout mal. Car, alors même que nous ne voudrions pas précisément ce qui est mal, il suffirait que la volonté de Dieu ne fût pas la raison et la règle de nos déterminations, pour qu'elles fussent mauvaises ; le premier mal est de désobéir ou de ne pas obéir à Celui à qui toutes nos actions doivent se rapporter, et le bien même que nous faisons, si nous le faisons sans obéissance, ou pour nous obéir à nous-mêmes, par cela seul n'est pas absolument le bien. Une volonté qui prétend ne relever que d'elle-même, une volonté qui ne rend compte qu'à soi de ses actes, une volonté qui est employée à autre chose qu'à obéir, fût-elle d'ailleurs utile et bienfaisante, est une volonté perverse. Et comment cette volonté, séparée de l'obéissance, pourrait-elle toujours être bonne, je dis bonne dans un sens purement humain ? Même à ne regarder que l'utilité terrestre et la morale naturelle, l'homme peut-il impunément séparer sa volonté de celle de Dieu ? Cette première erreur n'est-elle pas le point de départ de toutes les autres ? De quoi peut-on se répondre quand une fois on a dit adieu à la première des vérités ? Quels écueils est-on sûr d'éviter, quand on n'a plus l'unique boussole ? Ces questions me font frémir. La différence quelquefois énorme que présente la vie de deux hommes également indépendants de Dieu, n'est plus qu'une affaire de tempérament, d'éducation, de position, de hasard. Au fond il est impossible que ce premier péché n'en produise pas d'autres. Tout le mal qui est dans le cœur et dans la vie de chacun de nous vient de là. Toute injustice procède de cette première injustice, et toute impureté de cette première souillure. Il est impossible que l'homme dont la volonté n'est pas réglée sur celle de Dieu ne *tire pas de mauvaises choses du mauvais tré-*

*sor de son cœur*³. Si, à cet égard, la vue de chaque homme et l'étude de vous-mêmes ne vous en apprenaient pas assez, prenez tous les hommes ensemble comme un seul homme ; examinez l'histoire de cet homme, qui est l'histoire de l'humanité, et vous saurez alors ce qui est résulté pour l'homme d'avoir cherché sa propre volonté plutôt que celle de Dieu, et vous nous direz alors si trouver sa volonté ce n'est pas trouver le mal. Ne soyez donc pas étonnés si le prophète Esaïe, après avoir dit : *Dans le jour de votre jeûne vous trouverez votre volonté*, ajoute immédiatement : *Vous exigez ce qui vous est dû en tourmentant les autres*. En acceptant les premiers mots, vous êtes obligés d'accepter les seconds.

Et en effet lorsque, dans le jour même de notre jeûne, nous avons trouvé notre volonté, il n'est pas étonnant que dans ce même jour nous exigeons ce qui nous est dû, et tourmentions nos frères. Quoi ! dans le jour de notre jeûne ! Et pourquoi pas dans le jour de notre jeûne comme dans tout autre, si dans le jour de notre jeûne comme dans tout autre nous avons bien pu trouver notre volonté, nous soustraire à l'empire de Dieu, et rester nos maîtres dans l'hommage même de dépendance que nous rendions à ce souverain Maître ? Et pourquoi sommes-nous restés nos maîtres, sinon pour faire notre volonté ? Et qu'est-ce que notre volonté, séparée de celle de Dieu, sinon ce qui nous plaît et ce qui nous flatte ? En d'autres termes, qu'est-ce que notre volonté, sinon nos goûts et nos affections naturelles, par conséquent aussi nos aversions et nos haines ? Et quoi d'étonnant, en ce cas, si, dans le jour même de notre jeûne, nous exigeons ce qui nous est dû, et tourmentons nos frères ? Vous ne vous rendez pas encore ; vous vous récriez sur ces derniers mots : *tourmenter nos frères* ! Qui pourrait, dites-vous, tourmenter ses frères en un jour de jeûne ou de sabbat ? Le sabbat n'est-il pas une trêve aussi bien qu'un repos ? A-t-on des ennemis le jour du sabbat ? peut-on, du moins, les traiter comme des ennemis ? Vous dites fort bien ce que doit être le sabbat ; dites-vous aussi bien ce qu'il est ? Ah !

3. Matthieu 12.35

sans doute, quelques barrières extérieures que met devant vous ce saint jour, sans doute aussi une sorte de pudeur, je ne sais quelle peur du sacrilège, empêchent certains excès, préviennent certains éclats : vous vous êtes précautionnés contre la malice de votre cœur, et vous avez bien fait. Mais dites-moi, encore une fois, comment, n'ayant point renoncé à votre volonté, vous avez pu renoncer à vos passions ; dites-moi comment, étant semblables à vous-mêmes par le fond des sentiments, vous seriez tout à fait différents de vous-mêmes pour la conduite ; comment, si quelque occasion se présente et si quelque rencontre vous excite, vous vous empêchez de tourmenter vos frères. Ne dirait-on pas que, pour tourmenter nos frères, il faut chercher des situations extraordinaires et des occasions rares et lointaines ? Hélas ! la matière, le sujet du crime est sous notre main, et il n'est personne de nous, s'il a su, en un pareil jour, trouver sa volonté, qui n'ait trouvé en même temps l'occasion de faire de la peine à son prochain. Il ne faut que faire une rencontre au sortir du temple, il ne faut qu'engager dans la rue une conversation dont le prochain soit l'objet, il ne faut que rentrer dans sa maison, et s'asseoir à table avec sa famille. Nous nous abstenons des détails ; il suffit, par quelques mots, d'avoir fait appel à vos souvenirs : nous sommes bien sûr qu'ils accuseront plusieurs d'entre vous, comme les nôtres nous accusent nous-même.

Supposons d'ailleurs ce qui est à peu près impossible : que, dans ce jour de jeûne, consacré à la mortification solennelle de vos passions, aucune n'ait fait explosion, et que, ni en actes ni en paroles, vous n'ayez *tourmenté* personne. Si c'est là le résultat d'une contrainte pénible, acceptée pour l'honneur d'un jour de pénitence, si vous n'avez cédé que les dehors et que votre cœur soit resté le même, toujours prêt, s'il l'osait, à tourmenter vos frères, je me réjouirai pour eux du répit que vous avez été forcé de leur accorder ; mais de quoi voulez-vous que je me réjouisse pour vous ? Autant qu'il était en vous, vous les avez tourmentés ce jour-là comme les précédents ; la haine, l'impatience, l'injustice, l'intolérance, au

lieu d'éclater, se sont amassées dans votre cœur ; et le lendemain leur expliquera le secret de la veille. Car sans doute vous n' imaginez pas qu'une interruption momentanée de vos violences ou de vos duretés soit tout ce que le prophète exige de vous, ou que le jour de votre jeûne soit agréable à l'Éternel par cela seul que, du lever du soleil à son coucher, vous avez tenu enfermés dans votre cœur, comme des chiens dans leur loge, des ressentiments et des haines que vous vous préparez, dès l'aube du jour suivant, à lâcher sur votre prochain. Peu importe donc, au moins quant à vous, que vous ayez, ce jour-là, laissé vos frères en repos ; car, dans le fond de votre cœur, vous leur avez fait ce que vous leur faites à l'ordinaire ; et aux yeux de Dieu, pour qui votre silence est un langage et vos pensées des actions, vous les avez réellement *tourmentés*.

Après tout, le prophète n'a besoin ni de ce mot ni de cette idée pour condamner notre jeûne. Il n'est pas nécessaire, pour en détruire tout le prix, que nous ayons *tourmenté* quelqu'un : il suffit que nous ayons *exigé ce qui nous est dû*. Mais quoi ! le prophète ne s'est-il point mépris ? ou peut-être nous-mêmes avons-nous mal lu les paroles du texte ? Esaïe n'a-t-il point dit : *Vous exigez ce qui ne vous est pas dû ?* Voilà sans doute ce qui est mauvais ; mais qui pourrait nous blâmer d'exiger ce qui nous est dû ? Je veux que le mot d'*exiger*, employé par Esaïe, signifie en cet endroit exiger à la rigueur, impitoyablement. Ce sera alors à vous de voir si, même dans le jour de votre jeûne ou de votre sabbat, vous n'exigez rien de cette manière. N'allez pas penser à quelque débiteur, à quelque ouvrier, à quelque subordonné, tenu par ses engagements de vous livrer son argent, son travail, ses services. L'institution ecclésiastique, la loi, les mœurs ont pourvu à ce que, du moins ce jour-là, vous les laissiez en repos ; et en vérité, c'est heureux. Mais n'avez-vous rien à exiger que de ceux qui sont dans cette position à votre égard ? N'y a-t-il, hors de cette classe, personne qui soit exposé ou soumis à vos exigences ? Que dis-je ! tout le monde, à bien prendre, n'y est-il pas exposé ? Et que sont, pour notre égoïsme, tous les hommes in-

distinctement avec qui nous sommes en rapport, sinon des débiteurs ou des instruments ? Le véritable égoïsme ne l'entend pas autrement ; il fait, de bonne foi, tourner tout l'univers autour de lui ; l'impossibilité seule lui apprend à modérer ses prétentions ; il exigerait tout s'il pouvait tout obtenir ; il l'exigerait sans délai, sans rabais et par tous les moyens possibles ; l'égoïsme, quand il n'est contenu ni par les obstacles extérieurs, ni par l'opinion, n'a ni pudeur, ni pitié ; et chez les hommes les plus cultivés et les plus polis, il devient cynique et féroce. Ne vous récriez donc pas ; ne soyez pas dupes des apparences ; ne prenez pas le respect humain pour de la pudeur, ni une modération forcée pour de l'équité ; et croyez fermement que chacun, lorsque la convoitise l'excite, est tout près, non seulement d'exiger avec ménagement, mais d'exiger à la rigueur, non seulement d'exiger ce qui lui est dû, mais d'exiger ce qui ne lui est pas dû. Tout cela est compris, à notre insu, dans la disposition à trouver toujours notre volonté de préférence à celle de Dieu.

Toutefois je m'empare du sens littéral de cette expression d'Ésaïe : *Vous exigez ce qui vous est dû* ; je n'ai pas besoin d'en étendre et d'en aggraver l'idée pour justifier la pensée du texte. Oui, il suffit pour condamner votre jeûne, que dans ce jour de mortification et de dépouillement, vous ayez simplement exigé ce qui vous est dû. La morale chrétienne (et qui doute que la morale d'Ésaïe, parlant ici au nom de Dieu, ne soit chrétienne ?) la morale chrétienne va bien jusque-là. Elle nous exhorte, elle nous prescrit même de ne point exiger ce qui nous est dû. Bien digne, en cela, de Jésus-Christ qui nous l'a révélée, et qui, toujours conforme, toujours égal à ses enseignements, n'a rien exigé de personne, mais duquel, dit le même prophète, *on a exigé*⁴. Toute l'idée de chrétien s'écroule et s'évanouit si vous en ôtez ce seul caractère : le chrétien est un homme qui n'exige pas ce qui lui est dû. Il n'y a rien qui caractérise distinctement le chrétien, si des paroles comme celles-ci n'ont point de sens : *Si quelqu'un veut plaider contre toi et*

4. Esaïe 53.7

*voler ta robe, laisse-lui encore l'habit ; si quelqu'un te veut contraindre d'aller une lieue avec lui, vas-en deux*⁵. Le chrétien n'existe pas, le nom de chrétien ne nomme rien, si nous devons effacer ou réduire à rien des préceptes comme celui-ci : *Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu*⁶. Le chrétien, dont il a été dit qu'il n'est pas plus que son Maître, est réellement plus que son Maître, plus que Jésus-Christ, s'il est dispensé de faire ce qu'a fait Jésus-Christ, je veux dire de se mettre aux genoux de ses frères, et de leur laver les pieds. En un mot, tout l'Évangile ne signifie rien si le disciple de l'Évangile peut, sans cesser de l'être, exiger toujours ce qui lui est dû.

Si ce que nous disons là vous scandalise, ne vous en prenez pas à nous, car nous n'inventons rien ; prenez-vous-en à l'Évangile, dont nous ne faisons que répéter les paroles. Mais plutôt, que votre conscience, que votre raison rendent gloire à l'Évangile ; car dans ce précepte qui vous paraît si exorbitant, il n'y a que justice, et si l'homme est obligé à moins, il n'est obligé à rien. Ce dépouillement absolu, cette abdication complète, c'est la loi et les prophètes ; c'est la vérité, s'il y a une vérité ; c'est la morale, s'il y a une morale. Le point de départ de la vérité morale est celui-ci : Rien à moi ; je ne suis digne de rien ; je ne possède rien que par la tolérance de Dieu ; il est juste et naturel que j'en sois privé ; et mon service raisonnable, ainsi que s'exprime l'Évangile, est de me sacrifier. J'y suis tenu en qualité d'homme, combien plus en qualité de chrétien, ne subsistant que par miséricorde, et imitateur d'un Maître qui n'a rien voulu posséder, n'a rien revendiqué, n'a rien défendu ! Mettre en question ce précepte, c'est donc mettre en question si je veux être chrétien ou si je ne veux pas l'être ; c'est, en d'autres termes, mettre en question si je veux être juste ou injuste, puisque le christianisme n'est que la vraie justice, et qu'il n'a rien dit en un certain temps qui n'ait été vrai de tout temps.

Ceux qui reçoivent ce principe reculent devant les conséquences. Ils

5. Matthieu 5.40-41

6. Ephésiens 5.21

demandent comment, sur ce pied-là, une société pourrait subsister. Sans doute ils entendent une société mêlée, où le christianisme ne serait pas la loi de tous, et où ceux mêmes qui le professent seraient inégaux en fidélité ; car il est bien clair que là où ce mélange et cette inégalité n'existeraient pas, il n'y aurait rien à craindre, mais au contraire tout à espérer, de ce principe suivi jusqu'au bout de ses conséquences. Mais dans l'état même où nous vivons, état si éloigné d'une perfection idéale, il n'y a rien à craindre non plus. Car les mêmes choses que nous devrions abandonner, si leur conservation n'intéressait que nous, l'ordre public, l'intérêt de ceux dont le sort nous est confié, la gloire même de Dieu nous font, le plus souvent, une loi de les revendiquer ; nous ne pouvons faire bon marché de ce qui n'est pas à nous, et c'est pour cela que nous ne sommes pas toujours libres de faire l'abandon de nos propres droits dans lesquels d'autres droits que les nôtres peuvent se trouver engagés ; et après tout nous ne devons point d'encouragements à l'injustice, et nous pécherions en lui en donnant. Mais toutes les fois que notre sacrifice ne compromet que notre égoïsme, le seul ennemi que nous ayons à craindre, notre avarice, envers qui seule nous devons être avarés, toutes les fois enfin que nous pouvons nous relâcher de nos droits sans servir la cause du mal et sans rendre l'injustice entreprenante et audacieuse, certainement, comme il ne reste absolument plus que nous en cause, autant que cela est possible il faut savoir céder. Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que ces conditions réduisent beaucoup le nombre des occasions où l'on doit céder. Aussi le précepte évangélique de la soumission mutuelle a moins pour objet certains actes extérieurs dont, à vrai dire, l'occasion se présente rarement, qu'une certaine disposition de cœur, capable de les produire sans effort aussitôt qu'il en sera besoin. *Ne pas exiger ce qui nous est dû* reste toujours, à travers le grand nombre des exceptions et des restrictions, un trait essentiel du caractère chrétien ; et de quelque manière qu'on applique le principe dans les diverses rencontres, toujours est-il vrai que l'attachement exclusif à notre intérêt, la préoccupation pour nos convenances personnelles, le maintien rigoureux

de nos droits, l'esprit difficultueux, la susceptibilité, sont des dispositions directement contraires à la sainte doctrine dont nous faisons profession; toujours est-il vrai que l'esprit d'abnégation est l'esprit du christianisme, et que c'est cet esprit-là, et nul autre, que nous avons dû apporter dans la célébration du jeûne ou que nous avons dû en rapporter. C'est sur cela précisément que nous avons à nous juger. Que chacun le fasse pour ce qui le concerne. Mais nous, sans juger personne, comment ne dirions-nous pas, en voyant le train général de la société, que la maxime qui y prédomine est précisément le contraire de celle de l'Évangile, et que si le jour de notre jeûne, ce jour où nous sommes censés avoir brisé notre volonté devant Dieu, a apporté, à cet égard, quelque changement dans nos dispositions, ce changement, hélas! est bien peu sensible? L'apôtre saint Paul, en reprochant aux Corinthiens d'aimer les procès, leur disait très sérieusement : *Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort?*⁷ Je vous le demande : de quel air une parole semblable serait-elle accueillie par la plupart d'entre nous? avec quel embarras par les uns, avec quel sourire par les autres! Le monde veut bien qu'on lui dise comme Jean-Baptiste aux péagers : *N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné*⁸; il déteste l'exaction, il n'aime guère mieux l'exigence; mais remarquez que l'exigence, selon l'idée qu'on attache communément à ce mot, est positivement excessive et injuste. Pour ce qui est de maintenir bravement ses droits, de n'en rien relâcher, de ne point se laisser forcer la main, ou de constater fièrement, dans ses sacrifices mêmes, qu'on aurait pu ne pas les faire, rien n'est plus commun et rien n'est plus approuvé. Des gens qui donnent, il n'en manque pas; des gens qui cèdent, j'entends qui cèdent chrétiennement, s'assujettissant les uns aux autres dans la crainte de Dieu, il y en a peu. C'est que, dans le premier cas, on est libre, on fait sa volonté, tandis que dans l'autre on a l'air de faire la volonté d'autrui. Quelle est dans le monde l'attitude de la plupart des hommes? Ne dirait-on pas des senti-

7. 1Corinthiens 6.7

8. Luc 3.13

nelles, l'arme au bras, montant la garde autour de leurs droits ou devant l'amas de leurs prétentions, jetant sans cesse de côté et d'autre un regard inquiet, et menaçant de faire feu sur quiconque approchera ? Oh ! si c'est ainsi qu'il faut penser et qu'il faut vivre, comment donc l'avez-vous entendu, apôtres de Jésus-Christ, et toi surtout, chef des apôtres et des saints, Jésus-Christ mon Seigneur ? Ce n'était donc pas une vie humaine que celle dont vous nous avez donné à la fois la règle et le modèle ? Mais alors pourquoi ne pouvons-nous pas nous empêcher de vous admirer ? D'où vient que, tout en ne vous imitant pas, au fond du cœur nous vous rendons justice ? D'où vient qu'en dépit de nos résistances intérieures, nous sommes forcés de convenir qu'il est plus beau, plus juste, plus raisonnable de vivre comme vous avez vécu que de vivre comme nous vivons ? Quelle est donc cette inconséquence étrange ? Comment pouvons-nous admirer à la fois la fierté d'un esprit amoureux de ses droits, et l'humble abnégation d'un cœur qui les abandonne ? Sachons donc nous mettre d'accord avec nous-mêmes ; ne plaçons pas la vérité tour à tour dans deux systèmes opposés ; soyons tout à fait du monde, et défendons avec rigueur ce que nous appelons nos droits, ou tout à fait chrétiens, et ne connaissons, ne défendons d'autres droits que les droits de Dieu.

Allons jusqu'au bout des reproches que l'Éternel adresse aux Juifs par la bouche de son prophète. Ce qu'il ajoute est fait pour étonner : *Voici, vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et pour frapper à coups de poing avec méchanceté.* On peut ne pas presser à la rigueur ces dernières paroles. On peut les expliquer dans ce sens : « Quel est le fruit de votre jeûne ? Quels sont les monuments de ce jour, passé, si l'on en croit l'apparence, à mener deuil sur vos péchés, et à sacrifier solennellement votre volonté à la volonté divine ? Que voyons-nous dans votre vie à la suite de ces pieuses démonstrations ? Des procès, des querelles, des coups. Si bien que vous avez l'air de n'avoir jeûné que pour donner ensuite une plus libre carrière à votre méchanceté. » Je veux bien que ces paroles du prophète ne signifient

rien de plus, et certes c'est bien assez. Mais supposons pour un moment que le prophète ait voulu dire davantage ; supposons qu'il attribue aux Juifs la sacrilège pensée d'acheter par un jour de mortification le droit de haïr et de maltraiter leurs frères, Esaïe, dans ce cas, aurait-il dit une chose absurde et supposé un fait impossible ? Vous en jugerez. – Vous avez célébré votre jeûne, j'aime à le croire, dans un esprit d'humilité et dans un sentiment de douleur ; vous n'avez pas eu l'idée d'attacher un mérite à votre deuil et de vous faire un titre de vos larmes. Mais celui qui aurait fait tout le contraire ; celui qui serait venu dans le temple non pour déplorer ses injustices mais pour acquérir une justice ; celui qui verrait dans son jeûne une œuvre méritoire et qui s'imaginerait, en quelque sorte, avoir rendu service à Dieu en jeûnant ; celui qui se flatterait du moins d'avoir, par ce moyen, racheté quelque chose... Direz-vous que cet homme n'existe pas, et qu'il ne peut exister ? Mais cet homme a existé de tout temps ; mais cet homme est l'homme naturel lui-même ; mais c'est contre cette erreur que Dieu a suscité tous ses prophètes et l'Ange de sa face ; mais c'est contre elle que la prédication a toujours dirigé ses plus énergiques efforts ; mais c'est à cause d'elle que la chrétienté, il y a trois siècles, s'est divisée, et c'est contre elle, tout d'abord, que le protestantisme a protesté. Cette erreur vivace renaît et recroît sans cesse ; elle pousse des jets dans les cœurs les plus chrétiens ; on peut dire qu'il n'est pas de mur si bien cimenté qui n'offre quelque joint à ses dangereuses racines. Il existe donc l'homme que nous supposons, cet homme qui se croit en fonds pour s'acquitter envers Dieu ; et s'il croit cela, il croira autre chose encore : il croira facilement que l'homme, avec ses œuvres, peut offrir à Dieu du retour ; qu'une bonne en peut autoriser une mauvaise ; qu'un mérite qui contrepèse le passé peut bien contrepeser l'avenir ; qu'un acte de dévotion dont on eût pu se dispenser est une espèce d'épargne applicable aux dépenses imprévues ; que cet acte est propre à couvrir un péché futur ; qu'on peut donc, sans trop de crainte, contracter une dette acquittée à l'avance, commettre un péché d'avance racheté ; enfin qu'il est prudent de s'approvisionner de mérites

pour n'être pas pris au dépourvu. De là jusqu'à ces terribles expressions d'Ésaïe : *Vous jeûnez pour faire des procès et des querelles*, le chemin n'est pas long, ce me semble. C'est-à-dire que de là jusqu'à faire Dieu instrument et complice du péché, l'intervalle est bientôt franchi. Et quel est le point de départ d'une erreur si criminelle ? Une autre erreur dont on ne se défie pas, une erreur qui, pour plusieurs, est la vérité même, la base de la morale, l'erreur d'attribuer à nos œuvres un mérite, et à nous-mêmes une justice propre. L'horrible calcul qu'Ésaïe semble avoir eu en vue dans notre texte est au terme de la ligne, le mérite des œuvres est au commencement ; et qui pourrions-nous voir faire le premier pas sans craindre de lui voir faire aussi le dernier ? C'est par ce sacrilège probablement que se consomme, de la part de quelques-uns, la profanation du jeûne et du sabbat. Mais, eût-on évité cet effroyable excès, et n'eût-on à se reprocher que les péchés mentionnés dans le verset précédent (trouver notre volonté, exiger ce qui nous est dû, tourmenter notre prochain), déjà l'on aurait profané, avili ce saint jour, déjà on aurait jeté au vent la semence du salut qu'il renfermait, déjà on aurait encouru cette réprimande sévère du prophète : *Vous n'avez point jeûné comme ce jour le requérait pour que votre prière soit exaucée d'en haut. A quoi donc se réduit ce jeûne dans lequel nous avons trouvé notre volonté, exigé ce qui nous était dû, peut-être ce qui ne nous était pas dû, et tourmenté nos frères ? A quoi il se réduit ? A affliger notre âme un jour, à courber notre tête comme un jonc, à étendre le sac et la cendre. Est-ce là, dit l'Éternel par la voix du prophète, est-ce là le jeûne que j'ai choisi ?*

Un jour, un seul jour, nous avons affligé notre âme. Ah ! si nous l'avions véritablement affligé ! Dieu aime les cœurs froissés et brisés. Il aurait aimé notre jeûne. Mais comment avons-nous affligé notre âme ? Est-ce qu'une âme sincèrement affligée aurait su trouver sa volonté, est-ce qu'elle aurait exigé, est-ce qu'elle aurait tourmenté ? C'est impossible. Non, cette âme n'a point été affligée de cette affliction qui plaît à Dieu. Dans un sentiment faible et confus de nos péchés, dans une vague appréhension des

châtiments de Dieu, nous avons interrompu pour quelques moments le cours de nos travaux et même de nos plaisirs ; nous avons abondé dans les temples ; nous y avons passé une partie de la journée ; nous avons permis à nos pasteurs de nous dire quelques vérités dures ; nous avons peut-être vécu plus frugalement ; enfin, pour compléter notre pénitence, et encore à titre de mortification, nous avons lu quelques pages de plus dans cette Parole de Dieu que les vrais fidèles trouvent plus douce que le miel et même que ce qui découle des rayons de miel. Voilà comment nous avons vécu un jour tout entier, un jour qui peut-être nous a paru bien long ! car si une pieuse douleur partage avec la joie le privilège d'abrèger les jours, si le temps paraît court au cœur brisé qui pleure, il n'en est pas de même d'une affliction qui est plutôt celle du corps que celle de l'âme : elle a tout le caractère et tous les effets de l'ennui, car ce n'est au fond qu'un ennui. Quoi qu'il en soit, nous avons voulu nous affliger un jour sans plus, nous affliger un jour pour nous réjouir tous les autres, payer, de la tristesse et de la contrainte d'un seul jour, les plaisirs et la liberté du reste de l'année. La vraie affliction de l'âme ne calcule point ainsi ; elle éclate aujourd'hui, mais ce n'est pas pour s'éteindre demain ; la solennité d'un jour de jeûne l'avertit, la réveille, et ne la crée pas ; elle est perpétuelle comme la joie du salut, elle coule de la même source, et se mêle avec cette joie ; elle est un trait constant du caractère du chrétien, elle fait partie de sa vie. Elle est donc agréable à Dieu comme le principe même dont elle découle ; mais cette autre affliction, que voulez-vous qu'il en fasse ? et comment pourrait-il y reconnaître le jeûne qu'il a choisi ?

Car souffrir pour avoir souffert n'est rien à ses yeux, n'est rien en soi. L'Écriture ne nous apprend nulle part que Dieu y prenne le moindre plaisir. Le jeûne le plus rigoureux observé dans cet esprit-là, ne nous approche point de lui. Non pas, assurément, que le jeûne doive être condamné. Le jeûne, trop négligé, trop décrié parmi nous, est une bonne et belle institution. Il donne une forme plus sensible à des idées qui devraient nous

dominer habituellement, celle de notre indignité et celle de notre dépendance. Il rend à l'esprit ce qu'il enlève à la matière, et, allégeant en quelque sorte cette âme qu'opprime à l'ordinaire le fardeau de la chair, il facilite son essor vers les objets du monde invisible. Enfin, par les privations volontaires que nous nous imposons alors, il augmente notre compassion pour les privations involontaires de tant de nos frères dont la vie, hélas ! est un jeûne perpétuel. Ceux-ci, par une soumission religieuse, peuvent convertir leur jeûne involontaire en un jeûne volontaire, et tous les jours offrir à Dieu leurs abstinences, et les privations, plus douloureuses pour eux, auxquelles ils voient assujettis les êtres qui leur sont chers. Mais ceux d'entre nous à qui Dieu n'a pas refusé les biens de la terre, oh ! qu'il est bon pour eux qu'une expérience volontaire leur apprenne ou leur rappelle de temps en temps une chose dont tant de personnes n'ont pas même l'idée : ce que c'est que d'avoir faim ! Ne disons donc point de mal du jeûne ; disons-en plutôt du bien, et rappelons-nous que notre Seigneur ne l'a point condamné, et que les saints l'ont pratiqué. Mais après tout, il n'a de prix que selon les dispositions dont on l'accompagne ; il n'est bon qu'autant que ce n'est pas le corps seulement, mais le cœur qui jeûne ; s'il en est autrement, qu'importe que nous ayons refusé à notre chair sa satisfaction de tous les jours, qu'importe que nous ayons courbé notre tête comme un jonc, tandis que notre orgueil se redressait avec audace, ou que nous ayons étendu le sac et la cendre, tandis que notre vanité s'étalait sur la pourpre et l'or ? Est-ce là, encore une fois, le jeûne que l'Éternel a choisi ?

Après que le prophète a ainsi caractérisé le faux jeûne, qui n'a que les apparences de l'humiliation et du deuil, vous vous attendez peut-être qu'il nous montrera les caractères du vrai jeûne dans l'humiliation intérieure et dans le deuil du cœur. Il n'en est rien pourtant. Dieu lui-même, dont il nous transmet la pensée, semble ici nous laisser maîtres de notre intérieur ; il ne nous demande pas des sentiments, mais des actions. Notre jeûne lui sera agréable, si, dans ce jour, nous avons donné du relâche à nos frères, et

leur avons fait du bien.

Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il deux vérités, tellement que l'homme ne puisse en nos temps être agréable à Dieu que par la foi, c'est-à-dire par la disposition de son cœur, et qu'il ait pu jadis lui être agréable par les œuvres, indépendamment de la foi ? Dieu est-il divisé ? A-t-il pu changer de caractère ? Ce qu'il veut aujourd'hui, ne l'a-t-il pas toujours voulu ? Ce qu'il aimait jadis, peut-il aujourd'hui ne plus l'aimer ? – Ou bien, nous serions-nous trompés jusqu'ici sur le sens de l'Évangile, et devons-nous désormais, au lieu de la foi, vous prêcher les œuvres ? Certes, ce serait nous aviser bien tard ou de la plus grande des erreurs, ou du désaccord le plus criant entre le Nouveau et l'Ancien Testament. Non, nous n'avons point été dans l'erreur en enveloppant toutes vos obligations dans celle de la foi ; non, la Loi et l'Évangile ne se contredisent point, et saint Paul peut souscrire aux paroles d'Ésaïe, Ésaïe aux doctrines de saint Paul.

Ne voyons ici, au lieu d'une contradiction, que le témoignage du rapport étroit qui existe entre les sentiments dont se compose la foi chrétienne et les œuvres dont se compose la vie chrétienne. Ce rapport est tel aux yeux du vrai fidèle ; la foi entraîne si impérieusement et si prochainement les œuvres ; les œuvres supposent si nécessairement la foi ; les deux choses se tiennent tellement ensemble, et sont si près de faire une seule et même chose dans le véritable chrétien, que l'opposition, la distinction même n'existe pour ainsi dire pas pour lui, et que vous le verrez, dans bien des cas, les substituer librement l'une à l'autre, insistant tour à tour sur la foi sans faire mention des œuvres, parce que la foi renferme les œuvres, ou sur les œuvres sans faire mention de la foi, parce que les œuvres renferment la foi. Nommer l'une de ces choses, c'est les avoir nommées toutes les deux ; car pour celui en qui l'Esprit de Dieu a tout ramené à l'unité, la vie présente et l'autre vie, l'esprit et le corps, le visible et l'invisible, la loi et la grâce, l'ancienne et la nouvelle alliance, pour celui-là la *foi* et les *œuvres* ont fini par devenir les deux noms d'une même chose. C'est dans

cet esprit que parle le prophète dans notre texte ; c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour le bien comprendre ; et rien ne serait plus grossier ni plus injuste que de voir ici une œuvre commandée de préférence à une autre œuvre, l'aumône prenant arbitrairement la place du jeûne. Je dis *arbitrairement* ; car, si l'on ne veut voir ici qu'une œuvre et une œuvre, un mérite et un mérite, à quel titre l'aumône vaudrait-elle mieux que le jeûne ?

Le prophète, sans doute, aurait pu dire : « Humiliez-vous, pleurez sur vos péchés, brisez votre cœur devant Dieu. » – Mais alors nous aurions ajouté : « A quoi bon feriez-vous tout cela, si votre conduite à l'égard de vos frères restait absolument la même ? et quel cas Dieu pourrait-il faire de votre humilité si elle ne se résolvait pas en charité ? Ou plutôt comment croire que vous vous êtes sincèrement humiliés, que vous avez déploré vos péchés, et que vous avez brisé vos cœurs devant Dieu, si ces cœurs brisés se trouvent, dans vos rapports avec vos frères, tout aussi durs et aussi impénétrables qu'auparavant ? Car la vraie charité ne pénètre dans le cœur qu'à travers les ouvertures, les fentes, pour ainsi dire, que l'humilité a pratiquées ; et si vous êtes durs comme auparavant, c'est une preuve que vous êtes orgueilleux comme auparavant. Et après tout, *la charité qui est la fin de la loi*⁹, est aussi la fin de la grâce ; c'est afin que vous deveniez charitables qu'il faut d'abord que vous deveniez humbles ; et comme votre charité, dont Dieu sans doute doit être le premier objet, ne peut pourtant pas s'exercer directement sur Dieu, il faut qu'elle redescende sur vos frères, et elle y redescendra tout naturellement si vous vous êtes véritablement humiliés. » Le prophète pouvait donc se borner à dire au peuple : « Humiliez-vous devant l'Éternel ; voilà le jeûne qui lui est agréable. » Dire cela, c'était tout dire.

Nous avons encore une autre raison pour affirmer que c'était tout dire. Car à supposer que l'humilité n'amollisse pas le cœur, à supposer que

9. Romains 10.4 ; 13.10

celui qui s'est reconnu indigne de toutes les grâces de Dieu, ne se sente pas disposé par là même à l'indulgence ou du moins à l'équité envers ses frères, à supposer qu'il n'ait pas appris, dans la poudre et la cendre où il a prosterné son front, à juger plus doucement les offenses de son prochain, beaucoup moindres en tout cas que celles dont lui-même est coupable envers Dieu, à supposer tout cela, c'est-à-dire l'impossible, peut-on concevoir qu'il ait éprouvé un véritable repentir de ses fautes, qu'il les ait désavouées, qu'il les ait détestées, et qu'il retourne à les commettre comme si de rien n'était ? Ses fautes ! mais quelles sont-elles ? Elles sont toutes envers Dieu, je l'avoue ; mais aucune n'atteint Dieu directement ; notre mal, pas plus que notre bien, ne peut arriver à l'Eternel. Ses fautes les plus nombreuses, sans doute, et les plus graves sont celles qu'il a commises contre ses frères, soit par haine, soit par égoïsme. S'il a déploré quelque chose devant Dieu, s'il a désavoué quelque chose, ce sont assurément ses haines et son égoïsme, ou bien ce n'est rien. Si, dans sa douleur et dans sa ferveur, il a promis quelque chose, c'est de réparer le mal qu'il a fait à ses frères, c'est de les faire profiter de ces heures de douloureuse humiliation qu'il vient de passer aux pieds de leur Père et du sien. N'en verrons-nous rien paraître dans ses rapports avec eux ? C'est impossible ; ou bien il ne s'est point repenti. S'il s'est repenti, ils s'en apercevront, ils l'éprouveront. Le prophète aurait donc tout dit en disant : « Humiliez-vous, repentez-vous. » C'était dire : « Pardonnez à votre prochain, servez votre prochain, faites du bien à tous les hommes. »

Toutefois, l'Eternel tient un autre langage dans le prophète. Il dit : *Le jeûne que j'ai choisi, n'est-ce pas que tu dénoues les liens de la méchanceté, que tu délies les liens du joug, que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés, et que vous brisiez tout joug ? N'est-ce pas que tu rompes de ton pain à celui qui a faim, et que tu fasses venir dans ta maison les affligés qui vont errant ; que, quand tu vois celui qui est nu, tu le couvres, et que tu ne te caches point de ta propre chair ? Que fait le prophète ? Il ne s'arrête pas au principe qui est l'humiliation et le re-*

pentir ; il va droit aux effets qui sont les signes du repentir et le but même du jeûne comme de tout acte de dévotion. Mais en réclamant les effets, il est clair qu'il réclame le principe sans lequel les effets seraient impossibles. C'est comme s'il disait : « Puisque votre prochain ne se ressent point à son avantage du jeûne que vous avez célébré, il est clair que vous ne vous êtes point repentis, que vous n'avez point mené deuil sur vos péchés et particulièrement sur vos péchés envers vos frères ; il est clair, en un mot, que vous n'avez point véritablement jeûné. Vous devez en convenir vous-mêmes ; car si vous avez pu trop aisément vous faire illusion sur vos sentiments, si vous avez pu prendre quelque mécontentement de vous-mêmes pour un vrai repentir et quelque tristesse involontaire pour un vrai deuil, il n'en est pas de même de vos actions : vous ne pouvez croire que vous avez *ôté le joug* de dessus la tête de votre prochain quand vous l'y avez laissé, ni que vous avez *fait venir dans votre maison les affligés qui vont errant*, quand vous les avez laissés errer autour de vos demeures, ni que vous avez *rompu de votre pain à celui qui a faim*, quand vous le lui avez refusé, ni que vous êtes allés à la rencontre de *votre propre chair*, quand, au contraire, vous vous en êtes *cachés*. En repassant votre conduite, si dure, si inhumaine, vous saurez à quoi vous en tenir sur ces apparences de contrition et de pénitence. Ne venez donc pas avec le souvenir de vos prosternations, de vos abstinences et même de vos larmes ; tout cela a pu vous tromper vous-mêmes, et, pour un temps, tromper aussi les autres : venez avec des œuvres de miséricorde ; venez avec le pauvre vêtu et nourri, avec l'exilé recueilli, avec le malheureux consolé, avec vos parents, vos enfants, vos serviteurs, vos subordonnés rendant témoignage à votre bonté ; venez, et nous croirons volontiers que vous avez jeûné. Il est vrai que toutes ces œuvres peuvent se faire dans un esprit pharisaïque ; il y a des œuvres hypocrites comme il y a un jeûne hypocrite. Mais toujours est-il qu'un jeûne que les œuvres ne suivent pas n'est pas un vrai jeûne. Voulez-vous un signe meilleur ? le voici. Au sortir de votre pénitence, avez-vous eu faim en pensant à l'affamé, avez-vous eu froid en pensant au dépouillé, avez-vous souffert pour

le malade, pleuré du fond de l'âme avec la veuve délaissée et l'orphelin sans protecteur, avez-vous senti votre cœur s'ouvrir et s'élargir pour enfermer toutes ces infortunes ? avez-vous surtout *délié tout joug*, c'est-à-dire pardonné et demandé pardon, réparé et restitué, accueilli ceux que vous repoussiez, rassuré ceux à qui vous inspiriez de la défiance, donné des gages à tant de cœurs craintifs ? vous pouvez croire que vous avez jeûné comme vous le deviez, vous pouvez espérer que votre jeûne aura été béni. Et nous ne vous demanderons pas compte des sentiments que vous avez éprouvés dans le jour de votre jeûne ; car là où la charité abonde, comment l'humilité aurait-elle manqué ? »

Voilà comment nous comprenons les paroles d'Ésaïe, et nous sommes bien convaincu que ceux qui trouveraient dans ces paroles un prétexte pour substituer des œuvres mortes à cette foi qui produit seule des œuvres vivantes, ceux qui prétendraient acheter leur salut par quelques abstinences et par quelques aumônes, useraient de fraude contre eux-mêmes et à leur très grand dommage. Non, rien ne remplacera la foi, l'abandon volontaire de toute propre justice, la soumission du cœur à Dieu, l'humilité qui renvoie à Dieu toute gloire ; mais aussi qu'est-ce qui remplacerait les œuvres de charité quand on a pu les faire ? La foi, pensez-vous ? Mais la foi n'existe pas, mais il y a tout au plus son fantôme dans l'homme qui n'aime pas et qui ne fait pas les œuvres.

Dans cette foule que la solennité du jeûne fait affluer dans nos temples, il y a, sans que nous puissions les distinguer extérieurement, deux classes de personnes : les unes vivant de la foi en un Sauveur, les autres n'en vivant pas encore. Toutes néanmoins viennent s'humilier le jour du jeûne, et leur seule présence dans la maison de Dieu est une profession de pénitence. La plupart, nous pouvons le croire, apportent dans ce lieu saint le sentiment plus ou moins fort du dérèglement de leurs voies et celui de leur responsabilité devant Dieu. La différence, c'est que les uns ont encore à arriver à la vie de la foi, tandis que la foi est le point de départ des

autres. Les uns ont à se convertir, les autres à croître dans la grâce et dans la connaissance. Mais tous viennent ici détester leurs fautes, et tous professent l'intention d'amender ou de régler leur vie. Oh ! combien donc les malheureux de toute espèce devraient se réjouir à l'approche de cette solennité de l'Eglise ! Que de cœurs vont s'amollir, que d'aumônes vont se répandre, que d'injustices vont se réparer, que de sources de pleurs vont tarir ! Combien, dans une ville chrétienne, les ménages désunis vont-ils être plus paisibles, les rapports de la société plus sûrs et plus doux, tout le monde plus équitable et plus bienfaisant ! Car tout le monde a jeûné, tout le monde a pleuré, tout le monde a crié à Dieu du sein ou des bords de l'abîme. Illusion ! mensonge ! Ce jeûne, à la vérité, n'a pas été vain pour tous : à Dieu ne plaise ! mais l'état général des mœurs est bien le même ; et, à moins de suivre dans le secret de leur vie certaines âmes pieuses, on est réduit à croire qu'à la suite de cette solennité, qui a prosterné devant Dieu toute une ville, toute une nation, pas un malheur n'a été consolé, pas une injustice réparée, pas une réconciliation consommée, pas une amitié restaurée. Ce sont toujours les mêmes prétentions, les mêmes querelles, les mêmes procès, les mêmes animosités : le torrent de l'iniquité n'a pas ralenti son cours ; le monde est ressorti sain et sauf de cette inutile solennité.

Qu'est-ce pourtant qu'une dévotion inutile ? à coup sûr une dévotion funeste. Qu'est-ce qu'un jeûne tout extérieur ? une profanation coupable. Nous nous empirons dans notre piété même, parce qu'elle est fautive et vaine. De jeûne en jeûne, de sabbat en sabbat, nous nous éloignons de Dieu. Il n'y a rien de terrible comme l'abus des choses saintes ; le plus grand pécheur offre plus de ressources que le formaliste sans piété ; l'âme du premier est bien malade, mais le remède au moins a gardé sa force ; pour l'autre, également malade, le remède n'en a plus. Comme ferait un malheureux captif, cet homme a dépensé en divertissements profanes l'argent destiné à sa rançon.

Heureux, au contraire, celui dont le jeûne aura été sincère ! Heureux

celui dont le cœur aura été ouvert par l'humiliation à l'amour, et dont la pénitence, plante épineuse, aura fleuri en œuvres de miséricorde ! *Sa lumière éclora comme l'aube du jour ;* lumière de connaissance, parce qu'à mesure qu'on aime davantage, on connaît mieux aussi ; lumière d'espérance, parce que l'amour est plein d'espérance. – *Sa guérison germera incontinent ;* parce que la paix de Dieu entre dans un cœur en même temps que l'amour. – *Sa justice ira devant lui ;* car il aime, et il reconnaît dans cet amour qui lui vient de Dieu le sceau et le gage de sa justification. – *La gloire de l'Eternel sera son arrière-garde ;* Dieu le suit, le garde, l'entourne ; la charité dont son cœur est rempli est pour lui comme une révélation perpétuelle de la présence de Dieu ; plus il aime, plus il sent que Dieu est pour lui, et plus il sent que Dieu est pour lui, plus il aime. – *Qu'alors il invoque l'Eternel, et l'Eternel l'exaucera ; qu'il crie, et l'Eternel dira : Me voici !* – L'Eternel ne dit pas *Me voici* à l'homme qui jeûne sans droiture ; car pourquoi dirait-il *Me voici* à celui qui réellement n'a point crié à lui ? Mais cette douce parole retentit dans le cœur brisé et attendri par une sainte douleur. *Me voici !* Oh ! qu'il nous soit donné d'entendre souvent, d'entendre toujours cette familière et sublime expression de la bonté de notre Père ! Mais disons-lui donc les premiers : *Me voici !* Me voici, malheureux enfant prodigue, qui ai dissipé mon héritage, et qui ne suis pas digne d'être appelé ton enfant ! Me voici dans ma nudité, me voici dans mon ignominie, me voici avec mes larmes, avec mes larmes seulement ; mais ces larmes, si tu les bénis, arroseront, féconderont le sol ingrat de mon cœur, et feront naître de ce stérile gravier des fruits savoureux de justice, de miséricorde et de bonté. Ainsi soit-il.

Le Regard

« Moïse donc fit un serpent d'airain, et il le mit sur une perche ; et quand quelque serpent avait mordu un homme, cet homme regardait le serpent d'airain, et il était guéri »

(Nombres 21.9.)

Bien que nous marchions par la foi et non par la vue, c'est à un regard que notre salut est attaché, et la foi qui nous sauve n'est autre chose que ce regard. Il en est de l'homme dans le désert de la vie comme des Israélites dans cet autre désert ; ceux-ci revivaient en levant les yeux vers le serpent d'airain, celui-là ressuscite à une nouvelle vie en levant les yeux vers la croix. C'est de ce regard que je voudrais vous entretenir. Dieu, qui a donné de quoi raconter, a donné de quoi regarder : c'est le commencement, c'est là base de son œuvre ; la nôtre (qui, dans un sens, est encore la sienne, puisque tout sans exception vient de lui), la nôtre est de regarder ; du moins c'est là aussi le commencement et la base de notre œuvre ; tout y revient, tout s'y appuie, tout en dépend. Nous voudrions répondre à ceux qui sous le nom de foi entendent quelque chose de moins ou imaginent quelque chose de plus. Nous voudrions leur faire comprendre qu'on ne croit point si l'on ne regarde, et que pour avoir la vie il suffit de regarder. Puisse notre discours, par la grâce de Dieu, être aussi simple que notre pensée !

Dire absolument que nous sommes sauvés par un regard, ce serait dire que nous nous sauvons nous-mêmes. Or, il est bien vrai que le salut se consomme en nous, et même, selon l'énergique expression de saint Paul, que nous l'accomplissons ; mais le salut a toutes ses racines hors de nous. Il y a d'abord un fait qui appartient tout entier à Dieu, un fait où nous ne sommes pour rien : c'est le pardon. Dieu a pardonné, Dieu a offert la main de la réconciliation, et Jésus-Christ, tout ensemble homme et Dieu, s'est porté caution de Dieu envers l'homme et otage de l'homme envers Dieu. Jésus-Christ est le médiateur d'une nouvelle alliance, où tout le cœur de Dieu se manifeste, et qui porte pour sceau et pour devise cette parole toute nouvelle : Dieu est amour. C'est le pardon ; ce n'est pas encore le salut. Le salut commence hors de l'homme, et s'accomplit en lui. L'homme est sauvé par Jésus-Christ, mais en tant que Jésus-Christ le sanctifie. L'homme perdu dans le premier Adam ne serait pas sauvé par le second, si ce second Adam n'était pas un esprit vivifiant, et ne le faisait pas ressusciter en nouveauté de vie. C'est cette résurrection qui est proprement le salut. Or, cette résurrection est encore l'œuvre de Dieu, qui est le consommateur du salut comme il en est le principe ; l'homme ne se ressuscite pas ; mais enfin cette résurrection ne s'opère pas sans lui ; il y prend, sous le bon vouloir de Dieu, un rôle actif et important, mais ce rôle est bien simple : il s'agit de croire et de regarder, de regarder et de croire : celui qui contemple le Fils et qui croit en lui, c'est celui-là qui a la vie éternelle. Il faut avoir quelque chose à regarder, voilà qui tient uniquement à Dieu ; mais il faut regarder, voilà la part de l'homme. L'objet proposé à nos regards est d'une telle nature, a une telle vertu, que, regardé, il nous rend la vie, comme le serpent de Moïse rendait la vie à ceux qui le regardaient. La vertu vivifiante du regard de la foi : tel est le sujet de nos réflexions.

Nous pourrions parler d'abord de la vertu ou de la puissance du regard en général. Nous pourrions dire que c'est une manière de connaître plus abrégée et plus vive ; que la connaissance n'en est pas le seul résultat,

que l'affection s'y joint promptement et presque irrésistiblement, quand l'objet est digne de l'inspirer ; et enfin que la vue est le premier, le plus prompt, le plus sûr des enseignements. La vue exhorte, reprend, amende, réforme ; elle nous rend peu à peu semblable à l'objet que nous considérons ; l'exemple, quand il est uniforme et bien soutenu, dispense des leçons et constitue à lui seul une éducation complète ; ne voir que le vrai, le bien voir, gagne insensiblement au vrai ; nous avons pour garant de cette vérité Dieu lui-même, qui nous a fait promettre dans l'Évangile que dans le ciel nous deviendrons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est¹.

C'est sur ce principe que Dieu a édifié son œuvre de miséricorde et de restauration. Un regard nous avait perdus. Il a voulu qu'un regard nous sauvât.

Quel devait être l'objet de ce regard, destiné à ranimer dans le sein de l'homme la vie divine éteinte par le péché ? Était-ce sur l'homme lui-même que devait s'arrêter le regard de l'homme ? Assurément il faut que l'homme se regarde, puisque à moins de se regarder il ne peut se connaître, et que sans la connaissance de soi-même, toute autre est ou inutile ou impossible. Mais que peut, pour la restauration de l'homme, un regard uniquement attaché sur lui-même ? S'il se voit tel qu'il n'est pas, voilà l'enflure ; s'il se voit tel qu'il est, voici le découragement ; or la vie divine, qui est l'harmonie du cœur avec Dieu, ne peut naître au sein de l'orgueil ni ne peut se passer d'espérance. C'est donc ailleurs que dans cette vue ou perfide ou stérile que l'homme trouvera la vie, s'il est destiné à la trouver.

Ce sera donc, au moins il le semble, sur Dieu que s'arrêtera le regard de l'homme ? Quelle vue plus propre, ou plutôt quelle autre vue propre à instruire, à réprimander, à guérir, à relever le malheureux fils d'Adam ? Mais Dieu est voilé. Des nuages épais qui l'enveloppent il ne sort que des éclairs et que des foudres. Vastes ténèbres, lueurs effrayantes, c'est tout ce que rencontre, au-dessus de la sphère humaine, notre regard avide et

1. 1Jean 3.2

angoissé. Car il ne faut pas s'y tromper : l'image aussi douce que majestueuse, l'idée même de Celui que les siècles modernes ont appris à appeler familièrement le bon Dieu, elle n'appartient pas naturellement à l'imagination et à la pensée de l'homme ; c'est par l'Évangile qu'elle a été apportée à l'esprit : le bon Dieu est un Dieu révélé.

Il est donc douloureux, mais nécessaire de l'avouer : ce n'est pas la vue de Dieu qui fera naître l'homme à une nouvelle vie, puisque cette vue est interdite à nos yeux ou nous oblige à les fermer d'effroi. Mais comment l'homme alors sera-t-il sauvé par un regard ?

Ce n'est aussi ni vers l'homme ni vers Dieu immédiatement que l'Évangile a appelé notre regard, et c'est pourtant vers l'homme et vers Dieu, mais vers l'un et vers l'autre représentés par Jésus-Christ, réunis en Jésus-Christ.

En Jésus-Christ, en effet, nous contemplons Dieu dans la plénitude de ses attributs et dans l'accomplissement de sa volonté, et (chose merveilleuse !) l'homme à la fois tel qu'il est et tel qu'il doit être. Dieu, ai-je dit, dans la plénitude de ses attributs, car il lui a plu que toute la plénitude de la divinité habitât substantiellement en Christ, et pour la première fois il a révélé au monde l'immensité de son amour. L'homme, ai-je dit, tel qu'il est et tel qu'il doit être : le premier, signifié par les opprobres et les souffrances du Christ qui servent de mesure à la culpabilité de l'homme ; le second, réalisé dans la sainteté du Christ, qui, en actions, en paroles, en pensées, accomplissant parfaitement la loi, est remonté bien au delà de l'innocence du premier Adam. Voilà l'objet que l'Évangile offre à notre regard ; mais il y a dans cet objet un point central, un moment suprême qui le résume, qui en fait toute la force sur notre âme, et qui fait du regard que nous attachons sur lui le principe et l'aliment d'une nouvelle vie morale. Ce point central, ce moment suprême, c'est le sacrifice. En allant avec vous droit à ce centre sanglant, nous entrons dans la pensée de saint Paul, qui ne voulait savoir au milieu de ses prosélytes que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Jésus-

Christ est comme une montagne, du sommet de laquelle le regard embrasse toute l'étendue d'un pays et en atteint les dernières limites. A mesure que vous montez, et dès le premier plateau, votre œil s'étend plus loin que du bas de la montagne. A chaque pas votre horizon s'agrandit ; mais si vous voulez tout embrasser, il faut gravir jusqu'à la cime. De là vous voyez ce que vous aviez déjà vu de moins haut, et vous voyez de plus ce qui ne peut se voir que du sommet. Or, le dernier sommet de Jésus-Christ, si l'on peut ainsi parler, c'est Jésus-Christ crucifié. De cette hauteur on voit tout ce qui se peut voir, on connaît tout ce qui se peut connaître ; la vue dont on jouit de si haut réunit et résume tout. S'il s'agit de connaître ce qu'est l'homme, qui nous l'apprendra mieux que l'horreur inexprimable de cette mort, où l'excès de la souffrance s'aggrave encore de l'excès de l'ignominie, où dans le calice des douleurs l'ingratitude et la trahison expriment toute leur amertume, d'où la gloire et la pitié sont absentes, et dont Dieu lui-même détourne son regard et retire ses consolations ? Si c'est à cause de l'homme qu'un être parfaitement juste souffre toutes ces choses, qu'est-ce que l'homme, combien son mal était-il désespéré, et en même temps combien sa dignité, son excellence primitive sont grandes ! Qu'est-ce, en effet, dans la pensée de Dieu, qu'un être pour qui Dieu lui-même a consenti à mourir ? Regardez donc, et dites : Voilà l'homme ! – S'il faut connaître, non plus l'homme tel qu'il est, mais l'homme tel qu'il doit et tel qu'il peut être, qui vous l'apprendra mieux que cette croix où un homme juste, mais un homme, prenez-y garde, meurt pour les hommes injustes, où une âme humaine déploie tout ce que l'homme a jamais pu concevoir, et n'a jamais réalisé, d'abnégation, de magnanimité, de douceur, de puissance morale ; que cette mort qui, rapprochée de toutes les morts les plus généreuses dont l'histoire nous fasse mention, laisse bien loin derrière elle tous ces glorieux trépas, et ceux mêmes qu'elle a inspirés ? Regardez donc encore, et dites encore : Voilà l'homme ! Est-ce assez ? Non, c'est Dieu lui-même que vous avez besoin de voir et de connaître. La vue de la croix vous a humiliés, je le veux ; elle a exalté votre sens moral et vous a rendu le sentiment de

vosre primitive destination et de vosre service raisonnable, je le veux encore. Mais ces pierres d'attente seraient éternellement des pierres d'attente et ne supporteraient jamais rien, si Dieu restait pour vous le Dieu inconnu vers lequel vosre respect et vosre amour ne se dirigent qu'en hésitant, et loin duquel ils meurent en chemin. Mais dans la mort de son Fils, il vous dévoile son visage tout plein de miséricorde et de majesté, il se montre comme un Dieu vivant entre les bras duquel il n'est plus terrible mais il est doux de tomber, comme un Père en un mot, qui fut toujours père, mais qui vous le déclare aujourd'hui. De même il fut toujours saint ; mais l'avez-vous jamais su, vous êtes-vous fait au moins une idée de ce que c'est que la sainteté de Dieu, jusqu'au moment où Dieu a consenti que, pour arracher les hommes au péché, son Fils très saint souffrît une telle contradiction et de telles indignités de la part des hommes pécheurs ? Aviez-vous compris jusque-là que la souffrance et le péché étaient étroitement unis, étaient inséparables, et, pour tout dire, ne faisaient qu'un ? Or, un regard, un seul regard vous dit tout cela, vous apprend tout ce que vous deviez apprendre, vous ôte toutes les frayeurs excepté la frayeur du mal, vous rend à la fois un maître et un père, vous assure dans le ciel un ami et un intercesseur, dissipe dans vosre esprit les ténèbres du doute, donne un mot à l'énigme de la vie, et vous fait jeter l'ancre d'une joyeuse espérance au delà du voile de la mort.

Mais cette révolution intérieure atteint les dernières profondeurs de l'être ; elle tire l'homme de dessous cette montagne du remords et du désespoir dont le poids l'accablait et le suffoquait. L'Éternel a dit : *J'ébranlerai les cieux et la terre, et alors les désirés d'entre toutes les nations viendront*². Oui, il ébranlera les cieux pour pouvoir ébranler la terre, c'est-à-dire le cœur de l'homme. Ce qui bouleverse l'ordre des cieux peut bien bouleverser le cœur de l'homme, et quand l'Éternel use de violence pour reconquérir sa créature, on peut concevoir qu'il se passe aussi en elle quelque

2. Aggée 2.6-7

chose de violent et de décisif, une crise terrible et bénie, qui a pour dénouement la guérison et la vie. Ou dites que la restauration de l'homme est au-dessus de la puissance, et l'essai même de cette restauration au-dessus de la charité de Dieu, ou dites que c'était là le moyen héroïque, l'infaillible moyen ; en d'autres termes, que racheter l'homme était la sûre et probablement l'unique voie de le sauver, s'il est vrai, comme nous le répétons encore, qu'il ne puisse être sauvé qu'à condition d'être régénéré. Et maintenant, pour que cela s'accomplisse, qu'a-t-il à faire sinon à regarder ? Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé. Et pourquoi donc élevé, sinon afin qu'on le regarde ? *C'est celui qui le contemple qui a la vie éternelle*³.

Tel est, aux termes de l'Écriture, et, pourrions-nous dire, tel est, selon le témoignage de l'expérience, le plan de Dieu pour votre salut. Car votre salut ne s'accomplit pas hors de vous ni sans vous ; vous ne sauriez être sauvés si vous n'êtes changés, et vous ne pouvez être changés, c'est-à-dire régénérés, sans être par là même sauvés. Votre salut n'est pas votre œuvre, mais, fondé en Dieu, il s'achève en vous, et c'est en considérant ces deux grandes phases, ces deux grands actes de la miséricorde, que l'Évangile appelle Jésus-Christ le chef et le consommateur de votre salut. Or, la consommation du salut est tout entière comprise dans les effets moraux que nous venons de retracer ; car si vous observez qu'il faut tenir compte d'un autre élément, de la grâce intérieure, de cette puissance de l'Esprit qui agit sur l'esprit de l'homme, et qui est le principe actif de sa régénération, comme cette régénération elle-même est la condition, pour ne pas dire l'essence même du salut, – nous répondrons que nous le pensons comme vous ; mais que la grâce, opération mystérieuse dont les procédés intimes nous échappent, n'atteint son but qu'en faisant éclore dans nos cœurs cette joie, cette gratitude, cette espérance, cet amour, qui composent ensemble le fond de la nouvelle créature, et qui, surnaturels dans un sens,

3. Jean 6.40

sont naturels dans un autre, puisqu'ils se rapportent exactement aux faits que la croix nous révèle. Quelle que soit la nécessité de la grâce, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'agit pas seule, qu'elle n'agit pas sans le concours de ces faits, et qu'il est également vrai de dire que ces faits nous régénèrent par elle et qu'elle nous régénère par eux. Quoi qu'il en soit de la grâce, il est constant que ce n'est que celui qui contemple le Fils qui a la vie éternelle, et que cette contemplation, à laquelle la grâce de Dieu nous porte et nous détermine, suffit à nous sauver. Nous sommes donc, autant que la grâce de Dieu nous rend capables de regarder, sauvés par un regard dont la croix est l'objet.

Ici se présentent deux objections qui portent sur les deux termes principaux de l'affirmation précédente. La croix est-elle le seul objet de ce regard ? Ce regard n'est-il en effet qu'un simple regard ?

Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait en Jésus-Christ rien de considérable que sa croix, et que l'on doive la regarder seule et négliger tout le reste. Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre uniquement pour mourir. Il a enseigné, il a fait des miracles, il a vécu dans les diverses relations de la vie humaine ; et l'Évangile, en nous conservant d'autres souvenirs que celui de sa mort, a recommandé à notre étude, comme à notre vénération, Jésus-Christ tout entier. Nous savons, et nous n'avons garde d'oublier, qu'il a plu à son Père que toute plénitude habitât en lui, et qu'il nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption, et non point seulement rédemption. Mais Jésus-Christ n'a pu nous être fait justice, sagesse et sanctification que parce qu'il nous a été fait rédemption. Et quel est le lien entre la rédemption et tout le reste ? Par quel moyen la rédemption produit-elle ou rend-elle possible tout le reste, et devient-elle une rédemption effective et consommée ? Ce lien, ce moyen, c'est précisément ce regard qui s'arrête sur la rédemption, sur le Rédempteur, sur Jésus-Christ crucifié. Conservez de Jésus-Christ tout, hormis le sacrifice, laissez-lui toute sa pureté, toute sa sagesse, et même (autant que vous le

pouvez en retranchant son sacrifice) toute sa charité : je dis que, même sous les autres rapports, la croix étant supprimée, toute plénitude n'aura pas habité en lui ; je dis qu'il ne vous aura été fait ni sagesse, ni justice, ni sanctification, et qu'il vous laissera essentiellement et dans le fond tels que vous êtes. Je dis que vous ne pouvez saisir toutes ces choses, et d'abord les discerner et les reconnaître, qu'à la lumière de sa croix, attendu que cette lumière seule rend lisibles les sacrés caractères avec lesquels toutes ces vérités ont été gravées dans l'Évangile. Je vais plus loin : je dis que cette sagesse, cette justice et cette sanctification, indispensables conditions de la vie éternelle, *saintes arrhes de notre héritage*⁴, se trouvent contenues en germe (en principe) dans notre foi à l'œuvre rédemptrice, ou, si vous le voulez, dans le regard que nous attachons sur cette œuvre ; je dis qu'elles en sortent comme d'elles-mêmes, ainsi que le blé pousse dehors son épi, ainsi que l'épi jette dehors son grain ; je dis qu'il y a le commencement de la sagesse, le commencement de la justice, le commencement de la sanctification dans l'âme dont le regard s'est fixé sur la croix ; je dis qu'à mesure qu'il s'y attache, la vie spirituelle, sous les trois formes que ces trois noms indiquent, croît et se développe silencieusement dans le sein du fidèle ; je dis que, sans ce regard, il n'y a point de chrétien, et que ce même regard, à lui tout seul, fait le chrétien.

Celui qui ne regarde pas ce fait, Jésus-Christ crucifié, celui qui le néglige pour s'appliquer, du moins il se l'imagine, à l'essentiel et au principal, celui-là manque d'autant plus sûrement le but auquel il aspire. Il court à l'application, mais à l'application de quoi, je vous prie ? Il s'attache à la vie ; mais où est la vie, sinon de croire en celui que le Père a envoyé ? Il ne veut pas s'arrêter, dit-il peut-être, à une spéculation vraie, mais oiseuse ; il laissera le mystère pour s'attacher à la clarté, le dogme pour cultiver la morale : mais veut-il donc planter un arbre sans racines, ou consent-il à ce que sa vigne, arrosée du plus pur sang de l'univers, ne

4. Ephésiens 1.14 ; 2Corinthiens 5.5.

produise pourtant que des grappes sauvages ? Quoi ! l'incarnation serait un fait indifférent ? Quoi ! ce fait étant supprimé (et c'est le supprimer que de ne pas le contempler), nous aurions pourtant la même morale, la morale évangélique, le même esprit, l'esprit de sanctification ? Il est évident au contraire que nous n'aurons dans l'Évangile qu'une nouvelle édition, à peine améliorée, des anciens systèmes de morale. Je dis, à peine améliorée ; car si, à certains égards, elle paraît plus correcte, à d'autres elle devra sembler obscure, exagérée, impraticable. Elle sera comme un livre tout composé d'allusions mystérieuses, pour l'intelligence desquelles on manquera d'une clef, qui n'est autre que la croix ; que faire dès lors que de jeter à l'écart tout ce qui est obscur, tout ce qui est spirituel, tout ce qui paraît excentrique parce qu'on n'en aperçoit pas le centre, ces commandements de porter sa croix, de ravir le royaume, de haïr son père et sa mère, de mourir à soi-même, de prier sans cesse ; que faire, en un mot, que de retomber au niveau de la morale naturelle, tout en proférant des noms sacrés, en invoquant d'augustes souvenirs, et en célébrant, sans intelligence, comme sans véritable assentiment du cœur, par conséquent sans véritable foi, des rites dont notre morale et notre vie prouvent assez que le sens nous échappe ?

Il ne faut point dire : « Avec beaucoup d'autres vérités, il y a celle-là dans l'Évangile » ; il ne faut pas même dire : « Cette vérité est la plus importante de l'Évangile » ; il faut dire : « Cette vérité est l'Évangile même », et tout le surplus de l'Évangile, si je puis dire ainsi, en est ou la forme, ou la traduction, ou l'application. Cette vérité est partout présente dans l'Évangile, comme le sang est partout présent dans le corps humain. Tout la rappelle, tout la reproduit à celui qui a compris la vérité capitale ; même là où tout autre ne la soupçonne pas, il la voit, il la sent : de quelque côté qu'il regarde, à quelque détail qu'il descende, à quelque application qu'il étende son regard, il rencontre, il reconnaît la croix. Et comment ne la retrouverait-il pas partout dans un livre, dans une religion dont la croix est le propre

sujet ? Car Jésus-Christ n'est pas venu précisément nous enseigner la morale au péril de sa vie, au prix de son sang ; Jésus-Christ n'est pas venu précisément pour nous prêcher des vérités de pratique que nous n'aurions jamais oubliées si nous n'avions pas oublié Dieu, et que nous retrouverons bien dès que nous aurons retrouvé Dieu ; et ces vérités, j'entends celles qui caractérisent la morale évangélique, sont d'une telle nature, que Jésus-Christ ne pouvait les publier utilement qu'en plaçant vis-à-vis de ces redoutables maximes l'image d'un Dieu miséricordieux et les gages de son pardon dans l'abaissement et le sacrifice du Fils de sa dilection. Ce n'est donc pas à la publication de ces maximes, ni à l'attention que nous pouvons leur donner en les isolant de la personne et de l'œuvre de celui qui les a promulguées, que notre salut est directement attaché ; c'est avant tout à l'incarnation de Jésus-Christ, à son abaissement, à ses souffrances, à sa mort, et par conséquent au regard qui met toutes ces merveilles à notre portée, et pour ainsi dire nous les approprie.

Sans doute que quand une fois on a accepté cette grande dispensation de la divine clémence, il est à propos, il est utile d'étudier tous ces enseignements de Jésus-Christ et des apôtres, dont on est désormais certain d'avoir la clef. Mais toujours il faut, pour lire ces maximes, s'approcher de Jésus-Christ mourant, comme d'un flambeau, qui, plus nous en sommes près, plus il rend notre lecture facile. C'est sous l'influence toujours agissante, c'est en présence, c'est du milieu de cette pensée, c'est tout entouré de sa lumière et tout réchauffé de sa chaleur qu'il faut étudier tout ce que l'Évangile renferme outre cette vérité-là. Dirai-je trop ? il faut transcrire cette morale sur la croix même de Jésus-Christ, afin qu'en s'attachant à lire cette morale, nos yeux ne se détachent pas de cette croix. Mais n'y est-elle pas déjà écrite ? le Calvaire n'est-il pas un nouveau Sinaï ? la croix n'est-elle pas la table nouvelle d'un nouveau Moïse ? et sans que nos regards se séparent de ce bois tout ensemble maudit et sanctifié, sans perdre des yeux un seul instant celui que nos crimes y ont attaché, ne pouvons-nous pas

lire, comme un nouveau décalogue, un résumé, un sommaire de cette loi nouvelle, et les lois et la constitution de ce nouveau peuple qu'il est venu rassembler sur la terre, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation ?

Non, la croix n'est pas seulement le flambeau à la lumière duquel nous lisons des enseignements déposés ailleurs, la croix elle-même est pleine d'enseignements. Parlons un moment des enseignements de la croix.

Le Sauveur n'avait pas attendu jusque-là pour enseigner de grandes choses. Quelles sublimes leçons n'avait pas déjà données, dans le cours de son ministère, celui en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance !⁵ Quelles leçons sur la sainteté et l'inviolabilité de la loi divine, qui n'a pas un moindre objet que la perfection et dont pas un iota ne peut tomber ! Quelles leçons sur la misère de l'homme, dans toutes ces paroles solennelles qui déclarent que si l'homme ne naît de nouveau, il ne saurait entrer dans le royaume de Dieu, et que quiconque ne croit pas au Fils de Dieu, c'est-à-dire ne s'en remet pas de son sort à la pure miséricorde du Père, est d'avance, est déjà, est irrémisiblement condamné, et que la colère du Père demeure sur lui ! Quelle démonstration de cette divine miséricorde dans la seule vue du Médiateur attaché au bois maudit, et dont le sacrifice, pour profiter à ceux qui en sont les objets et les auteurs, ne demande d'eux que d'être cru et d'être accepté ! Que seraient même toutes ces leçons sans les faits auxquels elles se rapportent ? Il ne faut même pas dire que les faits sont la confirmation des paroles ; il faut dire que les paroles sont la confirmation des faits. L'enseignement est dans les faits et ne pouvait être ailleurs. Qui aurait jamais cru à la sainteté de la loi sans cette réparation sanglante, au mal profond de l'humanité sans l'application d'un si violent remède, à une telle clémence sans un tel sacrifice ? Qui aurait jamais compris sans cela à quel point nous sommes responsables à Dieu, à quel point nous devons mourir à nous-mêmes pour vivre d'une vie

5. Colossiens 2.3

véritable, à quel point nous sommes obligés envers les créatures de Dieu, jusqu'où doit aller envers tous les hommes notre dévouement et notre charité ? Comment, sur tous ces sujets, serons-nous éclairés ? Sera-ce par un rayon de soleil ou par un coup de foudre ? Ce sera par tous les deux à la fois ; car la croix est l'un et l'autre ; mais, redoutable et ravissante, la clarté ne vient point d'ailleurs. Sur toutes ces vérités, l'humanité attendait des faits, l'humanité avait besoin non d'entendre, mais de voir ; et même tout ce qu'on pouvait lui dire encore, elle ne pouvait l'entendre, elle ne pouvait y croire avant d'avoir vu. Jésus victime devait accréditer auprès des hommes Jésus docteur ; le sacrificateur devait introduire le prophète.

Quant aux exemples, la vie de Jésus en était pleine, et c'est ici l'occasion de dire que toute sa vie a été une passion, une mort prolongée, dont la croix n'a été que le point culminant et la consécration ; mais si la vie de Jésus, terminée par un trépas naturel et paisible, devrait encore nous paraître la plus belle des vies, quelle couronne ne reçoit-elle pas de ses dernières scènes ! Nous avons déjà dit combien la vue constante du bon et du juste peut contribuer, avec tous les arguments de la raison et tous les motifs sensibles, à nous rendre propre, peu à peu, le juste et le bon. Toutes les vertus de la sainte vie de Jésus sont là, mais portées au plus haut degré, et ramassées comme en un seul point sous un seul regard. Séparée de toutes les circonstances qui la rendent sublime, et qui manifestent avec éclat un Dieu dans un homme mourant, cette mort, solennellement annoncée, prévue avec toutes ses amertumes, tous ses opprobres et toutes ses désolations, et néanmoins tranquillement attendue et volontairement subie, est la dernière et la plus haute expression de l'obéissance, de la fidélité, du dévouement ; l'humanité, qui de tout temps portait en soi l'idéal du pur amour, en attendait encore la réalité, et ne l'attend plus depuis le jour de la crucifixion ; car, comme l'a dit un apôtre, *en cela nous avons enfin connu ce que c'est que la charité, c'est que Christ a mis sa vie pour nous*⁶. Christ

6. 1Jean 3.16

a mis sa vie pour nous ! Que sera-ce si, au lieu de considérer dans une espèce de nudité cette mort généreuse, nous la revêtons de toutes les circonstances qui la rendent unique entre toutes les morts, si nous la contemplons dans ce caractère inimitable de majesté et de tendresse, de compassion et d'autorité, qui font de cette croix un trône, un tribunal, un refuge, et nous contraignent, après dix-huit siècles, à nous écrier avec le centenier : *Certainement cet homme était le Fils de Dieu*⁷. Laissons à ce divin Médiateur tout ce qu'il ne peut nous communiquer ; sa divinité n'est qu'à lui, mais son humanité est à nous ; les vertus qu'il fait éclater sur la croix sont, dans leur perfection, des vertus humaines ; elles sont à notre usage ; elles sont proposées à notre imitation ; ces exemples font partie de notre héritage. Eh bien, toute sa vie a porté le même caractère que sa mort ; fidèle, obéissant, patient, charitable, il l'a été sans relâche dès les premiers jours où son histoire le montre à nos yeux ; mais cela ne nous suffisait pas ; même à titre d'exemple, cette mort avec tous ses caractères était indispensable ; sans cela les vertus de Jésus pouvaient passer pour avoir des limites ; ses exemples, parfaits en eux-mêmes, restaient imparfaits par l'imperfection, si l'on peut dire ainsi, des situations ; nous ne connaissions pas tout ce que l'âme humaine est appelée à déployer de vertus ; nous le savons maintenant, et c'est Jésus-Christ qui nous l'apprend ; mais sans la croix il ne nous l'eût pas appris.

Fallait-il enfin, outre l'enseignement et les exemples, recevoir quelque autre chose de Jésus-Christ, ou bien les exemples et l'enseignement suffisaient-ils ? Vous savez bien qu'ils ne suffiraient pas, sinon à rendre notre condamnation plus inévitable si, en nous montrant en plein toute la vérité, ils ne nous avaient pas unis à la vérité. Et comment attendre cette réunion, ce changement de cœur et de nature, de la seule influence des exemples et de l'enseignement ? Il faudrait se faire de la conversion du cœur une bien faible, une bien fautive idée, pour s'imaginer que les plus beaux exemples

7. Matthieu 27.54

et les plus graves leçons puissent opérer la conversion de qui que ce soit. Si la conversion est à la fois une mort et une naissance, la mort de l'ancien homme et la naissance d'un homme nouveau, si la conversion est une victoire en principe et en action sur le monde, je veux dire sur les plaisirs, sur l'opinion, sur les préventions, sur la sagesse, sur les vertus du monde, sur ce qu'il a d'honorable et de précieux comme sur ce qu'il a d'ignoble et sur ce qu'il désavoue lui-même ; si la conversion, nous rendant aveugles pour les choses visibles, nous donnant des yeux pour voir les choses invisibles, nous fait user du monde comme n'en usant point, être du monde comme n'en étant point, nous rend en un mot aussi étranger sur la terre par l'esprit que nous le sommes par notre origine et par notre destination ; si la conversion est tout cela et rien de moins, elle suppose une abjuration si complète et si sérieuse de tous les principes de l'homme naturel, je ne dis pas seulement de ses vices, mais de ses vertus, elle suppose tellement un sacrifice général sans réserve et sans arrière-pensée, et n'attendant de Dieu d'autre indemnité que Dieu lui-même, qu'il serait absolument déraisonnable d'attribuer à l'exemple et à l'enseignement, quels qu'ils soient, la force de produire en nous une révolution si intime et si fondamentale. Or, cette révolution, nous n'en doutons pas, a eu lieu chez plusieurs individus, et même chez un grand nombre, si nous ajoutons à ceux qui nous sont personnellement connus, ceux dont le caractère et la vie ont été mis sous nos yeux par d'irrécusables témoignages. La société, d'ailleurs, à sa manière, a subi cette révolution ; et pour supprimer tout autre détail, les nations les plus civilisées ont arboré les armes du Christ, en ont scellé leurs traités et leurs lois, les ont gravées sur leurs usages et sur leurs mœurs. De bonne foi, pensez-vous que Celui en l'honneur et sous l'invocation duquel le monde a changé de lois, de mœurs et d'esprit, et suivi durant dix-huit siècles, à travers les obstacles que lui suscitaient les ennemis et les corrupteurs de cette œuvre, une même et invariable direction, pensez-vous qu'il ne fut aux yeux du monde que le premier des sages et le premier des vertueux ? Non, il était le Crucifié ; non, il était le Rédempteur ; ce n'était

pas devant un moindre que lui que dix-huit siècles pouvaient, l'un après l'autre, venir incliner leur tête ; et pour dessiner sur leurs étendards, pour élever sur leurs palais, pour graver sur les sceaux de leurs républiques l'image d'un supplice infâme, il fallait que Celui qui l'avait subi fût plus à leurs yeux qu'un ami dévoué des hommes, il fallait qu'il fût un Rédempteur ; plus qu'un martyr, il devait être un Dieu. Effacez de l'Évangile, je ne dis pas la croix, mais la signification évangélique de la croix, vous rendez ces dix-huit siècles absurdes ou impossibles. Mais vous ne le ferez pas ; car qui de vous, même sans le comprendre, même sans y consentir, n'est pas contraint de reconnaître que ce qui seul a pu déterminer tant de générations successives à faire d'une croix le symbole de leur foi et de leur civilisation, c'est qu'elles y ont vu un Rédempteur, et dans ce Rédempteur, comme rédempteur, toute la vérité religieuse et le dernier mot de Dieu sur lui-même et sur l'humanité ? Nous ne devons pas craindre de le dire : il y a longtemps, sans cela, qu'on ne parlerait plus de l'Évangile dans le monde, si même jamais on en avait parlé ; ce n'est pas tant l'Évangile qui nous a conservé la doctrine de la croix que ce n'est la doctrine de la croix qui nous a conservé l'Évangile.

Comme de la main seule d'un Dieu la terre, avec tous les corps célestes, pouvait recevoir la première et inépuisable impulsion qui lui fait, depuis des milliers d'années, décrire autour du soleil cette immense orbite dont le mouvement toujours égal mesure pour nous les ans et les siècles, de même c'était par le Christ, mais par le Christ mourant, que l'homme et l'humanité pouvaient être lancés dans ces orbites nouvelles qui leur font parcourir, par delà la sphère mondaine, une sphère spirituelle et divine. Toute la force, toute la réalité du christianisme en chaque chrétien est là, et seulement là. L'exemple même et les enseignements de Jésus-Christ attendent, pour être vivifiés et fécondés, un rayon parti de la croix. Jusque-là leur portée est contestable, leur sens est incertain ; ils ne signifient que ce que nous leur faisons signifier ; ils n'ont une valeur arrêtée, précise, abso-

lue, que du moment que ce rayon, dirai-je, ce lumineux regard du Christ crucifié, en a fait ressortir distinctement, en a mis en relief toutes les lignes et tous les traits. Surtout ce n'est qu'alors que l'âme se porte avec résolution à observer ces leçons et à suivre ces exemples, et que, pour ainsi parler, brûlant ses navires, elle s'interdit, en descendant sur le rivage de sa conquête, tout moyen de retraite vers le pays qu'elle a quitté. La détermination, la force, la vie ne sont que là, parce que de là seulement, et non d'aucune leçon ni d'aucuns exemples, jaillissent à flots intarissables la joie et l'amour.

J'ai dit la joie et l'amour, qui, comme deux souffles partis de deux points différents de l'horizon, se combinent et forment ensemble un seul vent, qui pousse l'âme du côté de Dieu. Mais si ce n'est pas l'amour sans la joie, ce n'est pas non plus la joie sans l'amour ; car si la joie est la condition de l'activité, l'amour est la condition d'une activité et d'une vie divines. Sans doute ce qui attire et ce qui retient notre regard sur Jésus crucifié, c'est la joie de trouver en lui notre salut ; mais ce qui nous y fait trouver réellement notre salut, ce qui, dans cette vue, accomplit notre salut, ce n'est pas la joie, c'est l'amour dont notre regard se pénètre en présence ou, pour mieux dire, aux pieds du divin amour. Nous ne venons pas ici pour vous prêcher la vie contemplative, nous avons mieux à faire ; mais nous avons le droit, après Jésus-Christ, de vous recommander la contemplation. La joie du salut est nécessaire, je l'avoue, pour mettre en liberté, dans notre cœur, l'amour enchaîné ; mais une fois sa chaîne brisée, qu'avons-nous à faire que de lui laisser prendre son essor, et s'aller abreuver, se ranimer sans cesse dans la contemplation du plus parfait des amours ? Ah ! puisse l'homme savoir s'oublier une fois ! puisse-t-il, par moments du moins, trouver tout son bonheur dans l'admiration, dans l'enthousiasme et dans l'attendrissement ; puisse-t-il ne pas se dire seulement : Jésus m'a sauvé ! Jésus m'a aimé ! mais Jésus est le salut, Jésus est l'amour ! Puisse-t-il quelquefois, dans cet amour, qui est le salut, oublier que cet amour est le

salut, et dans l'amour ne voir que l'amour ! Après tout, qu'est-ce qui élève l'âme humaine à toute la hauteur qu'il lui est donné d'atteindre ? qu'est-ce qui la rend, selon un apôtre, *participante de la nature divine*⁸. Ce n'est pas la joie, c'est l'amour. La joie la ranime, la relève, la joie la conduit vers l'amour ; je dis plus (car ce serait une hérésie que de ne pas tenir compte de notre faiblesse) : la joie vient au secours de l'amour dans ses défaillances, qui autrement seraient mortelles ; mais c'est à cela, et à rien autre, que la joie est bonne ; l'amour est la fin, le but de la joie ; l'amour seul est la vie. Vous en pouvez juger par une analogie : quels sont dans la carrière de tout homme les moments heureux ? Ce sont les moments sublimes : par où j'entends les moments où l'âme s'unit vivement, par l'admiration ou par la sympathie, à ce qui est bon, grand et généreux ; elle sent que ces moments n'auraient qu'à se prolonger, cette admiration à se dégager de tout mélange, pour lui composer une suprême félicité. L'âme n'est pleinement heureuse que lorsque, dans l'union à son principe, elle s'oublie, lorsqu'elle ne voit plus que son principe, lorsqu'elle se perd en lui, et n'est plus, à l'égard du Dieu qu'elle aime, qu'un miroir, qu'un autel ou qu'un écho. Trop souvent les plus graves spéculations et les plus dignes d'un chrétien risquent de nous occuper trop de nous-mêmes ; ces méditations, ces discussions sur la liberté, sur l'assurance du salut, sur la combinaison de la foi avec les œuvres, sur les qualités mêmes de la foi, nous mêlent trop à notre sujet, et ne donnent que trop de prise à cette personnalité vivace qui se reprend et se cramponne à tout ; mais le regard vers Jésus, et ce regard seulement, a une vertu contraire. A mesure qu'il se prolonge, il excite dans notre âme un saint enthousiasme, un saint amour ; il rend ces dispositions habituelles ou dominantes dans notre cœur ; il devient la lumière en même temps que la chaleur de notre vie ; il facilite, il simplifie, il éclaircit tout ; il fait mieux que réfuter les doutes, il les absorbe ; il éteint dans ses clartés toutes les lueurs équivoques ou fausses ; il écarte les questions

8. 2Pierre 1.4

frivoles, il jette au rebut les subtilités, il crée une évidence triomphante, et, nous transportant d'avance dans la lumière du ciel, il met sous nos pieds tous les nuages qui étaient sur nos têtes.

Et ce qui crée, ce qui entretient cette vie, la règle en même temps ; le sentiment de la force, même imparfaite et caduque, inspire aisément l'orgueil et la témérité ; mais tous les trésors de la sagesse sont compris dans cette lumière de la croix ; elle ne nous donne pas la confiance en Dieu sans nous donner la défiance de nous-mêmes ; elle fait même de cette défiance une des parties de notre foi, un des éléments de notre force, un des gages de notre sûreté ; elle nous inspire, en un mot, l'humilité avec le courage, en concentrant sur le même objet nos regards et notre espérance, et en nous répétant sans cesse par la bouche du prophète : *Regardez au rocher dont vous avez été taillés et au creux de la carrière dont vous avez été tirés*⁹.

Il nous est impossible de tout dire et même de tout indiquer ; mais cela n'est pas non plus nécessaire. Nous en avons dit assez, ou plutôt vous vous en êtes dit par notre bouche assez à vous-mêmes pour sentir que Jésus-Christ crucifié est le principal objet du chrétien, que son regard en se portant sur cet objet y trouve infailliblement tous les autres objets de la vérité chrétienne, que nous ne pouvons contempler utilement ces objets en eux-mêmes qu'en les tenant bien près de la croix qui seule peut les faire bien voir et bien juger, qu'en un mot il y a d'autres objets dans la religion, mais que ce n'est qu'en Lui et par Lui que nous pouvons en avoir une connaissance réelle, exacte, approfondie, vivante, efficace. Jésus-Christ, nous le répétons, ne nous a été fait sagesse, justice et sanctification que parce qu'il nous a été fait rédemption.

Aussi est-ce vers ce dernier fait, vers le salut par grâce, vers la réconciliation par Jésus-Christ, vers la médiation accomplie par l'Homme-Dieu que les apôtres de Jésus-Christ, que Jésus-Christ lui-même, ont dirigé et fixé le regard de l'Eglise naissante, bien certains que, placée au centre de

9. Esaïe 51.1

la vérité, la conscience du chrétien atteindrait aisément à la circonférence, tandis que, se plaçant à la circonférence, elle ne verrait point le centre, que dis-je ? elle ne pourrait pas même se placer à la circonférence, parce qu'on ne la voit que du centre. Les Juifs se plaçaient par la pensée sur cette circonférence ou dans ce cercle, vraiment impénétrable et invisible de dehors, quand ils disaient à Jésus-Christ : *Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ?*¹⁰ Et Jésus-Christ les portait d'un mot à ce centre méconnu lorsqu'il leur répondait : *L'œuvre de Dieu, c'est de croire en Celui que Dieu vous a envoyé.* Et Jésus-Christ encore, quand il voulut résumer sa doctrine et la rendre visible dans un rite qui l'exprimât et la conservât tout entière, où personne ne pût la méconnaître, et où, dans l'absence même de l'enseignement et de la parole, elle se retrouvât intacte et pure, que fit-il ? Il institua la Cène, qui représente évidemment le corps de Jésus-Christ livré pour nos péchés, son sang versé pour nos iniquités, et qui ne peut pas représenter autre chose, en sorte que, jusqu'à la fin des siècles, partout où elle sera célébrée, elle rappellera ce souvenir, elle réveillera cette idée dans tous les esprits, la Cène n'étant que l'Evangile lui-même abrégé, l'Evangile réduit, par une image, à son idée fondamentale. C'est vers ce centre également que les vrais réformateurs, dans tous les temps, ont ramené le regard de l'Eglise, et chaque Eglise, en y reportant son regard, a retrouvé la vie qu'elle ne pouvait trouver ni même chercher ailleurs.

Les apôtres veulent-ils entretenir la vie dans leurs troupeaux, ils élèvent, comme Moïse dans le désert, le serpent d'airain et s'écrient : *Regardez à Jésus, le chef et le consommateur de votre foi, qui a souffert la croix, méprisant l'ignominie*¹¹. Voient-ils la vie, le zèle, l'amour languir dans leurs Eglises, ils prononcent le mot d'ordre du christianisme ; ils appellent au souvenir de Jésus-Christ crucifié ; ils le représentent, avec un accent d'étonnement douloureux et de reproche, à ces serviteurs distraits : *O Galates insensés ! qui est-ce qui vous a enchantés pour n'obéir point à la vérité, vous à qui Jésus-Christ*

10. Jean 6.28-29

11. Hébreux 12.2

*a été si vivement portrait, vous devant qui, pour ainsi dire, il a été crucifié?*¹² Il est inutile de multiplier les exemples et de faire surabonder la preuve qui se tire du passé. Le présent veut aussi qu'on parle de lui.

Qu'est-ce encore aujourd'hui que prêcher l'Évangile, sinon proposer au regard des hommes Jésus-Christ crucifié? Où voyez-vous éclore et se développer une vie chrétienne, sinon là seulement où la prédication commence et finit par cette parole: *Regardez à celui que vous avez percé*¹³? Que dis-je? la prédication qui fait les nouveaux chrétiens n'est-elle pas toute entière dans ces mots, de même que la prédication qui les continue et les développe, y revient sans cesse, les fait ressortir de tous ses enseignements, y ramène toutes ses leçons? Oui, cette seule parole, ce seul objet, la croix, peut suffire à faire des chrétiens, et sans elle rien ne suffit. Le propre objet de l'apostolat du missionnaire comme de celui du pasteur, c'est d'annoncer Jésus-Christ; c'est son premier enseignement, et c'est la force, la grâce, le sens, la clef de tous les autres. merveille au-dessus de nos conceptions! un regard, un simple regard (je ne dis donc pas un raisonnement, une étude, un travail), un simple regard convertit le monde; et la tâche essentielle de l'apôtre est de déterminer les pécheurs, ces agonisants d'un autre désert, à soulever du sol leur tête appesantie, et à tourner leurs yeux vers le côté qu'on leur indique. Et de quel côté? Du côté d'une croix, objet hideux et sanglant, instrument de torture et symbole d'ignominie, et qui, si le supplicié n'avait pas glorifié le supplice, ferait sur notre imagination l'impression flétrissante d'un gibet ou d'un échafaud! Eh bien, c'est la vue de cet objet qui réalise le salut du monde, dont le prix entier a été payé par la divine bonté; et tout ce que nous avons à faire, non pas comme condition d'un salut inconditionnel, mais comme moyen de nous l'approprier, c'est de le regarder; de le regarder, non point que ce regard soit tout, mais dans ce sens que ce regard fécond et créateur renferme et produit tout.

12. Galates 3.1

13. Zacharie 12.10

Si les délicats de la terre dont l'imagination a des dégoûts plus forts que les besoins et les instincts de leur âme ; si les admirateurs des perfections de l'homme, que soulève la pensée d'une réparation sanglante et d'un salut que leur fierté ne veut point accepter *gratis*, détournent leurs yeux du spectacle à la fois horrible et humiliant que nous leur proposons ; si ce qu'il a de triste leur cache ce qu'il a de sublime, nous avons l'espoir, fondé sur l'expérience des siècles, qu'il se trouvera des esprits moins superbes, eux-mêmes peut-être après que le marteau de Dieu aura brisé leur orgueil, des esprits, dis-je, qui ne détourneront pas obstinément leurs yeux, et qui consentiront à regarder, à contempler même celui qu'ils ont percé. Et tandis, ô notre céleste Frère ! que plusieurs s'étonnent à cause de toi, de ce que tu es ainsi défait de visage plus qu'aucun autre et sans apparence ; pendant qu'ils s'écrient à ton sujet : « Quoi ! c'est là celui qu'on propose à notre foi comme son objet, son chef et son consommateur ! mais il n'y a en lui, à le bien regarder, ni forme, ni éclat, rien qui le fasse désirer ! » – il se trouvera dans tous les siècles, dans tous les pays et dans toutes les conditions, ô divin Crucifié ! des admirateurs de ta beauté, qui ne leur aura jamais paru si grande et si divine que sous la sueur de Gethsémané, sous les crachats du prétoire, et sous le sang que la couronne d'épines fait ruisseler sur ton front sacré ! Tu es plus beau à leurs yeux qu'aucun des fils des hommes, et c'est sous ta croix, en face de tes opprobres, qu'ils te chantent d'un cœur ému :

Sous ton voile d'ignominie,
Sous ta couronne de douleur,
N'attends pas que je te renie,
Chef auguste de mon Sauveur !
Mon œil, sous le sanglant nuage
Qui me dérobe ta beauté,
A retrouvé de ton visage
L'ineffaçable majesté.

Jamais dans la sainte lumière,
Jamais dans le repos du ciel,
D'un plus céleste caractère
Ne brilla ton front immortel ;
Au séjour de la beauté même
Jamais ta beauté ne jeta
Tant de rayons qu'au jour suprême
Où tu gravis sur Golgotha.

Jésus-Christ sur la croix est beau, pour ces âmes humbles, beau comme le salut, comme l'amour, comme la vérité, comme l'espérance, parce que Jésus-Christ sur la croix est tout le salut, tout l'amour, toute la vérité, toute l'espérance ; beau de la beauté de la grâce et de la beauté de la loi, parce que, sur la croix, où l'a attaché sa charité, il leur représente à la fois toute la grâce et toute la loi ; en sorte qu'à la vue de cette ignominie ils parlent de gloire, de joie à la vue de ces douleurs, de vie à la vue de cette mort ; et que cette croix, où Jésus est immobile, où Jésus, en apparence, n'agit plus, où Jésus n'enseigne plus, où il parle à peine, leur montre Jésus libre, actif, parlant, enseignant, marchant, venant à eux en triomphe et en gloire du sein de sa haute patrie ; tellement que, ne voyant plus ce que voit l'œil de la chair, et voyant ce que cet œil ne voit pas, ils s'écrient, prosternés devant le bois infâme : *Oh ! qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles et qui publie la paix, de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie le salut, et qui dit à Sion : « Ton Dieu règne ! »*¹⁴.

Vraiment, quand on a réuni tous ces traits par la pensée, ce dont il faut s'étonner, ce n'est pas que quelques regards se portent et s'arrêtent sur Jésus en croix, mais qu'il ne réunisse pas sur lui, dans une commune et fervente contemplation, les regards de tous les hommes du monde. A ne voir ici que ce que les hommes ont coutume d'appeler beau, jamais spectacle plus beau ne fut offert à leur admiration. C'est, disait la sagesse antique,

14. Esaïe 52.7

un spectacle digne de Dieu même que celui de l'homme de bien opposant à la mauvaise fortune l'inaltérable sérénité de son front ; le spectacle d'un Dieu, victime de la méchanceté des hommes, et ne trouvant dans chacun des outrages qu'il souffre de leur part qu'un droit de plus à exercer en leur faveur, ce spectacle, si l'autre était digne de Dieu, ne serait-il point digne de l'homme ? Une charité toute divine n'a-t-elle pas plus de droits qu'une vertu tout humaine ? Dieu et l'homme mortel peuvent-ils sérieusement être mis en comparaison ? et quand Dieu daigne abaisser ses yeux jusqu'à l'homme, sera-ce trop pour l'homme, je ne dis pas d'élever les siens jusqu'à Dieu, mais de le contempler éternellement, de le contempler à genoux, et de demander, pour premier bien, pour unique gloire, que cette vue, qui remue et qui transforme tout son être, ne lui soit jamais retirée ?

Je dis remuer son être et le transformer ; car que parlons-nous ici d'admiration ? il s'agit de conversion ; que parlons-nous de beau ? il s'agit du salut ! C'est comme salutaire, comme capable de faire passer de la vie à la mort, que nous recommandons ce regard. Nous le recommandons d'abord à ceux qui ne croient pas, afin qu'ayant regardé, ils croient et vivent. Et qu'ils nous comprennent bien. Nous n'entendons pas ici, sous ce nom de regard, l'examen des preuves qui établissent la vérité de la religion chrétienne, quoique le témoignage rendu en sa faveur ait été confirmé par des prodiges, des miracles et plusieurs autres effets de la puissance divine¹⁵ ; nous n'entendons point sous ce nom de regard, l'étude des Écritures, quoique la parole des prophètes, qui est très ferme, rende partout témoignage à Jésus. Tous ces soins sont recommandables, nécessaires, et nous n'avons garde de vous détourner d'une étude trop négligée aujourd'hui, et sans laquelle il est à craindre que plusieurs n'en viennent jamais à contempler Jésus-Christ ; mais après tout, ces travaux ne valent pas tous ensemble et ne sauraient remplacer le regard que nous réclamons, et ce regard tout seul les a bien souvent remplacés. *La foi, sans doute, vient*

15. Hébreux 2.4

de l'ouïe¹⁶, c'est-à-dire que l'ouïe est l'origine de la foi, son point de départ; mais c'est au regard qu'il appartient d'achever l'œuvre incomplète de l'ouïe. Où en est, à votre avis, un homme qui a beaucoup ouï dire, beaucoup lu, et qui n'a pas regardé? un homme qui s'est soigneusement informé des preuves de la divinité de Jésus, un homme qui les a reçues et qui n'a pas regardé Jésus? un homme que ces preuves ont convaincu, c'est-à-dire vaincu, forcé de croire, mais dont la foi, toute passive, reçoit, subit là vérité, mais ne l'embrasse point, ne s'y unit point par un mouvement propre, et pour qui, chose étrange, la vérité tout ensemble *est* et *n'est pas*, un homme qui, conduit par ses études jusqu'au pied de la croix, y reste les yeux baissés et ne les élève point vers cette croix, vers celui qu'elle porte, et dont le sang adorable découle le long de ce bois maudit? D'autres n'ont pas pu croire jusqu'à ce qu'ils aient levé les yeux et regardé Jésus-Christ : eux, je l'avoue, ont cru, mais d'une foi forcée, pour le compte de tout le monde, et non pour leur compte personnel, d'une foi qui n'est pour eux qu'un joug et un fardeau, d'une foi qu'ils portent et qui ne les porte pas, jusqu'à ce que, passant au delà d'un labeur terminé et d'une source épuisée, ils se soient mis simplement à regarder Jésus. Sommes-nous téméraires de parler de ce regard comme d'une condition de la vraie foi, lorsque Jésus-Christ lui-même nous dit : *Quiconque contemple le Fils et croit en lui* (c'est-à-dire quiconque, ayant contemplé le Fils, a cru en lui), *à la vie éternelle*¹⁷? Ces paroles attachent décidément la vie à un regard, non sans doute à toute espèce de regard, mais à un regard attentif, sérieux et prolongé; à ce regard plus simple que celui de l'observation, à un regard qui regarde et rien de plus : regard naïf, regard d'enfant, regard où toute l'âme se porte, regard de l'âme et non de l'esprit, et qui ne prétend pas décomposer son objet, mais le recevoir tout entier dans l'âme par les yeux.

Avez-vous ainsi regardé Jésus, vous qui niez Jésus, ou qui, sans le nier, faites pis peut-être, puisque vous le réduisez à rien? Oh! ne le niez pas,

16. Romains 10.17

17. Jean 6.40

oh ! ne l'annulez point, ce Dieu-homme et cet homme de douleurs, avant de l'avoir regardé ! Un seul coup d'œil, simple, ingénu, libre de préoccupation, a quelquefois uni à lui ceux qui en entendaient parler pour la première fois ; la même grâce vous sera peut-être accordée ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle ne sera pas refusée (et en effet, l'a-t-elle jamais été ?) à un regard assidu et prolongé, tel que ce saint objet le réclame et tel qu'il en est digne. Quand Jésus, comme dit l'apôtre, aura été ou plutôt se sera lui-même *portrait* devant vos yeux ; quand, par l'effet de ce regard profond, il aura été crucifié devant vous ; quand vous aurez contemplé, pour la première fois, toute la gloire de son martyre, toute la majesté de sa mort, toute l'autorité de ses paroles suprêmes, toute l'inconcevable charité qui se mêle à cette incomparable autorité ; quand, pénétrant au delà du voile de ses souffrances, jusque dans le secret de son oeuvre et dans le secret de son âme, vous aurez vu Dieu lui-même abaissé dans la personne de Jésus-Christ jusqu'au niveau de nos misères, et l'infini de l'amour se révélant pour la première fois dans l'infini de la puissance ; quand vous aurez, en quelque sorte (en un sens, qui est bien réel), vu de vos yeux, touché de vos mains, ce que nous vous annonçons, alors, aussi simplement que la lumière entre dans les yeux et l'air dans la poitrine, sans que les yeux s'aperçoivent d'avoir vu, ni la poitrine d'avoir respiré, cette grande et insondable merveille d'une charité avec laquelle et sans laquelle nous ne pouvions nous représenter Dieu, entrera dans votre esprit, qui, la respirant pour ainsi dire, ne s'en sentira pas plus chargé que ne l'est votre poitrine de l'air qu'elle respire : tant cette vérité surnaturelle est naturelle en même temps, et tant, sans être prévue ni soupçonnée par l'âme humaine, elle en était, à notre propre insu, attendue, souhaitée, appelée !

Après avoir dit : Regardez ! à ceux qui ne croient point encore, ne le dirons-nous point à ceux qui ont cru, je dis même à ceux qui ont cru véritablement ? Ce serait nous faire de la foi une bien superficielle et bien fausse idée. *Croire* n'est pas un état où l'on se place une fois pour toutes,

en acceptant les preuves de la vérité religieuse ; croire est une action, une action de l'âme, acceptant toujours de nouveau ce qu'elle a cru d'abord et s'y réunissant incessamment. S'il en est ainsi, et s'il est vrai qu'on ne puisse croire sans regarder, n'est-il pas clair qu'à dater de la conversion, qui a eu pour principe un regard, il faut regarder sans cesse ? D'autres diront peut-être : Il ne faut pas regarder sans cesse, mais réfléchir sans cesse à ce qu'on a vu. Certes, nous ne prétendons pas exclure la pensée ; et même il y en a nécessairement beaucoup dans ce regard que nous recommandons ; toutefois nous ne serions pas contents si cette pensée ne venait pas de ce regard, ou si ce regard ne revenait pas à la suite de cette pensée. Après tout, l'objet du christianisme n'est pas une vérité abstraite, c'est un fait, c'est une personne, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ce fait, cette personne s'offre naturellement au regard avant de s'offrir à la pensée ; et ce qui agit sur notre âme, dans le sens heureux que Dieu a voulu, c'est cet objet lui-même. Nous ne croyons pas au christianisme, nous croyons en Jésus-Christ. Ce qui se fait de chrétien dans le monde, ce n'est pas le christianisme qui le fait (car le christianisme n'est lui-même qu'un effet), c'est Jésus-Christ. Les rapports que nous entretenons comme chrétiens, ne sont pas des rapports intellectuels, des rapports de notre esprit avec une vérité, mais des rapports de personne à personne, des rapports de nous, hommes, avec Jésus-Christ homme et Dieu. L'objet de notre foi est invisible, mais non impersonnel ; il ne se voit pas avec les yeux de la chair, mais néanmoins il se voit ; et nous ne conversons pas avec lui comme avec une idée, c'est-à-dire au fond comme avec nous-mêmes, mais comme avec un Etre qui est avec nous jusqu'à la fin du monde. Quiconque donc, étant chrétien, ne regarde point, ou regarde peu, manque à sa foi, manque à son titre même : sa première vocation, son premier intérêt est de regarder souvent et beaucoup.

Si ces réflexions vous paraissaient superflues, et si vous n'en conceviez pas d'abord l'opportunité, nous vous dirions que parmi les chrétiens

convaincus et sincères, à côté de ceux qui regardent Jésus-Christ, j'en vois un grand nombre qui ne le regardent pas, ou qui ne le regardent point assez. J'en vois encore qui le regardent, mais qui ne ramènent point assez souvent leurs regards et toutes leurs pensées vers Jésus-Christ crucifié. Les premiers manquent à contempler Jésus-Christ, parce qu'ils donnent trop à la pensée ou à l'action, ou parce qu'au lieu de contempler Jésus-Christ, ils se contemplent eux-mêmes. Et pour parler d'abord des premiers, des croyants penseurs, penser n'est pas toujours regarder, et penser à Jésus, ce n'est pas toujours regarder Jésus. On peut se distraire de Jésus, s'éloigner de Jésus en pensant à lui. Ce n'est plus alors la personne, mais l'idée de Jésus qu'on a devant les yeux. On en raisonne comme d'une idée, dont il est le nom. On le nomme souvent, mais on prend son nom en vain. On n'a devant les yeux que la forme de l'objet, non l'objet lui-même. On a fait comme ceux qui, considérant dans un fruit son volume, son poids, sa figure et sa couleur, oublieraient qu'il est savoureux et nutritif, et le rejetteraient après l'avoir mesuré, pesé, dessiné ou peint. Ce n'est pas ainsi, ce n'est pas du moins ainsi principalement, qu'il faut s'occuper de Jésus-Christ. S'en occuper exclusivement de cette manière, ce n'est pas s'en occuper ; c'est tout remplir de son nom, de son idée, et laisser d'ailleurs tout vide de lui. Voulez-vous penser utilement à votre Sauveur ? regardez votre Sauveur.

Quant à l'activité à laquelle un chrétien sincère se livre au nom de Jésus-Christ, elle suppose bien qu'au moins une fois il a regardé Jésus-Christ, mais l'action continuée ne suppose pas un regard continué ; loin de là, elle peut porter et retenir le regard ailleurs ; partie de lui, je le veux croire, elle peut ne point retourner à lui, et son nom demeurer attaché à l'œuvre, quand cette œuvre n'est plus la sienne. Sans doute que l'action est nécessaire ; sans doute qu'on peut dire avec assurance de celui qui n'agit point, qu'il ne regarde point non plus, ou même qu'il n'a jamais regardé ; mais l'action, même soutenue, même infatigable, ne suppose pas le regard,

du moins dans la même mesure. Le danger ici est dans l'illusion, si facile pour les autres et pour nous-mêmes, et plus facile au sujet de l'action qu'au sujet de la pensée ; car une foi qui n'agit point ne peut se flatter d'être sincère, tandis qu'on se persuade aisément qu'on est dans la vérité quand on travaille au nom de la vérité. Mais, quoi qu'il en soit, l'action ne dispense pas du regard, ne remplace pas le regard ; et quand elle persévère, quand elle s'enflamme par son propre mouvement, je dis la même chose encore ; car sa durée et son progrès n'attestent point un redoublement de vie ni une communion resserrée avec Celui au nom duquel on agit. Non, sans recourir à aucune explication maligne ou dégradante, il est certain que fort souvent nous agissons parce que nous avons agi, nous continuons parce que nous avons commencé, nous nous attachons à notre œuvre parce qu'elle est nôtre ou parce que c'est une œuvre. Notre première impulsion est épuisée, mais l'habitude et la préoccupation nous en impriment une autre ; nous n'imitons plus Jésus-Christ, mais nous nous imitons nous-mêmes, nous nous obéissons à nous-mêmes ; l'habitude, sans le secours d'aucun principe, enchaîne notre présent à notre passé ; et ces premières œuvres, d'abord si senties, deviennent enfin des œuvres machinales et presque involontaires. Le regard seul peut rendre à l'action, non pas cette vivacité fiévreuse que nos passions lui donneront toujours assez, mais cette force calme, cette mesure, cette justesse délicate, cette beauté, que nos passions ne lui donneront jamais.

Il en est enfin qui regardent, et même qui contemplent, mais qui se contemplent eux-mêmes. Nous avons déjà dit combien cette considération de nous-mêmes est nécessaire ; nous n'avons pas besoin de le répéter. Mais s'il est impossible ou de contempler sa misère sans être poussé vers Jésus-Christ, ou de contempler Jésus-Christ sans être reporté vers sa propre misère, cette misère pourtant n'est pas l'objet de la foi qui sauve, et ce n'est pas la vue de cette misère qui peut mettre dans notre cœur les éléments de la vie et les arrhes du salut. Il faut même l'avouer ; impuissante

pour sauver, elle est efficace pour perdre. Elle décourage et elle aigrit tour à tour ; elle fait même l'un et l'autre à la fois. Elle épuise, elle énerve dans de stériles regrets, l'âme, qui vit de joie et d'espérance, et qui meurt dans la tristesse ; et la seule vie qui lui reste dans cette mort, la seule vie qui naisse de cette mort, c'est l'humeur, le dépit, le murmure et l'envie. La connaissance de la loi de Dieu ne fait qu'aggraver le mal, en nous enlevant, avec ce qui nous restait d'illusions et d'espérance, tout ce qui nous restait d'énergie et de force. Dès lors, chose étrange à dire, la position de celui qui ne connaît pas la loi de Dieu est plus avantageuse que la position de celui qui la connaît ; la loi *fait mourir* dans tous les sens du mot ; car, après qu'on a appris d'elle, non seulement tout ce qu'elle renferme d'exigences, mais encore que *le droit de Dieu*, comme s'exprime l'apôtre¹⁸, *est que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort*, déjà par là même on est mort, puisqu'on a cessé ou de croire en soi ou d'espérer en Dieu. Mais, direz-vous, cela ne regarde point le chrétien, qui n'est pas réduit à la loi, et pour qui, au ministère de mort de Moïse, a succédé le ministère de justice de Jésus-Christ. – Oui, cela le regarde pourtant, lorsqu'il ne contemple pas assidûment Jésus-Christ. Cela le regarde, parce qu'il y a un principe de mort, une mort partielle, dans l'habitude de goûter, de savourer à longs traits sa misère, au lieu de goûter, de savourer la bonté de Dieu. On ne tombe pas jusqu'au désespoir, je le sais, parce que, arrivé sur le bord, on est retenu par le souvenir de Jésus-Christ, comme par une chaîne qui se fait sentir au moment précis où elle est toute déroulée et où l'on ne pourrait plus faire un pas vers l'abîme à moins qu'elle ne se brisât ; on n'arrive donc pas au désespoir, mais à un abattement profond. L'âme, malgré quelques lueurs qui de temps en temps lui arrivent du côté de la croix, est habituellement triste, et faible d'autant ; elle a cru qu'il suffisait de regarder Jésus une fois pour toutes, mais il le faut regarder sans cesse, ou regarder sans cesse vers le péché. L'œil, à moins d'être aveuglé,

18. Romains 1.32

n'a pas d'autre alternative ; et s'il est bien prouvé qu'on ne perdra pas de vue sa misère en regardant Jésus-Christ crucifié, parce que cette misère est comme gravée sur sa croix, il est bien prouvé aussi qu'en regardant à sa misère on peut perdre de vue Jésus-Christ, parce que la croix n'est pas naturellement gravée dans l'image de notre misère. Un apôtre fut blâmé d'avoir voulu mettre les mains dans les plaies de son maître ressuscité ; nous nous associons tous à ce blâme, et nous disons : Que ne les mettait-il bien plutôt dans ses propres plaies, dans les plaies de son âme ? Mais, dans un autre esprit, l'exemple de Thomas doit nous servir de règle ; car ce n'est pas dans nos plaies, mais dans celles de Jésus que nous devons mettre les mains ; et c'est dans cet esprit que nous disons à la classe de fidèles que nous avons en vue : Regardez, oui, regardez partout ; regardez jusqu'au fond de votre misère ; mais regardez davantage à Jésus-Christ ; du moins ne consentez -jamais à vous voir, avec votre péché, qu'à travers la croix de Jésus-Christ et sa charité triomphante.

Et pour ne plus parler seulement de notre misère, mais en général de l'observation de nos impressions et de nos états successifs, nous ne saurions trop nous garder de donner à cette vue le temps et l'intérêt que nous devons surtout à la contemplation de notre Sauveur. Ici, vous le comprenez, point d'exclusion, point de système absolu. Nous défendons la cause sacrée de la contemplation de Jésus, sans condamner l'observation intérieure ; car ce serait, tout d'un temps, condamner l'Évangile qui l'autorise et qui la recommande. Il faut bien, en effet, en reconnaître la sanction dans ces paroles de saint Paul : *Examinez-vous vous-mêmes pour savoir si vous êtes dans la foi : ne reconnaissez-vous point que Jésus-Christ est en vous*¹⁹ ? car ces paroles ne signifieraient rien si l'examen de soi-même était interdit. Il faut bien reconnaître encore que lorsque saint Jean nous déclare que *c'est à cela que nous connaissons que nous sommes dans la vérité si nous aimons nos frères*²⁰, il nous autorise, il nous oblige même à cette observation de

19. 2Corinthiens 13.5

20. 1Jean 3.19

nous-mêmes contre laquelle nous avons l'air de vouloir vous prémunir. Mais, de fait, nous ne prétendons vous mettre en garde que contre son abus, et il en vaut la peine. Déjà le principe qui nous livre à cette pente est suspect ; et, puisqu'il s'agit d'observation de soi-même, observons nous d'abord là-dessus ; nous verrons que la personnalité a presque toujours beaucoup de part dans cette habitude, qui d'ailleurs ne manque jamais de la nourrir et de la fortifier. A nous occuper de nous-mêmes, fût-ce pour nous condamner, fût-ce pour nous haïr, nous trouvons un plaisir amer, une cuisante volupté ; et ce plaisir est si dangereux qu'il faudrait nous en sevrer, quand même nous l'aurions acheté au prix d'une grande humiliation. Un autre danger, non moins grand, c'est d'évacuer peu à peu la croix de Jésus-Christ, de remplacer subtilement le pardon tout gratuit de Dieu par quelque chose qui d'abord ne paraît pas une œuvre, mais qui pourtant en est une ; d'ôter à l'œuvre qui s'est faite hors de nous quelque chose de sa valeur absolue pour en revêtir l'œuvre qui se fait en nous, et que si aisément nous croyons faite par nous parce qu'elle se fait en nous ; de ne plus nous abandonner assez simplement à la divine miséricorde, et, pour tout dire en un mot, de faire de notre salut une affaire et une question de sentiment. Il ne l'est pas, il ne peut pas l'être ; il n'y a pas de plus ou de moins dans ce qui est absolu, et comme Jésus-Christ n'est pas mort plus ou moins pour les uns ou pour les autres, il n'est pas mort plus ou moins pour chacun de nous selon l'état où nous nous trouvons dans un moment donné. Je ne voudrais pas, à Dieu ne plaise, encourager la funeste idée qu'il ne faut pas prendre garde à ce que nous sommes, ni par conséquent à ce que nous faisons ; idée dont la conséquence extrême, mais inévitable, serait de nous complaire au contraste entre notre foi et notre état moral, de nous applaudir à mesure que ce contraste est plus marqué, et de mettre au-dessus de toute autre, comme plus simple et plus sincère, la foi qui se confie d'autant plus qu'elle a moins de raisons de confiance, si bien que nous finirions par nous croire plus proches de Dieu à mesure que par notre vie nous en serions plus éloignés. Quand l'apôtre parlait avec éloge de ceux

*qui espèrent contre toute espérance*²¹, ce n'est pas apparemment cette espèce de chrétiens qu'il avait en vue, quoiqu'ils espèrent, en effet, contre toute espérance. Que deviendrait le précepte de la vigilance, si le droit de l'observation de nous-mêmes ne nous était pas reconnu ? Comment surveiller la vie à moins de surveiller le cœur, de qui procèdent les sources de la vie ? Et enfin, comment ne pas juger, en dépit de tous les systèmes, que le salut est dans la communion du cœur et de la volonté avec le Père des esprits, et que cette communion, en diminuant, diminuerait le ciel et le salut ? Saint Paul ne nous prête-t-il pas son autorité lorsqu'il nous dit que Dieu nous a donné dans son Esprit (et non dans sa parole) les arrhes ou l'à-compte de notre héritage, et que son Esprit (non sa parole) rend témoignage à notre esprit que nous sommes ses enfants ? Or l'action de l'Esprit n'a rien de magique ; l'Esprit se donne à connaître par des fruits, qui sont des sentiments, des inclinations, des œuvres, toute une vie ; c'est donc dans cette vie, découlant de l'Esprit, que nous trouvons les arrhes ou l'avant-goût du ciel. Mais en convenant de tout ceci, et prêt à le défendre au besoin, nous disons, en nous fondant sur nos observations précédentes, que cette contemplation de nous-mêmes, à moins qu'elle ne soit sans cesse épurée par la contemplation de Jésus-Christ, est facilement égoïste, et qu'à moins qu'elle ne soit dominée par la contemplation de Jésus-Christ, elle nous ramène à petits pas vers la propre justice, vers le salut par les œuvres, de là jusqu'à l'orgueil, si nous nous méconnaissons, ou jusqu'au découragement et au relâchement, si nous nous croyons tels que nous sommes ; en sorte qu'à la fin ce principe généreux que le salut par grâce avait dû mettre dans notre cœur, ce principe que rien ne remplace, et hors duquel il n'y a que mensonge, déception et révolte, ce principe, disons-nous, lentement rongé par la personnalité et par la curiosité, s'affaisse, s'abîme au sein de notre croyance, dont l'extérieur seul est resté debout, comme l'écorce d'un vieil arbre dont le temps a consumé le bois et la moëlle. Encore une fois,

21. Romains 4.18

regardez-vous vous-mêmes, je le veux, je le désire, mais en présence de la croix, mais à travers Jésus-Christ.

Quant à ceux, dont j'ai parlé aussi, qui, regardant à Jésus-Christ, ne regardent pas surtout, et ne reviennent pas constamment à Jésus-Christ crucifié, voici ce que nous avons à leur dire : Il n'y a qu'embarras, obscurité, angoisse, fatigue stérile dans tous les systèmes sur Jésus-Christ que l'on tire successivement de l'Évangile, quand ce ne sont que des systèmes ; les spéculations sur Jésus-Christ les plus sublimes et les plus nécessaires sont desséchantes, sont meurtrières. Ce n'est pas que nous entrions dans la pensée de ceux qui vous disent : « Regardez la croix, et ne regardez plus rien. Parlez de la croix, et ne parlez que de la croix. Ne vous inquiétez pas de ce que saint Paul, saint Jean, Christ le premier, ont parlé d'autre chose : il est vrai qu'ils ont parlé de la régénération, sans laquelle on ne saurait voir le royaume de Dieu, et de la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur ; ils ont eu leurs raisons, qui nous sont inconnues ; pour vous, ne le faites pas ; car il est bien clair que si vous parlez de la nécessité d'une nouvelle naissance, c'est comme si vous ordonniez aux hommes de naître de nouveau, et que si vous entrez dans le détail de la sanctification, vous rouvrez la porte à cette propre justice, espèce de trafiquant effronté, que Jésus-Christ avait chassé du sanctuaire. » Nous ne vous dirons jamais rien de pareil. Il n'y a pas à choisir dans l'Évangile ; tout est à prendre, rien à laisser ; et si Paul a pu dire, en parlant des productions alimentaires du monde physique : *Tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter pourvu qu'on le prenne avec actions de grâces*²², comment ne le dirions-nous pas de l'Évangile, cette autre création, cet autre monde, où certainement tout est bon ? Nous ajoutons seulement avec l'apôtre : *Pourvu que vous en usiez avec actions de grâces*, ce que, dans notre sujet, nous traduisons ainsi : Pourvu que votre reconnaissance envers Jésus-Christ, pourvu que votre abandon à la pure grâce de Dieu, pourvu que votre confiance dans votre Sauveur,

22. 1Timothée 4.4

dominant et pénètrent tout ; pourvu que vous mêliez à chacune de vos idées cette idée pour les compléter et pour les éclairer ; pourvu qu'après avoir appris bien des choses, vous puissiez dire en toute vérité : *Je ne sais et ne veux savoir qu'une chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*²³.

Que ne pouvons-nous accoutumer vos yeux, et d'abord les nôtres, à ce regard simple vers Jésus, qui a été la force et l'onction des fidèles de tous les âges ! Que ne pouvons-nous imprimer dans votre âme, et dans la nôtre d'abord, cette salutaire persuasion : que toutes les complications, tous les nœuds, toutes les difficultés de la vie chrétienne, viennent, comme d'elles-mêmes, se dissoudre et se fondre dans cette bienheureuse unité du regard chrétien ! Ce regard, dans sa simplicité, qui en rend capable le plus humble enfant, ce regard suffit à tout ; il est l'instrument des effets les plus différents, le remède des maux les plus opposés ; il est également victorieux des difficultés des systèmes et des angoisses du doute, des attaques de l'orgueil et de celles du désespoir, des tentations de la convoitise et de celles de la douleur, des amertumes de la haine et des faiblesses de l'affection naturelle ; il sort de la croix, quand on la contemple, une lumière qui dévore toutes les ténèbres et un éclair de charité qui consume toutes les haines. *Qui pourra subsister quand il paraîtra ?*²⁴ s'écriait le dernier des prophètes, les yeux tournés vers l'Orient d'en haut. Et nous disons aussi : Quelle angoisse, quelle douleur, quelle amertume, peuvent subsister quand Jésus-Christ paraît, quand la charité divine, la charité sans mesure, sans condition, sans terme, vient à éclater pour nous dans le mystère de la croix ? Tous les raisonnements, toutes les combinaisons, tous les conseils, toutes les méthodes, ne valent pas pour le cœur ni même pour l'intelligence, un regard adressé à Jésus ; et quand tous ces moyens se trouvent utiles (et qui voudrait nier qu'ils puissent l'être ?) il faut encore ce regard, il faut encore cette lumière pour tout vivifier et pour tout affermir. Qu'elle paraisse seulement, car il ne s'agit que de la voir. *L'a-t-on regardé*, dit le prophète,

23. 1Corinthiens 2.2

24. Malachie 3.2

*on en est tout illuminé*²⁵, c'est-à-dire tout à la fois éclairé, réchauffé, vivifié, consolé.

Méditez sur cette idée, qui peut-être se présente trop rarement à votre esprit : c'est que la vue de la croix suffit à tout. On en comprend bien certains usages, on ne les comprend pas tous. On comprend qu'elle porte la consolation dans une âme courbée sous le fardeau du péché ; mais comprend-on aussi bien qu'elle soit aussi bonne à contempler dans les afflictions de la chair ? On comprend que cette vue donne une fois pour toutes une direction générale à notre vie : comprend-on assez qu'elle est pour chacune des questions de pratique qui peuvent se soulever devant nous un conseil direct et un moyen de solution, sa lumière, comme celle du soleil, n'étant pas seulement vaste, immense, mais se subdivisant et se faisant petite pour pénétrer dans chaque repli, dans chacun des recoins que nous lui ouvrons dans notre vie ? On comprend qu'offerte en remède à notre misère elle nous donne la connaissance et la mesure de notre misère ; mais comprend-on aussi bien qu'elle soit propre à dissiper les doutes sur la vérité même de l'Évangile, et les perplexités que crée dans notre esprit la malheureuse complication des systèmes dont l'Évangile est l'objet ? On comprend qu'elle est bonne à regarder dans les moments de trouble et d'obscurité : comprend-on aussi bien qu'elle est bonne à regarder dans les moments de clarté de l'esprit, de repos du cœur et de prospérité de la vie, étant non seulement la clarté de la clarté, le repos dans le repos, la prospérité dans la prospérité, mais la vérité et la sainteté de toutes ces choses ? Non, les usages de la croix ne sont pas tous également connus de tous ; non, personne de nous n'en fait, il s'en faut bien, tout ce qu'il en pourrait faire, parce que personne ne se dit assez qu'elle est propre à tout, qu'elle suffit à tout, qu'elle renferme tout, qu'elle est tout, qu'elle donne tout sur la terre, qu'elle promet tout dans le ciel.

C'est une merveille propre à l'Évangile que, quand on veut, à son point

25. Psaume 34.6

de vue, distinguer les moyens qu'il offre du but qu'il propose, les sacrifices de leur récompense, le présent de l'avenir, la terre du ciel, on le peut à peine, tant la destination de l'homme est une, tant la vérité est une, tant le devoir et le bonheur, séparés dans notre esprit par un effet de notre déchéance, ne sont au fond qu'une même chose. Dans l'Évangile, la récompense d'aimer est d'aimer davantage, la récompense de voir est de voir mieux encore. Nous vous avons exhortés, comme à un devoir de sagesse et de prudence chrétienne, à regarder ; eh bien, la gloire et le bonheur du ciel consisteront à voir. Qui ne sait que c'est là le nom que les écrivains sacrés donnent le plus volontiers à la céleste béatitude ? Qui ne sait que, dans leur langage, être sauvé c'est voir Dieu : témoin celui d'entre eux qui nous déclare que sans la sanctification personne ne verra le Seigneur ; témoin Jésus-Christ lui-même, qui proclame heureux ceux dont le cœur est pur, parce que, dit-il, ils verront Dieu ; témoin saint Jean, qui encourage les chrétiens à la fidélité par l'espérance de voir un jour le Seigneur tel qu'il est. Mais ce n'est pas sans doute au Dieu de Sinäi, c'est à celui qui rejeta, en Golgotha, le dernier voile qui nous obscurcissait sa gloire, c'est à lui que pensait Job, lorsque, consumé par tous les fléaux à la fois, il s'écriait : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'après que ceci, ce corps de poudre, aura été rongé, je verrai Dieu de ma chair, je le verrai moi-même, et mes yeux le verront, et non un autre*²⁶. C'est au même Dieu-Sauveur que David disait dans son transport : *Je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta vue quand je serai réveillé*²⁷. Et certes vous n'avez pas lieu d'être étonnés qu'on vous ait figuré sous ces traits le bonheur éternel, vous qui savez quelle joie, incomparable sur la terre, on goûte à contempler Jésus-Christ ; et de toutes les promesses dont on pourrait embellir pour vous la perspective du céleste avenir, aucune ne porte dans votre cœur plus de joie que celle-ci : *Vous verrez celui que vous avez percé* Jean 19.37²⁸. Lorsque, par des paroles et par

26. Job 19.25-27

27. Psaume 17.15

28.

des actions, un de nos semblables nous a prouvé son amour ou sa sympathie, il nous semble que sa vue ne pourra rien nous apprendre, rien nous dire de plus. Que nous importent, pensons-nous, les traits de son visage et la forme de son être physique ? Et cependant nous désirons le voir ; et lorsque nous l'avons vu, il nous semble que de ce moment-là seulement nous savons quel il est, et qu'auparavant nous ne le connaissions point. Le son de sa voix, un de ses regards nous le révèlent tout de nouveau et ce moment ouvre, dans nos rapports avec lui, une période toute nouvelle. Ceci ne donne qu'une idée, mais une idée pourtant de cette vue personnelle de Jésus, réservée aux fidèles dans une autre vie. Il aura sans doute été avec eux jusqu'à la fin de leur carrière, comme il est avec son Eglise jusqu'à la fin du monde ; ils l'auront connu, ils auront conversé avec lui ; quelques-uns même, les heureux contemporains de son ministère, l'auront vu des yeux de leur chair ; mais le voir de cette vue profonde qui plonge jusqu'au centre de l'âme, et que saint Paul a si énergiquement caractérisée en disant : *Que nous connaîtrons comme nous sommes connus*²⁹ ; pénétrer jusque dans le lieu très saint, je veux dire dans le dernier fond de cette ineffable charité ; la sentir comme on sent ses propres affections ; goûter incessamment, boire à longs traits cet incomparable amour ; avoir part à toutes les pensées du Bien-Aimé ; recueillir ses divines confidences ; être un avec Lui comme il est un avec son Père ; s'inspirer à chaque instant de la mystérieuse vertu de son regard, et se dire : « Ce prince glorieux de l'éternité, c'est Celui que j'ai percé ; Celui que mes yeux contemplant est à la fois ma victime et mon Dieu » paroles vaines pour exprimer ce qui est inexprimable, suffisantes néanmoins pour ouvrir au regard de l'espérance une perspective ravissante et infinie. Puisse-t-elle s'ouvrir devant chacun de nous ! Mais pour que notre regard affermi puisse traverser, non pas les nuages, mais la splendeur qui semble la lui fermer, qu'il se repose longtemps sur Jésus-Christ crucifié ; qu'il se prépare ainsi à soutenir la vue de

29. 1Corinthiens 13.12

cet éblouissant lointain ; qu'il ait appris à voir le ciel sur la terre avant de voir le ciel dans le ciel !

La Sanctification

« C'est ici la volonté de Dieu, savoir
votre sanctification. »

(1Thessaloniens 4.3.)

Avant d'aborder l'idée particulière de cette parole de saint Paul, qu'il me soit permis de remonter à une idée plus générale, qu'elle n'énonce point, mais qu'elle suppose nécessairement. Cette idée c'est que Dieu a une volonté. Mais pourquoi, direz-vous, s'arrêter à cette vérité ? Est-elle niée ? Dire que Dieu est Dieu, n'est-ce pas dire en même temps qu'il a une volonté, que cette volonté est la volonté par excellence, et qu'elle n'est pas moins souveraine que parfaite ? On peut rencontrer, dit-on, des hommes qui ne croient point en Dieu ; mais s'en est-il jamais trouvé qui, croyant en Dieu, lui refusent la faculté de *vouloir* ? Oui, il s'en est trouvé ; et ce ne sont pas seulement quelques philosophes, c'est à peu près tout le monde, et peut-être vous-mêmes qui m'écoutez. Qui est-ce qui a jamais dit que la mort n'est pas, ou que l'homme peut échapper à la mort ? Personne, assurément. Mais qui est-ce qui croit à la mort ? Ce n'est pas croire tout de bon à une chose, que de vivre, de raisonner et de penser comme si cette chose n'était pas ; or, une multitude innombrable de mortels pensent, raisonnent et vivent comme si la mort n'était pas. Pareillement, à cette question : Dieu a-t-il une volonté ? chacun sans doute répondra *oui* ; mais son langage le plus habituel, ses raisonnements, sa conduite ont répondu *non*.

Et de même que, selon David, toutes les pensées du méchant reviennent à ceci, qu'il n'y a point de Dieu¹ toutes celles de l'homme naturel semblent revenir à ceci, que Dieu n'a point de volonté.

S'agit-il, en effet, de reconnaître la volonté de Dieu dans les événements ? Chacun trouve l'unique raison d'un événement dans l'événement qui l'a précédé ; il n'y a de volonté nulle part, ou bien ce sont les hommes qui en ont une ; ce sont les hommes qui ont fait les événements. Direz-vous peut-être que, dans des discours semblables, l'idée de Dieu est sous-entendue ? On ne sous-entend si habituellement que ce qu'on n'a point dans la pensée ; et si Dieu tenait dans notre esprit la place qu'il y doit tenir, il n'est pas probable que son nom fût toujours passé sous silence. – S'agit-il de reconnaître la volonté de Dieu comme règle de notre conduite ? Mais qui allègue, je ne dis pas aux autres, je dis à soi-même, la volonté de Dieu ? On obéit à des circonstances, à des préjugés, quelquefois à des principes, plus souvent à des affections ; on obéit à une règle quelconque ; car on ne saurait vivre sans une règle ; mais on n'obéit point à Dieu. Je parle ici du grand nombre, et je vous laisse compter les exceptions.

C'est ainsi qu'on nie que Dieu ait une volonté, que Dieu exerce une volonté : c'est ainsi du moins qu'on l'oublie. C'est la première marque, sinon le premier effet, de notre déchéance. C'est la première vérité que Dieu a dû rétablir. Avant de nous apprendre la volonté de Dieu, la religion nous apprend que Dieu a une volonté, et qu'à proprement parler rien n'arrive, mais tout se *fait*. La religion ne nous l'enseigne point seulement par des paroles ; des paroles n'auraient point suffi : elle nous en instruit par des faits. Dieu a fait comme ce philosophe à qui l'on niait le mouvement, et qui, pour unique réponse, se mit à marcher. Dieu a marché, et ses augustes pas, empreints dans la poussière des siècles, attesteront à jamais que tout ce que nous appelons des événements sont des actions, des actions de Dieu. Puis, après cette apparition dans l'histoire, Dieu s'est retiré ; la nature a repris

1. Psaume 14.1

son cours ; les causes secondes sont seules demeurées visibles ; mais Dieu s'est montré, il a été vu : c'est assez. Il peut rentrer dans le secret de son sanctuaire : nous sommes avertis.

Et maintenant, nous recommençons à consulter la religion, et nous lui demandons : Quelle est la volonté, ou plutôt quelles sont les volontés du Créateur des mondes et du Père des esprits ? Quelles sont ses volontés sur l'univers ? Quelles sont ses volontés relativement à nous ? Cette curiosité est immense, et peut sembler téméraire. Le passage que nous examinons ne semble pas nous conduire à faire cette question. Il parle de la volonté de Dieu par rapport à nous, non de cette volonté relativement à l'ensemble des êtres. Ne devons-nous pas nous renfermer dans les mêmes bornes ? Nous ne le pouvons pas ; nous ne saurions établir ni comprendre que la volonté de Dieu à notre égard est notre sanctification, si nous ne pouvions établir qu'à l'égard de l'univers entier, la volonté de Dieu est absolument la même. Dieu a mille et mille volontés : il en a autant qu'il y a d'êtres, il en a autant qu'il y a d'événements ; mais nous disons tout aussi bien : Dieu n'a qu'une volonté, la sanctification de l'univers. Il se l'est consacré ; il l'a voué à son service et à sa gloire : l'univers est saint. Il est tout entier comme un vaste temple ; et ces étoiles, ou plutôt ces mondes, dont Dieu maintient éternellement dans les cieux et les distances et les rapports, sont les vases d'or de ce sanctuaire immense. Au delà même de la création visible, aux dernières hauteurs du monde des intelligences, nous reconnaissons cette même volonté de Dieu, et nous l'y trouvons accomplie. Ce qui est saint se sanctifie encore, se consacre incessamment à Dieu, après s'être donné se donne de nouveau, ne vit que pour répéter cet hommage ; et Celui qui est au-dessus de tous les esprits, Celui que nous appelons la sainteté même, le Fils unique du Père, a dit, dans les jours de sa chair : *Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité.*²

Sans doute que l'homme ne fait pas exception à cette loi universelle

2. Jean 17.19

et nécessaire. Sans doute que Dieu veut que l'homme soit saint. Il n'a pas voué à sa gloire les créatures inanimées, pour laisser vivre au hasard et sans but les êtres doués d'intelligence et de volonté, et toute notre destination est écrite dans ces paroles de David : *Que mon âme vive, afin qu'elle te loue*³. Vases d'un invisible sanctuaire, nous sommes consacrés aux seuls usages du culte ; et le vrai culte, le culte en esprit et en vérité, c'est de reproduire fidèlement en nous l'image de Celui qui nous a aimés. Il ne s'agit point seulement de nous abstenir de ce qui l'offense, mais de faire, par un principe d'amour et selon la force qui nous est donnée, tout ce qui plaît à ses yeux, tout ce qui nous rend semblables à lui. Quand vous borneriez l'idée de la sainteté à vous abstenir de ce qui l'offense, vous n'en seriez pas moins entraînés, par votre raison du moins, dans la sphère de l'obéissance active. Car ce qui offense Dieu, ce n'est pas moins l'absence du bien que la présence du mal ; il ne répute pas semblable à lui l'homme qui, se gardant du mal, se garde également du bien ; le serviteur inutile est, à ses yeux, un serviteur infidèle ; et sa colère se déclare contre la prétendue fidélité qui enfouit son talent, aussi bien que contre l'infidélité qui le dissipe. Si les vases de Jérusalem étaient soustraits à tout usage profane, ce n'était pas pour ne servir à rien, mais pour être employés dans les sacrifices. Ils n'étaient pas faits pour rester vides, mais pour s'emplier, en certaines occasions, d'une liqueur pure et consacrée. Et nous, vases de terre, c'est peu que nous ne contenions rien d'impur, si nous ne sommes remplis jusqu'au bord de tout ce qui est pur, religieux, bienfaisant, honorable. Non seulement *la fornication, ni aucune impureté, ni l'avarice, ne doivent pas même être nommées parmi nous, comme il convient à des saints*⁴ ; mais les joies spirituelles doivent prendre la place des voluptés de la chair, la libéralité doit succéder à l'avarice, l'amour à la haine, la prière à la colère, toutes les vertus à tous les vices. C'est une chimère, d'ailleurs, que de vouloir s'abstenir à la fois du mal et du bien ; l'homme ne peut rester suspendu dans ce vide ;

3. Psaume 119.175

4. Ephésiens 5.3

il faut qu'il soit quelque chose, qu'il fasse quelque chose ; et s'il ne fait pas du bien, il fera du mal. C'est une autre chimère que de s'imaginer que la sainteté se divise, que son principe s'arrête ainsi à moitié chemin, et qu'une obéissance avare et pleine de marchandements puisse être rapportée à ce principe généreux ! Non, quiconque veut s'en tenir à l'obéissance négative ne sait pas même ce que c'est que la sainteté. *Christ n'est point divisé*⁵ ; la sainteté ne l'est pas davantage ; elle est toute d'une pièce et sans couture, comme la robe du Sauveur : on ne peut la partager sans la déchirer.

La sainteté est donc une action ; ainsi le veut son principe, qui est l'amour ; quel amour, en effet, que celui qui se bornerait à ne faire aucun mal à l'objet aimé ? Ce même principe qui veut que nous soyons activement saints, veut encore que notre activité soit celle de toutes nos forces réunies, une conspiration, pour ainsi dire, de toutes les parties de notre être vers un même but. *Que tout ce qui est en moi, disait le roi-prophète, bénisse le nom de sa sainteté*⁶. *Que tout ce qui est en vous, dit saint Paul, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ*⁷ ; et c'est dire en même temps : que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, agisse, travaille, édifie ; que tout ce qui est en vous rende gloire à Dieu. Vassaux fidèles, amenez sous la bannière de votre suzerain tout ce qui, dans l'étendue de votre fief, est en état de porter les armes. Ne laissez personne au logis. Ne réservez, ne ménagez rien. Ne gardez rien pour vous, ne cédez rien au péché. Avec tout ce qui est *en* vous, sanctifiez tout ce qui est *à* vous. Votre réputation, votre fortune, votre crédit, vos amitiés, que tout soit versé dans le trésor de Dieu. Ne détruisez rien : ce n'est pas à de tels sacrifices que Dieu prend plaisir ; ne détruisez rien, mais sanctifiez tout. *Tout est à vous*⁸ ; mais puisque vous n'êtes point à vous-mêmes, rien n'est à vous ; tout est à vous, afin que vous puissiez tout offrir à Dieu.

5. 1Corinthiens 1.13

6. Psaume 103.1

7. 1Thessaloniens 5.23

8. 1Corinthiens 3.22

Si Dieu ne vous faisait grâce, à cet égard, ni d'un moment, ni d'un iota, Dieu ne serait que juste. L'obligation d'être entièrement saints pèse dès aujourd'hui sur vous. Mais Dieu veut bien voir en vous déjà un commencement de sainteté dans la volonté d'être saints. Sa volonté, c'est proprement votre *sanctification*, laquelle n'est qu'un effort continu vers la sainteté. Là-haut, si ce n'est ici-bas, vous atteindrez le but, mais dès aujourd'hui c'est le but. Il faut, dès aujourd'hui, vouloir la sainteté tout entière. Il faut tendre à la perfection. Il faut regarder toute imperfection comme un péché. Il faut rendre grâce pour ce qu'on a pu faire, et demander grâce pour ce qu'on n'a pas fait. Il faut estimer, de votre part, toute compensation impossible.

Dieu veut tout cela ; mais sentons bien toute la force de la parole de Paul. Il ne dit pas seulement : Dieu veut votre sanctification ; il dit : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir, votre sanctification*. C'est-à-dire que Dieu n'en a point d'autre, ou que cette volonté résume toutes ses volontés à notre égard, qu'elle est la volonté de ses volontés mêmes.

Ici, des objections arrivent de toutes parts. L'un demande si la volonté suprême de Dieu n'est donc pas sa gloire. Mais à quoi servirait que Dieu eût dit que ce qu'il veut, c'est sa gloire ? Peut-on dire que Dieu veut ce qui lui est essentiel, ce qui est éternel, ce qui ne peut pas ne pas être ? Faut-il donc que Dieu dise qu'il veut être Dieu ? Non, Dieu ne veut pas précisément avoir de la gloire ; il a, sans le vouloir, toute la gloire qui lui appartient ; mais il veut, ce qui est différent, que nous lui rendions gloire ; et comme nous ne saurions lui rendre gloire que par notre sanctification, il veut notre sanctification. C'est là proprement sa volonté à notre égard : être glorifié par nos œuvres ; et c'est ce que son Fils a solennellement déclaré lorsqu'il a dit : *En ceci mon Père est glorifié, si vous portez beaucoup de fruits.*⁹

Un autre vient et dit : « La volonté de Dieu à notre égard, n'est-ce pas la foi ? L'œuvre de Dieu, toute *l'œuvre de Dieu*, n'est-elle pas *que nous croyions*

9. Jean 15.8

*en Celui qu'il a envoyé*¹⁰ ? Peut-on, à ce principe, en substituer un autre, sans ébranler tout l'Évangile ? Et c'est ce que paraît faire saint Paul. » C'est que saint Paul va droit au but, et que vous vous arrêtez au moyen. Ce que Dieu veut définitivement, ce n'est pas la foi, c'est la sanctification ; il est vrai que, parce qu'il veut la sanctification, qui est l'arbre, il veut la foi, qui est la racine ; mais il la veut comme moyen et la sanctification comme but. Et encore, si vous vouliez m'écouter, nous ne tarderions pas à nous trouver d'accord. Il n'y a pas, entre la foi et la sanctification, toute la différence ou la séparation que vous croyez. Il y a un commencement de sanctification dans la foi. L'âme qui croit est une âme qui, reconnaissant le néant de sa propre justice, a recherché la justice de Dieu ; l'âme qui croit est une âme qui s'est remise à la merci de Dieu, pour ne subsister désormais que par lui. Ne sont-ce point là les prémices de la sainteté ? cette première grâce est-elle réellement d'une autre nature que la seconde ? pouvez-vous nous montrer distinctement la nature de l'une, et après cela la nature de l'autre ? Nous sommes donc d'accord ; la sainteté est l'arbre dont la foi est la racine, et vous n'avez pas songé à prétendre que l'arbre et sa racine ne sont pas une seule et même plante ; mais comme dans la racine, c'est l'arbre que Dieu voulait, c'est de l'arbre que Dieu a parlé. En résumé, il ne veut pas le moyen pour lui-même, il veut le moyen pour le but ; quand donc il voudra résumer sa volonté en un mot, ce mot sera le nom du but et non celui du moyen.

« Mais, dira quelque autre, vous avez parlé de la volonté finale ou définitive de Dieu : cette volonté n'a-t-elle pas pour objet notre bonheur ? » Oui, notre bonheur *sauf* notre sanctification, notre bonheur *par* notre sanctification, non autrement. Et en seriez-vous encore à ignorer ou à ne pas comprendre que la sanctification est le vrai nom du bonheur ? Sans doute que Dieu nous aime avant que nous soyons sanctifiés, sans doute qu'il nous aime tels que nous sommes : c'est le propre du *pardon* de ne deman-

10. Jean 6.29

der dans le passé aucune justice, aucun mérite à celui qui en est l'objet. Toutefois le pardon, bien qu'il vienne combler un vide infini, n'est que le commencement, le fondement du salut ; le salut n'est consommé que dans la sanctification ; car, comment trouver, comment imaginer le salut autre part que dans l'union du cœur et de la volonté avec le Dieu suprême ? Et parce que sans la sanctification nous ne serions pas effectivement sauvés, réellement heureux (nul, sans elle, ne pouvant voir le Seigneur), le nom de la *sanctification* peut très bien remplacer le nom du *salut*, dont elle est l'accomplissement, et du *bonheur*, dont elle est la réalité. En sorte que, en considérant la sanctification comme l'accomplissement de la grâce rédemptrice, on pourrait dire que ce que Jésus a acheté sur la croix, ce qu'il a payé de son sang, c'est notre sanctification. Ne vous étonnez donc pas si l'apôtre, oubliant en apparence notre bonheur, renferme toute la volonté de Dieu dans notre sanctification ; ce sont deux noms, mais ce ne sont pas deux choses ; l'une du moins contient nécessairement l'autre. En vous parlant de la sanctification dont le nom éveille d'abord l'idée d'une charge ou d'une obligation, l'apôtre vous a réellement parlé du don de Dieu, de sa grâce la plus pleine et la plus définitive, des délices les plus parfaites de son sanctuaire, de ce *banquet de viandes grasses et purifiées*¹¹ ; pour parler avec le prophète, de ce festin spirituel où l'âme est nourrie du dedans et pour ainsi dire de son propre fonds, en sorte qu'on peut, en empruntant le langage de l'Écriture, dire de l'homme sanctifié *que son âme est un festin continuel*¹². Ne dites donc pas : Dieu ne songe qu'à ses droits et ne pense pas à mon bonheur ; dites plutôt : Il y pense plus et mieux que moi-même ; mon Père a plus d'ambition pour moi que moi-même ; il me procure une autre félicité que celle que je convoite, et tandis que je me contenterais bien de ces gousses ou de ces carouges, fallût-il les partager avec des convives immondes, lui, mon Père, a fait tuer le veau gras. En me disant : Sois saint ! il m'a dit : Sois heureux du bonheur des anges !

11. Esaïe 25.6

12. Proverbes 15.15

Enfin, si quelqu'un disait : « Dieu veut tous les développements de sa créature, et je n'en vois ici qu'un seul, » je répondrais : Je les vois tous. Oui, certes, et nous l'avons déjà dit : Dieu nous veut tout entiers ; il veut que notre vie naturelle entre tout entière dans cette vie surnaturelle dont la foi est le principe ; profaner ou seulement laisser sans emploi quelqu'un des moyens qu'il met à notre disposition, c'est une infidélité, c'est un larcin. Comment donc ne voyez-vous pas que ces développements que vous réclamez entrent d'eux-mêmes dans cette volonté de Dieu qui est votre sanctification ? Il est vrai que vous ne pouvez pas être tout, ni tout faire à la fois ; vous ne le pourriez pas dans la sphère mondaine, vous ne le pouvez pas dans la vie chrétienne, qui ne prétend point changer les conditions naturelles de votre existence ; mais tout ce que vous pouvez être pour le monde, vous pouvez l'être pour Dieu ; et comme vous vous devez à lui tout entiers, il vous accepte tout entiers. Seulement, comme il vous a dit à vous-mêmes : Soyez saints ! il dit de chacune de ces facultés ou de ces talents, qui sont en quelque sorte vos membres : *Donnez vos membres pour servir à la justice dans la sainteté*¹³.

La sanctification, et, en dernier résultat, la sainteté, est donc le vrai nom de ce que Dieu veut. Comment le veut-il ? C'est la question à laquelle maintenant je voudrais répondre. Mais à quoi bon, dira quelqu'un, répondre à une question qu'on ne fait pas ? Ce que Dieu veut, il le veut en Dieu ; ce mot dit tout. Il dit tout, je l'avoue. Mais le chrétien même, qui sait bien toutes les merveilles renfermées dans ce seul mot, aime qu'on les lui rappelle ; et quant à celui qui n'est pas chrétien, il s'en faut qu'il connaisse tout ce que dit ce mot qui dit tout. Rappelons donc à l'un, apprenons à l'autre *comment* Dieu veut notre sanctification.

Il la veut constamment, invariablement. Dieu, je l'avoue, a successivement exécuté plusieurs desseins. Il a donc accompli plusieurs volontés successives. Et pour n'en donner qu'un exemple, il a conclu deux alliances,

13. Romains 6.19

l'une avec un peuple, l'autre avec tous les peuples, l'une avec l'Israël selon la chair, l'autre avec l'Israël selon l'esprit. La vie de chaque homme, aussi bien que celle de l'humanité, offre des vicissitudes que Dieu a d'avance réglées.

La droite de l'Eternel change, comme s'exprime l'Écriture ; mais sa pensée est immuable. Ce qu'il a toujours voulu, ce qu'il voudra toujours, c'est notre sanctification. Il peut nous envoyer tour à tour les fortunes les plus diverses ; mais elles ne sont toutes que les formes d'une même grâce. Nous pouvons ne pas comprendre son dessein, ne pas y répondre, le prendre à contre-sens, ne voir dans tous ces changements que les caprices et l'inconstance du sort : Dieu n'en a pas moins persévéré dans son premier dessein. Il le poursuit, pour chacun de nous, jusqu'à son accomplissement, ou jusqu'à ce terme mystérieux que sa justice connaît seule, et où la matière manque au divin Ouvrier ; mais jusqu'à la fin il a été fidèle.

Je dis encore que Dieu veut notre sanctification à tout prix. Cela doit être. Quel serait le but, quel serait le sens de toute la création si ce n'étaient les esprits ? et quelle serait la destination des esprits, sinon la sanctification ? Il est donc évident que tout ce qui est matière, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, sera subordonné par le Père des esprits, et même sacrifié, dès qu'il le faudra, à ce grand dessein de la sanctification universelle. Rien ne lui coûtera pour enfanter ses élus, et comme il n'y a nulle comparaison entre la matière et l'esprit, comme un seul des esprits que Dieu a créés à son image vaut plus, à ses yeux, que tous les mondes actuels et que tous les mondes possibles, il est prêt, dans l'intérêt d'un seul de ces esprits, à ébranler tous les cieux. S'il fallait, pour la conversion d'une seule âme, qu'un millier de soleils s'éteignissent, ils s'éteindraient ; que les lois de la nature changeassent, elles seraient changées. A plus forte raison ne tient-il pas compte des empires de la terre ; il en change les lois, il en transporte les limites, il y fait la paix, il y fait la guerre, pour former, pour agrandir, pour fortifier l'invisible communauté de ceux qui l'adorent

en esprit et en vérité. Le monde va son train et croit faire sa volonté ; il fait, plus qu'il ne croit, celle de Dieu et les affaires des saints ; le monde parle de civilisation, de richesse, de liberté : Dieu lui donne, sans y regarder, toutes ces choses, dont il est prodigue, et qui devraient, comme tous les témoignages de sa bonté, convier l'homme à la repentance ; mais sans hésiter davantage, il enlève ce qu'il a donné, il amoncelle l'orage dans les cieux sereins et resplendissants ; il couve la calamité dans ces bénédictions accumulées ; il détruit comme il a créé, afin de créer en Jésus-Christ quelques âmes de plus pour les bonnes œuvres. – Je dis encore qu'il veut notre sanctification au prix de notre bonheur temporel. La douleur, en elle-même, n'est pas sainte ; elle ne renferme aucun élément de justice ; mais tel est le propre de notre nature déchue, que la souffrance, qui n'est pas la cause de notre sanctification, en est la condition indispensable. Et c'est pourquoi ce même Dieu, dont le châtement est l'œuvre étrange, et qui n'afflige pas volontiers les enfants des hommes, nous afflige néanmoins et nous afflige d'autant plus qu'il veut nous sanctifier davantage, parce que l'affliction produit des fruits de justice chez ceux qui ont été ainsi exercés. N'oserons-nous pas dire que de la part du Dieu qui est amour, c'est déjà se sacrifier lui-même ? Oui, convenons-en sans crainte ; mais disons ensuite que ce sacrifice disparaît auprès de celui auquel sa miséricorde a consenti lorsqu'il a permis que son très saint Fils, Celui que la douleur et la mort ne devaient regarder que de loin et en frémissant, souffrît des maux dont il n'avait pas besoin pour être sanctifié, des maux qui, inappréciables en eux-mêmes, sont au-dessus de toute pensée si l'on considère la dignité de Celui qui les a soufferts ? Quand nous voudrons savoir combien la volonté de Dieu touchant notre sanctification est ferme, inébranlable, absolue, disons-nous que c'est pour que nous fussions saints que Jésus-Christ a revêtu notre chair mortelle, et vidé jusqu'au fond la coupe d'amertumes réservée aux lèvres de l'homme pécheur ; nous saurons alors tout ce que signifie, tout ce que vaut, tout ce qu'emporte cette parole de saint Paul : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification.*

Et maintenant, il est temps de le dire : cette volonté de Dieu a deux caractères à la fois : celui d'une volonté dispensatrice, et celui d'une volonté législatrice. Comprenez-moi. Dieu veut nous rendre saints, et Dieu nous commande d'être saints ; cette sainteté, qu'il veut d'une volonté souveraine, il la donne et il la demande ; ou, pour dire la même chose en d'autres termes, il la veut avec nous et contre nous ; il la veut avec ceux qui la veulent et contre ceux qui ne la veulent pas. Nous nous adressons aux premiers et nous leur disons : Réjouissez-vous et rendez grâces : Dieu veut ce que vous voulez ; il l'a voulu avant vous ; il l'a voulu de tout temps ; il le voudra toujours ; il le veut d'une volonté aussi énergique que la vôtre l'est peu ; il le veut avec plus d'ardeur qu'une mère ne veut le bonheur de son enfant, ou qu'elle ne demande la vie de son premier-né lorsqu'elle voit qu'il s'en va mourir. Si vous voulez être sanctifiés, c'est lui-même qui vous a mis au cœur cette volonté ; il en est le premier auteur comme il sera en vous la force pour l'exécuter ; il n'est pas moins le Chef et le Consommateur de votre sanctification, qu'il est le Chef et le Consommateur de votre foi. Ayez donc bon courage ; vous ne travaillez pas seuls, mais avec ce Seigneur du ciel et de la terre qui vous a fait promettre que son Esprit vous *conduirait tout doucement comme on conduit une bête qui descend dans la plaine*¹⁴, et qui a bien voulu vous assurer que, *dans toutes vos détresses, il serait lui-même en détresse*¹⁵. Ineffable sympathie ! condescendance prodigieuse ! promesse immense ! Mais nous avons un gage, et ce gage, le voici : *Dieu, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui Va livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point toutes choses avec lui ?* Romains 8.32¹⁶ *Toutes choses, ainsi l'esprit de prière ; toutes choses, ainsi la sagesse ; toutes choses, ainsi l'amour ; toutes choses, ainsi la sanctification.* Lisez donc avec joie, baisez avec reconnaissance cette parole que tant d'autres lisent avec effroi : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification.* Car, pour vous,

14. Esaïe 63.14

15. Esaïe 63.9

16.

que signifie-t-elle ? Que votre bien suprême est la première, la dernière, la seule volonté, toute la volonté de Dieu à votre égard. Quel garant, quel auxiliaire, quel champion vous avez trouvé ! Levez donc les yeux, avec joie et tremblement, vers les montagnes d'où vous vient le salut !

Quant à ceux qui ne veulent pas encore ce que Dieu veut, savoir leur sanctification, nous leur disons : Pourquoi ne la voulez-vous pas avec lui ? Et d'abord, n'est-il pas juste que vous vouliez ce que Dieu veut, doublement juste puisque vous êtes convaincus que ce qu'il veut de vous est très bon, trois fois juste enfin puisqu'il vous a aimés d'un amour auquel l'abandon de votre vie entière ne correspond point encore assez ? Ensuite, n'est-il pas infiniment raisonnable que vous vouliez votre sanctification, puisque la sanctification, c'est le bonheur ? Où donc, pour des êtres pourvus d'une conscience, où donc serait le bonheur s'il n'était pas là ? Osez dire qu'il est possible à l'homme d'être brouillé avec Dieu et d'être pourtant heureux. Osez dire qu'il pourrait être uni à Dieu par le cœur et par la volonté, et pourtant n'être pas heureux. Osez dire que le bonheur de la créature morale n'est pas exactement proportionné à sa fidélité. Il est donc clair qu'en vous disant : Soyez saints ! Dieu vous a dit : Soyez heureux ! – Enfin, n'est-il pas honorable pour vous de vous soumettre à cette volonté de Dieu ? Que d'autres volontés du même Dieu, celles qui disposent de votre vie, de votre bien-être temporel et des destinées du monde, volontés contre lesquelles vous ne pouvez pas réagir, auxquelles vous ne concourez que passivement, que ces volontés vous pèsent et vous humilient, aussi longtemps du moins que le mystère de la charité de Dieu ne vous est pas révélé, je le conçois ; vous y sentez périr votre liberté, et vous n'espérez aucune revanche. Mais il n'en est pas de même de la volonté de Dieu touchant votre sanctification : elle n'entame point votre liberté : Dieu veut que vous vouliez. Vous ne serez point sanctifiés sans vous en mêler : votre sanctification vient *de* Dieu *par* vous. Et en elle-même, qu'est-elle autre chose que la suprême liberté ? Car, aussi longtemps que vous péchez, vous êtes esclaves ;

c'est quand vous ne péchez plus que vous êtes libres. Ce n'est pas, direz-vous, être libre que d'obéir. Arrangez-vous donc comme vous pourrez : on obéit toujours ; et c'est au Démon si ce n'est à Dieu. Que si vous dites que, des deux parts, c'est toujours esclavage, choisissez donc entre deux esclavages ; choisissez entre le service de Satan et celui de Dieu ; car, entre deux, il n'y a rien. Quoi que vous fassiez, vous servirez. Car, il faut bien que je vous l'avoue : ce que Dieu vous propose dans mon texte, c'est de vous délivrer de la puissance des ténèbres pour vous transporter dans le *royaume* de son Fils bien-aimé. Oui, ce monde spirituel dans lequel, dès à présent, la sanctification vous transporterait, ce monde est un royaume, ce monde a un roi. Fondez, vous le pouvez, des républiques sur la terre : le ciel est une monarchie, une monarchie absolue ; vous êtes sujets, et vous avez un maître. Mais, ô sujétion glorieuse ! ô ineffable douceur d'avoir un tel maître ! ô sainte et généreuse liberté de l'obéissance ! Après avoir gémi durant des années sous le poids d'inclinations que l'on déteste et d'habitudes que l'on déplore, après s'être dit mille fois : *Je ne fais point ce que je veux ; je fais au contraire ce que je hais ; quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi : misérable ! qui me délivrera de ce corps de mort ?*¹⁷ quelle impression éprouve-t-on quand on se sent peu à peu ou tout à coup transporté dans une sphère toute nouvelle, où, pour parler avec saint Paul, ON FAIT CE QUE L'ON VEUT, quelle impression, je vous le demande, si ce n'est celle de la liberté ? Ne sent-on pas qu'on se retrouve soi-même, qu'on rentre en possession de soi-même, qu'on a brisé pour jamais ses fers ? Eh bien ! voilà ce que l'Esprit de Dieu vous offre dans les paroles de l'apôtre : la liberté ! la liberté glorieuse des enfants de Dieu ! la liberté par l'obéissance ! la liberté dans l'amour ! Ne la laissez point échapper ; ne laissez point le mal s'attacher à vous et devenir une partie de vous-mêmes. Arrachez cette fatale tunique, dût-elle, en s'en allant, emporter des lambeaux de votre chair ; et tombez au pied de la croix, sanglants, déchirés, mais libres. Votre Maître

17. Romains 7.19, 21, 24

a de quoi étancher ce sang ; vos plaies se fermeront sous sa main bienfaisante ; et sans trouble désormais vous jouirez auprès de lui de votre liberté qui ne coûte rien à sa gloire, et de sa gloire qui ne coûte rien à votre liberté.

J'ai entendu, ô mon Dieu, les instances de ta Parole et les appels de la vérité. Je les ai entendus ; mais lorsque j'ai reconnu que tout se trouve réuni dans la sanctification, la justice dont je ne puis repousser l'idée, le bonheur dont je suis avide, la liberté dont je suis jaloux, lorsque j'ai reconnu qu'il n'y a, hors de là, qu'injustice, que malheur ou que servitude, d'où vient que je ne m'élançai point dans ces sentiers de lumière ? qui m'arrête donc ? qui me paralyse ? *Mon ami*, me dit la voix céleste, *pourquoi restes-tu là sans rien faire ?*¹⁸ Pourquoi demeuré-je, en effet, les bras croisés et l'œil éteint, à regarder mon Maître travaillant à l'œuvre de ma sanctification sans moi, malgré moi, et vainement ? Aurai-je bien le courage de l'entendre s'écrier encore, comme dans le prophète : *J'ai été seul à fouler au pressoir, et personne n'a été avec moi*¹⁹ ? Je ne me suis pourtant pas imaginé que je puisse être sanctifié sans y prendre part, sans unir ma volonté à la volonté de Dieu. Je ne songe point à démentir saint Paul, qui me dit expressément, comme à tous les chrétiens : *TRAVAILLEZ à votre salut*²⁰ ! Non, non, rien de tout cela n'explique mon apathie. Je ne nie rien de ce qu'il faut croire, je n'ignore rien de ce qu'il faut savoir. Mais n'est-ce point que j'oublie, ou que je n'ai point assez présent à l'esprit, ni assez gravé dans le cœur, que Dieu a été *ouvrier avec moi*²¹ avant que je fusse au monde, ouvrier avec moi avant la fondation du monde, ouvrier avec moi dès le jour qu'il promit la victoire à la semence de la femme, au second Adam, à Christ mon frère et mon Seigneur ; ouvrier avec moi, d'une manière visible et puissante, sur le rocher du Calvaire, sanglant pressoir où il a foulé sans moi ? Le voilà donc, le secret de ma langueur. Voilà ce qui m'arrête à l'entrée de la carrière : je ne

18. Matthieu 20.6

19. Esaïe 63.3

20. Philippiens 2.12

21. 1Corinthiens 3.9

cours pas, parce que je n'aime pas, je n'aime pas, parce que, sachant tant de choses, je ne sais pas combien je suis aimé ; j'ai cru jusqu'aujourd'hui que je le croyais ; mais je vois que c'était d'une foi adoptive, traditionnelle, morte ; je ne me suis pas, jusqu'à ce jour, senti véritablement pressé et réchauffé sur le cœur de Dieu ; je suis le propriétaire et non le possesseur de cette immense grâce ; je n'y crois pas réellement, car si j'y croyais, si je me sentais au fond du cœur délivré, réconcilié, rappelé dans le ciel par un amour divin, si je sentais qu'il n'y a plus rien entre Dieu et moi, si je trouvais mon Dieu dans la lumière de la vie et dans les ténèbres de la mort, si je le discernais dans le temps et dans l'éternité, si je sentais, dans le trépassissement d'une joie ineffable, que désormais toutes choses sont à moi, et que rien, si ce n'est moi-même, ne peut me séparer de la dilection de mon Père. . . j'aimerais, je vivrais, je volerais où la volonté de Dieu m'appelle ; sa loi serait désormais au-dedans de mes entrailles, et bien loin qu'aucun sacrifice pût me sembler odieux, je me croirais enrichi de mes sacrifices mêmes ! Voilà, ô Dieu ! la lacune qu'il faut que tu combles ; voilà par où je languis, par où je péris peut-être ! Il y a, pour celui qui croit, beaucoup à faire ; mais ce qu'il y a à faire avant tout, c'est de croire à ton amour. Moyen simple, divin remède, qui me l'appliquera, ô Dieu, si ce n'est toi-même ? Qui me donnera de vivre, si ce n'est toi, Prince de la vie ? O Dieu, donne-moi de croire, de croire véritablement, et tu m'auras tout donné, ou tu m'auras tout assuré. Croire du cœur est au commencement, au milieu, à la fin de l'œuvre sainte. Donne-moi donc, Seigneur, de croire à ton amour ; je t'en supplie au nom de ton amour !

Un Premier Don gage de tous les autres

« Lui, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui ? »

(Romains 8.32)

Saint Paul, écrivant aux Thessaloniens, exprime un vif désir de se retrouver bientôt au milieu d'eux, *afin*, dit-il, *d'ajouter ce qui peut manquer à leur foi*¹. Que pouvait-il manquer à la foi des Thessaloniens ? Nous l'ignorons. Saint Paul peut-être l'ignorait lui-même. Ce qui manquait à la foi des uns pouvait ne pas manquer à la foi des autres. Saint Paul ne détermine rien, ne distingue rien. Il ne sait qu'une chose : c'est qu'il peut y avoir quelque chose à ajouter à la foi des Thessaloniens. Nous en tirons cette conclusion : c'est que la foi n'est pas une chose égale à tous les moments et chez tous, une chose dans laquelle il ne puisse point y avoir de plus ou de moins, une chose qui, par sa nature, soit à la fois indivisible et infinie. Non, une personne peut avoir la foi, la foi chrétienne, et quelque chose manquer à sa foi.

Il y peut manquer la clarté, la certitude, la vivacité qui sont les qualités de la foi ; mais il y peut manquer aussi quelque chose sous le rap-

1. 1Thessaloniens 3.10

port de l'objet, lorsque la foi n'embrasse pas tout ce qu'elle doit embrasser, lorsque, en croyant, on ne croit pas tout ce qu'il faut croire.

Tel de ces Thessaloniens dont saint Paul eût voulu compléter la foi, croyait peut-être sans hésitation à la venue de Jésus-Christ en chair, et à l'effusion de son sang pour le salut de tous les hommes ; mais il hésitait à s'approprier ce bienfait, à s'appliquer le mérite du sacrifice divin. Il croyait au pardon universel, mais de cette rosée de sang et de miséricorde il ne sentait pas une goutte tomber sur son âme ; en sorte que, s'il eût été seul de son espèce, si le genre humain eût été de tout temps réduit à lui seul, s'il n'y avait pas eu d'autres hommes sur lesquels il pût en quelque sorte détourner le bienfait de Dieu, il aurait été entraîné à nier absolument ce bienfait, ou du moins à le repousser. On peut faire contre cette préoccupation les meilleurs raisonnements du monde ; mais le raisonnement, en cette affaire, est de fort peu de secours. Tel que vous aurez convaincu, ne sera pas pour cela changé ; ou s'il vous croit, vaincu par vos arguments, ce sera d'une foi sans onction, où le cœur n'est pour rien. Raisonniez, j'y consens, mais surtout priez ; parlez de Dieu à cet homme, mais surtout parlez de cet homme à Dieu, afin que l'Auteur de sa foi en soit aussi le Consommateur.

Tel autre d'entre les fidèles de Thessalonique pouvait non seulement croire à l'amour de Dieu pour le monde, et à la preuve que Dieu en a donnée en livrant son Fils, mais encore prendre humblement sa part de cette grâce, s'asseoir librement au banquet des nations, se réjouir personnellement, et pour son propre compte, d'une joie ineffable et glorieuse ; et quelque chose néanmoins manquer à sa foi. Et quoi donc, mes frères ? Écoutons saint Paul dans mon texte, et vous le comprendrez : *Dieu, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui ?*

Saint Paul ne parlerait pas ainsi à des gens qui seraient convaincus que Dieu leur donnera toutes choses avec son Fils, ou qui ne seraient pas

exposés à en douter. Et ils ne seraient pas exposés à en douter, ou plutôt il ne pourrait pas leur venir à l'esprit d'en douter, s'ils avaient d'avance et effectivement tout reçu avec Jésus-Christ, Dans ce cas, saint Paul lui-même ne pourrait pas leur dire : « Dieu vous donnera tout » ; car déjà Dieu aurait tout donné. Que nous apprend donc ce passage ? Qu'il y a deux dons, oui, deux dons inséparables, mais distincts : le don de Jésus-Christ, et le don de *toutes choses avec lui* ; l'un qui a été fait une fois pour toutes et ne se répète pas, l'autre qui succède au premier, se divise, se prolonge, se répand sur la vie entière : c'est le don de toutes les grâces spirituelles qui sont en germe dans la conversion, qui la suivent, qui la constatent, et qui forment ensemble ce qu'on appelle la *sanctification*.

Certainement la grâce de la seconde naissance, la grâce de la nouvelle vie, est contenue en germe, est donnée d'avance dans la foi au salut par grâce, et ne peut point l'avoir ailleurs. Elle jaillit de là comme un ruisseau jaillit de sa source, et le ruisseau n'est point autre chose que la source ; il est la source même se prolongeant et coulant dans une certaine direction. Ainsi, après que Dieu, qui est la source de tout bien, a produit en nous la foi au pardon, cette *foi* devient la source de la *vie*, et la vie est tout entière dans la foi, d'où elle se répand, d'où elle coule. Mais comptez-vous pour rien l'industrielle main qui s'empare de la source, en rassemble les eaux, leur ménage une pente, les divise, les distribue, les porte incessamment sur tous les points qu'elles doivent fertiliser, en un mot les étend comme un réseau sur tout un domaine ? Cette industrie est celle du Saint-Esprit ; il y faut recourir ; mais on ne peut y recourir sans y croire, et elle ne se met à notre service qu'à mesure que nous y croyons. La source ne suffit pas sans son conducteur, et la foi à la source ne suffit pas sans la foi à son conducteur.

Or, on peut, jusqu'à un certain point, avoir foi à la source sans avoir foi à son conducteur ; on peut croire au premier don du Père céleste et ne pas croire aussi fermement qu'il donnera toutes choses [avec et après.

Entendons-nous bien : je dis *ne pas croire*, je ne dis pas *nier*. Eh ! qui pourrait, qui voudrait nier cette grâce, ayant cru à la première et l'ayant acceptée ! Mais on peut ne pas croire une vérité qu'on ne songe point à nier. Croire, si nous prenons ce mot dans le sens de l'Évangile, est quelque chose de plus que consentir à une vérité ; y croire, c'est s'en emparer, c'est l'embrasser, c'est s'en nourrir, c'est y compter comme l'on compte et plus que l'on ne compterait sur la fidélité d'un père ou d'un ami éprouvé. A ce compte, ne dirons-nous pas qu'il y en a qui croient au pardon gratuit, qui y croient pour le monde et pour eux, et qui ne croient pas aux grâces sanctifiantes de l'Esprit de Jésus-Christ ?

Sans doute qu'ils ne furent pas toujours incrédules. Il fut un temps, au contraire, où ils crurent trop, s'il est permis de parler ainsi. Oui, l'expression est exacte, ils crurent trop. Immédiatement après leur conversion, après s'être vus transportés du royaume des ténèbres dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu, dans le premier transport de leur joie et dans la première ferveur de leur reconnaissance, ils crurent tout possible et tout facile ; leur foi transportait des montagnes ; le sacrifice, au lieu de les repousser, les attirait ; des fleuves d'eau vive découlaient de leur sein ; ils méprisaient les dangers, ils n'y croyaient pas ; ils pouvaient tout, ils étaient plus que vainqueurs ; et s'ils ne disaient point alors : *Dieu nous donnera toutes choses*, c'est qu'il leur semblait que, dès ce moment Dieu leur avait tout donné.

Mais ils s'étaient trompés en voyant leur vie toute ramassée et toute réfléchie dans un jour ; si à chaque jour suffit sa peine, à chaque peine aussi suffit son jour ; il y en a un pour chacune ; et la vie entière est une suite de situations, semblables si l'on veut, mais dont chacune a son caractère et sa difficulté propre. Ni toute la tâche du chrétien, ni toute la perfection de la morale évangélique, ni tous les artifices de l'ennemi, ni tous les pièges du monde, ni toute la malice de leur propre cœur n'avaient pu se révéler tout entiers à eux dès le premier jour ; prendre ce premier jour pour toute la vie,

c'était prendre l'horizon pour les bornes du monde. Mais, dans la vie du chrétien comme dans une longue navigation, les horizons se succèdent ; et si c'est toujours à la lueur qui tombe des étoiles que le navigateur reconnaît sa route, il lui faut étudier ces étoiles afin qu'elles guident son cours.

Alors on s'aperçoit avec surprise, avec douleur, qu'on n'était pas encore tout ce qu'on croyait être ; on reconnaît que si cette première grâce, le don que Dieu nous a fait de son Fils, ne peut, par sa nature, ni augmenter ni diminuer, l'autre grâce, ou plutôt l'ensemble des grâces dont la sanctification se compose, va naturellement en augmentant, et diminue, hélas ! s'il ne va pas en augmentant ; on reconnaît, à quelques chutes inopinées, à quelques faiblesses découvertes, qu'on n'avait pas tout reçu encore : on s'effraye en mesurant l'espace par lequel on est séparé du but ; on tremble en sentant sous ses pieds la terre trembler. Et alors, il n'y a pas de milieu : comme on se sent personnellement trop faible pour une si grande tâche, il faut ou s'armer de cette salutaire pensée, que *Celui qui n'a point épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, nous donnera aussi toutes choses avec lui*, – ou, renonçant à un but hors d'atteinte, à des vertus angéliques, semble-t-il, plutôt qu'humaines, il faut se résoudre à la médiocrité, mais sans doute à une médiocrité humble, remplaçant par une sincère componction et par un deuil perpétuel ces développements, ces progrès, ces conquêtes sur l'ennemi, dont on s'était, au début, si complaisamment bercé.

Ce n'est pas qu'on puisse formellement prendre une résolution pareille ; ce serait donner à l'Évangile et à sa conscience un démenti trop éclatant ; mais on agit comme si on l'avait prise. On croit avoir beaucoup fait quand on a gémi ; mais quiconque en vient là ne gémera pas toujours, ne gémera pas longtemps ; cette mauvaise résignation deviendra toujours plus parfaite ; et après la pluie du ciel, la rosée de nos larmes finira par manquer au sol où Dieu avait semé le salut.

Que faut-il pour échapper à ce malheur ? Ne pas diviser la foi ; croire

tout ce qu'il faut croire ; accepter toutes les promesses, se prévaloir de tous ses avantages. La vie chrétienne est comme un arbre ; les racines de l'arbre plongent dans la terre, et ses rameaux se baignent continuellement dans ce subtil océan qu'on appelle l'atmosphère. Le sol fertile où nos racines s'enfoncent, c'est la foi au pardon ; l'atmosphère bénigne et fécondante où se plongent nos rameaux, c'est la foi à la perpétuelle assistance de cet Esprit de sainteté dont saint Paul dit avant mon texte : *Celui qui sonde les cœurs connaît quelle est l'affection de l'Esprit lorsqu'il prie pour les saints selon Dieu*².

La foi du chrétien n'est séparément ni l'une ni l'autre des choses que nous avons dites, mais toutes ensemble. Christ est les prémices, le commencement, la condition de tout le reste ; sans la foi en Jésus-Christ crucifié on n'aurait pas l'autre ; et il y a plus : cette seconde foi naît de la première ; elle y est contenue ; elle en tire sa substance ; elle y est aussi intimement unie que le tronc l'est aux racines ou les racines au tronc, en sorte qu'on ne saurait les discerner l'une de l'autre, et que quand le fidèle les a toutes deux, on peut dire en toute vérité que les deux ne font qu'une. Ce n'est que quand la seconde fait défaut ou languit qu'on sent la distinction ; c'est alors qu'on reconnaît que si l'on ne peut pas croire à l'assistance assidue de l'Esprit à moins de croire d'abord à la délivrance par le Rédempteur, on peut croire à celle-ci pleinement sans croire à celle-là dans la même mesure.

Aussi les apôtres n'agissent-ils pas au hasard, encore moins avec déraison, lorsque, en tant d'endroits, ils s'appliquent à *réveiller par leurs avertissements les sentiments purs*³ de leurs disciples ; lorsqu'ils leur répètent sous tant de formes que *Dieu achèvera la bonne œuvre qu'il a commencée en eux*⁴ ; lorsqu'ils les assurent que *le Seigneur, qui les a appelés, est fidèle, et qu'il les af-*

2. Romains 8.27

3. 2Pierre 3.1

4. Philippiens 1.6

*fermira*⁵ ; lorsque, transportant pour ainsi dire à Dieu la tâche tout entière, ils déclarent qu'il *produira* dans tous ceux qui s'attendent à son secours, *le vouloir et le faire selon sa bienveillance*⁶. Pourquoi cette insistance ? pourquoi ce redoublement ? pourquoi ces exhortations à croire, s'il était impossible de ne pas croire, si la foi (j'entends la foi à la perpétuité du secours divin) n'avait pas pu s'affaiblir, si le danger de défaillir et de succomber ne s'était pas trouvé précisément là ?

Ce que font tous les apôtres, saint Paul le fait dans notre texte ; et l'argument qu'il emploie est irrésistible. *Dieu qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui ?* C'est un appel au bon sens. On ne peut rien ajouter à sa clarté, à son évidence ; nous ne l'essayerons pas ; autant vaudrait, avec nos luminaires terrestres, vouloir ajouter de la lumière au soleil ; mais il peut être utile de l'exposer plus amplement, afin qu'il enveloppe toute notre âme, et la pénètre par tous les côtés.

Votre responsabilité, semble dire saint Paul, votre tâche, votre loi a grandi dans toutes les dimensions, longueur, largeur et profondeur. Vos devoirs se sont multipliés, étendus, subdivisés. Votre importance personnelle, comme membre de la cité de Dieu, a augmenté. Autrefois vous n'étiez qu'un enfant, aujourd'hui vous êtes un homme. Toute la philosophie, toute la conscience, tout le sens moral, toute la prudence, tout le savoir est trop peu. Il vous faut en abondance, et à flots larges et continus, toutes les grâces de l'Esprit de Dieu. Il vous faut l'humilité pour vous mettre au-dessous de tout, la pureté pour soutenir les regards de Dieu, la sainteté pour réaliser son image, la patience, le support, la soumission à vos frères, pour n'être pas plus que votre Maître ; il vous faut une lumière divine pour ne point errer, la grâce de la prière et de la supplication pour retenir auprès de vous toutes les autres grâces. Que ne vous faut-il pas ? *Tout*, voilà

5. 2Thessaloniens 3.3

6. Philippiens 2.13

le vrai nom de ce qu'il vous faut. Mais *Dieu qui n'a point épargné son propre Fils, Dieu qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui ?*

Et premièrement, considérez qu'après le don qu'il vous a fait, aucun don ne peut lui coûter. Je parle en imprudent, pardonnez-moi. Je sais bien que la langue des hommes est insuffisante à nommer les choses de Dieu. Est-ce que, dans le sens où nous prenons ce mot, quoi que ce soit peut *coûter* à Dieu ? Mais enfin, si cette expression était indigne du sujet, que dire de tant d'autres pareilles dont Dieu a permis aux écrivains sacrés de faire usage en parlant de lui ? De quelque langage qu'on se serve, il faudra toujours dire qu'on ne peut pas se représenter Dieu dans la même disposition lorsqu'il donne son Fils au monde, et lorsqu'il distribue à ses créatures ses autres grâces, temporelles ou spirituelles. Je ne parle pas de sa puissance, à qui tout est également facile. Je parle de ce qu'on appellerait, s'il était question d'un homme, son esprit ou son caractère. Or, rien, sous ce rapport, n'est plus naturel à Dieu que de créer, que de répandre autour de lui, comme par torrents, la vie et la félicité. Rien ne lui est plus naturel que de conserver ce qu'il a créé, c'est-à-dire de le créer à chaque instant de nouveau. Et s'il en est ainsi des biens temporels, combien plus des grâces spirituelles ! Elles ne sont pas, à la vérité, répandues avec la même profusion ; mais vous ne pensez pas que cette parcimonie apparente tienne à la volonté du Père des esprits, qui a certainement plus de souci des esprits que des corps, et qui sacrifierait plutôt tous les corps à un seul esprit, s'il le fallait, que de ne pas donner aux esprits la sainteté, qui est leur dernier but et leur vrai bien. S'il y a disproportion entre ces deux espèces de grâces, c'est que la volonté humaine, qui ne fait pas obstacle aux premières, ne résiste que trop aux secondes. Mais les secondes, pour revenir à l'expression que nous avons employée, ne coûtent pas plus à Dieu, à la volonté de Dieu, que les premières. Bien loin de là, sa sainteté le presse tellement (pardonnez-moi encore, je parle en imprudent), elle le presse tellement

de répandre ces grâces d'un ordre supérieur, que, pour les répandre plus abondamment, pour les faire pénétrer dans le sol de l'humanité, pour ouvrir ce dur sillon à cette semence bénie, il fera la seule chose qui puisse lui coûter : *Il n'épargnera point son propre Fils, mais, au contraire, il le livrera pour nous tous.*

Si quelque chose peut coûter à Dieu, assurément c'est de ne point épargner son propre Fils. Ce serait déjà beaucoup que le Dieu saint n'épargnât point un homme saint. Mais celui qu'il n'épargne point, est son propre Fils, *la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne*⁷, celui qui jouit de l'éternelle béatitude comme d'un patrimoine inaliénable, celui qui fait les délices et la gloire même de Dieu. Dieu ne l'épargne point ; il ne le refuse point à la détresse de ses créatures ; il fait plus : il le *livre* ; il laisse les méchants faire de son Fils tout ce qu'ils voudront ; bien loin de le défendre, il ne paraît pas même l'accompagner du regard ; il laisse pour ainsi dire se creuser entre lui et son Fils le même abîme qui sépare un Dieu saint d'un genre humain révolté ; en sorte que, sur son trône sanglant, sur cette croix où *tout fut accompli*⁸, et quelques instants avant de dire avec une pleine et bienheureuse confiance : *Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains*⁹, Jésus-Christ prononce ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*¹⁰ Il a donc été *livré* : et pour qui ? *pour nous tous*. Nulle distinction. Ni entre de plus ou de moins coupables, il n'y a point de différence ; ni entre ceux qui l'ont simplement méconnu et ceux qui l'ont crucifié ; ni entre ceux qui l'ignorent et ceux qui le blasphèment. Si quelqu'un avait réuni en soi toute l'injustice, toute la haine, toute l'impiété dont tous les hommes ensemble peuvent se rendre coupables envers Dieu, Jésus-Christ néanmoins aurait été livré pour cet homme-là. Jugez si le premier don a dû coûter à Dieu ; jugez si, après qu'il s'y est résolu, aucun autre pourra

7. Hébreux 1.3

8. Jean 19.30

9. Luc 23.46

10. Marc 15.34

lui coûter.

Mais ce n'est pas tout, et nous l'avons déjà fait entendre. Ce premier don, si coûteux, serait inutile, illusoire, si le second ne suivait. S'il est certain que, *sans la sanctification, aucun de nous ne verra le Seigneur*¹¹, c'est-à-dire ne sera sauvé, il est donc certain que la sanctification est le dernier but, la consommation de l'œuvre de Dieu, qui nous *justifie* d'abord par son Fils, afin de nous *sanctifier* ensuite par son Esprit. La sanctification étant le terme de l'œuvre, le triomphe de la grâce, l'accomplissement du salut, on peut donc dire que c'est afin que nous pussions être sanctifiés, que *Dieu n'a point épargné son propre Fils, et l'a livré pour nous tous*. L'incarnation du Fils de Dieu est le moyen de ce grand but. Par la grandeur du moyen, jugez de celle du but ; par l'énormité du prix, jugez de la ferme volonté avec laquelle le Dieu de sainteté a voulu notre sanctification. Elle a un tel prix à ses yeux, elle est tellement essentielle au salut, le salut en est tellement inséparable, que plus d'une fois dans l'Évangile, le nom d'une des choses est substitué à l'autre ; et n'avez-vous pas remarqué, dans un des versets qui précèdent notre texte, ce que dit saint Paul du but final auquel Dieu prédestine ceux qu'il a préconnus ? Il eût pu dire que Dieu les a prédestinés au bonheur éternel ; mais non, il dit cette fois : *Dieu les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils*¹² : et en quoi conformes, si ce n'est en sainteté ? Mais quoi qu'il en soit, il reste certain que, sans notre sanctification, le sacrifice de Jésus-Christ serait perdu, son sang aurait coulé en vain, la délivrance ne serait pas venue à la suite de la rançon ; la charité divine en serait pour ses frais. Idée horrible ! véritable blasphème ! Mais comment l'écarter, à moins d'être certain que Dieu, qui a livré son Fils, veut avec lui nous donner tout le reste.

Considérez encore qu'il y a eu contrat entre le Père éternel et son divin Fils. Le Fils a dit : *Me voici pour faire ta volonté*¹³ (quelle volonté ? vous le

11. Hébreux 12.14

12. Romains 8.29

13. Hébreux 10.7

savez), et le Père a répondu : *Demande-moi, et je te donnerai pour héritage les nations, et pour possession les bouts de la terre*¹⁴. Qu'est-ce à dire ? Cette promesse peut-elle être vaine ? Ou l'entendrez-vous dans ce sens, que le Roi du ciel veut donner pour apanage à son Fils des provinces, des royaumes, un territoire en un mot, et non pas nos cœurs ? Ces captifs qu'il doit mener en pompe dans les Etats de son Père, est-ce autre chose que les âmes dont il aura réduit les pensées à son obéissance : N'est-ce pas un royaume spirituel, ne sont-ce pas des sujets spirituels que Dieu lui promet ? Qu'est-ce que les *sujets* de Jésus-Christ, sinon ses *disciples*, c'est-à-dire les imitateurs de sa sainteté, les miroirs de ses vertus, les porteurs de sa croix ?

Le Père s'est donc engagé envers le Fils ; mais à quoi ? à donner avec lui toutes choses après l'avoir donné lui-même ; toutes choses, c'est-à-dire toutes les grâces dont la réunion porte le nom de sainteté.

Enfin, si une âme qui a reçu Jésus-Christ hésitait à croire qu'avec lui elle recevra toutes choses, nous lui dirions : Le raisonnement de saint Paul est excellent ; mais pour vous il y a plus qu'un raisonnement, il y a déjà un fait ; il y a plus qu'une promesse, il y en a l'accomplissement. Dieu vous a donné des gages. Avec Jésus-Christ, en même temps que vous avez reçu Jésus-Christ, vous avez reçu une partie de toutes ces choses dont vous déplorez l'absence, et que vous n'espérez pas recevoir. Si vous n'en aviez reçu aucune, nous n'hésiterions pas à prononcer que vous n'avez pas reçu Jésus-Christ ; car cet hôte divin n'entre pas chez nous les mains vides ; il donne en même temps qu'il promet ; sa seule présence enrichit. Il est impossible que ce même Esprit qui nous a fait croire en Jésus-Christ, ne nous le fasse pas aimer un peu et ne nous apprenne pas, en l'aimant, à lui obéir un peu. Un peu, ai-je dit ; mais vous-même, en cet heureux matin de votre nouvelle vie, avez-vous trouvé que ce fût peu ? Non, vous avez trouvé que c'était beaucoup, vous avez cru même que c'était tout. Vous vous trompiez ; mais ne vous tromperiez-vous pas bien davantage en disant au-

14. Psaume 2.8

jourd'hui que ce n'était rien ? Et parce qu'alors vous fûtes présomptueux, aujourd'hui voulez-vous être ingrats ? Non, vous reçûtes alors les arrhes de l'Esprit ; et si, en comparaison du but que vous voyez devant vous, ces arrhes vous semblent peu de chose, prenez un autre objet de comparaison ; rappelez-vous ce que vous étiez avant de les recevoir, et jugez si, entre cet homme ancien qui ne connaissait pas la charité divine et cet homme nouveau qui la connaît, il n'y a pas la même distance qui sépare l'indigence de la richesse, l'esclavage de la liberté, et la mort même de la vie.

On vous donna donc alors, on vous donna même beaucoup. Que vous ayez négligemment cultivé ces prémices de l'Esprit divin, cela n'est que trop possible ; que ce premier fonds ait dès lors de plus en plus diminué entre vos mains, rien de plus naturel : eh ! qui ne sait qu'on *donne à celui qui a, et qu'à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui est retiré*¹⁵ ? Mais de quel droit votre infidélité viendrait-elle accuser la fidélité de Dieu ? sur quel fondement diriez-vous qu'il s'est repenti de vous avoir béni, et qu'il ne lui a pas plu d'achever son œuvre ? Ah ! il ne manquerait plus que cela ! Avec une si funeste persuasion, rien ne pourrait plus arrêter votre décadence ; vous y couriez, vous y serez précipité. Si quelque chose est funeste par-dessus tout, c'est de se défier de Dieu. *Celui qui ne croit pas au Fils unique de Dieu est déjà condamné*¹⁶. Cette déclaration vous regarde ; car il y a deux manières de ne pas croire en lui : l'une, de ne pas croire à sa venue en chair, et c'est se priver de tous les bénéfices de sa venue ; l'autre, de ne pas croire qu'étant venu, *il a distribué ses dons aux hommes et que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre*¹⁷, et c'est une autre manière de nier sa venue ; c'est une autre manière, pour le sarment, de se détacher du cep. Il faut croire qu'il est venu, et il faut croire qu'il *demeure avec nous jusqu'à la fin du monde*¹⁸ : c'est en cela que consiste la foi. *Christ n'est pas divisé*¹⁹ ;

15. Matthieu 25.29

16. Jean 3.18

17. Ephésiens 4.8 ; Matthieu 25.29

18. Matthieu 28.20

19. Corinthiens 1.13

la foi ne l'est pas davantage : si votre foi, s'arrêtant à l'un de ces objets, n'embrasse pas l'autre, elle n'embrasse pas tout Jésus-Christ, elle n'est pas la foi.

Ah ! ce désir des grâces qui vous manquent, ce regret des grâces perdues, cela même est une grâce. Reconnaissez qu'il y a quelque chose de Dieu, là où se trouve cette douleur selon Dieu. Mais que cette douleur ne demeure pas stérile, ou plutôt ne la laissez pas se corrompre comme une eau dormante, en lui refusant le cours qu'elle veut prendre du côté de Dieu. Reconnaissez-vous, reconnaissez la vérité : ce n'est pas une vraie foi que celle qui ne sait pas espérer. Si la foi sauve, c'est parce qu'elle produit l'espérance et la charité ; la foi qui ne les produit pas n'est pas la foi. Or, cette espérance que l'apôtre place entre la foi et la charité pour former avec elles la base de notre édifice spirituel, cette espérance est tout ensemble l'espérance du bonheur et celle de la sainteté ; et même elle ne peut l'être du bonheur que parce qu'elle l'est de la sainteté ; et quand l'apôtre, ailleurs, recommande aux chrétiens d'être *joyeux dans l'espérance*²⁰, il faut comprendre dans l'objet de cette espérance, non seulement les félicités à venir, bien dignes assurément d'exciter notre joie, mais les grâces qui, dès ici-bas, préparent le chrétien à ces félicités et les lui font goûter par avance. Et d'ailleurs, serait-il longtemps possible d'espérer le ciel quand on aurait cessé d'espérer et même enfin de désirer les grâces de l'Esprit éternel ? Non, non, la seconde de ces espérances emporterait l'autre avec elle ; et comme un abîme appelle un autre abîme, un désespoir, soyez-en sûrs, appellerait un autre désespoir.

Car de se dire : « Je ne compte pas sur Dieu, mais je compte sur moi-même », en vérité, il n'y a pas d'apparence. Celui qui compterait sur lui-même pour être sanctifié pourrait compter sur lui-même pour être sauvé ; et dès lors adieu le christianisme tout entier. Un païen a pu s'écrier, aux applaudissements des païens : « Que les dieux me donnent la vie, je saurai

20. Romains 12.12

me donner le reste. » Un chrétien qui parlerait de la sorte ne serait chrétien ni entièrement, ni à moitié. Il ne faut donc pas espérer en soi ; mais pourtant il faut espérer. Une des plus funestes illusions, en même temps qu'une des plus mélancoliques, serait de remplacer la continuité du progrès par la perpétuité des regrets, et de croire qu'il suffit, si l'on n'avance pas, de dire tous les jours à Dieu avec une douleur qui, prenez-y garde, s'affaiblit tous les jours : « Mon Dieu, je le confesse ; je suis le même aujourd'hui qu'hier, et je serai demain le même qu'aujourd'hui. » N'est-ce pas à cette douleur que se réduit aujourd'hui le christianisme de beaucoup de personnes ? Or, nous ne craignons pas de leur dire que ces paroles de Malachie ont été écrites pour eux : *Vous couvrez l'autel de l'Eternel de larmes, de pleurs et de gémissements ; tellement que je ne regarde plus à l'oblation, et que je ne prends rien à gré de ce qui vient de vos mains*²¹. En leur appliquant ces paroles, oublions-nous que, suivant le Psalmiste, *les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé*²² ? Vous savez aussi bien que nous, que le Psalmiste et le Prophète sont d'accord ; cette douleur et cette espérance ne s'excluent en aucune manière ; l'une au contraire se nourrit de l'autre ; il faut pleurer beaucoup et beaucoup espérer. La religion chrétienne est une religion de progrès ; mais comment concevoir le progrès sans l'espérance ? C'est cette espérance, cette espérance en Dieu, que nous voudrions ranimer dans les cœurs où elle s'affaiblit ; c'est en inspirant cette espérance que nous voudrions ajouter à la foi de plusieurs ce qui peut lui manquer encore. Avons-nous raison de tenter quelque chose de semblable au milieu de vous ? Mais quel est le chrétien qui ne puisse prendre pour lui et mettre à son usage ces paroles du père de famille dans l'Evangile : *Je crois, Seigneur ; viens en aide à mon incrédule*²³ ? Mais avons-nous le droit, nous, de prétendre ajouter quelque chose à votre foi ? Hélas ! non, si, pour exhorter ses frères, il faut être au-dessus de l'exhortation ; mais s'il faut seulement savoir la vérité, nous la

21. Malachie 2.13

22. Psaume 51.19

23. Marc 9.24

savons, et nous vous la disons. Qu'importe ce que nous sommes, et qu'il manque probablement bien plus à notre foi qu'à la vôtre ? Ecoutez-nous toutefois, et oubliant ensuite qui vous a parlé, dites-vous bien que pour croire à l'Évangile d'une foi pleine, entière et sans lacune, il faut serrer dans son cœur et accomplir journallement ce précepte de saint Jacques : *Si quelqu'un parmi vous a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous libéralement et sans la reprocher, et elle lui sera donnée ; mais qu'il la demande avec foi, sans hésiter*²⁴.

Sans hésiter et sans s'impatienter ; sans prétendre recevoir toutes les grâces à la fois ; sans mesurer le temps à Dieu, lequel a *nos temps en sa main*²⁵ : ce qui nous jetterait dans l'un ou l'autre de ces périls, ou de nous relâcher et de revenir sur nos pas en disant avec amertume : *Où est la promesse de son avènement ?*²⁶ ou de nous arrêter à une limite arbitraire, en nous disant de notre propre autorité : nous voilà arrivés. La grâce qui nous est donnée, c'est de marcher sans cesse et d'avancer toujours ; la grâce est d'être de plus en plus enracinés dans la foi, et de sentir toujours plus étroit et plus indissoluble le lien qui nous unit à Dieu ; la grâce est d'être certain que l'œuvre de Dieu en nous ne s'interrompra jamais, et que *la lumière grandira dans notre sentier jusqu'à ce que le jour soit dans sa plénitude*²⁷ ; la grâce est d'avoir, de la perfection, une idée toujours plus complète, de nous en faire un but toujours plus cher ; la grâce est de voir toute une éternité ouverte à nos progrès, et de respirer d'avance, comme un parfum du ciel, cette liberté dont nous jouirons dans un monde meilleur, où, tous les obstacles étant enlevés, toutes les tentations écartées, toutes les chaînes brisées, nous serons enfin tout ce que nous désirons devenir et tout ce qu'une créature peut être. Si vous ne consentez pas à attendre jusque-là, comment avez-vous consenti, je vous prie, à attendre même un seul moment ? com-

24. Jacques 1.5-6

25. Psaume 21.16

26. 2Pierre 3.4

27. Proverbes 4.18

ment ne demandez-vous pas compte à Dieu du moindre délai ? comment comprenez-vous qu'il ne vous ait pas tout donné dès le premier moment, et pour ainsi dire d'un seul coup ? Ou vous êtes trop impatients, ou vous le fûtes trop peu. C'est dès la première heure qu'il fallait dire : *Jusques à quand, Seigneur !*²⁸ Pourquoi donc ne l'avez-vous pas dit ? pourquoi donc avez-vous attendu ? Soyez plus sages ; dites d'une part : *Tout est accompli*²⁹, et de l'autre : *Je n'estime point avoir atteint le but ; mais ce que je fais, c'est qu'oubliant les choses qui sont derrière moi et m'avançant vers celles qui sont devant moi, je cours vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ*³⁰.

28. Psaume 90.13

29. Jean 19.30

30. Philippiens 3.14

Simon-Pierre

(Jean 1.42 – Matthieu 16.13-18.)

PREMIER DISCOURS

Un pêcheur, nommé André, ayant ouï parler de Jésus, s'est levé et l'a suivi. Jugeant qu'il a trouvé en lui le Messie ou le Christ, il fait part à son frère Simon de cette heureuse nouvelle et le conduit vers Jésus. *Et Jésus, dit l'Évangéliste, ayant attaché son regard sur lui, dit aussitôt : Tu es Simon, fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire pierre.* Et comme Jésus n'est pas homme pour mentir ni pour proférer des paroles vaines, ces mots : *Tu seras appelé pierre*, signifient : Tu seras une pierre, tu seras un rocher. Et ce nom s'attache désormais à Simon, dont le nom primitif s'efface peu à peu ou ne paraît plus guère que réuni à son nouveau nom. C'est familièrement, couramment, presque sans y penser, que les disciples de Jésus appellent *pierre* ou *rocher* leur compagnon de service ; nous-mêmes, nous ne le connaissons plus pour ainsi dire que sous ce nom solennel et mystique : Dieu, dans ses décrets éternels, l'avait d'avance appelé par son nom comme il appela Cyrus ; Pierre il était déjà avant de naître à la vie mortelle, Pierre il est dans l'Église jusqu'à la fin des âges, Pierre il sera dans l'éternité.

S'il n'était pas bien évident que Jésus-Christ ne dit rien, ne fait rien sans une intention sérieuse, nous trouverions dans un autre endroit la

preuve que c'était à bon escient et bien sérieusement qu'il avait conféré à son disciple ce nom aussi expressif qu'imposant. Il le lui confirme dans une occasion solennelle. Le peuple est à la fois ému et divisé au sujet de l'homme de Nazareth. On ne s'accorde que sur un point : c'est qu'assurément cet homme est un très grand personnage ; si grand, en vérité, qu'on ne peut se persuader qu'il appartienne à la génération présente, car c'est aux choses et aux hommes du passé que nos respects s'attachent de préférence ; c'est sans doute un des grands hommes en qui Dieu s'est glorifié : ou Jean-Baptiste qui vient de périr, ou Elie, ou Jérémie, ou quelque'un des prophètes. *Et vous, dit Jésus à ses disciples, vous, qui dites-vous que je suis ?* Simon-Pierre, dit l'historien, Simon le rocher (car déjà on ne l'appelait plus autrement), prend la parole et répond : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* A quoi Jésus répliqua aussitôt : *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et je te dis à mon tour : Tu es pierre, (c'est-à-dire de même que tu m'as nommé, je te nomme) tu es pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Ainsi donc, dès le commencement et vers la fin de son ministère, Jésus a solennellement imposé le nom de Pierre au fils de Jona ; une première fois lorsque Simon n'avait rien fait ni rien dit encore qui en fournît l'occasion à Jésus-Christ, et une seconde fois, à propos d'une parole ou d'une profession de foi prononcée par ce même apôtre.

Nous avons à vous proposer quelques réflexions sur ce que fit Jésus-Christ en ces deux occasions, nous voulons dire sur cette substitution souveraine d'un nouveau nom à celui qu'avait reçu à sa naissance le fils de Jona. Mais il faut commencer par expliquer le nom nouveau, le nom éminemment significatif que Jésus-Christ impose à Simon.

Je parle du nouveau nom seulement. On pourrait essayer d'expliquer l'ancien. Même chez nous, vous le savez peut-être, il n'est pas de nom qui n'ait un sens ; mais ce sens, pour la plupart des noms, a fini par disparaître

dans les altérations successives des mots. Il n'en était pas de même chez les Hébreux. Tout nom signifiait quelque chose, parce qu'on ne voulait pas, parce qu'on n'admettait pas qu'un nom n'éveillât aucune idée. Les vœux, les espérances, les affections, les souvenirs d'une famille s'exprimaient ouvertement dans le nom que recevait un enfant. Ce n'est pourtant pas sous ce rapport qu'il vaudrait la peine d'expliquer le nom de Simon et celui de Jona son père. Mais plus d'une fois peut-être, dans le choix du nom de son enfant, un père fut, à son insu, dirigé par la Providence, et il arriva aussi quelquefois que Dieu prononça explicitement sa volonté à cet égard. Aussi le nom de *Jean*, qui signifie la grâce ou le don de l'Eternel, fut apporté par un ange à Zacharie, père du précurseur ; et le nom très usité de Jésus, ou Sauveur, fut par l'expresse volonté de Dieu, le nom humain de Jésus-Christ. Il est des cas où un rapport très frappant entre le nom d'un personnage et son caractère ou sa vie permet à peine de douter que Dieu soit resté étranger à la détermination d'une famille. Comment ne pas admirer que celui à qui l'Oint de l'Eternel cria sur le chemin de Damas : *Pourquoi me persécutes-tu ?*¹ ait porté, pendant la première période de sa vie, le nom de *Saul* ou de *Saül*, c'est-à-dire de ce malheureux prince qui, dans la personne de David, persécuta aussi un Oint de l'Eternel ? Quant à l'homme dont il est question dans notre texte, nous nous bornons, sans rien affirmer de plus, à dire que *Simon* signifie *écoutant*, et que *Jona* signifie *colombe*. Quels beaux noms au point de vue de l'Evangile ! quelle juste expression de ce que fut en effet cet apôtre aussi aimable que vénérable ! et combien tout chrétien comprendra facilement que celui qui porte dignement le nom d'*écoutant* et le nom de *colombe* mérite aussi celui de *rocher* !

Mais il s'agit ici du nouveau nom que reçut Simon. Jésus, à deux reprises, l'appela *Céphas*, c'est-à-dire *Pierre*. Ce nom d'abord ne paraît point obscur ; toutefois nous ne serions pas sûrs de bien saisir et de posséder tout entière la pensée du Seigneur, si nous étions réduits à notre texte. Jésus-

1. Actes 9.4

Christ devient son propre interprète dans les paroles de saint Matthieu que nous rapprochons de celles de saint Jean. Nous aurions pu croire (et qui sait si le fils de Jona ne le crut point aussi ?) que ce nom de Pierre annonçait d'avance l'inébranlable fermeté qui le caractériserait comme apôtre de Jésus-Christ. S'il le crut, ce fut une grande erreur, et le sujet d'une grande humiliation ; et un moment dut venir où ce nom, qui s'était attaché à sa personne, et par lequel son maître et ses compagnons continuaient à le désigner, dut lui sembler, le dirai-je, cruellement dérisoire. Sans parler de son malheureux reniement et de sa fuite avec les autres disciples, était-ce vraiment la fermeté de la conviction, la fermeté de la charité, qu'on pouvait reconnaître dans ces accès de présomption, dans ces emportements, généreux sans doute, mais où la chair et le sang jouaient un si grand rôle ! C'est donc dans une autre pensée que Jésus-Christ le nomma Pierre ; et cette pensée, il l'a déclarée lui-même : *Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.*

Il n'est donc pas question, directement au moins, du caractère de saint Pierre, mais de sa vocation et de son œuvre. L'Eglise du Seigneur devait être bâtie sur lui. Non pas comme si Pierre devait être le fondement de l'Eglise, puisqu'il n'y a qu'un seul fondement ou qu'une seule pierre angulaire, savoir Jésus-Christ. Pierre lui-même devait être posé sur ce fondement, duquel, comme toutes les autres pierres de l'édifice, il recevait sa force ; mais il était, après Jésus-Christ, au nom et de la part de Jésus-Christ, une pierre ou un rocher sur lequel s'élèverait, comme un temple vivant, l'Eglise de Jésus-Christ.

L'Eglise, dans un certain sens, existait avant cette parole. Aussitôt qu'il y eut quelques personnes qui crurent en Jésus-Christ et qui le suivirent, il y eut une Eglise, et cette petite congrégation, toute passive encore, assise dans le silence aux pieds de Jésus, portait dans ses mains, dans son cœur, dans sa foi, les destinées de l'univers. C'est dans cette pensée peut-être que Jésus-Christ disait à cette poignée d'hommes obscurs : *Ne craignez point,*

*petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume*². Toutefois, dans un autre sens, l'Église n'existait pas encore. L'Église active, spontanée, représentant et continuant Jésus-Christ, l'Église, accomplissement de celui qui accomplit tout en tous, ne date que de la mort de Jésus-Christ, qui ne devait attirer tous les hommes à lui que lorsqu'il aurait été élevé ; ou, plus précisément encore, elle date de la communication du Saint-Esprit, qui fut, pour les disciples du Sauveur, le signal attendu et désiré. L'histoire du christianisme date de plus haut ; l'histoire de l'Église s'ouvre le jour de la Pentecôte. C'est ce jour-là que commence, avec le ministère de la Parole, la construction du temple nouveau.

Or quels sont, dans cette grande œuvre, le rang, la part, le rôle de Simon ? Ce qu'il a été, ce qu'il a fait est-il propre à justifier cette parole du Sauveur : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ?*

Convenons-en : si, pour la justifier, il fallait (ainsi que plusieurs l'ont supposé) que Pierre eût été, non seulement pour l'ensemble des fidèles, mais pour ses compagnons dans l'apostolat, l'autorité suprême en matière de doctrine, la source de la vérité, le juge en dernier ressort de toutes les questions, Pierre n'a point justifié le titre imposant que son maître lui a donné. Toute l'Église apostolique, qui ne lui a point reconnu ces attributions, a donc été infidèle ; Pierre lui-même l'a été, puisqu'il ne les a point réclamées. Ni les apôtres ne se sont soumis à Pierre, ni Pierre ne l'a jamais prétendu. Des partis, dont chacun se donnait un chef d'entre les apôtres, paraissent dans les premières Églises ; Pierre, sans le vouloir, a le sien dans l'Église de Corinthe, où plusieurs lui donnent une préférence exclusive sur Apollos et sur Paul ; ce parti, si Pierre avait eu en effet l'autorité suprême dont on le revêt malgré lui, était nécessairement le bon parti, ou plutôt ce n'était pas un parti, c'était l'Église orthodoxe : cependant saint Paul l'appelle un parti et blâme ceux qui s'attachent à Céphas, à Apollos ou à lui-même, au lieu de s'attacher simplement et directement à Jésus-Christ.

2. Luc 12.32

Paul reprend saint Pierre au sujet d'une pratique où la doctrine était profondément intéressée ; et Paul s'honore d'avoir agi de la sorte, et Pierre ne réclame point. Nulle part, ce dernier n'exerce ni n'affecte une autorité supérieure à celle des autres apôtres ; nulle part il n'est par rapport à eux la suprême et dernière instance ; et lorsqu'il est consulté avec d'autres, qui sont appelés comme lui les colonnes (à cause qu'ils avaient été avec le Seigneur), eh bien ! dans l'occasion même où il devait, ce semble, ou jamais, se montrer pape dans toute la force du terme, tout ce qui le distingue, c'est de parler le premier ; il dit son avis, il ne l'impose pas ; il n'est pas même le président de cette assemblée, ni le modérateur de cette discussion ; il n'y jette d'autre poids que celui d'une sagesse pleine d'humilité ; en un mot, rien ne révèle en lui, dans cette occasion véritablement unique, les prétentions que plus tard, et sur le tombeau même de cet humble apôtre, on a élevées en son nom. Que reste-t-il à extraire de l'Évangile en faveur de ces mêmes prétentions ? Rien ; à moins que l'on ne veuille dire que Pierre y est nommé plus souvent que les autres disciples et ordinairement le premier, que Pierre y prend plus fréquemment la parole, digne organe quelquefois de ses compagnons de service, mais quelquefois aussi, dans sa précipitation, organe d'une sagesse charnelle et d'un zèle indiscret, si bien que dans le même chapitre où Jésus-Christ lui confirme le nom de Pierre, Jésus-Christ encore, quelques lignes plus loin, l'appelle Satan à cause de ses paroles. Si donc en disant à Simon : *Tu es pierre*, Jésus a transformé en monarchie la république chrétienne, si Jésus a élevé son disciple sur un trône, Jésus a parlé en vain ; car Simon n'a rien été de tout ce qu'il devait être.

Simon était une pierre sur laquelle devait être bâtie l'Église de Jésus-Christ. Quoi que ce soit que ces paroles signifient, elles ne signifient point, elles n'expriment point que Pierre dût être l'apôtre des apôtres, et seul revêtu d'infaillibilité entre ces premiers disciples, tous témoins comme lui de la résurrection de Jésus-Christ, tous participants comme lui des dons

et des lumières du Saint-Esprit. Et si, renonçant à réclamer pour Pierre ce que l'histoire de l'Eglise apostolique lui refuse trop évidemment, on le réclame pour son siège, pour ses successeurs (au cas qu'il ait eu un siège et des successeurs), si l'on interprète cette simple déclaration : *Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, dans ce sens : que non pas Pierre lui-même, mais, excepté lui, tous ceux qui ont été évêques de Rome, sont au bénéfice de la promesse qui fut faite à lui seul, et ont succédé eux seuls à l'autorité de tous les sièges et de tous les apôtres, si les paroles de Jésus-Christ, nulles pour saint Pierre lui-même, signifient tout cela pour ceux qui lui ont succédé dans le gouvernement d'une communauté particulière, on appuie le droit sur le fait au lieu d'appuyer le fait sur le droit, c'est-à-dire que, ne pouvant autoriser par les textes un établissement humain, on prend le parti d'interpréter les textes d'après cet établissement ; on cherche le sens des paroles divines dans l'institution au lieu de chercher dans les paroles divines le jugement de l'institution ; on ébranle, par un si énorme renversement de tous les principes de l'interprétation, les bases de toute croyance ; on livre le sens des Ecritures à l'arbitraire le plus effroyable, on enlève toutes les clôtures, et l'on ouvre le champ de la vérité à la fureur des doutes les plus extravagants ; en un mot par une affirmation insolente on a donné droit d'avance à toutes les négations. Nous n'allons pas trop loin, ce sont les affirmations sans preuves, ce sont les démentis donnés à l'évidence, qui ont rendu soupçonneux les esprits les plus simples, incertains et flottants les esprits les plus fermes, et qui ont fait déborder le scepticisme dans l'Eglise et dans la société.

Ainsi donc la promesse de Jésus-Christ à Simon n'a pas, ne peut pas avoir le sens exorbitant qu'on lui a donné ; et d'un autre côté, les paroles de notre Seigneur ont sans doute un sens. Le chercherons-nous longtemps ? ne s'offre-t-il pas à notre premier regard ?

Quand les Evangélistes et l'historien des Actes laisseraient saint Pierre sur la même ligne que tout le reste des apôtres, il ne faudrait pas en-

core nous étonner de la prophétie de Jésus-Christ à son sujet. L'édifice de l'Eglise n'aurait pas reposé principalement sur lui, mais il aurait reposé sur lui en quelque mesure, et nous pourrions toujours, après dix-huit siècles, regarder à Simon comme au *rocher dont nous avons été taillés*³. Si Jésus-Christ, l'appelant d'un nom différent, mais également vrai, lui eût dit : « Tu es pain, et de ce pain je nourrirai mon Eglise ; » ou : « Tu es une eau vive, et de cette eau j'abreuverai mon Eglise », nul de nous n'en conclurait que Paul, et Jean, et Jacques, et Apollos, et Timothée n'ont rien à réclamer dans cette appellation significative. Jésus-Christ, qui est proprement le pain et l'eau vive, n'a-t-il pas transformé ses apôtres en eau vive et en pain ? Et comment leur refuser d'avoir été des rochers ou d'avoir fait partie du rocher sur lequel l'Eglise a été bâtie ? Ainsi donc, quand Simon serait demeuré dans l'ombre ou le demi-jour où sont restés d'autres apôtres, la parole de Jésus-Christ à son égard trouverait sa justification dans le seul fait de l'apostolat de Simon et dans la certitude générale que nous aurions qu'il a travaillé avec tous les autres au progrès de l'Evangile sur la terre. Il resterait sans doute à se demander pourquoi lui seul, parmi tous les apôtres, vit son nom changé par son maître, pourquoi lui seul fut surnommé *Pierre* ; mais de quelque manière qu'on expliquât cette particularité, et même quand il faudrait renoncer à l'expliquer, le nom qui lui fut imposé par Jésus-Christ n'en paraîtrait pas moins convenable et vrai, et la déclaration du Maître n'en trouverait pas moins sa pleine confirmation dans les services que Simon, concurremment avec d'autres, aurait rendus à la cause de l'Evangile. Comme saint Pierre, à quelques égards, est évidemment sorti de la ligne, nous nous sommes accoutumés, et très justement, à rattacher aux paroles de notre Seigneur une pensée plus particulière ; mais cela n'empêche pas qu'à un taux inférieur, c'est-à-dire sans se distinguer, l'activité de Pierre n'eût accompli cette promesse. Effacez par la pensée tout ce qui le distingue, tout ce qui lui assigne, dans l'his-

3. Esaïe 51.1

toire évangélique, une importance particulière, et vous ne trouverez pas, j'ose vous l'assurer, que la parole du Maître ait été prononcée en vain. Elle pouvait signifier davantage, mais elle pouvait signifier moins aussi. Les faits seuls ont prouvé qu'elle signifiait davantage.

Mais certes, elle signifiait davantage, et l'accomplissement n'en a pas été simplement exact, mais riche, surabondant, éclatant. Non seulement Pierre a fait partie de ce rocher vivant sur lequel l'Eglise a été lentement élevée, mais Pierre a été à lui seul un rocher ; Pierre, en un certain sens, a été le rocher même sur lequel le Seigneur a bâti. Il faut nous expliquer.

En toute œuvre, si nous remontons au principe, nous trouvons que Dieu fait tout, et ne partage sa gloire avec personne. Mais si nous abaissons le regard, nous lui trouvons des aides ; les hommes sont ouvriers avec lui, parce qu'il l'a ainsi voulu : leur œuvre lui appartient sans doute, ainsi qu'eux-mêmes, qu'il a créés et armés pour faire cette œuvre ; néanmoins ils ont été ouvriers avec lui, et l'œuvre qui vient de lui a été faite par eux. Or, en consentant qu'une œuvre soit humaine, Dieu l'assujettit à toutes les conditions humaines, et particulièrement à celle-ci : c'est que tous ceux qui s'en occupent sous son regard, n'aient dans cette œuvre ni une part exactement égale, ni une part exactement pareille. Dans toutes les œuvres auxquelles plusieurs hommes concourent ensemble, le dévouement fût-il le même chez tous, il en est comme d'un drame, où tous n'ont pas le même rôle. Il y a partout, il faut partout des hommes d'initiative, des hommes faits pour commencer, pour entreprendre, pour frayer la route, pour donner l'exemple ; leur caractère est un caractère à part, qu'à égalité de dévouement et de fidélité, les uns ont reçu et les autres n'ont pas. Chaque société, même la plus libre, cherche des yeux, lorsqu'il s'agit d'une démarche importante, quelque individu mieux qualifié que d'autres pour la faire ; et dans les œuvres qui ont pour objet l'établissement du royaume céleste, Dieu ne manque jamais d'en susciter de pareils. Tant que la nature humaine sera ce qu'elle est, il y aura de ces hommes à qui l'initiative est

dévolue ; il y en aura dans le domaine de la religion comme dans tous les autres. Dans aucun des grands mouvements qui ont renouvelé la face du monde ou l'état des esprits, la multitude ne s'est passée d'un chef. Elle le cherche, non pour avoir des idées, mais parce qu'elle en a ; car si elle n'en avait pas, elle ne le chercherait point. Elle le cherche pour agir dans le sens de ses idées, pour les réaliser ; ou plutôt, elle n'a pas la peine de le chercher : le plus ému, le plus fort, non pas toujours le meilleur ni le plus éclairé, s'avance, et quelquefois s'avance tout seul et pour son propre compte ; mais l'étendard qu'il agite lui donne bientôt une armée. Ainsi s'avança Luther, d'un pas incertain d'abord, et pourtant intrépide ; il portait en lui, mais plus distincte et plus profonde, la pensée obscure d'une multitude ; il la dit tout haut, et cette multitude reconnut sa pensée, elle se reconnut elle-même, et suivit dans les périls d'une généreuse guerre celui qui d'un mot, pour ainsi dire, la révélait à elle-même. L'Eglise renouvelée trouva son homme d'action dans Luther, comme l'Eglise naissante avait trouvé le sien dans saint Pierre. Saint Pierre, avec des grâces miraculeuses, est le Luther de la primitive Eglise, comme Luther, réduit à des grâces plus ordinaires, est le saint Pierre de la Réformation. Et c'est en considérant ce qu'a été cet apôtre pour l'Eglise naissante et par conséquent pour l'Eglise de tous les temps, qu'on se sent obligé d'attacher une intention spéciale et très personnelle à cette déclaration du Christ : *Tu es Pierre*.

Déjà, dans cette Eglise non encore constituée, dans cette Eglise en quelque sorte mineure que Jésus-Christ avait rassemblée autour de sa personne, c'est Pierre, entre tous les autres, qui attire et qui arrête nos regards. Son Maître ne lui a point assigné la première place ; car la première place n'appartient à personne, et nous nous rappelons qu'une question indiscreète, non de Pierre, mais de la mère de deux autres disciples, fit sortir de la bouche du Seigneur cette déclaration mémorable : *Celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il soit le serviteur de tous*⁴. Encore moins Pierre a-t-il

4. Matthieu 20.27

été investi par son Maître d'aucune espèce d'autorité sur ses compagnons de service : pas un mot dans ce sens n'est sorti de la bouche du Maître. Mais quel est le nom qui se rencontre le plus souvent, si ce n'est celui de Pierre ? qui est-ce qui sert d'organe aux disciples lorsqu'ils s'adressent à Jésus-Christ, si ce n'est ce même Pierre ? à qui notre Seigneur lui-même adresse-t-il plus souvent la parole qu'à Pierre ? Car il faut bien le remarquer : cette attention que Pierre, involontairement, attire sur lui par son seul caractère, par un zèle plus actif, par une affection plus démonstrative⁵, Jésus-Christ contribue à la lui faire accorder ; Jésus-Christ a, sinon plus d'intimité (nous savons le contraire), du moins plus de rapports extérieurs avec lui qu'avec le reste des apôtres ; il s'en occupe davantage ; il en fait l'objet d'une sollicitude particulière ; il le prépare, il l'exerce, il l'essaye, pour ainsi dire, à une situation future ; c'est un instrument qu'il accorde, un métal qu'il affine, une arme qu'il aiguisse ; il ne donne à aucun autre des soins aussi particuliers, et l'on dirait que, Pierre étant formé d'avance à l'apostolat, tous les autres le seront par là même. Ainsi donc le caractère de Pierre le porte toujours, comme un soldat vaillant, en avant de la ligne, et la volonté de son maître l'y maintient. Elle l'y maintient si évidemment que partout dans l'Évangile son nom ouvre la liste des autres disciples, et que lorsqu'il n'est fait mention que des principaux, il est encore le premier entre ceux-là ; tant cette distinction ou cette prééminence est avérée, est reconnue, tant c'est un fait incontestable. Est-ce donc sans but, est-ce donc sans vue de l'avenir que Jésus-Christ, mieux compris d'ailleurs, mieux connu d'un autre de ses disciples, entre ainsi dans le caractère de Simon, et lui laisse, dans l'histoire de ces premiers temps, remplir une si grande place ?

Ainsi donc, avant l'action même, l'homme d'action s'est révélé. Ainsi nous savons d'avance qui sera à l'avant-garde quand l'armée se mettra en marche. Et lorsque en effet le signal a été donné, lorsque, dans un bruit

5. « Emicat ardens. » Ce mot d'un poète ancien résume le caractère de Pierre.

éclatant de tempête, les apôtres rassemblés pour solenniser la dernière Pentecôte judaïque, ont entendu sonner la grande heure du départ, aucune indécision, aucun partage entre eux sur le nom du capitaine qui doit marcher à leur tête. Il y a longtemps que ce rôle est dévolu à Pierre, et ce n'est qu'à son défaut que quelque autre s'en chargerait. Lorsque les disciples étaient encore dans l'attente du Consolateur, lorsque cent vingt personnes, prémices des milliers de milliers encore enfermés dans la main divine, s'aguerrissaient dans la lutte de la prière à d'autres luttes qui ne pouvaient tarder, Pierre, préoccupé d'action et de gouvernement, provoqua l'élection d'un douzième apôtre, en remplacement de celui qui, selon la terrible expression de l'Écriture, *s'en était allé en son lieu*⁶. Après l'effusion du Saint-Esprit, manifesté tout d'abord par le don des langues, lorsque la multitude des Juifs venus pour la fête, et dont les prêtres n'avaient pas encore eu le temps d'empoisonner l'esprit, lorsque cette multitude profondément ébranlée sollicite une explication ou plutôt une direction, c'est Pierre qui répond, c'est Pierre qui proclame l'avènement du culte en esprit et en vérité : la première prédication, après celles de Jésus-Christ, sort de la bouche de Pierre ; c'est lui qui invite au baptême ces prémices d'entre les nations ; c'est lui dont la parole puissante crée et constitue en quelques instants une Église chrétienne de trois mille âmes au sein de la cité qui vient de tuer le Christ. Quelques jours se passent. Pierre, soutenu par cette foi dont un seul grain transporte les montagnes, opère aux yeux du peuple une guérison miraculeuse. C'est pour lui le texte d'une nouvelle prédication qui le fait jeter dans les fers, mais qui appelle cinq mille âmes de plus à la profession de la foi nouvelle. Ainsi, Jésus-Christ, par le ministère de Pierre, a déjà tout un peuple dans cette même ville où, si peu de temps auparavant, quelques rares amis s'encourageaient en secret du souvenir de ses paroles. La captivité de Pierre n'annule ni ne suspend son influence, et nous ne voyons personne occuper, durant son absence, la place

6. Actes 1.25

qu'il laisse vacante. Sa liberté l'avait amené devant la multitude, sa captivité amène pour ainsi dire devant lui les membres du sacerdoce juif. Il leur annonce, comme à la multitude, le conseil miséricordieux du Père des hommes ; et, pour la première fois, rompant le silence, Jean, compagnon de sa captivité, se joint à lui dans cette déclaration dont le calme et la simplicité portent la frayeur dans l'âme des prêtres et les condamnent à l'inaction : *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu*⁷. Rendu à la liberté, il reprend sa place au milieu des apôtres, et dans les circonstances décisives et solennelles, c'est encore lui que nous voyons paraître. Le premier des deux miracles de terreur opérés sous l'Évangile appartient à Pierre : à sa voix Ananias et Saphira expient un mensonge hypocrite par une mort soudaine. L'enseignement appartient également à tous, car tous ont, aussi bien que lui, reçu le Saint-Esprit ; mais l'action, l'initiative lui sont propres, jusqu'à ce que, les centres étant multipliés et la première Eglise en ayant engendré plusieurs, chacune devienne peu à peu ce qu'était la première, et reçoive également l'impulsion de quelque homme d'action qui sera comme le Simon-Pierre de cette nouvelle communauté. Toutefois, jusqu'à ce qu'elles soient consolidées, et pour qu'elles puissent l'être, Pierre intervient et se montre partout. L'enseignement de Philippe a fait germer dans Samarie une moisson nouvelle : saint Pierre, qui ne l'a point semée, accourt pour la lier en gerbes ; cette Eglise ne demandait qu'à être constituée et organisée : c'est Pierre qui la constitue et qui l'organise. Ainsi fait-il partout : *car Pierre, nous est-il dit, visitait toutes les Eglises*⁸. Est-ce assez ? Non ; une autre tâche est commise à Pierre : c'est la solennelle introduction de la gentilité dans l'Eglise. Ici encore, l'enseignement paraît moins que l'action. Pierre n'a ni inventé, ni conçu, ni raisonné l'universalité du don de Dieu ; seulement une vision, dont le sens lui échappe d'abord, le prépare à la rencontre inopinée d'une vérité nouvelle, ou d'un nouveau développement de la grande vérité évangélique. Ce n'est

7. Actes 4.19

8. Actes 9.32

pas lui qui enseigne, c'est plutôt lui qui est enseigné, lorsqu'un ordre de Dieu l'ayant conduit dans la maison du centenier Corneille, il y trouve sa vision expliquée, et lorsque, voyant le Saint-Esprit combler de ses dons, marquer de son sceau des hommes qui ne sont ni Hébreux ni descendants d'Hébreux, il n'a plus qu'à proclamer la surprenante nouvelle de la vocation des Gentils, et à s'écrier avec le prophète : *Réjouis-toi avec chant de triomphe, stérile qui n'enfantais point ; élargis le lieu de ta tente, et qu'on étende les courtines de tes pavillons ; car tu te répandras à droite et à gauche, et ta postérité possédera les nations*⁹. Qu'est-ce que les anciens préjugés de Pierre contre une telle manifestation ? qui est-ce qui pourrait s'opposer, ainsi qu'il s'exprime lui-même, à ce que ceux-ci, qui ont reçu le Saint-Esprit, soient baptisés d'eau ? Cet homme franc et résolu hésitera-t-il ? Il n'hésite point ; il renverse la barrière que, tout à l'heure encore, il croyait inébranlable ; il cesse d'être Juif en même temps que ces néophytes cessent d'être païens ; il répand l'eau du baptême sur toutes ces têtes profanes ; et sous le toit du centenier Corneille s'accomplit la plus grande promesse et s'ouvre le plus vaste avenir.

Tout à l'heure vos yeux ne rencontraient que le nom et les traces de Pierre. Vous continuez à le chercher : il ne paraît plus ; l'ombre se répand sur sa personne, le silence enveloppe son nom. Son œuvre n'est pas terminée ; il travaillera beaucoup encore jusqu'à ce dernier et fructueux travail du martyr ; mais quand il a donné à l'évangélisation du monde une impulsion qui ne s'arrêtera plus, son rôle n'est plus le même ; il abdique par le fait et silencieusement cette primauté dont la force des choses et la volonté de son maître l'ont temporairement investi ; comme ces dictateurs de l'ancienne Rome, il retourne à la charrue ; et si dès lors quelque chose le distingue, si l'on peut réclamer pour lui quelque prééminence, je pense que c'est celle de l'humilité. Qui pourrait lire, qui a jamais lu les lettres de ce saint apôtre sans y reconnaître, avec émotion, ce caractère par-dessus

9. Esaïe 54.1-3

tous les autres ? Où est-il, cet impétueux Simon qui frappe le serviteur du grand-prêtre ? ¹⁰ Où est-il, ce présomptueux Simon, qui ose dire à son Seigneur : *Quand tous t'abandonneraient, je ne t'abandonnerai pas* ¹¹ ? Où est-il, ce téméraire Simon, qui, s'opposant à l'accomplissement du ministère de Jésus-Christ, lui crie : *A Dieu ne plaise ! cela ne t'arrivera point* ¹² Il a disparu, et son lieu ne le reconnaît plus. Mais où est-il aussi ce Simon qui reniait son maître et son ami ? Je ne trouve plus qu'un homme tout vide de lui-même et tout plein de son Sauveur, s'effaçant, s'anéantissant, non seulement devant lui, mais devant ceux que lui-même il a conduits au combat, un grave, doux, pieux, modeste serviteur de Dieu et des hommes, un admirable modèle d'humilité et de candeur.

SECOND DISCOURS

A présent que nous savons dans quel sens Jésus-Christ impose le nom de Pierre au fils de Jona, il nous reste à chercher si quelques instructions ne découlent point pour nous d'un fait aussi remarquable. Faudra-t-il les chercher longtemps ? Faudra-t-il même les chercher ? Est-il probable que la conduite de notre divin maître dans des conjonctures si graves, que la vocation si solennelle d'un de ses apôtres à un rôle si important pour les destinées de l'Eglise, que parmi les paroles du Sauveur celle qui met le plus en relief la suprême autorité dont il était revêtu, est-il probable que tout ce qui a eu de si grandes conséquences pour l'avenir du monde, n'en aura point pour notre instruction ? Non, cela n'est pas probable, cela n'est pas même possible. Ces choses, comme toutes les autres, ont été écrites pour notre instruction, afin que nous croyions et qu'en croyant nous ayons la vie éternelle. Etudions donc de nouveau le fait qui nous a fourni la matière d'un premier discours, mais cette fois pour nous instruire dans les

10. Matthieu 26.51

11. Matthieu 26.33

12. Matthieu 16.22

voies du Seigneur, et pour pénétrer, autant que nous le pourrons et autant que cela pourra nous être utile, dans les secrets de sa providence.

Une chose nous frappe avant toute autre dans le texte que nous étudions : c'est que Jésus-Christ donne à Simon un nom significatif et prophétique avant que Simon ait rien fait ni rien dit qui puisse présager ce qu'il deviendra plus tard. Nous l'avons vu : c'était une première rencontre, et rien ne donne lieu de supposer que Jésus-Christ eût recueilli la moindre information sur le compte de Simon. Il attache sur ce nouveau-venu un de ces regards pénétrants qui allaient sans doute des traits du visage jusqu'au fond de l'âme, et sans l'interroger, sans l'avoir fait parler, il lui dit : *Tu es Simon, fils de Jona*, (lui disant ainsi son premier nom, qu'il n'avait peut-être jamais entendu prononcer ;) *tu es Simon, fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre*. Si vous supposez qu'il ait ainsi parlé sans égard à ce qu'était Simon, si vous supposez que Jésus se soit dit à lui-même : « Je veux que l'homme qu'on va m'amener ou qu'on m'amène en ce moment soit le rocher, la pierre sur laquelle s'élèvera mon Eglise », et si cet homme l'est effectivement devenu, comment assez admirer la souveraineté de Jésus-Christ, à qui tous les instruments sont bons parce que sa puissance devient leur puissance, et sa lumière leur lumière ? Comment assez admirer qu'il ait pu faire du premier venu, par la seule vertu de sa parole, par un seul acte de sa volonté, l'indispensable promoteur d'une œuvre aussi difficile ? Si l'on peut dire que l'Évangile est une seconde Genèse, on peut dire aussi que la vocation du fils de Jona est une véritable création. Jésus-Christ est donc bien le fils et l'image de Celui qui dit et la chose comparait, de Celui qui appelle comme si elles étaient les choses qui ne sont pas. Vous avez parfaitement le droit de vous en tenir à cette première supposition, qui, certes, est à la gloire de Jésus-Christ ; mais je ne m'y arrête pas. Jésus-Christ, est-il dit, avant de dire à Simon : *Tu es pierre*, attacha sur lui son regard. Ce ne put être en vain ; d'un seul de ses regards il pénétra Simon ; dès ce moment Simon lui fut connu. Cette divine péné-

tration, l'admirerons-nous moins que nous admirions tout à l'heure cette divine puissance ? Est-il moins étrange, est-il moins merveilleux de dire d'un homme, dès la première vue, ce qu'il est et ce qu'il sera, et de changer son nom d'après cette prévision, que de le préparer, quel qu'il puisse être, à devenir un jour ce que l'on veut qu'il soit ? Vous pouvez choisir. Pour nous, nous sommes, dans les deux cas, également frappé de l'autorité, de la majesté de Jésus-Christ. Dans les deux cas, nous reconnaissons en Jésus-Christ Celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre, Celui à qui l'Esprit n'a pas été départi avec mesure. Mais nous croyons qu'il connaissait saint Pierre, et qu'il l'a choisi pour ce qu'il était. Nous allons plus loin : nous croyons que la conduite de Jésus-Christ en cette occasion représente la conduite ordinaire de Dieu.

Dieu, qui des cailloux du grand chemin peut susciter des enfants à Abraham, peut manifester sa souveraineté en faisant sortir un effet d'une cause qui lui paraît contraire. Je dis : *qui lui paraît contraire* ; car, au fond, que savons-nous si elle l'est réellement ? Si vous en exceptez les *miracles* proprement dits, qui sont, à le bien prendre, des manifestations de la puissance créatrice, des créations partielles subséquentes à la création générale, quelle est l'œuvre de Dieu où nous puissions dire avec certitude que Dieu intervient comme créateur ? Lorsqu'il emploie un objet selon la connaissance parfaite qu'il en a, il en tire des effets que nous, qui connaissons cet objet infiniment moins bien, nous ne pouvons nous expliquer. Cette puissance n'est pas moins divine que l'autre, et dans tous les cas, il ne faut pas oublier que lui-même d'abord a fait les êtres qu'il choisit et préparé les instruments qu'il emploie. Nous ne devons donc pas craindre de rabaisser l'idée de Dieu en supposant que, dans l'accomplissement de ses desseins, il a égard à la nature des objets, quoiqu'il se plaise probablement à confondre nos pensées en cherchant ses moyens où nous n'aurions trouvé que des obstacles. Nous ne devons pas craindre non plus que cette supposition nous mette en contradiction avec l'Écriture ; car si l'Écriture

nous dit que *Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, et même celles qui ne sont point, pour abolir celles qui sont*¹³, il faut bien comprendre que les choses faibles de ce monde ne sont point des choses absolument faibles, et que les choses dont il est dit qu'elles ne sont point, *sont*, au contraire, ou *existent* dans le sens le plus énergique du mot. Si, comme Jésus-Christ nous l'enseigne, ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu, on a le droit de retourner cette proposition, et de dire que ce qui est petit aux yeux des hommes est plein de gloire aux yeux de Dieu, que ce qui, aux yeux des hommes, n'est rien ou n'est point, est réel et même considérable au regard de Dieu, seul infaillible estimateur. Sous le nom du néant opposé à l'être, ou de la petitesse opposée à la grandeur, que faut-il bien souvent entendre, si ce n'est l'*esprit*, qui est invisible, opposé à la *matière*, qui se voit ? Il ne faut donc point précipiter notre jugement ; il ne faut point confondre l'admirable et le miraculeux, ni faire de ce dernier la loi du gouvernement divin. Les œuvres de Dieu sont trop parfaites, la connaissance qu'il en a, trop intime, la puissance avec laquelle il en détermine les rapports, trop souveraine, pour qu'il ait habituellement besoin, si ce n'est pour confondre notre incrédulité ou pour encourager notre foi, de recourir à la création absolue, qui est, comme nous l'avons dit, le caractère du miracle. Généralement parlant, ce qu'il a fait suffit à ce qu'il veut faire, et toutes les sphères de la création en rendent témoignage. Newton avait prévu dans un immense lointain d'avenir une époque où il faudrait, de toute nécessité, que la main créatrice intervînt de nouveau. Ce qu'un philosophe croyant jugeait indispensable, un philosophe incrédule l'a démontré superflu. Laplace a prouvé que le suprême ordonnateur de l'univers avait pourvu à tout, et qu'un élément négligé par Newton garantissait la paix du firmament jusqu'aux dernières limites de l'existence des mondes. Certainement quand l'Éternel évoque Moïse du fond du désert et du milieu de ses troupeaux, pour fonder une nation indépendante et pré-

13. 1Corinthiens 1.27-28

parer de loin cette grande assemblée des peuples réservée au fils de David, il se sert de la faiblesse pour confondre la force, et tire ce qui est de ce qui n'était point. Néanmoins, lorsque Moïse, épouvanté de sa mission, allègue la pesanteur de sa langue et l'embarras de sa parole, que fait l'Eternel, tout en gourmandant l'incrédulité de Moïse, et en lui rappelant que c'est lui, l'Eternel, qui a fait la bouche de l'homme, que c'est lui qui a fait le muet et le sourd, le voyant et l'aveugle ? que fait-il ? *Aaron le lévite n'est-il pas ton frère ? dit-il à Moïse ; je sais qu'il est éloquent ; tu mettras mes paroles dans sa bouche, et je serai avec ta bouche et la sienne*¹⁴. L'Eternel donc, qui eût pu donner à Moïse une bouche éloquente, le laisse tel qu'il est, mais il lui donne pour compagnon et pour organe un homme naturellement éloquent.

Saint Pierre fut choisi dans le même esprit qu'Aaron l'avait été. Nous avons vu, dans notre discours précédent, une partie au moins de ce qui désignait le fils de Jona au choix de Jésus-Christ et à la mission spéciale qui devait être son partage. Nous n'y reviendrons pas. Mais ce qu'il faut dire maintenant, c'est que lorsque Dieu a commencé, il continue ; que rien ne sort incomplet d'entre ses puissantes mains ; que lorsqu'il a choisi un instrument il le perfectionne, il le cultive pour ainsi dire, de manière à le rendre entièrement propre à l'usage qu'il en veut faire ; il le conduit pas à pas, quelquefois par des voies difficiles et mystérieuses, qu'on reconnaît plus tard avec admiration. Jésus-Christ, ayant choisi le fils de Jona, s'attacha dès lors, si je puis ainsi dire, à son éducation. Qu'il y avait de choses à faire pour discipliner cette énergie sauvage, pour régler cette vivacité passionnée, pour épurer ce zèle trop charnel, pour humilier cette ardeur présomptueuse ! Pères de famille, instituteurs, pasteurs des peuples, venez étudier la divine pédagogie de Jésus-Christ. Venez, à cette école normale, apprendre la persévérance, le ménagement, l'inépuisable indulgence, et cette courageuse charité qui n'épargne à un pupille bien-aimé aucune des conditions d'un noviciat douloureux. Jésus-Christ a fait directement ou

14. Exode 4.14-15

indirectement l'éducation de tous ses apôtres, mais avec quelle particulière sollicitude l'éducation de l'apôtre sur lequel, comme sur un rocher, son Eglise devait être bâtie ! Vous auriez cru peut-être que le disciple que Jésus aimait, que saint Jean serait l'objet de plus de soins. Assurément il était pourvu à l'éducation de saint Jean ; elle se faisait, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur le sein de Jésus ; saint Jean se nourrissait en silence des paroles du Maître, se pénétrait de son esprit, s'appropriait de divins secrets ; il recueillait pour une époque encore éloignée des souvenirs et des inspirations d'une valeur infinie ; astre paisible et pur, il ne devait se lever à l'horizon de l'Eglise, il ne devait verser sur elle toute la lumière de ses enseignements qu'après que tous les autres apôtres auraient agi, auraient parlé ; et sa parole, comme un fruit de l'arrière-saison, devait être le complément magnifique, nouveau, inattendu, des enseignements d'un saint Pierre, d'un saint Jacques et d'un saint Paul. C'est pour cet avenir qu'il se réchauffait, qu'il mûrissait en silence, dans cette glorieuse et tout à la fois dans cette humble intimité avec un maître qu'il lui fut donné, avant tous les autres disciples, de bien comprendre et de bien connaître. Son éducation commencée par Jésus-Christ devait s'achever lentement dans la solitude et dans le recueillement de la vieillesse. Mais l'heure de Simon était moins éloignée ; elle allait sonner ; les premiers coups, dans la guerre qui se préparait, devaient être portés par lui ; c'était, de plus, une nature puissante, mais rude, toute pleine d'aspérités, composée des plus durs contrastes, et il y avait une telle liaison entre ses qualités et ses défauts, qu'il eût été impossible peut-être à un autre instituteur de retrancher les défauts sans entamer les qualités. L'attention toute privilégiée, et quelquefois exclusive en apparence, dont saint Pierre fut l'objet de la part de Jésus-Christ peut nous faire mesurer tout à la fois et la difficulté de la tâche et toute son importance. Interrogations, interpellations, réprimandes, rien n'est épargné, tout est prodigué ; Jésus-Christ enseigne saint Pierre par les faits comme par les paroles ; il habite avec lui, il en fait son intermédiaire et son représentant, il le met d'avance en contact avec son rôle futur, il

lui en fait prendre l'habitude ; enfin il l'expose, par sa providence, à une épreuve où Pierre succombe, mais pour se relever plus humble, plus soumis et plus fort. C'est après toutes les vicissitudes d'un noviciat nécessaire qu'il le consacre personnellement, et à part de tous les autres disciples, à l'apostolat qu'il doit exercer avec eux ; et, chose mémorable, cette consécration au saint ministère a le caractère d'une absolution.

Nous venons d'apprendre, par l'exemple de saint Pierre, que quand Dieu destine un homme à servir d'instrument à ses desseins, à plus forte raison quand il veut le placer comme un rocher dans les fondations de son Eglise, il a égard aux qualités naturelles de cet homme, et qu'ensuite, avec un art admirable, il le forme de plus en plus pour l'emploi dont il prétend le revêtir ; faut-il maintenant ajouter que la condition essentielle d'un tel ministère, à tous ses degrés, la qualité sans laquelle toutes les autres ne sont rien, celle par conséquent que Dieu cultive avec le plus de soin, c'est la foi, j'entends la foi au grand mystère de piété que l'Évangile nous révèle : Dieu manifesté en chair ? Il serait trop étrange et trop contradictoire que, lorsque le règne de Dieu sur la terre consiste précisément dans cette foi, est fondé sur cette foi, on pût, sans cette foi, sans la profession de cette foi, prendre une part active, directe et principale à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Non, tous les dons naturels sont peu de chose au prix de ce don spirituel ; tous les talents sont vains et leur culture une peine perdue, si cette foi ne les épure, ne les transforme, ne les sanctifie. C'est la double observation que nous avons à faire sur le fils de Jona. D'un côté, ses qualités naturelles n'ont pu faire de lui le chef de l'Eglise naissante qu'en tant que par sa foi il en était un membre vivant ; et d'une autre part, ses qualités naturelles elles-mêmes n'ont pu recevoir que de sa foi la maturité et la forme qui pouvaient les rendre profitables à l'Eglise de Dieu. La première de ces vérités aurait-elle besoin d'être prouvée ? Comment pourrait-on, sans être membre d'une société, en devenir le chef ou le conducteur ? Et comment pourrait en être membre celui qui n'en aurait épousé ni les

principes ni les intérêts ? Cela peut s'appliquer à toute société, et même à la société politique : l'homme qui la gouvernerait sans la comprendre, en pourrait être le tyran, il n'en serait jamais le chef, mais combien cela n'est-il pas plus vrai d'une société toute spirituelle ? Une telle société étant fondée en vue de certains principes et n'ayant d'autre but que leur promulgation, ne peut vouloir pour chef qu'un homme qui les aime et par conséquent qui les professe. Or, le principe de la société chrétienne, c'est que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Hors de ce principe, cette société n'en a point ; cette vérité restant debout, cette société reste debout ; cette vérité tombant, elle tombe ; car elle n'a plus de but, plus de raison d'exister, et son nom même n'est plus un nom. C'est pour cela qu'on a pu dire que le rocher de l'Eglise ce n'est pas Pierre personnellement, mais la parole qu'il adresse à Jésus : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant !* On a pourtant, à différentes époques, prétendu élever sur un autre fondement l'édifice de l'Eglise chrétienne ; on a donné pour centre à cette Eglise un Jésus qui n'était point le Christ, qui n'était point le Fils du Dieu vivant. Cette société fictive et menteuse avait dérobé le nom de l'Eglise, et il faut admirer avec effroi l'habileté funeste qui, en proscrivant les choses, prend soin de conserver les noms : c'est à cette seule condition, ce n'est qu'en donnant le change aux esprits, que l'ennemi pouvait obtenir quelque succès. Mais quoi qu'il en soit, la déclaration de saint Pierre étant supprimée, l'Eglise et le christianisme ne sont plus que de vains mots, le ministère qu'une usurpation, les sacrements qu'un jeu sacrilège. Le sens, la vérité de toutes ces choses n'est que dans ces paroles de Pierre : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Tu es le Christ, l'Oint du Seigneur, revêtu de cette triple onction qui se partageait, sous l'antique loi, entre les rois, les sacrificateurs et les prophètes. Tu es le roi de l'humanité, tu es le prophète souverain à qui l'Esprit n'a point été donné par mesure, tu es le sacrificateur éternel, offrant à Dieu dans ta vie et dans ta mort la réparation dont tout sacrifice n'est que l'emblème. Tu es le Fils du Dieu vivant, de ce Dieu qui n'est point une pure conception de notre intelligence, et pour ainsi dire un vœu de notre

raison, mais de ce Dieu qui se distinguant ou se détachant de sa création, s'est produit à nous comme une personne, s'est manifesté dans le domaine du temps, a mêlé son histoire à notre histoire, a semé de son souvenir les siècles, a cessé, à l'égard de l'homme, d'être une pensée ou une nécessité, pour devenir un être, un Dieu personnel, un vrai Dieu. Tu es, pour tout dire en un seul mot, le Médiateur, réunissant en toi toute la plénitude de la divinité et toute la plénitude de l'humanité, le lien vivant entre Dieu et l'homme, l'être en qui se réconcilient par le fait et substantiellement le Créateur éternel et la créature formée à son image. Ta mort a consommé, a consacré cette réconciliation ; mais, ô Fils unique du Dieu saint, en revêtant notre chair et notre condition, tu l'opérais déjà ; déjà l'humanité, en ta personne, était réhabilitée, et ta mort autorisa chacun des individus dont cette humanité se compose, à prendre sa part dans cette réhabilitation générale. Oui, tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ; tu l'es puisque tu n'es pas un météore de l'histoire, un mensonge de l'imagination, un fantôme, un rêve de l'esprit humain. Tu n'es rien, moins que rien pour la conscience et pour le salut, ou bien tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, ou bien il n'y a point d'Eglise ; que dis-je point d'Eglise ? point d'espérance, point d'avenir, point de ciel, point de Dieu ; et un peu de poussière, trempée de quelques larmes, exprime toute la destinée de la triste humanité.

Quelle apparence que, sans croire, sans aimer, sans proclamer cette vérité, on puisse être le ministre, encore bien moins le rocher de l'Eglise ? Mais il faut ajouter que cette foi seule peut mettre à la hauteur de leur destination les dons naturels d'un apôtre de l'Évangile. Cette foi, qui est la vérité religieuse, renferme aussi la vérité morale. Elle est le centre et le lien de toutes les vertus, comme elle est le centre et le lien de toutes les vérités. Par elle, pour mieux dire, et par elle seule, chaque qualité devient une vertu. Sans elle, les plus précieuses qualités deviennent des obstacles, et les rivages en apparence les plus sûrs de redoutables écueils. Elle seule ap-

propre, tempère, accorde, concilie, anime sans agiter, élève sans troubler, développe avec harmonie. Ce qu'il y a de charnel et de passionné dans nos meilleurs sentiments est rejeté par cette flamme divine comme d'impures scories, et le métal, lavé pour ainsi dire par le feu, est propre dès lors à tous les usages du sanctuaire. La prudence devient zélée, et le zèle devient prudent, la témérité se réduit au courage, la conviction n'emprunte plus sa force à l'esprit de contention, l'enthousiasme apprend la patience, le dévouement s'accoutume à se passer de la gloire et même du succès, si bien que celui qui n'a fait que semer se réjouit franchement avec celui qui moissonne ; enfin la sévérité n'ôte plus rien à la tendresse, ni la tendresse plus rien à la sévérité. Ainsi, tout à la fois fervent et dompté, obéissant et libre, le croyant porte dans son œuvre et les avantages de l'homme naturel, cette grâce, cette aisance, cette spontanéité dont on ne se passe point, et les prérogatives de l'homme nouveau, la justesse, la mesure, la rectitude, la conséquence et l'autorité. Heureux, divin tempérament, qui n'est donné qu'à ceux qui, du fond du cœur, peuvent dire à Jésus : *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant !* Aussi n'en doutons pas : lorsque Jésus-Christ imposa le nom de Pierre à un homme qui ne lui avait point dit encore : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*, c'est qu'il voyait en lui le germe de cette foi, ou qu'il avait résolu de la lui donner. Mais afin qu'on ne pût point s'y tromper, il renouvela ce même acte dans des circonstances nouvelles ; il dit une seconde fois à Simon : *Tu es pierre*, lorsque Simon lui eut dit publiquement : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*. Ce qui d'abord avait été un don gratuit, une concession souveraine, prit en quelque sorte le caractère d'une récompense ou d'un échange : *Tu es bien heureux*, dit Jésus à Simon ; *car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux deux ; et moi je te dis à mon tour : Tu es pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Plus d'équivoque, plus de méprise possible. Ces paroles font éclater à la fois la souveraine liberté de Dieu, et sa souveraine raison : sa souveraine liberté, en ce que, parmi tous ceux qui confessent la même foi que Simon, c'est Simon seul qu'il a choisi ; sa

souveraine raison, en ce qu'il donne pour conducteur à l'Eglise un homme en qui la foi de l'Eglise et la pensée du christianisme se trouvent entières et vivantes.

Enfin les faits nous ont prouvé que Jésus-Christ avait bien nommé Simon, ce qui nous conduit à cette dernière réflexion : Il n'appartient qu'à Dieu de bien nommer, parce qu'il n'appartient qu'à lui de sonder les cœurs et les reins. C'est une gloire qu'il faut lui laisser, c'est un droit qu'il ne faut pas nous attribuer. Sans doute vous me comprenez. Je ne viens pas vous interdire, au nom du respect dû à Dieu, tout jugement et par conséquent toute décision ; ce serait, d'un seul mot, déclarer la vie humaine impossible ; ce serait démentir l'Evangile même, dont plusieurs préceptes importants supposent l'exercice du droit que j'aurais nié. Pour n'en citer qu'un seul exemple, comment refuser absolument à un homme la faculté de connaître son semblable et, jusqu'à un certain point, de le juger, quand Jésus-Christ lui-même, parlant des docteurs de religion, dit à ses disciples : *Vous les connaîtrez à leurs fruits*¹⁵ ! Ce qu'est une personne dans un moment donné, ce qu'elle est par rapport à telle personne ou à tel objet, et même ce qu'elle est quant à son caractère, qui n'est pas son âme, mais la forme de son âme, nous pouvons le savoir ou du moins le présumer ; car, à ces différents égards, nous allons rarement au delà d'une très forte probabilité. Mais présumer ou même savoir tout cela, ce n'est point encore savoir absolument ce *qu'est* un individu. Ce qu'il *est*, c'est proprement et uniquement ce qu'il *peut être* ; ce qu'il *est*, c'est ce qu'il *deviendra*. Le germe profond et invisible de son avenir constitue sa personnalité ; or, ce germe, qui le connaît ? Quand un homme devient autre chose que ce que nous avons pensé, ou même le contraire, que disons-nous ? que nous ne le connaissions pas ; que l'événement a révélé dans cet homme un élément qui nous avait échappé ; car il ne nous vient pas à l'esprit de supposer que tout à coup cet homme soit devenu essentiellement ce qu'il n'était

15. Matthieu 7.20

pas. Or, cela nous arrive assez souvent pour nous servir de leçon. Puisque, dans certains cas, un élément aussi essentiel nous a évidemment échappé, nous devons croire qu'en chaque individu, le dernier fond se dérobe à nos regards. Qui ne sait d'ailleurs à quel point les circonstances modifient le caractère et toute l'existence morale d'un homme ? Combien, sous l'empire des circonstances, n'apparaissent pas différentes deux individualités essentiellement semblables ! Combien semblables deux individualités essentiellement différentes ! Ne faudrait-il pas, pour les apprécier l'une et l'autre, pouvoir séparer la personne des circonstances qui l'entourent ? et qui oserait l'essayer ? qui se flatterait de faire exactement la part des circonstances ? Personne, si ce n'est Dieu. Qui est-ce encore qui pourrait séparer un homme de ses opinions, qui lui sont bien souvent ajoutées du dehors, qui ne sont guère à son âme que ce que ses vêtements sont à son corps, et qui paraissent néanmoins une partie de lui-même ? qui fera ce partage ? Personne si ce n'est Dieu ; et c'est avec bien de la raison qu'un Père de l'Eglise a déclaré que « chaque homme n'est réellement que ce qu'il est aux yeux de Dieu, rien de moins et rien de plus ». Ainsi donc, dans la rigueur de l'expression, Dieu seul peut *nommer* ; mais le nom qu'il donne est le vrai nom, le nom qui épuise l'idée, le nom irrévocable, le nom éternel. Nommons pourtant, puisqu'après tout il le faut, mais que ce soit avec réserve ; souvenons-nous que nos appellations les plus vraies ne sont jamais intimes, jamais complètes ; craignons surtout de nommer dans le sens du mépris ou du blâme ; et puisque notre destin est de nous tromper souvent, que nos erreurs portent le sceau de cette charité qui croit tout, qui excuse tout, qui supporte tout, qui espère tout.

Il ne nous était pas nécessaire de nommer parfaitement chacun de nos semblables ; mais il nous importait infiniment de bien nommer Dieu, et Dieu ne nous a pas refusé ce qui nous importait le plus. Il nous a dit son nom dans l'Evangile : et désormais nous savons que Dieu est saint et que Dieu est amour. Savoir cela, c'est tout savoir. C'est savoir le vrai

nom de toutes choses. C'est savoir que ce monde n'est pas un chaos, mais un monde. C'est savoir que notre carrière terrestre n'est pas sans raison ni sans but. C'est savoir que l'homme, jusque dans la profondeur de sa chute, est un être dont Dieu honore la nature. C'est connaître le vrai nom de la prospérité, qui est grâce, et de la douleur, qui est épreuve. C'est connaître que la vie n'est pas ce que nous appelons de ce nom, mais que notre vraie vie est cachée avec Christ dans le sein de Dieu. C'est connaître enfin *notre* vrai nom : nous sommes les enfants du pardon après avoir été les enfants de la colère. Toute cette nouvelle et sublime nomenclature a été proclamée du haut de la croix, et transcrite dans l'Évangile, où le plus ignorant d'entre nous peut l'épeler avec le plus savant. En se nommant lui-même, Dieu a tout nommé. O divin nomenclateur, ô divin instituteur de l'humanité, amène tous les hommes à ton école ! Remplis tous les cœurs d'une vive, d'une insatiable, d'une sainte curiosité ! Enseigne aux uns à chercher sérieusement de quel nom tu veux qu'on te nomme ! Détourne les autres de chercher uniquement ton nom dans les lois de leur pensée, dans celles de l'univers et de la société, dans les besoins de la nature humaine, mais dans cette parole de la croix, où sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ! Que le nom adorable dont tu t'es nommé dans l'humble hôtellerie de Bethléem, dans le jardin de Gethsémané et sur le rocher de Golgotha, que ce nom majestueux et consolateur devienne à jamais ton nom dans notre conscience et dans notre cœur ! Que notre vie, ô Dieu, te nomme comme tu t'es nommé ! Que notre vie réponde au nom glorieux et doux dont tu nous as nommés toi-même ! Que tout notre effort soit de le porter dignement sur la terre ! que toute notre ambition soit de nous le voir à jamais confirmé dans les demeures éternelles !

L'Utilitarisme chrétien

« La bonté et la vérité se sont rencontrées. »

(Psaume 85.11)

Parmi les reproches qu'on a faits au christianisme (et quels reproches ne lui a-t-on pas faits !) il en est un sur lequel notre époque semble insister particulièrement : c'est celui de faire trop exclusivement appel à l'amour du bonheur, et de conspirer ouvertement avec l'égoïsme du cœur humain. Aucun reproche ne saurait être plus grave, puisque, s'il est juste, il dépouille le christianisme du premier mérite auquel toute religion prétend, savoir, de nous rendre meilleurs, ce qui ne peut avoir lieu qu'en nous détachant de nous-mêmes. Le christianisme aurait donc aggravé le mal qu'il devait guérir ; et ce ne serait pas assez de dire qu'il ne répond pas à son but, il faudrait dire qu'il va à rencontre du but qu'il annonce, du but même de toute religion, et qu'il n'y a pas de morale purement humaine qui ne mérite de lui être préférée, puisque toute morale humaine, je dis la plus élémentaire, la moins élevée, *veut* tout au moins ce que le christianisme n'a pas voulu.

Il faut remarquer encore que les hommes qui font ce reproche au christianisme ne sont pas en général des incrédules de bas étage ni des êtres vulgaires. Quelques-uns paraissent des hommes graves ; la plupart sont des hommes habitués à réfléchir ; et la nature même de leur objection

semble un préjugé en faveur de leur caractère. Le gros des incroyants élève contre le christianisme de tout autres griefs ; et l'on se sent, avant toute discussion, disposé à donner la préférence à ceux à qui le christianisme ne paraît pas assez spirituel et assez désintéressé sur ceux dont il ne satisfait pas le sens charnel et les inclinations mondaines.

Mais enfin, quel que soit le caractère des uns et des autres, et quelque inégalement que se partage entre eux notre estime, il n'en est pas moins surprenant que le christianisme se soit attiré deux reproches aussi opposés ; celui d'exiger trop de renoncement et celui d'en exiger trop peu. Ne serions-nous pas en droit de répondre au grief des seconds par la plainte des premiers, par cette vieille plainte, qui a commencé avec le christianisme lui-même, et n'a dès lors cessé de retentir ? Et ne pourrions-nous pas nous prévaloir ensuite contre les premiers de la plainte des seconds, c'est-à-dire demander à ceux qui reprochent à la religion ses dures exigences, comment donc il se fait qu'on lui reproche, d'un autre côté, sa complicité ou sa connivence avec nos penchants égoïstes ? N'est-il pas très probable qu'une religion en butte à deux reproches contradictoires n'en mérite réellement aucun, et que ces reproches eux-mêmes, par leur contradiction, ne prouvent qu'une chose, c'est que le christianisme s'est arrêté, dans ses exigences ou dans ses concessions, au point où il fallait s'arrêter ? Ce serait raisonner et conclure comme tout le monde, en pareil cas, raisonne et conclut. Quand nous entendons adresser à un homme deux reproches qui se contredisent, notre premier mouvement est de juger qu'il ne mérite ni l'un ni l'autre, et qu'il se tient à une égale distance des deux excès dont on l'accuse. A bien plus forte raison pourrions-nous juger ainsi du christianisme. Car, après tout, le même homme peut, en des temps différents et avec des personnes différentes, se montrer prodigue ou avare, apathique ou passionné, et mériter tour à tour les reproches qu'il n'a pu mériter à la fois. Mais le christianisme n'est pas un homme qui peut, d'un temps à l'autre, différer de lui-même : c'est une doctrine qui ne change

point avec les temps, ou, pour mieux dire, c'est un fait accompli une fois pour toutes, et qui ne saurait, d'époque en époque, revêtir un caractère différent. En sorte que, toujours semblable à lui-même, il n'a pu hier mériter un reproche, et aujourd'hui le reproche contraire. Si donc on les lui adresse l'un et l'autre, il faut croire de deux choses l'une : ou qu'une institution composée de deux principes qui se nient et se détruisent, peut subsister longtemps et prospérer, contre l'évidence de cette vieille maxime : *Que tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert*¹, ou que les deux accusations dont le christianisme est l'objet sont également mal fondées, et qu'entre les deux excès qu'on lui impute, il a su garder un juste milieu. Vous jugerez laquelle de ces deux suppositions est la plus raisonnable.

Mais nous en tiendrons-nous à cette réponse ? et même en ferons-nous usage ? Non, car bien loin de repousser, au nom du christianisme, les deux reproches dont nous venons de parler, nous les acceptons, en son nom, l'un et l'autre. Nous en chérissons même sur tous deux. A notre sens, ce n'est pas assez de dire que le christianisme accorde trop à l'intérêt, ou que le christianisme donne trop au devoir. Trop, un peu trop, beaucoup trop, sont des termes vagues, auxquels nous en substituons d'absolus. Nous disons, parce que cela est vrai, que le christianisme accorde tout à l'intérêt, et qu'il accorde tout au devoir. Et nous disons que cela doit être, parce que le christianisme, s'il est vrai, doit correspondre à la nature humaine, en ce qu'elle a d'essentiel et d'ineffaçable. C'est sur cette nature qu'il eût fallu d'abord diriger les reproches qu'on dirige contre lui. Car c'est bien elle dont on peut dire qu'elle renferme deux principes opposés dont chacun est absolu, dont chacun prétend à occuper toute l'âme. C'est bien elle qui veut, toujours et à tout moment, deux choses contraires. Remarquez bien que nous ne parlons pas ici de l'homme, de tel ou tel homme, mais de la nature humaine. Hélas ! combien d'hommes qui ne semblent jamais vouloir qu'une chose, leur intérêt ! combien peu qui veillent à la fois,

1. Matthieu 25.4

et même qui conçoivent réunies, ces deux choses si différentes en apparence, leur intérêt et l'intérêt de Dieu ! Mais ce que l'individu ne veut pas à l'ordinaire, universellement et constamment, la nature humaine le veut, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose en l'homme qui le presse également et de chercher son bonheur et de se sacrifier ; quelque chose qui lui dit à la fois qu'il est créé pour être heureux et qu'il est créé pour être saint ; qu'il existe pour lui-même et qu'il n'est point à lui-même. Il n'est personne qui, plus ou moins distinctement, ne trouve ces deux sentiments au fond de son cœur. Qui est-ce qui veut être heureux à moitié ? Qui est-ce qui croit pouvoir obéir à moitié ? Qui est-ce qui ne porte pas en soi une soif inextinguible de bonheur et une loi inexorable de perfection ? Et comment peut-on appartenir également aux deux principes, c'est-à-dire tout entier à soi-même et tout entier au devoir ?

Si l'on voulait s'étonner ou se scandaliser de quelque chose, ce serait de cela tout d'abord. Cependant nul ne songe à reprocher cette contradiction à la nature humaine, parce que cette nature est un fait auquel on ne peut rien changer, et qu'il faut bien accepter tel qu'il est. Mais alors pourquoi s'étonner que ce qui est dans l'homme se retrouve dans la religion ? Comment une religion nous serait-elle suspecte en reproduisant ce phénomène, et non pas plutôt en ne le reproduisant point ? Comment ce fait, au lieu de nous la faire juger fausse, ne nous fait-il pas présumer qu'elle est vraie ? Sans doute qu'elle ne doit pas se contenter de reproduire la contradiction ; sans doute qu'elle doit la résoudre ; mais pour la résoudre il faut la reconnaître ; et quand vous la voyez, bien loin de dissimuler ces deux traits ineffaçables de notre nature, le besoin du bonheur et la loi du sacrifice, les avouer, au contraire, si hardiment et si hautement, combien n'est-il pas probable qu'elle a trouvé le secret de les concilier, sans les affaiblir ni l'un ni l'autre, et même sans leur porter la plus légère atteinte ?

Une religion fausse se débarrasserait du problème en le niant ; la religion vraie doit le reconnaître et l'avouer. Sa tâche, son triomphe, sa gloire,

ce n'est pas d'obscurcir les termes du problème, c'est de les réduire à l'unité, c'est de faire un même sentiment, en nous, de ces deux sentiments jusqu'alors divers et contradictoires. Toutes les couleurs s'accordent dans les ténèbres, qui les détruisent toutes ; mais toutes les couleurs aussi se fondent dans la pure lumière, qui n'est que la réunion de toutes les couleurs, sans être elle-même une couleur ; car toute couleur particulière est un commencement de ténèbres, et toute couleur poussée à l'excès arrive au noir parfait. Eh bien ! il en est des deux faits que nous avons signalés dans la nature humaine comme de deux couleurs que la religion se charge de fondre en une seule et pure lumière. Si la religion est vraie, nous verrons, sous son influence, le second de ces éléments absorber le premier, comme le premier absorber le second, la sainteté se résoudre en bonheur, le désir du bonheur se satisfaire par la sainteté, les deux principes devenir un même principe, les deux hommes qui sont en chacun de nous n'être plus qu'un seul homme. Car c'est un même être qui, dans chacun de nous, aspire à ces deux choses, ne consent pas à être divisé par elles, et veut, dans les deux objets de sa poursuite, se retrouver *un, entier et lui-même*. Ce ne sont pas deux besoins, mais deux noms d'un même besoin, qui, lors de notre chute, se dédoublant, pour ainsi dire, nous a dédoublés nous-mêmes, a créé en chacun de nous deux hommes différents, et a donné à notre vie un caractère faux, parce que le changement de notre volonté n'a pas pu changer le caractère des choses, parce que tout, dans ce qui est hors de nous, a été calculé sur notre premier état et non sur le second, et que le changement qui a eu lieu en nous n'a pas pu faire que nous trouvions le bonheur autre part que dans la sainteté.

Ainsi donc, entendons-nous bien : la religion trouve en nous l'amour du bonheur et le principe du devoir séparés ; et sa mission, son chef-d'œuvre est de les réunir. Il n'y a que la religion, c'est-à-dire qu'il n'y a que Dieu qui puisse le faire ; mais nous ne disons pas qu'il n'y a que la religion qui puisse en concevoir ou nous en faire concevoir l'idée. Cette idée n'est pas

au-dessus des forces de notre raison.

La loi, vous le savez, s'accomplit dans l'amour. L'homme est ce qu'il doit être, il a rempli sa destination quand il aime. Or, partant de ce point, que la loi s'accomplit dans l'amour, nous demandons si l'amour de nous-mêmes ou du bonheur est essentiellement opposé à l'amour, et par conséquent à la loi. Comment le serait-il, puisqu'il est la condition et le point de départ de tout amour ? Comment aimer autrui, si l'on ne s'aimait soi-même ? Comment être sensible à ce qui le touche, si rien ne nous touchait ? Comment comprendre sa situation, ses vœux, ses espérances, si toute situation nous était à nous-mêmes indifférente, et si nous n'étions capables, pour notre compte, de former aucun vœu, ni de concevoir aucune espérance ? Comment y aurait-il lieu au dévouement et au sacrifice, si nous ne tenions à rien, et qu'il nous fût égal de posséder ou de ne posséder pas ? Comment désirer le bonheur d'autrui, si le désir du bonheur était étranger à notre nature ? Comment jouir du bonheur d'autrui, si nous ne savions ce que c'est que jouir ? Comment, enfin, nous séparer de nous-mêmes, ce qui est le propre de l'amour, si d'abord nous n'étions unis à nous-mêmes ? Comment, en d'autres termes, vivre en autrui, ce qui est le propre de l'amour, si d'abord nous ne vivions pas en nous ? Vous voyez donc que cet amour de nous-mêmes, si profond, si indestructible, tellement inséparable de nous-mêmes que sans lui nous ne serions pas nous-mêmes et qu'on ne saurait le détruire sans nous détruire, est aussi le point d'appui de tous nos sentiments et se trouve à la base de toutes nos affections. Mais c'est trop peu dire : il n'est pas seulement à la base de nos affections, il se mêle avec elles, il les pénètre, elles sont pleines de lui. Comment ferez-vous pour que l'amour, le plus généreux même et le plus pur, ne soit pas un intérêt et un attrait ? Et l'attrait ne suppose-t-il pas quelque source de plaisir ou de bonheur dans l'objet vers lequel on se sent attiré ? Ne trouve-t-on pas nécessairement le bonheur dans ce qu'on aime, par cela seul qu'on l'aime ? Ces deux idées ne sont-elles pas tellement correspondantes, qu'il est im-

possible de concevoir l'amour sans bonheur, puisque, si un objet ne nous donnait aucune sorte de bonheur, nous serait impossible de l'aimer ? Il est très vrai, d'un autre côté, qu'il y a contradiction entre la recherche préméditée de notre bien et l'amour ; aimer par intérêt, ce n'est pas aimer, et ces mots refusent même de s'allier ; mais n'importe, ce bonheur qu'on n'a pas cherché, on le rencontre ; que dis-je ? on l'avait d'avance ; on le portait en soi : le bonheur n'est pas la récompense de l'amour ; le bonheur est dans l'amour même ; l'amour est plein de bonheur ; l'amour est un bonheur. Et si maintenant vous supposez l'âme affectionnée, non à quelque objet particulier et passager, qui peut lui donner un bonheur particulier et passager, mais attachée à sa *loi* (qui d'ailleurs, aimée ou non aimée, n'en serait pas moins et éternellement sa loi) ; si vous supposez l'âme aimant son devoir, aimant la sainteté, aimant Dieu, qui renferme en soi tout cela ensemble ; si vous faites que ce qui était sa loi devienne son amour, n'aurez-vous pas fait que ce qui était sa loi devienne son bonheur ? n'aurez-vous pas terminé la guerre entre les deux éléments de sa nature ? n'aurez-vous pas réconcilié l'amour de soi-même avec l'amour du bien, et le bonheur avec la sainteté ? Et cette pure supposition ne vous fait-elle pas comprendre qu'entre l'amour de nous-mêmes, pris en général, et la loi intérieure du devoir, il n'y a aucune contradiction essentielle, et qu'il n'y a aucune nécessité de détruire ni même de restreindre l'un des deux éléments pour faire place à l'autre, puisqu'ils sont propres et destinés à former dans notre âme un seul et même sentiment ?

Ce que nous disons de l'amour de nous-mêmes, nous ne le disons pas de cette autre affection qui, dérivant de l'amour de soi, n'en est que l'abus et la corruption ; nous voulons parler de l'égoïsme. Ce sentiment a pour caractère distinctif de chercher sa satisfaction dans l'isolement de l'individu. Et en effet, l'amour de nous-mêmes, dans sa pureté, ne nous empêche pas de nous unir au reste de la création sensible ; l'égoïsme nous en sépare ; le premier nous répand, le second nous resserre ; le premier nous laisse abou-

tir à tous les êtres de l'univers, le second les fait tous aboutir à nous seuls ; le premier nous permet de multiplier notre existence par la sympathie, le second nous réduit à notre vie individuelle, qui, ainsi réduite, est une mort ; le premier est une harmonie, le second est un faux ton dans l'universel concert ; le premier est vérité, le second est mensonge ; le second, pour tout dire, est un avortement du premier. Tel est l'égoïsme, pour qui tout est instrument, et rien n'est but que lui-même. Ce fils bâtard de l'amour de soi est le père d'une nombreuse et abominable famille. La vanité, l'avarice, la volupté, toutes les passions qui nous retournent sur nous-mêmes, qui nous emprisonnent et nous ensevelissent en nous-mêmes, sont les détestables aînés de cette race impure. Mais ce n'est pas là seulement que l'égoïsme se reproduit et se multiplie. Il est présent dans toutes nos affections purement naturelles ; il y domine aisément ; souvent il y est seul. Hélas ! l'affection qui, sur la terre, est devenue le type de l'amour même, l'amour maternel, n'est pas toujours sans égoïsme, et son égoïsme est quelquefois cruel !

Après ces considérations nous ne pouvons plus mettre en question s'il est permis à la religion de rendre l'homme heureux. Il est clair que non seulement elle le peut, mais qu'elle le doit ; qu'elle ne peut pas, si elle est vraie, ne pas donner le bonheur, et que c'est là un des caractères principaux de sa vérité. Mais en lui accordant ce résultat, comme inévitable, plusieurs demanderont si elle doit l'annoncer, et s'il est digne d'elle de commencer par l'offrir. N'est-ce pas, disent-ils, faire appel à la partie la moins noble de notre nature, et attirer nos regards précisément sur le point d'où il faudrait les détourner ? N'est-ce pas de sainteté qu'il faut parler d'abord, et laisser le bonheur venir avec la sainteté ?

Ceux qui parlent ainsi oublient ce dont ils viennent de convenir ; c'est que le bonheur est nécessairement uni à la sainteté ; c'est que depuis longtemps l'arbre a porté ses fruits ; que la vie de mille et mille chrétiens a vé-

rifié cette parole du Sauveur : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice !*² et que ce bonheur, cette paix du moins, dont jouissent les vrais chrétiens, a conduit bien des âmes vers cet Evangile qui devait les conduire vers les mêmes expériences. En sorte que quand l'Evangile ne parlerait pas de bonheur, le bonheur des chrétiens en parlerait.

Mais ces chrétiens eux-mêmes, dont le bonheur nous fait envie, et qui le sont devenus sans avoir vu ou sans avoir entendu d'autres chrétiens, n'a-t-il pas fallu que la religion leur parlât de bonheur ? Nous savons qu'il n'est que trop ordinaire aux hommes, quand ils font des théories, ou morales ou politiques, de partir de l'homme tel qu'il devrait être, plutôt que de l'homme tel qu'il est. Il nous semble qu'on doit attendre quelque chose de mieux de la religion, et que, si quelqu'un a du bon sens, ce doit être Dieu. Or, qu'est-ce qui caractérise notre état actuel ? C'est d'avoir perdu le goût de la sainteté, mais non pas certes d'avoir perdu le goût du bonheur ; c'est de ne point sentir assez vivement, assez distinctement que le bonheur est inséparable de la sainteté, mais non pas certes de ne pas sentir assez vivement ni assez distinctement le profond, l'inaltérable besoin d'être heureux. Ce n'est pas là un sentiment que notre chute ait affaibli ; c'est là qu'on est sûr de nous trouver, c'est par là qu'on est sûr de pouvoir nous prendre. La sainteté est le terme ; est-ce du terme que la religion doit partir ? Cette pensée est absurde. Mais par quoi donc faut-il qu'elle attire l'homme, et par quoi se l'attachera-t-elle, si elle ne lui annonce pas le bonheur ? Remarquez bien de quoi nous parlons quand nous parlons de religion. Nous n'entendons pas par là une connaissance ou un sentiment que l'homme reçoit avec la vie et qu'il apporte en naissant ; nous entendons une alliance de Dieu avec l'homme, survenant plus tard pour réparer le vice ou l'imperfection de notre état naturel, et pour combler un vide dans notre existence. Mais comment un vide que Dieu seul peut combler ne serait-il pas senti ? et comment ce sentiment ne serait-il pas une peine ?

2. Matthieu 5.6

Comment donc la religion ne s'annoncerait-elle pas comme une réparation ou comme un remède ? Et si elle est une manifestation de la charité de Dieu à notre égard, et un moyen de cette charité, comment supposer qu'avec un tel dessein, Dieu s'adresse de préférence à la partie la moins accessible de notre être, et frappe de préférence à la porte que nous lui ouvrirons le plus difficilement ? N'est-il pas bien plus probable que sa bonté lui fera choisir, pour pénétrer jusqu'à notre cœur, cette porte incessamment et largement ouverte dont nous vous avons parlé, le besoin et l'amour du bonheur ?

Faire un crime à la religion de cet innocent attrait, serait véritablement étrange. Vaudrait-il mieux peut-être qu'elle n'usât pas du seul moyen dont elle dispose, et que, pour se ménager des suffrages tout à fait purs, elle prît soin de cacher tout ce qu'elle a d'aimable et de touchant ? Je ne sais, en vérité, si vous seriez ici plus sévères envers l'homme ou envers Dieu même. Envers l'homme à qui vous semblez dire : « Peu importe que tu aies besoin d'être consolé ! Peu importe que toute la création, dont tu fais partie, et dont toutes les douleurs retentissent dans ton sein, soit dans le deuil et soupire ! Peu importe que tu te sentes privé de la vraie paix et pour jamais incapable de toute véritable joie ! Tes besoins ne sont rien, et tes devoirs sont tout. Reçois d'abord la loi ; que le reste, ensuite, vienne ou ne vienne pas ; la religion n'a point à s'en inquiéter. » Sévères envers Dieu même, à qui vous semblez dire : « O infinie charité ! réprimez-vous ! contraignez-vous ! Vous ne demandez qu'à vous répandre : sachez vous resserrer ! Vous vouliez parler à l'homme de votre amour : parlez-lui seulement de vos droits. Vous vouliez le gagner par la miséricorde : ne le gagnez pas. Vous pouviez l'enlacer dans les réseaux de la compassion : laissez-le s'échapper. Vous vouliez le toucher : ne le touchez point. Ne lui offrez pas ce qu'il demande : offrez-lui ce qu'il ne demande pas. Bonté infinie, soyez seulement la sainteté infinie ! Amour, ne soyez pas amour ! »

Mais si la religion ne dit pas à l'humanité cette parole de consolation que l'humanité attend, que lui dira-t-elle donc ? Qu'est-ce, en effet, qu'une

religion, qu'est-ce que la religion ? C'est une consolation. Le recueil le plus complet des préceptes moraux les plus élevés n'est pas une religion. La morale ne devient une religion que par l'espérance. Nous donner une morale, fût-ce la plus parfaite des morales, ce n'est pas nous donner une religion. La religion, sans doute, doit renfermer une morale, et une morale parfaite ; mais la morale, prise en elle-même, réduite à elle-même, plus elle est parfaite, moins elle est une religion. Nous faire connaître mieux les préceptes de la loi, c'est seulement aggraver notre responsabilité, et porter au comble notre détresse. Ainsi donc, Dieu n'aurait parlé que pour nous désespérer ! et ce n'est pas assez que la religion n'exerce pas d'attrait ; il faut de plus qu'elle inspire l'épouvante ! En effet, il est nécessaire que vous en veniez jusque-là ; vous ne sauriez vous arrêter à mi-chemin ; et, ne l'ayant pas voulue aimable, il faut que vous la fassiez terrible !

Approfondissez davantage encore la situation du genre humain : ce n'est pas seulement d'être consolé qu'il a besoin, il a besoin d'être rassuré. Vous ne l'ignorez pas : le malheur de l'homme n'est pas uniquement de se sentir inférieur de beaucoup à l'idée qu'il se fait de sa destination ; son malheur encore, et qui tient au premier, c'est de se sentir justement et irrévocablement privé de la bienveillance du Dieu qu'il a offensé ; c'est d'être obligé de se représenter, sous différentes formes (et qu'importent ici des formes, des images et des mots !) son Dieu comme un Dieu irrité, aliéné de lui ; c'est de s'avouer qu'avec Dieu, le souverain bien, la véritable vie, l'éternité lui échappera ; c'est de se sentir, vivant, la proie de la mort ; c'est d'éprouver, dès ici-bas, les atteintes du ver qui ne meurt point et du feu qui ne s'éteint point. Voilà la situation qu'on a beau se déguiser, se pallier, et dans l'horrible vérité de laquelle la conscience nous replace incessamment. Voilà le sujet de la première question que tout homme adresse à toute religion ; et, pour ne pas tromper cette attente, il faut qu'une religion soit tout d'abord une offre ou une promesse de réconciliation. Nous disons qu'il le faut et qu'une religion qui ne fait pas cela, qui ne commence pas

par là, n'est pas une religion. Nous disons qu'il serait inutile d'annoncer à l'homme, en supposant qu'il ne la connût pas, la vérité sur sa destination et sur ses devoirs, sans l'avoir préalablement assuré que Dieu le reçoit en grâce, que sa vie sera jugée par la tendresse d'un père, et que les péchés de ses jours passés, et les faiblesses qui resteront attachées à toutes ses œuvres, ne frapperont pas de stérilité ses efforts et son zèle. Une religion vraie doit donc être une bonne nouvelle, un Evangile ; toutes les religions, plus ou moins, ont prétendu l'être.

Nous avons parlé hardiment au nom de tous ; nous avons supposé ce sentiment de condamnation et ce besoin de réconciliation présent dans le cœur de tous ceux qui nous écoutent. Maintenant nous convenons que, s'il en est qui aient la conscience de n'avoir jamais été séparés de Dieu, d'avoir toujours aimé ce qu'il aime et voulu ce qu'il veut ; s'il en est qui n'aient jamais été en arrière avec Dieu, et, que sais-je ? avec qui Dieu, au contraire, soit en reste ; s'il est ici, en un mot, des hommes qui ne soient pas des hommes, des hommes d'une autre race que celle d'Adam, l'argument que nous venons d'employer ne les regarde pas, et il est naturel qu'ils n'en soient pas touchés. Mais si leur inaltérable sécurité ne les a pas rendus insensibles à une situation qui n'est pas la leur, nous osons les sommer eux-mêmes de nous dire si cette religion, qui ne peut être la leur, n'est pas telle qu'il la faut au reste des hommes, et si, dans la touchante condescendance qu'elle révèle en Dieu, ils trouvent rien qui soit indigne de Dieu et qui soit indigne de l'homme. Indigne de l'homme ? Ah ! j'en conviens ; si la perspective ouverte à l'homme par la religion était celle d'un bonheur terrestre ; si Dieu l'attirait, oserai-je dire l'alléçait, par l'appât des jouissances de la chair et de la vanité ; s'il lui garantissait dans ce monde, je ne dirai pas des voluptés et des trésors, mais une existence paisible, douce et honorée ; si même, en renvoyant au-delà du tombeau l'effet de ses promesses, il remplissait l'éternité d'un bonheur mondain, et transportait la terre dans le ciel, un tel système serait tellement indigne de l'homme, –

écoutez bien – que l’homme n’en voudrait point. Il n’y a du moins que des hommes et des peuples avilis qui puissent, à ce point, laisser tromper leurs besoins et matérialiser leurs espérances. Le malheur de l’homme est un malheur sublime, et sa douleur a quelque chose de saint. Ce qu’il cherche dans la religion, c’est le ciel et l’éternité, et sous le nom du ciel et de l’éternité, c’est Dieu. C’est Dieu qui manque à son cœur et à sa vie, c’est de Dieu qu’il se sent affamé ; mais quand ce besoin du ciel et de l’éternité serait beaucoup moins spirituel que nous ne le faisons, quand il se réduirait, comme il semble se réduire chez beaucoup d’hommes, au besoin de l’immortalité et à la crainte de tomber, au sortir de ce monde, dans les mains d’un Dieu irrité, trouvez-vous que ce besoin même soit indigne de l’homme ? croyez-vous que son désintéressement doive aller jusqu’à ne se soucier point d’une éternelle réprobation ? Quand vous lui imposez une pareille abnégation, n’en faites-vous pas plus ou moins qu’un homme, n’en faites-vous pas un dieu ou un démon ? n’est-il pas même probable que celui qui renoncerait de gaieté de cœur à toute prétention à l’éternité, et à toute perspective de posséder Dieu, serait un démon plutôt qu’un dieu ? et en êtes-vous venus à ce point de faire un crime à l’homme, non plus de s’aimer trop, mais en général de s’aimer ?

Ce qui serait indigne de l’homme, ce ne serait pas d’accepter ces conditions, ce serait de les repousser. Il n’y a pas de mérite, je le veux, à s’emparer d’une grâce offerte, et il ne semble pas qu’il faille un grand effort pour cela ; mais si ce consentement ne mérite aucune louange, croit-on que ce refus ne soit digne d’aucun blâme ? Toute la question est de savoir si le pardon est réellement offert. S’il l’est, nous ne sommes pas seulement insensés, nous sommes coupables de ne pas l’accepter. Repousser une grâce offerte par Dieu lui-même, lui dire par ce refus ou que nous pouvons nous passer de lui, ou que nous sommes assez forts pour supporter sa colère ; lui dire que nous ne voulons de lui ni pour maître, ni pour père, ni pour guide, ni pour lumière ; lui dire, quand il nous offre l’unique moyen de nous unir

à lui, que nous ne faisons nul cas de cette union ni de lui ; qu'est-ce donc, si ce n'est pas un crime et le plus funeste des crimes ? Dites donc tout ce qu'il vous plaira du début égoïste de la vie chrétienne : comment ce début serait-il indigne de l'homme, si le parti contraire en est si profondément indigne³ ?

Mais s'il n'y a, dans l'offre de la réconciliation, rien qui soit indigne de l'homme, comment s'y trouverait-il quelque chose qui fût indigne de Dieu ? Toutefois, abordons la seconde question comme si elle n'était pas d'avance absorbée dans la solution de la première.

Il faut sans doute, pour que cette offre soit digne de Dieu, que le bonheur qui nous est offert en son nom soit propre à nous unir à lui, qu'il ne nous concentre pas en nous-mêmes, mais qu'il nous répande et nous communique ; en un mot, que notre bonheur soit propre à contribuer au bonheur de tous et à la gloire de Dieu. Notre bonheur serait injuste, je dis plus, il serait faux, précaire et ruineux, s'il ne nous sortait pas de nous-mêmes, s'il ne nous apprenait pas à nous donner à tous, s'il ne nous faisait pas, en quelque sorte, la proie de tous, en un mot s'il ne devenait pas amour, et si, de cet amour rallumé dans notre âme, Dieu n'était pas le premier objet. Car si nous n'aimions pas Dieu, seul être digne absolument et par lui-même d'être aimé, nous ne pourrions aimer personne d'un amour véritable, d'un amour de charité. Si nous n'aimions pas Dieu, nous n'aimerions pas, entre les hommes, ceux qu'il nous est impossible d'aimer autrement qu'en Dieu et à cause de Dieu. C'est ce que saint Jean a bien exprimé lorsqu'il a dit : *Nous connaissons à ceci que nous aimons les enfants de Dieu lorsque nous aimons Dieu*⁴ ; c'est-à-dire que nous ne sommes sûrs d'aimer véritablement

3. « Art thou under the tyranny of sin ? a slave to vicious habits ? at enmity with God, and a skalking fugitive from thy own conscience ? O, how idle the dispute, whether the listening to the dictates of *prudence* from prudential and self-interested motives be virtue or merit, when the *not* listening is guilt, misery, madness and despair ! The best, the most *christianlike* pity thou canst show, is to take pity on thy own soul. The best and most acceptable service thou canst render, is to do justice and show mercy to *thyself*. » COLERIDGE, *Aids to Reflection*.

4. 1Jean 5.2

nos frères, et même nos plus proches amis, que lorsque nous aimons Dieu ; ou plutôt que nous sommes très sûrs de ne point aimer véritablement nos frères, et même nos plus proches amis, lorsque nous n'aimons point Dieu. Enfin, si nous n'aimions pas Dieu, qui est la sainteté même, nous n'aimerions pas la sainteté, nous n'aimerions pas la loi de Dieu, puisque l'amour de Dieu n'a point de sens et n'est qu'un vain mot, si l'on n'aime pas ce qui est essentiel à Dieu, et ce qui fait qu'il est Dieu. C'est donc une condition irrémédiable du bonheur que donne la religion, de nous disposer à l'amour et à la sainteté ; car s'il ne nous y disposait pas, ce serait, nous le répétons, un bonheur injuste et un faux bonheur : un bonheur injuste, attendu qu'il n'est pas juste que nous soyons heureux hors de l'ordre ; un faux bonheur, attendu que l'homme ne saurait, hors de l'ordre pour lequel il a été créé et organisé, être heureux autrement qu'en apparence et pour un temps.

Or, que peut-on redouter, ou plutôt que ne doit-on pas espérer, pour la sainteté de l'homme, et par conséquent pour la gloire de Dieu, d'une religion qui lui montre Dieu aussi saint qu'il est aimable, aussi aimable qu'il est saint, et qui, en lui exposant la loi dans toute sa pureté et dans toute sa beauté, n'ôte à cette loi que ce qu'elle a de redoutable et d'accablant ? Sans doute la promesse du salut ne fait pas tout, et ne peut pas tout faire ; mais quand cette promesse vient de ce même Dieu de qui nous n'avions à attendre qu'une sentence de condamnation, quand un bienfait, immense et immérité, nous lie par la reconnaissance à un Etre dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, cette reconnaissance, pour peu que nous en soyons capables, n'aura-t-elle rien de sanctifiant ? Et s'il y avait en nous, au milieu même de nos péchés, quelque besoin de pureté et de vertu, qui se soulevât de temps en temps dans notre cœur et retombât sans cesse faute d'être soutenu par l'espérance ; si une crainte servile et glaçante avait jusqu'alors comprimé au dedans de nous les élans de notre âme vers le monde spirituel et vers les choses de Dieu, la suppression de cette crainte par la promesse de la grâce ne pourra-t-elle pas creuser dans l'âme de

nouveaux sillons et y déposer, comme une semence bénie, l'amour avec la joie ? L'âme, ainsi ensemencée et labourée par les consolations d'en haut, ne deviendra-t-elle pas une terre féconde, où toute plante divine croîtra désormais à souhait et comme d'elle-même ? Ah ! s'il en est ainsi, la promesse du salut fait entrer dans notre âme un bonheur innocent et saint ; ce bonheur est digne de Dieu ; cette bonne nouvelle est plus que le préliminaire de la vérité, elle en est une partie essentielle ; et le reste, je veux dire la règle de la sanctification, quoique bien importante et bien digne d'une étude continuelle, en découle comme de soi-même, en procède comme les rameaux du tronc qui les porte et qui les nourrit.

Sous quels traits, d'ailleurs, nous est présenté ce salut dont la bonne nouvelle a donné son nom à l'Évangile ? Nous trouvons bien dans l'Évangile quelques images sensibles du malheur des réprouvés ; mais y trouvons-nous, sur le bonheur des élus, rien qui le fasse ressembler aux grossières félicités du temps présent ? Par delà le retranchement des afflictions de la terre, exercice temporaire qui prend fin parce que l'épreuve est accomplie, que trouvez-vous dans ce bonheur du ciel ? de quoi se compose-t-il ? quel en est l'élément principal et le caractère essentiel ? N'est-ce pas la communion avec Dieu ? n'est-ce pas la libre vie de l'esprit ? n'est-ce pas l'amour ? Et n'est-ce pas sous ces traits immatériels que tous les vrais chrétiens se le représentent ? n'est-ce pas avec ce caractère qu'ils le désirent et qu'ils l'espèrent ? n'est-ce pas de posséder Dieu qu'ils se réjouissent ? ambitionnent-ils, prétendent-ils autre chose ? et déjà, dans leur espérance, le ciel est-il autre chose que l'amour ? Que serait, en effet, tout le reste ? Que peut désirer l'être qui, soustrait pour jamais aux peines et aux besoins de la vie, se sait uni pour jamais à Dieu par le lien d'une mutuelle communion ? Or, tel étant, au point de vue chrétien, le caractère du bonheur céleste ou du salut, ce bonheur étant l'amour même, l'amour étant ainsi donné pour perspective et pour espérance à l'amour, comment pourrait-on reprocher à l'Évangile d'avoir compromis la dignité de Dieu en nous parlant de bon-

heur ?

Après tout cela, nous voulons bien qu'on ne trouve pas dans ces caractères de l'Évangile une garantie suffisante, qu'on tienne pour nuls et non avendus tous nos raisonnements, et qu'on nous demande des faits. Mais, de notre côté, ne pourrions-nous pas exiger de ceux qui ne tiennent aucun compte du raisonnement et ne se rendent qu'au témoignage des faits, que, quand nous leur aurons produit des faits, ils s'en contentent, et ne raisonnent plus, et ne s'arment pas contre ce qui est de ce qui leur paraît devoir être ? Le christianisme accepte la question telle qu'on la lui pose : en promettant, en offrant le bonheur, a-t-il obtenu l'amour ? ou bien a-t-il, en offrant le bonheur, fermé les âmes à l'amour ? C'est désormais toute la question.

Mais, en vérité, est-ce une question ? Faut-il, après dix-huit siècles, instruire un procès jugé depuis dix-huit siècles ? Et lorsque, pendant tout ce temps, amis, indifférents, ennemis même, sont convenus tout d'une voix que le vrai chrétien est essentiellement un homme d'amour et de dévouement, lorsqu'on est obligé de rapporter au christianisme les faits les plus sublimes d'abnégation et de renoncement, lorsque toutes les vies employées à un ministère de charité, ont été, sans exception, des vies chrétiennes, lorsque mille institutions, mille monuments offrent encore à nos yeux le touchant témoignage de l'esprit miséricordieux que Jésus-Christ a déposé dans sa religion, lorsque, pour faire circuler dans les veines desséchées du corps social la sève pure et fraîche de l'amour, on est obligé, partout, de recourir au christianisme, il nous faudrait prouver que le principe du bonheur dont il fait usage, bien loin de nuire à l'amour, tourne au profit de l'amour ? Le prouver ! Mais le devons-nous ? Mais ceux qui ont besoin qu'on le leur prouve, sont-ils dignes qu'on le leur prouve ? Mais ne se raillent-ils pas de nous, lorsqu'ils disent qu'ils en ont besoin ? Mais condescendre à leur demande, n'est-ce pas entrer dans l'esprit de cette méchante raillerie et se rendre complices, jusqu'à un certain point, d'une aussi

étrange injustice ? Et le silence n'est-il pas la seule réponse convenable, la seule qui soit conforme à la dignité de notre cause ?

Nous chargeons de notre réponse ces autres adversaires du christianisme qui se plaignent à si haute voix et depuis si longtemps que le christianisme n'est composé tout entier que de renoncements et de sacrifices, et que, nous dépossédant follement de nous-mêmes, il nous jette en proie au premier venu. Ceux-ci, il faut leur rendre justice, ont tiré leur grief des faits et des faits seulement ; et l'injustice de leur reproche tient à ce qu'ils n'ont pas regardé à l'intérieur de la doctrine qui leur eût révélé la compensation secrète et surabondante des sacrifices dont l'énormité les épouvante, tandis que l'injustice des autres tient à n'avoir voulu voir que l'intérieur de la doctrine, la religion abstraite, et de n'avoir tenu aucun compte des faits extérieurs qui sont les conséquences de la doctrine. N'est-il pas juste que nous laissions les premiers réfuter les seconds, et ceux-ci à leur tour réfuter les premiers ? N'est-il pas juste, en particulier, que ceux que scandalise le principe égoïste de la religion chrétienne, soient invités à s'expliquer à eux-mêmes, et à nous expliquer ensuite, pourquoi une clameur si ancienne et si générale reproche à la religion chrétienne le contraire précisément de ce qu'ils lui reprochent ? Quand ils auront résolu cette difficulté, nous serons, j'en conviens, tenus de leur répondre.

Mais si les effets étant reconnus, si la présence de l'amour dans le cœur et dans la vie des disciples de Jésus-Christ étant constatée, si le caractère généreux et tendre du christianisme étant mis hors de question, on insistait encore, si l'on continuait à reprocher au christianisme d'avoir recouru, pour produire ces effets glorieux et touchants, à ce mobile du bonheur ou de l'intérêt personnel, si la scrupuleuse pureté, nous dirions volontiers le puritanisme de ceux avec qui nous discutons, en était encore honteux et scandalisé, que nous resterait-il, sinon de les renvoyer à mieux faire ? que leur resterait-il à eux-mêmes, sinon de l'essayer ?

C'est donc une entreprise vaine que de vouloir séparer le bonheur de

la vertu, ou, ce qui revient au même, de vouloir exclure de la religion l'élément du bonheur ! Quoi que nous fassions, il y trouvera une place, et la seule question est de savoir quelle place il occupera ; s'il viendra à la suite de l'obéissance, ou s'il la précédera. Il n'y a pas d'autre alternative. Entendez-le bien : obéirez-vous à Dieu pour qu'il vous aime ? ou lui obéirez-vous parce qu'il vous aime ? Obéirez-vous afin d'être sauvés ? ou obéirez-vous parce que vous êtes sauvés ?

Ce choix, Dieu ne nous l'a pas laissé. Il savait bien que, si nous devions être sauvés par l'obéissance, nous ne serions jamais sauvés. C'est pourquoi, sans regarder à nos désobéissances passées, et sans attendre que nous soyons devenus obéissants, il nous a aimés le premier, il est venu à nous, il a dit : *Paix sur la terre*⁵, il nous a remis à tous des lettres de grâce, après avoir prononcé sur tous la sentence de condamnation ; il nous a tous enveloppés dans la rébellion, pour nous faire miséricorde à tous. Christ, le messager de cette bonne nouvelle, en a été aussi le garant ; son incarnation, ses souffrances, l'effusion de son sang innocent, l'ont muni d'un sceau immortel. Une race avilie, qui de génération en génération se transmettait l'anathème et ne se perpétuait sur la terre que pour y perpétuer le désordre et la rébellion, une race qui ne semblait avoir conservé quelques traits de sa dignité primitive et quelques restes de son empire sur la création que pour corrompre les desseins de Dieu, pour troubler par sa présence et par ses actions l'universelle harmonie, cette race malheureuse a vu s'étendre vers elle, dans le ténébreux désert de son exil, la main paternelle de Dieu. Sur son horizon sans soleil s'est levé un astre lumineux et pur ; un second Adam a été donné pour chef à une seconde humanité, afin que, comme tous meurent en Adam, tous revivent par Jésus-Christ ; le Médiateur, dont la lointaine espérance avait consolé sur le chemin de la tombe les hommes des anciens jours, est venu dans la consommation des temps accomplir sa mystérieuse mission et réclamer du haut de la croix l'effet de cette divine

5. Luc 2.14

promesse : *Demande-moi, et je te donnerai pour héritage les nations, et pour ta possession les bouts de la terre*⁶. Elles sont à lui les nations, elle est à lui l'humanité ; il en est le prince et le pasteur ; car son sceptre est une houlette, et ses sujets sont des brebis qu'il nourrit et réchauffe sur son sein avec autant de tendresse qu'il les défend avec puissance et les gouverne avec autorité. Son règne est un règne de persuasion et d'amour ; il ne veut que des sujets libres, il ne veut régner que sur les cœurs ; il ne reconnaît pour ses sujets que ceux qui lui sont unis par la foi et ne veulent devoir qu'à lui la paix, la consolation, la joie et la force. Il ne reconnaît pour ses sujets que ceux qui, se reconnaissant eux-mêmes pécheurs, privés de toute gloire devant Dieu, et incapables de rentrer par leurs propres forces et leurs propres mérites dans la communion du Père des esprits, crient grâce et merci au pied de sa croix, et n'attendent rien sur la terre et rien dans le ciel que de sa puissante médiation.

Je conviens très volontiers que l'homme n'eût pas inventé ce système, et qu'il est en dehors de toutes les combinaisons que nous aurions pu imaginer ; mais après tout, le système dans lequel, en abandonnant celui-ci, nous sommes forcés de retomber toujours, je veux dire le salut par l'obéissance, ce système si raisonnable, n'est-il pas au-dessus de l'humanité et de chaque homme en particulier ? Est-il un seul individu de notre espèce qui puisse l'embrasser sérieusement sans embrasser la condamnation, le suivre jusqu'au bout sans arriver au désespoir ? Et au contraire, cet autre système, si insensé que saint Paul l'a appelé sans détour une folie, mais la folie de Dieu, ne donne-t-il pas à l'homme, avec la joie et la paix, des forces qui lui étaient inconnues ; ne crée-t-il pas dans son cœur ce qu'il y cherchait en vain et ce qui fait toute sa force, ce qui est l'œuvre par excellence, ce qui renferme en soi toutes les œuvres, je veux dire la confiance en Dieu et l'amour de Dieu ? Cette folie, qui inspire la sainteté, n'est-elle pas la raison même ? et en revanche, cette raison qui ne produit ni la sainteté

6. Psaume 2.8

ni la paix, n'est-elle pas une folie ? Et si l'élément du bonheur surabonde dans le christianisme, qu'importe, si cette surabondance de bonheur produit une surabondance d'amour ? Et qu'est-ce, en définitive, qui est le plus noble, le plus généreux, de travailler en vue d'une récompense, comme dans le système de la religion naturelle, ou de travailler en retour d'une grâce obtenue, c'est-à-dire par reconnaissance, comme dans le système de cette religion surnaturelle, que nous appelons l'Évangile ?

Et si l'on nous disait que bien peu de gens acceptent ces étranges et sublimes conditions, que bien peu de gens obéissent par reconnaissance, hélas ! nous nous le sommes dit à nous-mêmes ; mais enfin ceux-là obéissent, ils obéissent en esprit et en vérité ; et où sont ceux qu'un autre principe, soit le devoir, soit la crainte, ait élevés à l'obéissance du cœur ? Qui est-ce qui obéit, sinon celui qui aime ? Qui est-ce qui aime, sinon celui qui se croit aimé ? Le nombre ne fait pas la vérité ; et n'y eût-il qu'un seul homme sur la terre qui eût accepté l'Évangile, il faudrait voir dans cet homme l'humanité restaurée, le parti de la vérité, la race de Dieu. La question n'est pas de savoir si les conditions du salut sont acceptées, mais si ce sont en effet des conditions de salut, et s'il y a quelque autre nom sur la terre, quelque autre principe, quelque autre système, par lequel les hommes puissent être sauvés. Laissons donc à Dieu le mystère de ses voies et le secret de ses conseils ; ne doutons pas plus de son amour que de sa sainteté ; adorons d'avance, et sans les connaître, des desseins dont le grand jour nous révélera toute l'excellence ; et contentons-nous d'accepter et de bénir une dispensation qui, si elle n'est pas utile à tous, était destinée à l'être ; qui, dans l'intention de Dieu, est *salutaire à tous les hommes*⁷, et à qui, pour l'être en réalité comme en principe, rien n'aura manqué que la volonté de ceux-là mêmes en faveur desquels Dieu l'a conçue et mise à exécution. Il faut maintenant que nous le disions, si toute cette discussion qui eût pu paraître oiseuse et vaine en d'autres temps, nous a semblé au-

7. Tite 2.11

jourd'hui de saison, ce n'est pas seulement parce que quelques adversaires du christianisme, ou, pour mieux dire, quelques hommes qui ne le comprennent pas, élèvent aujourd'hui contre lui le grief que nous avons tâché de réfuter ; c'est aussi parce que la conduite et les discours de plusieurs chrétiens de nos jours ne donnent que trop d'apparence et de force à l'objection que nous avons combattue. Oui, nous le disons avec douleur, il s'est élevé peu à peu, à l'ombre même des doctrines vitales de l'Évangile, et sous la forme d'une orthodoxie sévère et vigilante, un christianisme qui n'est qu'une théorie de bonheur et un système de sûreté personnelle. Il est des chrétiens qui ont pris, dans le christianisme, le point de départ pour le terme et le moyen pour le but, et qui, au lieu d'aller du bonheur à l'amour, s'arrêtent dans le bonheur, interprétant au déshonneur du christianisme et à leur propre honte cette déclaration de Jésus-Christ : que l'œuvre de Dieu (ou l'œuvre selon Dieu), c'est de croire en celui qu'il a envoyé.⁸ Ce sont eux dont l'injuste bonheur et l'insolente paix scandalisent les faibles, enhardissent les adversaires du christianisme, et donnent une couleur au reproche le plus injuste et le plus téméraire qu'on ait jamais pu adresser à cette sainte religion.

Nous n'avons pas voulu que cette déplorable théologie, cet utilitarisme déguisé en religion, tournât à la confusion du christianisme ; et c'est pourquoi, autant que nous l'avons pu, nous avons montré, d'un côté, que l'élément de bonheur renfermé dans l'Évangile n'a rien de contraire à l'amour, qui est, selon l'expression de saint Jacques, « la fin ou la somme du commandement », et, d'un autre côté, que le christianisme, en développant dans le cœur humain des trésors d'amour, a bien prouvé qu'il portait en soi, à côté du bonheur, et dans le bonheur même, un principe fécond de bienveillance et de charité. Disons, répétons, prouvons, tant que nous le pourrons, cette grande vérité : montrons, dans le christianisme, le bonheur et l'amour réunis et d'accord ; mais que notre exemple ne nuise pas à nos

8. Jean 6.29

discours ; qu'on sente que, même dans le deuil extérieur et dans les larmes, ceux qui parlent du bonheur que donne le christianisme l'ont réellement goûté ; qu'on sente surtout que ce bonheur est religieux, qu'il est spirituel, qu'il est sans égoïsme, qu'il est tout pénétré d'amour ; qu'on sente qu'un premier bonheur en a produit en nous un second, que le bonheur de la délivrance a donné naissance à celui de la charité, qu'ils se sont fondus l'un dans l'autre, en sorte qu'aujourd'hui l'on ne saurait discerner si nous sommes heureux d'avoir échappé à la colère à venir ou d'être entrés en communion avec ce grand Dieu notre Père, qui est à la fois tout bonheur et tout amour. Amen.

La Grâce et la Foi

« Vous êtes sauvés par grâce, par la foi »

(Ephésiens 2.8.)

C'est aux Ephésiens, naguère idolâtres, sans Dieu et sans espérance dans le monde, que saint Paul adresse les paroles de notre texte. Il n'était besoin d'aucune circonstance particulière pour le déterminer à leur tenir ce langage. Leur parler ainsi, c'était tout simplement leur annoncer l'Évangile, dont la doctrine, quelque vaste qu'elle soit, se résume tout entière dans les paroles que nous vous avons lues. Il est probable toutefois que ces paroles ont, dans cet endroit, une intention particulière. Environnés de Juifs, mêlés à des Juifs, les nouveaux chrétiens avaient à craindre, même de la part des Juifs qui avaient comme eux embrassé le christianisme, les plus funestes influences. Les Juifs, avec leurs traditions et leur esprit tout légal, pouvaient leur intercepter les rayons, quelques rayons du moins, de la lumière évangélique. Car, même en acceptant Jésus-Christ, les anciens disciples de Moïse voulaient devoir quelque chose à leurs œuvres, et, jusqu'à un certain point, être sauvés par leurs œuvres. A peine proclamée, la bonne nouvelle allait donc être altérée, dénaturée. C'est à ce péril, ou peut-être à ce mal déjà flagrant, que saint Paul oppose l'autorité de sa parole. Quoi qu'on vous dise, semble-t-il crier aux Ephésiens, quoi qu'on vous allègue, sachez-le bien, vous êtes sauvés, non par vos mérites, mais

par pure grâce, non par vos œuvres, mais par le moyen de la foi. Cette même voix de saint Paul gourmande, à toutes les époques, ces Juifs, non de naissance, mais de cœur, qui s'obstinent sans cesse à parler de justice où il ne peut être question que de grâce, à se prévaloir des œuvres au lieu de s'appuyer sur la foi. Car, dans l'erreur des Juifs, l'apôtre a découvert deux erreurs, auxquelles il oppose deux vérités. Les Juifs prétendent se sauver eux-mêmes, ce qui signifie, à le bien prendre, qu'ils prétendent n'avoir pas besoin d'être sauvés ; leur salut, que paieront leurs mérites, est, à leurs yeux, affaire de droit rigoureux et de justice pure ; on leur répond : Non, mais la grâce toute seule fera les frais de votre salut. Les Juifs se reposent sur leurs œuvres, c'est-à-dire sur des actions proprement dites, sur un déploiement extérieur de leurs forces ; non, leur dit saint Paul, vos œuvres, quelles qu'elles soient, vos œuvres comme œuvres, ne vous seront pas imputées : on ne vous imputera que votre foi. C'est par grâce et par la foi que vous pouvez être sauvés. Est-ce à dire, qu'il y ait deux moyens de salut ? La grâce fait-elle une moitié de l'œuvre et la foi l'autre moitié ? Les expressions mêmes de saint Paul nous défendent de le penser ; elles rapportent évidemment tout notre salut à la grâce ou à Dieu ; vous êtes sauvés par grâce, dit-il, et il ajoute même un peu plus bas : cela ne vient point de vous. Et pourtant l'apôtre dit aussi : vous êtes sauvés par la foi. Que vient faire ici la foi ? Dans quel rapport se trouve-t-elle avec la grâce ? Comment la laisse-t-elle subsister tout entière ? Comment l'homme peut-il être sauvé par sa foi (car assurément *la* foi c'est *sa* foi) et devoir néanmoins tout son salut à la grâce ? C'est ce que nous voudrions éclaircir. En général, il importe à chaque chrétien, et à chaque homme, de bien entendre cette partie de la théologie qui traite de la grâce et de la foi. Que ce qui est impénétrable reste impénétrable ; mais que ce qui est fait pour être compris soit bien compris. Prenons garde de n'avoir, entre nos mains, au lieu d'idées, que de vains mots. Ayons la clef de notre trésor, et osons l'ouvrir. Apprenons de l'Évangile et de l'expérience quels sont les rapports vrais, naturels, inévitables, de la foi avec la grâce ; sauvons-nous ainsi de ces malentendus

qui glacent le cœur ou l'irritent, et qui, à l'ordinaire, font l'un et l'autre.

Vous êtes sauvés, dit l'apôtre : par conséquent vous étiez perdus. Cette dernière idée n'est pas une idée simple. La perte de l'homme se compose de deux éléments, ou se présente sous deux aspects. L'homme est condamné, l'homme est mort dans ses fautes et dans ses péchés. Mais ces deux faits ne font-ils que s'ajouter l'un à l'autre ? N'ont-ils pas de rapport plus intime ? Ils en ont un si intime, que la vraie difficulté n'est pas de les lier, mais de les distinguer. En quoi consiste la condamnation ? quelle en est pour ainsi dire la matière et l'étoffe ? N'est-ce pas, avant tout, par-dessus tout, notre séparation spirituelle d'avec Dieu ? A quoi de plus rigoureux que l'interruption de toute relation avec Dieu pouvait être condamné un être qui est fait pour Dieu, et qui n'est pas plus propre à vivre hors de Dieu, que l'oiseau à vivre hors de l'air et le poisson à vivre hors de l'eau ? Or, cette asphyxie perpétuelle de l'être moral n'est pas autre chose que cette mort dont nous parlions tout à l'heure d'après saint Paul, cette mort spirituelle dans laquelle le péché nous a précipités, et à laquelle nous nous sommes condamnés nous-mêmes avant que Dieu nous y condamnât. La condamnation peut renfermer autre chose, mais à coup sûr elle renferme cette mort, et cette mort nécessairement est la partie principale, le fond même de la condamnation. Toutefois, sous un certain rapport, la condamnation et la mort sont bien réellement deux, comme Dieu et l'homme sont deux. Si dans le fait de la perte nous considérons la justice de Dieu, la perte est condamnation ; si nous regardons à l'homme, nous voyons surtout la mort. L'homme est perdu dans deux sens : en ce que Dieu le renie et en ce qu'il renie Dieu ; ce double renoncement, cette répulsion réciproque, cette fuite, si on l'osait dire, du Créateur loin de la créature dont la méchanceté offense ses divins regards, et de la créature loin du Créateur, dont la seule pensée lui cause un effroi mêlé de haine, une haine remplie d'effroi, voilà ce qui s'appelle la perte de l'homme, voilà de quel abîme Paul a vu sortir les Ephésiens lorsqu'il leur

dit : Vous êtes sauvés.

Vous étiez perdus. Ces mots ne signifient-ils que ceci : dangereusement exposés, gravement compromis, éclipsés et non pas éteints ? Non ; ces mots signifient, pour ce qui est de la peine : condamnés en dernière instance, sans appel et sans recours, et pour ce qui est de la déchéance morale : morts ; ce mot en dit assez. Quand vous aurez vu un arbre déraciné et jeté loin de son lieu, y retourner, s'y replanter, s'y redresser de lui-même, vous pourrez croire, sans le comprendre néanmoins, que l'homme, également déraciné, puisse par lui-même se planter de nouveau dans le terrain de la réconciliation et de la vie, et reprendre dans le jardin de Dieu son ancienne place et ses anciens honneurs. Le mot *perdu* a donc dans cet endroit un sens complet, absolu, irrévocable. Il n'y a plus de ressource, hormis celles qu'il n'est donné à personne d'imaginer ni de prévoir.

Et maintenant, dit l'apôtre, vous qui étiez perdus, vous êtes sauvés. Je ne m'arrête pas à chercher si, aux yeux de saint Paul, les Ephésiens étaient en état ou en voie de salut au moment où il leur dit : Vous êtes sauvés ; ce que ces paroles signifient certainement, c'est que tous les frais de leur salut avaient été payés, que tout ce qui pouvait se faire sans eux avait été fait, en un mot qu'il ne tenait qu'à eux d'être sauvés ; mais nous n'insistons pas même sur cette signification si probable de la déclaration apostolique, et nous n'y voulons trouver qu'une seule pensée, que chacun assurément y trouvera ainsi que nous : Il y a un salut, un moyen d'échapper à la condamnation et de se sortir de la mort ; ce moyen s'appelle la grâce, ce moyen s'appelle aussi la foi.

Mais non, nous nous exprimons mal. Le moyen, en toutes choses, c'est ce qui se trouve entre la cause et l'effet, et ce qui les lie. Or, pour que la grâce fût un moyen, il faudrait qu'il y eût quelque chose en deçà, quelque chose plus haut, et certainement il n'y a rien. La grâce n'est donc pas le moyen de notre salut ; elle en est le principe, la source, la raison, la cause. Notre salut sort tout entier de la grâce ou de la volonté miséricordieuse du

Père des esprits, comme l'oiseau sort tout entier de l'œuf, comme le fruit sort tout entier du rameau, quoiqu'il ait fallu la chaleur pour faire éclore l'œuf et la main pour cueillir le fruit. La grâce est donc la cause, la source du salut ; la foi n'est que le moyen ; ou, si vous le voulez, il y a deux grâces, celle qui s'accomplit hors de nous, et que l'apôtre appelle simplement la grâce, et une autre qui s'accomplit en nous, et que l'apôtre appelle la foi. En principe, la grâce est une, mais elle a divers moments, divers lieux, diverses formes. Il y a plusieurs dons, mais tout est don. Grâce hors de nous, grâce en nous, voilà l'Évangile.

Ainsi donc les termes du texte ne désignent ni deux moyens, puisque la grâce n'est pas un moyen, ni deux moitiés d'un tout, puisque la grâce est tout. La grâce est le tout, dont la foi est une partie. Vous êtes sauvés par grâce, voilà la vérité générale ; vous êtes sauvés par la foi, voilà la vérité particulière. En d'autres termes, il faut, pour que le salut se consume, que la grâce produise la foi.

Mais puisqu'il est évident que, dans la grâce, tout n'est pas foi, il est naturel de nous demander : En avant et indépendamment de la foi, lorsque la foi n'est pas encore, qu'y a-t-il ? Ou autrement, avant de nous donner la foi, qu'est-ce que Dieu nous a donné ? qu'est-ce que Dieu a fait pour nous ?

Il a pardonné. Ici les termes, les conceptions mêmes nous manquent ; car le Dieu éternel a pardonné de toute éternité. Il a remis la dette avant qu'elle fût contractée ; il s'est apaisé avant de frapper. Baissons les yeux devant ce mystère, et parlons librement le langage que Dieu nous permet de parler. Dieu a pardonné. Ce mot ne semble pas avoir besoin d'explication. Tout le monde entend que pardonner c'est remettre la peine qu'une offense avait méritée, c'est remettre l'offenseur dans la position où il était avant d'avoir offensé. Telle est l'intention du pardon ; et si nous ne considérons le pardon que dans son intention, l'idée d'un homme qui pardonne est suffisante pour nous faire concevoir l'idée d'un Dieu qui pardonne ; et, à vrai dire, c'est par la première seulement que nous pouvons nous élever à la se-

conde. Mais si nous regardons au pardon comme fait accompli, au pardon effectué, une grande différence se présente. Un souverain qui fait grâce, un particulier qui renonce à la vengeance, n'en ont pas moins conféré une grâce effective et pleine, encore que l'objet de leur clémence reste le même absolument ou le même à leur égard, ou encore qu'il éprouve l'effet de leur générosité sans en connaître la source. Changé ou non changé, il n'en est pas moins gracié. C'est ainsi qu'il en va dans l'ordre temporel. Mais nous n'avons pas déjà oublié ce que c'est, pour l'homme, que d'être perdu. Etre perdu, ce n'est pas seulement être condamné, c'est être mort dans ses fautes et dans ses péchés, et cette mort spirituelle suffit à sa condamnation. Rester dans cette mort, c'est rester dans la condamnation : la condamnation, sans cette mort, ne serait plus possible ou ne serait plus la condamnation ; car il n'y a plus de condamnation réelle pour celui qui jouit de cette communion de volonté et de pensée avec Dieu, laquelle est la vie de notre âme comme la séparation en est la mort. D'après cela, vous comprenez sans doute que ce changement de cœur, dont l'absence ne réduit pas à rien le pardon accordé par un homme à un autre homme, est essentiel dans l'œuvre de clémence de notre céleste roi. Ce changement n'est pas la condition préalable du pardon divin ou de la grâce, dont le caractère, au contraire, est d'être inconditionnel ; ce changement du cœur, des pensées, de la vie, ce changement de tout l'homme, cette nouvelle naissance, est la réalisation, et, comme on pourrait parler, la substance même du pardon, de même que la mort spirituelle est l'étoffe de la condamnation. Et c'est dans ce sens qu'un apôtre a exprimé en ces termes le fait de la rédemption : *Vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vous aviez apprise de vos pères*¹, et qu'un autre apôtre, exposant aux regards de ses disciples la récompense finale de leur fidélité et l'accomplissement des promesses de Dieu, leur dit que *Dieu les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils*².

1. 1Pierre 1.8

2. Romains 8.28

Les deux idées de pardon et de régénération sont donc unies aussi étroitement que les deux idées de condamnation et de mort spirituelle. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que cette mort spirituelle, cette mort vivante, soit *toute* la condamnation, ni que cette régénération ou cette nouvelle vie de l'âme soit *tout* l'effet du pardon ; je dis seulement que la mort spirituelle est le principal élément de la condamnation, et que la régénération du cœur est la consommation de la grâce et le fond même du salut.

Cela ne nous oblige pas à confondre ce qui est distinct, ce qui veut être distingué. La rémission des péchés, l'abolition de notre dette, le dessein arrêté de traiter l'homme pécheur comme innocent, le pardon, en un mot, scellé et garanti par le plus grand des sacrifices, tout cela est autre chose que la grâce de la nouvelle naissance. Mais, après ces réserves faites, une supposition nous est permise. Supposons que le décret miséricordieux de notre Créateur soit demeuré enseveli dans son sein ; ou plutôt supposons que l'amnistie soit restée un secret entre le Père éternel et le Fils éternel ; supposons que, pour procurer ce pardon, pour faire entériner ces lettres de grâce, le Bien-aimé du Père ait répandu son sang, ou dans quelque autre monde bien loin de nos yeux, ou sur la terre, si l'on veut, mais à notre insu. Tout est consommé ; seulement nous n'en savons rien ; nous ne savons pas même que quelque chose ait été projeté. Serons-nous sauvés ? Vous pourrez me dire qu'en vertu de ces grandes mesures, bien qu'elles nous soient inconnues, nous ne trouverons pas dans l'autre monde, au sortir de celui-ci, les peines dont nous pensions être menacés. J'y consens, mais je demande encore : Serons-nous sauvés ? Serons-nous sauvés, à moins qu'alors notre ignorance ne cesse, et que la bonne volonté de Dieu ne nous soit alors révélée, en un mot, que l'Évangile ne soit annoncé aux morts ? Quand l'Évangile ne vous aurait donné sur ce point aucune lumière, vous répondriez : Non, nous ne pouvons être sauvés par une grâce qui ne nous change point, et nous ne saurions être changés par une grâce qui ne nous a point été révélée.

Aucun de vous, je le crois, ne me démentira ; aucun même ne me demandera la preuve de ce que j'avance. Je suppose pour un moment que tous mes auditeurs ne soient pas chrétiens, mais que tous respectent sincèrement les principes de la loi morale. J'aurai donc deux classes d'auditeurs, et j'aurai l'assentiment de l'une et de l'autre. Ce ne seront pas les chrétiens qui pourront prétendre que le vrai bonheur, par conséquent le bonheur éternel (car il n'est éternel que parce qu'il est vrai), puisse être le partage de créatures dont le cœur est encore séparé de Dieu, *hostile à Dieu*. Ils savent, ils sentent le contraire ; et si leur foi leur défend de faire d'aucun mérite humain la condition légale du salut, ils sont bien convaincus que la sainteté est une partie essentielle et intégrante du salut. Et quant aux autres, aux *moralistes* (s'ils permettent qu'on les appelle ainsi), ce serait renier leurs principes et les renier gratuitement que de supposer possible un bonheur auprès de Dieu qui ne serait pas en même temps un bonheur selon Dieu. Au jugement des uns et des autres, il se pourrait bien que l'amnistie dont on parle eût écarté quelques peines matérielles ; mais cette amnistie, ignorée, et par là même sans action sur le cœur, dans lequel elle aurait laissé subsister une hostilité impie, ne pourrait assurer la béatitude céleste ; elle ne pourrait empêcher que l'homme, restant le même, ne fût inexprimablement et éternellement malheureux. Et si l'on parvenait à leur prouver le contraire, on leur aurait prouvé tout d'un temps que Dieu n'est pas saint, que Dieu n'est pas Dieu.

Or, une fois qu'il est convenu que l'œuvre rédemptrice est illusoire si elle ne nous est révélée et que *mon serviteur juste*, ainsi que parle Esaïe, *n'en justifiera plusieurs que par la connaissance qu'ils auront de lui*³, nous n'avons plus qu'un pas à faire pour établir la nécessité et pour déterminer le rôle de la foi. Il y a ceci de commun entre celui à qui le pardon n'a pas été révélé et celui qui ne croit pas au pardon : tous deux *ignorent* ; l'incrédule est un ignorant comme l'autre ; ne croyant pas, il ne connaît pas ; et tous les

3. Esaïe 53.11

avantages spirituels qui peuvent résulter de la connaissance sont perdus pour lui comme pour le simple ignorant ; et d'autant que le bonheur suprême est attaché à ces avantages spirituels, qui, à vrai dire, sont la base et le fond même de ce bonheur, ni l'ignorant ni l'incrédule ne sont aptes à le goûter, ou, comme s'exprime le Maître, ni l'un ni l'autre ne sont propres pour le royaume de Dieu.

Mais ce n'est que sous un rapport et provisoirement, que nous avons pu placer sur la même ligne l'incrédule et le simple ignorant. Le premier, à qui le pardon fut offert et qui l'a repoussé, est assurément dans une position pire. Aucun homme n'a droit à l'amnistie ; mais on peut en être doublement indigne, et c'est son cas puisqu'il l'a refusée. Quelle sera définitivement la condition de l'ignorance involontaire, je ne le sais pas, et je puis me passer de le savoir ; mais ce que je sais bien, c'est que, tout comme celui qui aura connu la volonté de son maître et ne l'aura pas faite sera frappé de plus de coups, de même en sera-t-il de celui qui aura connu la bonne volonté du Père et ne l'aura pas acceptée. En tant que l'amnistie qui invite les coupables à se pourvoir de leurs lettres de grâce dans un certain terme aura été clairement et régulièrement promulguée, en tant que celui qui ne s'en sera pas prévalu ne pourra prétendre ignorance, l'amnistie, pour ce qui le concerne, tombe de plein droit et le laisse rentrer dans la condition malheureuse où il était avant cette promulgation. On ne l'a pas exclu du pardon, mais il s'en est exclu lui-même ; il est *relaps* ; sa dernière condition est pire que la première ; il y a pardon pour tous les pécheurs, il n'y en a point pour le pécheur impénitent.

Mais, ne nous écartons pas, et réduisons-nous à considérer, au point de vue positif, les rapports de la foi avec la grâce. En soi, disons-le bien, la grâce est complète ; c'est la porte de la maison paternelle rouverte à deux battants, et les richesses de cette demeure livrées à discrétion à quiconque voudra entrer. La grâce, c'est le coupable considéré comme innocent. La grâce, c'est tout le passé aboli, et un nouveau point de départ donné à la vie

humaine et à l'humanité. La grâce, ce sont des enfants qui retrouvent leur père, et un père qui retrouve ses enfants. Mais on a beau faire, il faut, pour que cette grâce se réalise, que celui qui la donne en donne aussi la connaissance. Il le faut, à moins qu'on ne veuille que le bonheur des cieux soit tout matériel, auquel cas la connaissance préalable serait sans doute inutile, le cœur de l'homme n'ayant pas besoin d'être changé pour goûter un bonheur matériel ; mais un bonheur de cette espèce serait indigne de Dieu, et même, s'il faut tout dire, serait indigne de l'homme. Or, quel est le bonheur des cieux ? un bonheur spirituel ; il n'y a qu'à voir de quel nom l'Écriture le nomme : voir Dieu, le voir tel qu'il est, lui être conforme, connaître comme on a été connu, posséder l'héritage des saints dans la lumière ; la paix extérieure de cet état nouveau, où il n'y aura plus ni pleurs, ni cri, ni travail, ne fait que compléter l'idée de cette félicité et ne la constitue pas. Or, qui peut goûter ce bonheur, sinon celui dont le cœur a été changé ? et quels cœurs pourront être changés, sinon ceux qui auront connu déjà sur la terre à quel point le Seigneur les a aimés et de quelle manière il leur a certifié son amour ? Et voilà pourquoi la foi fait partie de la grâce qui sauve, et pourquoi saint Paul dit aux Ephésiens : Vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi. La foi est la main avec laquelle nous saisissons le pardon, les promesses, l'amour du Père ; et c'est à nous pourvoir de cette main spirituelle que consiste le second acte de la divine charité, le second miracle de la grâce. La foi est la mystérieuse insertion qui nous fait être autant de sarments du cep qui est Jésus-Christ, duquel, étant unis à lui, nous tirons désormais toute notre sève, et dont la vie devient la nôtre. Il suffit de le savoir pour comprendre que la foi sauve.

Il est vrai que j'ai parlé jusqu'ici de la connaissance plutôt que de la foi, ou que je ne les ai pas distinguées l'une de l'autre. C'est que la *foi* est *connaissance*, et c'est sous ce point de vue d'abord que je voulais vous présenter la foi. Mais si la connaissance et la foi se ressemblent, en ce que la connaissance est comprise dans la foi, il importe pourtant de les distin-

guer. Toute connaissance ne sauve pas ; l'on pourrait même dire que ce n'est pas la connaissance qui sauve, mais la foi, et qu'il faut, pour opérer notre salut, que la connaissance devienne de la foi. Deux choses sont nécessaires : la connaissance elle-même, et une certaine manière de connaître. Combien de gens qui connaissent et qui ne sont pas dans la voie du salut ! C'est que leur connaissance est une connaissance passive et inerte, où la volonté, la moralité, l'âme n'entrent pour rien ; c'est qu'ils ont *vu* et n'ont pas goûté combien le Seigneur est bon ; c'est qu'ils ont trop peu mesuré leur misère pour pouvoir bien mesurer son amour ; c'est qu'ils ont accepté sans répugnance comme sans attrait cette croyance comme ils eussent accepté la première venue ; c'est qu'ils n'ont employé à l'acquisition de ce trésor que les moindres parties et la surface de leur âme ; c'est qu'ils ont parcouru, portés sur les épaules de ces esclaves qu'on appelle le préjugé, l'autorité, l'habitude, ou dans ce char commode et roulant qu'on appelle la logique, un chemin qu'il faut faire à pieds, à pieds nus, à genoux plutôt, à travers les cailloux tranchants, les épines et les ronces. Dans d'autres voyages, c'est le terme qui importe ; ici c'est la route. Quand on ne connaît la vérité que comme ils la connaissent, véritablement on ne la connaît pas. On ne peut palper une substance délicate avec une main de fer ou de bois. La mort ne peut pas s'approprier la vie. L'acte destiné à nous mettre en communion de pensées, de volonté, d'habitude avec Jésus-Christ doit être un acte moral. La foi est un désir, la foi est un hommage, la foi est une promesse, la foi est presque un amour. Elle est à la fois tout cela, et elle est en même temps tout ce qu'il y a de plus simple : un regard du cœur vers le Dieu de miséricorde, « une sérieuse et véhémence considération de Jésus-Christ crucifié », l'abandon de tous nos intérêts entre ses mains divines, le repos de l'esprit et la paix du cœur dans la certitude de son amour et de sa puissance, notre main placée enfantinement dans sa main comme dans celle d'un protecteur et d'un guide : telle est la foi. Elle peut avoir pour point de départ une certitude historique ; mais cette certitude n'est pas la foi ; elle peut prendre la forme d'une théorie philosophique, mais

cette théorie n'est pas la foi ; elle peut rester à l'état d'opinion, mais cette opinion n'est pas la foi ; elle peut se réduire à un préjugé populaire, mais ce préjugé n'est pas la foi. Croire, c'est se confier ; croire, c'est compter sur Dieu. Ainsi crut Abraham, et c'est cette foi, cette foi seule qui lui fut imputée à justice. Qui ne comprendra qu'une telle manière de connaître est le principe, le germe impérissable d'une nouvelle vie, et que nous sommes en effet sauvés par la connaissance ?

Le christianisme a exclu les œuvres en tant que fondement de notre assurance : j'entends les œuvres extérieures ; car saint Jacques apparemment n'avait pas cessé de marcher de droit pied quand il disait que nous sommes justifiés par les œuvres et non par la foi seulement. Eh ! qui ne voit en effet qu'il faudra bien qu'au dernier jour nous puissions produire des œuvres comme témoignage de notre foi, et qu'en ce sens au moins les œuvres nous justifient ? Aussi est-il écrit : *Heureux ceux qui meurent au Seigneur ; car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent !*⁴ Mais si l'on a pu dire avec raison : Quelle foi que celle qui ne produit point d'œuvres ! est-ce avec moins déraison qu'on a dit : Quelles œuvres que celles qui n'ont pas la foi pour principe ! Quelles œuvres que celles de l'incrédulité ! Quelles œuvres que celles d'un pécheur orgueilleux et impénitent ! Quelles œuvres que celles d'un être qui a repoussé l'amour de Dieu ! Quelles œuvres que celles qu'on n'offre pas à Dieu ! La foi véritable produira donc des œuvres, et les œuvres de la foi seront de véritables œuvres. Mais il me semble, en vérité, que ceux qui réclament à grands cris les œuvres, et les œuvres à l'exclusion de la foi, sont bien difficiles en œuvres s'ils ne reconnaissent pas dans cette foi même, qui renferme tant d'efforts, qui suppose tant de luttes, qui emploie tant de forces, une œuvre aussi, la première des œuvres, l'œuvre des œuvres pour ainsi dire, l'acte le plus profond, le plus riche, le plus multiple, le plus fécond dont un être humain soit capable, un acte qui contient tous ceux qu'il faut faire,

4. Apocalypse 14.13

qui exclut tous ceux dont il faut s'abstenir, et qui prépare l'âme humaine à la rencontre de toutes les difficultés et à l'accomplissement de tous les devoirs. Ils sont bien difficiles en œuvres ! Celle qu'ils méprisent, qu'ils repoussent, dévorera un jour en présence de Dieu toutes les œuvres dont ils se vantent, comme le serpent de Moïse dévora tous ceux des magiciens.

Vous avoir représenté la foi comme une vie de l'âme, c'est vous avoir dit d'avance que la foi peut avoir des degrés. Entre croire et ne pas croire, c'est-à-dire entre posséder et ne pas posséder Dieu, il y a sans doute un abîme, comme entre la vie et la mort ; aussi ne peut-on pas être plus ou moins sauvé ; mais si l'on ne peut être plus ou moins mort, on peut être plus ou moins vivant. On peut croire plus ou moins, comme on peut savoir plus ou moins, sentir plus ou moins, jouir plus ou moins, se porter plus ou moins bien. Il y a des progrès dans la vie de la foi comme dans toute vie, et ces progrès sont même la condition et le signe de la vie. La foi peut gagner en certitude, en clarté, en vivacité, en énergie. C'est tout cela probablement que les disciples demandaient à Jésus-Christ en lui disant : *Augmente-nous la foi*⁵. C'est sous l'un ou l'autre de ces rapports, ou peut-être à tous ces égards, que saint Paul désirait d'ajouter ce qui manquait encore à la foi des Thessaloniens. Ce sont tous ces progrès que saint Pierre avait en vue lorsqu'il écrivait aux fidèles : *Croissez dans la connaissance*⁶ ; car, en matière de religion, croire et savoir ne sont qu'un. La mesure de la foi est, pour chacun, la mesure de la paix, de la charité, de la liberté, de la vie. Il n'est pas permis de n'en pas désirer toujours au-delà de ce qu'on en possède ; et l'on pourrait dire de quiconque ne se soucie pas de la mesure de sa foi, c'est-à-dire de son union avec Dieu, qu'il ne se soucie pas du salut, et qu'il n'a pas même encore, selon l'énergique expression de saint Paul, saisi la vie éternelle.

C'est ainsi que nous concevons les rapports de la grâce et de la foi.

5. Luc 17.5

6. 2Pierre 3.18

La grâce est l'objet de la foi, la foi est le complément de la grâce. Mais arriverons-nous au terme sans rencontrer aucune objection ? Ne se trouvera-t-il personne pour nous dire : L'objet de la foi, ce n'est point un fait impersonnel, c'est une personne, c'est Jésus-Christ, et ce n'est pas une partie de Jésus-Christ ou de son œuvre, c'est Jésus-Christ tout entier ? La question que les premiers prédicateurs de l'Évangile adressaient à leurs néophytes était celle-ci : Croyez-vous en Jésus-Christ ? et quiconque répondait affirmativement, dès l'instant même passait pour chrétien. Nous sentons le poids de cette objection, et nous en admettons le principe. A Dieu ne plaise que nous divisions Jésus-Christ ! Oui, c'est bien Jésus-Christ et Jésus-Christ tout entier qui est l'objet de la foi, et nous n'oublions pas qu'il nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption, toutes ces choses ensemble, aucune séparément. Mais tout cela ensemble, c'est la grâce, et c'est de la grâce tout entière que nous avons fait l'objet de la foi. Avoir la foi, c'est croire à toutes ces choses, dont le foyer, le centre, la source est Jésus-Christ crucifié. La foi qui ne croirait pas à toutes ces choses et ne les recevrait pas toutes ensemble comme grâce, la foi qui diviserait, ou qui diminuerait Jésus-Christ, ne serait pas la foi ; et pour n'avoir pas voulu embrasser tout son objet, on peut dire en toute vérité qu'elle n'en aurait point. Nous avons assez montré que qui croirait à la grâce du pardon sans croire à la grâce de la régénération, ne croirait réellement pas au pardon, qui est illusoire sans la régénération. La foi complète embrasse la conviction que Celui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, nous donnera avec lui tout le reste, ce qui est dire en d'autres termes qu'il ne se repentira point de son premier don et qu'il ne le retirera point. Sous le nom de grâce, c'est donc bien Jésus-Christ et Jésus-Christ tout entier que nous avons proposé comme l'objet de la foi, et non seulement le Dieu, mais l'homme, ni seulement sa mort, mais sa vie ; ni seulement sa doctrine, mais son exemple ; ni seulement son sacrifice, mais sa gloire ; car c'est par toutes ces choses réunies, sans en excepter aucune, sans en diminuer aucune, que Jésus-Christ est

notre sauveur. Mais parce que le pardon est à la tête de cette oeuvre, parce que cette oeuvre tout entière n'est que le développement du pardon, parce que c'est sous l'aspect et sous le nom du pardon que cette oeuvre, une et indivisible, se présente à nos premiers regards, parce que le pardon est la sève qui circule dans tous les rameaux de cet arbre immense, la saveur partout répandue jusque dans les plus petites miettes de ce pain de vie, nous avons pu dire, et nous disons bien encore, que le pardon, avec toutes ses conséquences, avec tout son développement, est l'objet de la foi chrétienne. Ce n'est pas détourner les regards de Jésus-Christ qui nous garantit le pardon, qui nous le confère lui-même,⁷ et qui le consomme.

Je ne sais si, après tout ce que nous avons dit, il restera encore quelque scrupule dans l'esprit de ces respectables adorateurs de la grâce divine, qui s'alarment à la seule pensée de lui voir enlever quelque chose. En tout cas, ce ne serait pas contre saint Paul qu'ils s'élèveraient, mais contre nous, qui l'aurions mal interprété. Saint Paul, en effet, veut que nous soyons sauvés par la foi, ou par le moyen de la foi. Qu'avons-nous dit de plus ? Et comment aurions-nous pu même dire quelque chose de plus ? Rien n'est plus net, plus précis ; rien ne se laisse moins étendre ni resserrer que cette parole : Vous êtes sauvés par la foi. C'est la plus claire de l'Évangile. On peut l'approfondir plus ou moins, on ne peut pas lui donner plus d'un sens. Comme qu'on s'y prenne, la foi n'est pas la cause du salut, et la foi est la condition. Pour avoir part au bénéfice du pardon, aux fruits du dévouement de Jésus-Christ, il faut croire, et la foi est un fait moral qui se passe dans l'homme. Nous avons dit tout cela, mais nous n'avons dit que cela, et nous ne voyons pas comment on pourrait entamer notre exposition sans entamer saint Paul. Que serait-ce si nous avions dit que ce qui manque à la grâce, la foi le supplée ? Eh bien ! saint Paul a dit quelque chose de tout pareil : *Ce qui manque, dit-il, aux afflictions de Christ, j'achève de le souffrir en ma chair pour son corps qui est l'Église*⁸. Eh bien ! dans le même sens,

7. Matthieu 9.6

8. Colossiens 1.24

quelque chose manque à la grâce, tant que nous n'avons pas la foi, c'est-à-dire que Dieu n'a pas encore fait tout ce qu'il veut faire pour nous. De même que les afflictions de Christ continuent dans chacun de ses membres qui ne font qu'un corps avec lui, de même la grâce de Dieu continue dans chaque fidèle par la foi qui est encore la grâce. Christ est dans chacun de ses membres qui souffrent ; la grâce est dans l'âme de chaque pécheur qui croit. Pourquoi la foi, qui est une œuvre de l'homme, ne serait-elle pas en même temps une œuvre de Dieu ? Pourquoi celui qui a accordé le pardon ne pourrait-il pas donner la foi ? Comment tout ce qui conduit à Dieu ne viendrait-il pas de Dieu ? Où est la difficulté de l'admettre, et comment ces zéloteurs de la grâce ne voient-ils pas qu'ils lui rendraient plus entièrement gloire, en ne s'obstinant pas à voir dans la foi une œuvre purement humaine, au lieu d'en faire hommage, comme de tout le reste, à la libéralité divine ? Sous cette réserve, qui met à l'abri l'honneur de la grâce, ils peuvent convenir franchement de la nécessité de la foi, l'appeler sans crainte une condition du salut, la reconnaître comme une œuvre et comme une œuvre morale, penser, en un mot, au sujet de la foi tout ce qu'il est impossible de n'en pas penser.

Non, il n'y a dans tout ce divin système ni difficulté, ni obscurité, ni piège, ni scandale ; il n'y a que fermeté, harmonie et lumineuse clarté. Mais à Dieu ne plaise que ce ne soit qu'un système pour nous et même un système divin ! A Dieu ne plaise que nous en restions toujours à l'admiration ! Avertissons-nous mutuellement du danger de tourner en spéculation ce qui nous fut donné pour vivre, et, pour ainsi dire, de piller la vérité au profit de notre curiosité. Admirons, mais bénissons ; admirons, mais humilions-nous ; admirons, mais demandons, par-dessus la science, l'amour qui édifie. Mais ne laissons pas de nous dire et de proclamer en tout lieu que l'Évangile est divinement raisonnable, qu'il est une sagesse entre les parfaits, et qu'il est également propre à donner la sagesse aux simples et la simplicité aux sages.

Les pierres du temple

« Est-ce là ce que vous regardez ? » ¹

(Luc 21.6.)

Cette parole est une parole de reproche, et pour n'avoir rien d'amer, elle n'en est que plus sérieuse et plus pénétrante. Les disciples sont entrés avec Jésus-Christ dans le temple, et frappés de la splendeur et de la majesté de cet édifice, dont l'aspect toutefois n'a rien de nouveau pour eux, ils ne se contentent pas de l'admirer en silence, ils interpellent leur Maître, ils l'avertissent d'admirer comme eux, en lui faisant remarquer que cette maison de prière est ornée de belles pierres et de beaux dons. – Pour toute réponse, Jésus leur dit : *Est-ce là ce que vous regardez ?* Les jours viendront qu'il sera démoli et qu'il n'en restera pas pierre sur pierre.

Si quelqu'un de vous était tenté d'excuser les disciples, voici ce qu'il pourrait dire : Si ceux qui avaient construit ce temple et qui l'avaient orné de belles pierres et de beaux dons ne furent pas coupables, les disciples ne l'étaient pas davantage en admirant leur œuvre. La première question est de savoir s'il était convenable qu'un tel édifice fût beau, mais il est d'ailleurs bien certain que le beau est fait pour être senti ; c'est là une impression naturelle, à laquelle, si l'on est bien organisé, on ne résiste point ; et les constructeurs de cet édifice n'avaient rien négligé pour que, dès le

1. Traduction Ostervald.

seuil de ce sanctuaire, le regard fût à la fois surpris et charmé. On pourrait aussi rappeler que ce temple, bâti par Hérode le Grand sur l'emplacement de celui de Zorobabel, surpassait en grandeur, sinon en magnificence et en gloire, le second et même le premier temple ; on pourrait nous le montrer assis sur la plus haute de trois terrasses, unies l'une à l'autre par de vastes degrés, et transformées en parvis par un double et triple rang de colonnes ; on pourrait montrer, au-dessus de ces péristyles dominés les uns par les autres, un dernier péristyle qui était proprement le parvis du sanctuaire ; on pourrait, à travers cette dernière forêt de colonnes, nous introduire dans le temple même, dont les murs hauts de cent coudées, et l'enceinte large d'autant, étaient partout revêtus de marbres précieux et brillant de l'éclat d'un or pur ; on nous ferait parcourir par la pensée ces constructions latérales, ces vastes dépendances, élevant leurs triples étages autour de l'enceinte sacrée, et reproduisant toute la distribution du premier temple dans des proportions agrandies, comme pour mieux dissimuler, dirai-je, ou pour rendre plus frappante la désolation du saint des saints, absolument nu, vide et sans mystère. Tant de grandeur, tant d'éclat, dont la seule description remue notre imagination, pouvait-elle être sans effet sur l'imagination des disciples ? et ne les excuserons-nous pas lorsqu'ils s'écrient : Maître, voyez quelles pierres, quels dons, quelle magnificence ?

Est-il personne, je dis parmi les chrétiens les plus austères, qui, en entrant dans la nef de notre cathédrale, non pas pour la première fois, mais pour la vingtième, et laissant ses regards errer le long de cette avenue de colonnes, ou dans la profondeur, si mystérieuse jadis et encore aujourd'hui si touchante, de ce chœur lointain, ou vers ces cintres légers et hardis, qui, comme une puissante végétation de chaque pilier, élancent et entrelacent leurs jets au foyer de la voûte, est-il personne, je vous le demande, qui ne se soit dit : Que cela est beau ! que cela est harmonieux ! quel concert entre toutes ces pierres ! quel hymne que cette architecture ! quel poème

que cet édifice ! ceux qui l'élevèrent sont morts ; mais quoique morts, ils nous parlent encore, et leur pensée, pleine d'adoration, leur pensée, qui était une prière, est tellement unie à leur œuvre qu'on croit la sentir et la respirer à mesure que l'on s'avance dans ces murs, qui la prolongent à travers les siècles ! Voilà ce que l'on pense, et si l'on n'est pas seul, on ne peut guère s'empêcher de le dire ; on fait donc comme les disciples lorsqu'ils s'écriaient : Voyez quelles belles pierres et quels beaux dons ! et ne s'expose-t-on pas à s'entendre adresser par le Seigneur cette parole de reproche : *Est-ce là ce que vous regardez ?*

Et pourquoi non, si notre âme ne va pas plus loin que notre regard, si elle s'arrête où notre regard est obligé de s'arrêter, si les symboles, les apparences, les choses visibles la retiennent captive, et si ces magnificences de l'art enchaînent notre cœur à la terre au lieu de l'élever dans le ciel ? C'est là ce que Jésus-Christ reproche à ses disciples. Il avait lu dans leur âme. Il y avait démêlé cette convoitise de la chair, cette convoitise des yeux et cet orgueil de la vie, qui sont les trois chaînes d'obscurité par lesquelles l'ennemi de Dieu nous lie étroitement aux ténèbres du dehors. L'homme et le Juif s'étaient également révélés à lui dans cette exclamation involontaire ; l'homme ébloui de tout ce qui paraît, plein de mépris pour ce qui ne paraît pas ; le Juif, enorgueilli de la pompe extérieure d'un culte dont le sens profond, la pensée intime, lui avaient depuis longtemps échappé, et se rattachant opiniâtrement à la loi, c'est-à-dire à une ombre, au moment même où cette loi était plus que jamais une ombre. *Est-ce là ce que vous regardez ?* Quoi ! ces quelques grains de poussière, qui ne sont grands que parce que vous êtes petits ! Quoi ! ces dons extorqués par la peur, par la vanité, par la coutume, à des âmes qui n'ont pas voulu commencer par se donner à Dieu ! Quoi ! le fastueux mensonge de ces marbres et de ces dorures, de tous ces ornements dont le sens pieux est depuis longtemps oublié ! *Est-ce là ce que vous regardez ?*

D'ailleurs, une circonstance à laquelle j'ai à peine besoin de vous rendre

attentifs donnait un à-propos tout particulier à cette parole de notre Seigneur. Lui aussi, en sortant du temple, avait regardé quelque chose, et l'avait fait remarquer à ses disciples, qui, sans cela, n'y auraient pas pris garde. Qu'était-ce qui avait attiré les regards et fixé l'attention de notre Maître ? C'était une pauvre femme, déposant une pite dans le tronc des aumônes, c'est-à-dire venant avec son nécessaire au secours des nécessiteux. Jésus-Christ avait fait remarquer à ses disciples cette libéralité, plus grande, à son jugement, que les aumônes les plus abondantes de la richesse ; et c'est lorsqu'il venait de mettre sous leurs yeux un exemple si touchant de charité, et lorsque, par un mot aussi simple que frappant, il leur avait ouvert un si beau sujet de méditation, c'est alors, et comme pour répondre à un avertissement par un autre, que les disciples invitent leur Maître à admirer avec eux les magnificences du sanctuaire. Comme s'ils lui voulaient dire : Voilà ce que vous avez jugé digne de votre attention, et voici ce que nous jugeons digne de la nôtre. Vous regardez une âme simple qui se sacrifie, et nous, nous regardons des pierres. La grandeur et la beauté morales sont le spectacle que vous aimez ; la grandeur et la beauté matérielles sont le spectacle qui nous plaît. Un seul acte de ce culte que vous avez appelé vous-même le culte en esprit et en vérité vous distrait des splendeurs du culte tout extérieur qui se célèbre dans cette enceinte ; et nous, ces splendeurs visibles emportent nos regards bien loin du culte en esprit et en vérité, le seul qui honore notre Père. Et non seulement notre instinct nous attire d'un autre côté que vous, mais vos avertissements mêmes ne nous ramènent pas. Vous nous avez dit : Voilà ce qu'il faut admirer ; et nous disons, nous : Voilà ce que nous admirons.

A ces paroles, à ces pensées du moins, Jésus-Christ a répondu : *Est-ce là ce que vous regardez ?* Que n'aurait-il pas pu ajouter encore ? Par combien d'arguments, s'il l'eût jugé convenable, ne pouvait-il pas réprimander et la distraction des disciples et leur préoccupation ! Mais notre Seigneur était sobre de paroles et n'argumentait pas beaucoup. Un mot à l'ordinaire, un

argument entre tous, lui suffisait, mais péremptoire, décisif, et atteignant, comme il a été dit de la parole divine en général, les dernières divisions de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles. Il ne dit donc qu'une seule chose, et la voici : *Les jours viendront qu'il ne sera pas laissé de cette maison pierre sur pierre qui ne soit renversée.*

Il s'agit évidemment d'une destruction instantanée, violente, furieuse, et non pas de celle que les années et les siècles consomment insensiblement. Cette destruction sera l'œuvre d'un ennemi plus impatient que le temps. Et comme il ne peut entrer dans la pensée de personne que ce temple soit démoli par le peuple qui l'a élevé, qui en fait sa gloire et y voit le foyer de sa nationalité, c'est donc d'un autre peuple qu'il s'agit, c'est d'une invasion, d'une conquête ; ce seul mot ouvre donc à la pensée des disciples une perspective d'opprobre, de ruine et de désolation ; ce mot renferme peut-être la prophétie d'une totale extermination du peuple et du nom juif. Le divin prophète ne garde le silence que sur un point ; il ne dit pas quand ces choses arriveront : *Les jours viendront*, dit-il ; mais bientôt après, laissant un libre essor à la prophétie qui bouillonne dans son sein, il fait trop bien comprendre à leurs cœurs angoissés que cet avenir n'est pas loin, qu'ils y sont personnellement intéressés, et que ce temple, tout jeune encore parmi les monuments, puisqu'il est bâti depuis moins de cinquante ans, n'en verra pas cinquante autres encore.

Mais quand la destruction du temple ne supposerait pas la ruine du pays et l'extermination du peuple, et quand rien de tout cela ne serait imminent, la réponse de Jésus-Christ n'en serait pas moins pleine de sens et de force. Admettons encore que la destruction du temple doive être l'œuvre lente et silencieuse des années ; il n'en est pas moins vrai qu'en disant à ses auditeurs une chose que d'ailleurs ils savent trop bien, c'est-à-dire qu'un jour il ne restera pas pierre sur pierre de ce magnifique édifice, notre Seigneur justifie pleinement cette répréhension aussi grave que douce : *Est-ce là ce que vous regardez ?*

Admirable argument, qui les renferme tous. L'éternité et la vérité sont inséparables, ainsi que l'erreur et la caducité. Tout ce qui est vrai est éternel, tout ce qui n'est pas éternel n'a de l'être que l'apparence et le nom. Dieu a fait tout ce qui paraît de ce qui ne paraissait point. L'esprit, dont le foyer est Dieu, existait avant la matière, sans la matière ; la matière n'a été créée que pour servir d'instrument à l'esprit créé, de forme à sa vie, d'objet à son activité. Mais elle n'a point de valeur intrinsèque, absolue ; elle tire toute celle qu'elle a de son but et de son emploi. L'esprit seul, issu de Dieu, semblable à Dieu, capable de s'unir à Dieu, l'esprit seul est immortel, parce qu'il est digne de l'être. Un seul esprit vaut tous les mondes ; ou plutôt tous les mondes ensemble, actuels et possibles, ne peuvent se comparer, se mesurer à un seul esprit. L'esprit seul mérite par lui-même la principale attention de l'homme, puisqu'il a obtenu la principale attention de Dieu ; et d'autant que l'esprit et tout ce qui tient à l'esprit est invisible, on peut dire avec vérité qu'il n'y a que les choses invisibles qui méritent qu'on les regarde, et qu'il faut, dans un certain sens, être aveugle pour tout le reste.

Et c'est pourquoi la pite de cette femme, tombant sans bruit dans le tronc des aumônes, méritait plus d'attention que les pierres et les ornements du temple. Ce n'était pas une pite, c'était un mouvement invisible de l'esprit, rendu visible par cette aumône. C'était une grande chose que cette action, une chose plus grande que le temple avec ses degrés, ses péristyles, ses voûtes, ses murailles colossales. Et même, toute comparaison est injurieuse. Les disciples peuvent comparer, s'ils le veulent, la pensée qui a élevé ce temple à la pensée qui fait tomber cette obole des mains de la veuve ; mais ils sont loin d'y songer ; et quand ils y songeraient, nous n'accepterions la comparaison que pour relever l'action de la veuve ; car, entre le prince fastueux qui a bâti cette maison de la surabondance de son trésor ou de la sueur de ses sujets transformée lentement en or, et cette pauvre femme jetant furtivement dans le trésor de la charité le tribut qu'elle a levé

sur sa misère, *tout ce qu'elle avait pour vivre*, dit Jésus-Christ, quelle différence ! Que cette pauvre femme est grande, que ce grand monarque est petit !

Que ce soit dans l'âme de chaque individu qu'il faille chercher la juste mesure et le vrai nom de chacune de ses actions, ou, en d'autres termes, que les actions de l'âme soient les véritables actions, c'est une de ces idées vers lesquelles l'empire des objets sensibles ne nous permet de gravir qu'avec peine, et auxquelles toutefois il faut nous élever si nous voulons être au point de vue de la vérité et de Dieu. Nous appelons exclusivement du nom d'action tout emploi que fait notre volonté de nos forces ou de nos facultés corporelles pour accomplir quelque changement hors de nous ; et nous n'appelons pas actions, mais pensées, sentiments, désirs, ce qui se passe dans notre âme, ou plutôt ce que fait notre âme sans le concours de nos facultés corporelles et sans qu'aucun changement en résulte dans le monde extérieur ; tellement que, quand nous avons eu quelque intention bien déterminée, et que des obstacles tout à fait indépendants de notre volonté nous ont empêchés de la réaliser, nous ne croyons point avoir agi. Et cependant, non seulement ces intentions-là sont des actions (preuve en soit le remords qu'elles nous causent quand elles ont été mauvaises), mais ce sont même les vraies actions ; nos actes extérieurs n'en sont que le témoignage et la manifestation extérieure, et ne sont aux yeux du juge des cœurs, à qui les changements extérieurs importent fort peu, que des gestes plus ou moins expressifs ; ce n'est pas sur ce que nous aurons fait (à prendre ce mot dans son sens matériel), que nous serons jugés, mais sur ce que nous aurons voulu, ou autrement sur ce que nous aurons fait intérieurement, sur les actions de notre âme ; car il n'est pas dit que nous recevrons selon ce que nous aurons fait *avec* notre corps, mais selon ce que nous aurons fait *étant dans* notre corps. Nos actions extérieures figureront alors comme des symboles, comme des témoignages ; il ne sera pas indifférent d'avoir fait telle ou telle chose, car premièrement ce sera la preuve que

nous avons voulu telle ou telle chose, et en second lieu, ces actions, nées de notre intérieur, auront réagi en bien ou en mal sur notre intérieur, en bien si elles étaient bonnes, en mal si elles étaient mauvaises ; mais en tout cas, c'est l'action intérieure qui sera jugée, c'est le cœur qui sera sondé ; autrement il faudrait admettre que celui qui, conservant ses facultés intérieures, aurait été privé de tout moyen d'action ne serait pas sujet au jugement, et que quand quelqu'un n'aura pas fait tout le bien ou le mal qu'il a réellement voulu faire, ni ce bien ni ce mal ne lui seront portés en compte ; supposition qui ne va pas à moins qu'à annuler toute responsabilité et anéantir toute morale. L'homme juge les actions du dehors, Dieu juge les actions du dedans, ce que l'on exprime ordinairement en disant que Dieu juge le cœur ou regarde au cœur ; et nous-mêmes, pauvres humains, n'y regardons-nous pas autant que nous le pouvons, et ne nous est-il pas arrivé cent fois de réformer en nous-mêmes les jugements de la justice criminelle, en prononçant intérieurement que tel homme, convaincu d'un grave attentat, est réellement moins coupable, vu l'état de sa volonté, que tel autre, convaincu d'un simple délit ? Ainsi donc, tout en continuant à appeler action ce que tout le monde appelle de ce nom, et à distinguer, dans le langage ordinaire, l'action et la pensée, nous sommes autorisés à dire que, dans le fond, nos pensées volontaires sont nos véritables actions, et que nos actions ne sont que des symboles.

Etendons cette idée : tout ce qui est extérieur, visible, matériel, n'est que symbole ; il n'y a de véritable action que les actes de l'esprit ; l'esprit seul fait de véritables actions ; et les changements qu'il produit au dehors de lui, dans le monde des sens, ne font que l'exprimer. Ce sont des actions encore, je le veux ; ne leur ôtons pas ce titre ; mais ce sont des actions purement symboliques, des signes de ce que nous sentons et de ce que nous voulons, ou aussi des moyens d'exercer notre homme intérieur, et c'est là que gît leur importance. Ce que nous disons de nos actions, il faut le dire de nos productions ; elles ne nous font pas être ce que nous sommes, elles

l'expriment seulement ; elles le témoignent aux autres et à nous-mêmes ; leur importance s'arrête là ; mais afin que nous ne confondions pas le symbole avec la réalité et le signe avec la chose signifiée, le temps détruit successivement tous ces symboles, quoi que ce soit d'ailleurs qu'ils aient exprimé ; aucun n'est épargné ; la matière subit les lois de la matière, la poudre retourne en poudre ; et ce corps, qui n'est pas nous-mêmes, mais notre forme seulement, ce corps qui est pour nous la première partie du monde des phénomènes, le premier objet comme le premier instrument de notre action extérieure, ce corps change, dépérit, succombe, et nous rappelle à tout moment par ce caractère de défaillance continue, par cette mort incessante, qu'il n'a dans notre existence qu'un rang subordonné et qu'une importance relative.

Loin de nous le rêve insensé de ceux qui ont révoqué en doute l'existence de la matière et la réalité du monde extérieur ; loin de nous de traiter de simples illusions les phénomènes de l'univers ; mais pourtant il y a dans la conscience de l'homme quelque chose qui le contraint d'unir indissolublement l'idée de l'être et celle de l'immortalité ; « ce qui doit finir, a dit un grand orateur, est à peine sorti du néant ; » ce qui n'est pas fait pour durer toujours, de quelle manière, à quel titre existait-il ? L'Écriture s'est-elle trompée en disant que *l'homme chemine parmi l'apparence* ; et vos prédicateurs, après elle, se trompent-ils lorsque, dirigeant vos regards vers le monde invisible, ils vous pressent de vous attacher aux seules réalités ?

Non, dans le sens religieux du mot, disons-le hardiment, il n'y a de réel que ce qui est éternel. Tout ce que nous voyons périr, crouler autour de nous, près de nous (et notre corps est une de ces choses qui sont près de nous), n'était pas absolument rien, puisqu'une ombre est encore quelque chose, mais après tout ce n'est qu'une ombre ; tout cela n'était pas absolument rien, puisqu'un symbole est quelque chose, mais enfin ce n'est qu'un symbole. Dieu ne veut pas que nous y soyons trompés, et c'est pourquoi la loi du changement ronge à petit bruit ou renverse avec éclat tous ces

symboles ; les plus saints périssent à leur tour ; ce temple aussi, dont les disciples admiraient la masse et la splendeur, ce temple devait périr ; une dispensation vengeresse ne faisait qu'accélérer l'inévitable catastrophe. Et comment ce temple élevé par la main des hommes aurait-il pu ne pas périr, lorsque Dieu destine à la destruction le temple qu'il a lui-même construit ?

L'univers est le premier, le plus saint, le plus magnifique des temples. L'appeler ainsi, c'est lui rendre son nom, c'est donner une raison à son existence ; car si l'univers n'est pas un temple, qu'est-il, je vous le demande ? Or, ce temple dont Dieu lui-même est l'architecte et le fondateur, il doit périr, Dieu l'a dit. Profané comme il est, comment subsiste-t-il encore ? Celui qui, nouveau Samson, mais avec toute la sainteté que Samson n'avait pas, tomba entre les mains sanguinaires des ennemis du peuple de Dieu, ne pouvait-il pas, de sa main divine, ébranler les piliers de cet édifice immense, et ne laisser son innocente vie que sous les ruines de l'univers ? Il ne l'a pas fait ; et après des symptômes passagers de destruction, destinés à avertir l'humanité que la terre elle-même avec ses habitants ne subsistait que par miséricorde, la terre et les cieux raffermis ont continué à voir, dans une imperturbable série, les jours succéder aux nuits et les nuits succéder aux jours, la mer se balancer sous la pression des astres, et les astres eux-mêmes accomplir dans les cieux leurs orbites accoutumées. Mais la sentence n'est que retardée ; la terre, comme un malheureux navire qui brûle en pleine mer, doit, au milieu de sa navigation immense, disparaître dans la flamme et dans la tempête, devenir elle-même un cadavre et une cendre après avoir englouti tant de cadavres et de cendres, et ne subsister que comme un éternel et mélancolique souvenir dans la mémoire des célestes intelligences qui assistèrent à sa naissance et qui auront vu son trépas. Que dis-je ? ce temple même, à l'architecture mobile, où la terre tient si peu de place, doit s'abîmer tout entier dans un océan de feu, afin qu'une catastrophe si facile et si rapide confirme à tous les esprits créés ce principe éternel du gouvernement divin : la matière pour l'esprit, l'esprit

pour la vérité et pour Dieu. Ainsi, de ce temple comme de l'autre, il ne restera pierre sur pierre. *Est-ce donc là ce que vous regardez ?* Et en effet, s'il ne faut pas regarder ce qui doit périr, faut-il regarder, plus qu'autre chose, ce monde qui s'en va périr ?

Patients investigateurs des mystères de la nature, prétendons-nous vous condamner ? Non, certes, si c'est l'esprit que vous cherchez dans la matière, si, à travers le visible, c'est l'invisible que vous regardez, et dans cet univers l'auteur de l'univers ; mais s'il n'en est pas ainsi, Jésus-Christ vous dit à vous comme aux disciples : *Est-ce là ce que vous regardez ?* Je veux que votre admiration soit plus réfléchie et votre curiosité plus savante ; mais qu'importe si votre curiosité s'arrête en chemin et si votre admiration se trompe d'objet ? Je consens que vous regardiez ce que vous regardez ; mais c'est d'en haut et non d'en bas qu'il faut le regarder, et l'on voit mal ou l'on voit inutilement tout ce qu'on ne voit pas en Dieu. Qu'admirez-vous dans toutes ces merveilles, si vous n'y admirez pas une pensée, et par conséquent une pensée de Dieu ? Expliquez-vous ; ne nous laissez pas dans le doute sur la droiture de votre sens. Jusque-là nous vous dirons toujours : *Est-ce là ce que vous regardez ?* Un bûcher funèbre, un tombeau mystérieux attendent pour l'engloutir le monde des astronomes, le monde des physiciens, le monde des géologues ; au séjour de la réalité, aux sources de l'être, il ne sera plus question des phénomènes changeants ; tout aura été consumé, hormis la pensée qui leur donna naissance et qui leur dicta des lois : si cette pensée n'a pas été l'objet de vos regards, qu'avez-vous regardé ?

« Ce ne sont pas, dites-vous, des phénomènes, ce sont des lois que nous avons regardées, et une loi est une pensée. » C'est ici que nous vous attendions. Dites-nous donc positivement que c'est la pensée de Dieu, sinon nous dirons que c'est la vôtre, votre sagacité, votre pénétration, votre esprit de découverte, et que, par conséquent, c'est vous-mêmes que vous avez regardés, en sorte que la nature entière n'a été qu'un miroir pour

l'orgueil de votre intelligence. Digne objet de regard qu'une sagesse qui ne veut pas relever de Dieu ! Digne sujet d'admiration que l'homme détaché de Dieu ! Mais au fait, je me trompe, il y a bien de quoi regarder. Les monstres n'ont pas moins que les prodiges le droit de fixer, du moins pour un moment, nos regards épouvantés. Ainsi donc, après avoir regardé ce monde sans y voir Dieu, regardez ce regard lui-même. Il n'est pas moins digne de votre attention que les merveilles de l'univers. L'univers lui-même pourrait le regarder. La création, si elle avait une âme et une voix, se récrierait à la vue d'un si effrayant prodige. La nature, qui en renferme un si grand nombre, n'en a certainement point de pareil ; car ses monstres mêmes réalisent quelque loi ; mais le monstre dont nous parlons, l'horrible merveille de l'homme sans Dieu, aucune loi ne saurait l'expliquer.

Ceci nous conduit aussi près que possible d'une importante application des paroles de Jésus-Christ. Il se trouve assez de gens qui méprisent la grandeur matérielle et l'éclat visible. Ils s'en piquent du moins, et c'est déjà quelque chose. Mais sur quoi tournent-ils leurs regards ? Quel est l'objet de leur admiration ? Si c'est l'intelligence, ou ce qu'on a trouvé à propos d'appeler *l'esprit*, c'est-à-dire la vie, le reproche de Jésus-Christ les poursuit encore : *Est-ce là, leur dit-il, ce que vous regardez ?*

L'intelligence, quelle que soit sa dignité, n'est pas autant au-dessus de la matière qu'elle est au-dessous de la charité. En faisant ces distinctions et en mesurant ces distances, nous ne prétendons pas séparer ce que Dieu lui-même a uni. Nous savons que la sainteté, ou, comme quelques-uns la nommeraient plus volontiers, la moralité, ne saurait exister sans l'intelligence, et que l'être qui ne pense point n'est point un être moral. Nous devons croire pareillement que l'intelligence créée est nécessairement unie à des organes, puisqu'elle le sera dans le séjour même de la consommation ; tellement que l'homme, dans l'intégrité de son idée, est un être à la fois physique, intellectuel et moral : réduit à un seul, ou même à deux de ces éléments, ce ne serait plus l'homme. Mais si, malgré l'intime union de

l'intelligence et du corps, il est permis d'affirmer qu'il n'y a nulle comparaison à faire entre le corps et l'intelligence, vous ne vous étonnerez pas que nous disions que le principe moral, quoique inséparable du principe intelligent, lui est supérieur de beaucoup. Un rapport se conçoit très bien entre le supérieur et l'inférieur ; seulement c'est un rapport ou une union de subordination. Or le rapport de l'intelligence à la moralité est le même que celui du corps à l'intelligence ; le corps est l'instrument de l'intelligence, et l'intelligence à son tour est l'instrument de la moralité ; à moins qu'on ne veuille dire (et pourquoi non ?) que le corps et l'intelligence, inégaux entre eux sont ensemble, et l'un par l'autre, les deux instruments de la moralité. Celle-ci est donc le but, ceux-là sont les moyens. Moyens nécessaires, je le veux, mais toutefois simples moyens. Je ne vais pas même, en parlant ainsi, aussi loin que va l'Écriture ; c'est elle qui a dit : *Craignez Dieu, et gardez les commandements, car c'est là tout l'homme*² ; si c'est là tout l'homme, qu'est-ce que tout le reste ? Mais nous comprenons Salomon : tout l'homme, c'est toute sa destination, toute la raison de son existence, toute sa gloire devant Dieu.

Le prix qu'a payé pour notre salut le divin Amour devait sans doute racheter ou sauver notre intelligence en même temps que notre cœur ; mais quel a été le but de l'envoi du Sauveur ? Est-il venu expier les erreurs de notre jugement ou les torts de notre volonté ? Est-il venu nous apprendre à bien raisonner ou à bien agir ? A-t-il voulu faire de nous des savants ou des saints ? Ce seul fait établit assez la vérité que je vous propose ; et sans ce fait, j'ose m'en assurer, votre conscience l'établissait. La gloire de l'homme est dans la rectitude et le bon emploi de sa volonté ; et la gloire de l'intelligence est de servir au triomphe du principe moral.

Or, il n'est pas besoin, même aujourd'hui, d'établir à grands frais de raisonnement la supériorité de l'intelligence sur la matière, quoique la matière triomphe dans bien des cœurs et même dans bien des théories. Mais

2. Ecclésiaste 12.15

il est besoin peut-être de réprimer l'enthousiasme du savoir et l'orgueil de l'intelligence. Il est besoin de dire aux hommes que si leur asservissement à la matière est une dégradation, la subordination de la moralité à l'intelligence est une autre dégradation ; que l'homme le plus intellectuel, s'il n'est rien de plus, n'est qu'une bête intelligente ; que les triomphes d'une intelligence démoralisée ne sont point essentiellement différents des triomphes de la force brutale ; et que l'excessive admiration du génie part du même principe que cette *convoitise des yeux*, enveloppée par un apôtre dans la même condamnation que la convoitise de la chair et que l'orgueil de la vie.

Il est un fait qu'on ne peut ni contester ni absoudre, c'est qu'en tout pays, mais peut-être surtout dans certains pays, les talents de l'esprit ont obtenu grâce pour les torts les plus graves de la conduite, et que quand ces talents ont été supérieurs, transcendants, ils ont jeté sur tout le reste le voile le plus épais. Tel homme n'aurait compté dans la société que comme un misérable, s'il avait manqué d'esprit ; mais avec beaucoup d'esprit on n'est point un misérable ; tout le monde l'eût évité, mais il a de l'esprit, et tout le monde le recherche. On le voit du moins d'un autre œil que tel autre homme qui n'étale pourtant pas de plus mauvaises mœurs et qui n'affiche pas de pires maximes ; on ira même jusqu'à dire qu'une certaine régularité morale est incompatible avec le génie, et qu'on aurait trop à faire d'avoir à la fois beaucoup de talent et beaucoup de vertu.

Il est un autre fait qu'on ne peut ni contester ni absoudre : c'est que la simplicité d'esprit, l'ignorance même involontaire, ou un certain travers dans le jugement, exposent un homme à un mépris quelquefois insultant, quelles que soient la pureté de ses mœurs et la bonté de son caractère. On reconnaîtra peut-être ses bonnes qualités, et même on les mentionnera, mais comme des circonstances atténuantes. On conviendra peut-être que cet homme est un homme selon le cœur de Dieu, mais on ne cherchera pas à se réchauffer à son foyer, à emprunter de lui cette sagesse entre les par-

faits, qui, selon l'Écriture, éclaire les plus simples, et que les plus simples enseignent aux plus savants. Il n'a pas d'esprit, ainsi donc il ne compte pas. Qu'il ne fût pas recherché pour sa conversation, c'est-à-dire qu'on ne lui demandât pas ce qu'il ne peut donner, cela irait sans dire ; mais non, ce n'est pas tout ; il a tort de n'avoir pas d'esprit, comme cet homme apparemment a tort de n'avoir pas ajouté une coudée à sa taille, comme cet autre, je le présume, a tort d'être pauvre... Vous vous récriez ; mais réfléchissez auparavant. Est-il vrai ou ne l'est-il pas que la pauvreté nous expose au mépris de certaines âmes, comme la richesse nous recommande à leurs respects ? Cela est inconcevable, absurde, mais cela est ; or le mépris de la pauvreté intellectuelle a-t-il quelque chose de plus absurde, de plus inconcevable que le mépris de l'autre ? et si les âmes tout à fait vulgaires sont capables de mépriser l'homme dénué des biens matériels, d'autres âmes, plus élevées d'un degré, ne seront-elles pas capables de vouer au mépris ou du moins au dédain les hommes dénués des avantages de l'intelligence ?

L'idolâtrie moderne a élevé deux autels vers lesquels s'empresse une foule d'adorateurs ; un de ces autels est celui de la matière, l'autre celui de l'intelligence. Sur l'un comme sur l'autre on offre des victimes humaines, car tous les cultes idolâtres sont des cultes meurtriers. L'adoration de l'esprit a sa barbarie comme l'adoration de la matière. L'homme d'esprit trouve son compte à ne rien épargner. Celui qui méprise le plus passe pour avoir le plus de sagacité. On a pu dire que le cœur a souvent de l'esprit, mais l'esprit n'a point de cœur. Dans les voluptés effrénées de l'esprit, comme dans les voluptés effrénées des sens, le cœur se dessèche, l'homme devient cruel. Il faut tout dire : il devient même stupide. Il y a tant de choses dont on ne peut juger qu'avec le cœur, que, le cœur venant à manquer, il faut de toute nécessité que la raison déraisonne. Pour connaître à quel degré le cœur rend intelligent, à quel degré aussi le culte de l'esprit abaisse l'intelligence, placez vis-à-vis d'un cas de conscience un homme

d'esprit et un homme de piété. *Ta loi, ô mon Dieu, donne de la sagesse aux plus simples ; t'a-t-on regardé, on en est illuminé !*³

Et c'est pourquoi, dans nos jours, l'ivresse des triomphes intellectuels me fait presque autant de peur que l'entraînement si général vers les jouissances matérielles. Et c'est pourquoi je voudrais diriger vos regards avec les miens du même côté vers lequel notre divin Maître cherchait à tourner ceux de ses disciples. Pauvre veuve de l'Évangile, humble femme que mon Sauveur a d'un seul mot rendue à jamais célèbre, faites encore tomber votre pite, vos laborieuses sueurs mêlées peut-être de vos larmes, dans le tronc de la charité. Dites-nous, si votre humilité vous le permet, ou plutôt puisque notre intérêt l'exige, quel mouvement de votre âme a fait couler de votre indigente main vers d'autres indigents cette partie de votre nécessaire, ou, comme vous pourriez nous le dire, cette partie de votre chair. Nos yeux sont rassasiés des magnificences du sanctuaire symbolique : ouvrez-nous le sanctuaire de votre âme, et découvrez-nous d'autres magnificences. Montrez-nous vos souffrances se transformant en pitié, votre misère vous donnant des yeux pour voir la misère d'autrui ; faites-nous lire dans cette âme généreuse, prenant pour elle des préceptes qui, pauvre comme vous êtes, ne vous regardaient peut-être pas ; dites-nous quelle reconnaissance vous éprouvez de ce que Dieu vous a donné une pite pour la donner ; mettez-nous dans le secret du surcroît de labeur qui l'a gagnée, de la prière peut-être qui l'a obtenue, de toute cette vie, à la fois heureuse et douloureuse, de fatigues et de renoncement ; admettez-nous en tiers dans ces communications glorieuses que vous entretenez, au sein de votre obscurité, avec le Dieu de toute consolation. Oh ! j'ai besoin de reposer mes regards de tant d'éclat passager et mes oreilles de tant de bruit inutile ; les pompes de la puissance, les pompes de l'esprit, autre puissance plus altière et plus tyrannique, m'étourdissent et me fatiguent ; mon cœur vide et affamé a besoin de substance, de réalité, et la réalité, la substance sont

3. Psaume 119.130

là : chez vous, pauvre femme abandonnée des hommes et visitée de Dieu ; mais chez vous surtout, ô mon divin Sauveur, en qui il n'y a ni forme ni éclat ; chez vous qui avez dit : *Je suis un ver et non pas un homme*⁴, et qui n'en êtes pas moins le Seigneur à la gloire de Dieu le Père !

Car c'est là en effet, c'est en Jésus-Christ que triomphe l'esprit dans l'anéantissement de la chair, et que dans l'absence de toute grandeur, la vraie grandeur, la grandeur de l'esprit, paraît. *Il n'y a rien en lui, à le voir, qui nous le fasse désirer*⁵ ; mais qui parle de voir ? il s'agit de sentir. Fermez les yeux du corps, ouvrez les yeux de l'âme, et vous direz avec Pascal : « Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse ! » Voilà, pour le coup, voilà le vrai temple du vrai Dieu. Un temple de marbre, étincelant d'or, retient vos yeux loin du temple vivant, où réside la plénitude de la divinité. *Est-ce là ce que vous regardez ?* Pouvez-vous regarder autre chose quand la Charité est là ? Or la charité est la gloire de l'esprit ; elle est la gloire même de Dieu ; et celui en qui réside la suprême charité vous représente par là même la suprême grandeur. Voilà ce qu'il faut regarder, et regarder éternellement.

Ah ! si vous ne les approuvez pas, vous les comprendrez du moins, ceux qui, ayant vu des yeux de la foi Jésus-Christ, la charité vivante et personnifiée, n'ont plus voulu regarder autre chose. Ils se trompaient ; mais toutes les erreurs ne sont pas égales : entre celui qui regarde Jésus-Christ et ne regarde plus rien, et celui qui regarde tout excepté Jésus-Christ, qui de vous pourrait hésiter ? Mais ce que vous comprendrez et ce que vous approuverez, c'est qu'après avoir vu Jésus-Christ on prenne en pitié ceux qui ne le regardent pas ; c'est que l'on dise, comme lui-même, à ceux dont toutes les grandeurs périssables de la matière et de l'esprit enlèvent tour à tour le regard : *Est-ce là ce que vous regardez ?* Du point de vue de l'éternité, l'herbe des champs est égale en durée, égale en grandeur, à tous ces monu-

4. Psaume 22.7

5. Esaïe 53.2

ments, et même à toutes les plus hautes conceptions de l'intelligence ; car dans le naufrage universel, toutes choses périront qui ne se trouveront pas unies à Dieu, seul au-dessus de tous les naufrages ; toutes choses, ai-je dit, et même vos pensées. Pyramides ou systèmes, n'importe ; Alpes chenuës, rêves plus élevés que les plus hautes montagnes, vous périrez ensemble ; Dieu seul est immortel, et ne communique son immortalité qu'à ce qui lui est conforme, à ce qui lui est uni. L'obéissance dans l'humilité, l'obéissance par l'amour, voilà ce qui ne périt jamais ; les dons de la nature sont révocables, les dons de la grâce sont immortels.

C'est aussi dans ce sens que Jésus-Christ a mis en évidence la vie et l'immortalité, et la grandeur du christianisme est d'avoir réduit à leur valeur les choses visibles et remis dans leur rang les choses invisibles. Ce caractère est même si saillant que le christianisme ne semble pouvoir être compris et reçu que comme le règne de l'esprit et le triomphe de l'invisible. Mais le christianisme a pris une forme dans le monde ; il est devenu visible ; en traversant les siècles, en se propageant dans le monde, il a pris place parmi les choses que le monde regarde ; et outre cette grandeur d'espace et de durée, qui lui concilie de la part des plus indifférents une sorte de respect, il a, par sa grandeur intellectuelle, je veux dire par la grandeur des idées qu'il exprime et de celles qu'il fait naître, captivé les regards et l'admiration des penseurs. Le voilà grand à la façon du monde. Prenons garde de l'admirer surtout à cause de cette grandeur-là. Craignons que sa vraie grandeur ne nous échappe. Ne laissons pas nos regards s'égarer, et n'obligeons pas Jésus-Christ à nous dire encore : *Est-ce là ce que vous regardez ?* Quel serait notre malheur si nous n'étions entrés dans l'empire de l'invisible que pour nous enchaîner au visible avec plus de sécurité, et si dans le royaume de l'esprit nous n'avions su trouver que le monde ? Quel malheur si, nous fiant à ces paroles vaines et creuses : *Le temple de l'Eternel ! le temple de l'Eternel ! le temple de l'Eternel !* nous négligions, comme le

dit le prophète au même lieu, *de corriger notre vie et nos actions*⁶ ? Regarder uniquement cette double grandeur, matérielle et intellectuelle, du christianisme, c'est vraiment, comme les premiers compagnons de Jésus-Christ, attacher nos regards sur des pierres. Vastes pensées, traditions séculaires, éclatants souvenirs, ce sont des pierres que tout cela, des matériaux froids, durs et morts. Il est d'autres pierres, il est des pierres vives, qui forment les unes avec les autres *un édifice spirituel et un saint sacerdoce*⁷. Du nombre de ces pierres vives était probablement cette femme dont Jésus-Christ avait remarqué la généreuse aumône ; de ce nombre sont toutes ces âmes sincères et humbles, que la pénitence a fait naître à une nouvelle vie, cachée avec Christ en Dieu ; âmes dont quelques-unes peut-être n'ont rien pu donner à Dieu qu'elles-mêmes, mais se sont données franchement à lui. Voilà ces belles pierres et ces dons magnifiques qu'il faut que nous regardions ; cherchons-les ; cherchons, au-dessous de ce monde bruyant que la vanité emporte, comme au-dessous de la majesté extérieure du culte, au-dessous des formes peut-être imposantes de l'établissement religieux, cherchons ce monde secret, en quelque sorte souterrain, ces catacombes de l'humilité, où se célèbre, dans le silence, le culte en esprit et en vérité, et où se pratique la religion pure et sans tache. Là nous attend un spectacle spirituel dont la beauté ravira nos cœurs ; l'humilité, le pardon, l'aumône, la patience, la prière, le dévouement à Dieu, la soif de la justice, le zèle pour la gloire divine, telles sont les magnificences de ce sanctuaire, magnificences que le contraste rend plus éclatantes encore, quand c'est un pauvre, un esclave, un ignorant, un enfant, que dis-je ? un malfaiteur repentant, qui nous les montre en sa personne. Oh ! qu'un sincère amour de la grandeur véritable est encore loin de notre cœur ! que l'obscurité, la tristesse quelquefois, qui enveloppe cette beauté, nous rebute facilement ! que nous restons volontiers là où est le bruit et l'orgueil ! que nous sommes encore charnels ! que nous sommes peu propres encore pour ce royaume

6. Jérémie 7.4-5

7. 1Pierre 2.5

de Dieu, qui est le royaume de l'esprit ! que nous avons encore à changer, à grandir, si ce n'est pas à naître ! Une puissance au-dessus de la nôtre, au-dessus de toute puissance humaine, peut seule nous soulever jusqu'au point de vue d'où tout ce qui est petit paraît petit, d'où tout ce qui est grand paraît grand. Mais ne pouvons-nous du moins demander dès à présent à celui qui dispose de cette puissance d'en disposer en notre faveur, et de nous donner enfin, comme il les a donnés à d'autres, *ces yeux du cœur qui voient la sagesse*⁸ ?

8. Ephésiens 1.18

Un peuple et l'humanité

« Le salut vient des Juifs. »

(Jean 4.22)

Tout l'orgueil de la sagesse moderne peut se résumer en un mot ; et ce mot, bien différent de celui que je propose à votre méditation, est celui-ci : Le salut de l'humanité vient de l'humanité. On aime à se persuader, et l'on réussit à croire, à force de le répéter, que l'humanité tire tout de son propre fonds. De tout temps on l'a dit, mais on ne l'a pas toujours dit dans le même sens. L'humanité, autrefois, c'était chaque homme pris individuellement ; chaque homme, par sa propre force et par son développement spontané, faisait lui-même son salut, ou, pour nous exprimer d'une manière encore plus conforme à l'orgueil humain, chaque homme pourvoyait à sa propre destinée, et s'assurait, dans ce monde et dans l'autre (au cas qu'il y ait un autre monde), la plus grande somme possible de félicité. Comment, de toutes ces tentatives individuelles et indépendantes, pouvait résulter le salut collectif de l'humanité, l'accomplissement de ses destinées sur la terre, la réalisation même de l'idée d'humanité, c'est ce que l'on ne disait pas, et ce qu'on ne s'expliquait point. Le fait est qu'on n'y pensait guère. C'est bien tard, et sous des influences dont nous aurons à parler, que s'est formée la grande idée, si répandue aujourd'hui, de l'humanité considérée comme une personne ou du moins comme une société.

L'idée même, le mot d'humanité existait à peine ; c'est à peine si l'on parlait du genre humain ; il ne faut donc pas s'imaginer qu'il pût être question de l'avenir, de la destinée, encore moins du salut de l'humanité.

Toutefois, en aucun temps, et moins encore autrefois qu'aujourd'hui, l'homme n'a pu se renfermer dans l'individualité. Ni les faits ne le lui permettaient, ni ses forces n'y suffisaient en aucun cas ; car l'homme vient au monde sous la loi de la solidarité, et la société est à l'homme ce que le sol est à la plante. Il y a plus : l'idée d'individualité, dans ce qu'elle a de moral et de sublime, était depuis longtemps au-dessus de sa portée. S'il ne concevait pas l'humanité, qui fait de tous les êtres humains un tout, une unité, et pour ainsi dire une personne, il n'était pas plus en état de concevoir l'individualité, en vertu de laquelle chacun s'appartient à soi-même, est une personne véritable, et ressortit à Dieu immédiatement ; c'est-à-dire qu'il était également incapable de deux idées opposées, ou, pour parler plus exactement, incapable de réunir par la pensée les deux termes d'une seule et même idée, qui est celle de l'homme, idée qui n'est complète et même qui n'est juste qu'autant qu'elle embrasse et réunit les deux notions d'individualité et d'humanité. C'est dans l'entre-deux, sinon au milieu de ces deux pôles, que l'esprit humain chercha et, l'on peut même dire, trouva un point d'arrêt. Dans la double impossibilité d'être vraiment soi-même, et de s'unir de pensée et de cœur à l'humanité entière, la nationalité vint à son aide ; la nationalité, idée vraie en tant qu'elle n'est pas exclusive, idée juste et bienfaisante quand nous la plaçons dans la ligne même qui réunit et fait aboutir l'une à l'autre les deux idées d'individualité et d'humanité. Mais non, la nationalité fut la négation de l'une et de l'autre. La première, l'individualité, vint s'y absorber, ou du moins s'y amortir ; elle y perdit aussitôt son plus beau caractère et son application la plus excellente : je veux dire la religion personnelle, la communication immédiate avec Dieu, la liberté intérieure de la conscience et de la pensée, parce que la nationalité, procédant par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique, déclara bien

national et fondit dans la communauté la religion des individus ; si bien qu'il ne resta de l'individualité humaine, comme résidu impur, comme lie grossière, que l'égoïsme. Pour ce qui est de l'idée d'humanité, ancienne comme celle de l'individualité, et née, on peut le dire, le même jour que l'homme, elle était déjà presque entièrement effacée, et ce que fit la nationalité, cet égoïsme collectif, cette personnalité à mille têtes, ce fut d'en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges et jusqu'au dernier souvenir.

J'ose réclamer toute votre attention pour ce fait important qui domine toute l'histoire, ou plutôt dont les manifestations successives composent toute l'histoire. Ce qu'on appelle l'histoire n'est, en effet, au point de vue purement humain, que la chronique des nationalités. Et maintenant ce fait, vrai et légitime dans sa juste mesure, faux et funeste dans son exagération, comment est-ce que Dieu l'a traité ? Dieu l'a-t-il repoussé, désavoué à cause de l'abus ? Non, Dieu l'a accepté, il l'a consacré, mais en le rectifiant, et il en a tiré le plus grand parti ; car il l'a fait servir, chose admirable ! à la restauration des deux idées dont la conciliation et l'harmonie constituent la vraie notion de l'homme et la vérité de l'existence humaine. Dieu a fait servir la nationalité au triomphe double et simultané du principe de l'individualité et du principe de l'humanité.

Il est impossible qu'un chrétien ne consente pas à ce que nous disons, lorsque, avec nous, il jette les yeux sur cette parole du Christ : *Le salut vient des Juifs*. Mais je ne puis répéter cette parole du Maître, sans penser tout aussitôt à l'impression qu'elle doit produire sur quiconque n'est pas chrétien. Permettez-moi de m'y arrêter un instant. Je laisserai volontiers ce qu'a d'étrange et de choquant pour une oreille non chrétienne le mot de *salut*. Tout le monde veut être heureux, nul ne veut être sauvé. Et encore nous passerait-on le mot, si nous consentions à lui donner un sens purement temporel, et s'il désignait, dans notre pensée, le triomphe, douloureusement obtenu, chèrement payé, de l'être humain sur tout ce que la création renferme d'éléments hostiles à son bonheur. Eh bien, pour

le moment, qu'il en soit ainsi ! Mais quel scandale de s'entendre déclarer que le salut, quelle qu'en soit la nature, vient des Juifs ! Quelques-uns, qu'on n'étonnerait point en leur disant que le salut vient des Français, et qui peut-être, en des termes différents, l'ont déclaré mille fois, s'indignent qu'on donne pour origine au bonheur du monde un malheureux peuple, courbé depuis des milliers d'années sous le poids d'un mépris universel. Mais d'autres, et c'est probablement le plus grand nombre, s'étonnent simplement qu'on prétende faire d'un peuple particulier le dépositaire et pour ainsi dire le dispensateur de la commune félicité. Chaque peuple, au moins chacun des grands peuples, se décernerait volontiers le titre emphatique d'*empire du milieu* ; mais chacun le refuse obstinément à tous les autres. On ne veut avoir pour sauveur ni un individu, ni une nation. Tous les individus, dit-on, sont solidaires entre eux, toutes les nations sont solidaires entre elles. Il n'y a qu'une personnalité véritable, il n'y a qu'une pensée, c'est celle de tout le monde à la fois, sans distinguer personne dans l'ensemble. Les personnalités, individuelles ou nationales, ne sont que comme ces rides innombrables et passagères sur la surface de l'Océan remué dans ses profondeurs. Ce ne sont pas elles qui agitent sa masse, c'est lui qui les produit par son agitation. L'auteur du salut de l'humanité, c'est l'humanité elle-même, rien de plus et rien de moins que toute l'humanité. On ne l'a pourtant pas, ce me semble, convoquée pour en délibérer. Les nations, jusqu'ici, ont travaillé isolément, sans se concerter, sans se connaître, et chacune pour soi. Il y a bien une convocation, j'en suis persuadé, il y a une *assemblée des peuples*¹ mais silencieuse, mystérieuse et providentielle. Si, quelque jour, nous parvenons à nous concerter d'un bout du monde à l'autre, ce sera sans l'avoir voulu, sans l'avoir prévu. Nous ne nous assemblons point, on nous assemble ; l'humanité, dont nous voudrions dès à présent raconter les exploits, en est encore à se créer lentement ; elle se forme peu à peu, comme un fruit béni, dans les entrailles de la divine mi-

1. Genèse 49.10

séricorde. Nous assistons à sa naissance ; laissons-la naître, nous pourrons ensuite conter ce qu'elle aura fait.

Mais quoi qu'il en soit, et quelle que soit la diversité des opinions sur le salut du monde, personne ne veut qu'il vienne d'une nation (si ce n'est peut-être de la sienne), personne surtout qu'il vienne des Juifs. Je veux dire : personne excepté les chrétiens. Eux, sans doute, ils souscrivent respectueusement aux paroles que je vous propose : *Le salut vient des Juifs* ; mais tous peut-être ne se rendent pas compte du sens et de la valeur de ces expressions.

Sur le sens du premier de ces mots, point de division. Ce salut est le salut éternel, par conséquent le salut individuel, puisque ni les nations ni l'humanité ne sont éternelles. Tout au plus est-il nécessaire de faire observer que ce salut comprend aussi le bien de l'humanité comme telle et l'accomplissement de ses destinées, de quelque manière qu'on veuille l'entendre. S'il importe de ne pas renverser les termes, de ne pas faire du perfectionnement humanitaire le but même de l'œuvre évangélique et l'objet de la médiation du Christ, il importe aussi de reconnaître que l'un des biens entraîne l'autre à sa suite, que le plus, si l'on veut parler ainsi, emporte le moins ; que, dans la création divine, qui est une et parfaite, il y a des rapports intimes et nécessaires entre le bien individuel et le bien public, entre la vérité religieuse et la vérité sociale, entre les intérêts du temps et les intérêts de l'éternité ; que le bonheur de l'humanité dans ce monde, sa rédemption temporelle, est comme la contre-épreuve et le sceau de cette autre rédemption qui n'aura toute sa réalité que dans la société des élus et dans le séjour de toutes les consommations ; enfin que, quand nous lisons que Jésus-Christ *est venu chercher et sauver ce qui était perdu*², il nous faut entendre qu'il est venu chercher et sauver non seulement tout homme, mais aussi tout l'homme, par conséquent toutes ses facultés, toutes ses aptitudes, l'homme de la terre comme celui du ciel, en d'autres

2. Luc 19.10

termes *l'humanité* aussi bien que *l'homme*. L'Évangile est donc aussi, nous en convenons franchement, une œuvre humanitaire, mais parce qu'il est une œuvre humaine. L'Évangile a, dans tous les sens, les promesses de la vie présente, comme il a les promesses de la vie à venir.

Mais ce salut, quel qu'il soit, *vient des Juifs* ; c'est-à-dire, pour ne plus parler ici de bénédictions temporelles, d'avantages sociaux, d'*humanitarisme*, c'est-à-dire que la réconciliation de l'âme avec son divin auteur, le droit de l'appeler notre Père, la régénération du cœur, la sanctification de la vie, le privilège de puiser librement dans les trésors de l'Esprit divin, la paix et l'espérance ici-bas, la gloire et l'immortalité dans le ciel, et, pour tout dire en un mot, la participation de l'homme à la nature divine (car c'est ainsi qu'un apôtre s'est exprimé), tout cela, pour chaque homme, pour tous les hommes, pour les hommes de tous les pays et de tous les temps, tout cela vient des Juifs. Personne assurément ne prendra le canal pour la source, et, à prendre les termes dans toute leur force, chacun répétera avec la multitude des rachetés au livre de l'Apocalypse, que *le salut vient de notre Dieu*³. Mais enfin les Juifs sont le canal ; si ce n'est pas d'eux proprement, c'est par eux que nous vient le salut ; et le salut, c'est le ciel ; le salut, c'est Dieu même.

Dans son ignorance naïve, l'antique poésie appelait certaines contrées le pays ou le berceau de l'aurore, comme si l'aurore s'arrêtait jamais, et comme si quelque lieu, dans l'univers, eût pu être témoin de sa naissance et de son départ. L'aurore n'a point de pays, l'Orient est partout, et les contrées d'où nous vient le soleil l'ont vu venir de quelque autre contrée, qui, elle aussi, l'a vu venir. Mais oui, dans le monde de la vérité et de la grâce, il y a un pays de l'aurore, et toute contrée n'est pas un Orient. Le salut vient des Juifs. Oui, terre déshéritée, où la fumée ardente du courroux de Dieu éclaire seule d'effroyables ténèbres, tu fus le pays de l'aurore ; oui, peuple infortuné, postérité d'un autre Cam, race tellement humiliée que

3. Apocalypse 7.10

les plus méprisables se croient le droit de te mépriser, peuple abîmé dans la honte, notre gloire nous vient de toi ; nous sommes des nouveaux venus, couverts de tes dépouilles et riches de ton opulence. Le salut vient de toi. Oh ! puisse le salut retourner à toi, et cet Occident, que tu as éclairé, devenir à son tour un Orient pour toi !

Le salut vient des Juifs. Mais comment ? Est-ce uniquement parce que le Sauveur des hommes et le pasteur de l'humanité naquit au milieu de ce peuple, et, dans sa merveilleuse enfance, puisa la vie aux mamelles d'une Juive ? Est-ce encore parce que les trente-trois années de son existence terrestre s'écoulèrent au sein de la Judée ? parce que l'éternelle vérité s'exprima par sa bouche dans le langage des descendants de Jacob ? parce que les premiers disciples du Maître par excellence appartenaient eux-mêmes à ce peuple extraordinaire ? parce que le premier germe de l'Eglise chrétienne et du monde moderne fut jeté dans cette poussière que le sang de Jésus allait détremper et rendre féconde ? Est-ce parce que Gethsémané est juif, parce que le Calvaire est juif, et parce qu'un arbre de la Judée a fourni le bois maudit où fut cloué le divin combattant de l'humanité ? Est-ce enfin, ô douleur ! parce que les fils d'Abraham ont planté de leurs mains cet arbre de la mort, ont attaché à ses horribles rameaux les mains bienfaites du Christ, et ont placé sous le sang qui en décollait goutte à goutte leurs têtes et celles de leurs enfants ? Est-ce uniquement dans ce sens que le salut vient des Juifs ? Voilà la question qui se présente et à laquelle nous essayons de répondre.

Je l'ai déjà dit, mais j'y reviens à dessein : si *le salut vient des Juifs*, ce n'est pas, ce ne peut pas être dans le même sens que *le salut vient de notre Dieu* ; car deux déclarations de l'Évangile ne sauraient se contredire, et les élus parlant dans le ciel ne peuvent démentir Jésus-Christ parlant sur la terre. Le salut vient des Juifs, comme l'onde d'un fleuve vient d'un bassin creusé dans le roc au sommet d'une montagne. C'est là que l'eau s'est amassée et c'est de là qu'elle s'écoule. Le peuple juif est ce bassin, ce réservoir, cette

coupe immense, où les eaux vives du salut se sont peu à peu rassemblées. Mais ces eaux sont les eaux du ciel, qui les a lentement distillées dans cette coupe ou dans ce bassin. Nous nous entendons là-dessus : il faut passer plus loin.

Cette vérité mise à l'abri, et le mot *venir* étant réduit à son vrai sens, nous pourrions commencer par nous prévaloir d'une idée assez généralement répandue, et que notre siècle se fait honneur d'avoir découverte : c'est que chaque peuple est le porteur ou le représentant d'une idée, et que chaque idée, pour s'établir dans le monde, pour devenir, dans la suite des temps, le bien de l'humanité, a besoin d'un peuple. La part individuelle de quelque personnage éminent, prophète, capitaine ou législateur, se discerne, il est vrai, dans l'histoire de chaque idée, et souvent même c'est à tel point que cette idée prend un nom d'homme. Mais il ne faut pas s'y tromper : l'individu n'a pas inventé, il a trouvé ; il a moins enseigné son peuple qu'il n'en a été enseigné ; tous deviennent ses disciples, mais il a commencé par être le disciple de tous ; c'est leur propre pensée qu'il leur a révélée ; ce qui lui est propre, c'est d'avoir prononcé le verbe magique, et, en donnant à ses contemporains la conscience de leurs instincts, de leur avoir donné une volonté : don immense, car donner une volonté, c'est donner la vie, c'est engendrer, c'est devenir père ; mais enfin il en est de cette génération comme de toute autre ; s'il y a un père, il y a une mère ; le père, c'est la pensée d'un seul ; la mère, c'est l'instinct de tous ; la pensée a fait de l'instinct une volonté déterminée, un ferme propos, et de ce moment la nation a vécu.

Quoi qu'il en soit, chaque peuple a trouvé son idée, et chaque idée a trouvé son peuple ; c'est-à-dire que toujours il s'est rencontré, pour cultiver et mener à parfaite croissance une idée qui partout ailleurs restait à l'état de germe, un peuple, une race, et, dans cette race ou dans ce peuple, un individu. Les peuples, en communiquant, ont échangé entre eux leurs idées comme les produits de leur sol ; aucun peuple ne produit toutes les

idées comme aucun sol ne produit toutes les plantes ; chacun, on oserait le dire, n'en mène à bien qu'une seule ; et aussi longtemps qu'elle en est à se former et à s'asseoir, elle n'en souffre à côté d'elle aucune autre ; elle est intolérante, exclusive ; la faiblesse humaine semble l'exiger ainsi, et devient force par là.

Or, sans doute, une idée exclusive, ou seulement une idée exagérée, est une erreur. Dans un certain point de vue, c'est donc à cultiver une erreur que chaque peuple semble voué. Déplorable conclusion, mais trop véritable. Ne méconnaissons pas toutefois que l'erreur, en fait d'idées, n'est jamais, ne peut jamais être qu'un lambeau de vérité ; et, nous plaçant dans un autre point de vue, disons que chaque peuple cultive une vérité aux dépens de toutes les autres ; mais c'est toujours à un peuple qu'est confiée l'administration de cette vérité ; en sorte que, à le considérer dans l'ensemble de l'humanité, chaque peuple est un chef d'école, et, pour ainsi dire, un système.

Telle est la loi constante. Et maintenant si chaque vérité partielle a eu, dans le monde, un peuple pour la représenter, la vérité totale, la vérité qui renferme toutes les vérités, et par qui seule, à le bien prendre, elles sont vraies, ne pourra-t-elle pas aussi, conformément à cette grande loi, avoir un peuple pour apôtre ? Voilà la question.

Ce peuple apôtre, prophète, pontife, ce peuple docteur de tous les peuples et de l'humanité, les uns nous l'accorderont sans trop de peine, les autres nous le refuseront absolument. Je dis que les uns nous l'accorderont. Ce seront ceux qui, regardant la vérité comme le résultat d'une juxtaposition ou d'une combinaison judicieuse de toutes les vérités partielles, estimeront possible, et même inévitable dans le progrès des âges, la concentration définitive de tous les éléments dont, à leur jugement, la vérité se compose. De savoir si cette concentration est déjà effectuée, si le moment est venu de clore les comptes, c'est une question de *fait* ; mais, pour eux, le *principe* n'est pas en question ; et ils nous accordent, nous le verrons tout à l'heure,

au delà de ce que nous leur demandons. Au reste, il est dans le monde un corps puissant et nombreux pour qui, depuis longtemps, la question de fait est résolue. Ce qu'on appelle abusivement *l'Eglise* et ce qu'on devrait appeler *la hiérarchie* romaine, qu'est-ce autre chose qu'un peuple, ou du moins une tribu, qui prétend posséder la vérité, et s'arroge exclusivement le droit de la distribuer ? Or, posséder la vérité, c'est posséder le salut, au cas qu'il y ait un salut.

J'ai dit que d'autres nous refuseront absolument ce que ceux-ci nous accordent. Ils diront que la vérité n'est pas la juxtaposition successive de toutes les vérités partielles. Ils diront que la vérité, semblable à la robe sans couture de notre Seigneur, est une et indivisible. Ils diront qu'on ne saurait l'obtenir en cousant l'une à l'autre toutes les vérités. Ils diront que, pour les coudre ensemble, il faudrait les avoir, et qu'on ne les a pas, tant qu'on n'a pas la vérité suprême dont elles procèdent. Ils diront que ce qui rend une nation propre à cultiver une vérité exclusive, la rend impropre à cultiver toutes les vérités à la fois, ou, ce qui revient au même, la vérité des vérités, attendu que c'est précisément de cet exclusisme que résulte le caractère d'un peuple, la détermination et conséquemment la force de sa volonté. Ainsi tombe la supposition en vertu de laquelle une nation pourrait avoir en dépôt la vérité suprême. Il n'y a donc, selon la nature des choses, rien de commun entre la nationalité et la vérité ; et quoiqu'on ait pu dire avec raison que chaque grand peuple a été le représentant et, si l'on veut, le prophète d'une idée, on ne peut dire d'aucun peuple qu'il est ni qu'il sera le peuple prophète, au sens absolu du mot. Aucun peuple, comme peuple, n'est donc le peuple de la vérité, et, par conséquent, le salut, étroitement uni à la vérité, ne peut venir d'aucun peuple.

Notre opinion se place entre ces deux opinions extrêmes, ou plutôt se rattache à la seconde, en la modifiant. Nous ne voyons, nous aussi, rien de commun entre un peuple, comme tel, et la vérité. La vérité ne peut se poser, ne peut habiter que dans l'individu, en ce sens que l'individu est seul

organisé, je ne dis pas pour créer, mais pour percevoir la vérité. La nationalité, abandonnée à elle-même, n'est point qualifiée pour le rôle qu'on veut lui faire jouer. Mais je n'en dis pas autant de la nationalité placée, par une dispensation extraordinaire, dans des conditions extraordinaires. Telle mesure peut communiquer à un peuple, non pas la nature et les attributs d'une personne individuelle, mais l'aptitude à recevoir, à conserver et à transmettre le dépôt de la vérité. Dieu prend ce peuple à lui, il en fait son peuple, dans la plus stricte acception de ce terme ; et d'abord il le tire de la boue, comme il en tira le premier homme, il le crée, il le façonne, il se l'approprie, dans un sens tout spécial et d'une manière authentique ; il lui parle comme un homme parle à un autre homme ; il lui fait à chaque instant sentir sa présence ; il la constate par des signes miraculeux ; il le gouverne et le dirige immédiatement : disons tout en un mot, il remplace, pour ce peuple, la conviction par l'évidence, et je dirais même la foi par la vue, si une telle substitution pouvait avoir lieu d'une manière absolue sans anéantir la moralité humaine avec la foi, qui, dans tous les cas et dans tous les sens, en est le principe. C'est ce régime extraordinaire qu'on appelle la théocratie, ou le gouvernement personnel de Dieu. Toutes les nations primitives l'ont affecté. La théocratie est la prétention universelle des nationalités antiques. Elle se retrouve à la base de toutes les formes de gouvernement. Chimère sans doute, mais qui, une fois du moins, a pu être une réalité. Un peuple a pu être le peuple de Dieu, entendre distinctement, et sans pouvoir s'y tromper, la voix même de Dieu, devenir ainsi le dépositaire de ses oracles divins et réaliser dans ses institutions, dans ses lois, la vérité suprême.

Remarquez qu'il suffit qu'il ait entendu la voix de Dieu, et qu'il soit, le sachant bien, le peuple de Dieu. Cette idée ne laisse point de place aux idées plus particulières. Elle devient nécessairement l'idée caractéristique de ce peuple. La théocratie est nécessairement la pensée dominante et directrice d'un peuple théocratique ; et vous verrez que là où Dieu règne

personnellement, là où le peuple existe non seulement par lui, mais pour lui, là enfin où sa volonté est la raison et sa gloire le but de toutes choses, où la vie civile n'est légalement qu'un culte de tous les instants et sous toutes les formes, aucune idée ne fait saillie entre toutes les autres ; tous les éléments dont peut se composer, dans des proportions très diverses, la vie morale d'un peuple, se font équilibre les uns aux autres sous l'empire d'un principe suprême qui met chaque chose à sa place, et ordonne tout en dominant tout.

Remarquez encore que, dans le fait qui vient d'être supposé, rien n'est propre à consacrer le faux et dangereux principe qui met arbitrairement en rapport la nationalité et la vérité. Nous n'avons pas, en effet, ici une nation qui conçoit une idée, mais une nation qui la reçoit ; la nation ne peut pas même, dans ce cas, être assimilée à une mère, (qui peut dire de l'enfant qu'elle a mis au monde : Cette créature est une partie de moi-même ; non, la nation est ici complètement passive, comme le bassin qui reçoit les eaux du ciel, ou comme le canal par où elles s'écoulent. C'est un lieu pour la vérité, un port, un asile ; et encore cet asile est-il temporaire. Ce régime de la théocratie, vrai et le seul vrai si l'on ne regarde qu'à l'idée dont il est le symbole, le droit souverain de Dieu, n'est pourtant, si l'on regarde à l'application et au détail, qu'un régime symbolique et préparatoire, puisque l'homme ne s'élève à toute sa dignité que par la liberté, et que le régime de la théocratie la restreint et la suspend.

Mais encore, direz-vous, pourquoi la restreindre, pourquoi la suspendre ? On nous prouve qu'un peuple peut devenir le dépositaire de la vérité ; Dieu peut l'en rendre capable ; mais tout ce que Dieu peut, le fera-t-il ? Pourquoi cette halte de la vérité dans la nationalité ? Pourquoi, au lieu de ces préliminaires et de ces délais, ne pas arriver tout de suite au culte en esprit et en vérité, qui cesse d'attacher la vérité à un lieu et de l'enfermer dans une nation ? Fallait-il donc que la vérité se dépouillât de ses ailes, et que, renonçant à arriver à chaque âme comme un rayon à travers l'espace,

elle s'engageât humblement dans nos routes poudreuses et suivît le chemin qu'a frayé la pensée humaine ? En deux mots, pourquoi fallait-il que la vérité fût d'abord nationale, affaire de peuple, de race ou de tribu ?

On fait encore une autre objection : on demande si c'est en effet la vérité suprême, toute la vérité, qui a été confiée au peuple juif, et non pas plutôt une vérité particulière, une partie de la vérité.

On demande enfin si le salut ne se résout pas dans la libre et franche acceptation du salut, si le salut n'est pas renfermé tout entier dans la personne et dans l'œuvre de Jésus-Christ, si, par conséquent, le peuple juif n'est pas ici un véritable hors-d'œuvre, et comment donc Jésus-Christ lui-même a pu dire que *le salut vient des Juifs*.

Nous ne reprendrons pas les objections dans l'ordre où elles se sont naturellement offertes à notre esprit. L'examen de la dernière enveloppera peu à peu celui des deux premières.

Le salut, nous dit-on, n'est autre chose que Jésus-Christ reçu dans l'âme. Que Jésus-Christ et l'âme se rencontrent, de ce seul fait vient le salut. Qu'a donc à faire le peuple juif dans un fait si simple et tout individuel ? et comment peut-on dire que le salut vient des Juifs ?

Oui, vous dites bien : que Jésus-Christ et l'âme se rencontrent, il suffit ; mais comment, mais à quel prix votre âme a-t-elle fait cette rencontre ? Je soupçonne que vous ne le savez pas.

Lorsque, vers le midi d'une journée brûlante, quand votre force, et même votre vie s'enfuit dans les ardeurs de la soif, vous venez à rencontrer une rivière, et qu'un peu de son eau, une goutte peut-être, vous restaure et vous fait revivre, vous bénissez la goutte d'eau ; car c'est elle qui vous a rafraîchi, non le fleuve ; vous n'avez pas bu le fleuve ; mais le fleuve ne vous a-t-il pas apporté la goutte d'eau, et sans le fleuve l'auriez-vous bue ? où serait-elle, sinon dans le sable, qui l'aurait absorbée, à vingt lieues peut-être de vous ? Il fallait cette masse d'eau que vous ne boirez pas pour

rouler jusqu'à vous la goutte que vous avez bue : ainsi, tout considéré, c'est le fleuve qui vous a sauvé.

De même, en un sens spirituel, c'est l'Eglise qui vous sauve, parce que c'est elle qui vous donne Jésus-Christ. Loin d'ici l'erreur catholique, d'après laquelle c'est l'Eglise qui croit à Dieu, et chaque chrétien à l'Eglise. Nous maintenons avec joie que les rapports du fidèle avec l'eau vive, qui est Christ, sont immédiats ; mais l'Eglise, c'est-à-dire la communauté chrétienne dans la succession des âges, est le torrent ou le fleuve qui porte jusqu'à vous le nom, la connaissance de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, Jésus-Christ lui-même. Sans l'Eglise, point de christianisme et point de chrétiens. Si toutes ces larmes du ciel ne trouvent pas un lit qui les rassemble, si toutes ces gouttes d'eau vive ne deviennent pas un fleuve, le terrain les absorbe, les retient, et la vérité ne vient point jusqu'à vous. Le livre même qui les contient s'altère, s'oublie ou périt ; et à moins d'une révélation toute nouvelle, d'un miracle incessamment répété, vous demeurez dans l'ignorance et dans la mort. L'Eglise, par sa masse et par son poids, forme un courant qui coule jusqu'à vous, et porte à chacun de vous ce mot, ce nom, cet invisible élément, qui va, s'incorporant à vous, renouveler tout votre être. Et à quelles conditions s'est-il formé, ce courant ? L'ignorez-vous ? Regardez bien ces flots, rouges de sang humain et troublés par la cendre des bûchers. La perpétuité de la vérité, mille combats l'ont payée ; ce sont les souffrances qui préviennent la prescription : la douleur est le ciment de cet immortel édifice. Vous dites : Un mot chrétien prononcé par une bouche amie, un seul passage de la Bible, moins que cela peut-être, c'est ce qui m'a converti ; mais qu'est-ce qui avait formé autour de vous cette atmosphère chrétienne que vous n'avez pu vous empêcher de respirer ? qu'est-ce qui a créé dans votre cœur ces besoins spirituels dont, avant l'Evangile, on n'avait pas l'idée ? qu'est-ce qui a préparé, pour cette heure de silence et de recueillement, cette action mystérieuse, cette influence occulte, à laquelle vous avez cédé ? A votre insu, c'est l'Eglise ; et si vous me

croyez, vous comprendrez, pour la première fois peut-être, l'importance que les apôtres et Jésus-Christ lui-même attachent à l'idée de l'Eglise, cette personnification vive et continuelle de l'ensemble des croyants, et la remarquable préoccupation qui porte si souvent les auteurs sacrés à parler de l'Eglise là où vous auriez parlé seulement de l'âme. Au fait, votre christianisme, si individuel qu'il puisse être (et il ne le sera à mon gré jamais assez), est extrait, s'exprime pour ainsi dire du christianisme de soixante générations ; le chrétien, aussi bien que l'homme physique, porte dans ses veines le sang de mille et mille personnes, dont les alliances successives et combinées aboutissent et se terminent à lui. Les siècles et les peuples ont travaillé pour chacun de vous ; chacun de vous est l'héritier de l'antiquité et l'œuvre de tout un monde.

Ceci nous prépare à entendre sans étonnement cette parole de mon texte : *Le salut vient des Juifs*. Pourquoi, lorsque chacun de nous procède de l'Eglise, l'Eglise elle-même ne procéderait-elle pas des Juifs ? Pourquoi l'Eglise, par qui chacun de nous a été lentement préparé, n'aurait-elle pas été préparée ? Si ce n'est pas trop d'un monde entier pour enfanter un élu, serait-ce trop d'un peuple pour enfanter le peuple des élus ou la masse dont les élus sont tirés ? Mais, chose admirable ! comme tout aboutit à l'individu, tout part de l'individu ; car si, en attendant le jour d'être spirituellement enfanté, chacun de nous est dans les entrailles de l'Eglise, et l'Eglise elle-même dans les entrailles de la nation juive, cette nation tout entière était dans les reins ou plutôt dans le cœur du père des croyants. Abraham est notre père à tous.

Oui, j'en conviens, l'œuvre du salut se résout en un fait strictement individuel, et ce fait, multiplié par la divine miséricorde, est proprement l'objet de la rédemption ; car, encore que les justes doivent former une société dans le ciel, l'excellence de cette société consiste dans la sainteté individuelle de ses membres et n'a pas d'autre mesure ; mais si l'œuvre du salut est un fait strictement individuel, il dépend de causes générales, il se

rattache à un vaste ensemble de faits, en telle façon que chaque individu qui croit avoir reçu le don du salut peut et doit se dire : Mon salut vient des Juifs.

Le salut consiste, dit-on, dans l'acceptation d'un pardon inconditionnel. Il faudrait dire plutôt qu'il s'y résume ou s'y termine, de même que les lignes qui partent des quatre angles de la base immense d'une pyramide se confondent à son sommet en un seul point indivisible. Le salut, après tout, renferme et suppose bien des choses diverses ; et c'est ainsi que vient prendre place, dans l'œuvre du salut individuel, l'antique postérité de Jacob.

Cette thèse serait trop facile à défendre si nous pouvions dire, comme plusieurs le diraient peut-être, que l'auteur du salut, Jésus-Christ, n'est que la dernière expression et le point culminant de la sagesse du peuple juif, en sorte que ce peuple serait lui-même notre sauveur dans la personne de son représentant le plus parfait, du Juif par excellence, du Juif idéal. Mais nous ne parlerons point ainsi. Ce n'est point par la sagesse de son peuple, ni même par sa sagesse personnelle, que Jésus-Christ est le sauveur de ceux qui s'attachent à lui. Il l'est par lui-même individuellement et par toute sa personne. Il l'est, non parce qu'il est Juif, mais parce qu'il est Dieu manifesté en chair, le Verbe devenu homme, l'unité ineffable de la nature humaine et de l'essence divine. Sa sagesse est à lui ; et bien loin qu'il ait été enseigné par son peuple, c'est lui-même, c'est le Verbe divin qui, de tout temps, a enseigné ce peuple par la bouche des prophètes. Et cependant, il est impossible de méconnaître l'esprit du gouvernement de Dieu. Sa méthode, constamment la même, n'est pas de rien brusquer, de laisser des lacunes dans l'histoire, de supprimer les intermèdes et les préparations. Ses miracles même, quand il en a opéré, n'ont jamais fait qu'élargir une voie déjà ouverte. Jésus-Christ, qui agissait par l'esprit de Dieu, en est une preuve, lui qui ne fit des miracles que pour encourager la

foi, et qui n'en fit que peu là où il trouva peu de foi⁴. Quoique, dans un sens, rien ne puisse servir de préparation à l'incarnation du Verbe éternel, l'enseignement contenu dans les livres de l'ancienne alliance n'en est pas moins un enseignement progressif, qui, d'époque en époque, fait un pas de plus vers l'Évangile. A la loi prise dans sa lettre, vous voyez succéder la loi prise dans son esprit, au culte des rites la religion du cœur, à la législation la prophétie, à la justice l'amour, à la servitude la liberté, à l'idée du salut par les œuvres l'idée du salut par la foi. Qui ne voit, d'un prophète à un autre, l'horizon blanchir, l'orient s'enflammer, et les premières étincelles de l'astre des jours jaillir de derrière la montagne ? Le sacrifice, pour qui n'y voit pas un symbole de l'avenir, est comme aboli dans les esprits avant d'être aboli en lui-même. Moïse, survenant, avait pour ainsi dire interrompu Abraham ; Abraham reparaît ; l'esprit d'Abraham se fait jour à travers les anathèmes de la loi ; et la loi elle-même, en faisant abonder le péché, a pu préparer les esprits à désirer et à recevoir la grâce. L'objet seul de la grâce est encore absent ; mais il est déjà désigné, caractérisé par la prophétie ; on ne nomme point encore par son nom ce nouveau prophète ; on n'articule pas distinctement toutes les circonstances de son avènement, ni toutes les clauses de son alliance ; mais enfin c'est le prophète de la grâce, de l'amour et du franc vouloir ; c'est le libérateur ; c'est le fondateur du culte en esprit et en vérité ; c'est plus que l'envoyé, c'est le Fils de Dieu ; c'est l'héritier tout ensemble des misères de l'homme et de la charité de Dieu. La religion de l'amour est déjà pressentie ; on respire déjà l'air de la liberté ; l'abîme des miséricordes s'entr'ouvre, et le cœur humain s'entr'ouvre lui-même à des espérances inconnues. Tout est lié, tout est logique, tout est gradué dans ces révélations successives ; la marche de l'opinion chez un peuple livré à lui-même ne le serait pas davantage, le serait moins peut-être ; et quand arrive le roi, un peuple est déjà là pour le recevoir et le proclamer ; il est né dans la pourpre et règne dès le berceau.

4. Matthieu 13.58

Ce peuple qui attend le Sauveur, qui lui rend témoignage, et qui sera les prémices du grand peuple qu'il veut se former de toute tribu, langue et nation, ne pouvait s'extraire que du sein du peuple juif ; il en est l'élite, la pure essence ; il est le peuple juif idéal, l'Israël de Dieu. L'Israël selon la chair est à cet Israël selon l'esprit ce que l'arbre est aux rameaux bénis qu'une greffe divine lui ajoutera. Où donc, si ce n'est sur l'arbre, insérera-t-on les rameaux ? Et qu'avec soin, qu'avec une sage lenteur ce peuple a été préparé ! Que sa formation, sa croissance, sont naturelles en même temps que miraculeuses ! Quel travail dans les esprits concurremment avec le travail de Dieu dans sa parole ! Comme, à travers toutes les dispensations, toutes les vicissitudes dont se compose l'histoire du peuple juif, la pensée religieuse du peuple d'élite se mûrit, s'affermi et s'épure ! Que la Providence divine s'est bien gardée de rien précipiter, et qu'elle a bien mesuré son pas sur celui de l'esprit humain ! Qu'elle laisse bien chaque expérience achever son cours, chaque idée faire son temps, et chaque erreur s'épuiser ! Que l'ancienne économie est bien morte quand la nouvelle commence, et que le cercle qu'il fallait parcourir est bien tout entier parcouru lorsqu'on arrive à Jésus-Christ !

Mais ne parlons pas seulement de ce peuple spirituel en qui, dès les plus anciens jours, Jésus-Christ a reconnu son Eglise. Le peuple juif, dans son ensemble, a reçu de Dieu l'éducation nécessaire pour être, parmi les nations, l'avant-garde de Jésus-Christ. Une fatale division va sans doute éclater dans son sein à l'apparition du Sauveur ; les pensées du cœur de plusieurs vont être manifestées ; on connaîtra ceux qui, sous le titre d'amis de Dieu, n'étaient, au fond du cœur, que les ennemis du genre humain ; ils crucifieront l'ami du genre humain : comme d'autres, plus tard, tourneront en dissolution la grâce de Dieu, c'est la loi de Dieu que ceux-ci tournent en dissolution ; l'un des faits n'est ni plus ni moins étonnant que l'autre ; mais n'importe, ce peuple à qui furent confiés les oracles de Dieu, porte dans sa pensée, solennise dans ses rites, réfléchit dans ses mœurs les idées élé-

mentaires sur lesquelles l'Évangile est fondé ; seul entre tous les peuples, il croit d'une manière sérieuse et effective que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent ; ces vérités, qui sont le patrimoine de ce peuple, il les a, dans ses différentes dispersions, dispersées avec lui dans le monde ; il les a semées dans le terrain du paganisme ; il a su, tout méprisé qu'il était, accoutumer les peuples à l'idée inouïe d'un Dieu unique, vivant et saint ; c'était, sous un rapport essentiel, les préparer pour Jésus-Christ ; et quand le christianisme, après avoir ramassé dans la Judée tout ce qui lui appartenait, après y avoir convoqué autour de lui l'élite du peuple juif, ou plutôt le vrai peuple juif, s'appête à conquérir l'Europe en commençant par l'antique royaume de cet Alexandre qui conquiert l'Asie, il trouva, par tout le monde romain, des postes avancés, des citadelles, des camps retranchés dans ces fractions d'Israël, dans ces colonies juives, que la Providence divine avait jetées çà et là sur la terre, et qui deviennent partout les premières Eglises chrétiennes. Ainsi, dans toute la vérité de l'expression, le peuple juif, même sans compter les apôtres, qui tous étaient Juifs, devient le peuple prophète, et annonce dans le monde les vertus de Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Juifs légaux, pharisiens, johannites, tous deviennent la première conquête de Jésus-Christ, et les premiers conquérants, au nom de Jésus-Christ, du monde qui lui est livré.

Mais ce n'est pas assez qu'ils portent dans l'univers le nom de Celui que leurs frères ont percé, ils font beaucoup encore en y portant leur histoire. Cette histoire est l'héritage et le trésor du genre humain. Elle est la première de deux révélations, dont Jésus-Christ est la seconde. Que l'homme converti à Jésus-Christ ne voie, ne connaisse durant un temps que la seconde révélation ; qu'il ne sache, en quelque sorte, que faire de la première, cela se peut concevoir ; mais il n'en reste pas moins vrai que la seconde révélation est incomplète sans la première. Non pas seulement parce que la première révélation renferme les titres de la seconde ; parce

que les types et les oracles de l'Ancien Testament parlent clairement de Jésus-Christ; parce que tout un peuple et toute une histoire le prophétisent à voix haute; parce que, dans les dispensations dont ce peuple est l'objet, tout converge, aspire, aboutit à lui : tout cela, quoique important, ne suffit pas à rendre compte de toute l'histoire de ce peuple. Mais si jamais Dieu n'avait pris à lui un peuple comme il a pris le peuple juif; si jamais il n'avait réalisé dans une société humaine l'idée de sa souveraineté absolue, directe, exclusive; si une fois du moins, si du moins en un lieu, l'empire de Dieu, la loi de Dieu, la providence de Dieu, n'avaient pu se déployer sans entraves et se manifester sans nuage, en d'autres termes, si, possédant le Nouveau Testament, nous n'avions pas l'Ancien, Jésus-Christ, présent, quoi qu'on en dise, dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle, Jésus-Christ, le Verbe des deux économies, ne nous apprendrait pas tout ce qu'il nous apprend. L'Ancien Testament est le premier chapitre de l'histoire de l'homme et de l'histoire de Dieu. L'expérience des Juifs est notre expérience. C'est pour nous que, tour à tour, nous voyons ce peuple recueilli et abandonné, flagellé et béni. Non qu'il ne soit aimé pour lui-même et à cause des pères, comme dit saint Paul; mais dans la merveilleuse direction de ce peuple, Dieu préparait au genre humain tout entier une leçon immortelle. Ce n'est pas seulement la doctrine prêchée au peuple juif, c'est son histoire surtout qui est le trésor de tous les siècles et de tous les peuples, parce que, comme histoire, elle n'enseigne pas seulement, elle *constate* ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, à quel point le droit de Dieu est absolu et sa loi sacrée, et enfin de quelle manière active, déterminante et paternelle il intervient constamment dans les affaires humaines. On ne niera pas que la connaissance de la vérité ne soit un élément du salut; or les vérités que je viens de rappeler sont à la base de la vérité évangélique; elles en font partie; la vérité chrétienne forme un ensemble comme l'histoire biblique forme un tout; ni l'une ni l'autre ne se divisent: il faut tout prendre ou tout laisser; et lorsqu'une fois on aura compris que les Juifs sont le type de l'humanité, qu'ils ont été pris, comme une plante

est prise d'entre les plantes, pour faire connaître la nature, la condition et les lois de l'espèce entière ; quand chacun de nous regardera comme ayant été fait à lui-même ce qui a été fait au peuple juif ; quand il saura se voir lui-même, dans la personne d'Israël, arraché de l'Égypte à main forte, franchissant la mer Rouge, miraculeusement nourri dans le désert, introduit de force dans Canaan, rebelle tour à tour et repentant, humilié et relevé, aux prises avec toute l'inflexibilité d'une loi parfaite et l'objet en même temps d'une sollicitude ineffable, il ne pourra plus croire que ce peuple ait existé en vain, ni qu'il ne doive rien à ce peuple, ni qu'il ait pu s'en passer ; et alors, rassemblant dans son esprit tant de vérités à la fois, se disant à lui-même : L'histoire de ce peuple est mon histoire, l'histoire de ce peuple est l'histoire de Dieu, ce peuple portait dans son sein, comme une mère porte son fruit, cet autre peuple choisi et béni que Jésus-Christ, en venant au monde, a trouvé prêt à le recevoir ; le peuple juif a prophétisé les grandes vérités qui disposent à recevoir la vérité évangélique ; le peuple juif a été le premier et nécessaire propagateur de l'Évangile ; le peuple juif, dans les commencements du christianisme, a pu seul attester Jésus-Christ ; le peuple juif, le voulant ou ne le voulant pas, est l'immortel témoin du Sauveur. . Je dis qu'un chrétien, après avoir considéré toutes ces choses, ne répugnera pas à répéter : Le salut, mon propre salut vient des Juifs.

Peuple déicide, s'écrie quelquefois une douloureuse indignation ; peuple prophète, disons-nous plus volontiers ; peuple symbolique destiné à consacrer, même en y résistant, les principes du gouvernement divin, et à conserver, en les concentrant, en les rapprochant les uns des autres, les germes bénis d'où devait sortir le bonheur du monde ! La sagesse de Dieu est infiniment diverse, mais son œuvre est une, et, parce qu'elle est divine, elle ne renferme rien que de nécessaire et d'essentiel. Il fallait, pour que cet individu, perdu, à ce qu'il semble, dans l'abîme des temps et dans la masse de l'humanité, connût, adorât, servît Jésus-Christ, et pour que, dans une existence obscure et peut-être imperceptible, il concourût à la gloire de

son Créateur, il fallait qu'il y eût un peuple juif. Sans ce peuple, les eaux de la grâce, répandues au hasard sur la terre et partout absorbées et perdues, n'auraient jamais formé ce courant profond, limpide et irrésistible, qui plus tard, coulant dans un nouveau lit, a formé le courant de l'Eglise chrétienne ; le premier peuple était nécessaire pour former le second, dont vous faites partie, et sans lequel vous n'existeriez point. Ainsi tout s'enchaîne ; ainsi tour à tour le grand procède du petit et le petit du grand, le général du particulier et le particulier du général ; ainsi de l'individu est né le peuple, et du peuple à son tour naîtra l'individu. Au point de départ Abraham, au terme vous-même, et entre Abraham et vous, comme pour vous rejoindre à votre origine, une nation et une église, le peuple juif et le peuple chrétien. Telle est la providence de ce Dieu qui voit du ciel, comme dit le Psalmiste, les choses les plus élevées et les choses les plus basses, l'atome et l'univers, tous et chacun, les mondes et moi.

Ici je ne puis m'empêcher de détourner votre attention sur un autre texte des Ecritures : *Leur diminution*, dit saint Paul en parlant des Juifs, *a fait la richesse des nations*⁵. S'il y a un scandale dans ces paroles, il est aisé à lever. En qualité de peuple, c'est-à-dire de société politique ou de race, les Juifs ne pouvaient pas devenir le nouveau peuple, le peuple tout spirituel. Sous le régime de la complète liberté, qui est celui de la vérité complète, l'individu reprenant ses droits, la nationalité perd son privilège. L'économie nouvelle devait s'ouvrir par un appel à l'individualité, et cet appel devait avoir pour suite une *diminution*, hélas ! une diminution si considérable, que saint Paul, au même endroit, l'appelle une chute du peuple juif. Si cette diminution n'est pas en elle-même la cause de la richesse du monde, elle en est du moins l'inévitable condition ; le nouveau peuple ne pouvait s'agrandir et même se former qu'au prix de la diminution de l'ancien ; le monde ne pouvait s'enrichir que de la pauvreté d'Israël. Dès lors le peuple prophète m'apparaît comme le peuple victime. Mais il ne l'est pas

5. Romains 11.12

à toujours ; il doit être de nouveau convoqué ; il l'est tous les jours ; mais il l'est à la manière du peuple nouveau, selon le principe de l'individualité et selon la loi de la liberté. Cette race illustre, à qui ont appartenu l'adoption, la gloire, les alliances, l'ordonnance de la loi, le service divin et les promesses, cette race de laquelle est descendu le Christ⁶, n'est pas destinée à être éternellement, parmi les nations, un déplorable monument de la colère divine ; après avoir vu sa diminution, le monde verra son abondance ; et si sa diminution, dit l'apôtre, est notre richesse, que ne sera point son abondance ? Quand la plénitude d'Israël sera revenue au bercail, Israël ne sera-t-il pas de nouveau un peuple prophète ? l'accomplissement de cette promesse ne sera-t-il pas à lui seul, comme témoignage de la fidélité divine, une semence à tous les peuples, et pour tous un puissant appel à la foi et à l'obéissance ? et dans sa restauration, aussi merveilleuse que sa déchéance, ce peuple ne sera-t-il pas de nouveau, et plus que jamais, un énergique levain dans la masse de l'humanité ? Son abondance, en tout cas, sera notre joie et notre consolation. Nul de nous ne s'est résigné à la pensée que Dieu ait rejeté pour jamais l'instrument de la délivrance du monde, et nous entrons sans difficulté dans l'esprit de ces oracles, aussi expressifs que nombreux, où, longtemps avant la chute et la diminution, l'abondance est prophétisée, et dans lesquels le Dieu d'Abraham répand sur les descendants d'Abraham tous les trésors de son immortelle tendresse. Le sens de la prophétie demeure voilé encore à la triste postérité de Jacob ; mais le temps viendra où, le voile tombant enfin, tout sera lumière pour eux comme pour nous dans ces touchantes paroles : *Voici, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains, tes murs sont continuellement devant moi. Tes enfants viendront à grande hâte... Je suis vivant, dit l'Eternel, tu te revêtiras de ceux-ci comme d'un ornement, et tu t'en orneras comme une épouse. Car tes déserts, et tes lieux désolés, et ton pays dévasté, seront maintenant trop étroits pour ses habitants, et ceux qui t'engloutissent s'éloigneront*⁷.

6. Romains 9.4-5

7. Esaïe 49.16-19

L'Unité de la Loi

« Celui qui aura observé toute la loi, s'il vient à pécher dans un seul commandement, il est coupable comme s'il les avait tous violés. Car celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets pas adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi. »

(Jacques 2.10-11.)

Quand vous prodiguez au riche les témoignages d'une servile déférence, et au pauvre les marques d'un injuste mépris, la loi s'élève contre vous ; la loi même, sans qu'il soit besoin que personne lui prête sa voix, la loi vous accuse de transgression¹. Vous avez transgressé la loi ; vous avez franchi, sur ce point, les limites de l'enceinte sacrée où la loi vous tenait enfermés ; vous avez changé de terrain, vous êtes sur le terrain de l'ennemi, alors même que vous auriez été, à tous les autres égards, de scrupuleux observateurs de la loi. Car tel est le principe : dans chaque violation particulière de la loi, la loi tout entière est en souffrance, la loi tout entière est violée : quiconque, ayant observé toute la loi, pèche sur un point, est coupable ou responsable de tous.

Ainsi s'introduit dans le discours de l'apôtre, et vient prendre place dans l'ensemble des vérités évangéliques, une sentence effrayante qui semble

1. « Si vous avez égard à l'apparence des personnes, vous commettez un péché, et vous êtes condamnés par la loi comme des transgresseurs. » (Jacques 2.9.)

anéantir d'un seul coup, non seulement la moralité des mondains, mais la justice même des vrais justes. Nous n'aurons garde de l'affaiblir au gré de nos terreurs ou de nos lâchetés ; mais nous ne devons pas non plus en exagérer la portée, encore moins en altérer le sens ; nous ne voulons pas, esclave des mots, trahir la pensée de l'apôtre, et mettre à sa charge un paradoxe révoltant et insoutenable.

Personne au monde, pas même saint Jacques, ne parviendrait à nous faire croire qu'il soit absolument égal d'avoir violé un seul des commandements de la loi, ou d'avoir foulé aux pieds toutes les prescriptions dont la loi se compose. La conscience, le bon sens éprouvent, pour une telle exagération, la plus invincible répugnance. Nous ne saurions avoir pour un homme qui n'a qu'un vice le même sentiment que pour celui qui, s'il était possible, les réunirait tous. Cette différence d'impression n'est pas trompeuse. Elle est fondée en secret sur le respect de la loi. Nous voulons en sauver ce que nous pouvons. Et si une violation de toute la loi n'était pas plus grave à nos yeux que la négligence d'une de ses parties, ce serait une preuve sans réplique que la loi nous est indifférente.

Les conséquences d'une telle erreur la condamnent d'ailleurs assez. Il en résulterait, en effet, qu'une fois qu'on a, sur un point, transgressé la loi de Dieu, il n'y a pas de raison pour se contraindre sur les autres ; qu'à faire pis on ne risque rien ; qu'à faire le mieux possible, il n'y a rien à gagner ; et qu'autant vaut, après avoir un moment suivi le désir de son cœur, le suivre jusqu'au bout, le suivre toujours.

L'apôtre, le frère du Seigneur, n'a pu avoir de telles pensées. Rendons-nous compte de ce qu'il a voulu, pour bien comprendre ce qu'il a dit.

Il avait vu (nous nous en sommes assurés en étudiant le chapitre précédent), il avait vu la religion confondue par plusieurs avec les solennités du culte ; il avait vu la religion, qui consiste à s'enquérir des veuves et des orphelins et à se maintenir à l'abri des souillures du monde, réduite à l'ac-

complissement tout extérieur de quelques rites. C'était un choix entre la forme, qui est aisée, et le fond, qui est difficile. Ce choix, qui se fait entre le culte et la morale, peut se faire aussi, dans une même enceinte, dans celle du culte ou dans celle de la morale, entre les devoirs faciles et les devoirs incommodes. Laissons le culte et ne voyons que la morale. Rien n'est plus commun, rien aussi n'est plus naturel (selon notre mauvaise nature), que de nous attacher, parmi les devoirs de la morale, à ceux-ci plutôt qu'à ceux-là, de nous consoler d'un précepte négligé par la pensée de plusieurs autres soigneusement accomplis, de nous dire enfin que si notre obéissance n'est pas complète, il s'en faut peu, un seul point nous manquant, qui n'est pas peut-être au nombre des plus essentiels. Il s'agit, en un mot, de l'abandon ou du sacrifice d'une des parties de la loi ; d'un péché réservé, sinon expressément, mentalement du moins ; d'une portion du domaine de Dieu, disputée à Dieu par notre cœur rusé et désespérément malin. Dès ce moment, vous devez commencer à comprendre saint Jacques ; et si vous ne pénétrez pas toute sa pensée, vous êtes du moins en état d'écarter une interprétation absurde et funeste. Il n'est pas égal, ni en soi ni devant Dieu, de pécher sur un seul point ou de pécher sur tous à la fois ; mais d'un autre côté, il est faux, il est malheureux de s'imaginer que la loi puisse être scindée, fractionnée, et que la négligence d'un point de la loi ne nous compromette, en nous-mêmes et devant Dieu, que précisément à l'égard de ce point-là. En d'autres termes, ce fonds de réserve que nous croyons avoir dans les devoirs accomplis, est imaginaire ; cette balance que nous prétendons établir entre notre actif et notre passif moral, est purement chimérique ; et dans la violation d'un seul des commandements de la loi, toute la loi est en souffrance, toute la loi est violée. C'est ce que saint Jacques exprime énergiquement lorsqu'il nous dit : *Celui qui garde toute la loi, un point seul excepté, est coupable (ou comptable) de tous.*

La violation de toute la loi renfermée dans la transgression d'un seul de ses préceptes, voilà ce que nous posons après l'apôtre, et pour le prou-

ver, nous vous faisons considérer, avant tout, que la loi est essentiellement une et indivisible. Il n'y a pas autant de lois qu'il y a de préceptes ; il y a beaucoup de préceptes et une seule loi, dont les préceptes sont les parties ou, pour mieux dire, les membres ; car ils sont tous avec la loi dans le même rapport que les membres avec le corps humain. Et de même que c'est moi qui suis atteint, moi qui souffre, moi qui ai sujet de me plaindre lorsque, avec un instrument meurtrier, on blesse une de mes jambes, un de mes bras, ou ma tête, moi, dis-je, et non pas seulement ma tête, ma jambe ou mon bras, de même la loi, la loi elle-même, est blessée dans chacun de ses membres, je veux dire dans chacun des devoirs particuliers dont elle se compose². Car, avant d'être diverse, la loi est une, de même que je suis un avant d'être divisé et pour ainsi dire multiplié dans mes membres et dans mes organes. De même que je suis tout entier dans chacune des parties de mon être, puisque, à mesure qu'une de ces parties est en souffrance, je sens que c'est moi qui souffre, de même la loi est en souffrance, à mesure qu'une de ses parties subit quelque altération et reçoit quelque dommage. Car, de même que je dis *moi*, la loi aussi, en quelque sorte, peut dire *moi* ; elle a, comme l'homme, un centre d'où tout part et où tout vient aboutir.

Et qu'on ne vienne pas nous dire : « Ce centre, ce *moi* de la loi, quel est-il, et comment le nommez-vous ? » Qu'importe son nom ? Avez-vous besoin qu'on vous nomme ce je ne sais quoi que chaque homme, parlant de soi-même, appelle *moi* ? Qui le pourra jamais ? Qui l'essayera ? Doutez-vous, à cause de cela, que l'homme ne soit un ? N'êtes-vous pas parfaitement certains qu'un homme n'est ni deux, ni trois, mais un ? Et la pluralité de vos facultés, de vos organes et de vos membres vous a-t-elle jamais fait penser que vous étiez plusieurs ? En arrière de toutes vos qualités, de toutes vos parties, il y a quelque chose qui n'est ni une de ces qualités, ni une de ces parties, ni même toutes ces qualités et toutes ces parties ensemble ; ce quelque chose, vous l'appellez *moi*. *Moi* est-ce un nom ? pas du

2. On pourrait aussi bien se représenter ces devoirs particuliers comme les instruments que comme les parties intégrantes de la loi.

tout ; et parce que vous ne pouvez pas le nommer, n'est-il rien ? Raisonnez de même au sujet de la loi. Chacun de ses membres ou de ses préceptes a un nom : elle-même n'en a point. Est-ce à dire qu'il n'y ait que des préceptes et point de loi ? Mais en vertu de quoi les préceptes, alors, seraient-ils des préceptes ? A quoi les rattacher ? comment les faire tenir en l'air ? Quand vous aurez trouvé le secret de faire subsister mon imagination, ma sensibilité, ma mémoire, mes membres, ma vie, indépendamment de moi et en me retranchant, quand vous pourrez conserver tout cela en vous passant du *moi* ou de la personne, vous aurez trouvé aussi, je n'en doute pas, le secret de faire subsister les préceptes en supprimant la loi. Il y a donc aussi, en arrière des préceptes, quelque chose qui fait et qui veut que les préceptes soient des préceptes, quelque chose sans quoi il n'y aurait point de préceptes, quelque chose qui les embrasse et les soutient tous, et ce quelque chose c'est la loi. Ici la diversité sans l'unité est un pur néant. Dès qu'il n'y a que des devoirs particuliers, il n'y a point de devoirs ; mais aussi dès que les préceptes particuliers sont à la loi ce que les membres sont au corps humain, il est impossible de pécher contre un seul de ces commandements, sans que la loi, qui est le centre des commandements, en souffre, sans que la loi en soit ébranlée. C'est la pensée de l'apôtre ; mais il ne l'exprime pas ainsi ; il dit : *Vous ne pouvez en violer un seul sans être coupable* (ou comptable) *de tous* ; il veut dire : Vous ne pouvez violer un devoir, sans avoir atteint le principe de tous les devoirs, ou sans les avoir tous atteints dans leur principe.

Et encore, dans ce rapprochement si légitime entre la loi et le corps humain, il y a une distinction à faire, et cette distinction est toute à l'avantage de l'apôtre. Bien que l'homme lui-même, ou, si vous voulez, le centre invisible et mystérieux de chaque être humain, souffre dans chacun des membres qui éprouve quelque souffrance, la vie n'est pas toujours menacée, au moins immédiatement. Il en est autrement de la loi ; violez un devoir quelconque, vous menacez l'existence même de la loi ; car tous les

devoirs, en tant que devoirs, sont égaux ; la loi n'a que des commandements absolus, et tout ce qu'elle commande est nécessaire ; il peut y avoir dans le corps humain des parties nobles, et l'on se rassure, dans des accidents graves et douloureux, lorsque aucune des parties nobles n'est atteinte ; mais la loi n'a que des parties nobles, la loi par conséquent ne peut recevoir que des blessures mortelles.

La loi morale, si vous l'aimez mieux, est une arithmétique où il n'y a que des nombres entiers, point de fractions. S'il y avait des demi-devoirs, on comprend que le principe de la loi pût être inégalement compromis. Mais il n'y en a pas ; on doit ou l'on ne doit pas, voilà l'unique distinction ; en sorte que, sur quelque point que la loi reçoive une atteinte, la souffrance, le dommage, quant au principe, est le même ; et pour revenir encore à une image que nous ne pouvons ni ne voulons éviter, la loi n'est que cœur, la loi est tout cœur : de quelque côté, de quelque manière qu'on frappe, c'est le cœur qui est frappé, et le cœur c'est la vie.

Prenez garde que j'ai toujours parlé du principe de la loi, de l'idée de la loi ; je n'ai pas dit que, pratiquement et dans tous les cas, un péché ait les mêmes conséquences, la même gravité de fait qu'un autre péché ; si je regarde aux conséquences immédiates et aux cas individuels, je puis voir des différences, et je les vois ; dans le principe, je n'en vois pas ; une transgression est, sous ce point de vue, égale à toute autre transgression, une seule à toutes ensemble ; et je ne finirai pas ce discours, sans avoir montré que toujours, plus ou moins, le principe se réalise dans les conséquences, l'idée dans la vie.

Au reste, si cette espèce de démonstration restait obscure pour quelques-uns de vous, voici qui n'est pas obscur. Voici un argument que je trouve au fond de votre propre pensée, et que je vous emprunte. Vous allez voir que dans cette cause vous témoignez contre vous-mêmes. N'est-il pas vrai que vous imputez hardiment à un homme tout le bien qu'il n'a pas fait, mais qu'il eût fait s'il l'eût pu, si l'occasion ne lui en avait pas manqué ?

J'accorde que vous ne savez pas ce qu'il aurait fait et qu'il ne le sait pas bien lui-même : Dieu seul le sait. Mais cela ne fait rien au principe. Vous pouvez le poser sans information ultérieure ; ce que vous dites, dans ce sens général et abstrait, vous avez droit de le dire : oui, sans doute, il faut tenir compte à un individu de tout le bien qu'il n'a pas fait, mais que, moyennant l'occasion et les circonstances, il aurait accompli, de toute la fidélité qu'il n'a pas déployée, mais dont il portait en soi le germe et l'intention. Et dans le fait, personne n'est en ce monde, en bien non plus qu'en mal, tout ce qu'il pourrait être. Dieu ne l'a pas voulu, Dieu n'en a pas besoin. Il y a, dans le monde, mille saint Etienne qui, moins la lapidation, ont été martyrs ; ils l'eussent été à une époque de persécution, ils n'ont pu l'être dans un temps de paix et de rafraîchissement de l'Eglise. Doutez-vous que, tout pareillement, il n'y ait eu des Judas, des traîtres, qui n'ont jamais trahi, parce qu'ils n'ont pu trahir ? Ne faudrait-il pas (à supposer qu'on eût les renseignements nécessaires, renseignements que Dieu seul possède) imputer à chacun le mal qu'il n'a pas fait, mais qu'il eût fait dans d'autres circonstances, et parmi les circonstances je compte le tempérament et l'éducation ? Eh bien ! quand un homme pêche sur un point, il a montré qu'il était capable de tout ; car la loi était tout entière dans le commandement qu'il a violé, comme il était lui-même tout entier dans le péché qu'il a commis. Dieu pourra lui épargner les occasions ; Dieu aura mis dans son tempérament, dans sa fortune, dans sa position, que dirai-je ? dans son caractère (qui est aussi une circonstance), des barrières salutaires ; le péché sera par conséquent moins péchant qu'il n'eût pu l'être : la corruption en sera moins profonde ; car ce que les mauvaises actions ont de pire, c'est de nous rendre plus mauvais ; mais sans ces barrières miséricordieuses, il était capable de tout ce qu'il n'a pas fait, puisqu'il a été capable de violer sciemment la loi sur un point quelconque ; et quoique son âme ait été garantie d'un degré de corruption ou d'endurcissement où d'autres sont arrivés, on peut, on doit lui appliquer, sans craindre d'être injuste, cette parole de saint Paul : *Il n'y a point de différence, parce que tous ont pé-*

*ché*³. Entendez-vous, mes frères ? tous ont péché, donc tous sont égaux ; tous sont, au même degré, *privés de la gloire de Dieu*, c'est-à-dire du droit de se glorifier devant Dieu. On peut même aller plus loin : il se pourrait, toutes choses bien considérées, que celui qui n'a violé qu'un devoir fût plus coupable que celui qui les a tous violés.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'unité de la loi. Saint Jacques parle de l'unité de Dieu, et je lui en rends grâces. Il ouvre à notre pensée un terrain plus accessible, plus uni. Nous demandions tout à l'heure : qu'est-ce que la loi ? et nous restions sans réponse. Autant valait, disions-nous, demander : qu'est-ce que la personnalité humaine, qu'est-ce, dans chaque homme, que le moi ? Ici, la loi est définie, et la diversité de ses prescriptions est ramenée à un principe unique : la loi, dit l'apôtre, est la volonté de Dieu ; ou plutôt, sans le dire, il le fait entendre lorsqu'il nous demande si le Dieu qui a dit : *Tu ne commettras point adultère*⁴, n'est pas le même qui a dit : *Tu ne tueras point*⁵. Dieu nous est présenté ici comme l'auteur de la loi ; mais nous sommes bien sûrs du consentement de l'apôtre en ajoutant qu'il en est l'objet, qu'il est lui-même la loi. Quelle simplicité ! quelle clarté nouvelle ! quel surcroît d'évidence ! Ce n'est plus une idée, un principe ; c'est une personne, la personne, osons le dire, de Dieu. Si nous avons pu douter de l'unité de la loi, nous ne pouvons douter qu'une personne ne soit une, que Dieu ne soit un et indivisible. C'est à lui maintenant que nous avons affaire ; c'est lui qui, dans la pensée de l'apôtre, se substitue à la loi ; la loi c'est sa volonté, une volonté une, égale à elle-même, et qui, par sa seule nature, revêt d'un caractère également sacré, également inviolable, toutes ses prescriptions. Dieu est dans toute la loi ; et de même que l'homme se retrouve tout entier dans chacune de ses actions, Dieu se retrouve tout entier dans chacun de ses commandements ; chacun de ses commandements, c'est lui-même, en sorte que toutes les fois que nous di-

3. Romains 3.22

4. Exode 20.14

5. Exode 20.13

rigerons une attaque contre la loi, n'importe sur quel point, c'est Dieu que nous rencontrerons, comme si Dieu, chose terrible à penser ! se multipliait pour subir nos outrages ! Il ne s'agit plus de faire ceci ou de faire cela ; ni ceci ni cela n'est le propre et le dernier objet de la loi ; l'objet de la loi, c'est Dieu ; Dieu partout, Dieu en tout ! Nous ne saurions l'éviter ; et toutes les fois que nous aurons péché, c'est lui-même, lui personnellement que nous aurons persécuté : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?*⁶ S'il y avait plusieurs dieux, à chacun desquels appartînt et correspondît un des articles de la loi, nous ne serions, en péchant contre un ou plusieurs de ces articles, nous ne serions, dis-je, perdus qu'à moitié, au quart ou pour un huitième : que sais-je ? Un Dieu nous aurait en gré, quand l'autre nous aurait en aversion ; et les faveurs de l'un nous dédommageraient des rigueurs de l'autre. Mais il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu n'a qu'une volonté, c'est d'être obéi. L'occasion, la forme, le temps n'importe pas, le principe est tout. Or, ce principe est violé, violé tout entier, nié, anéanti, par une seule désobéissance. Dieu n'est pas divisé. Ce n'est pas une partie de Dieu, c'est Dieu tout entier, si l'on peut parler ainsi, qui est atteint dans chacune de nos désobéissances. Une seule les renferme toutes. La quantité n'est rien, la qualité est tout. Le péché, dans son genre, est quelque chose d'infini, et on ne peut rien ajouter à l'infini. Quand vous avez péché, vous avez nié Dieu, vous l'avez anéanti autant qu'il est en vous : que peut-il y avoir au-delà ? Si vous ne nous en croyez pas, c'est que nous ne nous serons pas fait comprendre, c'est que nous aurons *obscurci le conseil de Dieu par des paroles sans intelligence*⁷ ; mais il faudra bien que vous en croyiez Dieu même. Dans des écrits d'érudition et de science, on aime à citer des auteurs ; Dieu est notre auteur en cette affaire, c'est lui que nous allons citer. C'est lui qui, en plaçant dans le jardin des délices Adam et Eve, nos premiers parents, leur donna un commandement, un commandement unique ; toute la loi pour eux se réduisait à ne pas manger du fruit d'un arbre ; ils mangèrent

6. Actes 9.4

7. Job 38.2

et moururent. Ils furent punis, non comme violateurs d'un commandement particulier, mais comme violateurs de la loi. Leur peine ne fut pas partielle, elle fut absolue ; ce ne fut pas une peine particulière, ce furent toutes les peines. Ils s'étaient séparés de Dieu par ce seul acte ; Dieu, pour ce seul acte, se retira d'eux ; et cette peine trouve sa mesure dans le remède qui lui a été appliqué, puisque ce remède ou cette réparation n'est rien de moins qu'une seconde création. Si cette preuve ne vous suffit pas, nous sommes à bout. Car, ô vous qui observez toute la loi, à l'exception d'un seul précepte, que faites-vous, sinon ce que firent nos premiers parents ? Vous ne violez qu'une seule ordonnance de Dieu ; ils n'en avaient, non plus, enfreint qu'une seule. Cette seule faute les a détrônés ; la vôtre vous laissera-t-elle dans la gloire ? Elle les priva de la présence de Dieu : à quel titre, vous, prétendez-vous en jouir ?

D'autant moins, remarquez-le bien, que ce que vous refusez à Dieu, ce que vous retenez, c'est précisément ce qu'il voulait. Qu'est-ce à dire ? Ne veut-il pas tout ? Et veut-il une chose plutôt qu'une autre ? Absolument, non, car tous les articles de la loi ne pourraient être également sacrés à nos yeux s'ils n'étaient également inviolables aux siens. Mais, d'un autre côté, n'est-il pas vrai que Dieu doit tenir le plus à ce qui vous est le plus cher ? N'est-ce pas du moins la première chose dont vous lui devez le sacrifice ? Or c'est celle, précisément, que vous lui refusez. Car pourquoi la gardez-vous, en abandonnant d'ailleurs tout le reste, si ce n'est qu'elle vous est plus chère que tout le reste ? A qui avez-vous pu sacrifier le vrai Dieu si ce n'est à une idole ? Et plus vous observerez d'articles de la loi, plus vous les observerez avec soin, plus vous nous avouerez par là même que celui que vous n'observez pas a cédé la victoire à un attrait plus fort. L'endroit du péché marque dans votre vie l'endroit de l'attachement ; nul ne peut s'y tromper, et Dieu ne s'y trompe pas. Il reconnaît là votre joyau favori, votre inclination chérie, et, à moins que vous ne mentiez à vous-mêmes, c'est celle-là dont, avant tout, il demandait le sacrifice ; c'est par là que vous

deviez commencer.

A ces deux considérations, celle de l'unité de la loi et celle de l'unité de son auteur, nous pouvons en joindre une troisième, concluante, nous osons le dire. C'est celle de notre propre cœur, alors que, sur un point quelconque, nous désobéissons à Dieu. Quel est, si notre conscience n'est pas entièrement endormie, le sentiment que nous éprouvons ? Est-ce peut-être celui d'une demi-infidélité, d'un tiers, d'un quart d'infidélité ? La conscience connaît-elle ces fractions ? Non, elle souscrit aux grands principes que nous avons rappelés. Elle rend hommage involontairement à l'indivisibilité de la loi, à l'unité de Dieu. Elle se sent, par le fait d'une seule transgression, hors de la loi, hors de Dieu. Les erreurs de notre esprit n'arrivent point jusqu'à elle ; les consolations du sophisme ne sont pas à sa portée ; elle se sent hors de l'air vital ; elle respire la mort. Ce qu'elle reconnaît dans sa vie, ce n'est pas *un* péché, c'est *le* péché, ou, si vous voulez, dans un péché le péché. Quiconque voudra s'examiner trouvera dans cet examen la lumière qu'il peut n'avoir pas trouvée dans nos raisonnements ; et nous ne sommes que trop certains qu'il ne tardera pas, s'il la cherche, à la trouver dans sa vie aussi bien que dans sa conscience, au dehors comme au dedans.

Voici ce que nous voulons dire : c'est que cette solidarité que nous avons reconnue entre toutes les parties de la loi, reçoit des faits la plus terrible confirmation ; c'est que le mal nécessairement engendre le mal ; c'est qu'un péché conduit à un autre péché ; c'est qu'en peu de temps le point devient une ligne et la ligne une surface. Au vrai, nous ne mettons au mal, par notre propre fait, aucune limite, et le mal, en lui-même, n'en connaît aucune. Il ne demande pas mieux que de s'étendre et de se prolonger ; c'est sa nature même ; et s'il rencontre des limites, ce n'est ni en lui ni en nous, mais en Dieu, si l'on peut parler ainsi, qui n'a pas permis que le péché pût se rassasier de lui-même. Sans les mesures qu'a prises la Providence, sans les obstacles de tout genre qu'elle a élevés, le monde, à

parler exactement et littéralement, se serait abîmé dans le mal ; la société, l'humanité, le globe, désormais sans but, auraient disparu. Mais jusqu'à ces limites infranchissables, que d'espace encore, et combien de moyens de s'assurer qu'un péché ne reste jamais solitaire, que le mal est avide, insatiable, et que de lui-même il ne s'arrête point ! Et chose remarquable, il n'en est pas à cet égard du mal comme du bien, quoiqu'on puisse dire que toutes les parties du bien sont solidaires entre elles comme toutes les parties du mal. Une différence grave, c'est que le mal se commence par tous les bouts, le bien par un seul. Tout péché peut être le premier péché ; mais il n'y a qu'une première vertu. Pour aller en enfer tous les chemins sont bons, un seul mène au ciel. La vérité n'a qu'un point de départ, l'erreur en a mille. Il se peut qu'il y ait des péchés incompatibles entre eux, tandis que toutes les vertus s'accordent parfaitement, et se prêtent un appui mutuel ; aucun homme ne peut avoir tous les vices ; hélas ! ce n'est pas sa faute ; car on voit avec surprise dans les développements d'une vie de péché, les misères les plus diverses, et, au premier coup d'œil, les plus contradictoires, s'appeler du plus loin possible, se chercher, se réunir, s'entrelacer avec une effroyable industrie, comme pour nous prouver d'une manière irrécusable que le péché, s'il ne tenait qu'à lui, n'aurait bientôt fait de toute la loi qu'un monceau de ruines. Ainsi, dans les désordres honteux du mal, se constate glorieusement l'unité de la loi ! Quelle preuve, quelle déplorable preuve ! Ah ! ne nous sera-t-il pas donné d'en avoir et d'en fournir une autre, je veux dire la contagion de tous les éléments du bien dans notre âme, la propagation de la sainte flamme qui dévore peu à peu, mais sans relâche, dans une vie chrétienne, tout ce que le péché y laissa de ronces et d'herbes vénéneuses, l'accord en un mot de toutes les facultés, de toutes les forces et de tous les talents dans une filiale et sainte obéissance !

En attendant, ô vous qui cherchez à vous aveugler vous-mêmes, et qui n'y réussissez que trop bien, quoique jamais entièrement, recueillez avec une attention sérieuse, pesez avec la sincérité dont vous êtes capables, les

paroles sévères, mais exactement vraies, de l'apôtre saint Jacques. Que de fois vous en avez proféré de contraires, soit sur les autres, soit sur vous-mêmes ! Que de fois vous vous êtes laissé aller à dire, non pas peut-être : « S'il est adultère, il n'est pas homicide » ; mais du moins : « Il est intempérant, mais il est bon ; il ne fait du mal qu'à lui-même et ne fait que du bien aux autres » ; établissant ainsi, de votre seule autorité, des différences entre un plus grand et un moindre mal, sur la seule base de l'utilité temporelle et des convenances sociales ! Que de fois, tout au moins, vous avez méconnu, en paroles ou en pensées, l'essentielle égalité de tous les péchés, l'essentielle égalité de tous les pécheurs ! Que de fois, enfin, vous avez distribué le respect et le mépris d'après des vues superficielles que l'Évangile désavoue absolument ! Disons vrai : nos discours, nos jugements ordinaires sont, à cet égard, tout pleins d'un esprit de paganisme. Je veux bien, certes, que, sous un rapport, on reconnaisse entre les individus de grandes inégalités morales. Le mal, évidemment, est plus développé, plus invétéré, plus intense, plus divers chez les uns que chez les autres ; les uns ont tiré, s'il est permis de parler ainsi, toutes les conséquences de leurs principes, les autres ont été retenus à mi-chemin. Mais que tout cela ne nous empêche pas de reconnaître une vérité de fait et de principe bien plus importante : c'est que, dans chaque péché, le péché tout entier se trouve, comme dans chaque action de l'homme tout l'homme, comme dans chaque commandement de Dieu, Dieu personnellement, Dieu lui-même. Répétons-nous cette parole aussi exacte qu'effrayante : « Si, n'ayant pas commis l'adultère, tu as commis l'homicide, tu as transgressé, non à moitié, non en partie, mais entièrement la loi. » Encore une fois, dans nos péchés, c'est le péché qu'il faut voir, dans la forme le fond, dans l'accident l'essence, dans les actes le cœur ; afin qu'à travers toutes les apparences voyant la réalité, et l'égalité à travers toutes les différences, nous soyons salutairement humiliés, salutairement effrayés, et que, sans aucun de ces marchandements qu'on pourrait appeler puérils s'ils étaient moins funestes, nous allions franchement demander au Dieu qui, préalablement, efface de sa mémoire le souvenir de

nos crimes, de nous renouveler entièrement par son Esprit, de détruire en nous, non seulement les habitudes, mais le principe du péché, de mettre sa loi dans nos cœurs, en y pénétrant lui-même, en daignant s'y établir, lui la source de la grâce, lui le principe et l'objet de la loi, lui le bien suprême et le tout de l'homme !

La Miséricorde et le Jugement

« Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté ; car le jugement sans miséricorde sera pour qui n'a pas fait miséricorde, et la miséricorde triomphe de la condamnation. »

(Jacques 2.12-13.)

A l'occasion de cette généreuse impartialité que nous devons observer entre le riche et le pauvre, l'apôtre saint Jacques a professé le grand principe qu'aucun devoir observé ne peut nous exempter de l'observation d'un autre devoir, que toutes les parties de la morale chrétienne sont solidaires entre elles, que la loi, pour tout dire en un mot, est une et indivisible. Nous avons développé, dans un autre discours, cette vérité à laquelle l'apôtre a consacré les deux versets qui précèdent ceux de notre texte. L'auteur sacré vous semble peut-être avoir perdu de vue son point de départ, ou avoir pris définitivement congé du sujet auquel, tout d'abord, il avait donné son attention. Mais ne le croyez pas. L'apôtre, à qui une vérité particulière a donné lieu d'énoncer une vérité beaucoup plus générale, n'a point, sur cette hauteur sublime, oublié la plaine ou la vallée dans laquelle, si je puis m'exprimer ainsi, il se promenait avec nous tout à l'heure. Il y va redescendre ; il s'y engage de nouveau dans les versets que nous avons à vous expliquer. Le respect de l'infortune, la compassion, la charité, voilà ce qu'il va nous prêcher encore. Telle est l'inspiration, tel est le sens de ces

paroles remarquables : *Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté ; car le jugement sans miséricorde sera pour qui n'a pas fait miséricorde, et la miséricorde triomphe de la condamnation.*

Saint Jacques, dans le chapitre précédent, nous a déjà parlé d'une *loi de la liberté*, qu'il appelle *la loi parfaite*¹. C'est un autre nom de la nouvelle alliance ou de l'Évangile. L'Évangile est pour tous les hommes, Juifs ou Gentils d'origine, une loi de liberté ; l'apôtre s'adresse, il est vrai, aux douze tribus dispersées, c'est-à-dire à des chrétiens nés sous la loi de Moïse ; pour eux, le sens de cette expression : *la loi de la liberté*, était plus facilement intelligible, devait être plus rapidement saisi. L'Évangile, en effet, les avait libérés d'une manière plus palpable, plus matérielle. Il les avait délivrés de ce joug de la loi, que ni eux, ni leurs pères, ainsi que le dit saint Paul, n'avaient pu porter². Et n'oubliez pas que ce joug pesait sur eux d'un double poids. Il y avait, d'une part, des commandements à observer ; il y avait, de plus, une responsabilité effrayante pour quiconque ne les avait pas observés, c'est-à-dire pour tout le monde sans exception. Est-ce qu'à ces deux égards l'Évangile avait apporté la liberté ? Il faut distinguer. La loi des rites avait pris fin ; Jésus-Christ ayant déchiré le voile, Jésus-Christ ayant abattu le mur de séparation que la dispensation mosaïque élevait entre le peuple juif et le reste de l'humanité, tout cet ensemble de cérémonies et d'observances qui n'étaient qu'une vaste et permanente prophétie, s'était dissipé comme un brouillard aux rayons du soleil levant ; le temple n'était plus qu'un monument, et les Romains, en le démolissant, ne devaient, en effet, démolir qu'une ruine. C'est vous dire que cette partie de la loi ancienne qui consistait en actes symboliques, ne pesait plus sur les Juifs, j'entends sur ceux d'entre eux qui avaient accepté Jésus-Christ. Il n'en pouvait être ainsi de la loi morale, immuable de sa nature, universelle, éternelle. La justice et la charité sont de tous les lieux et de tous les temps. Ce joug, si c'en est un, n'est pas de ceux qui peuvent être brisés. Ce qui peut se faire, mais

1. Jacques 1.25

2. Actes 15.10

par une merveille de la puissance divine, c'est que ce joug cesse d'être un joug, et que l'obéissance, en se pénétrant d'amour, prenne les caractères de la liberté, l'homme étant désormais contraint du dedans et non plus du dehors. Cet admirable changement, qui, bien plus que le précédent, mérite à l'Évangile le beau nom de « loi de liberté », nous en parlerons plus tard ; il n'intéresse pas directement le sujet que saint Jacques propose en ce moment à nos réflexions. Ce qu'il faut vous dire ici, pour entrer véritablement dans la pensée de l'apôtre, c'est que le joug de la crainte est brisé, c'est que la peine des infractions commises est abolie, c'est qu'au nom de Jésus-Christ nous avons accès auprès de Dieu, qui, jetant hors de sa mémoire les péchés de sa créature, consent à ne plus dater avec elle d'Adam, mais de Jésus-Christ, et nous donne à tous, sur le terrain de la miséricorde, un point de départ nouveau. C'est dans ce sens excellent que Jésus-Christ nous affranchit, c'est dans ce sens excellent que l'Évangile est la liberté. J'avoue bien que, si la grâce en restait là, la grâce serait vaine ; car comment serions-nous plus heureux si nous n'étions meilleurs, ou sauvés si nous n'étions changés ? Mais c'est que, précisément, la grâce n'en reste pas là ; elle renferme en soi, elle apporte avec elle les semences, le principe d'une nouvelle vie ; elle subjugué (nous pouvons le dire hardiment, puisque mille et mille faits l'ont prouvé) elle subjugué l'homme par la reconnaissance et par la joie ; la crainte bannissait l'amour, l'amour bannit la crainte ; et le fidèle, mis au large, ne marche pas seulement, mais court, selon l'expression du prophète, dans la voie des commandements divins³.

Qu'est-ce qui domine dans cette nouvelle dispensation, dans ce système admirable et définitif de la Providence de Dieu ? C'est la grâce ou la miséricorde. La grâce ou la miséricorde en est la pensée, la règle, l'inspiration. De quelque côté que vous regardiez, vous ne voyez que grâce. L'Évangile est la preuve sans réplique, la manifestation éclatante d'une vérité que l'homme n'eût jamais osé ni concevoir ni prononcer, quelque

3. Psaume 119.32

besoin qu'il en eût, quelque digne qu'elle lui parût de faire la base d'une religion divine. Quelle vérité ? Que Dieu est amour. En sorte que quand saint Jacques prononce le mot de *liberté*, quand il désigne l'Évangile par ce nom, c'est l'idée de grâce, d'indulgence, de tendre et inépuisable compassion qu'il réveille dans les esprits ; et en caractérisant par ce seul mot les rapports nouveaux et définitifs de l'homme avec Dieu, n'a-t-il pas rappelé à toute âme sincère quels doivent être les rapports de l'homme avec l'homme ?

Le raisonnement de l'apôtre (car il y a ici tout un raisonnement), se retrouve ailleurs dans le Nouveau Testament, et notamment dans cette simple et familière parabole, que chacun de vous se rappelle :

Un roi voulut faire compte avec ses serviteurs. Quand il eut commencé à compter, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents ; et parce qu'il n'avait pas de quoi payer, son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût payée. Et ce serviteur, se jetant à terre, le suppliait en lui disant : Seigneur, aie patience envers moi, et je te payerai tout. Alors le maître de ce serviteur, ému de compassion, le laissa aller, et lui quitta la dette. Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service, qui lui devait cent deniers ; et l'ayant saisi, il l'étranglait en lui disant : Paye-moi ce que tu me dois. Et son compagnon de service, se jetant à ses pieds, le suppliait en lui disant : Aie patience envers moi, et je te payerai tout. Mais il n'en voulut rien faire, et s'en étant allé, il le fit mettre en prison, pour y être jusqu'à ce qu'il eût payé la dette. Ses autres compagnons de service, voyant ce qui s'était passé, en furent fort indignés, et ils vinrent rapporter à leur maître tout ce qui était arrivé. Alors son maître le fit venir et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais quitté toute cette dette, parce que tu m'en avais prié ; ne te fallait-il pas aussi avoir pitié de ton compagnon de service, comme j'avais eu pitié de toi ?⁴

Nous avons appelé l'œuvre d'affranchissement consommée au prix de la gloire et du sang de Jésus-Christ une preuve sans réplique de la charité de Dieu. Ne pouvons-nous pas dire également que le raisonnement de

4. Matthieu 18.23-33

l'apôtre est un raisonnement sans réplique ? Ce n'est pas, à la vérité, l'esprit, c'est le cœur qui en apprécie la force et la justesse ; mais qu'importe ? n'y a-t-il pas des choses qui sont du ressort du cœur, et dont le cœur est juge sans appel ? Quel homme que celui qui dirait : « Dieu m'a aimé, c'est vrai ; il m'a aimé d'un amour sans mesure ; mais ce n'est pas une raison pour que j'aime ; je ne trouve entre ce point de départ et cette conclusion aucun lien dans mon esprit ». Et il a raison, il n'y en a point ; il n'y en a point non plus entre l'amour que Dieu lui a montré et l'amour de reconnaissance qu'on lui demande pour Dieu ; la logique la plus subtile ne parviendrait pas à le prouver ; et s'il n'est pas tenu d'aimer Dieu, qui a fait quelque chose pour lui, comment le serait-il d'aimer son semblable, qui ne lui a point fait de bien, qui lui a fait peut-être du mal ?

C'est donc seulement au jugement du cœur et de la conscience que l'argument est sans réplique ; mais si vous ne récusez pas ces deux juges, la vérité pratique enseignée ici par l'apôtre est désormais à l'abri de toute contestation. L'homme serait moins qu'homme si une acclamation universelle n'accueillait pas cette maxime : « Dieu m'a aimé, je dois aimer ». Aussi n'est-elle pas contestée ; on n'essaye pas même d'en diminuer la portée ; elle n'est vraie qu'à condition d'être absolue, elle n'est évidente qu'à condition d'être infinie. Non, on ne la conteste pas, on ne la mutile pas, mais on l'oublie ; la conscience y souscrit, le cœur lui rend témoignage ; mais cette divine logique que l'Esprit de Dieu enseigne à notre âme, notre âme, écolière paresseuse, ne se la rend pas familière du premier coup ; et quoique la conversion soit la plus fondamentale des révolutions, quoiqu'il y ait sans doute entre l'état moral de celui qui ne croit pas et l'état moral de celui qui croit, une différence essentielle, il n'est pas superflu, croyez-le bien, de rappeler au croyant, je veux dire à celui qui croit à l'amour de Dieu, que cet amour entraîne pour lui, nécessairement, irrésistiblement, la nécessité, non seulement d'aimer Dieu, mais d'aimer le prochain, c'est-à-dire tout homme, comme homme, le pauvre comme le riche, l'étranger

comme le compatriote, l'adversaire comme l'ami.

Saint Jacques sait bien que ce n'est pas superflu ; et c'est pourquoi, dans notre texte, il dit à ces nouveaux chrétiens, à ces sectateurs de la grâce, à ces hommes dont tout le symbole peut se réduire à ce peu de mots : *Dieu est amour*⁵, à ces héritiers de la liberté qui vient de Dieu : *Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté. Parlez, c'est-à-dire, rendez hommage, dans tous vos discours, dans tous vos jugements, à cette liberté, à cette grâce, à cet amour. Ne parlez pas comme ceux qui n'y croient pas. N'ayez pas des opinions qui la contredisent. Ne montrez pas une inquiétude et une tristesse qui conviennent mal à un tel sujet de joie, à un si grand motif d'espérance. Mais surtout ne soyez pas, dans vos discours, durs, insensibles, impitoyables. N'appliquez pas à vos semblables une autre loi que celle qui vous fut appliquée ; ne les mesurez pas à une autre mesure que celle à laquelle on vous a mesurés*⁶. Que votre langage vous fasse reconnaître ; qu'il annonce que vous vous sentez aimés, et qu'à votre tour vous aimez. Toutefois, on pourrait sans invraisemblance attribuer à ces mots : *Parlez et agissez*, une intention plus particulière. Peut-être l'apôtre a-t-il voulu dire : Vous parlez volontiers et couramment de la loi de la liberté ou de l'économie de la grâce. Cela vous est facile. C'est parler de la fin de vos angoisses et du principe de votre espérance. C'est parler de vos privilèges, et qui sait si vous n'avez pas vu dans cet amour qui se prodigue à tous, et qui s'offre, ce semble, avec plus d'empressement aux plus indignes, une distinction flatteuse pour votre orgueil, que cet amour, au contraire, était destiné à confondre ? Vous en parlez, dis-je, très volontiers ; et d'autant plus volontiers peut-être que c'est un moyen, une occasion de prendre, à l'égard de ceux à qui vous vous adressez, la position et l'attitude de docteurs ou tout au moins de frères aînés. Il n'est peut-être pas bien nécessaire de vous dire : *Parlez*, à vous qui, selon les rencontres, ne parlez que trop ; mais il est nécessaire de vous dire : *Agissez*. Conduisez-

5. 1Jean 4.16

6. Matthieu 7.1-2

vous selon vos paroles, comme des disciples de l'Évangile ; soyez bons pour les autres, car Dieu a été bon pour vous ; traitez-les en frères, car il vous a traités en enfants ; affranchis d'hier, n'ayez pas des esclaves ; je dis des esclaves, car nous sommes tous disposés à faire, par égoïsme, de chacun de nos semblables un esclave ; vos chaînes ont été brisées : ne mettez pas vos frères à la chaîne, à la chaîne de votre orgueil, de votre personnalité, de vos ressentiments. Ne parlez pas seulement, mais agissez surtout, comme devant être jugés par la loi de la liberté.

Mais je crois vous entendre. Vous me demandez ce que je compte faire de ces mots de *jugement* et de *loi* qui se trouvent dans le texte, et que, jusqu'à ce moment, j'ai évités avec soin. Car, dites-vous, saint Jacques ne dit pas seulement : « Parlez et agissez comme des héritiers de la liberté, comme les objets d'une grâce immense et inespérée » ; il dit : *Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté*. Je le sais bien, et j'ai réservé ces mots pour les considérer à part ; car ils ne sont, dans le texte qui nous occupe, ni une circonstance insignifiante ni une médiocre difficulté.

Et d'abord, il résulte des paroles de saint Jacques que la *liberté*, ou l'Évangile, est une *loi*. Or une loi est une règle, et n'est pas autre chose. La loi, c'est ce qu'il faut faire. Dire qu'il faut faire une chose, qu'on doit la faire, c'est dire qu'on ne peut pas y manquer impunément ; autrement on pourrait dire tout au plus que la chose est bonne, bienséante, agréable, mais on ne dirait pas qu'il *faut* la faire. Et qu'on ne prétende pas que le mot de *loi* ne doit pas, en ce lieu, être pris à la rigueur. A peine pourrait-on le soutenir quand l'apôtre aurait dit : « Parlez et agissez comme vivant ou comme étant placés sous la loi de la liberté » ; à peine pourrait-on dire alors que *loi* signifie régime, économie, dispensation ; mais peu importe, car l'apôtre a dit : « comme devant être *jugés* par la loi de la liberté ». Il y a un jugement ; ce mot dit tout ; il réveillerait l'idée de *loi*, quand le mot de *loi* ne serait pas dans le texte. Il est ici le mot essentiel, nous nous y tenons ; ce qu'il importe de reconnaître, ce qui est grave, ce que plusieurs

peut-être trouveront difficile à accepter, c'est que le chrétien, le croyant est soumis à un jugement et par conséquent exposé à une condamnation, comme l'apôtre, d'ailleurs, l'exprime formellement . Il est inutile que nous vous rappelions que l'Évangile parle d'un jugement où Jésus-Christ figure comme juge et tous les hommes comme parties. *Il nous faut tous*, est-il dit, *comparaître devant le tribunal de Christ*. Quelles que soient l'époque, la forme et la teneur même de ce jugement, la vérité est qu'il est universel, et qu'il n'a pas pour objet notre foi, mais nos œuvres : *afin*, dit l'apôtre, *que chacun reçoive selon ce qu'il a fait étant dans son corps*⁷. N'essayons pas d'arracher du livre de l'Évangile cette vérité ; il y aurait trop à faire, trop de paroles, veux-je dire, à effacer ou à tordre. Il est écrit, d'un autre côté, que *cela ne vient ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde*⁸ ; que nous sommes sauvés, si nous venons à l'être, *par la foi, non par les œuvres*⁹ ; que *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde* ; et que *le sujet de la condamnation, c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière*¹⁰. A effacer de l'Écriture ces passages, à les tordre ou à les affaiblir, il y aurait aussi, n'est-il pas vrai ? trop à faire. Mais enfin, les premiers ne contredisent-ils pas les seconds ? Si nos œuvres nous jugent, est-ce la foi qui nous sauve ? Voilà ce qu'on dit ; et on ne le dit pas, ce me semble, sans quelque apparence de raison. On oublie seulement une chose : c'est que, s'il est un sens dans lequel la foi fait opposition aux œuvres et les œuvres à la foi, il en est un autre dans lequel la foi et les œuvres ne font qu'un. Ce qui est, dans l'Écriture, opposé à la foi, ce sont les œuvres sans la foi ; mais jamais l'Écriture ne met en opposition la foi et les œuvres de la foi. Dans ce dernier sens, je veux dire en considérant les œuvres comme le résultat et la preuve de la foi, l'Écriture, qui ne dit nulle part que nous soyons sauvés par les œuvres,

7. 2Corinthiens 5..10

8. Romains 9.16

9. Ephésiens 2.8-9

10. Jean 3.16-19

n'hésite pas à dire que nous sommes *jugés par nos œuvres*¹¹ ; car la foi a dû en produire de bonnes, et si elle n'en a pas produit de pareilles, c'est tout simplement que notre foi n'était pas la foi. Un principe que l'Évangile n'a pu ni voulu renverser, c'est que *les yeux de l'Éternel sont trop purs pour voir le mal*¹², c'est que *rien d'impur ni de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu*¹³, c'est que *sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur*¹⁴. S'il n'y a plus de condamnation, c'est, dit saint Paul, *pour ceux qui sont en Jésus-Christ, (qui sont, l'entendez-vous ?) et qui marchent, non selon la chair, mais selon l'esprit*¹⁵. Faites votre compte là-dessus, et tenez-vous pour assurés que si la foi nous sauve, c'est parce qu'elle nous rend capables de faire des œuvres de justice, que, sans elle, nous ne ferions jamais. Or, ces œuvres sont le témoignage de notre foi comme les fruits sont le témoignage de l'arbre ; ces œuvres sont la mesure de notre foi comme les productions de nos mains sont la mesure de notre force ou de notre adresse. A nos œuvres on voit si nous avons cru et comment nous avons cru. En jugeant nos œuvres, c'est donc notre foi que Dieu juge ; il n'y a là nulle contradiction. Il eût pu dire sans doute qu'il nous jugerait sur notre foi ; mais, outre que le langage dont il s'est servi est bien plus intelligible pour tous, qu'eût-il gagné à parler ainsi ? L'important n'est pas que nous soyons jugés sur l'un plutôt que sur l'autre, l'important c'est qu'un jugement intervienne ; la difficulté, si c'en est une, c'est que, dans l'Évangile de grâce, il soit question d'un jugement ; mais que je sois jugé sur mes œuvres extérieures, ou que je le sois sur cette œuvre intérieure qui s'appelle la foi, qu'importe après tout ? Il y a un jugement, c'est-à-dire un compte demandé, un compte à rendre ; or, on ne rend compte que de sa volonté et de sa liberté : si, pouvant croire, je n'ai pas cru ; si, pouvant agir, je n'ai pas agi, je suis comptable à Dieu de n'avoir pas cru comme de n'avoir pas agi ; et il y a matière, dans un

11. 1Pierre 1.17

12. Habacuc 1.13

13. Apocalypse 21.27

14. Hébreux 10.14

15. Romains 8.1

cas comme dans l'autre, à une sentence d'absolution ou à une sentence de condamnation.

La foi, ne l'oublions jamais, est une œuvre qui produit d'autres œuvres, une œuvre-mère dont toutes les œuvres sont les filles. La mère peut être jugée dans les filles, comme elle peut l'être en elle-même : le résultat est le même, la justice la même, la sagesse de Dieu et la raison de l'homme sont satisfaites dans les deux cas ou dans les deux formes. Ne nous arrêtons pas à cela. Si quelqu'un n'avait pas compris que la foi, bien loin d'être un pur et simple événement où notre volonté est étrangère, est, au contraire, l'usage le plus réel et le plus considérable que nous puissions faire de notre liberté, c'est qu'il n'aurait pas compris que la foi consiste essentiellement à accepter successivement la sentence qui nous déclare tous déchus et condamnés, et l'amnistie qui nous relève en nous humiliant ; il n'aurait pas vu que la foi est une abdication de nos justices, un hommage volontaire à la justice de Dieu, une remise pleine et entière de notre sort entre ses mains, une consécration de toute notre vie à son service, en un mot, l'acte le plus énergique aussi bien que le plus décisif, l'acte le plus moral comme le plus heureux dont la grâce de Dieu puisse nous rendre capables, et que c'est précisément en nous en rendant capables que la grâce de Dieu nous sauve. Les œuvres ne sont donc qu'une continuation de la foi (pesez bien ce terme), comme les branches sont une continuation du tronc, le tronc une continuation des racines. Et de même que les branches, le tronc et les racines ne font qu'un, les œuvres, la foi, la grâce ne font qu'un. Qui parle de l'un parle de l'autre, qui juge l'un juge l'autre ; on connaît l'arbre à ses rameaux comme à son tronc, à son tronc comme à ses rameaux.

On peut, il est vrai, faire une autre objection. Cette foi, dit-on, consiste à croire qu'on est sauvé indépendamment des œuvres qu'on a pu ou qu'on pourra faire. Je demande quelle est cette théologie, et où donc vous avez trouvé cela. D'abord, la foi ne sauve pas indépendamment des œuvres *de*

la foi ; nous venons de le voir, et nous ne le répéterons pas ; mais, de plus, la foi ne consiste pas à croire qu'on est sauvé. Elle consiste à croire qu'on est aimé ; qu'on a reçu, sans y être absolument pour rien, le pardon de ses transgressions, que rien ne nous séparera de l'amour de Dieu. Elle consiste à croire, quand elle a obtenu sa plénitude, que Dieu nous sauvera certainement ; mais elle ne consiste pas à croire que nous sommes dès à présent sauvés ; car, dit saint Paul, *nous ne sommes sauvés qu'en espérance*¹⁶ ; et le même apôtre qui nous dit : *Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés*¹⁷, le même apôtre nous exhorte à *travailler à notre salut*¹⁸, à consommer notre salut. La contradiction qu'on croyait voir n'existe donc pas ; car s'il est contradictoire de dire qu'on est sauvé par une foi qui consiste à croire qu'on est sauvé, il ne l'est nullement de dire qu'on sera sauvé par une foi qui consiste à croire qu'on est aimé.

Nous avons donc à être jugés ; notre foi sera éprouvée par nos œuvres. A nos œuvres on connaîtra ce qu'était, ce que valait notre foi. Et d'après quelle loi serons-nous jugés, puisque enfin tout jugement suppose une loi ? *Nous le serons*, dit l'apôtre, *d'après la loi de la liberté*, qui est, nous l'avons dit en commençant, la loi de l'Évangile, la loi de la grâce et de la miséricorde, la loi dont le premier article est ainsi conçu : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde*¹⁹.

Eh bien ! d'après une telle loi, comment seront-ils envisagés, jugés et traités, ceux qui n'auront point exercé la miséricorde ? Ou, si vous voulez qu'on les juge sur leur foi, comment leur foi sera-t-elle jugée ? De quelle espèce de foi ont-ils cru à l'amour du Père, ceux en qui leurs frères n'ont point trouvé d'amour ? Dans quel sens ont-ils accepté la divine amnistie, ceux qui ne peuvent obtenir de leur propre cœur une amnistie en faveur

16. Romains 8.24

17. Romains 8.30

18. Philippiens 2.12

19. Jean 3.16

de leur prochain ? Quelle communion d'esprit peut-il y avoir entre celui de qui *procèdent toute grâce excellente et tout don parfait*²⁰, et ce cœur sec, duquel, en le pressant, on ne saurait extraire une pensée, un mouvement de véritable charité ? Un mouvement, une pensée, tandis que la charité, comme l'huile vierge dont pas une goutte n'est due à l'effort du pressoir, eût dû s'en écouler à flots larges et continus ! Ah ! vous devez comprendre que si la loi de la liberté est la plus gracieuse des lois, elle est aussi la plus redoutable des lois. Vraiment l'apôtre avait raison de l'appeler *la loi parfaite*²¹ ! Toute autre eût moins exigé ; mais celle-ci, que n'exige-t-elle pas ! Que devons-nous de moins que tout, à qui nous a tout donné ? Et après avoir cru à la miséricorde, après avoir accepté à notre profit une miséricorde sans bornes, et entre laquelle et l'abîme il n'y avait rien pour nous, qu'advient-il de nous si nous ne sommes pas miséricordieux ?

L'apôtre a répondu : « Il y aura, dit-il, un jugement (ou une condamnation) sans miséricorde ». Vous l'avez entendu : « sans miséricorde ». Il ne nous appartient pas de distinguer entre un péché et un autre péché, ni de mettre un devoir au-dessus d'un autre devoir. Toutefois il nous est impossible d'oublier le nom que Dieu a pris dans l'Évangile : *Dieu, dit l'Évangile, est amour*²². L'amour est le principe de la nouvelle alliance. L'amour est, chez ce nouveau peuple que Dieu vient de créer à son image, le principe de l'obéissance, la loi suprême, l'esprit de toutes les lois. Tout, dans cette économie, est marqué au coin de l'amour. La charité comprend tout, anime tout, produit tout. L'amour est la fin du commandement. Comment donc cette loi nouvelle n'aurait-elle pas particulièrement mis en évidence et en saillie la miséricorde ? Comment la charité, qui n'est autre chose que d'aimer à la manière de Dieu et dans l'esprit de Dieu, ne serait-elle pas la marque la plus sûre d'un vrai christianisme, le sceau le plus irrécusable de la vraie foi ? Un devoir accompli ne nous acquitte pas d'un autre devoir ;

20. Jacques 1.17

21. Jacques 1.17

22. 1Jean 4.16

nous l'avons reconnu dans un précédent discours ; une main, comme s'exprime un proverbe populaire, ne lave pas l'autre ; mais la vraie charité suppose tout le reste ; le véritable miséricordieux, celui qui aime à la façon de Dieu, ne peut pas être impur, profane, injuste, mondain, prodigue de son temps pour la vanité, amoureux des choses visibles, indifférent pour la gloire de Dieu. En lui apprenant à aimer, Dieu lui a tout appris ; en le rendant charitable, il l'a rendu saint. Ne vous étonnez donc pas si l'Évangile, qui résume toute la vie chrétienne dans la foi parce qu'en effet la vraie foi comprend tout, résume aussi toutes les vertus dans la miséricorde, puisque la miséricorde les suppose ou les comprend toutes. Ne vous étonnez pas s'il nous apprécie à notre charité, puisque la charité est la pierre de touche du chrétien, et si, par la bouche de saint Jacques, il fait de notre manque de miséricorde envers notre prochain la marque la plus évidente de notre réprobation et le gage le plus sûr de notre condamnation. Tout péché, je l'avoue, toute négligence du moindre de nos devoirs accuse notre foi ; si nous eussions mieux cru, nous eussions mieux vécu ; la foi nous défend de tous côtés, nous garde tout entiers ; toutefois, il est tel de nos péchés qui ne donne à personne le droit de révoquer en doute la sincérité de notre foi ; mais décidément l'homme sans miséricorde n'a pas cru ; le chrétien qui n'aime pas, n'est pas chrétien ; il porte injustement les insignes du christianisme ; il a usurpé son titre ; il est un intrus, il est plus éloigné de la lumière et du royaume de Dieu que ceux qui n'ont pas entendu parler de Jésus-Christ, et même que ceux qui, en ayant entendu parler, n'ont pas cru en lui.

*La miséricorde, au contraire, triomphe (ou se rit) de la condamnation. La condamnation ne la regarde pas. Le chrétien miséricordieux, qui a revêtu, à l'exemple et sous l'inspiration de son maître, des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience*²³, porte Dieu en lui, c'est-à-dire le salut. Il triomphe de la condamnation ; non point qu'il s'imagine,

23. Colossiens 3.12

à force de mérite, y avoir échappé ; il sent mieux qu'un autre que tout est grâce dans l'œuvre de son salut ; mais enfin, il a beau reconnaître et sentir son indignité, *l'Esprit de Dieu rend témoignage à son esprit qu'il est enfant de Dieu*²⁴ ; l'Esprit, dis-je, non la Parole, car la Parole ne saurait aller jusque-là. Ce témoignage est celui de l'Esprit, et l'Esprit témoigne au dedans. Il sent qu'il aime Dieu, qu'il aime ses frères ; il n'en a pas la gloire, mais il n'en reconnaît pas moins, à cette marque certaine, *qu'il est passé de la mort à la vie*²⁵ ; car le moyen de s'imaginer que Dieu ne veuille pas donner tout à ceux à qui, par avance, il a donné d'aimer ? Quel à-compte que l'amour ! Aimer, c'est le ciel ; et qui pourrait douter du ciel, ayant le ciel dans le cœur ? Aussi le disciple bien-aimé a-t-il dit dans sa première Epître : *C'est à cela (savoir si nous aimons en effet et en vérité) c'est à cela que nous connaissons que nous sommes de la vérité, et c'est par là que nous assurerons nos cœurs devant Dieu.*²⁶

Trouvez-vous en vous de quoi *triumpher de la condamnation* ? Vous en pouvez juger vous-mêmes. Quand l'apôtre vous invite, dans la seconde Epître aux Corinthiens, à *vous examiner vous-mêmes pour voir si vous êtes dans la foi*²⁷, il vous propose une tâche qui serait difficile s'il fallait interroger votre foi elle-même sur la réalité de votre foi. Et cependant l'épreuve qu'il vous propose est la grande, l'indispensable épreuve. Comme tout tient à la foi, tout revient à savoir si l'on est dans la foi. Mais, séparée de la vie du cœur, qu'est-ce que la foi ? comment la saisir ? comment la constater ? Et quand on serait parvenu à s'assurer qu'on croit réellement et fermement ce que l'on croit, que l'on n'entretient aucun doute sur l'objet de ses croyances, qu'y gagnerait-on ? Cette certitude n'est que le point de départ de la foi, le minerai grossier d'où il reste à dégager l'or. Aussi saint Paul ne s'y est point trompé, et en nous invitant à éprouver notre foi, il

24. Romains 8.16

25. 1Jean 3.14

26. 1Jean 3.19

27. 2Corinthiens 13.5

nous renvoie, sans le dire, aux effets ou aux fruits de la foi. Saint Jacques, ici, le fait plus expressément, et nous le faisons après lui, en vous demandant : Trouvez-vous en vous de quoi triompher de la condamnation ? ou trouvez-vous en vous, dans une âme sèche, égoïste, paresseuse pour le bien, haineuse peut-être, un gage, un pressentiment et comme un amer avant-goût de la condamnation ? Répondez, non pas à nous, mais à vous-mêmes. Ce qu'on appelle communément *l'assurance du salut*, on devrait l'appeler *la conscience du salut* ; car on a le sentiment du salut comme on a, quant à la vie morale, le sentiment de vouloir le bien ou d'avoir aimé, et, quant à l'existence corporelle, le sentiment de se bien porter, le sentiment de vivre. Chacun peut bien se dire à soi-même : « J'aime ou je n'aime pas, je soupire après les choses invisibles ou je languis après les félicités passagères, j'ai soif de Dieu ou j'ai soif du monde, le bonheur de mes frères m'est cher ou m'est indifférent, le danger de leurs âmes me laisse tranquille ou me prosterne aux pieds de leur Père et du mien ». A ces signes, vous pouvez connaître si vous avez reçu cette foi de grand prix qui est la victoire du monde, ou, sous le beau nom de foi, une croyance morte.

Que si vous ne trouvez pas en vous cette charité qui est le sceau des enfants de Dieu, et le sceau de leur assurance, ne vous dites pas : « Je vais être charitable ; je vais, au lieu d'un cœur de pierre, avoir un cœur de chair ; je vais revêtir ces entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur et de patience dont parle l'apôtre ». Vaine entreprise ! Il faut remonter plus haut ; il faut aller à la source. La foi est le principe de cette vie ; et si cette vie vous manque, c'est que vous n'avez pas la foi. Il vous reste, non à finir, mais à commencer. Il faut aller vers Jésus-Christ, vers qui vous pensiez être allé. Il faut vous renouveler dans la contemplation de l'amour divin, en contemplant cette croix où Jésus-Christ, abandonné de la terre et du ciel, combat, des siècles d'avance, pour vous, mon frère, pour moi-même, pour chacun de nous. Vous ne croyez point encore sérieusement à la miséricorde du Père, puisque vous n'êtes point encore au nombre des miséri-

cordieux. Allez, après avoir obtenu la croyance, allez demander la foi, allez demander la vie, et revenez chargé de ce précieux butin, un cœur plein de miséricorde. O divine, insondable, éternelle miséricorde, communiquez-vous à nos cœurs ! O charité, enseignez-nous la charité ! O vie excellente, ineffable, du Dieu qui est amour, devenez notre vie ! Ouvrez, ouvrez nos cœurs ; chassez la haine, chassez la mort ; faites-nous connaître les ineffables joies de la charité et du sacrifice ; et rendez-nous certains, par une délicieuse expérience, qu'une seule chose est plus douce que d'être aimé, ô mon Dieu ! c'est d'aimer ! Oh ! quand saurons-nous que l'homme doit chercher son bonheur où Dieu lui-même trouve sa béatitude !

La vraie foi

« Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres ? Cette foi le pourra-t-elle sauver ? Et si un frère ou une sœur sont nus, et qu'ils manquent de la nourriture qui leur est nécessaire chaque jour ; et que quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez, et que vous ne leur donniez point ce qui leur est nécessaire pour le corps, à quoi cela servira-t-il ? De même aussi la foi, si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Quelqu'un dira : Tu as la foi, et moi j'ai les œuvres. Eh bien, montre-moi ta foi sans tes œuvres et moi je te montrerai ma foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu ; tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils en tremblent. Mais, ô homme vain ! veux-tu savoir que la foi qui est sans les œuvres, est morte ? Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit Isaac son fils sur un autel ? Ne vois-tu pas que la foi agissait avec ses œuvres, et que par ses œuvres sa foi fut rendue parfaite ? Et qu'ainsi ce que dit l'Écriture s'accomplit : Abraham a cru en Dieu, et cela lui a été imputé à justice, et il a été appelé ami de Dieu. Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. De même aussi Rahab l'hôtelière ne fut-elle pas justifiée par les œuvres, lorsqu'elle reçut les messagers, et qu'elle les renvoya par un autre chemin ? Car comme un corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. »

(Jacques 2.14-26.)

Vous avez dû le remarquer, une même pensée se trouve, depuis la fin du chapitre précédent, au fond de toutes les pensées de l'apôtre, et elle reparaît sans cesse. C'est celle que, sans la charité, il n'y a point de vraie religion. A prendre le mot de *religion* dans le sens étroit et frivole que tant de gens y attachent, il est bien plus facile et plus commode d'avoir de la

religion que de la charité. Un trop grand nombre de faits en fournissaient la preuve à l'apôtre. Il voit, de toutes parts, le culte extérieur s'efforcer de prendre la place du culte en esprit et en vérité, et les observances vaines se substituer à l'amour, qui est la suprême observance. Il voit, dans le sein du christianisme, des pharisiens d'une nouvelle espèce, les pharisiens de la foi, corrompre, au profit de leur égoïsme, la belle doctrine de saint Paul sur la justification par la foi, ériger leur sécheresse de cœur en orthodoxie, et, sous prétexte que les œuvres ne sauvent pas, se dispenser des œuvres et se retrancher dans ce qu'ils appellent *la foi* ; il voit de véritables infidèles se targuer de leur fidélité, qui n'est autre chose qu'une prétendue exactitude de doctrines ou de formules. L'enseignement de saint Paul réclame dès lors un commentaire ; saint Jacques va le donner. C'est l'objet d'une grande partie de son épître ; c'est plus particulièrement le but des derniers versets de ce chapitre, sur lesquels nous appelons aujourd'hui toute votre attention. Nous ne prétendons point suivre pas à pas le discours de l'apôtre ; mais ses excellents raisonnements viendront tous en aide à notre dessein, qui est de vous prouver que la foi et les œuvres, en tant qu'il s'agit de la véritable foi et des véritables œuvres, composent un tout indivisible et se complètent mutuellement, si bien que les œuvres sans la foi ne sont rien ; et que la foi sans les œuvres n'est qu'un mot.

La première de ces vérités a trouvé en saint Paul un éloquent défenseur. Il l'a établie contre les pharisiens du judaïsme et, par avance, contre les pharisiens de tous les temps. Car il y a eu et il y aura de tout temps des hommes qui se plairont à croire que l'œuvre en elle-même, l'acte extérieur, indépendamment du motif, du principe, ou de l'acte intérieur, peut avoir un mérite et une valeur. De tout temps on a vu et de tout temps on verra des hommes qui, ne connaissant point Dieu, ne le servent pas, ne font rien pour lui ; de tout temps on a vu, de tout temps on verra, parmi ceux qui le connaissent, des âmes mercenaires, qui marchandent avec Dieu, pèsent ce qu'ils en reçoivent, comme si l'on pesait l'infini, pèsent ce qu'ils lui

donnent, comme si l'on pesait le néant, et à la place de leur amour qu'ils lui refusent, lui jettent froidement de prétendus sacrifices, de prétendues vertus, je ne sais quelle obéissance qui, n'étant pas l'obéissance du cœur, ne peut avoir aucun prix à ses yeux. Saint Paul a reçu, de la part de Dieu, la charge de leur déclarer que Dieu ne veut point de leur offrande, qu'il n'en tient aucun compte, et que, la considérant dans son principe, il s'en tient pour offensé, bien loin de s'en croire honoré.

Cette déclaration de saint Paul n'est point une de celles qu'on reçoit d'autorité parce qu'on ne saurait la comprendre. Notre raison et notre conscience sont toutes prêtes à déposer en sa faveur, soit qu'il s'agisse de la foi en général, ou de la foi chrétienne en particulier. Considérons d'abord la foi sans égard au christianisme. L'idée la plus simple qu'on puisse d'abord se faire de la foi est celle-ci : la foi consiste à croire, et croire c'est tenir une chose pour vraie et certaine. Pour agir, il faut croire ; pour agir avec décision, il faut croire fermement ; pour remplir un devoir, il faut être persuadé qu'en effet c'est un devoir ; pour obéir à une personne, il faut être certain que cette personne existe, et qu'elle a bien sur nous le droit qu'elle réclame ; il faut croire enfin (notre nature l'exige), qu'en définitive nous nous trouverons bien d'avoir rempli ce devoir, d'avoir obéi à cette personne. La foi remplace la vue, la foi est une espèce de vue. Elle est, dit l'auteur de l'Épître aux Hébreux, *une vive représentation* (ou comme une présence) *des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit point*¹. Remarquez d'ailleurs que c'est de la foi religieuse qu'il s'agit ici, je veux dire d'une croyance qui a Dieu pour objet, et qui aboutit au service de Dieu, puisque la religion n'est pas autre chose que le service de Dieu, ou l'accomplissement de certains actes, l'exercice de certaines vertus, en vue de Dieu. Si Dieu veut être servi, ce qui ne peut pas être douteux, il veut d'abord qu'on croie en lui, puisque, si l'on ne croyait pas en lui, on ne le servirait pas. Et c'est dans ce sens que le même auteur de l'Épître aux

1. Hébreux 11.1

Hébreux dit : *qu'il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi, attendu qu'il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent*².

Ceci, cependant, n'est que le commencement, le minimum et, pour ainsi dire, l'*A b c* de la foi. On ne s'en peut passer, non plus que le laboureur d'un terrain pour y semer son blé ; toutefois, si l'on en restait là, non seulement on n'en serait pas plus avancé, mais il vaudrait mieux peut-être n'avoir jamais cru. Si la croyance pure et simple, c'est-à-dire la certitude qu'une chose est et qu'une autre n'est pas, passe à bon droit pour un avantage, c'est que la vue qu'elle nous procure de certains objets, je veux dire de Dieu, de sa gloire, de ses promesses, nous dispose à l'obéissance ; mais, avant l'obéissance des mains, il doit y avoir l'obéissance du cœur.

Car le cœur obéit, comme les mains obéissent, et il n'y a même de vraie obéissance que celle du cœur. L'esclave cède, il n'obéit pas ; pour obéir, dans toute la force et toute la beauté du terme, il faut être libre. Et nous ne sommes libres que par le cœur. Car qu'est-ce qui est à nous ? qu'y a-t-il que nous puissions retenir ? qu'y a-t-il que nous puissions refuser à Dieu, si Dieu veut l'avoir ? Absolument rien. La seule chose qui soit à nous, c'est notre cœur, et par conséquent la seule manière dont nous puissions être libres, c'est d'aimer. C'est donc, tout à la fois, par le cœur qu'on est libre et par le cœur qu'on obéit. Ne parlez pas d'une obéissance où le cœur n'est pour rien ; et parlez hardiment, au contraire, d'une obéissance dont le cœur fait tous les frais, alors que toute autre manière d'obéir est devenue impossible.

Or, la foi, dans sa plénitude, est une obéissance du cœur, et ce n'est qu'à ce titre qu'elle est véritablement la foi ; jusqu'alors ce n'est que la croyance. Quand l'auteur de l'Épître aux Hébreux nous dit que, sans la foi de la première espèce, qui n'est que la connaissance de la vérité, il est impossible d'être agréable à Dieu, il dit tout ce qu'on peut dire ; il reste

2. Hébreux 11.6

exactement dans les limites du vrai ; il les dépasserait de beaucoup s'il allait jusqu'à dire que, par cette foi, l'on est agréable à Dieu. La foi, sans doute, nous rend agréables à Dieu, mais en tant seulement qu'elle est une obéissance du cœur, et il faut qu'elle le soit en effet.

Elevons-nous, avec l'aide de l'Évangile lui-même, au-dessus des idées communes qu'on entretient au sujet de la foi. Si la foi consistait uniquement à dire, vaincu par des preuves : Cela est ou cela n'est pas, la foi n'étant pas une obéissance du cœur, ne serait pas une vertu, la première vertu, et ne mériterait pas tout le bien qu'en dit l'Évangile. Et nul de nous ne pourrait comprendre ni croire véritablement que l'homme puisse être justifié par la foi. Mais la foi est autre chose. Autre chose était-elle en Abraham, le père et le modèle des croyants. Il obéit du cœur. Il crut à Dieu, il se fia à Dieu. Il fit plier ses doutes, ses craintes, et ce qu'il eût pu appeler sa raison, sous l'autorité des oracles divins. Il s'engagea dans les obscurités de l'avenir et dans les périls d'une entreprise immense, sans aucun encouragement du dehors et sans autre garant que Dieu, qui lui disait : Va. Il reconnut le droit de Dieu, il ne résista point, et dès qu'il l'eut reconnu, il y subordonna sa vie, il en fit la règle de ses actions, la règle même de ses pensées. Qu'est-ce que la foi du chrétien ? Ce n'est pas encore la charité, ce n'est pas la sanctification ; mais c'est déjà une obéissance. Que de choses, en lui comme hors de lui, s'opposent à l'acceptation du message de grâce, contenu dans l'Évangile ! Que de répugnance n'éprouve-t-il pas même à l'écouter ! Ecouter, c'est déjà beaucoup, et Jésus-Christ disait aux Juifs : *Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? C'est que vous ne pouvez écouter ma parole*³. Avant même d'être chrétien, le chrétien écoute ; il se soumet ; il adore ; il s'unit à la vérité qui lui est annoncée ; elle le possède comme il la possède ; elle est en lui comme elle est à lui ; elle anime toute sa vie, comme le sang anime son corps.

Remarquez que les Juifs, à qui Paul et Jacques s'adressent dans leurs

3. Jean 8.43

épîtres, ne manquaient pas de la foi élémentaire dont nous avons parlé en premier lieu ; ils savaient bien *que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent*. Si c'est là toute la foi, Paul n'avait point à leur prêcher la nécessité de la foi, et n'était point fondé à leur reprocher de n'en point avoir. S'il est fondé à le faire, c'est que leur foi n'était point cette vraie foi, cette confiance aux paroles et aux dispensations de Dieu, cette soumission de l'esprit et du cœur, toute semblable à la ferme assurance avec laquelle un fils compte sur son père, un ami sur son ami, un homme sur la simple parole d'un homme, indépendamment de toute espèce de garantie. C'est là qu'ils devaient s'élever, pour s'étendre de là à tous les actes et à tous les développements d'une vie véritablement religieuse.

Mais nous n'avons pas tout dit. Saint Paul ne recommandait pas la foi en général, mais la foi, disait-il, à son Evangile. Le caractère de la foi n'est pas tout sans l'objet de la foi, et c'est à son objet qu'elle doit son caractère. Ce n'est pas à mesure que nous croyons davantage, c'est selon ce que nous croyons, que nous sommes tout ce que nous pouvons, tout ce que nous devons être. La foi qui nous élève au but de notre existence, c'est celle qui nous dépouille de nous-mêmes et nous revêt de Dieu ; c'est celle qui nous met à la merci de Dieu ; celle qui nous fait tout attendre de lui ; celle qui anéantit en nous l'idée que nous ayons un droit quelconque à exercer contre Dieu (car c'est bien en ces termes que doit se traduire la prévention de la propre justice) ; en un mot, c'est la foi qui ne compte pas avec Dieu, qui se répute insolvable, et ne trouve que l'amour qui soit digne de correspondre à l'amour. C'est la foi à l'Evangile, la foi en Jésus-Christ. Ce n'est donc pas seulement la foi en général, mais la foi chrétienne que saint Paul, dans ses controverses avec les Juifs, met au-dessus des œuvres, et paraît même opposer aux œuvres. C'était, en d'autres termes, opposer la reconnaissance à la vénalité, l'amour à la crainte, la liberté à la servitude, la vie à la mort. Et tout le monde comprendra ceci, si tout le monde prend garde que, sous le nom d'œuvres, ou d'œuvres de la loi, saint Paul entend tou-

jours les œuvres comme œuvres, les œuvres renfermées en elles-mêmes, et ayant une valeur indépendante de leur principe ; en d'autres termes, l'obéissance aveugle, indifférente et servile.

Comment une doctrine aussi généreuse, aussi raisonnable, n'est-elle pas accueillie avec empressement ou du moins saluée avec honneur par les hommes qui se piquent de grands sentiments et de philosophie ? C'est apparemment que la philosophie et les grands sentiments ont moins de rapport qu'on ne le croit avec la vérité divine, et qu'on ne s'élève point à l'intelligence de la sagesse de Dieu à force de sagesse humaine. Quoi qu'il en soit, vous savez quelle fut la doctrine de saint Paul, et sur quel point ce grand homme appuya avec le plus de force pendant toute la durée de son ministère. C'était, vous ne le méconnaissez pas, mettre d'un même coup l'esprit au-dessus de la chair, la générosité de l'amour au-dessus des calculs de l'égoïsme, et Dieu au-dessus de l'homme. Mais de quoi n'abusons-nous pas, et quelle grâce de Dieu ne tournons-nous pas en dissolution ! De faux disciples de Paul vinrent, et confondant ce que l'apôtre avait distingué, les œuvres de la loi avec les œuvres de la foi, l'œuvre en soi et l'œuvre comme manifestation de l'intérieur, calomnièrent les œuvres, les firent mépriser et par conséquent négliger, et se donnèrent une religion de rites ou de formules, où il y avait tout, excepté l'amour ; c'est-à-dire tout, excepté Dieu ; tout, excepté tout.

C'est contre cette erreur, ou contre ce mensonge, que saint Jacques s'élève dans mon texte.

Plusieurs ont vu, sur ce sujet, une opposition entre saint Paul et, saint Jacques. On a mis, pour ainsi dire, aux prises ces deux apôtres. On s'est, d'une part alarmé, de l'autre réjoui, de leur opposition, mais l'un et l'autre gratuitement ; car à quoi revient tout le raisonnement de saint Jacques ? Evidemment à ceci : Paul, mon compagnon dans l'apostolat, a dit que c'est la foi qui justifie, que c'est par le moyen ou l'intervention de la foi que nous sommes sauvés. Paul a dit vrai, mes bien-aimés ; mais avez-vous la foi ?

Comment le saurai-je ? comment vous-mêmes le saurez-vous ? Une chose telle que la foi ne se voit point, ne se touche point, non plus que dans un corps vivant la force vitale ou la vie ; mais ce que je sais, ce que vous savez, c'est que la vraie foi régénère ; or, si vous n'êtes point régénérés, vous n'avez point la foi ; je ne puis autrement savoir où vous en êtes quant à la foi ; mais de cette manière je le sais, et vous le savez vous-mêmes.

Qu'est-ce à dire ? Que la foi et l'œuvre proprement dite sont deux œuvres, dont l'une, qui est du dedans, est continuée par celle du dehors ; ou, si vous l'aimez mieux, qu'il n'y a qu'une œuvre, laquelle commence au dedans et se prolonge au dehors, comme la racine d'une plante est prolongée en dehors du sol par la tige, et la tige par les rameaux. Et de même qu'il n'y a dans une plante, à la prendre de l'extrémité des racines à l'extrémité des rameaux, qu'une sève et qu'une vie, de même que la racine, le tronc et les rameaux ne font qu'un, de même la foi qui est du dedans et qui ne paraît point, les œuvres qui sont du dehors et qui paraissent, ne sont ensemble qu'un tout, qu'une même œuvre, dont les parties ne diffèrent entre elles qu'en ce que les unes paraissent et les autres ne paraissent point.

Le texte qui nous occupe n'exprime point cette pensée comme nous venons de l'exprimer ; mais il en est tout rempli, et la reproduit à chaque pas.

Nous avons dit que la vraie foi est une *œuvre* ou une *action*. Saint Jacques affirme au verset 22, que la foi *agit*. « Ne vois-tu pas, dit-il, que la foi d'Abraham *agissait* avec ses œuvres ? »

Nous avons dit que les œuvres sont la continuation, le développement de la foi, comme l'arbre est la continuation, le développement du germe, dans lequel, à vrai dire, il est tout entier renfermé. Saint Jacques parle d'une foi qui *n'a pas les œuvres*⁴, ce qui suppose une foi meilleure qui *a* les œuvres, c'est-à-dire qui les contient, qui les porte en soi, de la même

4. Jacques 2.17

manière que la semence contient ou porte la plante. Et remarquez bien de quelle manière la semence porte la plante. Ce n'est pas matériellement ; car alors le germe serait la plante ; il n'y aurait plus de distinction à faire, et l'un des termes serait de trop ; non ; mais il y a dans le germe une force vive, un principe de développement, une action continuelle qui échappe à tous les regards, et qui, s'aidant de la terre, de l'air et du soleil, produira la plante, deviendra la plante. La foi est, dans l'homme, cette force vive, ce principe de développement, cette action incessante et cachée ; et c'est dans ce sens qu'on peut dire qu'elle *a* les œuvres, comme on peut dire que la semence de la plante *a* ou contient la plante. En d'autres termes, l'obéissance du dedans contient en germe toute l'obéissance du dehors.

Nous avons dit que l'arbre est la perfection ou l'accomplissement du germe ; que les œuvres, pareillement, sont la croissance, la stature parfaite de la foi. Saint Jacques, au verset 22, nous dit que « par les œuvres d'Abraham sa foi fut rendue parfaite ». Ceci, vous le comprenez bien, ne veut pas dire que la foi en est meilleure en soi, mais simplement qu'elle a produit tout ce qu'elle devait produire ; que, comme l'arbre, elle a poussé au dehors son tronc, ses branches, son feuillage. Les œuvres ne sont encore que la foi, mais la foi rendue parfaite, la foi déployée, ramifiée, fructifiante. L'arbre ne vaut pas mieux que son germe, la vie ne vaut pas mieux que son principe ; mais le germe, mais le principe ont donné tout ce qu'ils devaient donner, tout ce qu'ils contenaient. Les œuvres ont rendu la foi visible, et, en la rendant visible, elles l'ont rendue puissante au dehors, communicative, contagieuse ; mais elles ne l'ont pas fait être ce qu'elle n'était pas.

Enfin, pour qu'il soit bien entendu qu'il n'y a dans les œuvres que ce qu'il y avait dans la foi, l'apôtre nie que la foi qui ne produit point d'œuvres soit réellement la foi ; car il dit, au verset 17, que la foi qui n'a pas les œuvres, *est morte en elle-même*. Pesez bien cette expression. La mort, en général, est un accident, un changement ; la mort vient après la vie, elle suppose une vie antérieure. Pour être mort, il faut avoir vécu. Mais

cette foi est morte *en elle-même*, essentiellement morte, morte par nature ; elle est née morte, elle n'a jamais vécu. En un mot, cette foi n'est pas la foi. « Si vous n'avez pas les œuvres, semble dire l'apôtre, c'est que vous n'aviez pas la foi ; de l'absence des œuvres je conclus à l'absence de la foi ». Est-ce là nier la nécessité de la foi, la vertu justifiante de la foi ? Est-ce faire descendre la foi de son trône pour y faire monter l'œuvre pure et simple, l'œuvre de la loi, l'obéissance servile ? N'est-ce pas plutôt rendre hommage à la foi, et consacrer le principe que saint Paul a proclamé ?

Qu'importe, après cela, que saint Jacques ait l'air de prendre le contrepied de saint Paul lorsqu'il dit à la fin de ce chapitre : *Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement* ? La contradiction n'est qu'apparente. Saint Paul aurait souscrit à cette sentence de saint Jacques, dans le sens que saint Jacques lui donne ; car elle signifie que l'homme ne peut être justifié par une foi que les œuvres n'accompagnent pas, ne légitiment pas, par une foi dont l'absence des œuvres proclame la fausseté. Saint Paul lui-même n'a-t-il pas dit la même chose que saint Jacques lorsqu'il a déclaré qu'il n'y a qu'une chose qui serve, c'est-à-dire qui sauve, c'est *la foi opérante par la charité*⁵ ? N'est-ce pas dire en d'autres termes qu'il n'y a qu'une chose qui justifie, savoir la foi manifestée par les œuvres ? De bonne foi, qui peut en douter ? Ne mettons donc pas, gratuitement, la guerre entre saint Jacques et saint Paul ; laissons ces deux apôtres combattre dans un même esprit des erreurs opposées et faire face à deux pharisaïsmes, saint Paul à celui de la loi, saint Jacques à celui de la foi ; et, certains désormais du consentement de Paul, prêtons l'oreille à son digne compagnon d'œuvre lorsqu'il nous met en garde contre de vaines distinctions et de vaines disputes, et lorsqu'il nous avertit, à sa manière, de nous examiner pour voir si nous sommes dans la foi.

Car il fait ces deux choses dans l'endroit que nous étudions. Il étouffe le germe des discussions vaines lorsqu'il s'écrie : *Quelqu'un dira : Tu as la*

5. Galates 5.6

foi, et moi j'ai les œuvres. Eh bien, montre-moi ta foi sans tes œuvres, et moi je te montrerai ma foi par mes œuvres. C'est-à-dire qu'on n'a pas l'un sans l'autre ; c'est-à-dire qu'on ne peut ni séparer ni choisir ; que les deux choses, séparées, ne sont pas deux choses, mais deux mots, et que celui qui n'a que l'une des deux n'a rien. Il n'y a pas des chrétiens de foi et des chrétiens d'œuvre ; dans ce sens exclusif, ni les uns ni les autres ne sont des chrétiens, ni des moitiés de chrétiens ; ce sont des pharisiens. La seule distinction à faire, c'est entre les ténèbres et la lumière, entre le mal et le bien, entre les ennemis et les amis de Dieu. Au lieu de fortifier et de défendre deux positions chimériques, deux erreurs également éloignées de la vérité, avant de chercher, à force de subtilités, lequel de deux néants est moins néant que l'autre, voyez seulement à vous sauver du néant, et à ne pas vous laisser ranger par votre cœur charnel, et en dépit de l'exactitude de vos formules ou de l'exactitude de votre obéissance, dans la classe infortunée des ennemis de Dieu.

L'apôtre, ai-je dit encore, vous avertit de vous examiner pour voir si vous êtes dans la foi. « De même, vous dit-il, qu'un corps sans âme est mort, *la foi sans les œuvres est morte* » ; c'est-à-dire fausse, illusoire, nulle, non seulement de droit, mais de fait. Si vous n'agissez pas, vous ne croyez pas. Règle simple et lumineuse ; car qui ne sait s'il agit ou s'il n'agit pas ? Et ne dites pas que l'action, dans certains cas, est impossible. Elle ne l'est jamais. Elle ne l'est qu'à celui qui ne veut pas agir. Dans l'absence de tous les moyens extérieurs, et même de la parole, la prière est toujours possible, et la prière est une action. Il n'en est même point de plus réelle, comme il n'en est point de plus efficace. Vous avez la croyance, j'y consens ; voulez-vous savoir si vous avez la foi : voyez si vous savez agir, donner, pardonner, prier. A défaut de tout cela, votre foi est un cadavre qui a bien, comme le cadavre d'un homme, les organes, les formes, l'aspect de l'homme, mais qui n'est pourtant qu'un cadavre.

Ce n'est pas à dire que vous ne connaissiez d'une certaine manière, et

très exactement peut-être, la vérité. C'est le préliminaire de la justification ; mais c'est aussi bien, si vous en restez là, le commencement de la condamnation. Il est vrai que ces vérités que vous connaissez sont grandes, sont belles ; vous vous enorgueillissez peut-être de pouvoir les comprendre et de savoir les expliquer. Mais voulez-vous savoir, après tout cela, quel rang vous assigne cette connaissance ? Ecoutez l'apôtre : les démons aussi possèdent d'assez belles connaissances ; ils savent, par exemple, qu'il y a un Dieu : oui, mais ils en tremblent. Ils savent même tout ce que vous savez ; ils savent qu'il y a un Sauveur : oui, mais ils en tremblent. Vous n'en tremblez pas, vous, peut-être. Non, mais vous en devriez trembler, et vous en tremblerez un jour, lorsque appelés à rendre compte de votre foi ou de vos œuvres (n'importe lequel, puisque l'un renferme l'autre), vous ne trouverez, dans vos œuvres comme dans votre foi, dans votre foi comme dans vos œuvres, rien qui ne vous humilie, rien qui ne vous accable.

Voilà pour ceux qui pensent avoir la foi. Quant à vous qui pensez avoir les œuvres, ou qui, vous prévalant avec empressement de cette déclaration de saint Jacques : *L'homme est justifié par les œuvres*, vous reposez sur le nombre et l'excellence de vos bonnes actions, ah ! ne vous hâtez pas d'abuser de la vérité, ne soyez pas si cruels envers vous que de la corrompre ; et de même que vous avez bien voulu que les sectateurs de la foi jugeassent de leur foi par leurs œuvres, consentez pareillement à juger de vos œuvres par votre foi ; car l'un n'est ni plus ni moins raisonnable que l'autre. Jugez de vos œuvres par votre foi ; c'est-à-dire sachez à qui, par quel motif, dans quel esprit vous obéissez. A qui ? Est-ce à l'opinion, à vous-mêmes, ou à Dieu ? Par quel motif ? Est-ce pour mériter des grâces ou pour y correspondre ? Est-ce sous l'impression servile de la crainte ou sous la généreuse impulsion de la reconnaissance et de l'amour ? Dans quel esprit ? Est-ce dans un esprit d'orgueil ou dans un esprit d'humilité ? Il se pourra bien que, dans cet examen, vous vous trompiez ; mais si vous vous trompez, vous en répondrez, car vous ne deviez pas vous tromper, et

si la vérité vous a échappé, c'est qu'en feignant de la chercher, de la désirer même, vous l'avez soigneusement évitée.

Nous tous, ne séparons point ce que Dieu a uni ; la foi des œuvres, les œuvres de la foi. C'est de leur réunion intime que se compose l'homme et le chrétien. Croire la vérité et agir selon la vérité qu'on croit, c'est tout l'homme, c'est toute la vie, et c'est aussi le salut. Toutefois l'ordre n'en est pas indifférent ni arbitraire, et quoique notre Seigneur ait pu dire avec une vérité profonde : *Celui qui voudra faire la volonté de mon Père connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon chef*⁶, il n'en est pas moins vrai que l'action naît de la foi, que la foi précède l'action, que la foi est donc le principe de la vie et du salut, comme la grâce est le principe de la foi. Car on ne se donne pas la foi ; on ne se donne rien ; on reçoit tout ; il faut tout demander. Demandez donc, ô mes frères, qui connaissez peut-être la vérité de Dieu, sans croire véritablement à Dieu, demandez avant tout cette foi de grand prix sur laquelle, comme sur un tronc généreux, croissent toutes les bénédictions du temps et de l'éternité. Et vous qui n'avez pas même encore la connaissance, cherchez-la avec toute la sincérité dont vous êtes capables ; et pourquoi ne vous dirais-je pas : Demandez, quoique vous ne sachiez peut-être pas encore que ces choses se demandent et qu'en tout cas elles se donnent ? Oh ! la qu'il la donne même à ceux qui ne la demandent pas ; qu'il leur apprenne du moins à la demander : cela même est une grande, une féconde vérité, qui nécessairement les mènera plus loin. Oui, ô Dieu ! nous te demandons la vérité pour ceux qui ne la connaissent pas, la foi pour ceux qui connaissent la vérité. Donne, oh ! donne avec abondance, et que *la terre soit remplie de ta connaissance comme le fond de la mer l'est des eaux qui le couvrent*⁷ !

6. Jean 7.17

7. Esaïe 11.9

Deux conseils de la sagesse

« Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées ! »

(Luc 12.35)

PREMIER DISCOURS

A ceux qui partent

Les paroles de notre Seigneur, à nous en tenir au premier sens qu'elles présentent, nous mettent sous les yeux des hommes qui peuvent, à tout moment, recevoir le signal du départ, des hommes qu'à tout moment les ténèbres peuvent surprendre. Relevez, dit-on aux premiers, et resserrez sous votre ceinture les longs plis de vos robes traînantes, afin que, quand le moment de partir viendra, rien n'empêche votre départ, rien ne le rende trop difficile, rien n'embarrasse ou ne ralentisse votre marche. Et vous, dit-on aux autres, allumez dès cette heure, pour l'heure où le jour sera tombé, une lampe dont la flamme dissipe ou égaye la triste obscurité de la nuit. Pris dans leur sens spirituel, ces mêmes mots s'adressent à tous les hommes, et ils signifient : Prenez les mesures nécessaires pour que, le moment venu, rien ne puisse vous empêcher de vous mettre en marche, ou du moins de partir résolument et volontiers, pour aller où Dieu voudra que vous alliez, et munissez-vous d'avance d'une consolation qui vous

restaure dans toutes vos afflictions ; car les ténèbres dont il est parlé dans le texte ne sont pas celles de l'ignorance, de l'erreur ou du doute, mais celles de l'angoisse et de la tribulation, et Jésus-Christ oppose en cet endroit la lampe de la joie à la nuit du malheur.

Cette exhortation avait, pour les premiers disciples, pour les apôtres surtout, un à-propos singulier. A qui pouvait-il convenir plus qu'à eux d'avoir les reins ceints et les lampes allumées ? Ils étaient appelés par la Providence à jeter, au milieu des plus vives oppositions, à travers les plus redoutables obstacles, les fondements de l'Eglise chrétienne. On les envoyait désarmés à la conquête du monde ; ils s'en allaient, selon l'expression de Jésus-Christ lui-même, comme des brebis au milieu des loups. L'avenir, pour eux, était obscur ; ils ne discernaient clairement, à travers son obscurité, que des croix plantées de distance en distance. *Vous aurez des afflictions*¹, voilà la première promesse que leur maître leur avait faite. La moindre de ces afflictions était de quitter, comme Abraham, leur pays et leur parenté ; il devait être encore plus dur de demeurer au sein d'une patrie et d'une famille qui les haïraient nécessairement parce qu'ils aimaient Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, ils s'étaient mis aux ordres et à la merci de leur maître ; ils savaient que le serviteur n'est pas plus que son seigneur ; que le monde leur ferait ce qu'il avait fait à Jésus-Christ ; que, le berger étant frappé, les brebis seraient dispersées ; et Pierre avait recueilli de la bouche de Jésus cette déclaration applicable à tous ses compagnons de service : *On te mènera où tu ne voudrais pas aller*². Que seraient devenus les premiers chrétiens, où serait aujourd'hui l'Eglise chrétienne, si Pierre et ses compagnons n'avaient pris au sérieux cette exhortation du Seigneur : *Ayez vos reins ceints et vos lampes allumées ?*

Mais, si le serviteur n'est pas plus que son maître, un serviteur aussi n'est rien de plus qu'un autre serviteur. Tous ont, en général, la même vo-

1. Jean 16.33

2. Jean 21.18

cation. Les circonstances peuvent différer, l'obligation est la même pour tous. Je vais plus loin : il n'est pas un homme, chrétien ou non, qui n'ait quelques raisons de s'adresser à lui-même ces paroles : *Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées !* Je les adresse à vous tous, et réunissant ensemble les caractères de la vie naturelle et ceux de la vie chrétienne, je vous dis, après le souverain docteur et comme de sa part : *Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées !*

Que vos reins soient ceints ! C'est-à-dire : soyez prêts à partir. Or l'esprit du christianisme, qui exprime la vraie destination de l'homme et les vraies relations de l'homme avec Dieu, consiste, sous ce rapport, à ne rien accorder à la nécessité et tout à l'ordre de Dieu, en sorte que chacune de nos privations involontaires se transforme en un volontaire sacrifice, et qu'en définitive nous nous trouvions avoir donné ce qu'on croit que nous avons perdu ; donné, dis-je, librement, et par un principe de foi, d'obéissance et d'amour. Etre dans cette disposition, c'est ce que l'Évangile appelle être prêt à partir. Il y a d'autres manières de l'être ; mais aucune n'ayant le caractère de liberté et de religion dont nous venons de parler, nous ne disons d'aucune qu'elle réalise l'idée de cette expression de Jésus-Christ : « Avoir les reins ceints ». Ni la légèreté insouciant, ni l'insensibilité, ni l'orgueil ne peuvent, au sens du christianisme ou de la vérité absolue, être la ceinture de nos reins.

Que vos reins soient ceints ! Car vous êtes tous appelés à partir, et même précipitamment, et le plus souvent pour aller, comme saint Pierre, où vous ne voudriez pas. Pour quelques-uns, il s'agit de quitter inopinément le lieu de leur naissance et de leur parenté. Qui peut se répondre, en effet, de mourir où il est né ? Que de personnes ont terminé sous un ciel étranger, et dans un véritable exil, une vie commencée dans le pays de leurs pères et au milieu de tous les objets de leur affection ! La nécessité, le devoir, l'honneur, commandent ces séparations. Et ce qu'elles ont de douloureux pour les cœurs tendres, Jérémie l'a exprimé admirablement dans ces paroles :

*Ne pleurez pas sur celui qui meurt, et ne faites pas de condoléances ; mais pleurez sur celui qui s'en va ; car il ne reviendra plus, et ne reverra pas le pays de sa naissance*³. Que dis-je ? cette séparation fût-elle volontaire et l'accomplissement de nos plus vifs désirs, le moment qui la consomme n'est jamais sans luttes ni sans regrets, et plus d'un s'étonne, l'heure venue, d'avoir jamais pu la désirer. Celui qui s'en va, croyez-le bien, rarement il s'en va joyeux : il a besoin de rêver le retour. Si l'on ne quitte pas son pays, du moins on sort de sa famille, on va vivre sous un autre toit, dans d'autres relations, moins libres souvent et moins douces ; et si peu loin qu'on aille, on en souffre comme d'un exil ; car la pierre du foyer paternel est aussi une patrie, la véritable, la seule patrie de plusieurs. Telle est la loi de la nature et la volonté de Dieu même : *L'homme quittera son père et sa mère*⁴. Et que dirai-je de ceux qui sont quittés ? Ils ne partent pas, dites-vous ; non, ils restent, mais seuls. C'est encore une manière de partir. Ils sont aussi exilés, exilés dans leur solitude. Le lieu où ils restent n'est plus le même ; car qu'est-ce qu'un lieu ? ce n'est rien ; qu'est-ce qui nous y attache, sinon les êtres que nous y avons vus et possédés ? Les objets aimés sont la lumière et la beauté du lieu que nous habitons. Dans leur absence, il n'est plus le même ; en sorte que sans bouger, nous avons pourtant changé de lieu, sans avoir fait un pas nous sommes éloignés de ceux que nous aimions ; nous aussi donc, pères, mères, frères, amis, qui restons où nos enfants, où nos sœurs, où nos amis ne sont plus, nous aussi nous sommes partis, et nous pouvons prendre pour nous ces paroles de Jésus-Christ : *Que vos reins soient ceints !*

Mais partir, ce n'est pas seulement changer de lieu, c'est changer de position ; c'est quitter le connu pour l'inconnu, échanger des relations contre d'autres relations ; du présent qui s'enfuit passer dans l'avenir. A l'entendre ainsi, toute vie est pleine de ces départs, la vie entière n'est qu'un départ. La figure de ce monde passe. Plusieurs de ces départs ou de ces changements peuvent paraître avantageux. Quiconque de pauvre devient

3. Jérémie 22.10

4. Genèse 2.24

riche croit avoir fait une bonne affaire, ayant échangé des landes arides contre des plaines fécondes. C'est peut-être une grande erreur. Rien n'est heureux ni malheureux en soi ; le cœur fait le prix et la signification de tout ; et, pécheurs comme nous le sommes, la prospérité nous sied mal, la sécurité est le plus grand de nos dangers. Mais passons là-dessus, et admettons qu'il soit des changements ou des départs qui puissent, en eux-mêmes, être envisagés comme heureux. Ne parlons que de ceux qui coûtent à la chair ; et disons, en comparant toujours une situation à un lieu, un changement quelconque à un départ, que la perte de la fortune est un des départs les plus douloureux, et que rien n'est plus semblable à l'exil que la pauvreté, car la pauvreté isole ; il n'y a pas foule en effet autour de celui qui n'a rien à donner, et c'est beaucoup si son indigence ne fait pas pour lui du monde un désert. Or, qui peut se flatter de jouir jusqu'à la fin de la fortune qu'il a héritée de ses pères, ou amassée par son industrie ? Et qu'on y songe bien : on supporte jusqu'à un certain point la pauvreté quand on n'a jamais été riche, l'obscurité quand on n'a jamais été remarqué ; mais on se résout difficilement à n'être rien quand on a été quelque chose ; et la pauvreté, que tout le monde hait, combien n'est-elle pas détestée de ceux qui n'ont pas toujours été pauvres ! combien leur est-elle insupportable ! et qu'il est difficile, à moins d'être devenu un homme vraiment nouveau, de s'élever à toute la hauteur, si j'ose dire ainsi, d'une situation pareille ! C'est donc bien en vue de ce départ aussi que Jésus-Christ a pu dire : *Que vos reins soient ceints !*

Il en est pourtant de plus douloureux. La mort de nos proches et de nos amis exige plus de force. Les proches, les amis, sont la richesse du cœur ; richesse dans la pauvreté, et par laquelle les plus indigents peuvent faire envie aux plus riches, à qui cette fortune est si souvent ou refusée ou retirée. Eh bien ! nos richesses inférieures nous sont plus fidèles que les autres. Plus d'un homme a conservé et même a vu croître sa fortune jusqu'au dernier de ses jours ; aucun n'a, jusqu'à la fin, conservé tous ceux

qu'il aimait. Un homme ou une femme qui atteint l'âge de vingt ans sans avoir jamais porté le deuil, c'est une merveille, cela ne se voit point ; c'est un rare bonheur de conserver à quarante ans, je ne dis pas son père et sa mère, mais seulement l'un des deux. Et que dirai-je de tant de coups imprévus que frappe la mort sans aucun respect pour ce que nous appelons l'ordre de la nature, et sans autre souci que de chercher dans notre âme l'endroit le plus sensible et le plus douloureux ? S'il y a dans la société, dans l'Eglise, un homme utile, et qui paraisse nécessaire, on dirait que notre estime et notre reconnaissance le désignent, le recommandent aux coups de la mort. A travers une foule d'êtres insignifiants, ce nous semble, qu'elle épargne parce qu'elle les dédaigne, elle marche droit à cet homme, et le couche dans la poussière. Je sais fort bien qu'en tout ceci elle obéit à Dieu, et qu'elle ne frappe point au hasard ; mais que ses coups soient inopinés, que la pensée de celui qui l'envoie et qui la dirige soit, à cet égard comme à tout autre, au-dessus de tous nos calculs et de toutes nos prévisions, cela est trop évident. La vie est un champ de bataille où la mort passe pardessus les premiers rangs pour atteindre les derniers, épargne le simple soldat pour renverser le capitaine, et, capricieuse ou indifférente, donne la préférence au lâche sur le brave, au conscrit sur le vétéran. Cette apparence de hasard, cette variété de chances, cette impuissance de toutes les garanties, ce glaive suspendu sur toutes les têtes, ont quelque chose de bien effrayant, et si nos désirs ne nous distraient de nos craintes, quelle vie mènerions-nous, pères, maris, femmes, enfants, dans la pensée que pas un instant ne peut nous répondre de l'instant qui suit, et que le lendemain du jour qui nous a vus à la tête ou au sein d'une famille prospère et florissante, peut nous voir orphelins, veufs, sans postérité, sans avenir dans le monde, sans but dans la vie ? Or, dans toutes ces morts nous mourons nous-mêmes. Une partie de notre vie et de notre cœur s'ensevelit dans chacun de ces tombeaux ; ou, si vous le voulez, chacune de ces morts nous transporte d'une contrée douce et fleurie dans une région plus sévère ; la vie est un voyage du midi vers le nord, de l'été dans l'hiver, et le déclin

de l'âge nous trouve établis sur un sol nu et ingrat qui donne à peine de quoi vivre à notre pauvre cœur, et dont l'unique ornement est le tendre et triste souvenir d'un plus fortuné séjour. Peu à peu, ou, pour mieux dire, coup sur coup, notre vie se dépouille ; nous devons le prévoir, nous ne l'avons pas prévu ; chaque perte en est plus douloureuse, chaque sacrifice plus difficile à consommer, l'obéissance que nous devons à Dieu plus imparfaite, moins loyale. Quelle raison pour le divin docteur de nous dire dans mon texte : *Que vos reins soient ceints !*

Ce que nous pouvions savoir, du moins, c'est qu'à notre tour, il faudrait mourir, et que, jeunes ou vieux, la mort est toujours prématurée. La certitude de mourir et l'incertitude du moment suprême, quoi de plus sérieux ! quoi de plus propre à fixer incessamment toute notre attention ! Et il est bien vrai que, dans les moments où cette pensée vient nous assaillir, toutes nos moelles en sont remuées ; car de tous les événements la mort est le plus grand, de toutes les séparations la plus absolue, de toutes les pertes la plus douloureuse, puisqu'elle les comprend toutes, de tous les départs enfin le plus redoutable, puisque, hors de la lumière des pensées chrétiennes, c'est un départ vers un pays d'obscurité et d'épouvante. Mais ces moments de recueillement et d'effroi sont rares ; l'ordinaire est de ne pas penser qu'on mourra ; on le sait pourtant, et l'on voit tous les jours tomber quelqu'un auprès de soi ; on sait qu'on doit mourir, mais on se sent vivre ; on a l'habitude de la vie et non pas celle de la mort ; la vie, avec ses bruits, ses impressions variées, ses joies, ses douleurs même, remplit toute notre âme ; à force d'oublier la mort, nous cessons d'y croire ; et quand elle arrive enfin, sa présence nous étonne, comme l'arrivée de l'hôte le moins attendu comme le moins souhaité. Mais, quoi qu'il en soit, il faut le recevoir ; il faut, je ne dis pas abandonner sa vie à la mort qui la réclame, mais la rendre fidèlement à Dieu qui la redemande ; il faut mourir et bien mourir. Est-ce une chose facile ? N'est-ce pas, au contraire, la chose du monde la plus difficile ? Et ceux qui se sont trouvé la force de céder à la nécessité

ou à Dieu leurs biens, leur santé, leur patrie, la vie même de leurs amis, ne trouvent-ils pas à l'ordinaire que céder leur propre vie, si dépouillée, si pauvre, si peu digne d'envie qu'elle puisse paraître, c'est bien autre chose encore ? Les vieillards meurent-ils plus volontiers que les jeunes gens ? les malheureux plus volontiers que les heureux ? la vie ne nous est-elle pas chère en elle-même, indépendamment de tout le reste ? toute condition, toute fortune ne nous semble-t-elle pas préférable à la mort ? et lorsque la meilleure partie de nous-mêmes nous a précédés dans le sépulcre, ne retenons-nous pas avec acharnement un misérable reste, tout en nous disant qu'il ne le mérite pas ?

Mais après tout, les différents départs dont nous avons parlé, et même ce dernier départ qu'on appelle la mort, ne sont que les conséquences (quand ils sont volontaires), ou les images (quand la volonté n'y est pour rien) d'un autre départ ou d'une autre mort, en vue de laquelle surtout Jésus a dit à ses disciples : *Que vos reins soient ceints !* C'est du monde et de nous-mêmes qu'il s'agit de nous séparer ; disons simplement de nous-mêmes, car nous serons assez séparés du monde quand nous le serons de nous-mêmes, et tant que cette séparation n'est pas consommée, la solitude nous est un monde. C'est de nous-mêmes, dis-je, qu'il s'agit de nous séparer. Et c'est à nous le faire comprendre plus distinctement que Dieu destine certains moments de la vie, certaines occasions, où il faut, en quelque sorte, renouveler le serment d'allégeance, se décider de nouveau contre le monde, prendre parti contre soi-même, rompre comme si l'on n'avait pas rompu, et, au milieu du voyage, doubler et forcer le pas. Tout homme y est appelé comme tout chrétien ; la différence, c'est que le chrétien discerne des occasions que l'homme du monde ne discerne pas, et reconnaît un devoir où l'homme du monde n'en voit pas. Ce sont encore des départs et des exils, mais des départs en esprit et des exils délibérés. Hélas ! c'est quelquefois le ridicule ou l'opprobre, le blâme général, une amitié volontairement sacrifiée, l'intérêt de ceux qui nous sont chers essentiellement compromis,

une position où l'on était utile, où l'on paraissait peut-être nécessaire, irrévocablement abandonnée, des talents et des forces condamnés à l'inaction, nos frères enfin, ceux qui devraient nous comprendre, faisant pour la première fois une même voix contre nous avec le monde. Représentez-vous un seul de ces cas, et dites-nous si Jésus-Christ ne les avait pas en vue avec tous les autres, plus que tous les autres, lorsqu'il disait : *Que vos reins soient ceints !*

Ne distinguons pas où les distinctions sont inutiles. Dans tous les départs, dans toutes les séparations que nous avons énumérées, il s'agit toujours de se séparer de soi-même. C'est de nous-mêmes que nous nous séparons dans l'exil, dans la perte des biens, dans la mort de nos proches et de nos amis, car tout ce que nous aimons devient une partie de nous-mêmes ; à plus forte raison c'est de nous-mêmes que nous nous séparons dans la mort, puisque aucun des biens de la vie ne nous est plus proche et ne peut nous être aussi cher que la vie elle-même. Eh quoi ! s'arracher à soi-même, se diviser d'avec soi-même ! Notre nature et notre volonté, à qui cette division répugne profondément, s'y trouveront-elles toutes disposées lorsque nous aurons employé tous nos moments à la leur rendre difficile, odieuse, impossible ? Car, ne vous y trompez pas : en tant que nous ne faisons rien pour faciliter le départ, nous en accroissons la difficulté ; le nœud que nous n'avons pas voulu relâcher devient toujours plus serré ; entre l'empire et l'esclavage, il n'y a pas de milieu ; le monde et la chair prennent possession d'un cœur où l'esprit ne s'est pas établi et fortifié ; et comment voulez-vous qu'après avoir passé toute une vie à s'enchaîner à soi-même, quand viennent les heures difficiles, on s'en trouve dépris et séparé par avance ? Autant vaudrait nous dire qu'un homme, en passant d'un poste inférieur, qui n'exige qu'un médiocre savoir, à une charge éminente, dont l'exercice réclame de vastes connaissances, s'en trouvera pleinement pourvu par le seul effet de cette promotion soudaine et inattendue, et que la science lui poussera à l'heure du besoin comme les cheveux sur la

tête. Depuis quand l'art des arts, le grand art de vivre, serait-il donc le seul qu'on saurait sans l'avoir appris ? Vous qui haussez les épaules quand on vous parle de prodiges, en concevez-vous un plus grand, un plus inconcevable ? Vous qu'on voit toujours prêts à opposer les lois inviolables de la nature à l'annonce ou à la simple idée d'un miracle, que faites-vous ici, je vous en prie, de la nature et de ses lois ? Rome, dites-vous souvent, n'a pas été bâtie en un jour ; tout grand résultat plonge ses racines bien loin dans le passé ; et vous voulez que la conversion, la nouvelle naissance (car il ne s'agit ici de rien de moins) soit une œuvre toute soudaine ! Ah ! Rome sera bien plus facilement bâtie en un jour qu'un homme ne sera converti en un jour. Ce prodige est possible à Dieu ; mais mille fois, dix mille fois contre une, on aura prévu à coup sûr en jugeant qu'il ne le fera pas. Et par quelle incompréhensible fascination, par quel enchantement étrange avez-vous pu en venir à croire à un savoir sans étude antérieure, à un chef-d'œuvre de l'art sans exercice préalable, et, pour tout dire en un mot, à des effets sans causes ? Rentrez en vous-mêmes pour le coup, et convenez que les moyens doivent répondre au but, le commencement à la fin, et que, pour être en état de se séparer généreusement de soi-même, dans les différentes rencontres où cette séparation nous est commandée, il faut avoir passé notre vie à nous séparer, c'est-à-dire avant qu'aucune circonstance extérieure nous en ait fait une nécessité ? En deux mots, que vous comprendrez sans doute, pour pouvoir se séparer de soi-même, il faut d'avance en être séparé. Il faut avoir gagné de vitesse les événements ; il faut que le signal du départ nous trouve déjà partis.

Ce que je dis en général de tous les départs, ne s'applique-t-il pas d'une manière frappante à ce départ qu'on appelle la mort ? Vous n'oseriez dire du moins de celui-là qu'il n'exige aucune préparation.

La mort étant pour tous le plus redoutable des départs, et pour chacun la plus étrange nouveauté, c'est la mort surtout qu'il faut avoir en vue en répétant ces paroles du Maître : *Que vos reins soient ceints !*

Jésus-Christ n'a été ni le seul, ni le premier à le dire. Les sages du monde l'ont aussi pensé. Ils ont fait de la science de la vie et de celle de la mort une seule et même science. Ils ont voulu que la vie fût un apprentissage de la mort. Il est vrai que la vie elle-même, par toutes les morts partielles dont elle est composée (car chaque séparation est une mort), semble vouloir nous exercer à mourir. Mais l'expérience universelle prouve que ce n'est point assez. Il y faut joindre notre volonté. Il faut nous exercer nous-mêmes à mourir. Or, ce n'est pas une petite science, c'est au contraire la plus grande de toutes ; et je ne comprends pas comment celui qui n'aurait pas, de longue main, appris à mourir, l'apprendrait tout à coup et d'une seule fois au moment où, décidément, il faut le savoir. Il n'est pas donné à tout le monde de mourir avec l'insensibilité d'une brute ; ceux-là mêmes qui ont vécu comme des bêtes ne meurent pas tous comme des bêtes ; la nature y aide quelques mourants, non pas tous ; et qui oserait les en féliciter ? Est-ce donc tout que de se résoudre, par un motif quelconque, à franchir de bonne grâce un si mauvais pas ? Celui qui meurt ainsi ne sait pas ce que c'est que de mourir : voilà tout. Savoir ce que c'est que de mourir, et le vouloir bien, voilà le point ; il ne s'agit pas en effet d'être entraînés, mais de suivre ; ni de céder, mais d'obéir ; or voilà qui est au-dessus des forces de la nature et du tempérament ; voilà, encore un coup, ce qu'on ne sait pas sans l'avoir appris, ce qu'on n'apprend qu'à grand'peine et lentement, ce qu'il faut sans cesse remémorer pour ne pas l'oublier sans cesse. A qui donc ne convient-il pas, au sujet de ce grand voyage de la mort, de s'appliquer cette parole du Sauveur : *Que vos reins soient ceints !*

L'image si juste et si claire dont se sert notre divin Maître peut se rendre par un seul mot : Détachez-vous. Ce qui nous empêche de partir, ou de partir volontiers, ou de marcher d'un pas rapide et ferme quand le signal nous est donné, ce sont nos attachements, qui, comme les plis et replis d'une robe flottante, nous embarrassent et nous retardent. Je dis nos attachements, je pourrais ajouter nos soucis ; mais on ne se soucie qu'à mesure

qu'on est attaché ; ce qui n'inspire aucun intérêt ne peut être l'objet d'aucun souci ; en sorte qu'en disant *nos attachements*, nous avons tout dit.

Pour obéir en esprit et en vérité au signal du départ, il faut donc, dès l'entrée, se détacher.

On nous l'accordera moyennant une distinction. On voudra distinguer entre les attachements dont les objets sont des choses, telles que la fortune, la réputation, le plaisir, et les attachements dont les objets sont des personnes. Les premiers, on en fait l'abandon, du moins en théorie ; les autres, on les réserve : non pas peut-être qu'on pense que ceux-ci doivent disputer la préférence à l'appel de Dieu ; mais on suppose peut-être qu'entre ces attachements et cet appel il ne peut pas y avoir de conflit, que tout cela s'accorde fort bien et toujours, en sorte qu'il est inutile de prévoir un cas qui ne se présentera jamais. Le sage par excellence, Jésus-Christ, en a jugé autrement. Dans la parabole du festin, où nous entendons un des conviés répondre à l'invitation du maître : *J'ai acheté un champ, je te prie de m'excuser* ; et un autre : *J'ai acheté une paire de bœufs, il faut que je les essaye, je te prie de m'excuser* ; un troisième, qui vient de prendre femme, n'estime point avoir besoin d'excuse, et répond simplement : *J'ai épousé une femme, ainsi je n'y puis aller*⁵. C'est bien peindre en peu de mots l'insolence de nos idolâtries ; mais n'est-ce pas nous enseigner en même temps que le conflit entre nos affections naturelles et l'appel de Dieu est une chose possible ? Car enfin, voici un homme qui refuse, quoi ? d'aller vers Dieu ; pourquoi ? parce qu'il est marié. Cela vous étonne, et vous doutez que la parabole dise cela. Elle le dit ; elle nous montre un homme qui ne veut pas répondre à l'appel de Dieu parce qu'il est marié. A un second appel, il répondra : *J'ai un fils, ainsi je n'y puis aller* ; à un troisième peut-être : *J'ai une patrie, ainsi je n'y puis aller*.

Toujours sans un mot d'excuse, toujours sans l'ombre d'un scrupule. Il se sait si bon gré d'aimer quelque chose ou d'aimer quelqu'un, il se fait un

5. Luc 14.18-20

si prodigieux mérite de ces attachements, dont quelques-uns pourtant sont communs à l'homme et à la bête, qu'il ne s'avise pas qu'il puisse y avoir rien au-delà, rien au-dessus ; c'est-à-dire que parce qu'il a une famille, il n'y a point de ciel, et que parce qu'il a une femme ou des enfants, il n'a point de Dieu.

J'accorde que peu de gens, depuis qu'il y a un Evangile dans le monde, osent parler ainsi ; ce qu'il importe de relever, ce n'est pas un raisonnement à peu près impossible, mais un fait malheureusement trop commun. Tel qui rougirait à la pensée de préférer une richesse périssable à l'Auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, élève à petit bruit l'autel de ses affections naturelles au-dessus de l'autel du Dieu fort. Il n'en résulte pas que ces affections-là y gagnent quelque chose, au contraire elles y perdent beaucoup, et je voudrais bien avoir le temps de vous montrer que tout attachement qui ne devient pas, selon l'expression de saint Paul, une affection selon l'Esprit, dégénère au contraire, et tombe au rang des instincts que l'homme partage avec les animaux ; non, l'homme dont je parle n'en aime pas davantage ses enfants et sa femme pour les aimer exclusivement, mais il en aime moins celui qu'il faut aimer par-dessus tout, il en est moins fidèle à lui obéir, moins prompt à répondre à ses appels. Il s'est dérobé lui-même à Dieu et au devoir pour se donner au monde : car ces affections que l'esprit de Dieu n'a point sanctifiées, cet amour qui n'est point devenu de la charité, ne vous y trompez pas, c'est le monde ; c'est la nature, si vous l'aimez mieux ; en effet, cela est beau comme la verdure de la terre et comme l'azur des cieux ; mais Dieu détruira la terre et les cieux.

Non pas parce qu'on aime, mais parce qu'on aime mondainement, charnellement, parce que dans cet amour on cherche secrètement la satisfaction de son égoïsme plutôt que le bien de ceux que l'on aime, on dit à Dieu : J'ai des attachements, ainsi je n'y puis aller. Voilà bien, sans doute, un devoir à remplir, un témoignage à rendre, un sacrifice à faire, mais cela ne s'accorde pas avec cet amour tel qu'on l'éprouve ; et dans tous les cas le cœur

est ailleurs ; on n'a pas deux religions, et la religion que l'on a est tout entière dans ces attachements naturels ; on n'a pas deux dieux, et notre dieu, c'est cet être que Dieu nous a donné. – Donné ! qu'avons-nous dit ? Dieu ne donne rien absolument que lui-même ; tout le reste il le prête, ou il le confie ; rien n'est à vous que Dieu même, vous-mêmes vous n'êtes qu'à Dieu ; et vous ne voulez, ô la plus cruelle des folies ! ni être à lui, ni qu'il soit à vous !

Après cela, je n'ai rien à dire des attachements plus grossiers. Si ceux dont j'ai parlé nous enlèvent à Dieu, nous empêchent de suivre ses appels, que sera-ce de l'avarice, de l'ambition et de la volupté ? Ne faisons pas à des erreurs impossibles l'honneur de les réfuter. Mais disons pourtant quelque chose encore d'une sorte d'attachement d'autant plus dangereuse qu'on ne s'en défie point. Je veux parler des habitudes.

Si le mot d'*attachements* vous paraît trop beau pour être appliqué aux habitudes, appelons-les, j'y consens, des *attaches*. Les habitudes, en effet, sont des attaches, des chaînes. On les contracte sans s'en apercevoir, souvent sans y trouver de plaisir : on ne peut les rompre sans douleur. Il en coûte de ne plus être ce qu'on a toujours été, de ne plus faire ce qu'on a toujours fait. La vie elle-même, dans sa forme la moins attrayante, la vie la moins digne de ce nom nous est chère par la seule habitude de vivre ; et l'on nous voit suspendre avec grand soin aux murs de nos demeures des cadres qui n'encadrent rien. Les attachements les plus intimes, à plus forte raison les devoirs les moins contestés, ont souvent reculé devant la puissance de l'habitude. Avoir les reins ceints, ce n'est donc pas seulement nous défier de nos attachements, c'est ne pas permettre à nos habitudes de jeter au-dedans des racines trop fortes ; car, au moment de tel ou tel de ces départs dont nous vous avons entretenus, il suffirait de l'une d'elles pour nous retenir comme enchaînés à la place que Dieu veut nous faire quitter. Ne regardez comme indifférent ou comme petit rien de ce qui est habituel. Les liens les plus invisibles ne sont pas les moins forts, et dans tous les cas

leur nombre les rend indestructibles : il faut se souvenir qu'un câble est composé de fils. Il est impossible de se passer d'habitudes ; une vie sans habitudes est une vie sans règle. Mais à leur égard comme à l'égard de tout le reste, il faut dire avec l'apôtre : *Je puis user de toutes choses, mais je ne me rendrai esclave de rien*⁶. Nous devons être à chaque moment à la disposition du Seigneur, et nous garder de nous établir ici-bas comme si nous devions y rester toujours. Soyons en esprit ce que nous sommes réellement et par nécessité, des étrangers et des voyageurs. Et cependant ne faisons rien à la légère et négligemment. Travaillons avec le même soin que si nos travaux et nous-mêmes nous devions subsister toujours. Nous qui ne durons pas, faisons des œuvres qui durent. Mettons tout ce que nous avons de facultés à tout ce que nous avons à faire ; usons le mieux que nous pouvons du loisir, des ressources, de la vie que Dieu nous donne ; ne vivons pas à moitié, ne vivons pas à regret ; mais aussi avertissons-nous sans cesse des conditions de notre existence ; en demeurant, soyons prêts à partir ; partons sans cesse en esprit ; que nos reins soient ceints.

Si celui qui a reçu l'Évangile croyait que cet avertissement ne le regarde pas, attendu, pense-t-il, qu'en recevant l'Évangile, il a par là même dit adieu au monde, il se tromperait. Dans un sens, la séparation dont nous parlons a lieu une fois pour toutes, et ne se renouvelle pas ; dans un autre sens, elle a lieu à certains moments dans la vie, et plus ou moins souvent. Sans la première séparation, les autres sont impossibles ; mais, d'un autre côté, cette première séparation n'est jamais tellement parfaite et absolue qu'on puisse, à dater de celle-là, ne pas se soucier des autres, ou, en d'autres termes, se dire : Mon cœur a pris les devants, les œuvres suivront d'elles-mêmes. Non, non ; il faut que la première impulsion soit entretenue, la première séparation toujours de nouveau confirmée. Il faut employer à se séparer sans cesse, les mêmes principes, les mêmes convictions qui nous ont fait nous séparer une première fois.

6. 1Corinthiens 6.12

Et cependant la sagesse que nous prêchons serait une pure et triste folie s'il en fallait rester là. Nous prêchons le détachement ; mais l'homme vit d'attachement ; il faut qu'il aime quelqu'un ou quelque chose ; dès qu'il a cessé d'aimer, il est mort. Il serait aussi aisé de rester à jamais suspendu dans l'air ou de respirer dans le vide, que de vivre sans attachement. Quand vous en seriez venus à n'aimer plus rien, en vaudriez-vous davantage ? Assurément vous en vaudriez moins, et Dieu aurait mal servi l'intérêt de sa gloire en faisant de vous, si je puis m'exprimer ainsi, des morts avant votre mort. Se détacher n'est rien si, du même coup, l'on ne s'attache. Et même le premier devoir est de s'attacher, le détachement vient après. L'enveloppe où le papillon était emprisonné ne se brise et ne tombe que lorsque les ailes ayant poussé à l'insecte, elles font, en se déployant, éclater sa triste enveloppe. On ne commence à se détacher du monde que lorsqu'on a appris à connaître quelque chose de mieux. Jusque-là on n'est capable que de ces dégoûts et de cet ennui qui ne sont pas du détachement. Ainsi, quand nous vous prêchons le détachement, quand nous vous disions : *Que vos reins soient ceints*, nous vous disions en d'autres termes : *Affectionnez-vous aux choses qui sont en haut* ; et qu'est-ce que ces choses ? sont-ce des choses seulement ? N'est-ce pas aussi, n'est-ce pas d'abord une personne, bien digne de votre amour ? « Affectionnez-vous, dit l'apôtre, aux choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu⁷ ». Ces choses qui sont en haut, pourquoi sont-elles aimables si ce n'est parce que c'est en haut qu'est ce Jésus-Christ qui nous a aimés et Dieu qui nous a donné Jésus-Christ ? Notre religion n'est pas simplement une religion de détachement, car alors ce ne serait pas une religion ; c'est une religion d'attachement ou d'amour. Un digne objet a été proposé à notre cœur. Tel que Dieu se manifestait à nous dans l'ordre de la nature, Dieu sans doute était bien aimable. Cependant nous ne l'avons pas aimé, et c'est à peine si nous avons compris qu'il pût être aimé. Telle était la profondeur de notre chute,

7. Colossiens 3.1-2

que nous n'étions plus capables d'aimer ce qui ne se voit pas, ni de voir ce qui n'est pas visible aux yeux de la chair. *Montre-nous le Père*⁸, disions-nous, comme Philippe, à chacun des sages qui venaient nous parler de Dieu. *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous*⁹, disions-nous à Dieu lui-même. Nous avons été magnifiquement exaucés par celui qui pense en bien ce que l'homme a pensé en mal. Il nous a montré le Père ; il nous a fait un Dieu qui marche devant nous ; car lui-même, revêtu de notre chair mortelle, il a marché devant nous. Nous avons connu sur la terre et nous retrouvons dans les cieux quelqu'un que nous pouvons aimer sans mesure, sans fin et sans crainte, un être qui peut remplir tout notre cœur, et qui en le remplissant l'apaise, l'épure et l'ennoblit, un Dieu également aimable et vénérable, un Dieu de bonheur et de sainteté qu'on ne saurait connaître et contempler sans devenir tout ensemble et plus heureux et meilleur. C'est à le connaître, c'est à nous unir à lui qu'il faut nous appliquer si nous voulons de plus en plus nous détacher du monde ; c'est en apprenant à l'aimer que nous ceindrons nos reins, et que nous nous trouverons prêts à partir joyeusement, ou résolument du moins, pour tel lieu, telle position, tel avenir que, dans sa parfaite sagesse, il lui aura plu de nous assigner.

SECOND DISCOURS

A ceux qui marchent dans la nuit

En faisant de la seconde partie de mon texte la matière d'un discours à part, je ne prétends pas nier que ce ne soit traiter deux fois le même sujet ; car Jésus-Christ, dans la seconde moitié du verset, n'impose pas à ses disciples un autre devoir que dans la première. En d'autres termes, il n'y a pas deux choses à faire pour lui obéir : avoir ses reins ceints, c'est avoir sa lampe allumée ; allumer sa lampe, c'est ceindre ses reins : il ne s'agit toujours que d'être prêt à tout, que de se mettre en état de faire face à toutes les

8. Jean 14.8

9. Exode 32.1

difficultés, et de pourvoir, autant qu'il est en nous, à ce qu'aucune d'elles ne nous surmonte et ne nous accable. Il semblerait donc qu'en expliquant les premiers mots nous avons expliqué les autres ; mais un même sujet peut avoir deux points de vue ou deux aspects. L'idée du texte que nous étudions est celle d'une préparation ; il s'agit de pourvoir à l'avenir, mais cet avenir, c'est tout à la fois un devoir à accomplir et un mal à endurer ; un devoir qui veut de la force, un mal qui demande de la patience. Où est le principe de cette force ? nous l'avons vu ; où est la source de cette patience ? c'est ce qu'il nous reste à voir.

On ne prend jamais patience dans un mal que par la considération d'un bien ; le bien seul fait supporter et, qui mieux est, accepter le mal. On est patient parce que d'avance on est consolé ; en sorte que dire à quelqu'un : Faites en sorte que, le mal survenant, vous soyez patient, c'est lui dire en d'autres termes : Faites provision de consolation, munissez-vous de joie, ayez du bonheur à opposer à votre malheur.

Or, tel est le sens de cette recommandation de notre Seigneur : *Que vos lampes soient allumées*. Car, dans le langage de l'Écriture, les afflictions prennent souvent le nom de ténèbres ; la lumière est un autre nom de la prospérité ; *Il m'a conduit*, dit Jérusalem, *dans les ténèbres et non dans la lumière*¹⁰ ; en sorte que tenir sa lampe allumée, c'est préparer, pour les jours de l'adversité, une provision de bonheur.

Dans une lampe allumée, il y a trois choses à distinguer : la lampe elle-même, l'huile et la flamme. La lampe, c'est l'âme, avec toutes ses facultés naturelles.

Cette lampe, tout homme à sa naissance l'a reçue des mains du Créateur, les uns plus grande et plus ornée, les autres plus petite et plus simple, mais tous également propre à recevoir l'huile sainte de la vérité ; car cette vérité, je veux dire la parole excellente de l'Évangile, est l'huile que cette

10. Lamentations 3.2

lampe est destinée à contenir ; et la flamme, c'est la vie que l'Esprit de Dieu vient communiquer à cette vérité, qui du vase de l'Évangile a coulé au-dedans de nous. Alors la lampe est dans sa perfection, car elle éclaire ; non seulement en ce sens qu'elle illumine notre entendement, mais dans cet autre sens, indiqué par notre texte, qu'elle luit joyeusement dans les ténèbres de l'affliction et jusque dans la vallée de l'ombre de la mort. Cette flamme, que nous sommes invités à entretenir, est celle de la foi, de l'espérance et de l'amour.

J'ai dit *entretenir*, parce que Jésus-Christ nous dit dans mon texte : *Ayez ou tenez vos lampes allumées*. Mais ce précepte lui-même en suppose un autre : *Allumez vos lampes* ; et même d'abord celui-ci : *Ayez de l'huile dans vos lampes*. Pourquoi donc ne nous tournerions-nous pas premièrement vers ceux qui ne les ont pas allumées, vers ceux mêmes dont les lampes sont encore vides, je veux dire sans huile, car hélas ! notre lampe n'est jamais vide ! Ayez de l'huile dans vos lampes, allumez vos lampes, leur disons-nous ; car les ténèbres vont venir, les ténèbres sont tout près, et la lampe du chrétien peut seule les dissiper.

Les ténèbres sont proches, la nuit vient ! Elle vient dans toute vie. Elle vient pour plusieurs dès le matin, laissant à peine au soleil qui se levait le temps d'égarer dans l'espace un pâle et triste rayon. La vie, pour un grand nombre, est bien moins un jour qu'une nuit, sillonnée çà et là, pour toute lumière, de quelques livides éclairs, qui ne font, selon l'expression du poète, que rendre l'obscurité visible. Pour tous, sans exception, il y a, dans la vie, des moments profondément sombres, des jours d'angoisse et de deuil, qui font comprendre, même aux plus épargnés, l'exclamation douloureuse de Job : *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui ont le cœur navré ?*¹¹ De la source même de nos félicités jaillissent nos plus amères douleurs. Nos attachements les plus tendres arment la mort de quelques-uns de ses aiguillons les plus perçants ; car,

11. Job 3.20

quoique saint Paul ait dit avec vérité que l'aiguillon de la mort c'est le péché, il est vrai que cet aiguillon se multiplie, et transforme en pointes douloureuses chacune des fleurs dont nous parons nos têtes : toute couronne de fleurs devient tôt ou tard une couronne d'épines. Je ne veux pas vous faire ici de la vie humaine une tragique parodie, ni vous dérober les traces visibles et nombreuses de la bienveillance du Créateur. Mais le plus heureux des mortels, celui qui, par un privilège inouï, n'aurait à rassembler, au terme de sa carrière, que des souvenirs de prospérité (je ne veux pas dire de bonheur), serait un homme qui n'aurait jamais aimé. S'il avait aimé, il aurait souffert ; il aurait souffert en autrui ; et l'aspect général de la vie humaine le livrerait nécessairement aux plus douloureuses réflexions. Dans tous les cas, il lui faudrait mourir, quitter ce séjour de délices, s'enfoncer, sur les pas de la mort, dans un avenir ténébreux ; or, dans la prévision de cet inévitable dénouement, ce n'est pas une seule fois, c'est tous les jours qu'il mourrait ; oui, tous les jours il mourrait à la joie ; et les mouvements les plus vifs d'allégresse qui pourraient faire tressaillir son cœur, seraient comme un éveil donné à cette éternelle tristesse qui, dans un cœur d'homme, peut dormir, mais ne meurt jamais.

Telle est l'immuable condition de la vie humaine. Il y a un train de guerre ordonné à l'homme ici-bas ; nous sommes nés pour être travaillés, comme l'étincelle pour voler en haut. Sur quelque destinée que nous arrêtons les yeux, nous la voyons toute couverte de blessures ou de cicatrices. Tout nous rappelle, comme à l'envi, notre irréparable caducité. J'avoue qu'il est impossible au plus malheureux de méconnaître dans l'univers et dans sa propre vie les témoignages d'une bienveillance paternelle, les traces d'un premier dessein qui n'était autre que le bonheur de tous. Mais le malheur de la condition humaine n'en est pas moins un accablant fardeau pour le cœur et pour la pensée. Cette incertitude de l'avenir le plus prochain, ces douleurs entrelacées avec toutes nos joies, la mort toujours prête à se venger ou à se jouer de nos passagères félicités, tout cela ne nous

afflige pas seulement, tout cela nous étonne. Le malheur nous semble un désordre, et, dans un sens, nous avons raison ; mais cette conviction elle-même ajoute à notre malheur. Nous savons, en outre, que contre ces ennemis nombreux et obstinés de notre bonheur, il n'est point d'asile ; que la loi générale ne souffre aucune exception, et que, s'il y a, d'homme à homme, quelque espèce d'inégalité durant la vie, le dernier moment égalise tout. Nous avons donc dès à présent, ou nous aurons un peu plus tard, besoin d'être consolés. Il nous faudra, si je puis parler ainsi, quelque bonheur à opposer à cet inévitable malheur. A vos lampes ! si vous en avez, semble nous crier, à l'approche des ténèbres, la simple prudence humaine.

On peut essayer de se consoler par le sentiment de son innocence ; on peut se dire qu'on ne s'est point attiré par quelque faute, ni même par aucune imprudence, le coup terrible qu'on vient de recevoir. Mais outre que cet appareil ne peut être mis sur les blessures que nous nous sommes faites de nos propres mains, notre conscience nous interdit cette consolation. Si nous n'avons pas mérité telle ou telle souffrance, nous avons mérité de souffrir, et nos plus insolents murmures ne peuvent absolument d'arriver jusqu'à nous cette voix de la vérité qui nous crie : *Pourquoi l'homme murmurerait-il, l'homme, dis-je, qui souffre pour ses péchés ?*¹² Et puis, oubliez, si vous le pouvez, tout cela ; parez-vous, pour quelques instants, d'une innocence imaginaire ; si le tort n'est plus de votre côté, il est donc du côté de Dieu ; c'est Dieu qui est injuste si vous ne l'êtes pas, et comme il ne peut point y avoir d'injustice en Dieu, autant vaut dire que Dieu n'est pas. Est-ce là ce que vous appelez une consolation ? N'est-ce pas, au contraire, le fiel ajouté au vinaigre et l'affliction à l'affligé ? On peut, contre les maux de la vie humaine, invoquer la philosophie. Mais la philosophie n'est ici que le grand nom d'une chose très vulgaire. Tout ce qu'elle peut dire, en le retournant de mille façons, c'est que le monde est ainsi fait, que nos plaintes ne nous en feront pas un autre, qu'il vaut

12. Lamentations 3.39

mieux supporter ce qu'on ne peut changer, et que nos cris ne font qu'élargir notre plaie. L'habitude en sait là-dessus tout autant que la philosophie, et il est peu glorieux à la sagesse humaine d'aboutir, par des détours plus ou moins prolongés, à une résignation stupide. Toute vraie consolation est une joie ; il n'y a point là, il ne peut y avoir de joie ; toute vraie consolation doit nous élever, et celle-ci nous dégrade. Ne devons-nous pas, au nom de notre dignité, comme dans l'intérêt de notre bonheur, chercher d'autres consolations ?

On peut se dire qu'on n'a pas tout perdu, et s'exhorter soi-même à tirer parti d'un reste de bonheur : c'est encore de la philosophie. L'esprit peut faire ces calculs, mais l'âme ne les fait pas. Jusqu'à ce que l'homme, à une tout autre école que celle de la philosophie, se soit reconnu indigne de tout, il n'apprécie pas ce qui lui reste, mais seulement ce qu'il a perdu. Chacun de vous n'aurait qu'à interroger son expérience pour nous dire jusqu'où peuvent aller, dans ce sens, l'injustice, l'ingratitude et la présomption de l'homme. Je n'en veux pas signaler les incroyables excès. Je me borne à dire : A qui cette consolation suffit-elle ? Pour qui est-elle une consolation ? Toute consolation est une joie : où donc est ici la joie ? Toute consolation doit remplir le vide qui vient de se faire dans la vie et dans le cœur : où donc est ce vide rempli ? Allez dire à l'homme du monde : « Cette amitié perdue, ce n'est qu'une amitié de moins ; cet enfant que la mort vient de vous prendre, ce n'est pas votre seul enfant ; ou s'il était le seul, il vous reste des amis, ou si tout vous manque, vous-même vous vous restez : ne considérez pas ce qui a disparu, mais ce qui demeure, car vous pourriez ne rien avoir ; d'autres n'ont rien, et vous pourriez descendre à leur niveau ; » – vous verrez comme il vous répondra. Cette consolation d'ailleurs, comment l'appliquer à l'ensemble de la vie ? Cette vie, dans son ensemble, ne satisfait personne, personne, dis-je, parmi ceux qui sont réduits aux seules clartés de la philosophie. Irez-vous leur dire : A la place de cette vie manquée, venez, en voici une autre ? Où est-elle cette vie de rechange ? Où

est-elle pour quiconque n'a pas reçu des mains du Dieu Sauveur la lampe de l'espérance ?

On peut encore se roidir contre le malheur, on peut le braver ; mais ce n'est pas être consolé ; la douleur, d'une manière ou d'une autre, finit par reprendre ses droits ; ou plutôt elle ne les perd pas un instant. Les résistances de l'orgueil ne sont qu'une douleur de plus. Et tout le monde n'en est pas capable. La plupart des hommes ne transigent pas avec le besoin de consolation ; rien ne leur en tient lieu, rien ne leur donne le change. Pour émousser l'aiguillon de la douleur, le temps vaut mieux que l'orgueil, car le temps use tout ; mais il use l'âme comme tout le reste ; la puissance d'oublier n'est qu'une faiblesse ; la vie en est moins douloureuse, mais elle en est moins sérieuse, moins noble ; et encore qu'on ait oublié à mesure tout ce qu'on a souffert, elle n'en a pas moins perdu son prestige ; ce n'est jamais impunément qu'on a souffert ; l'illusion est dissipée pour toujours ; on sait à quoi s'en tenir sur les promesses de la vie, et quoi que fassent les événements, ils ne nous prendront plus à espérer une impossible félicité.

La divine sagesse, Jésus-Christ, a pris les devants sur cette prudence, et c'est de sa part que nous venons vous dire : O mortels, qui savez ce que c'est que la vie, mettez de l'huile dans vos lampes, et allumez-les. Que vos lampes deviennent, selon l'expression dont nous nous sommes servi, les lampes de la foi, de l'espérance et de l'amour. La lumière de la vie, ce n'est pas le bonheur, c'est la consolation ; ce n'est pas ce qu'on voit, c'est ce qu'on ne voit pas ; et pour dire toute la vérité, ce n'est pas ce qu'on reçoit, c'est ce que l'on donne, selon tout le sens de cette parole du Seigneur : *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*¹³. La clarté de notre vie consiste à croire, à espérer, à aimer. A croire, c'est-à-dire à tenir pour certain l'amour immuable du Père au milieu des témoignages de sa colère ; à espérer, c'est-à-dire à embrasser, du milieu des ruines qui s'accumulent autour de nous, le royaume qui ne peut être ébranlé ; à aimer, c'est-à-dire à remplacer le

13. Actes 20.35

souci de notre propre bonheur par le souci du bonheur d'autrui, et plus généralement à placer hors de nous le centre de notre vie ; car c'est en cela proprement que consiste l'amour.

Et gardez-vous de retrancher à cette triple flamme un seul de ses rayons ; ne pensez pas surtout que la foi la plus ferme et l'espérance la plus vive suffiraient au bonheur sans l'amour. L'Évangile, qui a dit que la foi et l'espérance ne sont rien sans l'amour, rien pour la félicité comme pour la perfection, l'Évangile vous démentirait ; votre conscience, votre expérience vous démentiraient aussi. Quels ont été dans votre vie les moments de vrai bonheur ? Ne sont-ce pas ceux où vous vous êtes oubliés pour autrui ? L'intime parenté de la félicité et de l'amour ne vous a-t-elle pas été, dans ces occasions, instantanément révélée ? Ce que vous trouvez dans vos trop rares souvenirs, ne le trouvez-vous pas aussi dans votre raison ? L'amour, qui est le bonheur de Dieu même, doit être aussi la suprême félicité de l'être que Dieu a fait à son image. Tout autre bonheur n'est pas digne de cet être, et ne le rend pas satisfait. Les jouissances égoïstes le vident ; l'amour seul le remplit et le nourrit ; le bonheur vulgaire a besoin de recevoir et n'a jamais assez reçu, l'amour a besoin de donner et n'a jamais assez donné ; les sacrifices épuisent l'un, les sacrifices entretiennent l'autre ; et tandis que le premier ne gagnerait rien à gagner le monde, le second s'enrichit de ses pertes mêmes. La foi et l'espérance n'ont de prix que parce qu'elles conduisent à l'amour, et l'âme se passerait de croire et d'espérer, si sans espérer et sans croire il était possible d'aimer. Le bonheur même d'être aimé serait incomplet sans le bonheur d'aimer ; et si la charité de Dieu est infiniment précieuse à l'homme, c'est, n'en doutez pas, en lui donnant lieu, et le contraignant pour ainsi dire, de rendre amour pour amour. Le comble des grâces de Dieu, le dernier mot de sa charité, le résumé de l'Évangile, la fin, pour nous, de l'œuvre rédemptrice, ce n'est pas d'être aimés, c'est d'aimer. C'est quand nous aimons que tout est consommé ; c'est quand nous aimons que notre salut est réalisé. L'amour est le souverain bien ; il

est donc aussi, dans le malheur, la souveraine consolation, et c'est lui, plus encore que la foi, plus encore que l'espérance, qui prête à la lumière de notre lampe les jets les plus vifs et les plus brillants. Mais d'un autre côté, c'est la foi et l'espérance qui ouvrent le cœur à l'amour divin ; c'est par la vertu de la foi et de l'espérance que notre cœur, devenu un nouveau cœur, devient capable à la fois d'aimer d'un amour pur tout ce qui doit être aimé, et de ne pas succomber sous les maux qui naissent de notre condition et de l'amour lui-même. Ne séparons point ce qui est inséparable, ne retranchons aucun des éléments de la consolation ; répétons que, dans ce monde tel qu'il est devenu, dans la vie telle qu'elle est faite, la lumière de nos ténèbres, le bonheur de notre malheur, consiste dans une foi qui se fonde sur Dieu même, dans une espérance qui compte sur lui, dans un amour qui s'élève jusqu'à lui pour redescendre de là sur l'humanité et l'embrasser tout entière.

Ce qui devrait vous plaire, des consolations ou plutôt des joies de l'Évangile, c'est qu'elles n'ont besoin ni du secours de l'orgueil ni de celui du temps, et qu'elles unissent, dans l'âme de celui qui souffre, la force et la douceur. Où je vois la douceur sans la force, je me dis : L'homme est annulé, ses ressorts intérieurs sont brisés, et la religion ne doit pas produire de pareils effets. Où je vois la force sans la douceur, je me dis : Il n'y a pas de consolation, pas de joie, car la joie adoucit ; la vérité n'est donc pas là. Mais celui qui a embrassé Jésus-Christ par la foi, celui qui, dans les cieux déserts, a enfin retrouvé un père, celui-là, dans la douleur, sera tout ensemble doux et fort ; car qu'y a-t-il à la fois de plus fort et de plus doux que la foi, que l'espérance et que l'amour ? N'attendez de lui, dans l'épreuve, ni de la soumission sans énergie, ni une roideur superbe. Il est ce que l'homme doit être, armé de courage et paré d'humilité, debout devant la fortune, à genoux devant Dieu.

Avec l'huile de la Parole, avec la flamme de l'Esprit, faites servir la lampe de votre âme à illuminer vos ténèbres. Ceci s'adresse à vous qui ne

connaissez point encore la dispensation de Dieu dans l'Évangile, ou qui la connaissez inutilement parce que votre cœur n'en est pas encore touché. Égaux les uns aux autres en infortune, sujets les uns et les autres aux mêmes vicissitudes, vous paraissez, sous un autre rapport, bien différents les uns des autres, puisqu'il y a entre vous la différence de l'ignorance à la connaissance, ou, comme on le dirait peut-être, de la foi à l'incrédulité. Cette différence est-elle aussi grande qu'il le paraît ? Ni les uns ni les autres vous ne croyez, si la foi n'est rien de moins qu'une vie de l'âme. Qu'est-ce, dira-t-on, que la lampe sans l'huile ? mais qu'est-ce que l'huile sans la flamme ? Celui qui a l'huile sans la flamme y voit-il mieux que celui qui n'a encore ni l'huile ni la flamme ? Et le donateur suprême ne peut-il pas, du même coup, donner l'huile et faire jaillir la flamme ? Je vois donc mieux ce qui vous réunit que ce qui vous sépare, et je vous adresse les uns et les autres au Père des esprits de toute chair, pour que, touché de vos besoins, il vous donne aux uns et aux autres ce qui vous est nécessaire, aux uns la connaissance de son Évangile et les convictions chrétiennes, aux autres cette vie de l'Esprit, qui seule fait des convictions de l'intelligence une foi véritable et efficace. Là, pour la première fois, vous trouverez la lumière, c'est-à-dire la joie et le bonheur ; car en Jésus embrassé par la foi se trouve une abondance de consolation, une plénitude de félicité, qui suffit à l'avenir comme au passé. Vous y recevrez, pour tout dire en deux mots, la certitude d'être aimés et la puissance d'aimer. Que faut-il de plus ? Qu'y a-t-il au-delà ? Que peut désirer encore, ou que désirera vainement celui qui est aimé, celui qui aime ? Quel vide peut laisser dans le cœur et dans la vie la communion intime, la correspondance inaltérable avec le Père céleste ? De quelles ténèbres ne sera pas vainqueur un jour si éclatant et si pur ? Quel doute, quelle crainte, quel regret, quel désir peuvent tyranniser un cœur qui a Dieu pour lui, et qui, pour mieux dire, le possède et le porte en lui ? Dire que Dieu l'a élevé jusqu'à l'amour, n'est-ce pas tout dire ? L'amour, qui est plus fort que la mort, est plus fort que tout l'univers.

Allumez cette lampe, allumez-la tandis qu'il est jour. Lorsque l'obscurité, au tomber du jour, pénètre dans vos demeures, vous vous procurez, au moyen du feu, un jour artificiel ; mais vous n'avez garde d'attendre qu'il fasse tout à fait nuit, parce que, dans l'épaisseur des ténèbres, vous ne trouveriez qu'à grand-peine ce dont vous avez besoin pour les dissiper. Image bien juste, mais faible encore, de ce que la prudence exige de vous à l'égard d'une autre lumière. C'est en plein jour, c'est à midi, c'est le matin, qu'il faut allumer cette lampe. C'est dans tout l'éclat de la prospérité qu'il faut pourvoir aux heures d'épreuve. Ces époques d'émotion et de trouble sont peu propres à une aussi grande affaire. On se démène, on se débat, on s'abîme dans sa douleur ; le loisir manque, l'esprit n'a plus de liberté : à peine capable de pourvoir aux nécessités de la situation, il l'est bien moins encore de se faire des principes, et de donner à point nommé une nouvelle base à toute sa vie. Car il ne s'agit pas de moins. C'est une œuvre d'examen, d'observation intérieure et de méditation profonde qu'il faut entreprendre et achever au milieu des émotions les plus poignantes ; ce sont les merveilles de la paix qu'il faut accomplir au sein des horreurs de la guerre. Pensez-y bien : apprendre tout à coup, et lorsque toute l'âme est emportée d'un autre côté, la grande science de la foi, de l'espérance et de la charité ! Renouveler toutes ses convictions, tous ses principes, toutes les habitudes de son esprit, toutes les tendances de son âme, tout son être en un mot, lorsque la douleur impérieuse réclame toutes nos pensées ! Quand on nous dira qu'un artiste a mis la dernière main à quelque peinture délicate, ou qu'un savant a fait avec succès des observations microscopiques sur le pont d'un navire dont la violence de la tempête a rompu tous les mâts et dont un récif caché sous les eaux vient d'entrouvrir la carène, nous ne serons pas plus étonnés. Sans doute que ces grands orages de la vie peuvent avoir des résultats bénis ; l'angoisse enseigne bien des choses, et sans elle que saurions-nous ? Mais sans parler de tous les cas où nous souffrons inutilement et où nous nous empirons par la souffrance même, remarquons seulement qu'il s'agit ici des ressources de l'âme contre la douleur, des

consolations qu'elle a besoin de trouver en soi à l'heure de l'épreuve. Où sont ces consolations, ces réjouissantes clartés, pour celui qui, tandis qu'il faisait jour, n'a pas allumé sa lampe ? Combien d'infortunés, errant dans les ténèbres de la tristesse, se sont peu à peu rapprochés de l'abîme, c'est-à-dire du désespoir, et y sont tombés ! Combien d'autres, endormis par ces mêmes ténèbres, car les ténèbres endorment, ont perdu tout courage, ont cessé de pourvoir à eux-mêmes, et, par cette négligence désolée, ont rendu leur malheur irréparable ou sans mesure ? De combien d'autres, enfin, une douleur que rien n'adouçissait n'a-t-elle pas aigri le caractère, envenimé les sentiments, corrompu le jugement, gâté enfin toute la vie, non seulement pour eux-mêmes, mais pour ceux dont le bonheur leur était confié ! Rien ne peut affaiblir, tout renforce au contraire l'exhortation de notre Seigneur : *Que vos lampes soient allumées !* c'est-à-dire : Que la nuit survenant trouve vos lampes allumées !

Dans les climats où nous vivons, le demi-jour du crépuscule précède et annonce la nuit ; on peut, dans cet intervalle, préparer des flambeaux ou des lampes. Il est, au contraire, des zones où la nuit, au lieu de monter peu à peu dans le ciel, l'envahit tout à coup, et ensevelit tous les êtres vivants dans de soudaines ténèbres. Il en est de la vie comme de ces régions, et le malheur est, dans la vie humaine, encore plus inopiné que l'obscurité dans les pays dont je parle. C'est, la plupart du temps, un soir sans crépuscule. On tombe de la splendeur du jour dans la noire tristesse de la nuit. On souffre sans l'avoir prévu, sans y avoir été préparé par un déclin du bonheur : naturellement on en souffre davantage. Rien n'ayant amorti la chute, on arrive au bas tout meurtri et tout brisé. Oh ! quelle amertume, quel trouble, quelle tempête intérieure lorsque la plus grande félicité et la plus profonde infortune, c'est hier et aujourd'hui ! Quelles paroles magiques communiqueront à la fois la force et la douceur à celui que la gloire enveloppait hier et la honte aujourd'hui, à cet autre, hier encore le plus envié, aujourd'hui le plus malheureux des pères, à cet homme qu'enivraient hier

toutes les espérances et à qui une infirmité soudaine et incurable ferme aujourd'hui pour jamais toutes les routes de l'avenir ? Apprendra-t-il aujourd'hui ce qu'il ne savait pas hier ? Pourra-t-il être consolé s'il ne l'était pas d'avance ?

Nous avons donc raison de dire : *Allumez vos lampes !* Mais si l'Esprit de Dieu lui-même est la flamme de nos lampes, est-ce à nous qu'il appartient de les allumer ? Qui peut les allumer que Dieu seul ? Cette objection est réfutée par ses conséquences mêmes, car elle s'étendrait de proche en proche à tous nos devoirs, et n'y ayant plus de pouvoir, il n'y aurait plus de devoir. Ne distinguons point entre ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas ; car s'il y a quelque chose au-dessus de nos forces, tout est au-dessus de nos forces, et si quelque chose est à notre portée, tout est à notre portée. Disons franchement et hardiment que l'homme ne peut rien et qu'il peut tout, rien sans Dieu et tout avec Dieu. Toute la morale de l'Évangile repose sur ces deux bases. Sans Dieu je ne puis suffire au moindre de mes devoirs ; avec Dieu je suis capable de tous, même des plus grands, même du devoir qui les renferme tous, je veux dire du devoir d'allumer la lampe. Et c'est pourquoi Jésus-Christ, qui eût pu dire : L'Esprit de Dieu allumera vos lampes, est allé plus loin, et a dit : *Allumez vos lampes*. En parlant de la sorte, il savait apparemment que nous pouvions les allumer ; nous pouvons, avant comme après, l'en croire sur parole ; mais après comme avant, nous disons avec saint Paul : *J'ai fait cela, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est en moi*¹⁴. L'âme chrétienne unit inséparablement le sentiment de la responsabilité et celui de la dépendance.

Nous vous disons donc sans scrupule : *Allumez vos lampes*, à vous dont les lampes ne brûlent point encore, et pour les allumer nous vous adressons à l'Évangile interprété par votre conscience, à votre conscience éclairée par l'Évangile. Mais vous qui les avez allumées, n'avez-vous rien à faire ? Etes-vous désormais à l'abri des épreuves ? N'avez-vous pas au

14. 1Corinthiens 15.10

contraire, en votre qualité de chrétiens, des afflictions particulières à prévoir ? Ou pensez-vous peut-être que vos lampes, une fois allumées, brûleront d'elles-mêmes et ne pourront plus s'éteindre ? Il est écrit pourtant : *N'éteignez point l'Esprit*¹⁵ ; vos lampes peuvent donc s'éteindre. Il est écrit : *Rallumez le don qui est en vous*¹⁶ ; il faut donc tous les jours entretenir cette flamme. Il faut, incessamment, faire provision de bonheur pour les jours d'infortune, de joie pour les heures de tristesse. Il faut nourrir dans le fond de vos cœurs la foi, l'espérance et l'amour.

Trois moyens, sous la bénédiction divine, sont à votre disposition pour cela : la contemplation, la prière et les bonnes œuvres. Ne pourrais-je pas ajouter : « et ces trois-là ne sont qu'un ? » Par contemplation, j'entends celle de Jésus-Christ. Ce n'est pas un travail de la pensée, quoique la pensée soit inséparable de la contemplation ; non, c'est un regard simple, filial, assidu sur Jésus-Christ ; je ne dis pas seulement sur sa doctrine, mais sur Jésus-Christ ; je ne dis pas sur le christianisme, mais sur Jésus-Christ ; car c'est Jésus-Christ, et non le christianisme, qui est notre objet, notre bien, notre vie.

Contempler Jésus-Christ, vivre avec Jésus-Christ, faire sa société de Jésus-Christ, se retirer auprès de Jésus-Christ, s'accompagner de son souvenir, s'envelopper de sa présence, regarder à lui comme l'épouse fidèle regarde à son époux, lui rapporter toutes nos pensées et tous nos desseins, remplir de lui notre esprit et notre âme ; ce moyen est le premier, ce moyen même est tout ; car il entraîne tout le reste.

Prier ; c'est-à-dire ne rien attendre que de Dieu, et tout attendre de Dieu ; tenir incessamment notre âme ouverte devant lui ; exposer au Père, que Jésus-Christ nous a rendu, nos besoins, nos craintes, nos peines ; nous remettre continuellement entre ses mains ; accepter d'avance tout ce qu'il lui plaira de dispenser ; gémir devant lui dans le sentiment de notre fai-

15. 1Thessaloniens 5.19

16. 2Timothée 1.6

blesse ; déposer à ses pieds le fardeau de nos péchés ; soupirer en sa présence après la grâce d'un cœur nouveau ; nous placer sous les rayons de sa lumière, sous la rosée de ses grâces ; solliciter avec toute l'humilité de l'indigence un asile sous son toit, une place à son foyer ; s'abriter sous sa miséricorde, se réchauffer sur son cœur ; voilà la grâce des grâces : aucun vent, aucun orage n'éteindra la lampe de celui qui prie.

Agir enfin ; abonder dans les œuvres de justice et de charité, remplir ainsi sans relâche et notre cœur et notre vie où le monde s'obstine à vouloir pénétrer ; ne laisser, dans cette constante et heureuse préoccupation du bien, aucune place, aucun moment, aucune occasion au mal ; s'unir ainsi de plus en plus à Jésus-Christ en lui ressemblant ; respirer d'avance l'air du ciel ; anticiper sur les joies pures de l'éternité ; toucher de la main la réalité de cet ordre moral, de ce royaume de Dieu, invisible à tant de regards ; marcher, en quelque sorte, par la vue, dans l'obscurité de ce monde ; en un mot, obéir afin de connaître, servir afin d'aimer : voilà le troisième moyen qui vous est proposé : tant que vous en ferez usage, ne craignez pas que la flamme de votre lampe s'affaiblisse ou s'éteigne, que la consolation vous manque à l'heure des afflictions.

*C'est par là, dit saint Jean, en parlant des œuvres de l'amour, c'est par là que vous connaîtrez que vous êtes de la vérité et que vous assurerez vos cœurs devant Dieu*¹⁷.

En viendrez-vous peu à peu à trouver à la souffrance toute la saveur d'une bénédiction ? Pourquoi non ? Depuis le temps où saint Paul disait aux Colossiens : *Je me réjouis dans mes souffrances*¹⁸, le bras de Dieu ne s'est pas raccourci. Si tout chrétien regarde comme le sujet d'une parfaite joie les diverses épreuves auxquelles il est exposé, la grâce de Dieu peut l'élever plus haut, et le mettre en état d'en ressentir de la joie. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup qu'il connaisse ce qu'elles valent, et que, d'un mouvement

17. 1Jean 3.19

18. Colossiens 1.24

libre et sincère, il en bénisse Dieu ? Attendez fermement cette grâce, ô vous qui avez soigneusement entretenu la flamme de vos lampes. Vous savez depuis longtemps que vous êtes aimés ; mais l'heure de l'affliction viendra vous apprendre combien Dieu vous aime ; car c'est pour cette heure-là que Dieu a réservé la plus abondante effusion de ses grâces, et c'est pour cela même qu'il a préparé cette heure. Rien ne lui coûtera, croyez-le bien, pour faire de vos jours de deuil des jours d'éclatante lumière. Des milliers l'ont éprouvé avant vous, et des milliers encore sont prêts à vous dire que, jamais autant que dans les heures d'angoisse, ils n'ont connu et goûté combien l'Eternel est bon. Ce sont les malheureux qui sont reconnaissants. On dirait, à les entendre, que la prospérité endormait leur reconnaissance et que le malheur l'a réveillée. Il y a en effet une joie spirituelle, surnaturelle, qui repose au fond de l'âme chrétienne dans les jours tranquilles, mais que l'affliction fait bouillonner et déborder, et qui réserve ce qu'elle a de plus sensible et de plus touchant pour les moments mêmes où toute joie paraît impossible. Cette joie de l'esprit ne fait pas disparaître la tristesse de la nature ; mais cette tristesse n'éteint pas cette joie ; elles subsistent à côté l'une de l'autre, la tristesse servant d'occasion et d'aliment à la joie, la joie prévenant l'excès de la tristesse.

Les prodiges ne coûteraient rien à Dieu pour changer votre tristesse en joie. Lorsque dans votre Gethsémané (car chacun à son tour entre dans ce jardin pour y suer du sang comme le Prince des justes) vous aurez, en votre agonie, poussé ce lamentable cri : *Mon père, arrière de moi ce calice !*¹⁹ le Père pourrait envoyer des anges à votre aide comme il fit à notre généreux représentant ; mais Christ avait besoin de ce secours, et nous, grâce à lui, nous n'en avons pas besoin. Les anges qui, dans ces heures funèbres, viendront d'une main compatissante soutenir notre tête qui penche, essuyer la sueur de notre front, sont des anges invisibles, qui ne viendront point alors pour la première fois ; car ils sont là depuis longtemps, et ne

19. Matthieu 26.39

nous ont jamais quittés. Ces anges invisibles, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est l'amour, si nous les avons retenus auprès de nous par la contemplation, par la prière et par les bonnes œuvres ; ou plutôt celui que nous avons retenu auprès de nous, c'est Dieu lui-même, Dieu, dont l'Esprit, selon qu'il l'a dit lui-même, est *en détresse dans toutes nos détresses*²⁰. *Quand nous marcherions par la vallée de l'ombre de la mort, nous ne craindrions aucun mal ; car Dieu est avec nous ; son bâton et sa houlette sont ceux qui nous consolent*²¹. Oui, dans ces ténèbres mêmes, les plus noires de toutes les ténèbres, dans les approches de la mort, tu viendras toi-même, ô mon Dieu, reconforter ta pauvre créature ; tu défendras l'abord de notre couche à ces visions de terreur que de sinistres apparences et le souvenir de nos péchés convoquent autour de nous ; que s'il plaisait à ta sagesse de nous laisser faire, tout seuls et sans consolation immédiate, une partie de la route dans l'obscurité de notre souterrain, ce serait pour faire briller à son issue, plus pur et plus éclatant, le jour sacré de la rédemption. La face radieuse de notre Sauveur illuminerait ces ténèbres ; nous ne tarderions pas à rencontrer son doux, son bienfaisant regard, et dès ce moment, rassurés et ravis, nous sentirions une joie sublime s'élever et grandir dans notre âme à travers nos frayeurs, nos regrets, nos remords peut-être. Auprès de lui que pouvons-nous craindre et qu'est-ce qui peut nous manquer ? Ne serons-nous pas bien partout où il sera ? Pouvons-nous être parfaitement satisfaits partout où il n'est pas ? L'espérance qui nous tenait lieu de bonheur ici-bas, n'était-ce pas l'espérance de le posséder ? Et s'il était doux, dans ce lieu d'exil, de souffrir avec lui, que sera-ce, dans le ciel, de régner avec lui ? O révélations, ô gloire, ô merveilles d'une mort chrétienne, que vous êtes grandes et ravissantes ! Pourrons-nous jamais vous payer trop cher ? Et pour mourir de la mort des justes, est-ce trop faire que de mourir d'avance et tous les jours à nous-mêmes, et de cacher profondément notre vie avec Christ dans le sein de Dieu ? Seigneur, enseigne-nous cette mort, pour que nous soyons

20. Esaïe 63.9

21. Psaume 23.4

capables de l'autre ! Seigneur, dépouille-nous de nous-mêmes et nous revêts de toi ! Rends-nous pauvres afin que nous soyons riches ! Sois notre unique trésor ! Sois notre unique lumière dans les jours de bonheur, pour être notre lumière dans les jours de deuil et à l'heure du dernier départ !

Les Complices de la Crucifixion du Sauveur

« ...Autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau
le Fils de Dieu, et le livrent à l'ignominie. »

(Hébreux 6.6.)

PREMIER DISCOURS

Lorsque le Fils de Dieu est déjà mort, ressuscité, monté auprès de son Père, comment donc peut-il être crucifié de nouveau, et qui est-ce qui peut lui faire subir une seconde passion ? Permettez-nous de ne pas répondre pour le moment à cette question, et qu'il vous suffise de reconnaître avec nous, sur le témoignage de l'écrivain sacré, que le Fils de Dieu, déjà mort, déjà sorti du tombeau, déjà recueilli dans la gloire de son Père, peut encore et toujours être crucifié, encore et toujours être livré à l'ignominie. Ainsi le plus grand, le plus épouvantable des crimes, celui qui soulève avec le plus de force tout ce qu'il peut y avoir en nous de sentiments justes et d'idées honnêtes, ce crime n'est pas borné à un seul moment de l'histoire, ne reste pas à la charge d'un seul peuple, comme nous voudrions le penser, comme nous le pensions ; il est toujours possible, il est perpétuel, il s'est comme enraciné à la terre et comme incorporé à l'humanité ; et, chose horrible, on

peut dire de ce forfait, comme de l'Être divin qui en fut la victime : *Il se verra de la postérité, il prolongera ses jours, et qui racontera sa durée ?*¹

Et cependant nous avons coutume de parler du crime des Juifs comme d'un acte singulier, monstrueux, unique, qui n'a pas pu, qui ne peut pas se répéter. Il ne peut pas se répéter, disons-nous, parce que nous ne pouvons pas rappeler Jésus-Christ sur la terre et dans la condition d'homme de douleur, qu'une seule fois il devait revêtir. Et puis, nous ne voulons pas admettre que la nature humaine puisse être deux fois coupable d'un si énorme attentat, et nous dirions volontiers, en des termes semblables à ceux que Jésus-Christ lui-même nous a conservés : *Si nous avions été du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre son sang*². Deux impossibilités, pensons-nous.

Pour ce qui est de la première, il suffit de remarquer ce que dit l'apôtre : « Ils crucifient *autant qu'il est en eux* le Fils de Dieu ». Autant qu'il est en eux, c'est-à-dire autant qu'il peut dépendre d'eux dans l'absence de leur victime ; autant qu'il est en eux, c'est-à-dire de volonté, de désir ou d'intention. Ces hommes donc qui crucifient Jésus-Christ sont des hommes qui le crucifieraient s'il était présent, ou qui, de quelque nation qu'ils soient, se seraient joints au peuple juif pour crucifier Jésus-Christ, s'ils eussent vécu dans le même temps. Or qui ne sait que le crime est dans l'intention, et qu'aux yeux de Dieu un homme est comptable de toute action qu'il aurait certainement faite si l'occasion ne lui eût pas manqué ? L'absence de Jésus-Christ, enlevé au ciel sur une nue, n'empêche donc pas que le crime n'ait encore lieu, non extérieurement sans doute, mais dans notre cœur, et s'il a lieu dans notre cœur, le crime est aussi réel qu'il ait pu jamais l'être, nous sommes aussi bien les meurtriers de Jésus-Christ que les Juifs malheureux qui l'attachèrent à la croix. Si l'on est coupable d'un crime pour l'avoir simplement voulu, à plus forte raison en est-on coupable quand

1. Esaïe 53.10, 8

2. Matthieu 23.30

on l'a tenté, quand on s'en est, pour ainsi dire, approché autant qu'il était possible. Un homme de sang se dédommage, en incendiant la maison de son ennemi, de n'avoir pu le détruire lui-même. La personne mortelle de Jésus-Christ a disparu de ce monde ; mais il y a laissé un nom, des amis, une famille pourrions-nous dire, une Eglise. Tout cela c'est lui-même encore : atteindre tout cela c'est en quelque sorte l'atteindre lui-même ; car chaque être capable d'aimer (et qui donc aime plus que Jésus ?) se sent vivre dans ce qu'il aime, se sent défaillir dans ce qu'il aime, se sent mourir dans ce qu'il aime. Dans ce sens Jésus-Christ est encore présent sur la terre, par son seul nom, beaucoup plus par sa parole, plus réellement encore par son Eglise, qui est son corps : et quiconque s'attaque à son nom, à sa parole, à son Eglise, l'attaque lui-même, et, autant que cela se peut, le crucifie de nouveau. Ce que l'on fait au moindre de ses frères, c'est à lui-même qu'on le fait³.

Sans doute qu'en général nos actions font juger de ce que nous sommes. C'est à ses fruits qu'on connaît l'arbre. Mais il ne faut pas oublier que personne ici-bas ne fait tout le bien ni tout le mal dont il est capable ou dont il est tenté. Chaque homme est comme une statue que les occasions, comme autant de coups de ciseau, dégagent peu à peu du bloc, mais jamais peut-être entièrement : toujours elle y reste prise par quelque-une de ses parties. Qu'il en sorte plus, qu'il en sorte moins, cela n'est pas indifférent à ceux qui vivent avec lui ; mais à Dieu, qui dans le bloc voit toute la statue, qu'importe ? Dieu ne regarde point au dehors ni aux apparences, mais au cœur ; il lit dans le cœur ; et pour lui, ce que nous sommes dans le cœur, c'est ce que nous sommes. D'où il suit que tout ce que nous aurions fait si les circonstances eussent répondu aux pensées de notre cœur, nous est compté comme si nous l'avions fait. Nos convoitises impuissantes sont puissantes pour nous condamner. Quiconque, s'il l'eût pu, aurait crucifié Jésus-Christ, l'a crucifié, et doit être rangé dans le nombre des meurtriers

3. Matthieu 25.40

du Sauveur.

Il reste donc à dire, si on l'ose, que ce crime est trop horrible pour être commis deux fois, même d'intention, et que les Juifs, en le commettant, ont fait une chose qu'eux seuls pouvaient faire. A quoi nous répondons sans hésiter que les Juifs n'ont été, en commettant ce crime, ni plus méchants ni plus criminels que beaucoup d'autres, qui pourtant ne l'ont pas commis. Voulez-vous nous suivre jusqu'au bout ? Nous entreprendrons de vous faire convenir que beaucoup d'autres, qui n'ont pas fait ce qu'ont fait les Juifs, qui n'ont pas demandé ce qu'ont demandé les Juifs, sont en réalité plus coupables que les Juifs. Vous vous récriez ? mais écoutez-nous.

Notre but ne nous oblige pas à diminuer le crime des Juifs. De quelque côté qu'on l'envisage, il est horrible. Horrible par son injustice ; car, encore qu'aux yeux de ceux qui demandèrent la mort de Jésus-Christ, Jésus-Christ ne fût pas le Fils de Dieu, il était un homme pur, vénérable, dont aucune ombre de péché n'obscurcissait l'innocence. Horrible par l'ingratitude ; car il avait passé en faisant du bien ; il en avait fait sans distinction à tous ; et quoique je veuille bien croire qu'aucun de ceux à qui il avait rendu la vue, l'ouïe, l'usage de leurs membres, ne figura parmi ses meurtriers, il n'en est pas moins vrai que tous avaient été témoins de ses bienfaits, et même en un sens en avaient été les objets, puisque c'était envers leurs frères, envers leur peuple, qu'il avait déployé la richesse de ses compassions. Horrible par la violence ; car toutes les formes de la justice avaient été foulées aux pieds ; nuls témoins entendus, sinon les témoins à charge ; toutes leurs dépositions accueillies sans examen ; toutes les limites de la loi dépassées ; tous les pouvoirs confondus ; la politique et la religion grossièrement mêlées ; et le peuple se prévalant contre l'innocence et d'une liberté imaginaire et de sa servitude même, afin que de quelque côté qu'elle recourût, la victime ne pût échapper. Horrible enfin dans les circonstances ; l'accusé livré, avant sa condamnation, aux outrages de la populace ; un brigand mis en liberté lorsque le juste est chargé de liens,

afin qu'il soit bien établi que c'est à la justice, à l'innocence qu'on en veut ; la bouche impie du chef des prêtres laissant échapper cette prophétie dérisoire et cruelle, secrètement dictée toutefois par celui qui est la vérité même : *Il est bon qu'un seul homme meure pour le peuple*⁴ ; l'innocent accablé à proportion de son innocence, car seul, entre tous les condamnés, il doit, chargeant sur ses épaules l'instrument de son supplice, le traîner jusqu'au lieu maudit ; ce supplice aggravé par des raffinements inconnus, par des railleries atroces, par des outrages dont le plus infâme et le plus effronté des scélérats n'avait peut-être jamais été l'objet à l'heure de son agonie, et que rendent plus exécrables, s'il est possible, l'admirable douceur et la patience de la victime ; enfin cette rage insensée, dans l'emportement de laquelle un peuple entier, devenu prophète pour se maudire, s'écrie : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants*⁵ ; voilà quelques traits, quelques traits seulement, de cette effroyable tragédie, où tout, à force d'horreur, nous paraît unique et inimitable.

On ne peut nier que le crime du peuple juif n'offre, dans plusieurs de ses circonstances et dans son aspect général, je ne sais quoi de mystérieux qui épouvante l'esprit. Tout y semble proportionné à la dignité de la victime. Ne dirait-on pas qu'on ne pouvait rien faire de moins contre un Dieu, et que la nature humaine était poussée par une force inconnue à des horreurs qu'on ne s'explique pas ? Ce n'est pas l'innocence et le crime, c'est l'enfer et le ciel qui se rencontrent face à face dans Jérusalem et sur la colline du Calvaire. L'ennemi des hommes et de Dieu, obéissant à l'antique prophétie, arrive à son jour pour y briser le talon de celui qui doit lui écraser la tête ; mais ce talon brisé (car pourquoi refuser ici le langage de l'Esprit de Dieu ?) c'est l'agonie d'un Etre divin, c'est le Prince des justes livré à l'ignominie et attaché au bois infâme, c'est la postérité d'Adam acceptant la responsabilité du crime de son père, le répétant sous la forme la plus atroce, et lui donnant, par le meurtre du Fils de Dieu, une sanction su-

4. Jean 18.14

5. Matthieu 27.25

prême. Dieu est là, Satan est là. La méchanceté semble y faire des miracles de méchanceté, comme la miséricorde des miracles de miséricorde.

Après cela, que pourrions-nous dire pour excuser le peuple juif ? Nous ne cherchons pas à l'excuser, encore qu'une grande pitié pour ce peuple nous saisisse à la vue même de son crime. Ce peuple était ignorant. Saint Pierre n'a garde d'oublier cette circonstance. *Je sais*, dit-il au peuple, *que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos conducteurs*⁶, et saint Paul dit aux Corinthiens : *S'ils eussent connu la sagesse de Dieu* (ou les desseins de Dieu), *jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire*⁷. Avant ces deux apôtres, leur maître lui-même avait dit sur la croix : *Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font*⁸. Ils ne savaient pas qu'ils immolaient le Fils de Dieu. Ils ne seront pas traités comme s'ils l'avaient su. La parole de celui qui ne saurait mentir, la prière de celui que son Père exauce toujours, nous en donne la ferme assurance. Mais ce qu'ils ne savaient pas, ils devaient le savoir. Ils sont coupables de l'avoir ignoré ; de même que celui qui a commis un meurtre dans l'ivresse, n'est pas réputé coupable comme celui qui l'aurait commis à jeun, mais il est coupable pourtant ; il l'est de s'être enivré. Les Juifs devaient savoir quel était Jésus-Christ ; et ils l'auraient su s'ils avaient écouté ses paroles, s'ils avaient prêté l'oreille à celles de Moïse, qui rendait témoignage de lui, s'ils avaient seulement considéré ses œuvres, œuvres miraculeuses qui munissaient d'un sceau irrécusable les témoignages rendus par Jésus-Christ lui-même à sa propre divinité. Et pourquoi n'écoutaient-ils point ? C'est, dit notre Seigneur, qu'ils ne pouvaient écouter⁹, ayant l'esprit tourné vers la vanité des choses visibles, et par-dessus tout ayant peur d'entendre. Ils étaient comme le reste des hommes, ils étaient comme nous tous : ils aimaient mieux les ténèbres que la lumière, l'ignorance que la connaissance, parce que leurs œuvres étaient

6. Actes 3.17

7. 1Corinthiens 2.8

8. Luc 23.34

9. Jean 8.43

mauvaises, parce que leurs cœurs étaient mauvais. Leur ignorance fut donc en quelque sorte volontaire, leur ignorance leur est imputable ; seulement on peut dire, à parler en général, qu'ils ignoraient que cet homme qu'ils clouaient au bois maudit fût le Fils de Dieu. Mais cette excuse, si c'en est une, ne s'étend pas plus loin. Ils ignoraient la divinité de leur victime ; mais ignoraient-ils la pureté de ses mœurs, ignoraient-ils sa bonté, ignoraient-ils ses bienfaits ? Rien n'avait été plus exposé à tous les regards, rien n'était mieux connu.

N'ajouterons-nous pas qu'ils étaient entraînés ? Ah ! pourquoi l'étaient-ils ? Ah ! d'où vient qu'ils se laissaient plutôt emporter par les perfides suggestions de quelques ambitieux que gagner et ravir par celui qui tant de fois voulut les rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et qui tant de fois les supplia de venir à lui pour avoir la vie ? Que de choses à répondre ! Nous les dirons plus tard, et c'est dans votre conscience même que nous irons les chercher. Remarquons donc seulement ici que le crime de la condamnation et du supplice de notre Seigneur fut plus directement le crime des principaux du peuple. Leur pénétration, rendue plus vive par l'intérêt, n'avait pas tardé à découvrir que l'ascendant de Jésus-Christ devait détruire le leur ; lui-même, compatissant pour la multitude, sévère pour eux seuls, leur avait ouvertement déclaré la guerre, et dans le fond de son cœur saintement indigné, le Prince de la paix avait trouvé contre eux des paroles terribles. Ils jurèrent entre eux la mort de celui dont la seule apparition était, pour leur autorité chancelante, une menace de mort, et quand ils virent le peuple, dont les paroles et la charité de Jésus ravissaient l'oreille et le cœur, le suivre par torrents au désert, oublier en l'entendant la fuite des heures, et perdre, en recueillant cette manne céleste, jusqu'au sentiment de la faim, lorsqu'ils virent ce même peuple étendre ses vêtements et semer des palmes sur le chemin de Jésus, l'accueillir comme en triomphe dans la cité de David, ces habiles démagogues arrachèrent, comme d'un coup, toute cette multi-

tude d'entre les mains de son roi, et la lancèrent furieuse contre celui dont naguère encore elle eût embrassé les genoux. Ils n'eussent pas entraîné dans cette horrible défection de véritables disciples, des cœurs vraiment convertis à la vérité dont Jésus-Christ est le canal aussi bien que la source ; mais l'adhésion du peuple à Jésus-Christ était encore plus superficielle qu'elle n'était vive. Ils l'avaient écouté des oreilles plutôt que du cœur ; ils l'avaient beaucoup admiré, mais peu compris ; c'était à un homme extraordinaire, à un libérateur temporel, qu'ils avaient rendu hommage dans sa personne ; et ne vous rappelez-vous pas que Jésus dut fuir au désert de peur d'être fait roi par eux ? Ce peuple, sans être incapable de bons mouvements, était pourtant charnel ; c'était en quelque manière en sortant de son naturel qu'il s'était attaché à celui qui est venu sur la terre établir le règne de l'Esprit. Les pharisiens, en ramenant ce peuple à eux, en l'enchaînant à leurs passions, le remettaient dans sa voie. Il reprit aisément ses chaînes d'habitude ; il crut aisément ceux qui s'adressaient à la chair, encore toute puissante en lui, à ses inclinations sensuelles, à son orgueil, à ses frayeurs ; une multitude est souvent plus facile à tromper qu'un seul homme, et parmi les mensonges, ce sont les plus grossiers, les plus invraisemblables, qui sont les mieux accueillis ; car l'imagination du peuple ne souffre rien de médiocre, et en tout genre c'est l'énorme qui le captive. La peur d'ailleurs est une passion cruelle ; on sut l'exciter habilement ; Jésus-Christ, dit-on au peuple, est l'ennemi de César, et ces mêmes hommes qui l'avaient voulu couronner devinrent furieux de terreur en entendant dire qu'il avait voulu se couronner lui-même. Mais si le mensonge fut efficace, la vérité (pour la première fois peut-être), le fut bien plus encore. Jésus-Christ s'était dit le Fils de Dieu, et en pardonnant les péchés, il avait fait sans doute ce qui n'appartient qu'à Dieu. S'il n'était pas Dieu, il était donc un blasphémateur et un sacrilège¹⁰. En fallait-il davantage pour le perdre ? Dès lors tous les emportements de la colère, érigée en une pieuse indigna-

10. Jean 10.33

tion, devenaient légitimes ; dès que l'homme croit pouvoir venger Dieu, il ne peut trop le venger, et dans cet intérêt sacré, on s'honore, on se sait bon gré des mêmes actions dont, en toute autre circonstance, on aurait eu horreur. Saint Paul parle aux Romains d'un zèle pour Dieu qui n'est pas selon la connaissance¹¹ ; il veut dire d'un zèle que n'accompagne pas la connaissance de la volonté de Dieu, de la pensée de Dieu, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, du caractère de Dieu. Ce zèle pour Dieu n'est pas un zèle pour le vrai Dieu, mais pour je ne sais quel être qu'on a mis à sa place et qu'on a revêtu de son nom ; et si ce Dieu de notre imagination n'est pas un Dieu d'ordre, de paix, de lumière, de miséricorde, d'amour, que sera le zèle dont il est l'objet, sinon un zèle amer, contentieux, violent, impitoyable ? Tel fut le zèle du peuple juif, animé contre Jésus-Christ par les pharisiens. Les passions humaines sont terribles ; mais quand on s'y livre par conscience, quand on se fait une justice de l'injustice, un devoir de haïr, une religion de maudire, ô Dieu saint et bon, jusqu'où ne s'emporent pas, loin de ta lumière, tes misérables créatures ! Les Juifs nous l'ont montré ; et n'est-il pas bien digne de remarque que le plus funeste crime que l'homme ait jamais pu commettre porte le caractère du fanatisme ?

En peu de mots, et pour nous résumer, disons que les Juifs en immolant Jésus-Christ ne savaient ce qu'ils faisaient et qu'ils furent poussés à ce crime par l'influence de quelques hommes pervers, mais que, s'ils n'avaient point haï la lumière, ils auraient échappé à l'ignorance et à la séduction. Nous ne saurions, sans manquer à la justice ou à la vérité, en dire moins ni davantage.

Mais on va plus loin : on veut faire du supplice de notre Seigneur un crime juif, exclusivement juif. Cette assertion a une portée qu'on ne soupçonne peut-être pas. Car si Jésus-Christ n'a pu être immolé que par ce peuple, il n'a pu aussi mourir que pour ce peuple, et sa mort est sans intérêt pour le reste de l'univers. Suivez-nous avec quelque attention. Vous

11. Romains 10.2

croyez tous à la déchéance, vous croyez tous au premier péché. Vous tenez tous pour certain que, dans la personne d'Adam, l'humanité a commis un crime que chacun de ses membres répète et confirme pour ainsi dire autant qu'il est en lui. Et quel est ce crime ? C'est celui de nier Dieu. Que dis-je ? c'est bien pis. Ce crime consiste à dire : Il y a un Dieu, et je ferai comme s'il n'y en avait point. Ce crime est fondamental ; il est le père de tous les crimes ; et tout comme, si l'homme ne l'eût pas commis, il n'en eût commis aucun autre, l'ayant commis, il est capable de tous, car tous en sont issus. Surtout il est capable de le répéter, et de fait, sous une multitude de formes diverses, il le répète tous les jours ; car chacune de ses transgressions revient à dire, ou bien : Il n'y a point de Dieu, ou bien : Il y a un Dieu, et je ferai comme s'il n'y en avait point. Seulement il ne peut pas toujours le commettre d'une manière aussi directe que notre premier père, qui, en cueillant le fruit de l'arbre défendu, pécha proprement, immédiatement et de propos délibéré contre Dieu même. Cette terrible occasion fut donnée à nos premiers parents dans le paradis ; et je dis que si, alors, ils ne crucifièrent personne, c'est qu'il n'y avait personne à crucifier, mais que, du cœur sinon des mains, ils plantèrent dès ce moment la croix où le Fils de Dieu devait rendre l'âme, et que s'ils ne le crucifièrent pas, ils crucifièrent la vérité dont il est, de toute éternité, l'auguste représentant. Or, cette vérité, ou cette parole, a été faite chair ; Dieu s'est fait homme ; un homme en qui la vérité résidait dans toute sa plénitude, a paru parmi les hommes, et tout de suite il a attiré et concentré sur lui toute la haine dont la vérité peut être l'objet, c'est-à-dire une haine mortelle ; car quand on hait la vérité, on ne la hait pas à moitié ; et si la vérité fut haïe par notre malheureux ancêtre lorsqu'elle ne faisait que l'obliger à reconnaître sa dépendance, combien ne doit-elle pas l'être par ses descendants, qu'elle contraint, de plus, à reconnaître leur déchéance ! Tel apparut notre Seigneur aux yeux des Juifs et surtout des pharisiens ; son apparition irritait en eux tout ce qu'il y a, dans l'homme, d'orgueil, de sens charnel, de révolte secrète et permanente contre les droits de Dieu. C'est à ce titre que les Juifs le haïrent ; or, haïr c'est

tuer ; quiconque hait tue en esprit, et s'il s' imagine d' une part qu' il n' y a pas de bonheur pour lui s' il ne tue, de l' autre, qu' il peut tuer, soyez certains qu' il tuera. Sur quoi je vous demande : êtes-vous, ou non, de la race d' Adam et participez-vous à la souillure originelle ? Adam était-il juif ? et le sang du premier homme ne coule-t-il que dans les veines des Juifs ? Dans ce cas, les Juifs seuls ont été capables de ce crime, et vous ne l' êtes, vous, ni de celui-là ni d' aucun : c' est à vous alors d' expliquer pourquoi vous en avez commis, je ne dis pas cent dans un jour, mais un seul dans votre vie. Quoi qu' il en soit, il doit être entendu, dans ce cas, que l' homme n' est pas séparé de Dieu, mais que le Juif en est séparé ; que l' homme ne hait pas la vérité, mais que le Juif la hait ; que le Juif, et non l' homme, a été chassé d' Eden ; que le Juif est donc autre chose ou quelque chose de moins qu' un homme ; que Jésus-Christ, par conséquent, n' est pas venu dans le monde pour l' homme, mais pour le Juif, et que l' Evangile nous fait assister à la réhabilitation d' un peuple, non à la rédemption du genre humain. Mais si vous participez à la condition d' Adam, si vous êtes les héritiers de sa déchéance et les complices de sa faute, si vous vous reconnaissez capables et coupables du crime qui renferme tous les crimes, si vous convenez que l' action d' Adam votre père est, sous une forme différente, la même absolument que celle du peuple juif dans ce jour de funeste et glorieuse mémoire, alors, comment osez-vous dire que le supplice de Jésus-Christ est un crime juif, un crime que les Juifs tout seuls étaient capables de commettre ? *Regardez au rocher duquel vous avez été taillés, et au creux de la citerne dont vous avez été tirés* ¹², et sans doute alors vous direz : Autant la vérité compte d' ennemis, autant Jésus-Christ compte de meurtriers ; autant de fois il reparaîtrait sur la terre, et en quelque lieu que ce pût être, autant de fois et partout Jésus-Christ serait mis à mort.

Vous n' allez pas dire, je m' imagine, que les choses se fussent passées autrement ailleurs. Si vous parlez du détail, qui en doute ? mais aussi

12. Esaïe 51.1

qu'importe ? J'ignore quels outrages eussent été, ailleurs, épargnés au Fils de Dieu, ou quelle forme ils eussent revêtue. Chaque peuple, chaque siècle a son génie, et les formes de la méchanceté, comme celles de l'erreur, sont infiniment diverses. Mais partout où l'homme est l'homme, le cri funeste : Ote, ôte, eût retenti infailliblement, et le Fils de Dieu eût péri. Les hommes diffèrent entre eux, les peuples diffèrent entre eux ; mais rien ne ressemble plus à un ennemi de Dieu qu'un autre ennemi de Dieu. Prenez-en un parmi les savants, un autre parmi les simples, ce sera la même chose, si non que les savants haïront mieux, sachant mieux pourquoi ils haïssent. Prenez-en un parmi les caractères violents et atrabilaires, un autre parmi les caractères paisibles et froids, ce sera la même chose, si ce n'est peut-être que les seconds l'emporteront quelquefois sur les premiers par la fureur avec laquelle ils crieront : Ote, ôte, crucifie ! Parmi les ennemis de la vérité, les plus flegmatiques sentiront, à sa rencontre, leur sang bouillonner ; et de même que, sur le chemin d'Emmaüs, le cœur des disciples brûlait au-dedans d'eux en entendant Jésus-Christ leur expliquer l'Écriture, eux aussi, en la lui voyant accomplir, leur cœur brûlera au-dedans d'eux, non d'amour, mais de haine. Les plus honnêtes, les plus vertueux selon le monde, se montreront, dans certains cas, aussi emportés contre Jésus-Christ que les plus licencieux et les plus déréglés. Ce jeune homme, nommé Saul, qui fut complice de la lapidation d'Étienne, qui ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur¹³, qui ravagea l'Église, entrant dans les maisons et traînant de force les hommes et les femmes en prison¹⁴, était sans reproche à l'égard de la justice de la loi¹⁵, en sorte qu'en tout pays il eût passé pour un homme d'une moralité distinguée. Sur tout autre terrain les différences subsisteront, ici elles s'effacent. L'immensité de l'objet les emporte. Il s'agit de s'appartenir ou de ne pas s'appartenir, de se donner à Dieu ou de se garder à soi-même, d'abdiquer

13. Actes 9.1

14. Actes 8.3

15. Philippiens 3.6

ou de régner, d'être ou de n'être pas. A partir de là, je cherche en vain pourquoi donc il ne pourrait pas y avoir ailleurs qu'à Jérusalem des Caïphe qui détestent la vérité, des Judas qui la trahissent et des Pilate qui la livrent. Je descends le cours des siècles, et dès le premier pas je les retrouve. Il est vrai que je ne retrouve pas Jésus-Christ ; mais la preuve n'en est que plus forte ; car son Eglise, en laquelle il revit, étant moins parfaite que lui, devait, ce semble, être moins haïe ; mais de même qu'il a le nom de son Eglise écrit sur la paume de sa main, elle a sur la paume de sa main le nom de son époux ¹⁶ ; on la reconnaît à cette marque, on voit Jésus-Christ en elle ; on la poursuit, on la flagelle, on la crucifie comme si elle était Jésus-Christ. Jésus-Christ, en certains temps, accorde à son Eglise l'honneur de souffrir comme il a souffert. Faut-il vous raconter les persécutions et les supplices des fidèles, depuis Etienne jusqu'à Jean Hus, depuis Jean Hus jusqu'aux néophytes de Madagascar et aux chrétiens d'Otaïti ? Cette horrible histoire roule en flots de sang à travers les dix-huit siècles qui nous séparent de son berceau. Jésus-Christ, dans la personne de ses amis, est mille et mille fois remonté au Calvaire. Et quand on n'a pas pu l'y ramener, car enfin Dieu voulait exercer son Eglise et non la détruire, on l'a du moins amené au Prétoire, lié, conspué, flagellé, couvert d'une pourpre dérisoire. Quand on n'a pas pu le livrer aux bourreaux, on l'a livré à l'ignominie, on l'a mis au pilori ! Chose étrange ! signe merveilleux ! on a mêlé aux affronts les hommages. Les peuples, courbés à ses pieds par une force inconnue, ont prononcé avec adoration son nom trois fois béni ; les rois de la terre ont fait de lui, malgré lui-même, leur allié, et, s'il n'eût tenu qu'à eux, ils en eussent fait leur complice ; un monde entier s'est intitulé chrétien, et a semblé répéter dans un autre sens que les Juifs le vœu mémorable : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! enfin, on ne peut le méconnaître, quelque chose de la loi divine du Christ a pénétré dans les loi humaines et jusque dans les mœurs ; mais l'eau amère a coulé avec l'eau douce par une même

16. Esaïe 49.16

ouverture¹⁷ ; d'une même bouche est sortie la bénédiction et la malédiction ; et toutes les fois que Jésus-Christ a reparu dans la plénitude de sa nature et de son autorité, comme le Médiateur, comme le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, le grand nombre s'est détourné de lui, la multitude a crié ou murmuré : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous*¹⁸. Nous ne voulons pas que celui-ci nous sauve. Sur quoi, je n'ai plus qu'une chose à vous demander : Les choses étant ainsi, dites-nous quel serait le sort de Jésus-Christ reparaissant personnellement sur la terre ? N'y aurait-il pour lui sur la terre plus de Prétoire, plus de Gethsémané, plus de Calvaire ? Et aurez-vous bien le courage de dire qu'on n'entendrait plus à son sujet la multitude crier comme jadis : Ote, ôte, crucifie ! O mes frères, il faut que nous ajoutions encore cette question douloureuse : Nul de nous, nul de ceux qui sont ici présents, ne crierait-il aussi : Ote, ôte, crucifie ?

Mais ce cri, si vous ne le poussez pas, vous l'entendez du moins. Il est exhalé, tous les jours, par une multitude de voix. On ne dit pas : Otez, ôtez Jésus-Christ ; il est absent ; Dieu l'a ôté ; Dieu ne le rendra pas à la haine des hommes. On ne dit pas : Otez, ôtez les disciples de Jésus-Christ ; le moment n'en est pas venu ; on n'oserait. On ne dit pas même : Otez, ôtez l'Eglise extérieure qui montre gravé sur ses portes le nom de Jésus-Christ ; non, au contraire, adoptez-la, gardez-la, et gardez-la si bien qu'elle ne puisse faire aucun mouvement que vous n'ayez permis, et que le monde puisse croire qu'elle n'existe que sous votre bon plaisir, par votre force et de votre fait ; mais on dit, les uns tout haut, les autres tout bas : Otez, ôtez, crucifiez le christianisme, et si on ne le dit pas, on fait mieux, on le livre, de mille et mille façons, à l'ignominie. C'est encore crier : Ote, ôte ! Et que faut-il donc ôter, insensés que vous êtes ? Voudriez-vous ôter du ciel ce soleil par qui nous avons la lumière et la chaleur, par qui les fruits et les moissons mûrissent, par qui l'océan est autre chose qu'un immense glacier, et la terre

17. Jacques 3.11

18. Luc 19.14

autre chose qu'un cadavre immense, sans qui, pour tout dire en un mot, tout ce qui vit serait mort ? Jésus est le soleil du monde des esprits. Il n'y a sans lui, dans la vie humaine, que ténèbres, que désespoir. Nulle route pour aller à Dieu, nulle connaissance de Dieu, nulle consolation solide, nulle espérance, et pour unique direction de la vie, le hasard, la fantaisie, et les impulsions les plus contradictoires des instincts les plus opposés. Quiconque peut désirer d'éteindre ce soleil est l'ennemi de l'humanité, et ne saurait avoir, même dans ce monde infernal où l'on ne sait que haïr, de plus impitoyable, de plus cruel ennemi de son propre bonheur. Le prince du mal, dans ses souhaits meurtriers, n'a jamais pu souhaiter à une créature de Dieu rien de plus horrible, rien de plus funeste que ce que cet homme (si c'est un homme) souhaite aux hommes et à soi-même !

Après tout ce que les siècles ont vu, après tout ce que vous entendez presque chaque jour, osez-vous bien dire qu'il n'y a pas dans le monde, encore aujourd'hui, des hommes qui crucifient autant qu'il est en eux le Fils de Dieu et le livrent à l'ignominie ? Osez-vous prétendre que, s'ils eussent vécu à Jérusalem, il y a dix-huit siècles, on ne les aurait pas vus se joindre à cette multitude insensée, ou que Jésus-Christ, revêtant une seconde fois une chair mortelle, et paraissant au milieu d'eux, serait à l'abri de leurs outrages ? Je cherche en vain sur quoi vous pourriez appuyer ces suppositions et ces espérances. Car l'homme est toujours l'homme, et Dieu est toujours Dieu. Entre l'homme pécheur et le Dieu saint, il y a toujours la même distance. La lumière divine blesse toujours aussi douloureusement les yeux qu'elle ne guérit pas ; et les hommes civilisés ne sont pas moins disposés à s'écrier et ne s'écrient pas avec moins d'emportement que les peuples les plus sauvages : *Brisons ces liens, et jetons loin de nous ces cordes*¹⁹. Jésus-Christ ne verrait qu'une différence entre ses ennemis juifs et ceux que je suis obligé d'appeler ses ennemis chrétiens, ou, si vous le voulez, entre ses anciens et ses modernes persécuteurs, c'est que, parmi

19. Psaume 2.3

les premiers, plusieurs s'imaginaient, en le persécutant, rendre service à Dieu²⁰, tandis que nul des seconds ne peut avoir et n'a cette pensée. La leur attribuer ne pourrait être, au point où nous en sommes, qu'une raillerie du plus mauvais goût. Rendre service à Dieu ! Eh ! qui, parmi eux, se soucie de Dieu le moins du monde, et surtout de rendre service à Dieu ? Ils n'oseraient pas même vous dire qu'ils veulent rendre service à l'humanité : cette parole, s'ils essayaient de l'articuler, s'arrêterait sur leurs lèvres. Ils n'oseraient pas davantage dire ni penser que c'est à eux-mêmes qu'ils veulent rendre service : ils savent trop bien qu'au terme de cette guerre, encore qu'ils fussent vainqueurs (et je ne pense pas qu'ils l'espèrent) il n'y a pour eux ni gloire ni paix. Ils savent bien, au fond du cœur, qu'en ôtant Jésus-Christ du monde, ils dépouillent l'humanité et se dépouillent eux-mêmes. Et que savons-nous si quelques-uns, en secret, ne s'avouent pas toute la portée de leurs actes, et si, à l'avertissement d'un Gamaliel : *Prenez garde qu'il ne se trouve que vous avez fait la guerre à Dieu !*²¹ ils ne seraient pas tentés de répondre : Tais-toi, vieil insensé ! ne vois-tu pas que c'est justement ce que nous voulons ?

Quoi qu'il en soit, si la vérité peut avoir des ennemis, le Fils de Dieu a des ennemis, et comme ce qui est parfait ne peut être ni faiblement aimé, ni faiblement haï, les ennemis du Fils de Dieu sont tout prêts, l'occasion leur en étant donnée, à devenir ses meurtriers. Jésus-Christ eut jadis, il a encore, il aura toujours des persécuteurs. Terrible pensée, même pour ceux qui le persécutent ; car vous cherchiez longtemps avant de trouver un homme à qui n'inspire pas une véritable horreur la pensée d'être l'ennemi de Jésus-Christ. Mais, à votre compte, qu'avons-nous prétendu faire en vous prouvant que Jésus-Christ a des ennemis, qui, tous les jours encore, et de tout leur pouvoir, le crucifient et le livrent à l'ignominie ? Est-ce votre haine ou votre pitié que nous vous demandons pour eux ? et, n'ayant pas craint de prendre la défense des Juifs, reculerons-nous devant

20. Jean 16.2

21. Actes 5.39

la pensée de nous faire l'avocat de ceux dont la fureur insensée dresse aujourd'hui de nouveau une croix à l'Ami des hommes ? Ah ! pouvons-nous craindre de nous égarer en suivant l'exemple du Sauveur, et en disant, du fond de notre abjection, comme lui du haut de son trône sanglant : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*²² ? Car, à les prendre en général, ils ne savent ce qu'ils font ; et leur ignorance n'est pas tout entière à leur charge ; d'autres en partagent avec eux la responsabilité, et qui sait si vous et moi n'en répondrons pas devant Dieu ? Qui sait s'il n'en est pas, dans le nombre, qui se seraient laissé instruire si on l'eût bien voulu ? Qui sait si, de ces bouches qui s'ouvrent au blasphème, des louanges et des cantiques ne s'élèveraient pas vers le Christ ? Savons-nous, d'aucun d'eux, si, jusqu'à ce jour, il a tenu à lui d'en savoir davantage, et si les idées que, de bonne heure, on lui a données de Jésus-Christ et du christianisme, n'en ont pas fait pour lui de tristes et hideux fantômes ? Savons-nous si Jésus-Christ ne les attend pas, comme saint Paul, sur le chemin de Damas ; si nous ne verrons pas plusieurs d'entre eux, de persécuteurs, devenir apôtres ; si, pour tout dire en un mot, les derniers ne seront pas les premiers, et les premiers peut-être les derniers ? Et quoi qu'il en soit, la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. La colère de l'homme est toujours injuste. Ce qui est juste de sa part, ce qui lui sied, ce qui lui sert, c'est d'avoir pitié des autres comme on a eu pitié de lui. Qu'il défende au lieu d'accuser. Qu'il s'empare avec bonheur, à l'appel de Dieu lui-même, de cette fonction de défenseur officieux où le Juge suprême lui permet, si l'on peut dire ainsi, de suppléer Jésus-Christ : *N'y aura-t-il personne*, dit l'Eternel dans le prophète, *n'y aura-t-il personne pour intercéder ?*²³ Jésus-Christ a répondu à cet appel : nous, ses disciples, n'y répondrons-nous pas ? Ne voudrions-nous pas, appuyés sur lui, intercéder comme lui ? Trouverons-nous autre chose dans nos cœurs qu'une compassion douloureuse et des prières ferventes pour des hommes qui, s'ils sont aveugles et injustes, ne sont que ce que

22. Luc 23.34

23. Esaïe 59.16

nous avons été, que ce que nous sommes naturellement, et le sont à leur dommage et à leur perte ? Bannissons de notre cœur tout autre sentiment, renonçons à tout autre office ; et à mesure que nous voyons des infortunés faire la guerre à Dieu, prenons la justice et la miséricorde pour ceinture de nos reins ; combattons le combat de la charité ; intercédons auprès de Jésus-Christ pour ses ennemis, et, si j'ose le dire, auprès des ennemis de Jésus-Christ pour celui dont, après dix-huit cents ans, ils font encore leur victime. Au lieu de mesurer notre colère à leur crime, faisons de leur crime la mesure de notre pitié ; que leurs torts nous rappellent d'abord les nôtres, si facilement et promptement oubliés ; et, dans la confusion de cet humiliant souvenir, que nos larmes coulent à la fois sur notre infidélité, sur la leur, et sur la bonté de Dieu, qui n'a point de plus cher dessein que d'effacer l'une et l'autre.

SECOND DISCOURS

C'est d'abord aux ennemis du christianisme que nous avons appliqué les paroles de notre texte. L'application n'était que trop légitime, et pour la justifier, nous n'avons rien eu à forcer. Jésus-Christ et le christianisme étant un, haïr et tuer étant un, comment ne pas rapporter tout d'abord à ceux qui haïssent l'œuvre du Christ cette déclaration de notre texte : *Ils crucifient de nouveau, selon leur pouvoir, le Fils de Dieu, et le livrent à l'ignominie ?* Nous avons été contraints de reconnaître des meurtriers et des bourreaux du Fils de Dieu, je ne dis pas chez les plus sauvages, chez les plus violents et chez les plus corrompus des hommes, mais aussi chez les plus civilisés, chez les plus doux et chez les plus honnêtes selon le monde. Inévitable conclusion ! effrayante pensée ! Ainsi donc des hommes incapables de tout autre crime sont capables de celui qui surpasse et qui résume tous les crimes ! Ainsi des hommes inoffensifs, paisibles, dont la vue n'excite aucun effroi, dont le caractère inspire la confiance, et que distingue peut-être, entre tous les hommes, la régularité de leur conduite, sont en secret, à l'insu de tout

le monde et d'eux-mêmes, les imitateurs et les pareils de ces infortunés dont les clameurs sanguinaires pressaient le supplice du Fils de Dieu ! A leur insu, le sang rougit leurs mains ; et quoique, à l'exemple de Pilate, chacun d'eux se dise peut-être : Je suis net du sang de cet homme, je m'en lave les mains ; cette tache leur reste, et leur restera toujours ! Si l'infortuné gouverneur de la Judée est mort irréconcilié, rien ne peut nous donner de son malheur dans l'autre monde une plus vive idée que l'image d'un misérable qui, cherchant à faire disparaître de ses mains la trace sanglante d'un parricide, les laverait et les relaverait, durant des siècles et des siècles, dans le bassin de l'Océan, et verrait l'Océan lui-même se changer en sang à mesure qu'il y plonge en désespéré ses mains criminelles. « Je m'en lave les mains », dirait-il sans cesse, et la fatale couleur reparaitrait toujours plus vive. « Je m'en lave les mains », dit également cet ennemi de Jésus-Christ ressuscité, et le crime qu'il n'a pas commis effectivement, mais qu'il commet tous les jours en esprit, s'attache et s'incruste, en traits de sang, à ses mains d'honnête homme, jusqu'à ce qu'il les ait lavées dans l'eau vive du repentir et dans les larmes de l'amour.

Ce que nous avons été forcés de dire des ennemis de Jésus-Christ, nous ne l'avons point dit des incroyants. A Dieu ne plaise que nous appelions ennemi quiconque ne croit pas ! Celui qui, ne connaissant pas encore le secret de la divine clémence, a faim et soif de ce pardon et de cette justice qui sont en Jésus-Christ, bien loin d'être un ennemi du Sauveur, à peine est-il un incroyant. Et tout ce qu'il y a d'hommes pareils parmi ceux qui ne confessent pas encore le nom du Fils de Dieu, fait partie, sans le savoir, de l'héritage du Fils unique et du troupeau du bon berger. Gardons-nous donc d'étendre au-delà de toute mesure l'application des paroles du texte ; mais n'allons pas non plus la resserrer. Ce n'est pas uniquement, ce n'est pas même principalement de ceux qui font la guerre au christianisme, qu'il est dit qu'ils crucifient de nouveau le Sauveur. Les paroles qui précèdent dirigent nos regards d'un autre côté. L'apôtre y parle de ceux

qui, après avoir été illuminés et rendus participants du Saint-Esprit, après avoir goûté le don céleste et les puissances du siècle à venir, sont retombés, c'est-à-dire sont rentrés dans cette masse confuse, du sein de laquelle les avait fait sortir une dispensation de miséricorde.

Ceci est aussi mystérieux que terrible. Retombés, avez-vous dit, saint apôtre ? Et d'où retombés ? Des bras mêmes de Dieu. Car vous avez dit (et que pouviez-vous dire de plus fort ?) qu'ils avaient goûté le don céleste, à savoir la félicité du ciel, et les vertus du siècle à venir, à savoir quelque chose de la joie, des lumières et de la vie de l'éternité. N'est-ce pas retomber du ciel et des bras mêmes de Dieu ? Quoi donc ? le ciel même ne serait pas un lieu de sûreté ! Quoi ? les bras éternels pourraient avoir de faibles étreintes ! une force quelconque pourrait arracher à Dieu les âmes qu'il a recueillies sur son cœur ! et cet asile ne serait inviolable et sacré que pour les âmes irrévocablement affranchies des liens de la mortalité ! Oserai-je tout dire ? Un disciple aurait recueilli les intimes confidences du Maître, aurait pu, dans des heures solennelles, reposer sa tête sur la poitrine de Jésus, et puis... mes frères, j'ai pitié de vous et de moi-même, et la douloureuse horreur dont je vous vois saisis m'avertit de ne pas continuer. . . je m'incline devant un mystère de terreur, et je dis : s'il est possible, quoique sans doute excessivement rare, que des âmes retombent de si haut, elles ne le peuvent sans être misérablement brisées ; leur abjection et leur malheur vont être proportionnés à leur bonheur et à leur gloire, hélas ! et sans doute aussi leur haine à leur amour ! N'est-ce pas l'histoire de toutes les apostasies ? et soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas, ne les verra-t-on pas crucifier le Fils de Dieu et le livrer à l'ignominie ? Nous ignorons si Jésus-Christ peut avoir des ennemis plus acharnés ; mais par qui peut-il être et fut-il jamais plus déshonoré ? La flagellation et les crachats du prétoire ne sont rien en comparaison.

Mais ceci nous amène à vous et à nous tous. Assez longtemps la parole du texte a tourné autour de vous, pareille à l'aigle qui décrit plusieurs

cercles dans les airs avant de fondre sur sa proie. La voici qui, de tout son poids, tombe à la fin sur vous qui m'écoutez, et sur moi-même qui vous parle.

Car, soit que nous ayons goûté le don céleste et les puissances du siècle à venir, soit que ces privilèges nous soient demeurés étrangers, une chose du moins est certaine, c'est que nous tous qui sommes ici nous faisons profession de croire en Jésus-Christ et de l'adorer. Nous portons son nom, nous sommes réputés membres de sa famille, et nous suivons sa bannière, comme celle de notre chef, au moins dans ses triomphes et dans ses fêtes. Mais si nous la délaissions à l'heure du combat (et cette heure, à dire vrai, c'est toute la vie), que dis-je ? si, après avoir arboré cette bannière avec de grands cris de joie, nous laissons tramer ses plis glorieux dans la poussière et dans la boue ; si, comme ces soldats dont on admire l'excellente tenue les jours de parade, mais qui ne sont en effet que des soldats de parade, nous résistons à l'appel qui nous convoque de toutes parts pour la défense de la patrie et des lois ; si, pour tout dire en un mot, nous renonçons par nos œuvres le maître que nous honorons de nos lèvres ; si, chrétiens dans le temple, nous ne le sommes pas dans le monde, et si nous donnons ainsi à ceux qui n'ont pas fait la même profession que nous les plus fortes raisons de révoquer en doute cette puissance régénératrice de l'Évangile que, tous les dimanches pour le moins, nous venons reconnaître et bénir dans cette enceinte, je vous le demande, n'y a-t-il rien de commun entre nous et les ennemis de Jésus-Christ, rien de commun entre nous et les infortunés qui le trahissent ?

La religion, pour un très grand nombre d'individus, est un livre écrit dans une langue étrangère. S'ils daignaient l'ouvrir, ce livre excellent, je veux dire s'ils examinaient par eux-mêmes et en elle-même la religion qui leur est proposée, ils verraient bientôt que la langue de ce livre mystérieux est une langue humaine, universelle, intelligible à tous, une langue, du moins, que tout le monde peut apprendre. Mais au lieu de s'en as-

surer, ils recourent aux traductions. Ces traductions, dont les meilleures sont imparfaites et dont la plus fidèle est bien loin de rendre toute la force de l'original, ce sont les chrétiens, ce sont tous ceux qui font profession de christianisme. Entre ces traductions, ils ne choisissent pas même, ou s'ils choisissent, vous savez comment. Et en tout cas, si celle qu'ils ont rencontrée est obscure, incorrecte, grossièrement inexacte, toute pleine d'énormes contresens, si elle fait dire au texte le contraire de ce qu'il a dit, ils s'en contentent, ils s'imaginent connaître le livre, et le jugent sans appel d'après cette version infidèle. Ils ont tort, vous n'en doutez pas ; mais que pensez-vous des traductions ? en d'autres termes, que pensez-vous de vous-mêmes ? qu'avons-nous tous à confesser si notre vie est aussi païenne que notre culte est chrétien, et si nous avons fourni par nos œuvres un prétexte tout au moins, un prétexte avidement saisi, pour ne pas entrer plus avant dans l'examen d'une doctrine qui ne saurait, dit-on, être sainte puisque ses sectateurs sont si éloignés de l'être ? Nous repoussons avec une sorte d'indignation cette idée de crucifier Jésus-Christ que notre texte exprime si durement ; mais qu'avons-nous fait que le crucifier, autant qu'il dépendait de nous, dans l'opinion du monde ? Et pour ne rien dire de ceux qui étaient bien décidés à ne pas se rendre, pour ne parler que de ceux qui étaient incertains, ébranlés, comment nous dissimuler que nous avons crucifié Jésus-Christ dans la pensée de ces hommes qui n'attendaient peut-être qu'un signe de sa présence pour s'écrier : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*²⁴ que nous l'avons crucifié dans le cœur de ces personnes sincères, qui nous disaient, comme autrefois les mages : *Où donc est le roi des Juifs qui est né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer !*²⁵ Et s'il est vrai, ainsi que plus d'un passage nous le fait entendre, que Jésus-Christ naisse de nouveau dans le cœur de chacun de ceux que la grâce amène à la connaissance de l'Évangile, et qu'il y repose comme dans le plus pauvre des berceaux ou comme dans la plus humble des crèches,

24. Matthieu 21.9

25. Matthieu 2.2

il est donc vrai que nos mains criminelles auront été arracher de cet asile l'enfant Jésus, encore enveloppé de ses langes, pour le clouer misérablement à l'arbre maudit ! Si ces images vous révoltent, laissons, j'y consens, les images. Aussi bien notre texte nous donne le choix entre ce langage et un autre. Il nous accuse de *livrer le Fils de Dieu à l'ignominie*. Aimez-vous mieux cette expression ? Et vous trouverez-vous moins coupables, moins malheureux, de l'avoir livré à l'ignominie, de l'avoir condamné à l'exposition, que de l'avoir, autant que vous pouviez le faire, condamné à mourir ? car l'ignominie est la seule mort dont il puisse aujourd'hui mourir, et combien de fois, grâce à nous, a-t-il subi cette mort !

Il n'a pas fallu, pour cela, nous abandonner aux excès que le monde lui-même flétrit. Et qui sait si, dans ce cas, nous eussions fait autant de tort à la cause de notre maître ? Peut-être on eût dit : « Ces gens vous en imposent ; ils sont décidément hors des termes de leur religion ; le témoignage qu'ils rendent contre elle est calomnieux ; ce sont de faux témoins qu'il ne faut pas écouter ; écoutons-en d'autres, ou, mieux encore, allons voir nous-mêmes ce qu'il en est et n'en croyons que nos yeux. » Mais une vie sans beauté comme sans laideur, une vie médiocre, commune, vulgaire, où la morale des honnêtes gens remplace la sainteté des enfants de Dieu, qu'y a-t-il de plus propre à retenir dans l'erreur ces personnes trop nombreuses pour qui les chrétiens, les premiers venus d'entre les chrétiens, sont le christianisme lui-même ? Une vérité a survécu dans les esprits à toutes les vérités et domine toutes les erreurs, c'est que, si Dieu a parlé, ce n'est pas pour dire des choses triviales, que, s'il est venu dans le monde, ce n'est pas pour y faire des choses vulgaires, et que, s'il a donné des lois, ce sont des lois parfaites. Or, dans le monde, chacun sait assez bien, au moins pour le compte d'autrui, en quoi consiste la perfection, et, parmi les hommes du monde, il n'en est pas un qui n'adresse à quiconque prétend avoir eu communication des oracles de Dieu, la même question que Jésus-

Christ adressait à ses disciples : *Que faites-vous d'extraordinaire ?*²⁶ L'extraordinaire, c'est ce qu'on attend de nous ; et sans doute il suffit, pour qu'on l'attende, que nous ayons professé l'extraordinaire opinion que Dieu nous a tant aimés que de se faire homme pour nous sauver. Le monde, sur ce point, ne prend pas le change, et s'il se fait grâce à lui-même de tout, il ne nous fait grâce de rien. Quand donc il nous voit tels que nous sommes pour la plupart, quand il ne reconnaît pas en nous de nouvelles créatures, quand rien dans notre vie ne lui paraît s'élever au-dessus du niveau général, quand il a cherché vainement ces violents qui ravissent le royaume céleste, quand il ne nous voit pas mourir tous les jours avec Celui et pour Celui qui est mort pour nous ; quand, en un mot, il demande des miracles et qu'il n'en trouve point, il n'est pas étonnant qu'il se dise : « Quoi ! n'est-ce que cela ? Mais nous en ferions bien autant. Ces gens-là prétendent que la Divinité elle-même s'est abaissée pour eux jusqu'à leur nature et jusqu'à la mort : de grâce, que feraient-ils de moins s'ils ne le croyaient pas ? La religion de Dieu, s'il en est une, ne souffre pas la médiocrité ; le médiocre, dans ce genre, c'est le faux. Il faut donc ou que ces chrétiens ne soient pas de vrais chrétiens, ou que le christianisme ne soit pas vrai. » Entre ces deux conclusions, à laquelle croyez-vous que s'arrêtera cet homme du monde ? Si vous considérez que la première étant la plus juste, la seconde est la plus commode, que n'avez-vous point à craindre des impressions que le monde aura nécessairement reçues de votre vie et de vos mœurs ?

Et remarquez (car je me plais à rendre au monde toute la justice que je puis lui rendre, et à reconnaître combien, sur certains points, il est judicieux), remarquez que le monde ne vous demande pas la perfection. A ses yeux, être chrétien, ce n'est pas être parfait ; mais tout au moins c'est aspirer à l'être, et ce besoin de perfection a des conséquences, des effets auxquels on ne peut pas se tromper. Il y a un abîme entre ceux qui éprouvent ce besoin et ceux qui ne l'éprouvent pas. Les uns marchent et les autres

26. Matthieu 5.47

sont immobiles. Les uns se reposent en eux-mêmes, les autres ne se reposent qu'en Dieu. Les uns comptent avec Dieu, les autres ne comptent pas. Les uns regardent en arrière, les autres regardent en avant. Les uns veulent vivre avant de mourir, les autres veulent mourir pour vivre. Les uns cultivent des vertus humaines, les autres des vertus divines. Les premiers peuvent avoir cette modestie qui est le bon sens et le bon goût de l'amour-propre ; les seconds s'appliquent à l'humilité, par qui l'amour-propre lui-même est exclu. Ici règne peut-être l'aimable bienveillance ; là fleurit, ou tout au moins s'efforce d'éclorre, la céleste charité. Chez les uns chaque devoir a des limites précises, chez les autres il n'en a point. La vertu chrétienne est pour eux cette sphère sublime « dont le centre est partout et la circonférence nulle part ». Dieu est ce centre ; or Dieu est infini : où seraient les bornes d'une sphère dont le centre même est infini ? Telles sont les pensées qui donnent à la vie chrétienne son incomparable caractère ; et, croyez-le bien, malgré leur aveuglement sur ce qui les concerne, les hommes du monde ne font grâce d'aucun de ces traits à ceux qui se disent chrétiens.

Après cela, vous vous demanderez peut-être avec inquiétude qui, des prétendus amis ou des ennemis déclarés du christianisme, porte le plus de dommage à la cause de Jésus-Christ ? Il suffirait, je crois, de remarquer que le nombre des premiers, aujourd'hui encore, l'emporte de beaucoup sur celui des derniers ; mais j'aime mieux vous présenter une autre considération. Un admirable instinct a dit, en tout temps, à la multitude : que la bonne vie est la conséquence et la marque de la bonne doctrine. Or, je puis dire sans injustice qu'en général cette marque ne se trouve pas chez les ennemis de Jésus-Christ. Leur vie n'est pas à la gloire de leurs opinions, et le peuple n'hésite pas à prononcer que la vérité n'est pas là puisque la vertu n'y est pas. Si cette conviction du peuple ne les empêche pas absolument de faire du mal au christianisme, il faut avouer que leur influence en est d'autant moindre. On sait bien du moins qu'ils n'ont rien à donner, et si,

pour un temps, ils détachent du christianisme les esprits de plusieurs, ils ne parviennent pas à les attacher à leurs propres vues. Il y a plus encore. A voir comme va le monde lorsqu'il se sépare de Jésus-Christ et le renie, on se sent repoussé par l'effroi et par une sorte d'instinct vague vers ce Fils de l'homme, dont le nom seul éveille dans les âmes je ne sais quelle idée de paix, de sécurité, d'harmonie. Mais en se retournant ensuite vers les chrétiens, et en leur appliquant le même principe, le peuple se sent pris, à leur sujet, des mêmes doutes et de la même défiance que lui a inspirés la conduite des ennemis de l'Évangile. Il pourrait examiner sans doute ; il pourrait, si l'on peut s'exprimer ainsi, lire la vérité chrétienne dans des exemplaires plus corrects, qui, grâces à Dieu, ne manquent pas ; il pourrait la lire surtout dans cet exemplaire incomparable, qui est Jésus-Christ ; mais le fera-t-il ? n'est-il pas à craindre qu'il s'en tienne à ses premières rencontres, à ses premières impressions ; et si elles n'ont pas été favorables à la cause de la religion, n'en répondrons-nous pas ? Et avec quelle frayeur ne serons-nous pas contraints de nous dire : Les adversaires ont démenti par leurs œuvres une doctrine d'erreur, et nous avons démenti par nos œuvres une doctrine de vérité !

Il ne nous reste plus qu'à mesurer la distance entre la tâche que nous avons accomplie et celle qui nous était imposée. Nous avons crucifié le Seigneur de gloire, et nous devons nous faire crucifier pour lui ; nous l'avons fait mourir dans le cœur de nos frères, et nous devons mourir pour lui dans notre propre cœur ; nous devons répandre sa gloire, et nous l'avons rendu méprisable. La jeune femme à qui un illustre époux vient de donner son nom, sent avec une humble fierté que l'honneur de ce nom lui est désormais confié, et elle se respecte dans la personne de son époux, autant, pour le moins, que dans sa propre personne. Que de ménagements délicats ! quelle vigilance ! quel soin jaloux de sa propre réputation, qui n'est plus seulement la sienne ; et que ne fera pas, pour la conservation d'un si précieux dépôt, le respect le plus profond uni à la plus profonde

tendresse ! Ah ! les apparences mêmes, les plus faibles apparences de mal, comme elles seront évitées ! et combien plus la moindre, la plus imperceptible réalité ! Eh bien ! non, elle se joue de cet honneur ; elle le compromet par des imprudences, elle le flétrit par des fautes ; elle n'avait accepté ce nom glorieux que pour l'avilir ; elle a si bien fait qu'un nom qui n'eût éveillé, sans elle, que des idées et des sentiments respectueux, ne peut plus être prononcé sans exciter dans l'esprit de tout le monde un mépris amer, un invincible dégoût. De qui donc venons-nous de tracer l'image ? Ce n'est pas de vous sans doute, épouse du Seigneur, Eglise sans tache, sainte et irrépréhensible²⁷, dont nul ne peut dire : Elle est ici, ou elle est là ; car elle est partout répandue. Mais ce portrait n'est-il pas celui de cette multitude qui invoque le nom de Jésus-Christ et qui semble ne rien négliger pour prouver qu'elle ne lui appartient pas ?

Et pourtant elle lui appartient ; il ne l'a pas vainement, il ne l'a pas dérisoirement appelée à sa connaissance. Elle-même, elle ne peut pas le désavouer. Si elle ne se presse pas avec amour autour de lui, elle ne se presse pas non plus autour de quelque autre, et, de même qu'autrefois Simon-Pierre, elle semble dire à Jésus : *A qui irions-nous, Seigneur ?*²⁸ ou comme Asaph : *Quel autre avons-nous dans le ciel que toi ?*²⁹ Elle en a vu assez pour parler ainsi, et point assez pour agir ainsi qu'elle parle. Qu'est-ce que cette foi, dont elle ne peut briser les liens, mais dont elle ne tire pas les conséquences et dont elle ne recueille pas les fruits ? Cette foi la pourra-t-elle sauver ? Cette foi, au contraire, ne la condamnera-t-elle pas ? Et n'est-ce pas une chose déplorable, effrayante, que de voir tant d'hommes réunis au nom de Jésus-Christ pour crucifier Jésus-Christ, ou, ce qui est la même chose, pour le livrer à l'ignominie ?

Il est un rapprochement qu'en vain nous voudrions nous interdire, et que plusieurs de vous peut-être ont déjà fait avant nous dans le secret

27. Ephésiens 5.27

28. Jean 6.68

29. Psaume 73.25

de leur esprit. Nous vivons dans une confédération qui se dit chrétienne, et qui a pris pour symbole, pour signe de ralliement, la croix de Jésus-Christ. On dirait que, républicaine et libre, la Suisse n'a voulu avoir pour roi que le roi du ciel. Notre patrie est chrétienne de profession, comme nous le sommes tous, nous que ce temple voit réunis. Elle a, comme chacun de nous, arboré la bannière du Prince de la paix, bannière où, parmi d'admirables devises, celle-ci se lit bien distinctement : *La paix naîtra de la justice*³⁰. Or, maintenant, qu'est-ce que j'entends, et qu'est-ce que vous avez entendu ? Un cri de douleur perçant, formidable, immense, au milieu duquel se distinguent les gémissements désespérés de ces enfants ou de ces pères, à qui leurs pères ou leurs enfants viennent d'être enlevés par une mort tragique³¹. Qu'ai-je vu et qu'avez-vous vu ? Des hommes qui se traitent publiquement de *fidèles et chers confédérés*, des hommes qui ont pris le Père de notre Seigneur Jésus-Christ pour témoin et garant de leur alliance, courant au-devant les uns des autres, non pour s'embrasser, mais pour se détruire, un sang fraternel répandu par des mains fraternelles sur cette terre qui se dit chrétienne, ...et, nouvelle Rachel, la patrie pleurant ses enfants et ne voulant point être consolée parce qu'ils ne sont plus !... Longtemps avant ces scènes d'horreur et de deuil, qu'avez-vous vu, et qu'avez-vous entendu ? Oh ! que de choses, propres à nous couvrir de honte, quand nous nous rappelons que notre Dieu n'est pas un Dieu de confusion, mais un Dieu de paix ! Que d'autres jugent entre les partis ; le ministère que j'accomplis en ce moment me dispense d'une pareille fonction, et je n'accuse personne en particulier, mais j'accuse tout le monde. Si nous avons été contraints de voir ce que nous voyons, c'est que nous ne sommes pas ce que nous prétendons être ; c'est qu'à nous prendre en masse, nous n'avons de chrétien que le nom. Il n'y a plus moyen de s'y tromper ; la couverture, pour parler avec le prophète, est trop étroite pour

30. Esaïe 32.17

31. Allusion aux événements de 1844 et 1845 et spécialement à l'expédition des corps-francs contre Lucerne et au combat sanglant du 31 mars 1845, prodromes de la guerre du « Sonderbund ».

nous envelopper, et notre uniforme de soldats du Christ ne peut nous déguiser plus longtemps. Si nous étions chrétiens, nous serions en paix les uns avec les autres, car le christianisme c'est la paix ; et encore n'aurions-nous point, comme plusieurs se l'imaginent, payé de notre liberté cet inestimable avantage, car le christianisme c'est la liberté. Oui, la liberté, l'égalité, la civilisation, ces biens dont nous sommes si jaloux, ont coulé sur la terre, avec la vérité et le salut, des blessures divines de Jésus-Christ. Hors de lui et de ses enseignements, nous n'aurons jamais qu'une liberté tyrannique, qu'une égalité sauvage, qu'un semblant de justice et que l'extérieur de la civilisation. Il n'y avait qu'à être chrétiens pour avoir tout ce que nous avons si ardemment convoité, pour en avoir la réalité, dis-je, et non la trompeuse apparence. Mais avons-nous été chrétiens ? le sommes-nous ? la majorité du peuple est-elle chrétienne ? je me réduis encore, et je dis : Y avait-il, en tous lieux, dans notre patrie, assez de chrétiens pour saler la masse entière, et le sel lui-même n'avait-il pas perdu sa saveur ?

Que chacun réponde, comme il croira devoir le faire, à ces questions générales ; mais que chacun s'en adresse une plus particulière. Un peuple chrétien est un peuple de chrétiens, car ce n'est pas le peuple, c'est l'individu qui croit, qui espère, qui aime et qui obéit. C'est de la piété des particuliers que se compose, si l'on veut l'appeler ainsi, la piété publique ; et de même qu'une famille de païens ne peut être une famille chrétienne, un peuple ne saurait être chrétien s'il est formé de familles qui ne le sont pas. Tout est réel, tout est substantiel dans le royaume de Dieu, et la fiction n'y a point de place. Pour que le peuple soit chrétien, il nous faut, chacun de nous, commencer par l'être, et si le christianisme lui seul peut sauver notre patrie, le soin de la sauver regarde chacun de nous. Or, qu'est-ce que chacun de nous a fait pour la sauver ? qu'est-ce que chacun de nous n'a pas fait pour la perdre ? Rien, direz-vous peut-être, rien dans un sens ni dans l'autre ; car chacun de nous, dans la masse, est trop peu de chose. Qui vous l'a dit ? qu'en savez-vous ? et dans tous les cas, montrez-moi com-

ment la masse pourrait être chrétienne, si vous ne l'êtes pas vous-mêmes, et dites-moi qui doit commencer, sinon chacun de nous, également, indistinctement. Trouvez-vous plus raisonnable que chacun attende, pour être chrétien, que tout le monde le soit devenu ? Mais tout le monde ayant le droit d'attendre, on attendra éternellement.

Dieu nous préserve de ne voir dans la profession et dans la pratique du christianisme qu'un moyen de prospérité temporelle ! Mais il est certain, d'un autre côté, il est même avoué de tous, que le christianisme, cru et pratiqué, est pour les nations comme pour les familles, pour les familles comme pour les individus, le seul gage du bonheur qui peut encore se réaliser sur cette terre d'exil. Et c'est pourquoi je dis que tout chrétien qui n'accomplit pas sa foi dans ses œuvres³², est responsable, pour sa part, de tous les malheurs publics ; pour sa part, que dis-je ? il est caution solidaire de toute la somme de bonheur que notre condition rendait possible, et il lui sera demandé compte, à lui personnellement, de tout ce bonheur perdu. Abaissez donc vos regards sur vous-mêmes à la vue des calamités nationales ; accusez-vous vous-mêmes ; et, sans refuser aux victimes de nos misérables discordes la compassion qui leur est due, gardez beaucoup de pitié pour vous-mêmes.

Abaissez vos regards, et puis relevez-les. Dirigez-les avec autant d'espoir que de confusion vers le divin protecteur de vos âmes et le divin patron de l'humanité. Unissez votre cœur, par la ferveur de vos prières, à ce divin cœur de Jésus, qui renferme d'inépuisables trésors d'amour et de justice, comme son esprit renferme d'inépuisables trésors de science et de sagesse ; et lorsque, à la suite de communications intimes, vous aurez, selon l'expression de l'apôtre, *les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus*³³, sachez que vous avez recueilli dans le ciel du bonheur pour la terre, que votre indigence, dès ce moment, a de quoi enrichir l'indigence de vos frères, et

32. Jacques 2.2

33. Philippiens 2.5

que vous venez d'acquérir, pour ceux qui sont près, peut-être même pour ceux qui sont loin, des gages et des éléments de paix. Vous ne pouvez pas tout, faites ce que vous pouvez ; regardez au devoir beaucoup plus qu'au succès ; remettez entre les mains de Dieu les intérêts d'une cause qui est la sienne, et croyez, sans jamais douter, à la profondeur de ses compassions comme à l'incorruptibilité de sa justice et de sa sainteté.

Jésus accomplissant la Loi

« Ne pensez point que je suis venu abolir la loi et les prophètes ; je suis venu, non les abolir, mais les accomplir ; car je vous dis en vérité que, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota, et à un seul trait de lettre. Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements, et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des pieux ; mais celui qui les aura observés et enseignés, celui-là sera estimé grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

(Matthieu 5.17-20.)

Il fut un temps où tout le monde semblait honorer Jésus-Christ. De toutes les parties de la Judée, on accourait, on se pressait autour de lui pour écouter ses paroles. Une immense multitude, affamée de l'entendre, couvre aujourd'hui les pentes d'une colline où Jésus est monté avec ses disciples. Il ouvre la bouche ; il enseigne ses apôtres, et, avec ses apôtres, tout ce peuple qui fait silence pour ne pas perdre un mot de ses enseignements.

Que va leur enseigner ce divin Rédempteur ? La rédemption, pensez-vous ? la grande nouvelle de la rémission des péchés ? Il va probablement déployer à leurs yeux ses pouvoirs de Médiateur et de Sauveur ? Nullement. Ce n'est pas le prédicateur de la grâce qu'ils vont entendre, c'est

le prédicateur de la justice. – Pourquoi vous en étonner ? Pourquoi Jésus débiterait-il par d'autres enseignements ? A quoi bon parler de grâce à qui ne croit pas en avoir besoin ? Et comment en sentirait-on le besoin si d'abord on ne connaissait toutes les exigences et toute la sainteté de la loi qu'on a transgressée ? Il est donc naturel que celui qui est le Saint de Dieu aussi bien que le frère aîné de l'humanité, prêche la justice avant de prêcher la grâce.

Mais dans cette multitude qui l'écoute, il y a deux sortes de personnes. Il y en a qui haïssent la loi, et toute loi, parce qu'une loi est un frein, une limite, et que leurs passions n'en veulent point accepter. Il y en a qui professent un grand respect pour la loi de Moïse, qui se piquent d'en être les observateurs les plus rigides, et à qui cette affectation d'obéissance et de scrupule a valu, parmi le peuple juif, beaucoup de considération et d'autorité.

Les uns et les autres se disent probablement : Que va nous enseigner ce nouveau docteur ? Il y a déjà une loi, une loi réputée divine, une loi jugée parfaite, une loi très rigoureuse. Que reste-t-il à faire à Jésus ? Va-t-il peut-être abolir, ou du moins mitiger la loi ? « Ah ! disent les premiers, dans ce cas il est le bienvenu ! » – « A Dieu ne plaise, disent les seconds, qu'il abolisse cette loi qui fait notre gloire, notre puissance, et qui, en tombant, nous entraînerait dans sa chute ! Qu'il la confirme donc, ou qu'il soit jugé faux prophète ! »

Jésus, qui lit dans le cœur des uns et des autres, répond à leur pensée. *Ne croyez pas*, dit-il aux premiers, *que je sois venu ABOLIR la loi* ; et de ce seul mot, il réduit à néant leurs folles espérances. Folles dans tous les cas, puisque, si ce docteur parle en son propre nom, il n'a évidemment pas le droit d'abolir ou d'altérer la loi, et que, s'il vient de Dieu, il est impossible qu'il l'abolisse, car se serait abolir Dieu lui-même. La loi est nécessaire entre Dieu et la créature ; la loi est essentielle à notre nature morale, notre conscience nous disant à tous que nous avons des devoirs

et que nous sommes faits pour obéir ; la loi est éternelle comme nos rapports avec Dieu et comme Dieu même ; la loi, c'est la vérité dans l'ordre moral : or la vérité peut-elle être abolie ? Peut-il arriver un temps, des circonstances peuvent-elles survenir, une dispensation peut-elle se prévoir, où la vérité cessera d'être la vérité, où l'homme ne sera plus l'homme, où Dieu ne sera plus Dieu ? C'est alors seulement que la loi ne serait plus la loi. Elle peut s'accomplir avec plus ou moins de facilité, dans des circonstances plus ou moins favorables ; elle peut recevoir telle ou telle forme, telle ou telle expression ; mais abolie ou altérée ? elle ne peut l'être jamais. Aussi Jésus dit aux uns : *Je ne suis pas venu pour abolir la loi. – Je suis venu,* dit-il aux seconds, *je suis venu pour ACCOMPLIR.* Ce seul mot leur donne déjà de l'inquiétude. Qu'est-il besoin d'*accomplir* cette loi ? N'est-elle pas parfaite ? Que reste-t-il à faire que de la maintenir religieusement ?

Un moment, Jésus-Christ paraît entrer dans leur pensée : *Pas un iota,* dit-il, *de cette loi, pas un trait de lettre* des mots dont elle se compose *ne restera sans accomplissement, jusqu'à ce que la terre et les deux disparaissent.* Mais il continue de s'expliquer. Cet accomplissement n'est pas ce qu'ils entendent. Il s'agit de passer de la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie, d'une obéissance extérieure et matérielle à une obéissance intérieure et spirituelle, de l'œuvre des mains à celle du cœur, de l'offrande des biens à celle de nous-mêmes, du sacrifice des boucs et des génisses à celui du sacrificeur. Il ne s'agit pas d'une nouvelle loi, mais d'un esprit nouveau, ni de pratiques nouvelles, mais d'une seconde naissance. L'ancienne loi avait dit : *Faites* ; la loi nouvelle dit : *Soyez.*

Ceci ne fait le compte ni des premiers, pour qui l'ancienne loi était déjà trop pesante, ni des seconds, qui sentent que, pour eux, le nouveau joug serait dix fois plus lourd que l'ancien. Car donner ses biens, son temps, les mouvements de son corps, l'œuvre de ses mains et même l'attention de son esprit, cela peut se faire, et quand on l'a fait, on est quitte ; mais donner son cœur, changer de nature, devenir un homme nouveau, qui le

peut ? et ceci, d'ailleurs, enlève toutes les limites de l'obéissance. Car la loi que Jésus proclame aujourd'hui, de sa nature est infinie. Elle ne dit jamais : c'est assez. Ce que cette loi nouvelle demande, ce n'est pas la soumission de notre volonté propre, mais son anéantissement ; ce n'est pas un partage équitable avec Dieu, mais l'abandon, entre ses mains, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. Or, que plutôt (semblent dire les pharisiens) on triple le nombre de nos devoirs, de nos offrandes, de nos jours sacrés ; qu'on multiplie et qu'on aggrave toutes les observances, et qu'on nous tienne quittes de cette loi nouvelle : à ce traité, si dur en apparence, nous sommes sûrs de gagner encore.

La justice que prêche notre Seigneur n'est pas seulement effrayante pour la faiblesse des pharisiens, elle est mortifiante pour leur orgueil. On leur déclare qu'une justice comme la leur ne donne aucun accès au royaume des cieux. Eux-mêmes, les saints et les justes par excellence, s'en trouvent donc exclus. Ils avaient gravi, tout haletants, tout meurtris, tout couverts de sueur, les escarpements de la loi ; ils croyaient en avoir atteint le sommet ; ils étaient arrivés là-haut rendus, brisés de fatigue, et se payaient de leurs peines en jetant sur la vallée, où tant d'autres sont demeurés, un regard de dédaigneuse pitié. Or, on leur apprend qu'ils se trompaient, qu'ils ne sont point arrivés, que ce sommet n'est pas même un plateau, que ce chemin n'est pas le chemin, et qu'au regard de la loi spirituelle, ils ne sont pas plus avancés que ceux qui sont restés dans la plaine. Quelle mortification, et quel désappointement ! Ah ! sans doute que toute cette peine ne serait point perdue si, au lieu de vouloir amasser un trésor de propre justice et de vaine gloire, ils eussent voulu témoigner à Dieu, par leurs actes, que leur cœur était à lui, que leur âme du moins soupirait après lui. Mais leurs actes n'ont été qu'une forme, un simulacre d'obéissance, un défi, pour ainsi dire, jeté d'en bas à la sainteté du Très-Haut ; n'ayant effectivement rien semé, ils ne peuvent rien moissonner.

Ne négligeons pas de le dire : l'orgueil des pharisiens est même plus

grand qu'il ne le semble d'abord. Car, alors même que Jésus n'aurait rien ajouté, rien substitué aux obligations de l'ancienne loi, les pharisiens ne pouvaient, sans présomption, se flatter de l'avoir accomplie. Il est impossible d'admettre qu'ils l'eussent observée sans relâche et de point en point. Ils en avaient certainement laissé tomber à terre plus d'un iota et plus d'un trait de lettre. Mais, quoi qu'il en soit, ils sont condamnés et déchus au point de vue de la loi spirituelle. Toutes ces observances, tous ces rites si soigneusement accomplis, n'étaient que des symboles, des ombres, et ils ont pris l'ombre pour le corps. Il y avait dans la loi de Moïse une loi spirituelle, une loi d'obéissance intérieure, une loi d'amour, qu'ils eussent pu discerner s'ils l'eussent voulu ; et de fait, plusieurs, parmi les Juifs, avaient bien su la discerner. C'est de *cette loi spirituelle*, non de *l'autre*, que Jésus nous dit dans mon texte qu'il ne se perdra pas un iota, pas un trait de lettre. C'est cette loi spirituelle qu'il eût fallu observer avec amour. C'est cette loi spirituelle qui les condamnera. Car, si déjà ils eussent dû, comme l'avaient fait plusieurs, *discerner le corps de Christ* dans l'Ancien Testament, combien plus, s'ils eussent été sincères, eussent-ils discerné dans l'Ancien Testament la pensée et l'esprit de Christ !

Ainsi, par deux mots, Jésus a confondu l'espérance des uns, qui désirent l'abolition de la loi, et l'orgueil des autres, qui en désirent le maintien. Non seulement il n'est pas venu pour l'abolir, mais il est venu *pour l'accomplir*. Grande parole ! Serait-ce une parole vaine ?

Non certes ; car, dans tous les sens possibles, Jésus a accompli la loi. Accomplir une loi, c'est la porter à la perfection ; accomplir une loi, c'est y satisfaire. Ces deux idées se réunissent dans l'esprit de notre Seigneur. Or, sous ces deux rapports, il a accompli la loi ; et c'est même pour cela *qu'il est venu*.

Il fallait que quelqu'un *vînt* pour cela ; parce que la loi n'était pas accomplie, et parce que nul homme sur la terre n'était capable de l'accomplir. Si Jésus n'était pas, dans ce but, descendu des hauteurs de sa gloire, quel

fils d'homme, quel Moïse, quel Jean-Baptiste, quel prophète eût pu dire à Dieu : *Tu ne prends point plaisir au sacrifice ni au gâteau ; mais tu m'as percé les oreilles ; alors j'ai dit : Voici, je viens*¹ ?

Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, Jésus-Christ, parfait en vérité, en sainteté, en amour, *est venu* pour accomplir la loi, et l'a, en effet, accomplie.

Il l'a accomplie dans ses enseignements, où il la *résume* (c'est-à-dire en rassemble les traits principaux) et la *spiritualise* (c'est-à-dire nous en fait connaître *l'esprit*, le sens intime, toute la portée, toute l'étendue, toute la force). L'Évangile, à cet égard, est une seconde édition, perfectionnée de main de maître, c'est-à-dire de main divine, des écrits de l'Ancien Testament. C'en est, si l'on aime mieux, une divine traduction. La loi spirituelle, je l'ai déjà dit, se trouvait dans l'Ancien Testament, mais elle n'y pouvait être discernée que par les Juifs spirituels, et son vrai sens échappait à tous les autres ; c'était comme une similitude ou une parabole, dont l'Esprit donnait la clef aux hommes de bonne volonté. Jésus-Christ l'a traduite dans une langue intelligible à tous ; la loi, désormais, est spirituelle pour tous, même pour ceux qui ne sont pas spirituels ; ils sont tous contraints de reconnaître que c'est leur cœur qu'on leur demande, et qu'aussi longtemps qu'ils n'ont pas donné leur cœur, ils n'ont rien donné.

Jésus-Christ a encore *accompli* la loi dans sa vie. Traduction, s'il se peut, plus parfaite encore que l'autre. Jésus-Christ, par la suprême pureté de son caractère, par son abandon entier à la volonté divine, par l'incomparable perfection de son obéissance, et par la plénitude surabondante de sa charité, est *la loi personnifiée*. Qui contemple Jésus-Christ, contemple la loi. Qui vit en Jésus-Christ, vit dans la loi, est un avec la loi. C'est pour le coup que nous savons que la loi parfaite est une loi humaine, puisque celui qui l'a parfaitement accomplie était parfaitement homme, et qu'en lui c'est *l'homme* qui a accompli la loi.

1. Psaume 40.7-8

Mais il y a deux choses dans toute loi : l'injonction (ou le précepte), la sanction (ou la peine). Une loi qui manque de sanction, ou à la violation de laquelle aucune peine n'est attachée, n'est pas une loi. Or, voici la merveille. C'est que nul n'a, sous ce dernier rapport, accompli la loi, ou satisfait à la loi sur cette terre, sinon Celui qui l'avait parfaitement accomplie sous le premier rapport, c'est-à-dire par son obéissance. Et en effet, nulle créature ici-bas ne peut dire, n'oserait dire que, par ses souffrances, elle a satisfait à la loi. Chacun voudrait se le persuader, et trouver dans le mal qu'il souffre l'expiation du mal qu'il a fait. Nul n'y parvient. La conscience, rebelle et sourde à toutes les suggestions de notre sens charnel, s'obstine, à travers toutes nos souffrances, à déclarer qu'elle n'est pas satisfaite ; et le pécheur qui a le plus souffert, n'est pas, d'une épaisseur de cheveu, plus près de la paix que le pécheur le plus fortuné. Donc, disons-le hardiment, de l'aveu de toutes les consciences, la loi ne trouve pas sa satisfaction ou son accomplissement dans nos souffrances. Mais elle l'a trouvé dans l'incarnation du Fils de Dieu. Je dis *l'incarnation*, parce qu'assurément l'incarnation, la dégradation de la divinité à la nature humaine, la venue du Saint dans une chair de péché, est le plus complet, le plus absolu, en même temps que le plus mystérieux et le plus impénétrable des *sacrifices*, dans quelque sens qu'on veuille prendre ce mot. Jésus-Christ s'est sacrifié en s'incarnant, et son agonie en Gethsémané, sa mort en Golgotha, ne sont que le comble de sa passion, et le dernier terme de sa mort ; car sa passion et sa mort ont commencé avec sa vie. Et c'est ici le moment de dire qu'ainsi la loi des rites ou des symboles, instituée dans l'Ancien Testament, se trouve accomplie, et, par là même, abrogée.

Mais il ne suffit pas que la loi s'accomplisse en Jésus-Christ ; il faut que, par lui, elle s'accomplisse en nous. En ce point essentiel, comme en tous les autres, Jésus-Christ a été fidèle à sa parole. Et comment ? En déposant dans le cœur de ceux qui croient en lui le véritable esprit de la loi, et le véritable principe de l'obéissance.

Le véritable *esprit de la loi*, c'est l'amour. *L'amour*, nous dit l'Évangile, est la fin du commandement, l'accomplissement de la loi, le lien de la perfection. Le véritable *principe de l'obéissance*, c'est la liberté. La liberté seule est capable d'obéir ; qui n'est pas libre ne saurait prêter à la loi une véritable obéissance ; il cède, il plie, il n'obéit pas ; c'est pour que nous puissions obéir que nous avons été faits libres. Or, avant Jésus-Christ, on n'avait pas, et hors de Jésus-Christ on ne saurait avoir ni le véritable esprit de la loi, qui est l'amour, ni le véritable principe ou la véritable condition de l'obéissance, qui est la liberté.

Comment l'amour, un généreux et joyeux amour de Dieu, aurait-il pu éclore dans des cœurs resserrés et glacés par le sentiment de leur culpabilité, et qui, ayant passé leurs jours à offenser Dieu, ne pouvaient le voir ou se le représenter sous des traits qui pussent le leur faire aimer ? Et, sans aller si loin, comment s'y serait-on pris pour aimer un Dieu qu'on ne connaissait pas, dont la nature, dont l'existence même était mise en question, et auquel l'humanité, dans son désespoir, avait substitué des dieux de son invention, des idoles muettes, quelquefois même des démons ?

Dieu donna une loi ; mais pour ceux dont le regard ne pénétrait pas au-delà du voile, cette loi commandait l'obéissance, une obéissance absolue, et le principe ou la condition de la véritable obéissance, la liberté, n'existait pas, par cela même et par cela seul que l'amour commandé par elle n'existait pas. La liberté qui manquait, c'était la liberté de l'amour. On obéissait des mains, non du cœur ; obéir ainsi ce n'est pas obéir. Les lois humaines peuvent se contenter d'une telle obéissance ; Dieu ne s'en contente pas, et l'homme lui-même ne saurait s'en contenter à l'égard de Dieu. Dans ses rapports avec Dieu, tant que l'homme n'aimera pas, il ne se sentira pas libre et ne le sera pas. La crainte, en bannissant l'amour, bannit la liberté ; or, il est certain (car qui voudrait en disconvenir ?) que *la crainte de la mort* (et de l'avenir qui doit la suivre) nous tenait, *toute notre vie*, selon l'expres-

sion d'un apôtre, *assujettis à la servitude*².

Rends-moi la joie de ton salut, s'écriait David, et que l'esprit franc (l'esprit d'affranchissement ou de liberté) *me soutienne!*³ Ce cri du roi-prophète est le cri de l'humanité, et Jésus, dans les jours de sa chair, a répondu à ce cri. Il a publié le pardon de Dieu. Il nous a fait connaître que Dieu aime les enfants des hommes, et qu'il les aime comme un Dieu sait aimer. Il a déclaré que la charité de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres, et que DIEU EST AMOUR. Chacun, s'il regarde à Christ, peut se croire aimé de Dieu, puisqu'il l'est en effet, et d'un amour sans mesure, comme tout ce qui est en Dieu. Ce n'est pas de son pardon seulement qu'il est assuré, mais de la charité de Dieu, d'une charité toute pleine de sollicitude et de tendres soins, en sorte qu'on dirait que, comme Dieu est le vrai trésor de son âme, son âme est le trésor de Dieu. Il a dans le ciel un père ; que dis-je un père ? une mère ; et ce mot est encore trop faible, puisque Dieu lui-même, dans le prophète, défie l'amour de la plus tendre mère d'être jamais égal au sien. Si jusqu'alors le disciple a respecté la loi, s'il a tâché de l'observer, s'il en a par conséquent senti tout le poids, il est impossible que son cœur ne s'ouvre pas à la joie, ne s'ouvre pas à l'amour, et par conséquent à la liberté. Tout est changé pour lui, dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité. Tout devient à ses yeux consolation, bénédiction, espérance. Il sait qu'il est aimé, et que c'est Dieu qui l'aime. Tout est là ; toutes les félicités s'y donnent rendez-vous, toutes les douleurs s'y engloutissent. L'amour y naît et l'affranchit ; l'amour, en l'élevant à la vraie liberté, l'élève à la vraie obéissance ; il avait pu, jusqu'à ce jour, mouiller de ses sueurs le sillon de la loi ; il avait pu porter le joug de Dieu comme le bœuf porte celui du laboureur ; il avait *fléchi* sous une nécessité plus forte : il n'avait pas encore *obéi* ; de ce jour seulement il commence à obéir.

Il n'est plus sous la loi ; il est encore, et plus que jamais, sous la loi. Il

2. Hébreux 2.15

3. Psaume 51.12-14

n'est plus sous la loi extérieure, il est plus que jamais sous la loi intérieure. Et cette loi, il la révère, il se réjouit d'en porter le joug, il l'aime comme il aime la grâce ; l'Évangile, à ses yeux, est loi et grâce tout ensemble ; il voit dans la loi et dans la grâce réunies l'expression complète de la volonté de son Dieu, la complète manifestation de sa gloire ; il ne les sépare point l'une de l'autre, il ne préfère point l'une à l'autre ; car dans chacune il trouve l'autre, la grâce dans la loi et la loi dans la grâce, et dans chacune il voit Dieu tout entier. Pour lui, la loi n'est pas seulement *parfaite*, elle est *agréable* ; il y trouve *plus de douceur que dans le miel et dans ce qui découle des rayons de miel*⁴. Soyons-en bien persuadés : au terme, sinon au début, il faut que la loi nous paraisse agréable comme la grâce.

Cet accomplissement de la loi dans le disciple du Sauveur, s'accomplit encore, si nous pouvons parler ainsi, par les subventions continuelles de son Maître. Nous en avons besoin ; car la loi nous semblera parfaite bien longtemps avant de nous paraître agréable, et peut-être ne nous semblera-t-elle jamais agréable autant qu'elle nous semble parfaite. Mais nous n'avons pas un Christ mort ; nous avons un Christ vivant, sans cesse agissant, et dont *les plaisirs*, pour parler comme Salomon, sont *avec les enfants des hommes*⁵. Bien que *son joug soit aisé, son fardeau léger*⁶, et que *ses commandements ne soient point pénibles* pour ceux que *la foi en son nom a rendus victorieux du monde*⁷, il vient encore, et tous les jours, à leur aide par son Esprit. Il porte leurs croix avec eux. Il les fortifie par une nourriture invisible, et les console par des paroles qu'aucune langue ne saurait traduire. Mais laissons-les eux-mêmes raconter leurs saintes expériences. Nous en parlerions trop mal. Nous nous sommes laissé aller à indiquer ces merveilles ; mais c'est à d'autres, à de plus voisins de la source, à de mieux désaltérés, à nous parler de la pureté brillante et de la fraîcheur de ces

4. Psaume 19.11

5. Proverbes 8.31

6. Matthieu 11.30

7. 1Jean 5.4

eaux salutaires, qui jaillissent en vie éternelle.

NOTE **Pourquoi Jésus-Christ est venu dans le monde**

Nous avons montré que Jésus-Christ est venu *accomplir la loi*.

C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit ; nous pouvions bien sans doute le répéter après lui.

Nous espérons que personne n'aura pu, d'après nos paroles., se représenter Jésus-Christ comme un second Moïse, supérieur à l'ancien seulement par la perfection de ses lois et par l'étendue de sa juridiction.

Nous n'avons point oublié, et nos lecteurs sans doute se rappellent aussi cette déclaration du disciple bien-aimé : *Moïse a donné la LOI ; mais la GRÂCE et la VÉRITÉ sont venues par Jésus-Christ*⁸. A Moïse la *loi*, à Jésus-Christ la *grâce*, et, avec la grâce, *toute la vérité* : voilà le partage et la distinction.

Il est vrai que Jésus-Christ est un législateur, et, si vous le voulez, un divin Moïse. Mais pourquoi Jésus-Christ est-il le suprême législateur ? Parce qu'il apporte la loi enveloppée dans la grâce, et parce qu'au lieu de la graver sur le marbre, il l'écrit dans les cœurs.

La joie du pardon et la reconnaissance pour Celui qui pardonne sont les deux fidèles secrétaires qui, d'une plume diligente, écrivent la loi dans les cœurs.

Le vrai chrétien obéit parce qu'il aime ; il aime parce qu'il est aimé.

La grâce, le pardon est donc le premier mot de l'Évangile ; l'obéissance en est le dernier.

Et attendu que Dieu pardonne parce qu'il aime, et que l'homme obéit parce qu'il aime, nous pouvons dire encore que l'amour est le premier mot de notre religion et que l'amour en est le dernier.

8. Jean 1.17

Mais ce qui est le premier doit rester le premier. Dieu doit être nommé avant l'homme, le bienfait avant la reconnaissance.

Ainsi l'avaient compris les apôtres. Ils se disaient envoyés de Dieu *pour annoncer la promesse de la vie qui est en Jésus-Christ*⁹.

En parlant ainsi, ils parlaient comme leur Maître, qui a déclaré qu'il venait *chercher et sauver ce qui était perdu*¹⁰ ; qu'il *n'était pas venu dans le monde pour le condamner, mais pour le sauver*¹¹, ni *pour être servi, mais pour servir*.¹²

Le pardon, la grâce, voilà ce qu'avant toutes choses il faut proclamer. Il faut, avant toutes choses, apprendre aux hommes qu'ils sont aimés, – quoiqu'ils aient tout fait pour ne l'être pas.

Message redoutable pour ceux à qui il s'adresse, et, par contrecoup, pour ceux qui l'apportent !

Pour ceux à qui il s'adresse : car leur parler de pardon, c'est leur parler de condamnation, et leur dire qu'ils sont sauvés, c'est leur dire qu'ils étaient perdus.

Message redoutable pour ceux qui l'apportent ; car on prendra pour une injure, pour un outrage, pour une malédiction, la bénédiction qu'ils apportent.

L'homme veut être *heureux*, heureux sur la terre, heureux dans le ciel ; mais il ne veut pas être *sauvé*.

Parlons-lui toutefois de grâce et de salut ; parlons-lui de l'amour du Père céleste ; car, autrement, de quoi lui parlerions-nous ? et que servirait de lui exposer, de lui imposer une loi parfaite, lorsque, sans la force qui vient de l'amour, il ne peut l'accomplir, ni même l'envisager ?

9. 2Timothée 1.1

10. Luc 19.10

11. Jean 12.47

12. Matthieu 20.28

Oui, parlons au monde de l'amour de Dieu ; mais parlons-en d'abord à nous-mêmes ; embrassons de toute la force de notre misère la grâce du pardon ; croyons à un Dieu apaisé ; croyons à un Père dans les cieux ; réjouissons-nous à la lumière du *Soleil de justice qui se lève à l'horizon de notre vie ténébreuse*, et qui, avec la lumière, nous *apporte la santé dans ses rayons*¹³ ; accueillons dans notre sein et répandons autour de nous cette espérance glorieuse sans laquelle nous ne pouvons rien, par laquelle nous pouvons tout.

Mais tout le monde voudra-t-il entendre ? Ne le voyons-nous pas, en tous lieux, rompre ces cordages d'amour, déchirer ce filet de miséricorde, et fuir, non plus devant la colère, mais devant la charité de Dieu ? Quel abandon ! Quelle défection ! Quels rires insultants ! Quelle solitude sur cette montagne où la multitude se pressait pour entendre, pour voir, pour toucher Jésus-Christ ! Vous verriez plus de traces d'un torrent qu'auraient desséché les ardeurs de l'été. A quoi bon parler ? A qui parler ? La plupart ne sont plus même à portée de notre voix. – Ah ! parlez néanmoins encore ; parlez toujours ; parlez plus haut que jamais. Qu'il ne soit pas dit qu'il y a eu un moment, un seul moment, où la voix de l'amour divin a cessé de retentir sur la terre. Parlez : les événements, disposés par Dieu lui-même, rendront tôt ou tard à cette multitude des oreilles pour vous entendre. Un grand nombre viendra, de loin, chercher à l'ombre de la croix un abri nécessaire. Le jour n'est pas loin peut-être où ces multitudes auront besoin d'être consolées. Et, dussent-elles ne jamais revenir, il faut que l'hymne de la reconnaissance, encore que soutenu par un petit nombre de voix, soit un hymne perpétuel.

13. Malachie 4.2

Un Seul bon

« Il n’y a qu’un seul bon, c’est Dieu. »

(Matthieu 19.16-25.)

Mon bon Maître, disait le jeune riche à Jésus, *que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ?* – Tout, dans cette question, semblait devoir être agréable à notre Seigneur : sa réponse ferait présumer le contraire ; et nous voyons que cet homme la trouva fort peu satisfaisante ; car, dit l’Évangile, *il s’en alla tout triste*. Il est vrai qu’il avait de grands biens, et que Jésus l’invitait à s’en dépouiller pour le suivre. Cela suffirait pour nous expliquer sa tristesse et son mécontentement. Mais, dès les premiers mots de Jésus-Christ, il avait pu se sentir froissé. Ces premiers mots avaient tout l’air d’une réprimande : *Pourquoi ni’appelles-tu bon ? Il n’y a qu’un seul bon, c’est Dieu*. Ainsi, il s’était vu repris, non pour avoir montré trop peu de respect à Jésus, mais, à ce qu’il semble, pour lui avoir offert un hommage de respect et de confiance. S’entendre reprocher ses meilleurs sentiments par la personne même qui en est l’objet, est-il rien de plus mortifiant et de plus pénible ? Et nous-mêmes, qui lisons ce récit, le lisons-nous sans quelque chagrin, et s’en faut-il beaucoup que nous n’en soyons scandalisés ?

Le scandale se tournera en édification pour quiconque se donnera le temps d’étudier cette histoire. Il est vrai que ce même Jésus, toujours si prêt à accueillir, à écouter, à satisfaire ceux qui l’interrogent, semble avoir

voulu repousser ce jeune homme, soit par la sévérité avec laquelle il le reprend sur son langage, soit par la condition très dure qu'il lui impose, et qu'il n'avait, jusqu'alors, imposée à personne. Mais jamais nous ne surprendrons en défaut la souveraine sagesse.

Jésus-Christ sait ce qu'il fait. Jésus-Christ *connaît ce qui est dans l'homme*. Sa sévérité ne profitera pas moins à cet homme, que sa bonté a profité à tant d'autres. Il est la bonté même à cette heure où il refuse le titre de *bon*. Il est divinement prudent lorsque, par l'excès de ses exigences, il semble se priver d'un nouveau disciple.

Ce jeune homme, qui s'en va tout triste, emporte quelque chose de cet entretien. Et quoi ? sa tristesse même, une flèche dans sa chair, une flèche qu'il faudra bien qu'il arrache et qu'il n'arrachera qu'en se livrant sans réserve à la volonté de Jésus-Christ. Jésus-Christ a parlé à *cette âme* comme il fallait parler à *cette âme*. Avec d'autres, des ménagements eussent convenu peut-être ; il fallait avec celui-ci une sainte rudesse.

Ce jeune homme, jusqu'à un certain point, s'était soucié de la vie éternelle ; il avait désiré en apprendre le chemin ; mais il ne savait ni combien, en sa qualité de pécheur, il en était indigne, ni combien est étroit, pour l'homme déchu, le chemin qui mène à la vie. Une parole générale d'exhortation et d'encouragement eût été insuffisante et perdue. Il fallait une forte secousse pour le réveiller, une violente épreuve pour lui apprendre à se connaître lui-même. Jésus-Christ ne la lui épargne pas. Il commence par lui demander compte de son langage : *Pourquoi m'appelles-tu bon ?* Songe à ce que tu dis, et pèse tes expressions. Reconnais-tu un Dieu en celui qui te parle ? Dans ce cas, tu as bien dit ; car celui qui te parle est *Dieu* lui-même *manifesté en chair*¹, et quelle ne sera donc pas l'autorité du conseil qu'il va te donner ? Mais, si tu ne l'entends pas ainsi, qu'as-tu voulu dire ? Aucun homme n'a jamais mérité le titre que tu me donnes. Aucun homme n'est bon ; *Dieu seul est bon*.

1. 1Timothée 3.16

Premier avertissement, première leçon à laquelle certainement cet homme ne s'attendait pas, et qui jette, pour lui, une lumière toute nouvelle sur la condition de l'humanité. Voilà ce qu'il ne savait pas, voilà ce qu'il faut savoir avant tout, et ce que l'homme s'obstine à méconnaître.

A cette première leçon, notre Seigneur en joint une seconde : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres ; et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela, viens et suis-moi.* – Le jeune homme n'est admis à suivre Jésus-Christ, qu'après qu'il aura tout vendu, et tout donné aux pauvres. Voilà qui paraît bien étrange ! Eh quoi ! ne peut-on suivre Jésus-Christ, n'est-on du nombre de ses disciples qu'à cette condition ? Devons-nous tous nous dépouiller, en une seule fois, de tout ce que nous avons, et le distribuer aux pauvres ? Non ; mais nous devons tous être prêts à le faire, parce que nous devons tous regarder comme n'étant point à nous, mais à Dieu, tout ce que nous possédons. Dieu nous demande à tous, pour l'ordinaire, de nous dépouiller en esprit, d'être intérieurement pauvres ; mais, s'il nous demandait aujourd'hui, à l'instant même, de nous dépouiller *effectivement*, s'il nous prescrivait ce qu'il prescrit à ce jeune homme, qui doute que nous ne dussions aujourd'hui, et à l'instant même, vendre nos biens et donner aux pauvres tout le produit de la vente ? C'est cela même que Jésus demande à ce jeune homme. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait que cette manière d'enseigner à ce jeune homme la loi du dépouillement de soi-même ; parce que, sous une autre forme, il ne l'aurait pas comprise ; parce que, si on ne lui eût parlé que du dépouillement *intérieur* et de l'appauvrissement *en esprit*, on lui en eût parlé inutilement ; parce que, tel qu'il était, et tel que Jésus-Christ le connaissait, il n'était abordable que de ce côté et ne pouvait, pour ainsi dire, être entamé que par cet endroit. A d'autres, un signe, un mot suffisait ; il lui fallait, à lui, un coup violent et une profonde blessure. A moins d'être blessé, il ne pouvait être enseigné. Jésus donc se résolut à le blesser ; et certes c'est bien ici le

cas de se rappeler cette parole : *Les blessures de celui qui aime sont fidèles*².

Est-ce la seule fois que Jésus-Christ en a usé de la sorte ? N'a-t-il jamais adressé à d'autres qu'à ce jeune homme un commandement semblable ? N'impose-t-il jamais le dépouillement effectif ? Se borne-t-il toujours à nous dire : *Soyez pauvres en esprit* ? Mais si « être pauvres en esprit » signifie « être tout prêts à nous faire pauvres *réellement* », il faut bien supposer que la nécessité pourra s'en présenter ; car il serait trop singulier qu'on nous eût dit de nous tenir *toujours* prêts à faire une chose que nous ne serons *jamais* appelés à faire.

Il y a plus : dans une certaine mesure, d'une certaine façon, nous y sommes appelés tous les jours. Tous les jours il faut vendre ce que nous avons ; c'est-à-dire que tous les jours il faut sacrifier à Dieu directement, ou à Dieu dans nos frères, une partie quelconque de nos biens, de nos plaisirs, de nos avantages, de nos prétentions, de notre liberté, de nos préférences. Le sacrifice demandé au jeune homme de l'Évangile se répartit et se répand sur toute la vie de tout chrétien. La vie de tout chrétien est un sacrifice. Un chrétien est un sacrificateur, qui ne dit point, comme Isaac : Où donc est la victime ? car il sait, puisqu'il est chrétien, que la victime c'est lui. L'obligation imposée à ce jeune homme subsiste dans son intégrité pour tout chrétien, soit qu'elle doive s'accomplir en plusieurs fois ou peu à peu. C'est à tous les chrétiens que l'Évangile a dit et que la conscience répète chaque jour : *Vous n'êtes point à vous-mêmes, rien de vous n'est à vous ; vous avez été rachetés*. Dieu vous a acquis une seconde fois au prix de tout ce qu'il a de plus cher ; vous êtes doublement sa propriété ; *glorifiez-le donc dans vos corps et dans vos esprits qui lui appartiennent*³ ; glorifiez-le, en lui donnant chaque jour avec joie la portion de vos biens, la portion de vous-mêmes qu'il vous demande chaque jour ; mais glorifiez-le, s'il le faut, en lui donnant aujourd'hui, en une seule fois, tout ce que vous avez et tout ce

2. Proverbes 27.6

3. 1Corinthiens 6.19-20

que vous êtes. S'il trouve à propos de vous parler comme au jeune homme de l'Évangile, ne vous en allez pas comme ce jeune homme ; mais venez, et jetez au pied de la croix où votre Roi pria, souffrit, expira pour vous, jetez-y tout ce qu'un homme peut offrir à un Dieu. *Après cela, c'est-à-dire dépouillés et nus, vous pourrez suivre Jésus. Mais le suivre avec tous vos biens, lorsqu'il vous les a demandés, le suivre avec toute votre volonté propre, dont il avait réclamé l'abandon, le suivre les mains pleines de ce que vous aimez plus que lui, et les épaules chargées, non de sa croix, mais de vos trésors, ce n'est pas le suivre en disciple, c'est le suivre en ennemi, non pour lui rendre hommage, mais pour le déshonorer.*

Avant d'être froissé par les exigences de Jésus-Christ, le jeune homme l'avait été par cette question : *Pourquoi m'appelles-tu bon ?* et par cette déclaration : *Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu.* C'est sur ces paroles que nous voulons appeler votre attention.

Appelé à prononcer l'oraison funèbre d'un roi puissant qui, durant un long règne, avait été l'idole de sa nation et l'effroi de toutes les autres, un prédicateur célèbre⁴ commença son discours par ces mots qu'on a bien souvent rappelés : « Dieu seul est grand, mes frères ! » S'il eût pu ne rien ajouter, si, après ces quelques mots, il eût osé se rasseoir, et n'eût repris la parole que pour offrir à Dieu la profonde humiliation et les prières d'un peuple entier convoqué aux funérailles de son roi, quelle impression n'eût-il pas produite ! quelle simple et grande pensée son auditoire n'eût-il pas remportée ! Quelle prédication, en présence des dépouilles d'un grand roi, que ce peu de mots, si vrais et si profonds : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

Et nous, en face d'un autre cercueil, qui renferme aussi un roi, puisqu'il renferme l'homme primitif, l'homme innocent, jadis, en effet, roi paisible de la création, ne pourrions-nous pas nous contenter de cette simple pa-

4. Massillon, évêque de Clermont, né en 1663, mort en 1742, auteur de *l'Oraison funèbre de Louis XIV.*

role : Dieu seul est bon, mes frères ? Mais qui est-ce qui voit ce cercueil ? Qui est-ce qui veut bien avouer que l'homme primitif n'est plus ? Qui est-ce qui porte franchement le deuil d'une innocence perdue ? Qui est-ce qui s'est laissé entièrement désabuser de la bonté humaine ? On convient sans trop de peine que Dieu seul est *grand*, sauf à poursuivre, le moment d'après, une vaine grandeur ; mais convenir que Dieu seul est *bon* est plus rare, plus difficile, et on nous en demandera éternellement la preuve. Que ceux qui ne l'ont pas encore trouvée dans leur conscience, et qui n'ont point assez sur cet important sujet approfondi le sens de l'Écriture, s'appliquent avec nous, quelques instants du moins, à la méditation de cette parole du Maître : *Un seul est bon, c'est Dieu.*

Il est peu nécessaire de s'étendre sur la signification du mot *bon*. Un être, un objet sont *bons*, lorsqu'ils sont ce qu'ils doivent être, lorsqu'ils répondent à leur destination particulière et à l'ordre général, lorsque leur existence se justifie pleinement, lorsque nul ne pourrait, sans en être soi-même moins bon, se refuser à les aimer. Ce n'est pas dans un autre sens que Dieu est bon, que l'homme est bon, qu'un fruit de la terre, un produit ou un instrument de l'art humain peuvent être qualifiés de *bons*. L'idée que nous avons attachée au mot *bon*, s'applique au Créateur comme à la créature.

Mais la bonté, la qualité de *bon*, peut avoir été communiquée à celui qui la possède, ou lui être propre et essentielle.

La qualité de *bon* peut être pure en soi, ou ne l'être pas ; ou, pour parler autrement, on peut être bon par bonté, on peut l'être par quelque autre principe ; en d'autres termes encore, on peut faire ce qui est bon sans être bon à proportion.

Enfin on peut avoir une bonté parfaite, qui s'étend à tout, ne se relâche point, ne se dément jamais, et l'on peut avoir une bonté imparfaite, qui présente des lacunes et souffre des défaillances.

Or, Dieu est bon d'une bonté qui lui est propre, qu'il n'a point reçue de quelque autre, qu'il ne tient que de lui et dont il est la source et le réservoir primitif. Dieu est bon par lui-même.

Sa bonté est pure ; sa bonté est de la bonté. Il fait le bien parce que c'est le bien ; il fait le bien parce qu'il est bon. Dans tout le bien qu'il fait, il ne cherche que le bien ; le bien même est son but. Tout motif d'intérêt, d'amour-propre, de fantaisie, lui est absolument étranger.

Enfin sa bonté ne se lasse point, ne se borne point, ne néglige rien, n'est jamais inégale à elle-même. Dieu est constamment, pleinement, parfaitement bon. Sa bonté, c'est lui-même. Il ne peut pas plus oublier ou cesser un instant d'être bon, qu'il ne peut oublier ou cesser un instant d'être lui-même ; et supposer qu'il a pu être bon dans un moment plus que dans un autre, ce serait supposer qu'il est plus ou moins Dieu selon les moments. Cette seule idée est un blasphème, et il vaudrait tout autant dire que Dieu lui-même n'est pas.

Voilà de quelle manière Dieu est bon. Voilà aussi ce que c'est qu'être absolument, essentiellement, réellement bon. Voilà la bonté.

Si vous cherchez autre part qu'en Dieu une telle bonté, qui est la bonté même, vous ne la trouverez pas.

Vous ne connaissez guère ce que sont les anges ; mais le moins que vous en puissiez dire, c'est que, tandis que Dieu est la source et le principe de sa propre bonté, les anges, pour autant qu'ils sont bons, ne le sont que par lui. Leur bonté, si grande qu'elle puisse être, n'est qu'un écoulement de la sienne.

Vous avez été faits, dit l'apôtre, *un peu inférieurs aux anges*⁵. De combien ? je l'ignore. Mais qu'importe ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à cette heure ce n'est pas de peu, mais de beaucoup, que vous leur êtes inférieurs. Laissons les anges, et ne voyons que vous. Mettons l'homme, tel qu'il est,

5. Hébreux 2.7

vis-à-vis de Dieu, et, après avoir vu combien Dieu est bon, sachons, quant à l'homme, quelle est sa manière d'être bon.

Que sa bonté, s'il en a, ne soit point à lui ; qu'il la tienne d'un autre ; qu'il soit bon d'une bonté empruntée, de même que la lune brille, non de sa propre lumière, mais de celle du soleil qu'elle réfléchit comme un miroir, ceci apparemment n'a pas besoin d'être prouvé ; et il est tout aussi peu nécessaire de démontrer qu'il y a, sous ce rapport, un abîme entre la bonté de Dieu et la nôtre ; car, à proprement parler, ce qu'il y a de bon en nous, ce n'est pas nous, c'est Dieu ; et, dans tout ce que nous pouvons faire ou dire de bon, c'est Dieu qui doit être admiré. Nous sommes alors à l'égard de Dieu ce que la lune est à l'égard du soleil, des miroirs, mais des miroirs animés, sensibles, personnels, des miroirs qui s'approprient la lumière de Dieu, qui la réfléchissent volontairement, et qui la répandent de propos délibéré. Miroirs pourtant, simples miroirs ! et combien nous est-il glorieux de l'être !

Acceptera-t-on sans peine ce que nous venons de dire ? Il semble que nous pouvons l'espérer. Mais nous n'avons pas tout dit. Dieu n'est pas bon parce qu'il fait le bien, il fait le bien parce qu'il est bon. Notre bonté, à nous, se réduit, la plupart du temps, à faire le bien, et c'est beaucoup encore : mais nous le faisons trop souvent, sans être unis de cœur à ce que nous faisons ; sans aimer le bien ; sans aimer Dieu, qui en est le principe, la source et la règle. Nous faisons ce qui est bon sans être bons. Or, la bonté consiste à être bon. A ce compte-là, nous en avons bien peu. Car, à supposer même que nous ne fassions jamais le bien par amour du mal, par des motifs positivement mauvais (supposition exorbitante), nous est-il ordinaire de faire le bien pour le bien même, par amour pour le bien, par amour pour Dieu, dont l'idée est inséparable de celle du vrai bien ? Un tempérament doux, un instinct bienveillant, un caractère facile, un sentiment humain de pudeur, le respect de l'homme pour l'homme, les tendresses du sang, les douces habitudes de l'amitié, tout cela n'est point mauvais, tout cela même

est bon d'une bonté pareille à celle d'un fruit savoureux, d'une odeur exquise, d'un ciel richement coloré ; mais tout cela n'est pas le bien, le devoir, la loi, la justice, la vérité ; tout cela c'est l'homme, ce n'est pas Dieu ; et tout ce qui n'est pas Dieu peut être bon, mais n'est pas le bien. Le bien, dans la créature humaine, c'est l'union intime et réfléchie de la volonté de l'homme avec la volonté de Dieu.

Enfin, l'homme est-il bon d'une bonté persévérante, continue, toujours égale ? Sa bonté s'étend-elle à tous les objets qui la réclament, à tous les êtres sur qui elle peut s'exercer, à tous les moments où elle peut se déployer, c'est-à-dire à tous les moments de la vie, puisqu'il n'y a pas une minute où, d'une manière quelconque, on ne puisse, on ne doive être bon ? A une telle question, le plus orgueilleux et le plus aveugle sera forcé de répondre comme le plus humble, et ils ne pourront différer l'un de l'autre que sur le nombre et la gravité des lacunes. Ne nous arrêtons pas à les mettre d'accord. Il y a des lacunes, cela nous suffit. Qu'est-ce qui les cause ? Qu'est-ce qui les remplit ? Rien, direz-vous ? Non, quelque chose ; l'âme, en effet, ne dort jamais, l'âme n'est jamais oisive ni indifférente ; elle agit toujours, elle se détermine sans cesse, elle aime sans interruption : car aimer, c'est sa vie, et il est aussi absurde de parler d'une âme qui n'aime pas, que d'un feu qui ne brûle pas. Entre le bien et le mal, il n'y a point de place pour l'amour ; entre le bien et le mal, incessamment l'âme choisit ; pas une minute n'est donnée à un je ne sais quoi qui ne serait ni l'un ni l'autre ; quand vous ne faites pas du bien, vous faites du mal ; quand vous n'aimez pas le bien, vous aimez le mal ; quand vous ne servez pas la vérité, vous lui faites la guerre. Je reviens et je dis : Ces lacunes, qu'est-ce qui les cause ? le mal ; qu'est-ce qui les remplit ? le mal. C'est le mal, l'amour du mal, qui prennent la place du bien et de l'amour du bien. Le prétendu *rien* que vous mettiez dans ces vides, n'est pas un rien, c'est *quelque chose* ; et par conséquent, lorsque vous n'êtes pas *bons*, vous êtes *mauvais*. Mais si, dans certains moments, vous pouvez être mauvais, c'est que vous l'êtes

au fond ; c'est que le principe du mal est en vous ; c'est que vous êtes plantés dans un sol empoisonné où vos racines, sans relâche, aspirent des sucres mortels.

Vous le voyez, je n'ai pas eu besoin, pour vous le prouver, d'en appeler à ce que vous nommeriez vous-mêmes des péchés et des crimes. Si vous osiez prétendre que votre vie en est exempte, vous seriez bien aveugles, bien ignorants ; toutefois l'aveuglement et l'ignorance peuvent aller jusque-là. Non, je n'ai voulu voir que ce que vous ne sauriez nier : l'absence du bien, les vides, les langueurs, les heures de sommeil dans votre vie morale. On fait toujours volontiers ce qu'on aime ; si vous aimiez le bien, vous le feriez ; si vous ne le faites pas, c'est que vous aimez autre chose. Et quoi donc ? la paix que donne le monde plutôt que celle que Dieu donne, l'approbation des hommes plutôt que l'approbation du Seigneur ; vous préférez les sens à l'esprit, le visible à l'invisible, le passager à l'immortel, et, pour tout dire en un mot, vous vous préférez vous-mêmes, pauvres vers de terre, au seul vrai Dieu béni éternellement. Si le mal, le mal bien positif, ne se trouve pas là, où est-il ? Faudra-t-il peut-être encore attendre, pour le reconnaître, que, prenant la forme hideuse du crime, il ait non seulement fait pleurer les anges, mais frémir les hommes ? Cette manière grossière de juger, indigne d'un chrétien, l'est même d'un homme sensé.

Mais si vous le voulez absolument, à la bonne heure. N'appellez péché que ce qui est distinctement péché, et *faites*, sur ce pied, *le compte de vos voies*⁶ ; mais faites-le comme vous feriez le compte des torts de ceux qui vous ont offensés. Ayez pour vos péchés l'œil d'aigle que vous avez pour les leurs ; jugez-vous comme vous les jugez. Faites-en une fois l'essai. Poursuivez le mal jusque dans vos pensées ; car c'est être mauvais que de penser le mal. Tâchez de démêler, je ne dis pas tous les moments, je dis seulement quelques-uns des moments où, de pensée, de langage, ou

6. Jérémie 7.3

d'action, vous avez été injuste, avare, égoïste, jaloux, colère, vindicatif, secrètement heureux du malheur d'autrui, secrètement malheureux de sa joie, et où, de quelque manière, vous avez sacrifié à votre paix mondaine, à votre paresse, à votre commodité, l'intérêt du prochain ou la gloire de Dieu. Et après cela, venez nous parler de votre bonté !

Eh quoi ! pour vous voir coupables, il faudrait le regard de l'aigle, la vue acérée du lynx ? l'œil nu n'y suffirait pas, il faudrait l'armer d'une loupe ? O prévention ! ô aveuglement ! ô stupidité de l'homme déchu ! Ah ! oui, demandez l'œil du lynx, armez vos regards d'une loupe ; mais que ce soit pour découvrir en vous ce vrai bien qui se dérobe, qui se cache, qui s'enfuit dans une ombre épaisse. Concentrez toute votre attention, faites appel à toutes les forces de votre mémoire, pour retrouver, pour rassembler, pour entasser, voudrais-je dire, ces moments heureux, ces moments divins, où vous avez réellement aimé le bien, où vous avez été vraiment bons, où votre volonté s'est unie à la volonté de Dieu, où vous avez été *saints comme il est saint*, c'est-à-dire comme il faut l'être, où vous avez été justes comme doit l'être la créature, c'est-à-dire par un principe d'obéissance et par une impulsion de charité. Ne vous pressez pas ; donnez-vous le temps, nous avons le loisir d'attendre. . . Oh ! que nous attendrons longtemps, ou plutôt, si vous êtes sincères, que vous tarderez peu à venir nous dire : Nous ne sommes pas bons ; *un seul est bon, c'est Dieu !*

Et cependant, quel abus prodigieux ne faites-vous pas, ne faisons-nous pas tous de ce titre de *bon* ! Je ne parle pas de ceux qui, en face de l'histoire, à la vue de la société humaine, après six mille ans de troubles, de déchirements, de violences, d'excès honteux, osent encore soutenir que l'homme est bon, et qui, pour expliquer tant de sanglantes horreurs, se rejettent simplement à dire que *l'homme* est bon à la vérité, mais que *les hommes* sont mauvais ; ce qui revient à prétendre que l'homme est bon aussi longtemps qu'il n'a rien à démêler avec qui que ce soit, et que les hommes, en se touchant, se communiquent une sorte de lèpre morale, dont, en son parti-

culier, chacun d'eux est exempt. Singulière bonté que celle à laquelle, pour devenir mauvaise, il ne faut rien que l'occasion ! Et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que ces hardis preneurs de la bonté humaine, à prendre l'humanité en général, en sont les pires détracteurs en chaque cas particulier. Ecoutez-les bien : tous les hommes sont bons, mais chaque homme est mauvais, chacun du moins de ceux qu'ils ont occasion de connaître et pour qui rien ne les prévient. Bienveillance sans bornes d'une part, aigre et inépuisable médisance de l'autre ! Non, parlons plutôt de ceux qui, convaincus et frappés de la méchanceté humaine, et se l'exagérant s'il est possible, parlent néanmoins et agissent, dans les cas particuliers, comme si l'homme était bon.

Les blâmerons-nous de faire des distinctions entre les hommes, et de dire des uns qu'ils sont aimables et des autres qu'ils ne le sont pas ? Trouverons-nous mauvais qu'ils se sentent vivement attirés vers les uns et fort peu vers les autres ? Leur interdrons-nous le sentiment de l'estime pour celui qui s'est conduit à leur égard équitablement, et de la reconnaissance pour celui qui les a comblés de biens, à qui peut-être ils sont redevables de la vie ? Mais ce serait nous blâmer nous-mêmes ; ce serait mentir à nos affections les plus tendres, et nous condamner à l'ingratitude. Dans un certain sens, qui n'est pas sans doute le plus élevé du mot, qui n'est pas celui que lui donne ici Jésus-Christ, il y a des hommes bons, il y a de la bonté dans le monde. Mais que cette bonté est différente de la vraie bonté, et que, même à la prendre pour de la bonté, elle est imparfaite, mutilée, réduite en lambeaux par les passions de l'homme déchu ! Et toutefois, ce titre de *bon* ne nous coûte rien ; et n'osant pas ouvertement nous le donner à nous-mêmes, nous le distribuons libéralement à ceux de nos semblables à qui il nous convient de l'appliquer. Car, remarquez-le bien : chacun, à nos yeux, est assez bon quand il est bon pour nous, ou aussi lorsqu'il nous revient quelque chose de la gloire de sa bonté. C'est par là que s'explique notre prodigieux aveuglement pour nos enfants ; aveu-

glement dont il s'en faut bien que les parents chrétiens soient toujours exempts ; admiration orgueilleuse, qui n'est qu'une louange détournée de notre propre mérite ; culte de nous-mêmes sous le beau nom d'amour ; déplorable égoïsme qui s'assouvit sous les apparences du dévouement le plus pur ; subtil détour pour mettre en sûreté et cultiver à notre aise cet amour-propre insatiable que nous portons au fond de notre cœur, et que nous n'osons pas nous avouer. Ainsi donc, l'homme est mauvais ; mais nos enfants sont bons ; mais tous les êtres qui, par l'affection, sont d'autres nous-mêmes, tous ceux dont la gloire fait notre gloire, sont bons, très bons. Oh ! que n'étendons-nous à d'autres une prévention si favorable ! Que ne la portons-nous sur les indifférents, sur nos compétiteurs, sur nos adversaires, sur nos ennemis ! Oui, trompons-nous en leur faveur ; attribuons-leur les vertus qu'ils n'ont pas ; que la reconnaissance, à plus forte raison, nous fasse voir en beau tous ceux qui nous ont obligés ; n'ayons pas trop de pénétration, ou n'en ayons que pour voir le bien ; recueillons-en, avec amour, les plus légers vestiges : à la bonne heure. Mais, au nom de Dieu, au nom de nos suprêmes intérêts, ne nous trompons pas sur nous-mêmes.

Car il faut que nous devenions bons, et si, d'avance, nous croyons l'être, nous ne le serons jamais.

Il n'est pas naturel de marcher quand on se croit arrivé. Mais je l'avoue, il est aussi peu naturel de marcher quand on s'imagine qu'on n'arrivera jamais. L'Évangile n'autorise aucune de ces erreurs. Il nous déclare que nous ne sommes pas bons ; que de toute nécessité il faut l'être ; que nous pouvons le devenir. L'être humain, que vous croyez bon, voulez-vous savoir ce qu'il est aux yeux du souverain Juge ? Regardez cette croix. Celui que vous y voyez sous les traits de Jésus de Nazareth, c'est vous-même. Oui, Jésus-Christ, le saint et le juste, Jésus-Christ, au prétoire, en Gethsémané, sur la croix, c'est vous-même qu'il représente. En sa personne adorable, c'est cet homme, par vous qualifié de bon, qui *pend au bois* maudit. Venez et voyez votre bonté ; car elle est là, humiliée, meurtrie, délaissée de Dieu

et des hommes. C'est pour cet homme, si bon à vos yeux, qu'il a fallu que les cieux mêmes fussent ébranlés, et que le Bien-aimé de l'Éternel descendît sur cette terre d'épreuve. Il *est venu*, dit-il lui-même, *chercher et sauver ce qui était perdu*⁷. Ce qui était perdu était-il bon ? Ce qui n'a pu être sauvé que par un tel miracle était-il bon ? Ceux qui n'ont pu croire sérieusement en Dieu que lorsqu'ils ont vu Dieu en croix, étaient-ils bons ? Venez, et voyez, et désabusez-vous.

Vous chercher et vous sauver ! Et comment, si ce n'est en vous rendant bon, de mauvais que vous étiez ? C'est là, en effet, le dernier mot, la conclusion, la fin de l'Évangile, la consommation du salut. Être bon, c'est aimer Dieu, et c'est pour vous contraindre doucement d'aimer Dieu, que Jésus-Christ est venu, que l'Évangile a été donné. Jésus a convoqué du haut de sa croix, et convoque éternellement du haut des cieux, *un peuple de franche volonté*, à qui l'amour et la gloire de Dieu, à qui, par conséquent, la justice et la vraie bonté sont plus chères que toutes choses. Oh ! puisse-t-il nous attirer tous à lui, et nous enrôler dans sa sainte milice ! Qu'il nous rende bons de toute la bonté dont les créatures sont capables, et qu'en abaissant ses divins regards sur cette nouvelle œuvre de ses mains, il puisse, à notre sujet, redire cette grande parole que prononça son Père le jour où l'univers comparut devant lui : *Voici, ce que j'ai fait est bon !*⁸

7. Luc 19.10

8. Genèse 1.31

Jésus invisible

« Il vous est avantageux que je m'en aille ; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

(Jean 16.7.)

A la pensée des persécutions et des souffrances dont Jésus vient de leur ouvrir la perspective sans fin, le cœur des disciples se resserre ; l'épouvante le ferme à l'amour ; tout pleins d'eux-mêmes, ils ne pensent plus à leur Maître ; il faut que lui-même, lui présent et tout près de chacun d'eux, se rappelle à leur souvenir, et que, leur mettant dans la bouche une question qu'ils devaient lui faire d'eux-mêmes, il leur dise : *Nul de vous ne me demande : Où vas-tu ?* Et alors, devançant ou suivant leur pensée, il répond lui-même à la question que lui-même leur a prêtée, ou plutôt à une autre question qu'il découvre sous la première. *Où vas-tu ?* signifie sans doute aussi : « Pourquoi t'en vas-tu ? Pourquoi ne restes-tu pas au milieu de nous ? Pourquoi nous laisses-tu seuls sur la terre ? » Question pleine de trouble et d'anxiété, question qui nous paraîtra bien naturelle si nous savons nous mettre à la place des disciples, et à laquelle notre Seigneur répond avant même de l'avoir entendue, et sans y mêler, à ce qu'il nous semble, ni reproche ni étonnement.

Les disciples n'étaient point alors ce qu'ils devinrent plus tard. Jésus-Christ les avait contraints, pour ainsi dire, à croire à sa mort sanglante

comme à un événement certain, nécessaire et prochain. Mais Jésus-Christ devait sortir du tombeau, reparaître parmi les vivants ; et pourquoi, rentré en possession de la vie, n'en prolongerait-il pas le cours au milieu d'eux, au sein de son Eglise ? et comment cette Eglise pourrait-elle se passer de lui ? et que deviendrait-elle, ou plutôt dans quel néant n'allait-elle pas retomber en l'absence de son Chef ? Ils ne trouvent en eux-mêmes aucune réponse à de telles questions. Disons mieux : ils y trouvent, ils trouvent dans le sentiment de leur faiblesse et de leur incrédulité, la plus accablante des réponses ; et ils sont obligés de se dire que si l'avenir de l'Eglise dépend uniquement d'eux, roseaux fragiles et tremblants, l'Eglise n'a point d'avenir.

Telle était leur faiblesse, que Jésus-Christ ne pouvait pas même, à cette heure du moins et de sa propre bouche, résoudre pleinement la difficulté qui s'élève dans leurs esprits. Sa réponse, si complète en elle-même, pour eux nécessairement est incomplète et provisoire. Elle les calme, les rassure plutôt qu'elle ne les réjouit et ne les édifie. Le Maître a parlé, c'est quelque chose ; le Maître a fait entendre qu'un grand avantage devait résulter de son départ ; c'est beaucoup, s'ils ont égard à l'autorité de celui qui leur parle ; mais c'est peu pour des esprits dans la condition des leurs ; et, chose remarquable, avant d'avoir reçu, d'avoir goûté la compensation qui leur est promise, l'envoi du Consolateur, ils ne sont en état ni d'apprécier cette compensation, ni de s'en faire une idée ; c'est au Consolateur lui-même à leur faire connaître le Consolateur ; c'est au bienfait promis à leur donner, une fois accordé, sa propre mesure. La parole de Jésus est précieuse sans doute, précieuse comme enseignement, précieuse comme une prophétie dont l'accomplissement fera glorieusement éclater l'infailibilité du divin prophète ; mais c'est plus tard qu'on sentira tout ce qu'elle valait ; à l'heure où elle est prononcée, elle n'est pour les disciples, ainsi que tant d'autres prophéties, rien de plus qu'une *lampe qui luit dans un lieu obscur*¹.

1. 2Pierre 1.19

Rendons-nous justice : nous aurions tous, comme eux, demandé à Jésus : « Pourquoi, Seigneur, t'en vas-tu ? Reste avec nous, Seigneur ! car sans toi nous ne sommes rien, et loin de toi nous périssons ! » Et que sais-je si aujourd'hui même nous ne sommes pas tentés de le dire, si l'absence de Jésus, et de tout signe visible de son invisible présence, n'étonne pas notre foi, et si ce besoin de *voir* qui soulevait dans le cœur des disciples cette question douloureuse : « Pourquoi t'en vas-tu ? » si ce besoin ne nous agite pas nous-mêmes, et ne nous dicte pas, en des occasions diverses, bien des objections, bien des murmures peut-être, analogues à la question des apôtres ?

Que ce soit donc, par supposition, de nous que la question vienne, à nous que s'adresse la réponse. Seulement, nous ne disons plus, comme les apôtres : « Pourquoi t'en vas-tu, Seigneur ? » mais : « Seigneur, pourquoi t'en es-tu allé ? et pourquoi ne demeures-tu pas au milieu de nous jusqu'à la fin des temps ? » Écoutons la réponse de Jésus.

Mais non ; avant la sienne, écoutons la nôtre. Lui seul nous dira toute la vérité, et ce que nous-mêmes nous pourrions dire, nous vient aussi de lui ; nous ne sommes sages que de sa sagesse ; il ne peut être question de lui rien dérober, mais seulement de voir si, avant de connaître la propre réponse de Jésus-Christ à la question de ses disciples, nous n'avons pas, et eux aussi, quelque moyen de nous expliquer le départ et la disparition de Jésus-Christ.

Supposons donc que le Fils de l'homme, condescendant à la faiblesse de ses disciples et au vœu secret de la nôtre, eût consenti, après sa résurrection, à demeurer sur la terre jusqu'au dernier jour du dernier des siècles réservés à l'humanité. Il n'y pouvait demeurer que pour y mourir sans cesse ou pour y triompher à jamais. A laquelle de ces deux alternatives faut-il nous arrêter ? Vous le savez trop bien. Jésus-Christ, toujours également aimable, serait toujours également haï. La même soif de son sang s'allumerait partout et en tout temps, et si Jésus apparaissait succes-

sivement en différentes contrées, chacune à son tour serait humectée de ce précieux sang. Chose horrible à penser, horrible à dire ! Jésus ne renaîtrait chaque fois du sein de la terre, devenue sa mère, que pour livrer aux méchants sa chair innocente et sanctifiée ; toutes les formes du dernier supplice seraient tour à tour essayées sur ce corps adorable ; toute l'effroyable variété de la corruption humaine s'exercerait et s'épuiserait, s'il était possible, dans ce parricide éternel, et l'Eglise, appelée, selon la parole de saint Paul, à compléter ce qui manque aux souffrances de son Chef, c'est-à-dire à le représenter et à le continuer dans cette partie de son œuvre, l'Eglise souffrirait avec lui, si plutôt, comme l'exemple des premiers disciples doit nous le faire pressentir, elle ne s'enfuyait loin de sa croix, y laissant tout au plus quelque saint Jean, à qui Jésus, plus isolé que jadis sur la terre, n'aurait point à confier une autre Marie.

S'il est selon la piété de croire que le Fils de Dieu est mort une fois, lui juste pour nous injustes, si cela même est la base et le fond du mystère de piété, il est impie de croire que le Fils de Dieu a dû, plus d'une fois, revêtir une chair mortelle, et que, plus d'une fois, la postérité bénie de la femme devait laisser briser son talon par l'ange des ténèbres. Hâtons-nous donc de repousser cette première alternative, quoique la plus probable, quoique la seule admissible, et Jésus, dans notre supposition, continuant à honorer la terre de sa présence, remplaçons la perspective d'une éternelle passion par celle d'un triomphe éternel.

Il a vaincu, lui vivant et revêtu de notre humanité, il a vaincu l'incrédulité générale. L'hosanna de quelques centaines d'Israélites sur le chemin de Jérusalem est devenu le cri de tous les peuples. Jésus règne ; il est le roi de toute la terre, il est le roi de tous les rois. Sa domination paisible est une domination absolue. Il n'a plus d'ennemis, il n'a point de rivaux ; et ce qui a été dit emphatiquement d'un roi de la terre dans un livre juif est exactement vrai de Jésus : « La terre se tait devant lui. » Son règne, quoi qu'il ait pu dire, est de ce monde ; mais ce règne, si glorieux qu'il paraisse,

ne laisse pas d'être un exil ; car si l'humanité, avant d'avoir été glorifiée dans les lieux célestes, est un exil pour les justes, combien plus le doit-elle être pour le prince des justes ? Jésus-Christ n'est pas où il doit être, et il me semble, comme aux jours de son ministère, l'entendre s'écrier encore : *Jusqu'à quand serai-je avec vous ?*² Les sujets de ce roi du monde ont même un avantage sur lui ; et il se trouve, en dépit des paroles mêmes de Jésus, que le serviteur est plus que son maître ; car, une fois du moins Jésus-Christ a souffert ; et que peuvent avoir à souffrir ceux qui l'entourent ? Un seul de ses regards les couronne de gloire ; avoir été vu, remarqué par lui, avoir reçu de sa part un ordre, une question, un signe seulement, c'est assez pour être aux yeux du reste des humains quelque chose de plus qu'un roi ; la fidélité, toujours récompensée, toujours sûre d'être applaudie, ne coûte plus rien ; l'idée et jusqu'au nom de la désobéissance ayant disparu de tous les esprits, il n'y a plus, de la part des amis de Jésus, ni difficulté à surmonter ni lutte à soutenir ; ce n'est plus à travers le feu qu'on est sauvé ni par beaucoup d'afflictions qu'on arrive à la gloire. La victime n'est plus salée de feu ; ou plutôt il n'y a plus de victime, la religion n'est plus un sacrifice ; la bénédiction de la voie étroite et le royaume céleste ravi par les violents ne sont désormais que de vains mots ; et après s'être demandé ce que fait Jésus ici-bas, il ne reste plus qu'à se demander ce que ses disciples y font eux-mêmes, et pourquoi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la terre n'est pas déjà transportée dans le ciel.

Telles sont les réponses que suggère à tout le monde la connaissance la plus superficielle de l'Évangile. Écoutons maintenant Jésus-Christ. Sa réponse est seule complète, va seule au fond de la question ; sa réponse est la seule qui réponde. Car la question des disciples se rapportait à eux. Pourquoi t'en vas-tu ? signifiait : Pourquoi nous laisses-tu seuls ? que deviendrons-nous sans toi ? et nous avons, jusqu'ici, répondu à tout, excepté à cela. Nous avons négligé de nous placer au point de vue des disciples ; Jésus-

2. Matthieu 17.17

Christ, lui, s'y place tout d'abord ; les premiers mots de sa réponse le font bien voir : *Il vous est, leur dit-il, avantageux que je m'en aille.* Voyons en quoi consiste cet avantage, qui n'est pas uniquement celui des premiers disciples, mais le nôtre.

Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

Reste avec nous, Seigneur, et nous serons consolés. Ainsi, peut-être, eussions-nous répondu. Car nous sentons bien un besoin général de consolation ; hélas ! dans leurs plus mauvais moments, c'est de vivre, c'est d'être, que plusieurs voudraient être consolés ! Mais qui peut mieux consoler que Jésus ? Jésus absent n'est qu'un malheur de plus ; et qui nous consolera de l'absence de Jésus ?

Jésus eût pu répondre : Etes-vous consolés ? Ma présence vous suffit-elle ? Le vide de votre cœur est-il comblé ? L'inquiétude de vos esprits est-elle calmée ? Avez-vous la paix ? Non ; et pourtant je suis au milieu de vous ; vous pouvez tous les jours me voir, me parler et m'entendre ; à votre manière vous m'aimez : à quoi tient-il donc que quelque chose en vous, moi vivant, moi présent, crie encore après la paix, après la consolation ? Vous avez donc encore à demander, à recevoir le *Consolateur*.

Il ne faut pas d'ailleurs (et les paroles qui suivent notre texte nous en avertissent) donner un sens étroit à ce mot de *Consolateur*. La consolation dont il s'agit n'est pas seulement celle qui dédommage d'un bien perdu ou qui le fait oublier : c'est celle qui fait cesser la solitude de l'âme ; c'est celle qui l'unit à son objet et à sa fin ; c'est celle qui la met en possession de son vrai bien ; c'est toute la lumière, la force et la vie dont elle est susceptible ; ce sont de nouveaux yeux, un nouveau cœur, une seconde naissance ; c'est toute la puissance de Dieu dans la faiblesse de l'homme. Le Consolateur, c'est le Saint-Esprit de Dieu.

Les signes ou les effets de sa présence sont nombreux et divers. Mais

comme il s'agit de prouver que le départ de Jésus est la condition de cette grâce suprême, et qu'il faut, chose étrange ! Qu'il s'en aille pour faire place au Saint-Esprit, remontons des grâces plus particulières, qui peuvent sembler compatibles avec la présence personnelle de Jésus-Christ, aux grâces plus générales qui sont le principe et la source de toutes les autres ; nous n'aurons pas de peine à comprendre que celles-ci et par conséquent toutes les autres, ne pouvaient naître et se développer qu'après le départ du Fils de l'homme ; et nous concluons en disant à ce divin Ami : « Oui, Seigneur, ton départ était nécessaire ; il nous a été bon que tu t'en sois allé ! »

Deux *consolations* du Consolateur, deux grâces du Saint-Esprit, composent tout l'homme nouveau : l'une est la foi, l'autre est cette affection selon l'Esprit, dont saint Paul a dit qu'elle produit la vie. Jésus-Christ est l'objet de l'une et de l'autre, mais à condition de devenir invisible pour nous.

La première des grâces de la nouvelle alliance est la foi. Le propre de la foi est de s'attacher, avant tout et après tout, à ce que Dieu a dit, commandement, enseignement, ou promesse, et soit qu'il l'ait écrit sur quelque substance matérielle, soit qu'il l'ait gravé dans le fond de notre cœur. Croire, c'est se reposer entièrement sur l'infaillibilité et sur la fidélité de Dieu ; c'est mettre au-dessus de toute certitude et de toute garantie celles qui naissent de son témoignage ; c'est tenir chaque mot sorti de sa bouche comme plus substantiel et plus réel que la réalité même ; c'est, dans la pratique, regarder le devoir, tel que Dieu l'a imposé, comme plus évident et plus fort que tout ; c'est, par conséquent aller, les yeux fermés, au-devant des événements, comme au-devant de Dieu même ; c'est ne demander point à voir, mais considérer la vue ou comme la récompense définitive de la foi, ou comme un miséricordieux soulagement que Dieu pourra, quand il le jugera nécessaire, accorder à notre faiblesse ; c'est, plus généralement encore, vivre de l'esprit, qui est la meilleure partie de nous-mêmes, nous dérober à la tyrannie des sens, nous attacher en toutes choses

au fond, à l'essence même de la vérité, non à des accidents extérieurs ou à des signes ; préférer l'invisible, qui est éternel, au visible, qui est passager, et la possession du bien suprême aux marques sensibles de sa présence ; enfin, pour ce qui concerne particulièrement Jésus-Christ, bénir Dieu de ce que la Parole a été faite chair, et de ce que la sagesse éternelle a conversé avec les enfants des hommes, mais ne pas voir en Jésus-Christ, bien qu'il soit homme dans un sens parfait, un individu ordinaire, dont la présence est indissolublement attachée au corps qui le figure, en telle sorte qu'il serait moins présent, moins proche et moins uni à nous lorsque nos yeux cesseraient de le voir. Or, telle était la disposition des disciples, et telle est, en général, la nature humaine, que, Jésus-Christ demeurant sur la terre, la foi, ce divin principe d'une nouvelle vie, fût restée éternellement à l'état d'enfance ; il en eût été comme d'un jeune oiseau à qui sa mère ne permet pas d'essayer ses ailes ; on se fût reposé sur la présence corporelle de Jésus, non sur sa présence spirituelle, qui est sa vraie présence ; même avec un Jésus-Christ pauvre et humilié, on eût marché par la vue ; l'homme en Jésus eût obscurci le Dieu ; l'idée pure ne se fût jamais entièrement dégagée du fait extérieur ; toutes les pensées du chrétien seraient demeurées étroites et temporelles ; jamais il ne se fût élevé à cette glorieuse liberté de l'esprit, qui devait être la gloire de l'économie évangélique. Enfin, la faiblesse naturelle des disciples serait, à tout moment, retombée de tout son poids sur ce Jésus visible et présent, qui devait, comme tel, suffire à tous nos besoins, et dont la présence devait donc éterniser notre état de minorité ; aujourd'hui encore, ce n'est pas nous qui croirions, mais lui qui croirait pour nous, lui qui vivrait pour nous, lui qui serait chrétien à la place des chrétiens ; les magnifiques développements de l'Eglise chrétienne se trouveraient ainsi supprimés avant leur naissance ; ou, pour mieux dire, il n'y aurait point d'Eglise chrétienne, l'Eglise étant l'assemblée de ceux qui marchent par la foi et vivent de l'Esprit.

J'ai nommé, après la foi, l'affection selon l'Esprit. C'est le second ca-

ractère de l'homme nouveau. Il aime, et ce n'est pas en cela qu'il diffère absolument du reste des hommes, mais en ce qu'il aime spirituellement. Toute affection humaine est charnelle dans son principe. L'âme, qui est de la terre, est le siège de cet amour ; il ne passe point jusqu'à l'*esprit*, qui est le sens des choses divines. Aimer spirituellement, c'est aimer comme Dieu aime et comme Dieu veut être aimé. Tout ce qui, dans l'amour, n'est que nature, instinct, goût, complaisance pour soi-même, tout ce qui, dans l'amour, est fait à l'image du monde et du temps, disparaît ou se subordonne. L'amour, épuré et divinisé, s'élève et s'attache à ce qui est invisible et immortel ; il devient à la fois plus tendre et plus saint, plus intime et plus respectueux ; il aime Dieu en toute âme, il aime toute âme en Dieu : le fidèle, qui voit toutes choses avec l'œil même de Dieu, aime, si l'on ose s'exprimer ainsi, avec le cœur même de Dieu. Et pour citer un exemple qui nous rapproche de notre sujet, presque tout le monde aime Jésus. Les ennemis mêmes du christianisme ont une espèce d'amour pour Jésus. Et comment voulez-vous qu'on n'aime pas celui qui fut doux et humble de cœur, qui aima les petits et les pauvres, qui voulut vivre de leur vie, n'usa de sa puissance que pour secourir et bénir, celui, enfin, dont le doux nom, depuis dix-huit siècles qu'on le prononce, éveille dans tous les esprits des idées de clémence et de paix, de justice et de miséricorde ? Mais aucun de ces hommes du monde qui, à leur manière, aiment Jésus-Christ, ne saurait avoir pour lui plus d'amour que le fils de Jona ; et ne savons-nous pas que Jésus ne voulait point être aimé comme il l'était de Simon-Pierre ; que, touché sans doute de cet attachement naïf, il le repoussa cependant, que du moins il en réprima l'essor, et s'indigna contre ce disciple, qui ne voulait pas que son maître goûtât la mort ? L'affection de Pierre n'était pas spirituelle ; celle du monde pour Jésus l'est, s'il se peut, moins encore. C'est un attachement humain, qui ne suffit pas à Jésus et qu'il ne peut accepter ; car cet attachement ne renferme aucun des principes de cette vie nouvelle qu'il est venu répandre dans l'humanité, aucune étincelle de ce feu qu'il lui tardait d'allumer sur la terre. Cet attachement ne conduit point à Dieu.

Et comment y conduirait-il ceux que, dans le jour de la colère et du pardon célestes, il ne put conduire au pied de la croix ? Mais cet attachement demeurait humain aussi longtemps que Jésus lui-même demeurait dans une condition humaine ; il ne pouvait prendre des ailes et s'envoler dans le ciel qu'après que Jésus y serait monté. Jusque-là Christ n'était qu'une personne et non point encore le chemin, la vérité et la vie. On ne l'aimait pas comme on aime le chemin, la vérité et la vie, mais comme on aime une personne. La personne visible, corporelle, bornée, devait disparaître pour faire place à l'idée qu'elle représentait et qu'en même temps elle voilait. Il fallait que l'amour des disciples ne pût, en aucune manière, ou se partager ou prendre le change, et qu'en un mot dans le Christ ils aimassent véritablement le Christ. La faiblesse humaine demandait en quelque sorte cette salutaire privation, semblable à celle qui refuse à l'enfant le doux lait de sa mère pour l'accoutumer à une nourriture plus solide. Les disciples ne comprirent point d'abord cette nécessité ; et comment l'auraient-ils comprise ? mais elle leur apparut, un peu plus tard, toute lumineuse d'évidence. *Je ne connais plus personne selon la chair, s'écrie l'apôtre des Gentils, et si jamais j'ai connu Christ selon la chair, je ne le connais plus de cette manière*³. L'entendez-vous ? Il s'en félicite, il s'en vante. Un autre se fût vanté d'avoir vu le Christ ; saint Paul, qui probablement l'avait vu, ne daigne pas même s'en expliquer ; il lui importe beaucoup plus de nous apprendre qu'il ne le connaît pas selon la chair, afin, sans doute, de nous apprendre à nous-mêmes à ne le point connaître, à ne le point aimer de cette manière, mais spirituellement.

Si la foi et l'affection spirituelle sont la vie de l'Eglise, il était donc avantageux à l'Eglise, non que Jésus restât au milieu d'elle, mais que Jésus s'en allât. Les faits l'ont bien prouvé. Où était l'Eglise avant le départ de Jésus ? Nulle part ; non pas même au sein de ce collège d'apôtres, qui, nous avons lieu de le croire, connaissaient moins bien Jésus et l'aimaient

3. 2Corinthiens 5.16

moins à son gré que ne le connaît et ne l'aime aujourd'hui une pauvre servante chrétienne. Si, comme nous sommes trop naturellement portés à le croire, la présence corporelle est très importante et l'emporte sur le souvenir, les apôtres, ayant Jésus au milieu d'eux, devaient être plus forts que les apôtres séparés de Jésus. Et n'oubliez pas que l'Esprit, puisqu'il est question de l'Esprit, n'avait point été donné à Jésus par mesure, et qu'il est bien le maître de prendre de ce qui est à lui pour le donner à ses amis. Pourquoi ne le fit-il pas ? Pourquoi ses enseignements furent-ils moins puissants sur ses apôtres que ne le furent, après lui, ceux de ses apôtres eux-mêmes ? Pourquoi sa seule présence ne fut-elle pas pour eux une abondante et perpétuelle effusion des dons du Consolateur ? Pourquoi peut-on dire de Jésus ce qui, plus tard, fut dit de saint Paul : *Sa présence est méprisable ; ce sont ses lettres qui sont fortes*⁴ ? Car enfin ce sont là des faits. Avant le départ de Jésus-Christ il n'y a point d'Eglise ; il y en a une après qu'il a disparu. Ces hommes qui, après avoir passé un si long temps avec leur Maître, lui font des questions et lui proposent des doutes dont nous nous sentons humiliés pour eux, sont, après qu'il les a quittés, des hommes éclairés, intelligents, résolus. Cette Eglise, où il n'a laissé que son souvenir, et où les signes visibles de sa puissance n'ont duré que bien peu de temps, elle subsiste encore, et aujourd'hui, dans le déclin de toutes les croyances et la déroute de tous les systèmes, elle est la seule chose qui ait de la force, de la vie et de l'avenir. Il est du moins évident que l'existence de l'Eglise ne tenait pas à la présence visible de son chef, et Jésus savait bien ce qu'il disait lorsqu'il déclarait à ses disciples qu'il était avantageux, qu'il leur était avantageux qu'il s'en allât. « Eh quoi ! souffrirons-nous moins ? serons-nous moins méprisés ? notre tâche en sera-t-elle plus facile ? » Il me semble leur entendre faire ces questions. Jésus y avait répondu d'avance. Bien loin de souffrir moins, ils devaient souffrir bien plus ; mais ils devaient souffrir avec joie ; tel est *l'avantage* que leur apporterait le départ de leur Maître. Or les faits

4. 2Corinthiens 10.10

nous prouvent que cette prévision divine s'est merveilleusement justifiée, et que, dans un sens spirituel et sublime, le départ de Jésus leur fut *avantageux*.

Mais nous supprimons, va-t-on dire, le miracle de la Pentecôte. – Nous ne le supprimons pas. – Nous méconnaissons, va-t-on dire, le sens de ces paroles de Jésus-Christ : *Je vous enverrai le Consolateur*⁵. – Nous ne le méconnaissons point. Nous n'avons point prétendu que Dieu ne soit pas le maître de ses dons, qu'il ne puisse les retenir, et que celui-ci n'ait une date. Nous croyons que la manifestation de la puissance divine, le jour de la Pentecôte, était nécessaire, et qu'il ne s'y est rien mêlé de superflu ; car la prodigieuse magnificence de Dieu est toujours contenue entre les bornes du nécessaire. Mais nous avons une observation importante à présenter : c'est que Dieu ne force rien, n'attente jamais à notre liberté, et que sa grâce n'est autre chose qu'une éloquence toute divine, un esprit parlant à un esprit, l'Esprit de Dieu à l'esprit de l'homme. Il frappe à la porte, mais il ne l'enfoncé pas ; il sait trop bien l'art de se la faire ouvrir. Tout est mystérieux, rien n'est magique dans l'œuvre de la conversion ; les lois de notre nature y sont observées, et nous ne cessons pas un instant d'être hommes. Nous appliquons ceci à la grande révolution qui se fit dans le cœur des disciples. Elle fut l'œuvre de Dieu ; mais cette œuvre de Dieu, Dieu lui-même l'avait préparée, Dieu l'avait rendue naturellement possible en retirant son Fils de la terre, et en réduisant les disciples à la foi nue et à la nue charité. C'est de lui seul qu'ils pouvaient recevoir ce qu'ils en reçurent en effet ; mais ils ne pouvaient pas le recevoir avant que leur Maître eût échangé le séjour de la terre contre les demeures du ciel ; alors seulement leur confiance humaine pouvait devenir de la foi, leur affection humaine une affection selon l'Esprit. C'est tout ce que nous avons voulu établir, et nous pensons qu'il en valait la peine.

La vue de Jésus-Christ ressuscité était décisive également pour la vo-

5. Jean 15.26

cation et pour l'avenir des disciples. Sans cette vue, rien n'est possible, et la tombe du Seigneur, vide à l'insu de ses amis, ensevelit à jamais et leur espoir et l'Eglise. Cet événement peut suffire à nous expliquer leur joie, leur première ardeur et leur dévouement. Mais ne perdons pas de vue les idées qui nous ont occupés. Qu'est-ce que le christianisme réalisé dans un cœur d'homme, sinon le triomphe de l'invisible sur le visible et le règne de la foi ? Qu'est-ce que la nouvelle vie qui se rattache à ce principe, sinon un amour supérieur, par sa pureté et par son caractère spirituel, à tous les amours de la terre ? La seule question est de savoir si le germe de ces deux vertus, qui sont tout le christianisme, eût pu se développer dans une Eglise où, jusqu'à la fin des siècles, Jésus aurait été personnellement présent ? Nous avons cherché à montrer le contraire. Et il ne nous reste plus qu'à demander : Que signifient, si elles n'ont pas cette signification, les paroles de Jésus-Christ ? Comment comprendre, en dehors de ces idées, qu'il pût être avantageux aux disciples de voir leur Maître s'éloigner, et qu'il puisse nous être avantageux à nous-mêmes d'être privés de sa présence ? Sans compter que la terre ne pouvait pas retenir Jésus-Christ au-delà du terme fixé par l'éternelle prescience, ne comprend-on pas que sa présence prolongée, nous entendons sa présence corporelle, pouvait être un obstacle à quelques-uns des buts de sa venue en chair ? Son départ n'était-il pas le signal naturel de l'avènement du Saint-Esprit ? Et n'était-ce pas lorsque la terre posséderait les hommes spirituels, qui sont le peuple de la nouvelle économie, lorsque les œuvres de l'Esprit seraient manifestes et ses fruits abondants sur la terre, que ce même Esprit, selon la déclaration du Sauveur, pourrait, avec puissance, *convaincre le monde de péché, de justice et de jugement*⁶ ? Nous laissons le lecteur répondre à ces questions, impatients que nous sommes d'arriver aux instructions pratiques qui découlent, comme d'elles-mêmes, du passage que nous étudions.

Oserions-nous prétendre qu'il a été bon aux apôtres que Jésus-Christ

6. Jean 16.8

s'en allât, et que ce qui leur fut nécessaire et avantageux nous est, à nous-mêmes, inutile et mauvais ? Nul de nous, certes, ne le dira. Il est trop évident que la situation, que les besoins sont encore les mêmes, et que nous ne saurions nous passer mieux que les apôtres de la douloureuse privation que leur Maître leur imposa.

Aucun chrétien, cependant, n'y consent volontiers. On s'y résout à mesure qu'on est plus spirituel, c'est-à-dire à mesure qu'on possède mieux Jésus-Christ dans le cœur, et qu'on le voit plus distinctement des yeux de la foi. Mais il n'est rien de plus universel ni de plus naturel que le regret de n'avoir pas vu Jésus-Christ, le désir de le voir un jour, je dirai presque un sentiment d'envie à l'égard des mortels privilégiés qui contemplèrent le Fils de l'homme sous sa forme de serviteur. Oubliant combien ces hommes étaient faibles du vivant de leur Maître, et que toute leur force date d'une époque où ce divin Chef n'était plus présent sur la terre que par son Esprit, on s'imagine qu'on pourrait tout avec Jésus-Christ si Jésus-Christ se rendait visible, qu'on n'aurait plus ni doute ni frayeur, et qu'on serait, dès lors, tout ardeur pour le service d'un si grand maître. Que, dans un premier mouvement, l'on pense et l'on parle ainsi, cela se conçoit et cela peut se pardonner ; mais comment, après réflexion, peut-on tenir un tel langage ? Et qu'on est loin, quand on peut le tenir, d'une pleine intelligence de l'Évangile !

Qu'est-ce que le corps de l'homme ? Une statue vivante. Le corps est une image, un signe commémoratif de l'existence et de la présence d'un être moral, auquel, à travers le corps, pour ainsi dire, s'adressent tous les sentiments que cet être peut nous inspirer. Que l'âme ne soit jamais sans le corps, et que leur union indissoluble soit une condition essentielle, un caractère éternellement ineffaçable de la nature humaine, nous n'en faisons nul doute, et nous en avons pour garant l'Évangile lui-même, qui ne parle point de l'immortalité de l'âme, comme font les philosophes, mais de la résurrection de la chair. Cette chair toutefois, cette organisation, néces-

saires à l'homme pour se manifester et pour remplir sa destinée, ne sont point l'homme ; nous l'avouons tous lorsque nous refusons de chercher la valeur d'un homme dans son corps ni dans rien de ce qui nous paraît tenir à son corps, et la mettons tout entière dans son intelligence et dans sa volonté ; or, l'élément dont nous ne tenons aucun compte dans cette évaluation serait-il l'homme lui-même et tout l'homme ? Et, en revanche, l'homme, tout l'homme n'est-il pas dans cette intelligence et dans cette volonté que nous faisons, toutes seules, entrer en ligne de compte ?

Plus, dans nos attachements, nous nous mettons au-dessus des impressions que le corps peut faire sur le corps, plus nous nous élevons (qu'il me soit permis de parler ainsi) de la statue à l'homme qu'elle représente, plus nous sommes contents de nous-mêmes. Une affection sur laquelle ni la décadence extérieure de l'objet aimé, ni son absence, ni la mort, n'exerceraient aucun pouvoir, une telle affection serait à bon droit la plus honorée ; ce ne serait pas encore, je l'avoue, une affection selon l'Esprit, dans le sens de l'Évangile ; mais rien n'y ressemblerait davantage ; rien ne serait plus propre à en donner l'idée, et même à en faire naître, selon les circonstances, ou le désir ou le pressentiment.

Si quelque être doit être aimé purement, c'est sans doute le Fils de Dieu. Le culte en esprit, qu'il a recommandé et rendu possible, n'est autre chose que l'adoration de l'esprit adressée à l'Esprit. Si le Fils de Dieu a paru en chair, ce n'est pas pour nous faire adorer sa chair ou sa présence corporelle ; c'est pour habiter parmi nous, pour être homme comme nous, pour vivre de la vie humaine, et pour goûter la mort. Il a donné ce point d'appui à notre amour ; mais notre amour doit s'attacher à ce qui est en lui pensée, volonté, amour, et si nous n'aimons pas, en Jésus-Christ, l'éternelle vérité et le Dieu éternel, nous ne l'aimons point encore comme il veut être aimé. Mais, puisqu'il s'agit moins, en ce moment, des principes que des conséquences, répondons à ceux qui s'écrient : « Oh ! que nous serions forts si nous pouvions voir Jésus-Christ ! » Hélas ! combien d'autres l'ont

vu, combien l'ont vu tout à loisir et sont demeurés faibles ! De même en serait-il de vous, si Jésus-Christ vous apparaissait et conversait avec vous, à moins toutefois qu'il ne vous communiquât cet Esprit, qu'il n'accorda à ses premiers disciples, vous le savez bien, que sous la condition de sa propre absence. Sans doute c'est une grande gloire, comme une grande douceur, que d'avoir vu le Fils de l'homme sous cette forme de serviteur qui est le fondement de sa propre gloire ; les premiers apôtres l'avaient vu ; il fallait l'avoir vu pour exercer l'apostolat, et nous entendons saint Paul, méconnu par une partie de la primitive Eglise, s'écrier : *Et moi aussi, n'ai-je pas vu Jésus-Christ ?*⁷ Mais cela ne fait rien, absolument rien à la question qui nous occupe. Cette question, la voici : L'Esprit a pu remplacer Jésus-Christ et compléter son œuvre : Jésus-Christ, par sa présence, peut-il remplacer le Saint-Esprit ? Sa présence peut-elle produire en nous ce que le Saint-Esprit n'y aurait pas produit ou n'y produirait pas ? Rien, absolument rien ne nous autorise à le croire. Toute analogie serait trompeuse. Le seul aspect d'un grand personnage, le seul bruit de sa présence, ont pu, dans des conjonctures graves, exercer une influence décisive ; mais, quelque grands que fussent les résultats, ils étaient humains ; le moyen et l'effet n'étaient pas disproportionnés entre eux. Mais des effets spirituels veulent une cause spirituelle. Tel n'est point, à le prendre en lui-même, le fait de la présence corporelle de Jésus-Christ. Il n'a rien de spirituel. S'il n'exclut pas, absolument, l'action de l'Esprit, il n'en saurait tenir lieu. Et nous avons pu nous convaincre que l'établissement du règne de l'Esprit, dans l'Eglise, a pour condition la présence de Jésus-Christ à la droite de son Père, et non sa présence au milieu de nous.

On veut voir dans cette absence du Christ visible et corporel une diminution, une perte. Mais c'est la chair elle-même, c'est le charme de la vie présente qui nous en font juger ainsi. Jésus-Christ absent n'est point diminué, ou plutôt Jésus-Christ absent n'est point absent. Son Esprit c'est

7. 1Corinthiens 9.1

lui-même. Il est présent tout entier dans la présence de son Esprit. On a dit d'un grand capitaine que son ombre eût pu encore gagner des batailles ; mais l'Esprit saint n'est pas l'ombre de Jésus-Christ ; ce n'est point son portrait que Jésus-Christ nous a laissé en nous laissant le Consolateur ; et si, comme il est vrai, un éternel train de guerre est ordonné à Jésus-Christ sur la terre ; si, comme nous n'en doutons pas, il livre à jamais des batailles, ce n'est pas son ombre, c'est lui-même qui les livre et qui les gagne. En nous donnant son Esprit, il fait plus que de prendre de ce qui est à Lui pour nous le donner, il se donne lui-même ; oui, tout aussi personnellement, tout aussi effectivement que dans la *nuit* mémorable où le soleil s'éteignit dans les cieux ; il se donne encore, mais sans effusion de sang, mais dans la gloire et dans la puissance, invisible aux yeux de la chair, mais visible aux yeux de l'âme, et immédiatement, personnellement saisi par la foi.

C'est quelque chose, à la vérité, que l'espérance du *retour* de Jésus-Christ ; et quelle que soit la forme de ce retour, de quelque manière que Jésus-Christ se manifeste en cette grande journée, elle a été promise à notre foi, et sans doute elle différera de celle dont les rapides heures composent le temps de notre pèlerinage. Il y aura une manifestation, une vue. La vue a toujours été la récompense, l'encouragement de la foi. Mais il a fallu croire d'abord. Jésus-Christ faisait peu de miracles, c'est-à-dire accordait peu à la vue, là où il rencontrait beaucoup d'incrédulité. Après tout, la foi c'est la vie. La vue est une royauté. Mais pour régner, mais avant de régner, il faut vivre ; et la vue n'est une gloire et une félicité que pour celui à qui, longtemps avant de voir, il a été donné de croire.

« C'en est assez, dites-vous, c'en est trop peut-être. Nul de nous n'a la pensée, encore moins l'espoir, d'arracher le Fils de l'homme à la bienheureuse lumière des cieux pour le faire habiter une seconde fois dans les tristes ténèbres de cette vie. » Je le veux croire ; mais n'avez-vous point quelque autre prétention toute pareille à celle que vous désavouez ?

Si vous n'osez prétendre que Jésus soit personnellement visible, vous

voulez qu'il le soit de quelque autre manière ; en d'autres termes, vous voulez des signes visibles de la présence invisible du Seigneur.

Si les signes que vous réclamez ne sont autre chose que ces fruits de l'Esprit, ces bonnes oeuvres, cette activité sainte qui constitue et qui manifeste le christianisme du cœur, assurément vous avez raison. Il faut de ces signes, il en faut beaucoup, et nous n'avons là-dessus qu'une observation à vous faire : ces signes de la présence de Jésus-Christ, c'est à vous-mêmes, d'abord, que vous devez les demander.

Mais ce saint désir n'est pas celui dont nous parlons. Il en est un autre moins pur ; c'est celui qui inspirait aux Israélites cette requête téméraire : *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous*⁸. Il n'est pas un homme qui ne demande, du fond du cœur, des dieux qui marchent devant lui, et pas un chrétien qui, dans de certains moments, n'en demandât, s'il l'osait, de pareils.

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, quelque chose comme le veau d'or ; ce n'est pas même l'arche du Dieu vivant ; ce n'est pas même la nuée. Nous n'en sommes plus là. Qu'est-ce donc ? Nous allons vous le dire.

C'est, en général, tout ce qui donne une forme distincte et un corps palpable au règne spirituel que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre.

Au premier rang sont les institutions et les usages que le temps a consacrés au sein de l'Eglise chrétienne. Ces circonstances tout extérieures, qui ne sont point l'Eglise elle-même, nous les apprécions jusqu'à les prendre pour l'Eglise ; si de certains murs, de certains mots, de certains sons viennent à nous manquer, c'est l'Eglise elle-même qui nous manque ; il semble que la force de notre communion, il semble que Jésus-Christ lui-même soient comme attachés à ces moyens ou à ces images, et que l'événement qui leur a substitué d'autres images et d'autres moyens ait emporté, du même coup, et cette communion spirituelle dont le siège est dans le cœur, et

8. Exode 32.1

Jésus-Christ lui-même qui n'est présent au milieu de nous qu'autant qu'il habite dans notre cœur. Nous nous trouvons alors comme ensevelis dans la nuit et comme perdus dans le vide. Nous ne savons plus où nous prendre ; la terre manque sous nos pas ; notre cœur se fond au-dedans de nous ; et il faut que nous soyons bien gardés pour ne pas nous écrier avec cette femme : *On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis*⁹.

Quelquefois nous donnons pour représentants à Jésus-Christ des hommes voués à son service et que nous jugeons pénétrés de son Esprit. Tout chrétien, dans un certain sens, représente Jésus-Christ et le représente d'autant mieux qu'il lui est plus soumis. L'erreur est de vouer à un simple homme des sentiments qui ne sont dus qu'au Seigneur, et de regarder comme nécessaire un instrument, quel qu'il soit. Cette erreur est commune, et détourne de Jésus-Christ, tout en paraissant les lui adresser, des hommages dont il doit être l'unique objet.

Combien de fois, de cette manière, notre adoration se déplace et s'égare ! Combien de fois ne faisons-nous pas de l'autel du Dieu vivant le piédestal d'une idole ! Et quand la juste main de Dieu renverse et brise cette idole, quand cet homme nécessaire a disparu, tout a disparu avec lui. Il était « le Dieu qui marchait devant nous » ; ses inspirations étaient toute notre sagesse ; sa voix, malgré nous peut-être, avait fait taire en nous la voix de l'Esprit : nous a-t-il quittés ? le silence est complet, la nuit profonde ; il était, à notre insu, devenu pour nous Jésus présent, Jésus visible ; et la mort, ou l'absence, ou quelque autre dispensation, en nous enlevant cet homme, nous a laissés seuls avec nous-mêmes, encore que nous eussions pris pour nous cette parole du Christ : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde*¹⁰.

Les succès, la prospérité extérieure du christianisme sont encore, pour nous, une espèce de Jésus visible. Nous voulons bien ne pas le croire absent tant que nous voyons sa religion honorée, la foule abonder dans ses

9. Jean 20.13

10. Matthieu 28.20

temples, la société le reconnaître, au moins tacitement, pour son chef, l'incrédulité ne s'avouer qu'en rougissant, et la haine (car nous ne pouvons ignorer qu'il a des ennemis) chercher l'ombre pour le maudire. Notre foi se fortifie dans cette vue ; hélas ! cette vue fait toute la foi du grand nombre ! Quelle ruine de nos espérances et même quel ébranlement de nos croyances, quel écroulement intérieur lorsque de grands changements survenus dans l'état social enhardissent l'inimitié, et que tout à coup *les pensées du cœur de plusieurs sont manifestées*¹¹. Rien de nouveau toutefois ; Jésus-Christ n'a pas plus d'ennemis ; ceux qui le sont aujourd'hui l'étaient hier : tout ce qu'il y a de plus qu'hier, c'est qu'on les connaît et qu'ils se connaissent ; mais parce qu'on croit que Jésus a plus d'ennemis, par cela seul il a moins d'amis ; que dis-je ? il semble que cette foule d'ennemis ait emporté Jésus-Christ ; car, ainsi qu'Enoch, *il ne paraît plus*¹² ; il semble qu'il n'ait jamais paru, qu'il n'ait jamais été, et que, chose horrible à dire, il y ait de moins sur la terre, non pas un être, mais un nom ! Tout ce qu'on avait entendu et répété, que le règne de Dieu ne vient point avec éclat, que le règne de Jésus n'est point de ce monde, que l'Eglise n'est point le monde, que la doctrine de la croix est, au sens naturel, une folie, que la vérité ne perd jamais son amertume, que, jusqu'à la fin, les vrais croyants seront une élite peu nombreuse, que l'humiliation et les mépris sont l'héritage de l'Eglise sur la terre, tout cela s'en va de la mémoire, et il paraît bien qu'on l'avait dit, jusqu'alors, sans le comprendre et sans le croire. Tous ne sont pas ébranlés à ce point ; mais les plus fermes sentent leurs genoux ployer, et plus d'un, qui croit encore, parce que la foi véritable ne peut mourir, plus d'un crie à Jésus, comme autrefois les disciples : *Demeure avec nous, car le soir commence à venir, et le jour est sur son déclin*¹³ !

Mais Jésus-Christ, qui ne peut souffrir ni que nous le servions comme une idole, ni qu'à sa place nous mettions des idoles, ni que nous cher-

11. Luc 2.35

12. Genèse 5.24

13. Luc 24.29

chions ailleurs qu'en nous-mêmes le témoignage irrécusable de sa présence, Jésus-Christ, comme en ce jour où la multitude égarée voulait le couronner roi, *se retire sur la montagne*¹⁴. Il éteint, par cette nouvelle retraite, les brillantes clartés qu'il avait allumées ; il nous oblige à le chercher sur la montagne, c'est-à-dire dans notre foi, et nous contraint à le regarder avec d'autres yeux que ceux de la chair. Ces jours, si pareils à des nuits, sont des jours d'épreuve, mais par là même des jours de bénédiction. La véritable foi s'étonne alors, nous en convenons, mais elle se reprend à elle-même, ou, pour mieux dire, au Christ invisible, loin duquel elle s'était laissé entraîner vers des reflets et des symboles. Un jour semblable nous a été donné. Les ténèbres s'épaississent. Les flambeaux s'éteignent. Le monde est, plus franchement que jamais, le monde ; et les chrétiens, de nouveau, sont à ses yeux « ces gens-là ». Ce n'est pas le fond, c'est l'aspect des choses, qui est changé ; les quantités respectives de la foi et de l'incrédulité ont sans doute peu varié ; mais l'incrédulité, chez plusieurs, a changé de caractère : elle est sérieuse, elle affirme, elle croit, elle soulève des montagnes. Ces montagnes l'écraseront, car elle n'est forte que pour nier, et elle provoque, en s'élevant à l'affirmation, l'unanime et accablant démenti des faits et de la nature entière. Mais, quoi qu'il en soit, que de raisons n'avons-nous pas de dire aux puissances du mensonge : *C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres*¹⁵ ! C'est un de ces soirs, un de ces soirs funèbres, où l'Eglise a besoin, pour s'éclairer, de la lumière qu'elle porte en elle ; mais c'est aussi un de ces soirs dont l'obscurité éveille, pour ainsi dire, mille feux dans le ciel de l'Eglise. Ne les voyez-vous pas, l'un après l'autre, poindre et se multiplier dans l'ombre ? Ne voyez-vous pas, de tous côtés, la vie et le mouvement renaître, l'intérêt se ranimer pour les œuvres dont la gloire de Jésus-Christ est l'objet, l'esprit d'entreprise et de conquête redevenir l'esprit de ce peuple chrétien si longtemps étranger à cette divine impatience qui fait voir aux uns toutes blanches ces mêmes

14. Jean 6.15

15. Luc 22.53

campagnes qui pour tous les autres sont encore à trois mois de la moisson ? Qui est-ce qui oserait dire que l'Eglise, la véritable Eglise, se meurt ? Personne, non pas même ses plus fiers ennemis. Qu'importe que la flamme brûle à l'écart et sur un étroit foyer ? Qu'importe si elle est aussi pure, aussi vive, aussi dévorante que jamais ?

Résistons, avec toute la force que le Dieu fort nous aura donnée, aux dangereuses tentations de cette *convoitise des yeux*¹⁶ que nous portons, charnels que nous sommes, jusque dans la plus pure des religions. Majesté de la puissance, antiquité des souvenirs, prestige de l'étendue et du nombre, éclat des actions, charme du talent, ce sont tout autant de manières dont nous voulons que Jésus-Christ se rende visible à nos yeux. C'est une chair mortelle dont, après son ascension glorieuse, nous prétendons le revêtir, afin de pouvoir connaître selon la chair Celui qui ne veut être connu et ne veut être aimé que selon l'Esprit. Nous le revêtons d'une chair mortelle, et par là nous le faisons mortel. Oui, nous le rendons, une seconde fois et toujours, capable de mourir, et quand il vient à mourir en effet dans cette chair dont nous l'avons enveloppé malgré lui, combien, hélas ! n'est-il pas à craindre qu'il ne meure aussi dans nos cœurs ! Chrétiens bibliques, nous regardons en pitié les sectateurs de la *présence réelle*, et c'est par la forme seulement que nous différons d'eux ; puisque, comme eux, nous évoquons un Jésus-Christ en chair, pour le faire, plus sûrement encore, mourir sur l'autel de nos cœurs. Le goût, l'amour, le culte de l'invisible est rare chez ces mêmes hommes qui répètent tous les jours qu'il faut s'affectionner aux choses invisibles qui sont éternelles, et que leur véritable vie est cachée avec Christ dans le sein de Dieu. Nous avons tous, à cet égard, de grands progrès à faire. Puissions-nous les désirer ! Puissions-nous les demander ! Ce sera presque les avoir faits. . .

16. 1Jean 2.16

Hermas et Onésime

Dialogue sur Luc 9.43-56.

HERMAS (*lisant*). – En vérité, c'est trop fort !

ONÉSIME (*qui écrit, s'interrompt pour dire*) : – Qu'est-ce qui est trop fort ?

HERMAS. – La stupidité de ces hommes-là.

ONÉSIME. – De quels hommes voulez-vous parler ?

HERMAS. – Je suis fâché de vous le dire : ce sont les apôtres.

ONÉSIME. – Les apôtres ! non pas après la Pentecôte, j'espère.

HERMAS. – Non ; mais quand ce serait avant ?

ONÉSIME. – Si c'était avant, c'est-à-dire avant que le rayon de l'Esprit de Dieu fût descendu dans la nuit, ou, si vous l'aimez mieux, dans le demi-jour de leur âme, je passerais condamnation sur leur stupidité, me rappelant ces paroles de saint Paul : *Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je pensais en enfant.*¹

HERMAS. – Mais ce n'est pas de l'enfance, c'est de la stupidité, vous dis-je ; et je ne connais pas un homme du monde, pas un incrédule qui ne parlât et ne jugeât mieux. Pensez à l'endroit que je viens de lire : c'est Luc 9.43-56.

1. 1Corinthiens 13.11

ONÉSIME. – Oh ! que vous voilà bien, concordance vivante ! Je ne suis pas si habile, et j'avoue à ma honte que rarement les chiffres d'un chapitre et d'un verset m'en rappellent aussitôt le contenu. Vous épargnerez du temps en me lisant l'endroit.

HERMAS. – Eh bien, écoutez :

« Et comme ils étaient tous dans l'admiration de tout ce que Jésus faisait, il dit à ses disciples : Pour vous, écoutez bien ces paroles ; le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. Mais ils n'entendaient point cette parole ; elle était si obscure pour eux qu'ils n'y comprenaient rien, et ils craignaient de l'interroger sur ce sujet.

Et il survint une dispute parmi eux, lequel d'entre eux serait le plus grand. Mais Jésus, voyant les pensées de leur cœur, prit un petit enfant et le mit auprès de lui, et il leur dit : Quiconque recevra ce petit enfant en mon nom, me reçoit ; et quiconque me recevra, reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est celui-là qui sera grand.

Et Jean, prenant la parole, dit : Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom ; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne te suit point avec nous. – Et Jésus lui dit : Ne l'empêchez pas ; car celui qui n'est pas contre nous est pour nous.

Or, comme le temps auquel il devait être enlevé *du monde* approchait, il se mit en chemin, résolu d'aller à Jérusalem. Et il envoya devant lui des messagers, qui, étant partis, entrèrent dans une bourgade des Samaritains, pour lui préparer un *logement*. Mais *les Samaritains* ne le reçurent pas, parce qu'il paraissait aller à Jérusalem. Et Jacques et Jean, ses disciples, voyant cela, lui dirent : Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu du ciel descende sur eux et les consume, comme Elie le fit ? – Mais Jésus, se tournant vers eux, les censura et leur dit : Vous ne savez de quel esprit vous êtes *animés*. Car le Fils de l'homme est venu, non pour faire périr les hommes, mais pour les sauver. Et ils allèrent dans une autre bourgade. »

N'y a-t-il pas de quoi confondre ?

ONÉSIME. – Je ne suis pas confondu ; je suis confus seulement. . . et pour mon propre compte.

HERMAS. – Quoi ! vous jugeriez-vous capable de donner à gauche sur tant de points à la fois, et sur des points si graves ! Il y aurait là, vraiment, plus que de l'humilité !

ONÉSIME. – Il n’y aurait là que de la réflexion et de la bonne foi ; et, je vous connais bien, cher ami, vous ne tarderez pas à parler comme moi. Pour le moment, vous me paraissez dans l’erreur, non sur un seul point, mais sur deux à la fois.

HERMAS. – Eh bien, soit : redressez-moi ; je ne demande pas mieux.

ONÉSIME. – Je le sais bien ; et je me recommande pour la revanche : vous ne tarderez guère. Pour en venir au fait, il me semble voir dans votre étonnement au sujet du passage en question, que vous ne savez pas jusqu’où va l’aveuglement de l’homme naturel, ni quel peut être, dans bien des cas, celui d’un chrétien sincère. Vous prétendez marquer la limite des égarements du premier ; la sagesse ou la puissance spirituelle du second vous paraît sans bornes. Et je dis, moi, que le premier est plus stupide, et le second moins infallible, que vous ne le supposez.

HERMAS. – Ne disputons pas sur le premier point : je vous l’accorde. Dieu est la lumière des esprits ; quiconque ne marche pas avec lui marche dans les ténèbres ; toutes les chutes sont possibles sur une route qu’aucun rayon n’éclaire ; et c’est une pure grâce de Dieu que tous ne roulent pas dans l’abîme. Il y a longtemps que, dans ce genre, je ne m’étonne de rien. Rien ne m’étonne surtout en fait de grossièreté morale de la part d’un Juif contemporain de notre Seigneur. Pharisiens et sadducéens, scribes et docteurs, tous ne semblent faire usage de leur esprit (et certes, ils n’en manquaient pas) que pour montrer mieux, pour mieux faire éclater leur folie. Mais pensez qu’il s’agit ici des apôtres de Jésus-Christ, des témoins ordinaires de sa sagesse, des auditeurs assidus de ses enseignements, de ceux à qui lui-même avait dit : *Avec les autres, je parle par similitudes, parce qu’il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne leur est point donné*². Comment accordez-vous avec cette éclatante distinction, avec cet éminent privilège, des pensées aussi basses, des sentiments aussi durs que ceux auxquels ils donnent essor, comme à l’envi, dans l’en-

2. Matthieu 13.11

droit singulier qui m'a fait, tout à l'heure, me récrier ? Peut-on enfermer dans un moindre espace plus d'erreurs, et des erreurs plus graves ? Peut-on, sur plus de points à la fois, et sur des points plus importants, donner un démenti plus direct à la doctrine et à l'esprit de l'Évangile ? Si peu de souci de leur Maître et de la vérité, tant de préoccupation d'eux-mêmes, tant d'intolérance, tranchons le mot, tant de fanatisme allié avec tant d'indifférence ! Qui pourrait, à cette vue, n'être pas surpris, affligé et scandalisé ! Qu'avaient donc appris les disciples à l'école de leur Maître ? Que leur était-il revenu d'un privilège sans égal, que tout chrétien leur envie ? et à quoi bon Jésus-Christ a-t-il voulu, pendant les jours de son ministère, être sans cesse accompagné de ces hommes qui semblent avoir eu des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, et une bouche pour contrister leur Seigneur par des paroles sans sagesse ? Je ne m'étonne pas qu'à leur sujet il s'écrie une fois : *Jusqu'à quand serai-je avec vous, et vous supporterez-vous ?*³ mais je m'étonne d'autant plus qu'il les ait supportés si longtemps.

ONÉSIME. – A votre tour, cher ami, vous êtes véhément et dur. Je crois pourtant que je pourrais vous laisser le soin de répondre à vos propres objections. En y réfléchissant, vous ne tarderiez pas à vous dire que Jésus a eu sans doute, pour supporter ses disciples et pour les garder auprès de lui, de bonnes raisons qu'après tout vous n'avez pas besoin de connaître ; vous vous diriez que, destinés à continuer sur la terre les enseignements de leur Maître, ce n'était pas peu de chose pour les apôtres que de les avoir entendus ; que ces enseignements, enfouis pour ainsi dire dans leur mémoire, et morts en apparence, comme la semence dans le sol pendant les mois de l'hiver, devaient, au soleil du printemps (divin printemps de la grâce !) sortir de terre, et manifester alors leur vie longtemps cachée ; que, vivifié, sanctifié par l'Esprit, le souvenir d'avoir vécu avec Jésus-Christ et d'avoir entendu sa voix remplirait leurs âmes d'une douce

3. Luc 9.41

et bienfaisante chaleur et serait pour tous un précieux héritage ; que la vie de Jésus-Christ, comme sa résurrection, demandait des témoins, ses paroles un écho, son caractère une empreinte exacte et vivante, et que les souvenirs des compagnons du Fils de l'homme sont, à cet égard, la richesse de l'Eglise ; enfin vous vous diriez qu'il n'est point sûr qu'ils n'eussent rien appris ; que des erreurs graves ne sont pas absolument incompatibles avec de grandes lumières ; que le jour augmente par degrés dans l'horizon de l'âme comme dans l'horizon terrestre ; qu'ils avaient appris, pour le moins, à se confier en leur Maître ; qu'ils l'aimaient, sinon de cette affection spirituelle qui renouvelle entièrement le cœur, mais d'une affection cordiale et sincère ; qu'à les comparer eux-mêmes avec eux-mêmes à deux époques différentes, on peut sans doute être frappé de leur ignorance et de la dureté de leur cœur avant la résurrection de leur Maître et l'effusion du Saint-Esprit, mais qu'il est plus juste de les comparer avec ceux de leurs compatriotes qui repoussaient ou méconnaissaient Jésus-Christ ; et que cette comparaison peut faire ressortir le côté lumineux d'un caractère dont vous ne considérez pour le moment que le côté sombre. Vous vous diriez, je crois, tout cela ; mais je vous en tiens quitte ; j'abandonne ces pauvres disciples à votre mauvaise humeur du moment ; je renonce à les excuser ; je veux moi-même les voir tels que vous les voyez ; je dis plus, je suis bien aise qu'ils se soient trahis, que leurs misères se montrent à nu dans le récit qu'ils nous en ont eux-mêmes laissé ; enfin, que l'homme naturel paraisse en eux dans toute sa crudité.

HERMAS. – Expliquez-vous mieux.

ONÉSIME. – Je m'explique. Il nous est très bon d'apprendre, par cet exemple, combien il y avait loin de la façon de penser et de sentir communément répandue autour de Jésus-Christ, à l'esprit et à la pensée de ce divin docteur, et quelle puissance il a exercée sur le cœur de ses disciples, puisque c'est d'eux que nous avons reçu les enseignements et les exemples les plus propres, après ceux de Jésus-Christ, à nous faire juger sévèrement

la conduite et les discours de ces mêmes disciples avant le renouvellement de leur intelligence par la vertu de l'Esprit divin ; jusqu'alors, ayons le courage de le dire, ils appartenait à la *race incrédule et perverse*⁴ ; ils en conservaient les maximes ; ils en parlaient le langage ; Jésus-Christ ne devait les *attirer*, comme il ne devait rassembler son Eglise qu'après qu'il aurait été *élevé*⁵, c'est-à-dire attaché au bois maudit ; la plénitude de sa puissance spirituelle, envers eux comme envers le reste du monde, ne devait se déployer qu'alors ; et ce n'était (car il en est du Seigneur comme de ses serviteurs), ce n'était qu'en devenant faible qu'il pouvait devenir fort⁶. Le langage, les sentiments des disciples ne doivent donc point vous étonner ; et vous devez être bien aise que l'empreinte de ce qu'ils étaient avant la Pentecôte nous ait été si loyalement transmise et si exactement conservée. Recevez-en de l'édification au lieu d'en prendre du scandale ; et servez-vous de l'histoire que vous venez de lire comme d'un miroir pour vous y regarder.

HERMAS. – J'avoue que je ne vous entends plus. Je ne saurais, quel que je puisse être, voir ma face dans ce miroir, et nul chrétien n'y peut voir la sienne. Les principes par lesquels nous condamnons les disciples de Jésus-Christ sont les éléments mêmes, *l'a b c* du christianisme, et l'on n'est pas chrétien au plus faible degré quand on peut penser et sentir comme nous les voyons penser et sentir en cette occasion.

ONÉSIME. – Cher ami, vous vous laissez trop préoccuper par des formes, et vous tenez trop peu de compte de la différence des temps. Les disciples sont rudes et naïfs ; rien ne les avertit de dissimuler et de se contenir ; ne sachant pas ce que nous savons, ils ne sont pas sur leurs gardes ; nous y sommes, nous ; nous savons très bien ce qu'on peut dire et ce qu'il faut taire : aujourd'hui l'homme naturel se déguise de manière à en imposer, non seulement aux autres, mais tout d'abord à soi-même ; mais il faut voir

4. Luc 9.41

5. Luc 12.32

6. 2Corinthiens 12.10

le fond à travers la forme ; l'Évangile lui-même nous met en état de reconnaître le vieil homme sous les livrées de l'homme nouveau, et alors ces énergiques manifestations de la nature corrompue qui nous frappent dans la personne des disciples, deviennent pour nous autant de révélations de notre propre état. Nous pouvons, à l'instant même, en faire l'épreuve. Chargez-vous, à l'aide du passage qui vous a offusqué, de peindre les disciples tels que vous les voyez ; et laissez-moi le soin de chercher les pendants.

HERMAS. – Où prétendez-vous les chercher ?

ONÉSIME. – Quand vous m'aurez entendu, vous le direz vous-même.

HERMAS. – La tâche que vous m'abandonnez n'est que trop facile ; mais elle est peu agréable.

ONÉSIME. – Celle que je me réserve l'est moins encore. Au reste, vous en jugerez. Commencez par vous acquitter de la vôtre : vous avez accusé, il vous reste à prouver.

HERMAS. – Je le ferai, mais avec douleur. Je n'aime point à trouver en défaut ces grands hommes. . . Vous souriez ? Et bien ! oui, ces grands hommes ; grands tout au moins par la mission qu'ils ont remplie, plus grands par leur sainteté. Ils ne sont, pour le moment, ni grands ni saints, il faut que j'en convienne. Ils sont même désespérément vulgaires. D'où arrivent-ils ? Du Tabor. Ils viennent d'être témoins de la gloire de leur Maître. La porte du ciel leur a été, pour ainsi dire, ouverte. Le passé, le présent, l'avenir se sont donné rendez-vous, à leurs yeux, sur la sainte montagne. Tous les temps confondus en un seul, et la voix de Dieu retentissant dans la lumière, leur ont donné un avant-goût de l'éternité. Au bas de la montagne, la misère de leur propre nature ne s'est manifestée à leurs yeux, dans la personne d'un malheureux enfant, que pour faire éclater la puissance et la bonté du Fils de l'homme. La multitude, par ses acclamations, leur donne l'exemple de la foi et le signal de l'adoration.

Cet exemple, voyez comme ils le suivent ; ce signal, voyez comme ils le comprennent !

Jésus-Christ, qui ne veut pas qu'ils prennent le change sur la valeur de son triomphe momentané, leur dit : *Entendez-vous ces discours ?* Ils sont remplis d'admiration et de respect pour moi ; et ceux qui les prononcent semblent m'être acquis pour jamais. Cela n'empêche pas que *le Fils de l'homme ne doive être livré entre les mains des hommes*. De quels hommes ? De ceux-ci peut-être ; tant l'empire qu'un miracle vient de me donner sur eux est mal assuré. Et savez-vous ce que c'est que de tomber entre les mains des hommes ? David se soumettait à tous les fléaux qui viennent de Dieu immédiatement, pourvu, disait-il, *qu'il ne tombât point entre les mains des hommes*⁷. *S'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant*⁸, c'est à l'heure de la dernière et définitive rétribution, alors que les simples *châtiments* de cette vie font place aux *punitions* de l'autre (car, de ce côté de la tombe, le Seigneur *châtie*, et c'est de l'autre qu'il *punit*). Mais, ici-bas, c'est entre les mains de l'homme qu'il est terrible de tomber. Or, tel est le destin réservé au Fils de l'homme. Infailliblement il sera livré aux hommes ; *il faut* qu'il le soit ; et de même que personne ne peut ravir de sa main ceux qu'il aime⁹, personne aussi (Dieu l'a permis) ne peut ravir le Fils de l'homme de la main de ceux qui le haïssent.

Ces disciples ne comprennent rien à cela, et je ne leur en veux pas ; mais...

ONÉSIME. – Permettez-moi de vous interrompre pour vous dire que vous avez raison sans doute de ne leur en point vouloir ; mais que, leur pardonnant ceci, il faut leur pardonner tout le reste ; car tout le reste vient de là, ou s'explique par là. Cette erreur retranchée emporterait toutes les autres ; cette vérité acceptée et comprise leur eût fait accepter et comprendre

7. 2Samuel 24.14

8. Hébreux 10.31

9. Jean 10.28

toutes celles qu'ils méconnaissent. Qui ne croit qu'à Jésus glorieux, ne sait rien ; qui croit à Jésus humilié, à Jésus anéanti, sait tout. Il en est ainsi aujourd'hui, et vous en convenez : il n'en était pas autrement alors. Cela soit dit en passant. Pardonnez-moi cette interruption, et veuillez poursuivre.

HERMAS. – J'y suis engagé. Au reste, je recueille avec soin votre observation. Voyez, de votre côté, si cette observation peut rendre compte de ce qui suit, et si les disciples avaient besoin d'être éclairés sur le mystère de la croix pour éviter les chutes déplorables que tout à l'heure nous leur verrons faire.

Je disais donc que je ne leur en voulais pas d'avoir vainement cherché à comprendre cette première parole de Jésus-Christ ; mais ils pouvaient l'interroger, et ils s'en gardent. C'est que si l'idée de Jésus-Christ traité en criminel surpasse leur intelligence et trouve leur foi en défaut, une chose du moins ressort bien clairement pour eux des paroles de Jésus-Christ : au lieu du maître puissant et glorieux que les transports de la multitude leur avaient fait espérer, il faut qu'ils s'accommodent d'un maître persécuté et méprisé. Ils voudraient en douter ; ils ont peur d'arrêter leur esprit sur cette idée ; ils se réservent peut-être intérieurement de croire qu'ils ont mal entendu ; et c'est pour cela qu'ils n'interrogent pas.

ONÉSIME. – Vous êtes sévère. Un autre dirait peut-être que c'est l'affection qui ferme la bouche des disciples, et que, s'ils ne questionnent pas Jésus-Christ, c'est qu'ils craignent de voir en face les souffrances et la mort de Celui qu'ils aiment.

HERMAS. – Oh ! qu'ils sont bien préoccupés d'autre chose ! Ils se mettent à disputer entre eux. Et sur quoi donc peuvent-ils disputer dans un pareil moment ? Personne, s'ils ne nous l'avaient appris eux-mêmes (et croyez que nul n'admire plus que moi une aussi noble candeur), personne, dis-je, ne l'imaginerait. Il s'agit de savoir lequel d'entre eux est le plus grand ! Le moment, certes, est bien choisi ! La question est à sa place au pied de

ce Tabor encore illuminé de la gloire de Jésus ! Le sujet en est intéressant au moment où Jésus vient d'annoncer le mystère de sa passion ! Disputer à qui sera le plus grand ! Que ne disputez-vous à qui sera le plus petit ? Voilà ce qui vous sied ; voilà ce qui convient à l'heure présente ! Donnez-vous le loisir d'approfondir votre néant : vous n'aurez pas fini de sitôt.

ONÉSIME. – Quant à nous, mon cher ami, nous trouverons mieux notre compte à approfondir, autant que nous en sommes capables, la sagesse du Maître que la petitesse des disciples. N'oublions pas que le but principal de ce récit est de faire éclater, à l'occasion de leur aveuglement et, si vous voulez, de leur dureté de cœur, l'équité, la bonté, l'incorruptible justice, la divine prudence de Jésus-Christ, toutes ces vertus, en un mot, qui, chez lui, sont autant de perfections. Qu'il est doux de s'arrêter à la leçon qu'il leur donne ! qu'on se met volontiers à la place de ce petit enfant qu'il leur présente comme l'image et le modèle du véritable adorateur ! et qu'on s'empare avec empressement (par *l'esprit* du moins, car la chair n'est pas si prompt¹⁰), de ce titre de petit, qui a toutes les préférences de notre humble Roi, et de cette dernière place, qui, la dernière en effet au jugement des hommes, est la première dans son cœur !

HERMAS. – Rendez-moi la justice, cher ami, d'être bien persuadé que, sur ce sujet-là, je pense et je sens comme vous ; mais à votre tour, n'oubliez pas de quoi, pour le moment, il s'agit entre nous. La tâche que je remplis, vous me l'avez imposée. J'ai à faire le procès aux disciples ; c'est mon sujet ; j'en aimerais mieux un autre, mais chaque chose a son temps.

ONÉSIME. – Eh bien, soit ; continuez : je vous écoute.

HERMAS. – Nous avons vu l'orgueil des disciples, nous allons voir leur intolérance. Ils ont rencontré un homme qui chasse les démons, c'est-à-dire probablement qui guérit les maladies, au nom de Jésus-Christ. L'évangéliste ne dit pas que cet homme essayait de chasser les démons, mais qu'il

10. Matthieu 26.41

les chassait en effet. Qui ne se serait réjoui de voir des malheureux délivrés de leurs maux ! Les disciples, tout seuls probablement, ne s'en réjouissent pas. Est-ce, peut-être, que ces guérisons s'opèrent par de mauvais moyens, par la puissance et au nom du prince des ténèbres ? car enfin, rien n'empêche que le démon n'exerce quelquefois un pouvoir bienfaisant, et qu'il ne séduise les âmes par l'appât d'un bien temporel : il a fait, en tout temps, des merveilles dans ce genre ; il en fait encore, et plus que nous ne pensons ; mais non, cette œuvre d'humanité s'accomplit au nom du Seigneur Jésus, et l'effet suivant la promesse ne permet pas de douter que Dieu n'ait pour agréable le ministère tout spontané de cet inconnu. Cette circonstance importante, l'invocation du nom de Jésus, nous la connaissons par les disciples eux-mêmes, qui la rapportent naïvement à leur Maître. Tout les obligeait donc à se réjouir, avec surprise, de voir qu'une telle puissance eût été donnée aux hommes et fût attachée à l'invocation du nom de Jésus. Loin de là, ils s'opposent à ces guérisons. Et sous quel prétexte ? sous le plus frivole de tous : cet homme ne suit point Jésus avec eux, ou, pour mieux dire, cet homme n'est point des leurs. Il fait ce qu'eux seuls s'arrogent le droit de faire. Ah ! disons mieux, entrons mieux dans leur secrète pensée : il fait ce qu'ils ne font pas. N'avez-vous pas vu, tout à l'heure, qu'au pied de la montagne, ils se sont trouvés impuissants, eux qui *suivent Jésus-Christ*, à guérir un démoniaque ? Ils s'en souviennent, et ils voudraient réduire tout le monde à la même incapacité.

ONÉSIME. – Vous êtes un peu amer, et vous supposez peut-être plus de choses que vous n'en pouvez prouver. Il faut être ménager des suppositions de cette nature ; c'est là une règle générale du bénéfice de laquelle je ne vois pas pourquoi nous exclurons les apôtres. Mais enfin, de mon côté, je ne prétends pas les justifier. La réponse de Jésus-Christ renferme quelque sorte de blâme ; tenons-nous-en, si vous le trouvez bon, aux termes de cette réponse.

HERMAS. – Je puis vous abandonner beaucoup ; je ne suis que trop

riche. Que me direz-vous de ce qui suit ? Des Samaritains fanatiques, mais pas plus que les disciples, cela ne se peut pas, ont refusé l'hospitalité à Jésus. C'est un grand tort, encore qu'ils ne connussent pas Jésus pour le Christ ; mais du moins ils ne le repoussent pas du milieu d'eux à coups de pierres ; nous ne voyons pas même qu'ils l'aient insulté. Vous ne devez pas vous étonner que j'insiste là-dessus. Ne faudrait-il pas qu'ils eussent fait tout cela, et pis encore, je ne dis pas pour justifier, c'est impossible, mais pour excuser l'horrible suggestion des disciples ? Que font ceux-ci ? Ils proposent à Jésus-Christ de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains et de les consumer. Jonas, cet homme de l'Ancien Testament, n'avait pas été, dans son cœur, plus rigoureux envers Ninive¹¹. Et les deux vieillards qu'un poète païen fait figurer dans une de ses fables, se montrèrent plus miséricordieux envers cet « habitacle d'impies », envers cette race perverse au milieu de laquelle ils avaient la douleur de vivre¹². Les disciples veulent une punition immédiate, éclatante, horrible : ni plus ni moins que le feu qui détruisit Sodome. Ce n'est pas tout : comme si la vengeance leur appartenait¹³, ils prétendent eux-mêmes attirer sur la terre les foudres du ciel ; incapables tout à l'heure d'opérer un miracle de miséricorde, ce miracle de rigueur ne leur paraît pas au-dessus de leur foi : ils n'en eurent pas assez pour guérir, ils en ont assez pour détruire. Cette coupable espérance les élève à leurs propres yeux ; être l'instrument d'une justice impitoyable leur paraît une dignité ; et, confondant tous les temps et toutes les circonstances, ils osent prononcer le nom d'Elie, et s'assimiler à ce prophète que tout à l'heure ils ont vu dans la gloire du Tabor, avec Moïse et Jésus-Christ ! Que pensez-vous de tant de dureté, de fanatisme et d'orgueil ? Trouvez-vous qu'il y manque rien ?

ONÉSIME. – Dieu me garde de défendre de pareils sentiments et une

11. Jonas 4.1

12. *Philémon et Baucis*. Ovide a raconté cette histoire, le fabuliste La Fontaine l'a mise en vers français.

13. Hébreux 10.30

pareille demande ! Je vous prie seulement de prendre garde, ici comme dans tout ce qui précède, aux paroles et à la conduite du Maître : *Il les censura*, dit simplement l'évangéliste. Et comment ? en quels termes ? Voici toute la censure : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes*. Parle-t-il de l'esprit dont il les voyait animés ? Parle-t-il de l'esprit de son propre Evangile ? Peu importe. Ce qui reste clair, c'est qu'il les traite d'ignorants. Ils l'étaient en effet. Ils ignoraient ce que l'homme oublie sans cesse, ce qu'après eux encore on a souvent méconnu, ce que l'un d'eux nous a lui-même enseigné, mais plus tard, que *la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu*¹⁴. Ils ne pénétraient point encore le caractère de la nouvelle économie, qui est celle de l'obéissance libre, et où l'homme marche par la foi et non par la vue : or, des châtiments immédiats appartiennent à l'économie de la vue et non point à celle de la foi. Jésus-Christ les *censure* au sujet de leur ignorance, parce que sans être précisément volontaire, elle n'était pas innocente. En même temps il établit une grande vérité, c'est que, sur cette terre, son règne n'est pas un règne de rigueur, non pas même, prenons-y garde, envers ceux qui refusent de le recevoir et qui s'opposent à lui. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *n'est point venu pour faire périr les hommes : il est venu pour les sauver*. Dans l'endroit où cette déclaration se trouve, et à considérer ce qui l'amène, elle renferme évidemment la condamnation de toute rigueur temporelle exercée au nom de Jésus-Christ et dans l'intérêt de sa doctrine. Jésus-Christ n'inflige aucune peine aux Samaritains, ni celle qu'imaginait le zèle amer des disciples, ni aucune autre, si légère qu'elle soit ; et vous verrez dans ce même chapitre¹⁵ que tout ce qu'il enjoint à ses apôtres, alors qu'une ville ou qu'une maison aura refusé de les entendre, c'est de secouer la poussière de leurs pieds en témoignage contre cette maison ou contre cette ville. Elles se puniront elles-mêmes : *Votre paix*, dit plus loin Jésus à ses apôtres, *vosre paix reposera sur tout enfant de paix*, c'est-à-dire sur

14. Jacques 1.20

15. Luc 11.5

quiconque vous recevra ; *sinon, elle retournera à vous*¹⁶. Si les disciples, en appelant des rigueurs sur les Samaritains, commirent une faute, ce que je reconnais avec vous sans marchandement, et ce que je ne veux point excuser, convenez que c'est bien le cas de répéter avec ce grand docteur du quatrième siècle¹⁷ : « Heureuse faute ! » Elle nous a valu, de la part de Jésus-Christ, la leçon la plus nécessaire et la plus claire tout à la fois. Toute violence, toute contrainte, toute menace même, dont l'intérêt de la cause chrétienne serait le motif ou le prétexte, est désormais condamnée, et l'Eglise de Jésus-Christ ne saurait persécuter sans désobéir à son époux. – Voilà, de nouveau, une bien longue interruption, pardonnez-moi, je vous prie.

HERMAS. – Vous ne m'avez pas interrompu ; j'avais fini : vous avez la parole. Souvenez-vous maintenant de ce que vous m'avez promis.

ONÉSIME. – Je m'en souviens. – Tout ce que nous rapporte le texte, tout ce qu'il nous montre à la distance de dix-huit siècles et de mille lieues, je l'ai vu de mes yeux, je le vois tous les jours. Le fond est tout pareil, la forme seule n'est pas la même. Vous m'avez montré les apôtres tout interdits lorsqu'ils apprennent, de la bouche même du Fils de l'homme, quel traitement lui est réservé, et vous avez, avec raison, insisté sur ce trait : *Ils craignaient de l'interroger*. Nul, aujourd'hui, n'a plus rien à apprendre sur les terribles conditions de la venue en chair de Jésus-Christ : il y a longtemps qu'à cet égard *tout est consommé*. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la passion de l'Eglise, qui est le corps de Christ. Elle aussi, d'époque en époque, est livrée entre les mains des hommes. Christ l'avait prédit, et nous le voyons. Mais tel qui connaît cette prophétie, tel qui convient que le serviteur n'est pas plus que le maître et que le bois sec ne peut s'attendre à échapper au feu qui a consumé le bois vert¹⁸, s'étonne néanmoins à chaque nouvel accomplissement de la prophétie, comme si Christ avait

16. Luc 10.6

17. Augustin, évêque d'Hippone, en Afrique.

18. Luc 23.31

pu se tromper, comme si l'Évangile avait cessé d'être l'Évangile, comme si l'homme n'était plus l'homme ! Il ne s'étonne pas seulement des persécutions sanglantes, ou des outrages excessifs, ou des mauvais traitements qui atteignent l'Église entière ; il s'étonne même, que dis-je ? il s'étonne surtout des moindres contradictions qu'il essuie en sa qualité de chrétien. . .

HERMAS. – Vous ne voulez rien me laisser à deviner. Le mot est lâché : c'est aux chrétiens que vous intentez procès. Au reste, vous n'avez rien à me cacher ; dès le commencement de cet entretien, j'étais averti.

ONÉSIME. – Sans doute ; et je ne devais pas faire semblant de me défier de votre pénétration. Laissons cette feinte inutile. Oui, c'est à des chrétiens que je reproche ce que tout à l'heure vous reprochiez aux apôtres. Il en est qui s'étonnent, jusqu'à n'en pouvoir revenir, des plus légers inconvénients auxquels les expose leur qualité de chrétiens. Il en est même qui, trouvant fort naturel que Christ ait souffert, que les martyrs aient souffert, que des troupes tout entières aient enduré les supplices, la captivité, l'exil, ne peuvent concevoir ni supporter, de la part des ennemis de l'Évangile, un regard de malveillance ou un sourire de mépris. Tout ce qui les atteint est grave, exorbitant ; toute injustice s'explique, hormis celle qui les touche ; et les plus légères épreuves que leur Maître peut leur envoyer, confondent leur intelligence. Il leur semble qu'ils ont dû, par privilège, hériter la paix, la plus entière paix, de Celui qui est venu apporter dans le monde l'épée et non la paix. Quels héritiers ! quels successeurs ! quels continuateurs de Jésus-Christ ! quels héritiers bien plutôt et quels continuateurs de l'incrédulité des premiers disciples ! Et cette crainte d'interroger, cette peur de connaître la vérité, quoi de plus commun parmi ces témoins de la vérité ! (car c'est le nom qu'on peut donner à des chrétiens). La nécessité d'interroger Jésus-Christ se représente sans cesse dans la vie de tout chrétien, et Jésus-Christ, toujours disposé à se laisser interroger, est toujours prêt à répondre. Bien souvent, pour entendre sa réponse, ils n'auraient qu'à descendre dans leur propre cœur. Le font-ils ? Osent-ils, quand il y va

d'une opinion qu'il faudrait désavouer ou d'un devoir qu'il s'agit enfin de prendre au sérieux, osent-ils aller au bout de leur pensée, où se trouverait, s'ils s'aventuraient jusque-là, la réponse de Jésus-Christ ? Consentent-ils toujours à examiner ? Acceptent-ils volontiers une discussion nécessaire ? Ne les voit-on jamais éviter une rencontre, éluder un entretien qui pouvait les éclairer ? Ne dirait-on pas qu'à une certaine époque de leur vie, ils ont réglé compte avec la vérité, et décidé qu'à partir de là ils n'avaient plus rien à apprendre, ou, pour mieux dire, ils n'apprendraient plus rien ? Vous avez entendu parler de cet écrivain qui refusa des renseignements nouveaux sur un siège fameux dont il avait écrit l'histoire. « Mon siège est fait », répondit-il. Le leur est fait aussi ; et soit lâcheté, soit orgueil, soit paresse, ils se gardent d'interroger Jésus-Christ, et se tiennent, le plus qu'ils peuvent, hors de la portée de sa voix. De cette manière, ils ne savent que ce qu'ils veulent savoir ou ce qu'ils n'ont pu s'empêcher d'apprendre. Croyez-vous qu'il n'y ait point de ces hommes parmi les chrétiens ? N'en connaissez-vous aucun ?

HERMAS (*soupirant*). — J'en connais un, du moins.

ONÉSIME. — Il y en a un probablement dans chaque chrétien. Mais verrons-nous des chrétiens *se disputer entre eux à qui sera le plus grand* ? Il n'y a pas d'apparence. Non ; ils ne le feront guère à la vue du monde, en face de leur Maître, comme les disciples, ni chacun en son propre nom. Mais à toutes ces réserves que perd le malin ? peu de chose. Qu'on s'élève soi-même franchement, ou qu'on défende avec obstination, avec hauteur, son sentiment comme le seul bon, son système comme le plus parfait, sa secte comme la meilleure, son homme enfin comme le plus grand, qu'importe ? c'est déguiser seulement, et déguiser assez mal, l'idée qu'on a de ses propres avantages, et ce besoin de voir quelqu'un au-dessous de soi et sous ses pieds, dont la satisfaction est le plus savoureux des contentements de l'orgueil, — si toutefois l'orgueil se contente jamais. Il me suffit, je pense, d'avoir cité cet exemple. Vous ne direz ni que le cas est rare, ni que

la vanité des disciples et celle dont je parle diffèrent essentiellement : la première est plus naïve ou plus franche, voilà tout. Les disciples se vantent les uns aux autres d'une grandeur propre et personnelle ; nous en savons trop pour faire de même ; nous n'oserions. Mais tout ce que nous pouvons, nous l'osons ; et, quoi qu'il en soit, il reste toujours que nous nous faisons grands d'une autre grandeur que de celle de notre Sauveur, que nous nous parons d'autre chose que d'humilité, et que nous essayons de nous élever en face de Celui-là même, qui, pour nous réconcilier avec son Père, s'abaissa et s'anéantit. Qu'ont fait de plus et de pis les apôtres au pied du Tabor ? Encore faut-il ajouter que nous avons, grâce à eux, une leçon qu'ils n'avaient pas eue. Cet enfant que Jésus leur présenta, et qui probablement les fit rentrer en eux-mêmes, est un perpétuel reproche à notre présomption. Nous savons mieux que les disciples ne pouvaient le savoir alors, et ce que vaut, et combien est essentielle au christianisme, cette humilité, vertu toute nouvelle, dont il fallait qu'un Dieu nous donnât l'exemple pour que nous en eussions seulement l'idée. Nous pensons mieux que les apôtres, et nous faisons pis. Que vous semble de nos progrès ?

HERMAS. – Prenez garde, mon ami ; vous vous emportez, ce me semble. Seriez-vous bien aise d'avoir entièrement raison ? est-il possible même que vous ayez entièrement raison ? L'humilité ne serait-elle donc qu'un mot de plus, ajouté par Jésus-Christ à nos vocabulaires ? N'y a-t-il point d'humbles dans le monde ? Dans ce cas, il n'y aurait point de chrétiens ; et qu'est-ce que le christianisme sans les chrétiens ?

ONÉSIME. – N'ai-je pas dit, en vous reprenant, que vous ne tarderiez pas à prendre votre revanche ? Oui, vous me reprenez avec raison. Mes termes sont trop absolus. Ce que j'ai vu, je l'ai bien vu sans doute, et je le rapporte fidèlement ; mais je parle mal quand je parle de manière à faire entendre que ces disputes de préséance sont le fait de tous les chrétiens, et que leur foi n'a pas brisé leur orgueil. Non, j'ai devant les yeux un tort

qui n'est pas rare, mais qui n'est pas universel, et que les chrétiens qui s'en rendent coupables ne tardent pas, s'ils sont chrétiens, à se reprocher vivement. C'est bien le moins qu'ils se distinguent en cela du reste des hommes ; et certainement ce n'est pas uniquement en cela qu'ils s'en distinguent. Je me garderai d'être ingrat envers Dieu lui-même en méconnaissant les victoires que Jésus-Christ remporte chaque jour par son Esprit dans l'âme des chrétiens sincères. Ce n'est donc pas à tous, ni même à aucun sans quelque réserve, que j'appliquerai ce qui suit, dans l'histoire que nous avons lue. Rejeter, empêcher de chasser les démons ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ avec nous, c'est-à-dire exclure de la communion de l'Eglise universelle, que dis-je ? exclure même de la communion civile, frapper d'anathèmes et de châtiments ceux qui, chrétiens aussi bien que nous, ne le sont pas comme nous ; ceux qui, à leur manière et non à la nôtre, font ici-bas l'œuvre de Jésus-Christ, c'est une faute qu'on ne peut imputer à tous les chrétiens, encore moins, d'une façon particulière, à ceux de notre temps ; mais enfin, des chrétiens l'ont commise et s'en sont fait un honneur ; des chrétiens, encore aujourd'hui, en sont à regretter de ne la pouvoir commettre ; ils la répètent du moins autant qu'il est en eux ; non contents de se préférer témérairement à d'autres, qui, comme eux, confessent Jésus-Christ venu en chair, ils les condamnent, ils les renient ; ils épuisent leurs meilleures forces à les combattre et à les décrier ; et, chose triste mais véritable, ils font plus d'accueil, dans les occasions, aux ennemis du nom de Jésus-Christ qu'à ceux de ses amis qui ont le malheur, si j'ose m'exprimer ainsi, de ne pas prononcer comme eux ce saint nom, ou de l'orthographier différemment. Oui, fort souvent, entre eux et ceux qu'ils excluent de leur communion, la différence vaut à peu près celle de l'orthographe entre deux écrivains, et peu s'en est fallu, en certain temps, que l'histoire du *schibboleth* hébreu ne se renouvelât dans l'Eglise, au grand déshonneur des chrétiens ¹⁹.

19. Juges 12.6

HERMAS. – Ces temps sont passés ; et l'esprit qui prévaut aujourd'hui dans l'Eglise évangélique est l'opposé de cet esprit-là.

ONÉSIME. – Ne croyez pas que je méconnaisse la différence des temps et les grâces dont, à cet égard, Dieu semble avoir fait le privilège de nos jours. Mais cette racine d'amertume est loin d'être extirpée ; elle pousse de terribles jets en des âmes d'ailleurs fidèles ; et nous n'en sommes point encore à adopter dans sa simplicité et à répéter sans arrière-pensée cette parole de bénédiction d'un grand apôtre : *La grâce soit avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ*²⁰.

Quant à l'horrible proposition que les disciples, dans leur fanatisme (j'adopte vos expressions), ont osé faire à leur divin Maître pour punir un autre fanatisme, plus excusable que le leur, je confesse que je n'ai trouvé sa pareille dans la bouche ni dans les écrits d'aucun chrétien, par la bonne raison qu'on ne saurait la faire et passer pour chrétien. Nous savons un peu mieux, Dieu soit loué, *de quel esprit nous sommes* ; et puis, après tout, nul de nous apparemment ne se flatte de voir, à son ordre, le tonnerre docile tomber sur la tête des ennemis de son Dieu. Mais, tout compte fait de la différence des temps et des circonstances, nous nous trouverons, dans certains moments, les tristes émules de ceux que nous condamnons.

Souffrez que je m'adresse à vous-même. Vous êtes d'un naturel doux et d'une humeur tempérée. Mais si jamais vous avez dû être témoin des triomphes, et des triomphes prolongés de l'injustice et du mal, rappelez-vous ce que vous avez éprouvé. Le précepte apostolique qui recommandait à des chrétiens sous le glaive et sous la croix *d'élever à Dieu des mains pures, sans colère et sans contestation*²¹, devait être présent à votre mémoire, et vous avertissait de prier pour ces coupables heureux. L'avez-vous fait ? L'avez-vous fait de cœur ? La pensée qu'ils étaient les déplorables instruments d'une trop juste dispensation, et que Dieu, qui vous châtiât par eux,

20. Ephésiens 6.24

21. 1Timothée 2.8

les châtaient d'un même coup par leur bonheur même, a-t-elle été votre pensée dominante ? Quels sentiments avez-vous nourris ? quels vœux avez-vous formés ? de quoi vous êtes-vous affligé ? de quoi vous êtes-vous réjoui ? Quel a été le sujet, quelle a été l'inspiration, quel enfin l'agrément et le sel de vos entretiens ? N'avez-vous pas mille fois souhaité ce que vous n'osiez demander ? et avec une mesure de connaissance égale à celle des apôtres, à l'époque où nous les prenons pour leur faire leur procès, ce que vous osez souhaiter, ne l'auriez-vous pas demandé ? Répondez-moi *non* si vous le pouvez ; vous me ferez plaisir. Dans ce cas, je resterai seul sur la sellette ; car, en pensée, je m'y suis mis, et j'y étais en vous parlant. J'ai eu tort de vous y mettre ; mais y suis-je seul ? n'y en a-t-il pas bien d'autres avec moi ? le ressentiment, la colère, la haine, qui est un meurtre, seraient-ils donc si rares ? la charité serait-elle si commune ? la chair serait-elle complètement vaincue ? Dieu le veuille ; mais je ne le croyais pas, et je ne le crois pas encore. Le moment n'est pas venu, ce me semble, de se taire entre chrétiens sur le devoir de la miséricorde et sur celui de l'intercession, qui tient au premier de si près. Je crois, je sens que l'amertume est toujours prête à déborder dans un cœur d'homme ; elle coule à son aise dans le lit que lui creuse l'indignation ; il faut avoir été longtemps à l'école et dans la compagnie de Jésus-Christ, il faut avoir appris de lui à mettre bien des choses sous ses pieds ; il faut, assis auprès de lui, voir de bien haut les intérêts et les agitations de cette vie, pour ne risquer plus de prendre le change, et de haïr en croyant s'indigner. Pour le moins, grâce à Dieu, nous savons de quel esprit nous sommes, de quel esprit nous devons être ; nous savons qu'en notre qualité de chrétiens, nous ne pouvons point haïr. Sachons-le mieux encore ; pensons-y plus souvent ; avertissons-nous sur ce point nous-mêmes et les uns les autres ; et demandons à Dieu ce que lui seul peut nous donner, *des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience*²².

22. Colossiens 3.10

La Foi du Centenier

« Or, un centenier avait un serviteur malade qui s'en allait mourir, et qui lui était cher. Et ayant entendu parler de Jésus, il envoya vers lui des anciens des Juifs, pour le prier de venir et de sauver son serviteur. Eux donc étant venus vers Jésus, le priaient instamment, disant : Il est digne que tu lui accordes cela ; car il aime notre nation, et c'est lui qui nous a bâti la synagogue. Et Jésus s'en allait avec eux ; mais comme déjà il n'était plus éloigné de la maison, le centenier envoya vers lui des amis pour lui dire : Seigneur, ne te fatigue point, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ; c'est pourquoi je ne me suis pas non plus jugé digne d'aller moi-même vers toi ; mais dis une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi aussi, je suis un homme placé sous autorité, ayant sous moi des soldats, et je dis à celui-ci : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. Or Jésus ayant entendu ces paroles, l'admira ; et se tournant, il dit à la foule qui le suivait : Je vous dis que même en Israël je n'ai pas trouvé une si grande foi. »

(Luc 7.2-9)

En quoi la foi du centenier est-elle admirable ? Connaisait-il à fond l'œuvre que Jésus-Christ venait faire ? Rien ne le prouve ; rien même ne le fait supposer. Il faut, pour apprécier sa foi, s'en tenir aux paroles qu'il adresse à Jésus-Christ. Car ce sont ces paroles qui font dire à Jésus-Christ

qu'il n'a pas vu de foi plus grande, même en Israël. Or, qu'a dit le centenaire ? *Seigneur, ne t'incommode point...dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri ; car, bien que je ne sois qu'un homme soumis à d'autres hommes, si je dis à l'un de mes soldats : va, il va ; à l'autre : viens, il vient ; ou à mon serviteur : fais ceci, il le fait.* – Le centenaire n'achève pas, mais nous achèverons pour lui : « Toi, Seigneur, qui n'es soumis à personne sur la terre, et à qui tout dans l'univers est assujetti, tu n'as pas plus besoin que moi-même de t'approcher des objets ou des personnes sur lesquels tu veux agir. J'ai des soldats qui vont pour moi et qui agissent pour moi dès que je leur ai parlé, en sorte que, par ma seule parole, je change, loin de moi et sans y porter la main, les choses que je veux changer. Ce que je fais dans ma sphère tout humaine et par des moyens humains, comment ne le ferais-tu pas dans ta sphère divine et par des moyens divins ? La nature serait-elle moins soumise à ta volonté que mes serviteurs le sont à la mienne ? Et s'il est donné à la parole d'un homme d'agir à une grande distance, ta parole peut-elle être arrêtée par aucune distance et ta volonté par aucun obstacle ? Il est vrai que j'ignore par quels moyens ta parole agit aussi bien que le ferait ta présence, et comment tu es présent par ta parole partout où tu veux l'être. Mais que m'importe de le savoir ? Je sais seulement que celui qui a pu faire tout ce que tu as déjà fait, peut tout, et que si, d'un mot, tu as rendu la vue à l'aveugle et le mouvement au paralytique, lorsqu'ils étaient devant toi, il ne t'en coûte pas davantage de les guérir et de guérir mon serviteur par une simple parole, sans quitter la place où tu es ».

Quoique ce raisonnement paraisse bien simple, tout le monde cependant ne l'aurait pas fait. Peu de gens sans doute eussent dit à Jésus-Christ : « Demeure où tu es, dis seulement un mot, déclare ta volonté que mon serviteur soit guéri, et à quelque distance que tu sois de lui, mon serviteur sera guéri ». Jésus-Christ affirme que même en Israël, c'est-à-dire au sein du peuple à qui Dieu s'était tant de fois manifesté d'une manière éclatante, il n'a pas trouvé une si grande foi. En quoi consistait donc celle de

ce capitaine païen ? En ceci : c'est que, connaissant les miracles opérés par Jésus-Christ, il attribuait à sa parole autant de vertu qu'à sa présence, et le regardait comme présent par sa parole également partout. Il raisonnait bien ; et tout le monde eût pu raisonner de même. Mais tout le monde n'eût pas cru comme lui ; parce que pour croire ainsi, il faut avoir une foi au Dieu invisible, bien rare chez les hommes livrés à l'impression des objets visibles, et disposés à croire à tout excepté seulement à Dieu. Car on croit bien en général que Dieu est ; mais le croire en détail, le croire à tous les moments, le croire dans l'absence de tout témoignage et de tout signe particulier, le croire quand les choses suivent la marche ordinaire et que rien ne se révèle immédiatement à nous sinon les lois de la nature, voir Dieu dans ces lois et sentir sa présence en tout et à travers tout, rapporter à Dieu tout ce qui arrive, tout ce que l'on voit, tout ce qu'on goûte et tout ce que l'on souffre, entendre sa voix dans tous les événements, reconnaître sa bonté dans toutes les dispensations : voilà qui est rare, même en Israël, c'est-à-dire chez ceux mêmes qui se réclament du Dieu vivant et vrai ; voilà ce qui est faible même chez les plus forts ; voilà ce qui excite l'admiration même de Jésus. Néanmoins cet exemple est proposé à notre émulation ; car enfin cette foi du centenier, c'est la foi ; il faut croire comme le centenier à la puissance de la parole du Maître ; il faut croire que cette parole agit en l'absence de Celui qui l'a prononcée et qu'elle gouverne le monde ; il faut, après qu'il a donné à l'humanité la consolation sensible de le voir personnellement au milieu d'elle, il faut que, sans le voir, on le retrouve, on le sente partout, et qu'on reçoive toutes choses comme de sa main. Il ne faut pas n'accepter de la foi que ce principe général : *Dieu a été manifesté en chair* ; il faut, si je puis dire ainsi, multiplier cette foi par tous les moments de l'existence, et dire, non une fois pour toutes, mais à chaque instant et pour chaque nouveau cas : « Dieu est ici ». Car il n'est nulle part s'il n'est pas partout. Or, une telle foi n'est pas la foi de tous. Plusieurs retiennent la leur comme dans un réservoir fermé, d'où elle n'a pas d'écoulement, pas d'issue ; elle ne se distribue pas par mille petits ruisseaux dans la vie, pour

en vivifier et en féconder toutes les parties ; et il n'arrive que trop souvent d'être croyant en gros et incrédule en détail.

Nous qui sommes Israël, puisque nous connaissons Dieu en Jésus-Christ, puissions-nous avoir la foi de ce capitaine païen ! Mais pour égaler sa foi, il faut que nous la surpassions. Tout ce qu'il pouvait faire dans la connaissance qu'il avait de Jésus, c'était d'attendre de sa parole ce que d'autres espéraient tout au plus de sa présence ; il croyait que cette parole suffirait pour un miracle, mais il lui fallait un miracle. Partant de plus haut, nous devons nous élever plus haut. Le miracle de la venue de Dieu en chair, le miracle de la réconciliation opérée au prix des souffrances du Juste, doit nous tenir lieu de tous les miracles. *Tout est accompli*¹ ; et nous ne devons pas dire encore : *Qui montera au ciel ?* car ce serait *vouloir en faire descendre Christ*². Disons donc comme le centenier, mais dans un sens d'autant plus élevé que notre connaissance est plus parfaite : « *Seigneur, ne t'incommode pas ; dis seulement une parole !* Seigneur, ne descends pas une seconde fois dans notre nature ! Seigneur, ne suspends pas une seconde fois les lois de la création ! mais parle, et toutes choses serviront tes desseins, et concourront à la fois à notre bonheur et à ta gloire ; dis à la maladie et à la santé, à la bonne et à la mauvaise fortune, à la mort et à la vie, aux hommes et aux choses, d'accomplir les desseins que tu as sur nous ; parle-nous surtout à nous-mêmes, afin de soumettre nos cœurs à ton obéissance, et fais succéder toutes choses selon nos désirs, non pas en changeant les choses, mais en changeant nos désirs. Parle : c'est de ta parole que nous avons besoin ; c'est par ta parole que tu es véritablement présent ; c'est dans ta parole que nous te possédons essentiellement ; et tant qu'elle se fera entendre au-dedans de nous, nous ne serons, quoi qu'il arrive, ni orphelins, ni solitaires ».

1. Jean 19.30

2. Romains 10.6

Christ avec nous

ou

des rapports essentiels et permanents de Jésus-Christ avec ses disciples et l'humanité

(Etude théologique et religieuse de Jean, chapitres 14 à 17)

Christ avec nous, c'est une des faces de la religion ; une autre face serait : Christ pour nous, une autre encore : Christ hors de nous. De quelque partie de la religion que nous nous entretenions, le nom de Christ s'y trouvera toujours : *la religion, c'est Christ*. Cette idée est plus générale que notre sujet ; elle le domine, elle l'enveloppe ; il sera bon d'arrêter sur elle nos pensées et d'en faire l'exorde de ces discours.

Christ avec nous, tel est le sujet que nous avons trouvé dans les chapitres 14 à 17 de l'Évangile selon saint Jean. Je tirerai, par une continuelle référence, toute la substance de mes leçons de ces quatre chapitres. J'avais d'abord voulu les étudier avec vous verset après verset, et faire, une troisième fois, une explication homilétique. Ce dessein me souriait beaucoup ; son exécution m'aurait permis de vous recommander de nouveau cette excellente méthode de prédication ; mais je me serais engagé dans un océan

de difficultés, car je veux traiter mon sujet méthodiquement. Il règne dans ces quatre chapitres une divine confusion ; les éléments y sont si entremêlés, si entrefondus, les mêmes idées y reviennent si souvent, que leur retour fréquent n'aurait pas été supportable dans une suite de discours. Au reste, je ne veux pas offrir ici des modèles de conférences, je ne veux pas non plus discuter le mystère ; mais m'attachant aux faits, je développerai, sans la perdre jamais de vue, la grande idée de la perpétuité des rapports de Christ avec son Eglise.

I

Christ c'est la religion, la religion c'est Christ

« Je suis le chemin, la vérité et la vie. »

(Jean 14.6)

Qu'est-ce qu'une religion ? Si l'on entend là-dessus la réponse des philosophes et celle du vulgaire, qui, une fois du moins, se trouvent d'accord entre eux, ils vous répondent que la religion est un enseignement, une doctrine ou un système sur les rapports essentiels de Dieu avec l'homme. La religion chrétienne, en particulier, est un enseignement, une doctrine, un système ; c'est le système de Jésus-Christ. Le christianisme est la doctrine religieuse selon Jésus-Christ, comme le mahométisme est un système sur Dieu d'après Mahomet. Il n'est pas de formule plus accréditée que celle-là.

Nous ne voulons pas la combattre d'une manière absolue ; nous ne contestons pas que toute religion ne renferme nécessairement un enseignement ; une religion qui n'enseigne pas n'est pas une religion, et par enseignement nous entendons la communication de vérités importantes sur les rapports de Dieu avec l'homme. Mais la vraie religion ne peut pas

être simplement un enseignement et elle ne commence pas tout d'abord par enseigner. Telle est notre thèse.

Nous devons nous placer ici dans l'une de ces deux hypothèses, entre lesquelles il ne saurait y en avoir une troisième : ou l'homme est tombé ou il ne l'est pas.

Si l'homme n'est pas tombé, si nous sommes demeurés dans l'état où Dieu a voulu que nous soyons, un enseignement n'est pas nécessaire, et même ne se conçoit pas. Dans ce cas, nous sommes intérieurement enseignés par une voix que nous pouvons appeler la voix de la nature avec plus de raison que ceux qui abusent du mot en paraissant faire si grand cas de la chose. Notre religion est alors vraiment la religion naturelle ; mais elle diffère de celle qu'on appelle ordinairement de ce nom en ce que celle-ci est une conclusion du jugement, tandis que la première n'est point une déduction, mais une vue intérieure et immédiate de la vérité de Dieu par la perception infaillible d'un sens approprié à cet usage. Si nous ne sommes pas tombés, nous connaissons si bien les rapports essentiels de l'homme avec Dieu que personne n'a à nous les enseigner, et que dès maintenant, sans l'Évangile et indépendamment de l'Évangile, cette parole est vraie : *Nul n'enseignera son prochain et nul son frère, en lui disant : Connais l'Éternel ; car tous me connaîtront*¹. Les rapports entre l'homme et Dieu nous sont, dans ce cas, parfaitement connus ; sans les avoir étudiés, nous en avons mieux que la connaissance : nous en avons la vue intérieure et le sentiment ; nous les connaissons comme notre propre existence ; nous en sentons la réalité comme nous sentons la réalité de notre vie ; et nous ne sommes pas plus certains de notre *moi* que de la nature et de la volonté de ce *moi* divin, qui est l'objet de la religion. Si nous ne sommes pas tombés, nous sommes en Dieu et Dieu est en nous, et dans cette intime communion Dieu se révèle à nous par le sentiment même qu'il nous donne de sa présence.

C'est dans cette communion intime avec Dieu qu'a vécu le premier

1. Jérémie 31.34

homme dans le paradis. Il n'avait pas à s'enquérir de Dieu, le possédant déjà en soi ; ni de sa volonté, la connaissant intérieurement. Il n'avait pas à sortir de lui-même pour trouver Dieu, parce que Dieu et lui étaient dans une communion non interrompue. Si l'homme n'était pas tombé, cet état serait encore le sien, ce qui revient à dire qu'il n'y aurait pas de *religion* pour lui, ou que le mot de *religion* ne suffirait pas à exprimer les rapports intimes et les intelligences de Dieu avec sa créature.

Si, au contraire, nous sommes tombés, nous ne pouvons l'être à moitié ; car lorsqu'il est question d'une telle déchéance, l'effet de la chute est pareil à celui du rameau détaché de l'arbre : le rameau meurt dès le premier instant, parce qu'il est séparé de la source de la vie ; il conserve des apparences de vie durant quelques jours peut-être, et cependant il est mort : il l'est déjà virtuellement, et le sera bientôt actuellement. L'homme non plus, quoiqu'il y ait des différences entre les individus, ne se sépare pas à moitié de Dieu. Il y a sans doute des degrés dans le mal ; mais entre le bien et le mal, quel que soit le degré du mal, il y a un abîme. L'homme tombé n'est pas seulement courbé, il est renversé ; il n'est pas seulement languissant, il est mort ; aussi l'état de déchéance est-il désigné dans l'Écriture par le nom de mort : *Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés*². Il ne pourrait être appelé d'un nom plus convenable ; même en ne se plaçant pas sur le terrain de la révélation, on ne peut raisonnablement concevoir ni une demi-chute, ni un état de déchéance qui ne soit pas une mort.

Mais si notre déchéance est telle que nous venons de le dire, si elle ressemble au retranchement d'une branche qui doit mourir, si notre déchéance est une mort, à quoi nous servirait-il de connaître les rapports essentiels et vrais de Dieu avec l'homme, rapports qui résultent, nous l'avons fait voir, de l'essence de Dieu et de l'essence primitive de l'homme ? Quel service nous rendrait une religion qui n'aurait d'autre prétention que celle de nous faire connaître ces rapports ? Et d'ailleurs, comment y

2. Ephésiens 2.1

parviendrait-elle ? Notre lumière intellectuelle est altérée ; elle ne pourrait répandre sur ce sujet important que des lueurs vagues et incertaines. Nous pouvons sans doute en obtenir une connaissance spéculative suffisante pour en être contristés et pour éprouver de vifs regrets ; mais ce ne sera, après tout, qu'une spéculation oiseuse ; ce ne sera pas une religion, si par religion nous entendons un état objectif, une réalité en nous et hors de nous, une nouvelle condition de l'homme par rapport à Dieu.

L'enseignement, s'il n'est accompagné de rien autre, n'est donc qu'une religion mutilée, une moitié de phrase qui n'a pas de sens. Nous concluons de là que, pour être possible, une religion doit être quelque chose de plus qu'un enseignement. Dans l'hypothèse de la chute, il faut qu'un fait intervienne, et ce fait sera l'objet même de la religion.

Il ne peut s'agir ici que d'un fait de Dieu. Il n'appartient pas à l'homme d'accomplir, ni même d'imaginer le fait dont il est besoin. Si l'homme pouvait remédier à sa déchéance, se relever lui-même, il ne serait pas tombé. Une pareille chute n'est pas de celles dont on se relève.

Le fait sera donc un fait de Dieu ; c'est-à-dire que Dieu entrera, descendra dans le temps et dans l'histoire ; il y viendra prendre place avec nous. Toutes les religions positives l'ont ainsi entendu, et par là elles se sont montrées plus philosophiques que les philosophies.

En quoi consistera ce fait ? Sera-ce une parole ? Dieu entre-t-il dans le temps pour déclarer ce qu'il est, ce qu'il veut ? Non, il y entre pour agir. Agir est la seule manière énergique et utile de paraître, de parler. Il y a dans le fait divin plus qu'un écho, plus qu'une parole, plus qu'une révélation ; il y a un être, il y a Dieu, il y a la communication substantielle et personnelle de Dieu. Telle est la nature du fait divin à la nécessité duquel le raisonnement nous a conduits.

Si Dieu agit, il ne peut que punir ou pardonner. S'il ne faisait ni l'un ni l'autre, nous ne voyons pas ce qu'il pourrait faire ; car, quoique toute

religion soit un enseignement, nous avons fait voir que la vraie religion ne saurait être simplement un enseignement ; Dieu ne peut donc enseigner l'homme qu'en punissant ou en pardonnant.

Mais c'est en pardonnant ; il en doit être ainsi, car punir c'est détruire : de même que la chute est une mort, la punition est une destruction. Dans la punition il n'y a pas d'enseignement ; détruire n'est pas instruire. Nous pouvons appliquer à la mort spirituelle ce que dit le psalmiste : *La poudre te célébrera-t-elle ? Annoncera-t-elle ta fidélité dans le tombeau ?*³ et ce que dit Esaïe : *Le sépulcre ne te célébrera point ; mais celui qui vit te célébrera comme je le fais aujourd'hui*⁴. Il faut donc que Dieu ait renoncé à punir, qu'il ait pardonné : *La grâce de Dieu a été manifestée, et elle nous enseigne à vivre dans la tempérance, dans la justice et dans la piété*⁵. Une grâce qui enseigne ! La parole de Dieu peut seule parler ainsi. Enseigner n'est pas seulement transmettre une vérité de l'esprit à l'esprit ; enseigner signifie non seulement donner la forme et l'expression, mais aussi communiquer la substance de la vérité. L'Écriture désigne de même par le mot *connaître*, outre la connaissance des mots, des signes et des notions, la connaissance de ce qu'il y a de plus substantiel dans la vérité même. Si la valeur du mot *enseigner*⁶ doit correspondre à celle du mot *connaître*, il sera vrai que cette grâce qui enseigne peut seule enseigner. Rappelons-nous, en outre, que ce que Dieu se propose en nous enseignant, c'est de *créer en nous un cœur net, et de renouveler en nous un esprit droit*⁷, et nous comprendrons le rapport qu'il y a entre l'enseignement qu'il nous donne et le pardon qui touche le cœur et qui l'ouvre à la vérité.

Dieu peut-il pardonner purement et simplement, c'est-à-dire peut-il dire à quelqu'un : « Je considère le mal que tu m'as fait comme nul et non

3. Psaume 30.10

4. Esaïe 38.18-19

5. Tite 2.11-12

6. « Parfaitement instruire. » (2Timothée 3.10.)

7. Psaume 51.12

avenu ; je l'oublie en mon cœur si ce n'est en mon esprit, et nos rapports seront les mêmes qu'auparavant » ? Il y a dans le pardon véritable, même dans celui de l'homme, plus qu'une simple parole, plus que l'abolition d'une dette ; ce n'est là que l'élément négatif du fait. Tout pardon est un don, un sacrifice ; qui pardonne donne, se donne. Cela peut même se dire, jusqu'à un certain point, du pardon de l'homme à l'homme. L'homme, qui pourrait ne point pardonner, renonce, s'il pardonne, à une satisfaction mauvaise sans doute, mais cependant à une satisfaction. Il pourrait s'accorder le plaisir détestable de la vengeance ; s'il ne se l'accorde pas, il y a de sa part sacrifice. Mais nous n'avons ici qu'une image de la vérité ; nous sommes dans le symbole : l'homme ne peut pas pardonner, au sens de Dieu ; il n'en a pas le droit, car il ne peut pas ne pas pardonner ; au point de vue moral, il ne peut rien retenir, il n'a pas le droit de se croire offensé. L'homme, n'ayant rien, ne peut rien donner ; il ne peut pas céder un droit qu'il n'a pas. Le vrai pardon n'appartient qu'à Dieu ; pouvant seul refuser, il peut seul céder ; aussi le pardon, de sa part, emporte-t-il excellemment l'idée d'un don et même celle d'un sacrifice.

Que les analogies emblématiques ne nous induisent pas en erreur. Quand l'homme pardonne, il *doit* pardonner ; c'est son devoir d'abandonner la vengeance. Mais qu'est-ce que Dieu abandonne lorsqu'il pardonne ? S'agit-il pour lui d'une vengeance ? Il s'agit de l'ordre, du droit éternel, de la loi. Or la loi n'étant point distincte du législateur, Dieu personnellement étant la règle, quand il pardonne, il se sacrifie lui-même intimement ; il ne pardonne pas seulement, je le répète, il se donne. L'analogie avec l'homme disparaît ainsi ; elle n'a pu être que formelle et négative : l'homme ne peut pas y mettre du sien ; il ne peut pas donner ce qu'il n'a pas. Il serait plaisant par son orgueil ! Il n'y a pas de mérite à donner ce qu'on ne peut retenir. Le sacrifice, chez l'homme, n'est qu'apparent et dans l'imagination : de la part de Dieu, le pardon est réel, mais c'est que le sacrifice l'est aussi.

Une seconde question se présente. L'homme pourrait-il être enseigné

par le pardon s'il n'y croyait pas ? Le supposer serait absurde. – Pourrait-il croire sans des gages de Dieu ? Faisons d'abord une observation préliminaire, de nature à réjouir et à effrayer à la fois. L'homme est implacable envers lui-même. Quand il compte avec lui-même, il n'y a pas de créancier plus impitoyable. Il peut être longtemps sans faire ce compte, *buvant l'iniquité comme l'eau*⁸ ; mais lorsqu'il sait qu'il est en arrière avec Dieu, rien ne l'apaise. Il ne peut se pardonner à lui-même, il lui faut le pardon de Dieu, et en cela il a un bon sens instinctif profond, que Dieu a préservé des conséquences de la chute. Il pense que ce qui est fait est fait, et de là vient sans doute la résistance de beaucoup de personnes aux offres de grâce de l'Évangile. Il y a, en effet, des résistances dont on ne saurait condamner le principe. « Quoi ! il ne serait tenu aucun compte de ce que j'ai fait de mal ; je serais comme si j'avais été juste ! » Tel est le cri que bien des âmes laissent échapper. Dieu a dû insister. « Oui, c'est inouï, semble-t-il leur répondre, mais c'est vrai cependant ; *quand vos péchés seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la neige*⁹ ». Pour vaincre leur incrédulité, il leur faut des gages, des témoignages palpables des intentions de Dieu. Eh bien, le gage suffisant, le témoignage irréfragable, c'est Jésus-Christ lui-même s'offrant pour nous.

J'ajouterai une autre considération, empruntée à la conscience humaine. Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse vaincre la dureté du cœur de l'homme. Il faut qu'il croie que Dieu aime, que Dieu l'aime, et il ne le croira qu'en croyant à un amour infini. Tant qu'il se représentera une limite à l'amour divin, l'homme ne se croira pas aimé. Il ne peut croire sans compter qu'en celui qui ne compte pas ; pour qu'il croie que l'amour divin s'étend jusqu'aux dernières extrémités, il faut que Dieu lui-même descende au dernier fond de la misère humaine. Telle est la misère de l'homme et sa dureté, que ce n'est que lorsque l'amour de Dieu aura franchi toutes les limites, que lorsque Dieu se sera fait homme, que l'homme

8. Job 15.16

9. Esaïe 1.18

enfin se croira aimé. *La parole a été faite chair*¹⁰, chair de péché ; c'est là le fond de toute religion digne de ce nom.

Plusieurs religions, purement humaines, et fausses par conséquent, ont rendu hommage à cette vérité en la parodiant. L'incarnation, malgré l'usage essentiellement chrétien que nous faisons du mot, l'incarnation se trouve partout ; partout l'homme a fait Dieu à son image. *Humana ad deos translulerunt*, a dit Cicéron ; *divina mallet ad nos*¹¹ ! Ce vœu d'un païen a été accompli dans l'Évangile.

Un fait, une personne, une nouvelle création, voilà comment la religion nous est présentée dans l'Évangile. Le fait est le point de départ, le fond et la substance de tous ses enseignements. Aussi Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Je montre le chemin, j'enseigne la vérité, je communique la vie ; » mais il a dit : *Je suis le chemin, la vérité et la vie*. Ne mettons donc pas, comme on le fait trop souvent, le christianisme à la place de Jésus-Christ. Être chrétien, c'est appartenir à Jésus-Christ, vivre avec lui, avoir commerce avec lui. Il semble singulier de dire cela à des chrétiens, mais il est nécessaire de le leur faire entendre. La méprise dans laquelle certaines personnes tombent à cet égard pourrait se comparer à la conduite insensée d'un homme exposé à un extrême danger, et auquel on vient d'apprendre qu'une offre généreuse, destinée à le tirer de peine, lui est faite. Rien ne l'empêcherait de se rendre auprès de son bienfaiteur ; il peut le voir, l'entendre, obtenir de lui sans retard la réalisation de ses promesses ; mais non, il se tient à distance, il préfère aller au loin aux informations ; il lui semble que l'important est de connaître les noms, l'histoire, les titres de l'ami qui le veut sauver, tandis que le plus simple et le plus pressé serait d'entrer dans la pièce voisine où il est, et de lui rendre grâce en se jetant dans ses bras.

10. Jean 1.14

11. « Ils attribuèrent aux dieux les qualités des hommes ; que ne nous donnaient-ils plutôt celles des dieux ! » (CICÉRON, *Tusculanes*, livre I, 26.) Il y a *transferebat dans le texte* ; M. Vinet a changé la forme du verbe dans la citation, afin de généraliser ce que Cicéron disait plus particulièrement d'Homère. (Éditeurs de 1851.)

Ah ! qu'il se hâte d'ouvrir la porte ; car il ne peut rien recevoir que de la main même du bienfaiteur, et en entrant en communication directe avec lui. Nous aussi, allons et voyons ; à l'histoire, au système, au christianisme, préférons Jésus-Christ ; soyons chrétiens par le commerce immédiat avec Jésus-Christ, au lieu de nous borner à l'être en nous familiarisant avec la doctrine et avec la science qui se rapportent à lui.

II

Le Père manifesté par le Fils

« Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu i Philippe, celui qui m'a vu a vu mon Père. Comment donc dis-tu : Montre-nous le Père ? »

(Jean 14.8-9)

Le désir de voir le Père, c'est-à-dire le Créateur des corps et des esprits, est un désir infiniment naturel à l'homme en qui tout intérêt spirituel n'a pas été éteint ou absorbé par les préoccupations des sens et du siècle présent. Mais ce désir est essentiellement uni au regret ; il en est inséparable et le suppose ; il naît avec le sentiment d'une perte ou d'un bien absent, et si ce détail ne paraissait pas trop minutieux, nous rappellerions que le même mot qui exprime le *désir*, signifie aussi *regret* (*desiderium*). En effet, on ne désire que ce qui manque ; on ne peut désirer ce qu'on possède ; le désir précède ou suit la possession ; il ne peut être contemporain de la jouissance.

Dans la plénitude de lumière et de félicité du paradis, ce désir n'existait pas, et nos premiers parents n'eussent dit à personne, dans le cas où il y eût eu quelqu'un entre Dieu et eux : « Montrez-nous le Père ». Autant il

eût valu dire : « Montrez-nous la lumière ». La lumière *qui manifeste toutes choses*¹² n'a pas besoin d'être manifestée ; elle se manifeste elle-même ; ce n'est pas la lumière même que nous regardons, mais c'est dans la lumière que nous regardons les choses. Or Dieu, dans ce bienheureux état de nos premiers parents était la vive, la sereine, la claire lumière de leur esprit et de leur cœur : elle leur servait à considérer toutes choses ; mais elle ne demandait, de leur part, aucun regard et ne supposait aucune recherche.

Ce bienheureux état a pris fin, et l'homme, enveloppé de Dieu, respirant Dieu comme l'air, et le recevant en soi par tous les pores, a été promptement réduit à chercher Dieu. On remarque, dès ce moment, dans sa situation morale le plus étrange contraste : il cherche ce qu'il fuit, il fuit ce qu'il cherche. Le sentiment de sa révolte et de son infidélité lui fait redouter la présence de son Père, et le sentiment non moins profond de sa faiblesse et je ne sais quel instinct supérieur l'obligent incessamment à chercher Dieu et lui arrachent incessamment cette parole : « Montrez-nous le Père » ; toutefois avec cette différence, qu'il ne l'appelle point *le Père* : ce nom, n'est plus, dans sa pensée, celui de Dieu ; sous quelques traits que l'homme se représente Dieu, l'idée de paternité est désormais exclue. Il dit : « Montrez-nous le Créateur, le Maître, l'Arbitre de nos destinées, la Cause suprême de tout ce qui existe » ; mais il ne dit plus : « Montrez-nous le Père ».

Et dans cette recherche, les hommes se divisent. Les uns demandent des nouvelles de Dieu à leur intelligence, oubliant qu'on ne peut voir Dieu qu'à la lumière de Dieu, de même qu'on ne peut voir le soleil qu'au moyen du soleil. Pour voir Dieu, l'intelligence devrait être pleine de Dieu, imbue et pénétrée de Dieu. Avec cet œil intérieur elle verrait Dieu ; mais, sans lui, elle ne peut, quelque pénétrante qu'elle soit, connaître ni trouver Dieu. Et toutefois, telle est sa présomption, qu'elle veut connaître de Dieu, non seulement ce qui peut être connu de lui, mais encore ce qui ne peut l'être.

12. Ephésiens 5.13

Ici, la limite est marquée par l'Écriture qui répond aux philosophes et aux chrétiens : *Ce qui se peut connaître de Dieu a été manifesté aux hommes*¹³. Il existe donc des choses de Dieu qui ne peuvent être connues ; mais l'orgueil de la raison ne veut pas se l'avouer ; elle oublie qu'au-delà de la lumière il y a l'abîme et la nuit.

Mais la multitude demande des signes : le monde se divise en Grecs qui cherchent la sagesse par le raisonnement et en Juifs qui cherchent Dieu par les sens, qui veulent voir Dieu¹⁴. Quelque ambitieux que soient les sages dont nous avons parlé, ils ne prétendent pas voir Dieu ; ils demandent à la fois moins et davantage : moins, puisqu'ils se refusent la vue ; davantage, puisqu'ils veulent connaître ce que la vue même ne peut pas révéler. La multitude, sous l'empire des sens plus que de l'orgueil, veut voir Dieu de ses yeux corporels ; elle a toujours crié : *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous !*¹⁵

En y réfléchissant, on ne peut être assez frappé de cette tendance, et de l'idée qu'elle nous donne de la profondeur de notre chute. Le mot *voir* avait avant la chute un double sens, un sens spirituel et un sens physique, et il devait être aussi naturel de parler de la vue intérieure que de la vue extérieure. Il y avait un œil de l'âme dont les perceptions étaient tout aussi vives que celles de l'œil du corps. Dès lors le mot s'est réduit à une seule application : *voir*, c'est percevoir la présence et l'image des objets au moyen de l'œil corporel. Dans l'autre sens, c'est un terme figuré qui exprime avec une énergie hyperbolique un fait beaucoup moins distinct et moins évident. Pour l'homme déchu, il y a entre *voir* et *connaître* une distance presque infinie ; *voir* est beaucoup au-dessus de *connaître*, et la *connaissance*, qui devrait être une vue intérieure de l'objet, n'est plus cela, du moins pour ce qui regarde les choses spirituelles. On pourrait même dire que la connaissance des choses spirituelles devait être quelque chose

13. Romains 1.19

14. 1Corinthiens 1.22

15. Exode 32.1

comme la réunion de tous les sens : vue, tact, rien n'y devait manquer. Depuis la chute, *connaître* n'a plus été synonyme de *voir* ; *voir* a paru plus excellent, et l'on en est venu à dire qu'on ne peut connaître Dieu qu'à la condition de le voir, et toute l'humanité a semblé défier Dieu et lui dire : « Si tu veux que nous croyions en toi, montre-toi à nos yeux de chair » ; c'est là aussi le sens des paroles de Philippe.

Après que Jésus-Christ a fait comprendre à ses disciples qu'il est en son Père, et que son Père est en lui, après qu'il leur a montré l'identité d'essence entre lui et le Père¹⁶, Philippe, dominé par les prétentions des sens, s'écrie : *Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit* ; comme s'il eût voulu dire : « Tous ces discours que tu viens de prononcer peuvent être vrais, je ne le nie pas ; mais ce chemin est long et mal sûr ; montre-nous le Père, et cela nous suffit ; fais-nous voir le Père, et nous te tenons quitte de tant de discours ». Ainsi s'exprime Philippe ; il demande une manifestation sensible de Dieu.

Dans cette demande il y a deux erreurs. La première, c'est que le Père, comme Père, se puisse montrer, et qu'il se montre hors du Fils ou autrement que par le Fils ; la seconde, que la vue du Père sans le Fils, à supposer qu'elle soit possible et accordée à l'humanité, suffise.

Non, elle ne suffirait pas. Cette vue ne pourrait ni satisfaire l'humanité, ni répondre à ses besoins, ni calmer la soif de Dieu qui la dévore malgré elle. *Notre Dieu est un feu consumant*¹⁷, et quand on demande à voir le Père sans le Fils, on demande, au lieu d'une eau limpide et fraîche qui restaure, le feu consumant qui détruit.

Nous ne faisons que mentionner ces deux erreurs, et, au lieu de nous attacher à ce qu'il y a d'erroné, nous voulons relever ce qu'il y a de profondément vrai dans les paroles de l'apôtre, le besoin qu'elles expriment de voir Dieu se manifester ; c'est à cette idée que nous nous attachons.

16. Jean 14.7

17. Hébreux 12.29

Une manifestation de Dieu ! Dieu n'est jamais resté sans témoignage. Sa première manifestation n'a pas eu lieu dans le temps ; c'est l'éternel engendrement du Fils. Nous ne prétendons ni expliquer ce mystère, ni chercher une millième formule de ce dogme profond. L'éternelle divinité du Fils, l'éternelle procession du Fils du sein du Père, voilà, dans les profondeurs de l'éternité et avant que le temps ait commencé, la manifestation universelle du Père. Un poète a dit :

« Dieu parle, et l'univers, écho de sa parole
Naît... »

L'univers est l'écho de cette Parole. Si le langage humain pouvait être appliqué à de tels sujets, nous dirions : Dieu, dans l'éternité, se regarde, se réfléchit lui-même, et cette réflexion c'est le Fils, le Fils éternel. Par ce Fils, qui est la Parole, le monde a été créé, et rien de ce qui subsiste ne subsiste que par la Parole¹⁸. Elle a toujours parlé, et dans tout l'univers, un langage muet et un langage humain. C'est une première incarnation. Quand Dieu parle le langage des hommes, Dieu s'incarne, il se fait homme déjà, et c'est le commencement, le prélude de ce grand mystère. Puis, dans l'accomplissement des temps, cette première incarnation ne suffisant point, et n'étant pleinement utile que pour préparer à l'autre incarnation depuis longtemps prédite, cette seconde incarnation a lieu. Le genre humain entend la voix elle-même et non plus seulement l'écho ; Dieu se manifeste en chair¹⁹ ; il habite avec nous²⁰ ; toute la plénitude de la Divinité réside dans une nature parfaitement humaine²¹ ; le Fils de Dieu devient Fils de l'homme ; le Père est montré dans le Fils²².

La nature humaine est satisfaite ; du moins, elle doit l'être. Ce que, dans son état de chute, elle avait demandé à grands cris, lui est accordé : le Père

18. Colossiens 1.16-17

19. 1Timothée 3.16

20. Jean 1.14

21. Colossiens 2.9

22. Jean 14.9

lui est montré ; et pour le coup, c'est bien le Père. Ce mot reparaît dans toute la justesse de son application ; Dieu reparaît comme Père, et non plus seulement comme maître et souverain ; car c'est dans le Fils que nous connaissons Dieu comme Père, et non plus seulement comme juge. Que si la raison humaine se révolte, nous dirons, et que ce mystère n'est ni plus ni moins insondable que d'autres que cependant elle accepte, et que la différence qui gît entre eux c'est que ceux qu'elle accepte ont reçu un corps, une réalité extérieure et lui sont garantis par une évidence visible qui pourtant n'éclaircit pas le mystère. Ainsi, le fait de la création que l'homme accepte, est absolument inaccessible à la raison ; elle ne peut s'en rendre compte. Comment il y a quelque chose qui vient de Dieu et n'est pas lui, comment il y a une création morale, libre, la raison n'en peut rendre compte ; elle accepte le fait et se soumet. Pourquoi donc se récrierait-elle contre cet autre mystère : la manifestation de Dieu en chair ? Parce qu'elle n'a pas l'évidence du fait ? Mais elle a l'évidence de la nécessité, évidence que nous admirons. Cette nécessité, la voici : Il faut vivre sans religion, sans Dieu dans le monde et sans espérance, ou recevoir le mystère de l'incarnation. Il n'y a pas deux sortes de religions : des religions dans lesquelles Dieu ne s'incarne point, mais se communique à distance, et une religion dans laquelle Dieu s'incarne. Les premières ne sont qu'un jeu de l'imagination ou un labour de la pensée ; et si nous osions le dire à cette occasion, il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que tout le monde, c'est tout le monde ; l'humanité a plus d'esprit que les philosophes, elle a des instincts profonds. Cette vérité, que Dieu doit s'unir à l'homme, devenir homme, pour que l'homme ait une religion et qu'il puisse adorer et espérer, est implantée au fond de la nature humaine. Aussi longtemps que Dieu ne s'incarne pas, ce besoin ne sera pas satisfait. Incarnation et religion, est une seule et même chose.

On a imaginé mille religions philosophiques ou poétiques ; mais les plus voisines de l'homme, celles qui, par leur vérité, ont agi sur lui avec

puissance, ce sont celles où Dieu s'incarne. Sans l'incarnation, une religion n'est pas possible. Philosophes et sages, qui en appelez à la raison, sur ce point le genre humain n'entend pas raison ; dans tous les temps, au risque de paraître laisser là la raison, il a voulu connaître Dieu sous les traits de l'homme. Il se pourrait que le dernier vestige de l'instinct religieux s'effaçât de l'âme humaine, que l'homme tombât à l'état de brute intelligente, d'organisme pensant, ainsi bien plus bas que la brute en qui, du moins, tout est harmonie. Cela se pourrait ; mais ce qu'on ne verra jamais, c'est que, le sentiment religieux persistant, l'homme conçoive la religion sous un autre caractère que celui de l'incarnation et s'apaise avec une religion qui ne renferme pas cette idée.

Et si à l'objection banale que ce que nous affirmons est trop mystérieux, on ajoute une autre objection ; si, avec une humilité sincère ou affectée, on réclame en faveur de la dignité de Dieu, prétextant qu'elle serait compromise par l'union de la nature divine et de la nature humaine ; si les noms d'Emmanuel, de Dieu manifesté en chair, révoltent ces prétendus défenseurs de la majesté suprême, nous les récuserons, parce que l'homme est mauvais juge de ce qui convient à cette majesté. Les lueurs qui brillent dans notre obscurité sont en faveur de l'incarnation. Mais que parlons-nous de lueurs ? C'est une clarté : Dieu s'unit à l'homme par amour, et l'amour, qui n'avilit pas la créature, n'abaisse pas non plus le Créateur ; l'amour, qui est au sommet de la création, est aussi la gloire de celui qui s'est incarné pour nous apprendre à dire : *Dieu est amour*²³ ! Soyez sans alarme pour la dignité de Dieu ; il y pourvoira sans vous. C'est vous qui le rabaissez en lui prêtant je ne sais quelles idées de dignité qui ont cours parmi les hommes, mais qui n'ont aucun sens rapportées à Dieu. Le Seigneur du ciel serait-il comme un grand Seigneur de la terre, obligé de protéger sa dignité par le décorum ? Vaine question à laquelle il est inutile de répondre. Acceptons hardiment, sans souci pour sa gloire, l'abaissement

23. Jean 4.8

volontaire de Dieu.

Dieu s'abaisse, il devient homme ; dans ce simple énoncé, il y a quelque chose qui nous confond. De Dieu à l'homme, à l'homme pécheur, il y a une distance infinie ; et si, ne considérant que sa dépendance à son égard, un saint homme a pu dire : « Mon Dieu, je suis trop petit au prix de toutes tes gratuités ! » à combien plus forte raison dirons-nous : « O Seigneur Eternel, Saint des saints, nous sommes trop petits, trop vils auprès d'une telle grâce. Lorsque tu nous donnes le pain de chaque jour, lorsque tu maintiens par des aliments la vie de notre corps périssable, tu t'abaises, tu en fais déjà trop ; nous ne méritons rien. Que sera-ce donc quand tu te donnes toi-même ; car descendre à notre humanité, n'est-ce pas, ô Dieu ! te donner et t'abdiquer ? »

Prenons garde de ne pas nous ravalier trop. Si c'est avec raison qu'on gourmande l'orgueil naturel des hommes, ne faut-il pas s'attaquer aussi à leur fausse et perverse humilité ? N'y a-t-il pas lieu de les accuser de descendre quelquefois beaucoup trop bas et d'oublier que si nous sommes des êtres déchus et misérables, nous n'en sommes pas moins d'origine divine et de la race de Dieu ? C'est un point de vue qui nous paraît trop négligé, et auquel on peut rendre ses droits sans rien ôter à la profondeur de notre misère.

Nous avons établi que Dieu est manifesté en Jésus-Christ, et que la présence de Jésus-Christ parmi les hommes est une réponse décisive à la demande de Philippe : *Montre-nous le Père*. Il nous reste à établir que cette manifestation est une pleine manifestation de Dieu.

Les termes dont se sert notre Seigneur Jésus-Christ, dans cet endroit et ailleurs, ne font supposer dans sa pensée aucune restriction ; et certes, si jamais il fut nécessaire d'être explicite et complet, c'est dans un sujet pareil. Sur un tel sujet, Jésus-Christ n'a pu rien sous-entendre, rien abandonner à notre sens ; il a dû nécessairement tout dire, et ce qu'il n'a pas

dit n'est pas. Si donc ses paroles n'énoncent pas de restriction, c'est qu'il n'y en a pas. Puisqu'il a dit que « celui qui a vu le Fils a vu le Père, » nous devons prendre cette parole au sens le plus absolu ; il n'y a aucune raison, ni dans les termes, ni dans la nature même de l'idée, de restreindre la portée de cette déclaration, d'ôter quelque chose à sa plénitude. Nous déclarons donc, d'après Jésus-Christ, que la manifestation de Dieu en lui est pleine et entière ; et de même qu'au point de vue de la nature, antérieurement à l'alliance de grâce, il était vrai que tout ce qu'on pouvait connaître de Dieu avait été manifesté au monde dans les promesses concernant le Fils, de même, au point de vue plus élevé de la grâce, tout ce qui peut se connaître de Dieu est manifesté aux disciples et au monde dans la personne de Jésus-Christ.

S'il y a une restriction à faire, ce n'en est proprement pas une ; c'est une distinction des temps et des économies. Ici-bas nous ne voyons pas encore Jésus-Christ tel qu'il est, c'est-à-dire dans toute sa puissance, dans toute sa splendeur et dans tout l'éclat de sa divinité ; c'est le soleil enveloppé d'un nuage, répandant sans doute une pleine lumière, mais ne se faisant connaître qu'au travers de nuages et voilant ses rayons dans notre humanité. *Ce que nous serons, dit saint Jean, n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que quand il paraîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est*²⁴. Dans un sens, Jésus-Christ est encore à paraître ; il y a une manifestation de Jésus-Christ qui n'a pas encore eu lieu ; dans ce monde, nous ne le voyons pas encore tel qu'il est, et c'est là la gradation, le progrès qu'il peut y avoir d'une économie à l'autre. Mais rien ne restreint ici-bas la vérité proclamée par Jésus-Christ ; nous y voyons de Dieu tout ce que nous pouvons y voir de lui ; c'est une plénitude relative, mais véritablement une plénitude ; rien ne manque, dans la manifestation de Dieu en Jésus-Christ, de ce qui doit s'y trouver pour l'homme dans sa chair mortelle ; cette manifestation est aussi pleine qu'elle peut l'être pour

24. 1Jean 3.2

des hommes avant leur transfiguration dans la gloire.

Ainsi, en nous prenant tels que nous sommes en deçà du tombeau, nous disons que nous avons en Jésus-Christ une manifestation pleine et entière de Dieu. Autant que Dieu peut être connu par l'homme détenu dans la chair, autant nous le connaissons, et nous le contemplons en Jésus-Christ tel qu'il nous est apparu. C'est donc une manifestation pleine, entière et directe ; ce n'est pas une ombre que nous voyons, mais Dieu face à face et en lui-même. *Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître*²⁵.

III

Le Fils se révélant par sa présence

« Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu. »

(Jean 14.9)

C'est à l'apôtre Philippe que Jésus-Christ adresse ces paroles. Evidemment elles sont un reproche. Jésus-Christ se plaint de ce que, l'ayant vu, et longtemps, Philippe ne l'a point connu pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme Dieu manifesté en chair ; car c'est de cela qu'il est question. Il devait donc suffire d'être avec Jésus-Christ pour reconnaître en lui, non seulement l'homme pur et sans péché, l'homme modèle, l'homme idéal, mais encore le Fils unique de Dieu, le Dieu visible.

Nous ne pouvons avoir de doute sur la pensée de Jésus-Christ en cet endroit ; mais comment la présence de Jésus-Christ devait-elle révéler son intime nature, son unité essentielle avec le Père, ou sa substantielle divinité ? A cette question que nous tournons, pour le moment, tout entière du côté de Philippe, nous avons quatre réponses à faire.

25. Jean 1.18

1. Jésus-Christ a parlé. En plusieurs occasions et sans occasions il a déclaré qu'il était *issu de Dieu*²⁶, un avec le Père²⁷. Il l'a abondamment enseigné de cette même bouche dont il n'est sorti que des paroles de vérité et de sagesse, et d'une telle sagesse que les adversaires mêmes étaient obligés de s'écrier : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*²⁸, et que tous les autres reconnaissaient que l'Esprit de Dieu ne lui a pas été donné par mesure.

Jésus-Christ avait conscience de l'autorité de sa parole. En diverses rencontres il voulut que cette parole suffît à ceux qui l'écoutaient pour reconnaître en lui plus qu'un prophète, l'inspirateur de tous les prophètes ; plus qu'un homme, *la lumière qui éclaire tous les hommes en venant au monde*²⁹. D'autres que lui ont répandu la lumière ; mais aucun d'eux n'a été la lumière, pas même Jean Baptiste, le plus grand de tous³⁰. *Il n'était pas lui-même la lumière, mais il était envoyé pour rendre témoignage à la lumière*³¹. Jésus, au contraire, était la véritable lumière, *lux ipsissima*³². Il a dit lui-même : *Je suis la lumière du monde*³³. Quand Jésus parle, c'est la lumière qui se montre, non à travers un milieu, mais directement et en elle-même. C'est donc à sa parole, indépendamment même de sa vie, que Philippe devait le reconnaître et sentir qu'il était Dieu. Sa parole fait partie de sa manifestation ; elle est divine comme tout ce qui le manifeste. Aussi dit-il à Philippe : *Il y a si longtemps que je suis avec vous, ma parole a retenti à ton oreille, tu m'as entendu, et cependant tu ne m'as pas connu, tu ne m'as pas reconnu pour le Fils de Dieu !*

2. Mais, de plus, Jésus-Christ a vécu, et sa vie a été telle qu'il est impossible de le croire menteur ; cette supposition serait aussi absurde qu'elle serait horrible. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'étranges contrastes dans la nature

26. Jean 8.42

27. Jean 10.30

28. Jean 7.46

29. Jean 1.9

30. Luc 7.28

31. Jean 1.8

32. Jean 1.8

33. Jean 8.12

humaine ; ce n'est pas que tous les jours nous n'ayons occasion de remarquer le mélange de la petitesse et de la grandeur, ou celui de l'élévation de la pensée et de la bassesse des sentiments ; ce n'est pas que, sur le même point, nous ne rencontrions souvent, chez le même individu, le oui et le non, le mal et le bien. Ces contrastes n'ont pas même de limites connues ; en dépit de notre penchant à tout réduire à l'unité, et à tout rapporter dans un même fait à la même cause, dans un même homme au même principe, nous sommes contraints de reconnaître, non seulement que les disparates sont nombreuses, mais qu'elles surpassent tout ce que nous pourrions imaginer. Et cependant, quoiqu'on ne puisse assigner des bornes à l'inconsistance de l'esprit humain, il est des contradictions dont la seule pensée révolterait notre raison. Que Jésus-Christ, avec le caractère qu'il a déployé, ait menti, c'est une opposition en dehors de toutes les possibilités morales, et même de toutes les possibilités religieuses ; car il n'est pas possible d'admettre l'existence, la sagesse et la véracité de Dieu, et de supposer qu'il ait permis qu'une telle contradiction ait eu lieu. Toutes les autres s'expliquent ; les faits les moins prévus, les plus inattendus, trouvent après l'événement leur loi et se ramènent à une cause ; l'homme qui s'est contredit d'une manière criante, est pourtant un ; son unité a pu échapper à l'observation, mais elle reparaît ; on finit par savoir d'où vient qu'un homme s'est contredit soit dans l'ensemble de sa vie, soit dans un cas particulier, comment il se fait que deux éléments contradictoires se sont manifestés dans une même existence morale. Si l'explication se fait parfois attendre, elle finit cependant par venir ; mais ici elle ne vient pas, et si elle venait, ce serait à la honte de Dieu.

Dieu a pu permettre le mal, et avec le mal la contradiction, dans un homme. Mais qu'un homme soit dans toute sa conduite le modèle accompli de la pureté, de la vérité et de la charité ; qu'il ne laisse rien à désirer au-delà de ce qu'il a manifesté ; que, du consentement unanime, sa vie soit le prototype de l'excellence morale, tellement qu'on chercherait en vain

dans l'histoire du monde une individualité qu'on puisse comparer à la sienne ; et qu'avec tout cela cet homme ait menti, qu'il soit allé jusqu'au blasphème, que par une noire imposture il ait calomnié le Dieu saint : pour le croire, il faudrait commencer par croire qu'il n'y a pas de Dieu, ou par dépouiller Dieu de tout souci de sa gloire et de tout amour pour la vérité. Or nous n'en viendrons pas là. Il suffit de savoir que Jésus, parfaitement saint, s'est déclaré Fils de Dieu. Cette déclaration formelle, rapprochée du caractère qu'il a déployé, est en elle-même la preuve de sa divinité, et devait pas conséquent l'être aussi pour Philippe.

3. Jésus-Christ, en outre, a fait des oeuvres, et il s'y réfère : *Croyez-moi*, dit-il à ceux qui ne le croient pas, *croyez-moi à cause de ces œuvres*³⁴ ; c'est-à-dire : « Si vous ne pouvez, comme vous le devriez, croire par cela seul que je parle ; si ma parole ne vous est pas, comme elle le devrait être, sa preuve à elle-même, tournez-vous du moins du côté de mes œuvres ; voyez ce que j'ai fait ; ce sont les manifestations d'une puissance qui émane de moi ».

Ces œuvres, il ne faut pas se le dissimuler, un homme aurait pu les faire. Rien ne sert de distinguer entre certains miracles et certains autres miracles, entre la guérison de la cécité, par exemple, et la vie rendue à un mort ; car rien ne prouve qu'un homme assisté de Dieu n'eût pu faire tous ces miracles, les grands aussi bien que les petits, si l'on veut parler de degrés, bien que le miracle, comme l'infini, ne se puisse mesurer. En fait, toutes ces œuvres avaient déjà été accomplies auparavant, et Jésus a déclaré que d'autres que lui pourraient encore les accomplir après lui³⁵. Là n'est donc pas la question. Ce que nous affirmons, c'est que Dieu n'eût jamais laissé faire de telles œuvres, qui ne peuvent appartenir à des hommes qu'en vertu d'une exception formellement voulue de lui, par un homme qui aurait débuté par lui ravir sa gloire et lui dérober son nom³⁶. Si Dieu n'est pas vrai, si Dieu n'est pas Dieu, à la bonne heure. Encore restera-t-

34. Jean 14.11 ; 15.24 ; Actes 2.22

35. Jean 14.12

36. Jean 9.16, 31

il alors un problème insondable à résoudre : Dieu n'étant pas, d'où peut venir cette apparition morale dont nous avons signalé la magnificence au commencement de ce discours ? Si nous supposons, au contraire, que Dieu est Dieu, c'est-à-dire que Dieu est vrai, n'en résulte-t-il pas, comme nous l'avons dit, qu'il est impossible que la puissance des miracles soit donnée sans mesure à qui usurpe son nom ? Il faut donc choisir : ou prétendre que Dieu n'est point un Dieu jaloux, anéantir Dieu en anéantissant ses attributs, ou bien expliquer d'où vient une telle apparition morale.

4. Mais Jésus-Christ va plus loin. Sa parole suppose que, n'eût-il rien dit de sa divinité, Philippe devait y croire. Sa seule présence manifeste sa divinité à tout esprit attentif et sincère. Combien plus devait-elle la manifester à Philippe, qui avait été longtemps avec Jésus-Christ ! Philippe avait été appelé d'entre les disciples pour être apôtre³⁷, et depuis lors il s'était trouvé auprès de son maître dans les circonstances les plus diverses ; il l'avait vu sous tous les aspects, dans les moments solennels et dans les moments familiers, dans les moments difficiles et dans les moments faciles ; durée, continuité, familiarité, rien n'avait manqué pour qu'il pût le bien connaître. Lorsque Jésus-Christ dit : *Il y a si longtemps que je suis avec vous*, c'est donc comme s'il avait dit : « Il y a si longtemps que je suis avec toi, Philippe ». Si la vue de Jésus-Christ doit suffire pour le faire reconnaître comme le Dieu éternel, Philippe avait été en état plus que personne de le connaître comme tel. Jamais moyens plus complets, occasions plus favorables ne furent accordés à qui que ce soit sur la terre.

Jésus-Christ ne dit pas : « Il y a si longtemps que tu étudies les prophéties, que tu calcules les dates, que tu apprécies les signes, que tu raisonnes et déduis ». Ce reproche aurait eu sa force ; mais il lui dit seulement : *Il y a si longtemps que je suis avec vous*. Il suffisait donc à Philippe d'être avec Jésus-Christ. Cette unique circonstance, toute étude mise à part, devait suffire. Quiconque a été avec lui, alors même que Jésus-Christ n'eût pas déclaré

37. Matthieu 10.3

sa divinité, doit le reconnaître pour le Fils de Dieu ; sa seule présence est une révélation de sa divinité. Ainsi, sans étude savante, et même sans déduction, une évidence immédiate de la divinité de Jésus-Christ doit exister pour ceux qui ont vu Jésus-Christ. Cette parole est remarquable, et mérite d'autant plus notre attention que rien ne nous dispense de nous en faire l'application à nous-mêmes. Ne sommes-nous pas autant de Philippe à qui Jésus-Christ a dit : *Il y a si longtemps que je suis avec vous !* Si nous ne croyons pas à sa divinité, le même reproche tombe donc aussi sur nous.

Mais entendons-nous bien : il s'agit d'une croyance intime, d'un sentiment de cette vérité. Ce n'est pas encore y croire que de l'admettre comme un théorème ou d'y adhérer comme à une thèse. Cette manière tout intellectuelle de croire est plus facile, plus commune, mais elle importe peu. Il est aisé de saisir une vérité, de la comprendre, d'en être persuadé ; il est moins aisé d'y appliquer son cœur. Pour une personne qui croit en conscience à la divinité de Jésus-Christ, il en est plusieurs qui n'y croient que de la tête. Ce qu'il y a de plus difficile et de plus rare, c'est d'y croire du cœur et de porter cette vérité au fond de sa vie. Cette sorte de foi est cependant la seule qu'il soit essentiel d'avoir ; car si, ayant la croyance, nous n'avons pas le sentiment, si nous nous contentons de croire que Jésus-Christ est Dieu, sans le posséder comme Dieu, nous n'avons qu'une formule de plus dans l'esprit, sans que notre être moral ait fait par là aucune nouvelle acquisition. Elle reste hors de nous ; et, en religion, toute vérité hors de nous n'est ni possédée ni connue. Pour que nous la possédions, et même pour que nous la connaissions, il faut qu'elle soit une avec nous ; sans cela, on a le bruit de la connaître, et on ne la connaît pas.

La vérité dont il est question ici, n'est rien moins que la présence de la Divinité en nous. Dans la religion catholique, grande et vaste erreur, grand et vaste symbole, on a le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. C'est une erreur pernicieuse ; mais l'idée à laquelle elle se rattache est une grande vérité : c'est que Jésus-Christ, comme Dieu, doit

être éternellement présent dans le monde. La croyance à la divinité de Jésus-Christ, lorsqu'elle ne devient pas croyance à sa présence réelle, est vaine.

Jésus-Christ a été longtemps avec nous, de même qu'avec Philippe, et si ce fut assez pour rendre Philippe inexcusable, nous le sommes comme lui et plus que lui. Philippe a eu sur nous l'avantage de voir Jésus-Christ des yeux de sa chair ; mais cet avantage n'est pas aussi grand qu'il le peut paraître au premier abord. Nous le réduirons à sa juste valeur si nous réfléchissons que le corps de Jésus-Christ n'a été que le symbole de sa présence et l'intermédiaire de sa manifestation. L'avantage d'avoir vu Jésus-Christ en la chair est d'ailleurs plus que compensé pour nous par plusieurs circonstances.

1. Jésus-Christ est avec nous dans les récits de l'Évangile, où ses actions et ses paroles nous sont rapportées. Nous sommes dans la même situation que les Galates auxquels saint Paul écrivait : *Vous aux yeux de qui Jésus-Christ a été si vivement dépeint et comme s'il eût été crucifié parmi vous !*³⁸

2. Jésus-Christ est avec nous dans sa passion et dans sa résurrection que Philippe n'avait point vues quand le reproche du Seigneur lui fut adressé ; et le reproche eût été bien plus grave s'il avait été fait après ces grands événements.

3. Jésus-Christ a été avec nous plus longtemps qu'avec Philippe par l'accomplissement de celles de ses prophéties qui n'ont été accomplies que depuis les jours de son ministère, accomplissement auquel on peut dire qu'il est présent.

4. Il est avec nous dans son Église qui le continue et le développe. L'Église, qui n'a commencé d'exister qu'après sa mort, c'est Jésus-Christ en corps, multiplié, déployé, perpétué sur la terre, et ce que les disciples immédiats de Jésus-Christ n'ont pu voir lorsqu'il était en chair ici-bas, nous le

38. Galates 3.1

voyons spirituellement dans l'Eglise. Nous ne parlons que de l'Eglise véritable, de l'Eglise spirituelle, composée des vrais enfants de Dieu, et nous ne la considérons pas seulement dans sa gloire, mais aussi et surtout dans ses douleurs, qui sont comme le complément des souffrances de Christ³⁹ et dans ses plaies, à l'aspect desquelles nous pouvons nous écrier comme Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu !*⁴⁰

Si, après cela, la croyance nous manque, quelle en est la raison ? Si nous n'avons pas vu Jésus-Christ, si nous ne l'avons pas connu, c'est que tandis que Jésus-Christ a été avec nous, nous n'avons pas été avec lui, et c'est sans doute aussi ce qui avait rendu sa présence inutile à Philippe. Etre avec lui, c'est s'unir à lui, c'est l'aimer ; or il faut l'aimer pour le connaître. Ici sont renversées les idées les plus répandues. On dit communément : connaître est le moyen d'aimer ; cela est vrai, mais il est plus vrai encore qu'il faut aimer pour connaître : *Celui qui aime Dieu, Dieu est connu de lui*⁴¹. Pourquoi donc ne connaissons-nous pas Jésus-Christ ? Pourquoi sa divinité n'éclat-elle pas à nos yeux ? parce que nous n'aimons pas Jésus-Christ et que nous ne cultivons pas sa présence. Cultiver sa présence, c'est le moyen de le connaître comme homme, mais aussi comme Dieu. En comparaison de ce moyen, tous ceux qu'on peut tirer de la science, de la logique et de l'histoire sont peu de chose. Ils sont préalables et ils établissent la doctrine dans l'Eglise ; mais pour l'individu, si c'est tout, ce n'est rien encore. Nous croyons connaître la divinité de Jésus-Christ, nous la défendons avec chaleur, avec emportement peut-être ; nous l'enseignons, nous la prouvons ; mais, après tout cela, nous pouvons ne pas la connaître et avoir oublié le seul point nécessaire : cultiver la présence de Jésus-Christ, être avec lui comme il est avec nous.

Si donc la croyance intime en Jésus-Christ, comme Dieu, est le seul gage de notre paix ; si tout le christianisme intérieur et extérieur repose

39. Colossiens 1.24

40. Jean 20.28

41. 1Jean 4.7

là-dessus ; si, la divinité de Jésus-Christ étant niée, il n'y a plus que ténèbres dans le christianisme et dans la vie ; si nous mettons à haut prix cette croyance ; si la joie, la lumière, la vie consistent à connaître que Dieu est avec nous, il faut cultiver la présence de Jésus-Christ. Cultivez cette présence par la remembrance habituelle de sa vie, de ses enseignements et de sa mort, par l'étude assidue de tous les souvenirs qui nous ont été conservés et qui continuent pour nous les jours de sa vie mortelle et de son ministère.

Cultivez-la par la prière. Proximité plus intime que le souvenir et seule présence réelle, tantôt la prière nous fait aller à Jésus-Christ, tantôt elle le fait descendre vers nous. Elle crée avec lui des relations plus étroites et plus salutaires que la demeure avec lui, durant son séjour sur la terre, ne pouvait le faire. Celui qui prie est plus voisin de Jésus-Christ que ne l'étaient les apôtres ; et si nous prions, Philippe était plus éloigné de son maître que nous ne le sommes après dix-huit siècles.

Cultivez surtout la présence de Jésus-Christ par l'imitation ; marchez sur ses traces, vivez comme il a vécu. *Si quelqu'un, disait-il, veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef*⁴². L'imitation de Jésus-Christ nous fait seule pénétrer dans le secret de sa pensée et de son cœur ; sans son imitation, Jésus-Christ reste toujours pour nous une énigme. La prière même, sans l'imitation, ne nous unirait pas à Dieu. *Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent*⁴³ et qui lui obéissent. En lui obéissant, c'est-à-dire en l'imitant (car l'obéissance et l'imitation sont une même chose), on contemple Jésus-Christ non seulement du dehors, mais aussi du dedans ; on *demeure en lui*⁴⁴ et on *vit en lui*⁴⁵.

Par ce moyen, réuni aux deux autres, on est, non pas doucement ga-

42. Jean 7.17

43. Psaume 25.14

44. Jean 15.14

45. Jean 11.26

gné, mais impérativement subjugué à la croyance de la divinité de Jésus-Christ. Le doute devient impossible ; on ne doute pas quand on voit, et Jésus-Christ nous éblouit des rayons de sa divinité. Il y a des hommes qui arrivent par la voie du raisonnement à faire profession de croire en la divinité de Jésus-Christ, et nous reconnaissons que cette croyance, ainsi acquise, peut leur être très inutile ; mais il n'en est pas ainsi de ceux qui ne peuvent se soustraire à l'invincible évidence de la divinité de Jésus-Christ parce qu'ils ont cultivé sa présence. Qui ne vit pas avec Jésus-Christ a beau professer sa divinité, il ne le connaît pas ; le raisonnement et la science, quelque profit qu'on en puisse tirer, ne sauraient donc tenir lieu, pour arriver à sa connaissance, de la vie commune avec lui. Et que n'a-t-il pas fait pour que nous puissions reconnaître en lui notre Dieu ! « Il y a si longtemps qu'il est avec nous ! » Demeurons avec lui, afin d'apprendre à le connaître et à le bénir éternellement comme *Dieu manifesté en chair*⁴⁶.

IV

Le Père glorifié par l'obéissance du Fils

« Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé
l'œuvre que tu m'avais donné à faire. »

(Jean 17.4)

Le Dieu éternel *habite une lumière inaccessible que nul homme n'a vue ni ne peut voir*⁴⁷. Lumière de béatitude et de gloire, elle est inaccessible à tout ce qui n'est pas gloire et béatitude. De même que la félicité du Dieu bienheureux est éternellement hors d'atteinte, ainsi en est-il de sa gloire, qui est une autre partie de cette lumière. Dieu est rempli de gloire en lui-même.

46. 1Timothée 3.16

47. 1Timothée 6.16

Il n'en est pas de sa gloire comme de la nôtre. Notre gloire est, pour ainsi dire, dans l'oreille, dans le regard et dans la bouche des hommes ; la sienne dépend de lui-même et de lui seul. Quoi que fassent les créatures, quelque forme qu'elles impriment au monde, quelque désordre qu'elles y introduisent par l'abus de leur liberté, la gloire de Dieu n'en peut souffrir aucune diminution ; car il n'a pas besoin d'un autre regard que le sien. Quand il se contemple, il se retrouve éternellement le même. Il n'a que faire de nos applaudissements ; il s'applaudit à lui-même, et le mot qu'il prononça aux jours de la création est éternellement dans sa pensée : *Ce que j'ai fait est très bon*⁴⁸.

Toutefois le mot de gloire, appliqué à Dieu, a certainement plus d'un sens. Outre la gloire qui est en lui et qui ne dépend que de lui, il y a une gloire hors de lui ; et si l'une est inviolable, toujours entière, toujours égale à elle-même, l'autre n'est pas dans les mêmes conditions. Il est un sens dans lequel la gloire de Dieu ressemble à la nôtre, qui ne dépend pas uniquement de notre volonté ni de ce que nous sommes, mais de la volonté des autres et de ce que nous paraissions à leurs yeux. Dieu n'habite point dans cette seconde lumière, qui est pourtant bien sa lumière, mais qui n'est pas inaccessible comme la première ; l'ombre, les ténèbres, la nuit y peuvent pénétrer. Il a voulu cette seconde gloire, puisqu'il nous a créés ; il nous a créés en quelque sorte pour l'avoir. Jusqu'à la création, il ne se regardait qu'en lui-même ; depuis la création, il se regarde en lui-même et en nous ; mais toujours sa gloire est de se regarder : elle lui vient de lui, soit qu'elle demeure en lui, soit qu'elle sorte de lui pour revenir à lui.

Dieu, en créant l'être libre et pensant, a prétendu se glorifier hors de lui ; il a voulu se glorifier dans notre liberté, dans notre obéissance et dans notre félicité. Notre liberté, notre obéissance, notre félicité font sa gloire, c'est-à-dire cette partie de sa gloire qu'il a voulu placer hors de lui et pour ainsi dire dans notre dépendance. Gardons-nous d'oublier qu'il est une

48. Genèse 1.31

gloire hors d'atteinte et que rien ne peut entamer, auprès de laquelle le diamant le plus pur et le plus dur est trouble et mou ; mais ce n'est pas d'elle que nous parlons ici : nous parlons de cette gloire réfléchie, extérieure en quelque sorte, et que Dieu daigne placer et chercher en nous ; or cette gloire se compose de ces trois éléments : Dieu se glorifie par notre liberté, par notre obéissance et par notre félicité.

Dieu se glorifie par notre liberté. Toute créature émanant de Dieu sert à sa gloire, parce qu'elle émane de lui ; mais entre la créature privée de liberté et la créature libre, il y a un espace que ni l'œil ni la pensée ne peuvent mesurer ; elles n'ont rien de commun si ce n'est d'avoir été créées. Dieu n'a accompli son œuvre, Dieu n'est arrivé au terme de ses créations, Dieu ne se repose, que lorsqu'il a enfanté la liberté, que lorsque la liberté divine a créé la liberté humaine, que lorsque la liberté souveraine a créé la liberté dépendante, que lorsque Dieu s'est donné un semblable. Au-delà, nous le pouvons dire hardiment, il n'y a rien ; car il se peut sans doute qu'au-dessus de l'homme il y ait des êtres mieux doués, plus richement pourvus ; mais que sont-ils essentiellement ? Libres et spirituels comme l'homme, égaux par là à l'homme, et la supériorité qu'ils peuvent avoir sur lui n'est rien auprès de cette profonde égalité ; avec elle tout le reste n'apparaît plus que comme des nuances. Il n'est donc pas nécessaire que nous nous arrêtions à la différence entre l'homme et l'ange, ni à celle entre l'ange et le séraphin : quelle que soit la hiérarchie des intelligences, ses degrés perdent de leur importance en regard de la liberté commune à toutes. Dieu, en créant la créature libre, a atteint le sommet des créatures.

Dieu ne peut créer son égal ; car, par cela seul qu'il est créé, tout être créé est inférieur à son créateur.

Mais créer l'être libre ne serait pas glorieux pour Dieu, si cet être libre n'était pas fait pour obéir et s'il n'obéissait pas. La liberté n'est que le commencement de l'œuvre, le piédestal de la statue, la base et la condition de l'obéissance. La liberté est le moyen, l'obéissance du cœur et de la volonté

est le but : la liberté est nécessaire pour obéir ; hors de la liberté, l'obéissance n'existe plus et il n'y a même plus d'usage pour le mot. Mais si la liberté n'a de sens ni de but que par l'obéissance, ce sont deux idées corrélatives, ce sont comme les deux pôles d'un même axe, et nous n'avons pu dire que Dieu se glorifie dans la création de l'être libre qu'en présupposant que cet être libre fera usage de sa liberté pour obéir à Dieu.

Enfin, Dieu se glorifie dans notre félicité ; car *Dieu est amour*⁴⁹. Dieu se renierait lui-même, si, voulant créer, il ne créait pas des êtres heureux. Se renier et se contredire est incompatible avec sa gloire ; la gloire de Dieu, c'est d'être semblable, d'être fidèle à lui-même. Or la félicité de la créature se trouve dans son obéissance, comme l'obéissance trouve sa base dans la liberté. Il n'y a pas d'autre félicité que celle dont l'obéissance est la base et le fond. Tout le reste n'est qu'accessoire et insignifiant ; tout le reste n'est que symbole. Ce que nous appelons vulgairement bonheur n'est que l'image de la félicité véritable, qui consiste dans l'union avec Dieu, laquelle n'est autre chose que l'obéissance. Nous aurions donc pu nous borner à nommer le second des trois éléments par lesquels Dieu se glorifie en nous ; car il comprend les deux autres, l'obéissance, ainsi que nous l'avons fait voir, supposant la liberté et renfermant la félicité. Dieu a donc satisfait à sa gloire en créant un être libre qui lui obéit.

L'obéissance, c'est l'union de la créature avec Dieu. Cette union doit être nécessairement intime ; elle ne peut pas ne pas l'être ; on ne peut la concevoir autrement ; elle est intime ou elle n'est pas. Ce n'est pourtant pas l'unité, car il y a deux termes : le Créateur et la créature, Dieu et l'homme ; c'est l'union. S'il y avait unité, il n'y aurait ni obéissance ni liberté. Dieu qui se contemple et se voit en lui-même, a voulu (qu'il nous pardonne ces expressions indignes de la vérité et de nos propres pensées !) se voir et se contempler en nous ; et c'est là sa gloire : sa gloire est de se voir. Ceci nous ramène à ce que nous avons dit. Dieu se voit en lui-même et il se voit en

49. 1Jean 4.16

nous, c'est-à-dire dans l'être libre qui lui obéit. L'être libre, obéissant et heureux est un miroir de Dieu où Dieu se contemple ; la gloire de Dieu est la réflexion dans ce miroir d'un rayon divin, à la fois chaleur et clarté, feu et splendeur ; et c'est ainsi que l'homme, en se servant de sa liberté pour obéir et en trouvant dans l'obéissance la félicité, devient un miroir qui réfléchit la gloire de Dieu.

Mais ce miroir a été brisé, et c'est l'homme qui l'a brisé. Il a fait usage de sa liberté pour le briser, et en le brisant il a perdu sa liberté. Je me représente un petit enfant qui, de son poing fermé, brise un miroir et se blesse tellement la main qu'il ne pourra plus jamais s'en servir. La liberté de l'homme a brisé le miroir, et elle est restée dans les débris du miroir brisé. L'homme, en cessant d'obéir, non seulement a cessé d'être heureux, il a cessé encore d'être libre. Il n'est plus libre et, pour surcroît de malheur, il croit l'être. Il n'a plus qu'une fausse liberté qui lui donne le change sur la véritable. Le miroir est brisé, et l'homme cessant de glorifier Dieu, Dieu en est réduit à sa propre gloire : il ne se voit plus hors de lui, mais seulement en lui.

Supposons, pour un instant, que Dieu, sans cesser d'être Dieu, soit moins parfait qu'il ne l'est en sagesse et en charité ; en d'autres mots, supposons l'absurde : que ferait-il s'il était inférieur à lui-même et s'il ne consultait que ce que nous appelons le droit ? Il jetterait au rebut les débris du miroir cassé ; il répudierait l'humanité ; il renoncerait à cette partie de la création ; l'homme disparaîtrait de l'ordre des choses, et, point capital, nous ne trouverions en nous aucune objection à cette détermination de sa volonté. Ou bien encore, toujours dans la supposition que nous avons osé faire, s'il était Dieu et pourtant pas Dieu, il pourrait, ce qui semble moins raisonnable, rapprocher les débris sans les réunir ; c'est-à-dire, au lieu du miroir, se contenter de la poussière du miroir ; et çà et là, dans cette poussière, quelque faible reflet, quelque lointain souvenir de cette grande lumière se retrouverait peut-être et ferait rêver la créature intelli-

gente. Mais le miroir n'en serait pas moins brisé ; la gloire de Dieu n'en serait pas moins obscurcie et son nom profané.

Dieu s'y prend autrement : il refait le miroir, c'est-à-dire l'homme. Après avoir fait l'homme, lors de la création, Dieu se reposa ; maintenant il ne se repose plus ; il sort au contraire de son repos ; il fait l'homme une seconde fois ; une seconde fois il dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*⁵⁰. Mais quoi ! sera-ce avec les éléments humains, avec ces éléments irrévocablement altérés ? Il n'y faut pas songer. Il ne s'agit pas d'une réparation ; l'édifice est renversé, il faut le reconstruire, il faut créer ; Dieu s'y résout. Les éléments humains ne sont plus propres à cette œuvre, et cependant Dieu ne veut pas perdre l'humanité. Il a pitié, et toutefois il ne peut refaire l'humanité au moyen de l'humanité. C'est alors que le Fils éternel revêt notre nature. Il dit au Père : *Tu ne prends point plaisir au sacrifice ni au gâteau ; mais tu m'as percé les oreilles, (en d'autres mots, moi ton égal, qui procède éternellement de toi, tu m'as placé dans la dépendance comme les autres créatures) ; et moi j'ai dit : Me voici, je suis venu, il est écrit de moi dans le volume du livre. Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté, et ta loi est au-dedans de mes entrailles*⁵¹.

Dès lors voici un second Adam, mais un Adam qui obéit, mais un Adam surtout qui, exerçant en sens inverse du premier la mystérieuse loi de solidarité que le premier avait exercée, absorbe en lui, en lui seul, la peine qu'un seul avait fait déborder sur tous. Un mystère n'explique pas un autre mystère ; mais un mystère accepté en doit faire accepter un autre. Nous acceptons, vaincus par l'évidence du fait, la solidarité en vertu de laquelle le péché d'un seul a passé sur tous : ayant accepté le mystère de la condamnation, pourquoi n'accepterions-nous pas le mystère de grâce, le fait que la vertu d'un seul a passé, a débordé sur tous ? Ce torrent qui découlait d'Adam et qui submergeait la terre entière, Jésus-Christ le dé-

50. Genèse 1.26

51. Psaume 40.7-9

tourne, l'attire et l'absorbe. La mort est engloutie en victoire ; le péché et la mort sont engloutis en victoire.

C'est à cette mystérieuse vérité que l'auteur de l'Épître aux Hébreux fait deux fois allusion. D'abord il déclare *qu'il était convenable, c'est-à-dire qu'il était absolument nécessaire, que l'auteur de notre salut fût consacré par les souffrances*⁵² ; qu'il fût consacré, c'est-à-dire accrédité ; qu'il reçût la sanction de son œuvre et portât les souffrances que nous devons porter. Sans cela il n'était pas l'homme, le représentant de l'homme. Représentez-vous Jésus-Christ avec toute l'obéissance, sans la souffrance : il n'est pas le second Adam⁵³. La source de la seconde humanité doit partir de la souffrance, comme le chef de la première est parti de la félicité. Jésus-Christ doit prendre son point de départ de notre terme. Il nous prend où nous sommes ; il prend l'œuvre où il la trouve ; il prend la souffrance : c'est à ce prix qu'il est consacré comme l'auteur de notre salut, et c'est même là une partie de son obéissance. Le premier Adam n'avait pas à souffrir ; l'action et l'abstention n'étaient liées pour lui à aucune souffrance. Pour Jésus-Christ, la souffrance est un élément de l'obéissance ; elle était comprise dans son obéissance. Et ce qui le prouve, c'est cette parole : *Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes*⁵⁴. L'obéissance et la souffrance, dans le second Adam, sont essentielles l'une à l'autre.

C'est à ce prix donc, à la condition de souffrir tout ce que l'âme humaine est capable de souffrir, que Jésus a pu dire : *Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donné à faire*. Jésus-Christ n'a pas pris seulement notre corps, notre chair, mais notre nature ; il a dû être complètement homme pour souffrir.

Au moment où Jésus-Christ disait : *J'ai achevé l'œuvre*, sa passion, sa résurrection n'avaient pas encore eu lieu. Avait-il achevé ? Oh ! oui, vir-

52. Hébreux 2.10

53. 1Corinthiens 15.45

54. Hébreux 5.8

tuellement il avait achevé l'œuvre que le Père lui avait donné à faire.

Sa passion avait commencé dans la crèche, et la croix n'était que la couronne de son humiliation, le sommet de la montagne qu'il devait gravir. D'ailleurs, n'avait-il pas résolu en lui-même de mourir ? Il avait dit : *C'est pour cette heure même que je suis venu*⁵⁵.

Quoi qu'il en soit, dès cet instant un nouveau centre, un nouveau chef est donné à l'humanité. Elle jaillit d'une nouvelle source, Jésus-Christ, Dieu et homme, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme. L'humanité manquait d'un point de départ ; elle était comme un vaisseau arrêté sur le rivage où il a échoué. Un flot propice, un flot formé du sang de Jésus-Christ, vient s'enfler sous le navire, le soulève et le reporte en pleine mer. Dès lors l'humanité rentre dans l'harmonie universelle ; elle n'est plus un faux ton déchirant dans le concert des créatures. Virtuellement, tous les membres de l'humanité sont réconciliés et sauvés, et la gloire de Dieu éclate de nouveau dans sa pureté : virtuellement, disons-nous, et dans l'intention de Dieu ; car les conditions du salut sont offertes à tous, Jésus-Christ est l'ancêtre de tous, et nous revivons tous en Christ comme nous sommes tous morts en Adam⁵⁶.

La gloire de Dieu éclate, et quoique tous n'acceptent pas ce nouveau contrat, cette nouvelle alliance, le miroir est reconstruit. N'y eût-il qu'un fidèle, le miroir est entier, l'humanité est restaurée. Mais ne l'est-elle pas tout d'abord dans le prince des fidèles, dans le chef de l'Eglise ? Jésus-Christ est un homme, un être qui compte parmi les hommes ; chef de l'humanité, il en est membre ; il est l'homme par excellence et un homme, et dans cet homme parfait le miroir entier se retrouve.

Dieu, qui se contemple toujours en lui-même, se contemple de nouveau hors de soi. Jésus-Christ a donc pu dire et il peut dire éternellement : *Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire*. Puissions-

55. Jean 12.27

56. 1Corinthiens 15.22

nous, chacun de nous, nous emparer de cette parole, afin de pouvoir, nous aussi, au terme de notre existence, avec humilité et dans le sentiment de notre entière dépendance, dire à son Père qui est notre Père : *Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire.* Amen.

Table des matières

1. L'Intelligence humaine jugée par saint Paul	1
2. Les Enfants de Dieu	21
3. Soyez toujours joyeux	57
4. Le Principe de l'Egalité humaine	75
5. La Solitude recommandée au pasteur	95
6. Les Eaux de Siloé et les eaux du grand fleuve	118
7. Les Juifs consultant Jérémie	146
8. Le Jeûne auquel Dieu n'a point d'égard	174
9. Le Regard	199
10. La Sanctification	238
11. Un Premier Don gage de tous les autres	254

12. Simon-Pierre	270
13. L'Utilitarisme chrétien	297
14. La Grâce et la Foi	320
15. Les pierres du temple	336
16. Un peuple et l'humanité	356
17. L'Unité de la Loi	380
18. La Miséricorde et le Jugement	394
19. La vraie foi	410
20. Deux conseils de la sagesse	423
21. Les Complices de la Crucifixion du Sauveur	457
22. Jésus accomplissant la Loi	488
23. Un Seul bon	501
24. Jésus invisible	515
25. Hermas et Onésime	538
26. La Foi du Centenier	559
27. Christ avec nous	563

Table des matières	601
4ième de couverture	601

Alexandre Vinet a été couramment considéré comme le plus grand penseur évangélique de son siècle, un Pascal protestant a-t-on même dit. En lisant les vingt-quatre discours de ce recueil on conviendra en effet qu'ils sont mieux intitulés « méditations » que « sermons » ; ils s'adressent aux âmes chrétiennes qui ne se satisfont pas des lieux communs de la prédication , mais qui veulent prendre le temps de réfléchir à leur propre nature et à ses rapports avec Dieu. En ce sens Vinet rejoint les littérateurs et les moralistes du 18^e, dont il s'est abondamment nourri : les La Bruyère, les Bossuet, les Racine, les Massillon, les Bourdaloue, qui partagent l'étude des ressorts de l'âme humaine, de sa confrontation avec la volonté du Dieu trois fois saint, de la paix et des consolations qu'elle n'obtient que dans sa grâce. Les méditations de Vinet se relisent sans ennui, signe certain de leur valeur.

